



HAL
open science

Etudes des fonctions des conduites addictives à l'adolescence : de la sensorialité à la symbolisation primaire du pubertaire

Joan Bernaud

► **To cite this version:**

Joan Bernaud. Etudes des fonctions des conduites addictives à l'adolescence : de la sensorialité à la symbolisation primaire du pubertaire. Psychologie. Université Paris Cité, 2022. Français. NNT : 2022UNIP7051 . tel-04204369

HAL Id: tel-04204369

<https://theses.hal.science/tel-04204369>

Submitted on 12 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Cité

École Doctorale 261 : Cognition, Comportements et Conduites Humaines

Laboratoire Psychologie Clinique, Psychopathologie, Psychanalyse

**Études des fonctions des conduites addictives à l'adolescence :
de la sensorialité à la symbolisation primaire du pubertaire**

Par Joan BERNAUD

Thèse de doctorat de psychologie

Sous la direction de Marion HAZA

Présentée et soutenue publiquement le 25 Novembre 2022

Devant un jury composé de :

Marion HAZA, HDR, Université Paris Cité, Directrice de thèse.

Florian HOUSSIER, Pr, Université Sorbonne Paris Nord, Rapporteur.

Pascal ROMAN, Pr, Université de Lausanne, Rapporteur.

Brigitte BLANQUET, Pr, Université Catholique de Lyon, Examinatrice.

Alberto KONICHECKIS, Pr, ém., Université Paris Cité, Examineur.

Magali RAVIT, Pr, Université Lyon 2, Examinatrice.

Titre :

Études des fonctions des conduites addictives à l'adolescence : de la sensorialité à la symbolisation primaire du pubertaire

Résumé :

Ce travail de thèse est né d'une pratique de psychologue dans un centre accompagnant des adolescents avec des conduites addictives. Cette pratique a été l'occasion de constater l'importance de la sensorialité dans ces conduites d'une part, et le peu d'éléments dans la littérature psychanalytique à ce sujet. L'élaboration de cette thèse est donc née de ce double constat. Pour ce faire, nous avons dans un premier temps effectué une recension de la littérature psychanalytique sur l'adolescence ainsi que les conduites addictives. En trame de fond, nous avons essayé de relever les éléments abordant la sensorialité et la symbolisation. Ceci nous a permis de définir l'hypothèse théorique suivante : « Les conduites addictives avec substances psychoactives à l'adolescence, à travers la qualité du rassemblement d'expériences polysensorielles, conduisent à une symbolisation primaire du plaisir génital participant au traitement des scènes pubertaires ». Pour mettre à l'épreuve cette hypothèse, nous avons choisi de la confronter à du matériel clinique récolté dans le cadre de la pratique de psychologue décrite précédemment.

Ceci nous a permis de dégager plusieurs points. Il apparaît ainsi que les conduites addictives à l'adolescence s'inscrivent dans différents registres, à savoir ceux archaïques, infantiles, et pubertaires. Ces conduites vont en fonction des individus permettre d'assurer une sauvegarde narcissique et identitaire face à une menace d'effondrement suscitée par le pubertaire. Ceci va s'effectuer notamment par une répression de la pulsionnalité, des affects et un court circuit de l'activité de représentation en lui substituant les sensations et la sensorialité. En outre, les conduites addictives vont aussi s'inscrire dans une dimension infantile, en assurant la sauvegarde du lien aux objets infantiles. Dans ce contexte, les conduites addictives vont apparaître dans une dimension paradoxale. Elles vont d'un côté permettre une mise à distance de ces objets face à la menace incestueuse et parricide. De l'autre côté, elles vont permettre de maintenir présent ces mêmes fantasmes en évitant l'ouverture possible vers l'investissement d'objets extra familiaux en intégrant la différenciation génitale et la complémentarité des sexes. Enfin, elles permettent aussi d'ouvrir à l'élaboration du processus pubertaire en permettant une forme de symbolisation de ce dernier. En effet, les conduites addictives sont aussi, à travers leurs sensorialités, porteuses de sensations nouvelles, notamment autour du plaisir, qui peuvent permettre une symbolisation du plaisir pubertaire.

Ainsi, nous pouvons souligner la dimension paradoxale des conduites addictives, tout autant support d'un arrêt du processus pubertaire que sources d'élaboration. De plus, nous avons aussi exploré

l'importance de la sensorialité dans ces conduites, et leur potentialité de symbolisation du processus pubertaire, notamment en s'intéressant à l'importance du processus de rassemblement sensoriel. Ce rassemblement, porté par les conduites addictives, permet d'ouvrir à la reconnaissance d'un nouvel objet, celui pubertaire, avec ses nouvelles qualités sensorielles. Enfin, dans les situations où les conduites addictives se présentent davantage comme un refus du pubertaire, l'accompagnement du clinicien, s'il prend en compte l'importance de la dimension sensorielle et de sa capacité symbolisante, permet alors d'ouvrir à une issue plus favorable et à une reprise de l'élaboration pubertaire. Ce dernier aspect de notre travail nous conduit à une réflexion sur les modalités d'accompagnement des adolescents avec des conduites addictives.

Mots clés : Adolescence, Conduites addictives, Psychanalyse, Sensorialité, Symbolisation

Title :

Studies of the functions of addictive behaviors in adolescence: from sensoriality to the primary symbolization of pubertal

Abstract :

This thesis came to life while working as a psychologist in a centre assisting teenagers suffering from addictive behaviours. Working there allowed me to realise the importance of sensoriality in those behaviours on the one part, and the lack of elements in psychoanalytical literature on this subject on the other part. The elaboration of this thesis was thus born from this double realisation. To this end, I have first carried out a recension of psychoanalytical literature about teenagers, as well as addictive behaviours. As a backdrop, I have tried to pick out elements addressing sensoriality and symbolization. It enabled me to define the following theoretical hypothesis: "Addictive behaviours regarding psychoactive substances during adolescence, through the quality of a collection of multisensory experiences, lead to a primary symbolization of genital pleasure participating in the treatment of pubertal scenes". To put this hypothesis to the test, I have decided to compare it to clinical materials collected during my work as a psychologist described earlier.

This allowed me to bring several points out. It appears that addictive behaviours during adolescence enter into two different registers, namely those archaic, infantile, and those pubertal. Those behaviours will, depending on people, permit to ensure a narcissistic and identity conservation when faced to a threat of collapse provoked by the pubertal. This will especially happen thanks to a repression of drive, affects and a short circuit of the activity of representation by substituting sensations and sensoriality. Moreover, addictive behaviours will also enter into an infantile

dimension, ensuring the conservation of the link to infantile objects. In this context, addictive behaviours will appear inside a paradoxical dimension. On one hand, they will allow a distancing of those objects when facing the incestuous and parricidal threat. On the other hand, they will allow to maintain present those same phantasms while avoiding the possible investment of extra-familial objects by integrating genital differentiation and the complementarity of sexes. Finally, they also allow to start the elaboration of the pubertal process by permitting a kind of symbolization of it. Indeed, addictive behaviours are also, through their sensoriality, bearers of new sensations especially related to pleasure, which allow a symbolization of pubertal pleasure.

In this way, I can underline the paradoxical dimension of addictive behaviours, just as much support of a stop of the pubertal process than a source of elaborations. Furthermore, I have also explored the importance of sensoriality in those behaviours, and their potentiality of symbolisation of the pubertal process, especially by taking an interest in the importance of the process of sensorial collection. This collection, supported by addictive behaviours, allows the recognition of a new object, a pubertal object, with its new sensorial qualities. Finally, in situations where addictive behaviours present themselves more as a refusal of the pubertal, the support from the clinician, if he takes into account the importance of the sensorial dimension and its symbolizing capacity, allows a more favourable outcome and a new start of the pubertal elaboration. This last aspect of my work brings us to a reflection on the modalities of care of teenagers suffering from addictive behaviours.

Keywords :

Adolescence, Addictive behaviours, Psychoanalysis, Sensoriality, Symbolization

Remerciements

Je tiens à remercier tout d'abord Marion HAZA de m'avoir accompagné tout au long de ce travail de thèse. Sa disponibilité, sa patience, sa rigueur, son soutien et sa simplicité m'ont été d'un grand recours. Je ne lui serais jamais assez reconnaissant de la confiance qu'elle m'a accordée et de tout ce qu'elle m'a permis de découvrir.

Je tiens à remercier aussi l'ensemble des membres du jury. Leurs travaux m'ont grandement soutenu dans ma réflexion. Plus encore, j'ai été sensible à l'engagement dans la clinique qui transparaissait à travers leurs écrits et interventions en colloques.

Je remercie Florian HOUSSIER et Pascal ROMAN d'avoir accepté d'être rapporteurs de ma thèse. Je remercie Brigitte BLANQUET, Alberto KONICHEKIS et Magali RAVIT d'avoir accepté de participer en tant que membres du jury.

Je remercie mes patients. Qu'ils ne sous estiment pas la richesse de nos rencontres.

Je remercie mes collègues du CSAPA. Pour le plaisir pris dans nos échanges et leur soutien qui m'a été d'un grand recours face aux aléas de la vie institutionnelle.

Je remercie Nathalie pour ses réflexions et nos échanges.

Je remercie Elodie pour nos discussions, ainsi que pour sa relecture et ses remarques.

Je remercie Florence pour sa relecture attentive et rigoureuse. Je remercie également Alexis, Brice, Louise et Samuel pour leurs contributions.

Je remercie mes parents et mon frère. Ils ont eu plus d'importance qu'ils ne le pensent pour ce travail.

Je remercie mes amis d'être restés présents tout au long de ces années.

Je remercie Marjolaine d'avoir enduré ce travail, d'avoir gardé sa bonne humeur, et d'avoir été un soutien constant.

A ma grand-mère, qui n'a pu en voir l'aboutissement...

Table des matières

1. Introduction	9
2. Partie théorique	13
2.1. Adolescence	13
2.1.1. Émergence du concept d'adolescence et évolution de l'approche psychanalytique de l'adolescence.....	13
2.1.1.1. Définition et évolution du concept d'adolescence	13
2.1.1.2. Adolescence et psychanalyse.....	18
2.1.2. Émergence pubertaire : Quelles nouveautés ?.....	25
2.1.2.1. La constitution du soi et la conscience de soi	25
2.1.2.2. Quels changements sur le sexuel? L'apport de la génitalité	29
2.1.2.3. Quels remaniements œdipiens et narcissiques ?	35
2.1.2.4. Pubertaire et effraction traumatique	38
2.1.2.5. Issues et impasses du processus pubertaire.....	41
2.1.3. Rapport au corps à l'adolescence.....	48
2.1.3.1. Le rôle de la sensorialité et la constitution des enveloppes	48
2.1.3.2. Une réorganisation somato-psychique	52
2.1.3.3. Le corps comme interface.....	58
2.1.4. Adolescence et remaniements intersubjectifs	62
2.1.4.1. Environnement et constitution du soi.	62
2.1.4.2. Fonctions de l'environnement à l'adolescence.	67
2.1.4.3. L'adolescent et son accompagnement.....	75
2.2. Conduites addictives.....	78
2.2.1. Des premiers travaux à l'émergence de la notion d'addiction	78
2.2.1.1. Contexte sociohistorique.....	78
2.2.1.2. Actualité des addictions : définitions, enjeux, débats.....	83
2.2.1.3. Psychanalyse et addiction, perspective historique	87
2.2.2. Economie psychique de l'addiction, le rapport au monde interne.....	92
2.2.2.1. Constitution de la pensée : présence à absence, de l'hallucinatoire à la représentation.....	92
2.2.2.2. Vécu traumatique	95
2.2.2.3. Représentation et affect dans l'addiction.....	99
2.2.2.4. Défaillance dans le rapport au plaisir, la place du corps	102
2.2.2.5. Addiction et subjectivation.....	107
2.2.3. Rapport à l'objet et au monde externe : conduites addictives et symbolisation	109
2.2.3.1. Rapport à l'autre	109
2.2.3.2. Fonctions de l'objet addictif	111

2.2.3.3.	Vers une symbolisation des conduites addictives ?	115
2.2.3.4.	Symbolisation et sensorialité : Les formes premières de représentation	122
2.2.3.5.	La symbolisation primaire : une symbolisation du corps et de la sensorialité.....	127
2.2.3.6.	Modalités thérapeutiques	130
2.2.4.	Conduites addictives à l'adolescence.....	136
2.2.4.1.	Etat des lieux et enjeux.....	136
2.2.4.2.	Vers une spécificité de la fonction des conduites addictives à l'adolescence ?	138
2.3.	Conclusion de la partie théorique et présentation de l'hypothèse théorique	142
3.	Méthodologie.....	144
4.	Analyse	151
4.1.	Présentation des cas	151
4.1.1.	Thibault	152
4.1.2.	Jérémie	155
4.1.3.	Camille.....	158
4.1.4.	Lucas	160
4.1.5.	Jennifer.....	164
4.1.6.	Marc.....	167
4.1.7.	Julie.....	170
4.1.8.	Adèle	175
4.2.	Étude des hypothèses de travail	178
4.2.1.	Étude de l'hypothèse n°1.....	178
4.2.1.1.	Enjeux archaïques et défaillance dans l'expérience du soi	179
4.2.1.2.	Enjeux infantiles dans la relation à soi et l'autre.....	185
4.2.1.3.	Enjeux pubertaires, la constitution d'une scène pubertaire	194
4.2.2.	Étude de l'hypothèse n°2.....	203
4.2.2.1.	Y a-t-il du plaisir sensoriel dans les conduites addictives ?.....	204
4.2.2.2.	Un plaisir solitaire	207
4.2.2.3.	Un plaisir partagé ?	213
4.2.3.	Étude de l'hypothèse n°3.....	219
4.2.3.1.	Sensations et besoins	221
4.2.3.2.	La mise en scène : Expériences sensorielles avec l'autre, une forme de symbolisation	227
4.2.3.3.	Partage addictif : une symbolisation du lien à travers le produit et ses sensations ?	233
4.2.4.	Étude de l'hypothèse n°4.....	239
4.2.4.1.	Éléments archaïques et relation thérapeutique	239
4.2.4.2.	Éléments infantiles et relation thérapeutique.....	243
4.2.4.3.	Ouverture vers le pubertaire ?	251
4.3.	Analyse des cas	257

4.3.1.	Le pubertaire empêché et ses avatars : l'exemple de Thibault.....	258
4.3.2.	L'agressivité et de la violence.....	261
4.3.3.	La valeur messagère : actes et conduites addictives.....	264
4.3.4.	Destins de l'emprise et répétition.....	269
4.3.5.	Rapport au féminin et au masculin.....	272
5.	Discussion.....	276
5.1.	Le choix des conduites addictives avec produits.....	276
5.2.	Mise en perspective de la clinique et du contexte sociétal.....	279
5.3.	Les difficultés du travail autour de la sensorialité.....	280
5.4.	L'agressivité et le déplaisir en complément du plaisir et de la génitalité.....	281
5.5.	Une étude se nourrissant du vécu d'échec, un travail engagé.....	284
5.6.	Perspectives pour la prise en charge des adolescents dans les CJC.....	285
5.7.	Perspectives pour la prise en charge des adultes avec des conduites addictives.....	287
6.	Conclusion.....	288
7.	Bibliographie.....	290

« Dis-moi ce que tu penses,
de ma vie,
de mon adolescence,
Dis-moi ce que tu penses,
j'aime aussi,
l'amour et la violence »
Sébastien Tellier

1. Introduction

Pour introduire ce travail, il nous paraît d'abord nécessaire de revenir sur le contexte ayant conduit à son élaboration. En effet, ce travail s'est ancré et nourri d'une pratique de plusieurs années dans un Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CSAPA), et plus particulièrement au sein d'une Consultation Jeunes Consommateurs (CJC), ayant suscité de nombreuses interrogations, tant sur les dispositifs mis en place, leur conception et leurs enjeux, que sur la pratique qu'ils amènent à mettre en œuvre et leurs bases théoriques.

Ayant connu plusieurs vagues de structurations au cours des années 1990 et 2000, l'addictologie en est venue à se constituer comme une discipline distincte de la psychiatrie, avec ce qui serait la spécificité de son objet, les addictions. Des dispositifs de soins spécialisés en addictologie se sont développées, en vue de proposer une prise en charge qui serait adaptée, et donc aussi spécifique, au public en lien avec des addictions. C'est dans ce contexte que sont nés les CSAPA, et dans cette logique de spécialisation qu'ont été créées plus tard les CJC. Nous nous sommes retrouvés, dès le début de ma pratique professionnelle en CSAPA, sur un dispositif nouvellement créé, avec pour objectif de permettre un accompagnement des adolescents avec des conduites addictives et leur entourage. Le constat était simple, seule une petite minorité d'adolescents avec ces problématiques, en premier lieu le cannabis, venait rencontrer un professionnel de l'addictologie. L'enjeu est d'abord de santé publique. Les Français sont parmi les plus grands consommateurs de cannabis d'Europe, et ce produit continue d'être l'objet principal d'une politique de répression ayant bien démontré son échec. Le contexte est celui d'une commande politico-sociale à mieux prendre en charge les conduites addictives chez les adolescents, actant le fait que ces derniers étaient alors éloignés des dispositifs existants, et plutôt réticents à s'y inscrire.

Les CJC ont donc été élaborées dans ce contexte, avec une pensée sous-tendant l'architecture générale, à savoir proposer un continuum d'intervention entre prévention et soin, dans une logique d'aller-vers et de facilitation d'accès au professionnel. Cependant, passé cette lettre de cadrage, les questions émergent. Comment penser la rencontre avec un adolescent qui ne la souhaiterait pas ? Est-il même pertinent de chercher à susciter cette rencontre ? Quel serait l'objet de cette rencontre ? Permettre un mieux-être ? Une diminution des conduites addictives ? Et avec quelle approche, quels fondements théoriques pour la pratique ? Autant de questions auxquelles les différents livrets, textes et communiqués de présentation du dispositif n'ont pas offert de réponses.

Ainsi donc, comment penser le fonctionnement des adolescents rencontrés dans ce contexte, et comment penser cette même rencontre et la manière dont l'ensemble des éléments interagissent ? De là est née la volonté d'effectuer ce travail de thèse, pour mettre au travail ces multiples interrogations et ne pas rester en difficulté face à ce flou théorico-pratique. En effet, les CJC se confrontent à un

public qui était jusqu'alors en partie absent des dispositifs de soins existants. En ce sens, les CJC ont eu un intérêt. Néanmoins, ce public étant en partie nouveau, les bases théoriques pour penser cette pratique se sont révélées parcellaires, traitant de champs connexes, mais rarement rassemblées autour du sujet des conduites addictives à l'adolescence, et qui plus est d'approches parfois fort différentes. Ainsi, la Fédération Addiction, association regroupant la majorité des acteurs de l'addictologie en France, a publié un livret en 2014, le PAACT (Processus d'Alliance et d'Accompagnement pour le Changement Thérapeutique), fruit du travail de plusieurs auteurs autour de l'accompagnement des conduites addictives à l'adolescence. Cette publication s'inscrivait dans le cadre de la relance du dispositif des CJC au niveau national. Le PAACT en vient à décrire dans les grandes lignes les bases théoriques et pratiques du travail en CJC, entre approche familiale systémique, notamment pour le travail avec les parents et les familles, approche motivationnelle, autour du travail de l'alliance thérapeutique, et approche psychodynamique pour penser les enjeux du processus adolescent. Si le travail effectué alors témoigne d'un certain intérêt, il laisse néanmoins plusieurs zones d'ombre, notamment en ce qui concerne la pratique auprès des publics moins enclins à s'inscrire dans un cadre structuré de prise en charge. C'est pourtant auprès de ce public que je me suis retrouvé le plus en difficulté. Car rapidement, dans ma pratique, j'en suis venu à rencontrer des adolescents pour lesquels les conduites addictives représentaient une manière d'être au monde et à soi, sans pour autant pouvoir s'inscrire dans les modèles de l'addiction théorisés autour des adultes. En effet, les enjeux autour du processus pubertaire apparaissaient clairement, tout comme ceux autour des conduites addictives, ainsi qu'autour de la sensorialité, très rapidement mise en avant dans le récit des consommations, mais aussi d'un contexte plus général de recherche de sensations. Dans le discours tenu par ces adolescents lors des rencontres, l'élaboration et l'associativité étaient parfois des concepts bien difficiles à appréhender. Ce public pouvait apparaître avec un défaut d'une certaine forme de mentalisation. Toutefois, l'investissement de la relation pouvait être bien présent, quoique parfois chaotique. Pour résumer, je pouvais alors avoir le sentiment que quelque chose se jouait, sans pour autant pouvoir en saisir la teneur, ni les leviers sur lesquels intervenir, qui plus est avec une base théorique psychanalytique, mettant en avant historiquement un primat de la pensée et de la parole sur l'acte. Comment faire avec des adolescents qui montrent une conduite sans vraiment pouvoir en parler ou l'élaborer ? Comment pouvoir communiquer ? Comment pouvoir dans ce contexte déployer un processus thérapeutique ? Ce travail de thèse s'est donc attaché à tenter de mettre en réflexion ces différentes questions, en suivant ce fil : Les conduites addictives auraient un sens spécifique à l'adolescence, période d'émergence de ces conduites, et il serait possible de rendre compte de ce sens, de symboliser, au-delà, ou en deçà du langage verbal, en interrogeant la sensorialité, cette modalité particulière de rencontre avec le monde qui semble si présente avec ce public.

Le contexte dans lequel est né ce travail de thèse est donc le constat de lacunes dans la conception d'un dispositif, ainsi que des interrogations sur des problématiques qui semblent peu renseignées, notamment dans la littérature psychanalytique. Indépendamment l'une de l'autre, l'adolescence et les conduites addictives ont connu de nombreux travaux dans l'approche psychanalytique, avec néanmoins une dynamique différente. L'approche psychanalytique des addictions a connu un certain nombre de travaux surtout dans les années 70 et 80. Mc Dougall ou encore Bergeret en France, Khantzian aux États-Unis, y ont grandement contribué. Cependant, les travaux contemporains sont devenus bien plus rares. Il y a plusieurs raisons à cela. Descombey (2004) a rappelé un certain manque d'intérêt de la psychanalyse pour ce sujet, mais à cela nous pouvons aussi bien sûr souligner la disparition progressive et importante de l'approche psychanalytique dans le champ des addictions, au profit d'une approche neurobiologique largement facilitée par la logique de l'addiction, à savoir la recherche d'une molécule extérieure pour soulager une souffrance psychique. À l'inverse, l'approche psychanalytique de l'adolescence a connu un essor plus tardif, à partir des années 80 en France notamment, mais par contre avec un dynamisme toujours actuel. Néanmoins, l'approche psychanalytique, et de manière plus générale, psychopathologique de l'adolescence, reste marginale en addictologie, cette dernière étant centrée sur l'adulte. Des travaux sont présents pour traiter des conduites addictives à l'adolescence, mais ils englobent souvent ces dernières dans un ensemble plus large, des conduites de dépendance, ou encore des conduites à risques ou des troubles de la personnalité ou du comportement. Ces ensembles ont en revanche été largement étudiés dans l'approche psychanalytique, avec un intérêt certain ces dernières années pour la question de l'acte et de l'agir. Plus largement, ces sujets ouvrent au sujet de la symbolisation, qui, en tant que processus, est un sujet transversal. La question de la symbolisation a toujours été présente dans le champ de la psychanalyse, Freud interrogeant le premier le processus de constitution de la représentation. Néanmoins, les travaux contemporains, remontant aux sources de la symbolisation et tendant à élargir son champ, ont ouvert de nouvelles perspectives. Ce qui est intéressant, c'est de noter qu'un des sujets de mon travail, à savoir la sensorialité, a lui aussi connu le développement d'une certaine littérature, mais surtout centrée sur le développement de la vie psychique du nourrisson et les relations précoces, ou alors dans le champ de l'autisme ou du handicap. C'est-à-dire en se basant sur des états identifiés comme déficitaires, pour des questions d'immaturation ou de pathologie relativement lourde. Le sujet de la sensorialité reste de manière générale peu exploré, peut-être notamment car cantonné à ces champs, comme le rappelle Konicheckis « La psychanalyse a consacré relativement peu de travaux à la sensorialité, ensemble d'expériences psychiques qui se développent autour des organes des sens. » (Konicheckis, 2012, p.10). Rares sont les travaux regroupant ces différents sujets, et encore plus ceux les regroupant tous. Pourtant, nous l'avons évoqué précédemment, la question de la sensorialité est vite apparue centrale pour certains adolescents rencontrés dans le cadre des CJC. Rapidement, les

entretiens en sont venus à aborder l'importance des sollicitations sensorielles pour ces adolescents. Les substances psychoactives, en premier lieu, vont grandement solliciter les organes des sens, et appeler à un ensemble, parfois massif, d'expériences, plus ou moins psychisées. Souvent, une écoute importante de musique, à de forts volumes, des privations de nourriture ou encore une pratique des jeux vidéo parfois allant jusqu'à l'exténuation, complètent le tableau. Face à ces constats, J'ai alors décidé de prendre le parti qu'il était possible de raccrocher à une dimension psychique ces conduites qui semblent prendre la trajectoire inverse, expulsant ce qui serait du psychique, du monde interne, faire le vide avec le plein, court-circuiter l'élaboration, le plaisir et l'absence. Ce parti a été nourri par les travaux évoqués précédemment sur le statut de l'acte, mais aussi de ceux autour de la symbolisation, venant souligner l'importance de la dimension intersubjective pour qu'un acte, une conduite, puisse avoir une potentialité symbolisante ou encore une forme de symbolisation nécessitant une adaptation particulière de l'autre. L'objectif est double ici, à savoir relier entre eux les différents termes, adolescence, conduites addictives, symbolisation, et sensorialité, rarement mis en commun, mais aussi utiliser cette synthèse pour interroger le positionnement du psychologue face à ce public, et déterminer dans quelle mesure ce positionnement, sous-tendu par les conceptions théoriques, pourra avoir un effet plus ou moins important dans l'issue thérapeutique. Ce travail viendra à la fin interroger l'éthique du psychologue, la nature des dispositifs, et plus largement le regard de la société et des acteurs du soin sur ces adolescents et leurs conduites.

Nous allons donc dans un premier temps revenir, à travers une revue de la littérature, sur une partie de la théorisation psychanalytique de l'adolescence, des conduites addictives, et de manière transversale de la symbolisation et la sensorialité. Une fois ces éléments évoqués, nous allons présenter la méthodologie utilisée pour l'analyse du sujet puis nous exposerons les hypothèses. Ceci ouvrira à la partie analyse, qui consistera en une articulation théorico-clinique autour de situations d'adolescents et adolescentes rencontrés dans la pratique au sein du CSAPA et des CJC. Certaines situations seront largement développées, d'autres serviront davantage à éclairer un ou des aspects spécifiques pour illustrer le propos de notre réflexion. Enfin, nous soumettrons l'ensemble du travail à la discussion avant de conclure.

2. Partie théorique

2.1. Adolescence

2.1.1. Émergence du concept d'adolescence et évolution de l'approche psychanalytique de l'adolescence

2.1.1.1. Définition et évolution du concept d'adolescence

Émergence du concept d'adolescence

Avant d'explorer plus en avant les spécificités du fonctionnement psychique à l'adolescence, il nous paraît important de pouvoir définir en premier lieu ce que nous entendons par adolescence. Emmanuelli (2016, p.3) explique que le dictionnaire définit l'adolescence : « comme une période de transition entre l'enfant et l'âge adulte, débutant à la puberté et se terminant vers 18 ou 20 ans ».

Néanmoins, les définitions de l'adolescence sont multiples, et son existence même fait débat. En effet, le terme d'adolescence n'a pas toujours eu le sens actuel et autant son acception que ses modalités sont profondément influencées par le contexte socio-historique.

Le terme adolescence provient du latin *Adulescens* qui signifie « celui qui est en train de croître » (Huerre, 2001, p.6). Dans la Rome antique étaient nommés adolescents les hommes de 17 à 30 ans, citoyens et disposant du droit de mariage. Au Moyen Âge, l'adolescence comme période de transition n'existe pas. Les enfants passent directement au statut d'adulte avec la puberté. Sous l'Ancien Régime, la majorité de droits canons est de 14 ans pour les garçons et 12 ans pour les filles. Mais le seuil de passage au statut d'adulte va varier suivant des considérations économiques et/ou politiques. Ainsi Henri III va subitement fixer, en 1579, la majorité civile à 25 ans. À l'inverse, en cas de guerre, l'âge peut être avancé afin de gonfler les effectifs des recrues (Huerre, 2001). Ces variations de définitions diffèrent aussi suivant les cultures et les zones géographiques. Ainsi, comme le souligne Dumouch (2018), il existe depuis 1924 en Allemagne une pré-majorité scolaire et religieuse à 14 ans, permettant aux adolescents de choisir leur orientation scolaire, professionnelle et religieuse, alors que le choix revient aux parents jusqu'à 18 ans en France.

Dans nos sociétés occidentales, c'est au milieu du 19^{ème} siècle que va émerger la notion d'adolescence pour désigner des individus entre l'enfance et l'âge adulte, en étant notamment définie dans le dictionnaire comme la période de vie entre 14 et 20 ans (Thiercé, 1999). Mais ce terme ne concerne alors que quelques jeunes issus de la bourgeoisie poursuivant des études. Ce n'est qu'au 20^{ème} siècle que son usage va se généraliser. Il va accompagner le développement de la scolarisation, qui va séparer et regrouper les individus en classes d'âge, accentuant ainsi la constitution d'une classe

autonome, avec une culture propre, celle des adolescents. Dès lors, et jusqu'à aujourd'hui, va se développer toute une pensée autour de l'adolescence, avec ses représentations et ses écrits scientifiques. Même si le sujet de l'adolescence n'aura de cesse d'évoluer, notamment quant au champ qu'il délimite, des éléments resteront présents, comme les représentations d'une jeunesse irresponsable qu'il faut protéger, mais dont il faut aussi se protéger à cause de la menace qu'elle peut représenter.

Nous l'avons vu, les conceptions de l'adolescence vont varier dans le temps et selon les cultures. Or ces contextes vont aussi déterminer les manifestations de l'adolescence. En effet, si la puberté est un phénomène génétiquement programmé (Goergieff, 2013), ses manifestations sont, elles, socialement déterminées. C'est ce qui conduit Van Gennep (1909) à différencier la puberté physiologique de la puberté sociale, c'est-à-dire l'entrée dans le monde adulte. Ainsi, nous pouvons affirmer avec Thiércé (1999, p.6) que « L'implication sociale est une composante indispensable à l'apparition de l'adolescence et la marque d'une volonté profonde puisqu'elle ne répond pas à des données objectives comme l'impossibilité de subvenir à ses besoins pour l'enfance ». Il apparaît que chaque société tente d'encadrer la jeunesse afin de contenir ce qu'elle porte de déstructurant (Emmanuelli, 2016). Ainsi, la société va offrir aux adolescents des modalités de mise en sens de leur vécu ainsi qu'une possibilité d'issue favorable à ce qui est défini comme une « crise » adolescente, en entendant la crise dans le sens d'une rupture et d'un changement. Elle va par exemple définir des modalités différentes selon le genre (mariage, grossesse, service militaire). C'est la fonction des rites de passage ou d'initiations permettant d'être reconnu en tant qu'adulte. Pour Van Gennep (1909, p.78) les rites d'initiations sont : « des rites de séparation du monde asexué, suivis de rites d'agrégation au monde sexuel, à la société restreinte constituée, à travers toutes les autres sociétés générales ou spéciales, par les individus de l'un ou de l'autre sexe ». Ils vont permettre d'intégrer une spécificité de la vie adulte, à savoir l'intégration du sexuel et de ce que cela implique dans le rapport à l'autre. Or selon le sociologue Le Breton (2015), les adolescents dans notre société actuelle sont confrontés à une disparition des rites de passage. La société n'offre plus les moyens symboliques et matériels pour signer l'entrée dans l'âge adulte. L'allongement de la durée des études, le fort taux de chômage, l'individualisation et l'effacement progressif d'une identité collective propre vont amener les adolescents à se construire leurs propres rites, qui deviennent privés et intimes. Auparavant, l'entrée dans l'âge adulte était davantage socialement encadrée, elle engendrait une perte de liberté (ainsi de l'absence de choix dans l'orientation professionnelle ou l'héritage). Néanmoins, la contrepartie était d'offrir des éléments d'élaborations du vécu adolescents, éléments désormais moins présents. Dès lors, les adolescents vont tendre à développer leurs rites, plus autonomes, mais donc aussi moins symbolisants pour le groupe social car potentiellement moins reconnus en tant que rites

par la société. Ceci donne lieu notamment au développement d'une culture avec ses codes propres, mais aussi aux possibles recours aux conduites dites à risque.

Ainsi, si la puberté est universelle, les manifestations de l'adolescence sont, elles, socialement déterminées. Cet aspect va donc ancrer notre recherche sur certaines modalités de manifestation de l'adolescence à notre époque et dans la culture occidentale.

Bouleversements physiques et neurobiologiques

Outre les éléments et la construction sociale de l'adolescent, il existe aussi un réel du corps, celui de la puberté, dont Birraux (2012, p.297) va donner la définition suivante : « l'ensemble des changements biologiques et anatomiques qui aboutissent à la reproduction ». La puberté, ce sont donc les modifications physiologiques signant l'entrée dans l'adolescence. En effet, l'enfant va se découvrir de nouvelles capacités, physiques et cognitives. Ces capacités physiques offrent désormais la possibilité de mettre en œuvre une pulsionnalité auparavant bloquée par l'immaturation biologique de l'enfant, à savoir du côté de l'agressivité et de la sexualité génitale. Ainsi un nouveau rapport à l'autre, avec ces nouvelles possibilités, a vocation à s'intégrer. Le corps, porteur de cette nouveauté, va donc aussi être particulièrement mis en avant. Le corps nouveau doit s'appréhender, d'où l'importance du corps à l'adolescence dans ces manifestations.

Au niveau physique, les changements sont divers et tendent vers le développement des caractères sexuels primaires et secondaires. Cette maturation est liée à des facteurs endocriniens (Birraux, 2012) qui vont permettre la fonctionnalité des appareils sexuels physiologiques et anatomiques et donner l'allure d'un corps en état de procréer. Trois opérateurs vont notamment se retrouver dans les changements hormonaux : l'hypothalamus, l'hypophyse et les gonades (testicules et ovaires) (Birraux, 1990). L'hypothalamus va envoyer le signal à l'hypophyse de produire des gonadotrophines. L'hypothalamus étant aussi lié à l'économie émotionnelle et affective, ces éléments seront aussi modifiés. Les gonadotrophines, elles, sont les hormones qui vont permettre la sécrétion d'œstrogènes (hormones femelles) par l'ovaire ou d'androgènes (hormones mâles) par le testicule et la glande corticosurrénale. Ces nouvelles hormones vont à leur tour déterminer les changements sexuels du corps.

Au niveau neurobiologique, se met en œuvre une importante réorganisation cérébrale, appelée « maturation » (Dayan et Guillery-Girard, 2011). Un élagage synaptique, à savoir une destruction de synapses, s'opère. Elle débute vers 11 ou 12 ans pour le cortex frontal et entre 14 et 16 ans pour le cortex temporal. Suite à cet élagage synaptique, la connectivité anatomique et fonctionnelle entre les aires cérébrales va se développer, engendrant une importante redistribution dans le fonctionnement neurobiologique. Ainsi, ces remaniements se font par étapes et parfois en plusieurs temps, ayant des

incidences sur le développement de certaines fonctions. « Dans leur ensemble, les régions corticales sensorimotrices primaires achèvent leur maturation bien avant les régions impliquées dans les tâches de décision de haut niveau (cf. tâches dites « exécutives ») et la cognition sociale : le CPF [Cortex Pré-Frontal] vers vingt-trois/vingt-cinq ans et la région temporale supérieure encore plus tardivement » (Dayan et Guillery-Girard, 2011, p.493-494). Ces modifications concernent notamment les régions préfrontales. La région latérale contribue à l'élaboration de processus cognitifs complexes, la région inférieure intervient dans les processus affectifs et motivationnels et le cortex frontal médian et cingulaire antérieur, dans l'autogénération des comportements. Enfin, le Cortex Pré Frontal dorso latéral (CPFdl) permet de réaliser des tâches complexes orientées vers un but : planification, inhibition, flexibilité mentale et mise à jour. Ces fonctions exécutives sont dépendantes de la mémoire de travail. Ainsi, Dayan et Guillery-Girard rappellent l'hypothèse d'une baisse du contrôle du cerveau limbique par le Cortex Pré Frontal durant l'adolescence, ce qui pourrait contribuer à la mise en œuvre de choix motivés par une régulation émotionnelle peu élaborée. Les circuits et réseaux intervenant dans les prises de décision arriveraient eux à maturité plutôt entre 23 et 25 ans. Ce qui motive l'action serait alors développé plus précocement que ce qui permet de planifier l'action et de l'inhiber le cas échéant.

Outre ces décalages, une hypothèse neurobiologique avance que le système de récompense serait hyper-réactif durant l'adolescence, impliquant une plus grande motivation et donc recherche de récompense. Avec cette mise en avant de l'action, « il est permis de supposer que se mettre à l'épreuve soi-même et mettre à l'épreuve son environnement permet l'optimisation fonctionnelle et structurale des régions cérébrales impliquées dans les tâches de « haut niveau » en les adaptant à l'environnement. » (Dayan et Guillery-Girard, 2011, p.506). L'agir à l'adolescence pourrait donc être l'expression d'un processus structurant. Il aurait une visée exploratoire, permettant de créer de nouveaux comportements et sélectionner ceux qui seraient les plus pertinents pour le développement de la personne propre et au niveau cérébral (Ouss-Ryngaert, 2011). Le développement du cortex cérébral à travers la gyration corticale, soit la formation des sillons du cortex, à l'adolescence, serait bien plus sensible à l'environnement qu'au moment du développement précoce, renforçant l'aspect exploratoire des réactions de cet environnement.

Ainsi, la recherche de sensations et l'importance de la mise en acte pourraient être une tentative d'explorer les capacités nouvelles de son corps et de l'environnement afin de sélectionner à terme les plus adaptées. Ces perspectives nous semblent ainsi complémentaires de l'approche psychanalytique. En effet, elles viennent souligner l'importance des interactions avec l'environnement et les possibilités d'expressions de l'acte, mais aussi la dimension dynamique de l'adolescence et adaptative de ses manifestations.

Représentations actuelles autour de l'adolescence, l'adolescence aujourd'hui

Nous l'avons donc observé, la notion d'adolescence est liée à une construction sociale, reposant en même temps sur des bases neurobiologiques mettant en avant l'importance des interactions avec l'environnement. Dès lors, qu'en est-il de ses représentations dans notre société actuelle ? Quelles sont les modalités d'interactions que la société va proposer aux adolescents ? Il ressort de travaux sociologiques des représentations de la jeunesse comme ressource, comme menace, et à protéger (Loncle, 2012 ; Peretti Watel, 2010). La jeunesse comme ressource est celle qui développe son potentiel pour contribuer au bon essor de la société. Il est alors important de préserver et développer cette ressource, par exemple en entretenant ses capacités intellectuelles ou physiques. La jeunesse comme menace est celle qui met en péril l'ordre établi, qui est impétueuse et représente un danger. La jeunesse à protéger est celle qui apparaît comme vulnérable, car manquant d'expérience, étant encore immature. Ces trois figures interagissent entre elles, et peuvent alors conduire à la représentation d'une jeunesse porteuse d'espoir ou alors d'angoisse.

Or il est intéressant de relever que parmi l'ensemble des expériences et des manifestations adolescentes, les conduites à risques et les conduites addictives sont de celles qui condensent le plus les trois formes de représentations de la jeunesse sur le versant négatif. En premier lieu, elles contribuent à une baisse de performance réelle ou supposée, érodant la jeunesse comme ressource. En outre, elles sont aussi associées à une privation du libre arbitre, avec l'aspect addictif, chez une jeunesse déjà bien fragile, donc d'autant plus à protéger. Enfin, les effets des produits et la perte de contrôle confrontent à une menace ingérable, renforçant le danger.

En effet, le champ des conduites à risques ne cesse de s'élargir (Peretti-Watel, 2010) et en vient à regrouper de plus en plus de manifestations de l'adolescence, qui sont pourtant des conduites qui en sont constitutives et parfois même source de développement. Ainsi, les conduites adolescentes sont principalement perçues sous l'angle du risque et non de la construction, tout comme les risques associés y sont davantage mis en avant, alors même que toute tranche d'âge comporte sa part de comportements risqués. En effet, les accidents ménagers sont la principale source d'accident chez les plus de 65 ans, pourtant, contrairement aux consommations de psychotropes, le fait de changer une ampoule ne fait que rarement l'objet de campagnes de prévention pour inciter les individus à arrêter de le faire. Ainsi, les conduites à risques, et à fortiori à l'adolescence, apparaissent comme de nouvelles « déviances » qu'il s'agit d'écarter de la société.

Ceci explique pourquoi ces représentations sur les risques à l'adolescence vont, comme le rappelle Loncle (2012), imprégner et définir aussi les politiques publiques porteuses des dispositifs de santé. Dès lors, tout porte à croire qu'elles imprègnent aussi la pensée des cliniciens à l'égard des adolescents, modifiant parfois leur point de vue sur les éléments présentés par les adolescents. En

témoigne par exemple la différence de traitement des conduites addictives entre les centres de soins en addictologie et la pédopsychiatrie (Haza et Bernaud, 2021). D'où l'importance de pouvoir prendre en compte ces différents éléments afin de traiter de l'adolescence.

2.1.1.2. Adolescence et psychanalyse.

Nous allons maintenant nous intéresser davantage aux apports de la psychanalyse sur l'adolescence, et notamment reprendre l'évolution de la pensée psychanalytique sur ce sujet traité de manière assez tardive, principalement à partir des années 80 en France.

Freud et l'adolescence, quels rapports ?

Freud n'a pas, dans son œuvre, évoqué la notion d'adolescence et ne la travaillera pas spécifiquement : « Freud va rarement dans le sens de théoriser la question de l'adolescence, puisque il la rabat tout le temps du côté de la névrose adulte ou du côté de l'infantile » (Gutton et Houssier, 2018, p.407). Les auteurs émettent l'hypothèse que ceci pourrait s'expliquer par une inquiétude de Freud quant au fait que l'intérêt qu'il aurait pu porter à ce qui sera nommé plus tard « Le pubertaire » aurait pu faire de l'ombre à ses travaux sur la sexualité infantile et donc en aurait effacé l'importance et généré une certaine confusion. En outre, cela renverrait aussi à un angle mort de Freud concernant sa propre adolescence, ses souvenirs d'enfance étant bien plus souvent relatés que ceux d'adolescence. Ceci a pu contribuer au peu de théorisations sur l'adolescence par Freud. Cependant, il abordera tout de même à plusieurs reprises la notion de puberté, et notamment dans les Trois essais sur la théorie sexuelle (Freud, 1905). Dans cet ouvrage, il élaborera notamment la notion de sexualité infantile, et sa différence avec la sexualité génitale, qui émerge avec la puberté. Ainsi, Freud définit deux temps de la sexualité, notamment dans le choix d'objet. Le premier temps est caractérisé par la nature infantile de ses buts sexuels. La sexualité infantile dispose de trois caractères essentiels, l'étayage sur une fonction corporelle vitale, l'autoérotisme, et un but sexuel soumis à la domination d'une zone érogène. Ainsi, l'enfant va obtenir du plaisir en abaissant la tension, accompagnée de déplaisir, par une satisfaction sur son corps propre en dehors des zones génitales, qui ne sont alors pas prédominantes. Entre ce premier temps et le second, la latence va voir s'atténuer les buts sexuels, ce qui représente le courant tendre de la vie sexuelle. La sublimation va occuper une place importante, et les défenses vont se constituer et se renforcer, avant l'entrée dans le deuxième temps de la sexualité, celui de la puberté. Sous la pression de la puberté, à savoir de la maturation des caractères sexuels, la pulsion sexuelle, qui était autoérotique, va se trouver un objet extérieur. À ce sujet, Freud précise

d'ailleurs que « la trouvaille de l'objet est proprement une re-trouvaille » (1905, p.227). Il souligne que cette trouvaille à la puberté est en fait un retour à un état antérieur à la constitution des auto-érotismes. En effet, à ce moment, la pulsion sexuelle a un objet sexuel en dehors du corps du nourrisson, à savoir avec le sein de la mère. Ce n'est qu'une fois une représentation globale établie que le sein est intériorisé et donc que les auto-érotismes se constituent. Ainsi donc, la puberté implique une trouvaille et retrouvaille de l'objet, elle-même confrontée à une nécessaire condamnation des fantasmes incestueux infantiles. Ceci va conduire l'adolescent à se tourner vers des objets extérieurs au groupe familial. Freud évoque ainsi des pistes de réflexion concernant les liens entre le vécu du nourrisson et celui de l'adolescent, ainsi que les réaménagements liés à la puberté. Ces aspects vont être déterminants dans les travaux futurs sur l'adolescence et dans la compréhension des processus à l'œuvre, mais vont aussi nécessiter un développement, notamment pour souligner les spécificités des processus adolescents. Ce n'est qu'à la suite de Freud que l'adolescence va être étudiée en tant que telle.

Les précurseurs, une pensée spécifique de l'adolescence

Nous l'avons vu, l'adolescence n'a pas été étudiée par S. Freud et les premiers psychanalystes n'ont que peu étudié le sujet. L'approche psychanalytique de l'adolescence va se développer à partir des travaux provenant de pédagogues et éducateurs. Dans les années 20, Vienne est en ébullition au sortir de la guerre. Il y a une volonté d'évolution des mœurs, après les années 1880-1914 marquées par une volonté d'encadrement de la jeunesse perçue alors comme une menace (Thiercé, 1999). Afin d'offrir une alternative à une approche répressive et de formatage, des pédagogues sensibilisés à la psychanalyse comme August Aichhorn ou encore Siegfried Bernfeld vont s'intéresser à la jeunesse et poser les prémices de l'approche psychanalytique de l'adolescence (Houssier, 2007).

Ainsi, Aichhorn va diriger à compter de 1918 un foyer pour enfants et adolescents délinquants et désœuvrés (Houssier, 2007). Pédagogue de formation, son approche de l'adolescence se fait au carrefour d'une approche éducative et psychanalytique. Pour Aichhorn, les instincts des jeunes délinquants sont d'abord à canaliser et transformer, plutôt qu'à être réprimés (Houssier, 2003). Ce point nous paraîtra particulièrement intéressant quant au statut des conduites addictives et du positionnement vis-à-vis de ces dernières, définies comme conduites délinquantes. Il s'inscrit ainsi pleinement dans la mouvance d'une éducation alternative à celle dominante à l'époque, mais puise aussi dans son histoire de vie, ayant lui-même été un adolescent avec des tendances délinquantes. Grâce à sa pratique en institution, il va s'intéresser particulièrement au rôle de l'environnement et à la place de l'éducateur dans la relation avec l'adolescent (Houssier, 2013). Pour Aichhorn, la qualité du lien est primordiale. Il postule que l'adolescent a certaines représentations concernant les adultes.

L'objectif est de surprendre l'adolescent en réagissant de manière inhabituelle, en décalage de ses représentations. Ainsi, s'intéresser à l'adolescent et à ce qui a pu le pousser à commettre un acte délinquant, ainsi qu'à la manière dont il l'a conçu, offre une différence certaine avec l'attitude attendue d'une punition. L'adolescent se trouvant désarmé, l'éducateur va alors se trouver support d'un transfert important. Ainsi, pour Aichhorn, le rôle de l'éducateur psychanalyste n'est pas de proposer des interprétations, mais d'être présent auprès de l'adolescent, pour lui proposer un modèle d'identifications permettant de remplacer des images parentales défailtantes. Les actes vont se retrouver contenus, mis en mots, permettant d'atteindre des affects de tendresse dont l'adolescent a été carencé par son environnement. C'est autour d'un travail de contenance que va s'inscrire la pratique d'Aichhorn.

Plutôt ancré dans une pratique que théoricien de l'adolescence, sa position clinique se révélera d'une novatrice, malgré certaines interrogations quant aux représentations que vont se faire les adolescents de cet éducateur, possiblement idolâtré, et donc interrogeant sur la pérennité des changements de comportement.

De son côté, Bernfeld va s'intéresser aux adolescents sous l'angle de la culture, mais va aussi davantage travailler l'abord théorique du sujet. Il va développer une approche de l'adolescence en tant que processus et non comme stade (Bernfeld, 1938). Il sera donc le précurseur d'une approche centrée sur le processus, en décalage d'une approche développementaliste. Son intérêt pour l'environnement est marqué. À travers une tentative de création d'une typologie des formes d'adolescence, il va souligner l'importance des interactions avec l'environnement, et notamment dans le positionnement des adultes vis-à-vis de l'autorité et de la sexualité. En évoquant l'adolescence comme processus, il en précise les racines infantiles, mais souligne aussi l'importance de l'actuel. Si la puberté marque le point de départ de l'adolescence, elle ouvre à un fonctionnement psychique particulier. Ainsi, il évoque une différenciation entre la puberté physique et celle psychique. Pour Bernfeld (Houssier, 2007), poursuivant les travaux de Freud, la puberté se trouve être le déclencheur d'un processus conduisant à un changement d'objet d'amour. La « trouvaille de l'objet » permet un renoncement à l'inceste grâce à la rencontre avec l'autre sexe. Ainsi, cette trouvaille implique un changement d'objet d'amour. Dans ce contexte, les objets culturels, intermédiaires entre le Moi et le monde réel, ouvrent sur l'autre et sont à entendre comme un matériel clinique à prendre en compte, ouvrant la voie à une clinique de l'adolescence ancrée dans la culture adolescente (Haza, 2020). L'investissement des objets culturels va être un révélateur du monde interne de l'adolescent, mais va aussi témoigner de la nécessité d'un dégageant des figures œdipiennes.

Si ces précurseurs ont un apport important dans l'approche psychanalytique de l'adolescence, cette dernière n'en reste pas moins largement marginale, peu développée dans sa dimension théorique et pensée comme un prolongement de l'enfance à l'instar de Jones (Houssier, 2007). Celle qui va

réellement donner l'impulsion conduisant à la constitution d'une approche spécifique de l'adolescence est Anna Freud. A. Freud va aborder à plusieurs reprises le sujet de l'adolescence, en montrant un intérêt certain pour le Moi et ses défenses mis à mal par une pulsionnalité débordante. Elle va inscrire ses travaux dans une perspective développementale de l'adolescence qui marquera la spécificité de l'approche anglo-saxonne ultérieure, à l'instar des écrits de Blos ou E. et M. Laufer que nous évoquerons par la suite. Pour A. Freud (Marty, 2007), certains troubles survenant à l'adolescence s'inscrivent dans le développement normal. En effet, la puberté induit une rupture de l'équilibre entre monde interne (fantasmes et pulsions) et monde extérieur (objets parentaux en particulier), suscitant un regain de défense. Un certain nombre de troubles à l'adolescence témoignent donc d'une lutte de l'adolescent face à la menace pulsionnelle et font partie intégrante du processus. Cette rupture d'équilibre souligne aussi pour A. Freud l'intérêt d'intervenir autant auprès de l'adolescent que sur son environnement. Enfin, c'est A. Freud qui incitera les psychanalystes à se pencher sur la question de l'adolescence et qui développera une pensée qui lui sera propre, en la considérant autrement qu'un prolongement de l'enfance. Ainsi, ces premiers auteurs, contemporains de S. Freud, ont posé les bases d'une psychanalyse de l'adolescence, sans pour autant en investir pleinement le champ. C'est à partir des années 50 que l'adolescence va devenir un objet d'étude à part entière, avec des auteurs tels que Peter Blos, Pierre Mâle ou encore Evelyne Kestemberg.

Des premiers psychanalystes de l'adolescence, Peter Blos est peut-être celui dont les travaux ont rencontré le plus d'échos, notamment à travers sa conception de l'adolescence comme second processus de séparation-individuation, faisant suite aux travaux de Malher. Comme le rappelle Houssier (2010), Blos est le premier psychanalyste de l'adolescence à essayer d'en proposer une approche globale. À la suite d'A. Freud, il s'inscrit dans une perspective développementale. Pour Blos, il y aurait une succession de phases à l'adolescence, chacune étant préalable à la suivante, pour aboutir à une sortie de l'adolescence. Blos (1967) insiste sur la tension dialectique entre les positions régressives et progressives à l'adolescence, le second processus de séparation-individuation se faisant par alternance entre ces positions, l'une alimentant l'autre. Il évoque ainsi une nécessaire régression à l'adolescence, différente de celle défensive durant l'enfance. Cette régression adolescente permettrait de revenir aux émotions et positions du moi infantile, avec ses fantasmes et défenses, pour s'en détacher. Il s'agit à travers cela de permettre à l'adolescent de se dégager des figures parentales infantiles intériorisées, pour en créer de nouvelles prenant en compte l'actuel de la position adolescente. Là encore, Blos rappelle l'intérêt de la régression si elle ouvre une progression ultérieure et inversement. Toutefois, il peut être courant de constater des formes de résistance à la régression. Elles viennent signaler la confrontation au travail d'individuation et sont une tentative de maintien d'un équilibre psychique. Si cette alternance opère, alors l'adolescent va pouvoir abandonner les objets infantiles pour investir d'autres objets. Cette forme de travail de deuil va permettre une

restabilisation du fonctionnement psychique et une identification vis-à-vis du parent du même sexe permettant la séparation et l'achèvement de l'adolescence (Houssier, 2010). Néanmoins, si aucune forme de régression n'en vient à pouvoir se mettre en œuvre, alors l'adolescent va s'inscrire, notamment à travers le comportement, dans une forme d'indépendance illusoire vis-à-vis des parents et autres figures parentales (Blos, 1967). Illusoire, car le fond infantile n'ayant pu être retravaillé à travers la régression, le désengagement des figures parentales infantiles ne pourra se faire. Nous retrouvons dans ce cas toutes les positions paradoxales adolescentes, où les conduites d'oppositions ne contribuent, au final, qu'à entretenir une forme de dépendance aux parents, ce qui pourra alimenter notre réflexion sur la place des conduites addictives dans le fonctionnement adolescent.

La contribution des travaux de Blos à la psychanalyse de l'adolescence, si elle a pu connaître certaines limites, notamment dans sa difficulté à dégager une cohérence dans sa volonté de penser l'adolescence en propre tout en étant intégrée à l'enfance, a néanmoins été d'une influence fondamentale pour les travaux contemporains que nous allons étudier ultérieurement et continue à alimenter la réflexion clinique.

Parallèlement aux travaux de Blos, s'inscrivant dans le fil d'une pensée anglo-saxonne de l'adolescence, dans une perspective principalement développementale, nous pouvons aussi noter ceux de Pierre Mâle, ou encore Evelyne Kestemberg, initiateurs d'un courant francophone.

P. Mâle va, dès les années 1950, contribuer au développement d'une psychanalyse de l'adolescence. Il va souligner l'importance d'une approche propre à l'adolescence, en considérant la crise pour l'adolescent, ainsi que pour les parents et la famille (Gutton, 2010). Pour Mâle, la crise va se décliner en différents niveaux. La crise ordinaire est la plus courante, celle naturellement suscitée par la puberté qui implique une mutation. Lorsque la puberté suscite un écart entre l'appareil sexuel et le soma, ainsi qu'entre l'adolescent et la famille, Mâle parle alors de dysharmonie d'évolution pubertaire. Enfin, dans la dysharmonie la plus sévère, il y a un refus de la crise pubertaire. Nous sommes alors dans l'ordre du « Breakdown » que nous rencontrerons plus loin avec les travaux de E. et M. Laufer (M.Laufer, 2002).

Ces développements à propos de l'adolescence vont se poursuivre avec les travaux d'E. Kestemberg (1999). Elle notera notamment la rupture de l'équilibre entre la maturation instrumentale sexuelle génitale et celle psycho-affective, ainsi qu'entre libido objectale et libido narcissique. Elle souligne les nombreuses interactions à l'adolescence et l'intérêt d'avoir une approche globale. Il s'agit donc de penser l'adolescence au niveau pré-génital, génital, et socioculturel. À travers cela, elle rappelle l'importance de prendre en compte la dimension œdipienne, mais aussi et surtout celle narcissique et archaïque à l'adolescence, et de la penser comme une problématique relationnelle, avec autrui et avec le corps propre. Ainsi, cela va impliquer des modalités spécifiques de prise en charge. L'un des rôles principaux du thérapeute sera d'aider à la différenciation. Le recours à la réalité externe, ainsi que des

interventions au niveau de la réalité des parents (Jeammet, 2010), vont permettre d'aller en ce sens et d'éviter des passages à l'acte, y compris dans le cadre de la thérapie, comme défenses face à un risque de régression. E. Kestemberg va alors particulièrement développer la pratique du psychodrame avec les adolescents. Cet intérêt pour les aménagements du cadre va trouver un écho avec la pratique de Mâle et initier de nombreux travaux sur cette question. Les travaux de Mâle et E. Kestemberg abordent ainsi l'intérêt d'un travail autour de l'actuel, de la réalité externe, dans une optique de différenciation et de contenance pour les adolescents. Le travail sur la relation aux parents, y compris avec les parents, apparaît comme important, et achève de différencier la prise en charge des adolescents de celles des adultes ou des enfants. Dès lors, les auteurs contemporains vont approfondir ces différents points et souligner la richesse de la clinique de l'adolescence.

L'adolescence comme objet d'étude à part entière, une ouverture vers les travaux contemporains

Dès les années 60, Moses Laufer va développer son approche de l'adolescence. Il va développer, avec Eglé Laufer, plusieurs notions. Les deux les plus importantes sont le fantasme masturbatoire central et le *breakdown*. Pour les Laufer, le fantasme masturbatoire central est un organisateur psychique. La masturbation est à saisir ici dans le sens d'une quête de plaisir. Il « témoigne de la capacité du sujet à percevoir son nouveau potentiel de décharge et de réalisation de désir indépendamment de la présence de l'objet » (Zilkha et Ladame, 2010, p.94). Le contenu de ce fantasme renvoie aux différentes satisfactions régressives et aux principales identifications sexuelles du sujet, s'exprimant notamment autour des rêveries et fantasmes accompagnant la masturbation ou les jeux. Ce fantasme fait figure de compromis, il permet une satisfaction au sujet, tout en maintenant les interdits et les identifications. Le fantasme masturbatoire central renvoie donc à la capacité du sujet à traiter son rapport au plaisir, rapport profondément modifié à l'adolescence. Nous l'avons précédemment évoqué, la puberté va confronter l'enfant à une capacité nouvelle d'agir, il ne se trouve plus impuissant. Dès lors, le Moi va devoir trouver une issue face à la pression exercée par le Surmoi pour contenir les pensées et fantasmes. Ces compromis entre moi et Surmoi vont se fixer avec l'organisation sexuelle définitive à la fin de l'adolescence. Si ces compromis ne peuvent se former, l'adolescent va alors développer une certaine symptomatologie, et il peut être confronté à une rupture ou cassure de développement, le *breakdown* (M.Laufer, 2002). La symptomatologie va témoigner d'une tentative de compromis face à la nécessité de réaménagement lié à la puberté. Si les mécanismes de défense ne suffisent pas à contenir l'angoisse et maintenir un compromis, alors le développement psychique va cesser, la sexualité génitale est exclue des modes de satisfaction. Nous retrouvons dans ces manifestations du *breakdown* les troubles du comportement alimentaire, les toxicomanies,

dépressions, violences hétéroagressives... Pour Eglé et Moses Laufer, ces situations nécessitent une cure psychanalytique soutenue. Pour eux, l'acte devient prédominant, y compris dans la thérapie, afin de se défendre d'une sexualisation de la pensée et du corps. Suivant le fonctionnement de l'adolescent et sa problématique, le thérapeute va pouvoir proposer différents types d'intervention. De manière générale, un intérêt va être porté sur la contenance, la différenciation soi/non-soi et centré sur la réalité externe et les conflits actuels. Le thérapeute doit pouvoir tenir une position tierce, éviter les interprétations et susciter le plaisir à penser. Les séances peuvent être courtes et ouvertes, le thérapeute devant avant tout offrir une figure autre d'identification. Ces éléments vont nous paraître particulièrement intéressants au vu des problématiques rencontrées chez les adolescents avec des conduites addictives, nous reviendrons donc ultérieurement sur le sujet du cadre et de la technique dans la relation thérapeutique. Cette position va les différencier de l'approche francophone et peut interroger sur un cadre pouvant apparaître comme très strict et requérant un investissement important, avec des séances trois fois par semaine. Gutton (1991) souligne notamment le risque d'une cure indéfinie dans laquelle il ne se passe rien, le transfert narcissique pouvant être massif sans être analysé. Néanmoins, cette importance de la cure est soutenue par l'idée que cette prise en charge à l'adolescence, au moment du *breakdown*, peut représenter une ultime tentative pour éviter l'enkystement dans une pathologie pour le reste de la vie de l'individu. Nous pouvons ainsi y voir une réelle préoccupation pour les adolescents et leur devenir.

Du côté des travaux francophones, nous allons principalement nous intéresser à ceux de Philippe Gutton, ce dernier ayant eu une influence particulièrement importante dans la pensée psychanalytique de l'adolescence. Gutton s'est inscrit en décalage de la pensée de Blos et d'une logique développementale. Pour Gutton, l'adolescence n'est pas une phase, mais un processus. Et ce processus n'est pas un processus de séparation-individuation, mais un processus de différenciation. Gutton a notamment proposé la notion de « pubertaire » (1991), le pubertaire étant au psychisme ce que la puberté est au corps. Le pubertaire renvoie donc au nécessaire travail de remaniement psychique lié à puberté: l'appropriation par l'adolescent de ses nouvelles capacités, à savoir de pouvoir agir l'inceste et le parricide, l'amour et la haine vis-à-vis des objets parentaux, et de là, s'en dégager en investissant des objets autres. À travers cela, l'adolescent effectue un décalage d'une position infantile, phallique, où l'enfant est passif, vers une position active, impliquant un mode de relation à l'autre plus horizontal, moins vertical, à savoir un mode de relation basé sur la complémentarité et non la soumission. Ceci va passer par la constitution de scènes pubertaires, dans lesquelles l'adolescent va transformer les enjeux infantiles dans la relation à des enjeux pubertaires. Ceci permettra d'aboutir à l'*adolescens*, qui constitue l'issue favorable du pubertaire (1996). La notion de complémentarité des sexes a été travaillée par Gutton ainsi que Birraux (1990) et souligne bien la dimension de différenciation et non de séparation-individuation. Pour ces auteurs, la

séparation a déjà eu lieu, et l'adolescence ne peut être une reprise de la première phase de séparation-individuation du nourrisson. Il nous semble par ailleurs intéressant de noter que concernant cette première phase décrite par Malher (1975), des travaux plus contemporains ont montré que le nourrisson ne passait pas d'une phase d'indifférenciation/fusion à une différenciation et donc séparation d'avec l'objet. En effet, il apparaît que dès la naissance, le nourrisson est en capacité de discriminer ce qui vient de soi et de l'autre. Néanmoins cette différenciation se fait en alternance avec des phases d'indifférenciation (Golse, 2014). Cette approche conduisant à penser le pubertaire comme une différenciation affirme donc une spécificité du processus adolescent, en rupture avec l'infantile, sans pour autant être inscrit dans un fonctionnement de l'ordre de l'adultité (Gutton, 2014). C'est bien d'ailleurs cette spécificité qu'a tenu à souligner Marty (2009a). Pour étayer son propos, Marty rappelle que l'infantile ne se forme qu'une fois refoulé, et que ce refoulement est la fonction du pubertaire. En constituant l'après-coup (Marty, 2005, 2009b), le pubertaire va introduire le génital, se décalant du génital phallique infantile (Freud, 1905), pré-génital. Cette génitalisation va s'achever avec la sexualité adulte. Ainsi, si pour Freud, il existe deux temps de la sexualité, celui de l'enfance, et celui d'après la puberté, pour Marty il en existe trois, celui de l'infantile, celui du pubertaire, et celui de la sexualité adulte. Ceci souligne bien la spécificité d'une approche psychanalytique de l'adolescence, approche se centrant sur un processus différent de celui infantile et de celui adulte. Cette prise de position est donc en décalage avec celle de Blos, pour qui l'adolescence constituait un prolongement, certes spécifique, mais prolongement tout de même de l'enfance. Il nous paraît par ailleurs intéressant de relever que l'émergence d'une pensée propre de l'adolescence, différenciée de l'enfance et de l'adulte, semble suivre les évolutions sociohistoriques. Nous pouvons noter la constitution tardive d'une reconnaissance socioculturelle de l'adolescence, là où auparavant l'individu passait du statut d'enfant à adulte.

2.1.2. Émergence pubertaire : Quelles nouveautés ?

2.1.2.1. La constitution du soi et la conscience de soi

Avant d'étudier les nouveautés liées à l'émergence pubertaire, nous proposons de faire un détour par le processus de constitution de la vie psychique. Ceci permettra ensuite de préciser les spécificités des réaménagements pubertaires de cette même vie psychique. En effet, Golse (2002) souligne l'intérêt de la mise en perspective des modalités de fonctionnement psychique chez le nourrisson et chez l'adolescent. L'auteur met notamment en évidence les similitudes autour de l'importance de la pulsionnalité, de la prévalence narcissique, d'une communication analogique, de

l'agressivité visant à s'assurer de la résistance de l'objet, ou encore la mise en avant du corps. L'étude des éléments concernant la constitution de la vie psychique va permettre par la suite de revenir sur la manière dont l'adolescence va remodeler les éléments ainsi constitués, ainsi que la manière dont cette constitution va influencer sur le processus adolescent lui-même.

Si de nombreux auteurs se sont intéressés à la question de l'émergence de la vie psychique, Metlzer a été un des principaux auteurs à proposer un modèle complet de la constitution de l'espace psychique, dans la lignée des travaux post kleinien (Ciccione et Lhopital, 1991). Meltzer propose ainsi une figuration spatiale de l'espace psychique. Pour ce dernier, il existe plusieurs dimensions spatiales dans le développement psychique. Dans les premiers temps, le psychisme est régi par l'unidimensionnalité. C'est un monde psychique fait d'objets attirants ou repoussants. Il y a une confusion du temps et de l'espace et il n'y a donc pas de trajectoire définie pour les objets. Progressivement, le bébé va s'accrocher à des stimulations sensorielles pour essayer de rassembler la vie mentale, alternant avec des moments de vide. Cet accrochement va permettre petit à petit de constituer une surface, un fond sur lequel pourra adhérer la psyché. Ceci va ouvrir à la bidimensionnalité. Dans cet état, les objets sont confondus avec les qualités sensuelles de leur surface, en lien avec l'adhésivité nécessaire. L'espace interne est donc indifférencié. Une relation au temps émerge, mais suivant une circularité. C'est la répétition qui prime, pour ancrer le psychisme avec une forme de rassemblement premier. Progressivement, le nourrisson va se dégager de cette adhésivité. Ceci va permettre la constitution d'un espace intérieur, en séparant le contenu du contenant. Le nourrisson va être confronté à un conflit esthétique (Meltzer, 1985). C'est un conflit lié à l'impact esthétique, sensoriel de l'objet, sur l'extérieur, et au décalage avec l'intérieur de l'objet, qui reste énigmatique. C'est l'émergence de la pensée qui va permettre de combler cet écart, en attribuant des qualités esthétiques à l'intérieur de l'objet et ouvrant donc à la reconnaissance du monde interne de l'objet. L'espace psychique va devenir tridimensionnel. La différenciation entre l'espace intérieur du *self* et celui de l'objet va permettre la naissance de la pensée. Le temps et l'espace sont donc différenciés, avec une direction définie. Le *self* tend à la rétention psychique, pour maintenir ses enveloppes. Enfin va se développer la quatrième dimension de l'espace mental. Elle est constituée par l'avènement de l'identification introjective, permettant le passage d'une relation narcissique à une relation objectale. Au final, le développement psychique permet la constitution de quatre espaces : le monde externe, le monde interne, le monde à l'intérieur des objets externes et le monde à l'intérieur des objets internes. Des mouvements de projection et d'introjection vont assurer les relations entre ces différents mondes, donnant une dimension dynamique à ces évolutions. Meltzer rappelle aussi que le développement suivant les différentes dimensions n'est pas linéaire. Ainsi, un retour défensif à la bidimensionnalité est toujours possible, à travers la position autosensuelle. Ce retour à l'adhésivité permet d'anéantir les éprouvés de terreur, sans pour autant les transformer. Seul le travail

de la pensée, dans la tridimensionnalité, permet la transformation, en ouvrant à la différenciation, mais aussi au différé. Nous retiendrons des travaux de Meltzer notamment l'importance de la sensorialité dans le développement de la vie psychique, l'importance des enveloppes, même si elles ne sont pas abordées en tant que telles, ainsi que la prise en compte d'une dimension constitutive des mouvements de projections, mais aussi de l'adhésivité.

Parallèlement à Meltzer, Stern (1989) a aussi développé un modèle de la constitution du soi et de la vie psychique. Sa position est un peu différente, car elle s'inscrit dans une approche à la frontière entre psychanalyse et psychologie du développement. Il revient donc sur les écueils présents dans les deux approches, en formulant une lecture critique notamment sur des biais dans l'approche psychanalytique du développement du nourrisson, tout en proposant un nouveau modèle. Il évoque notamment dans ses critiques la tendance à partir de pathologies adultes et à revenir sur le développement pour les expliquer. Ceci tend à orienter vers une étude de problématiques choisies, car elles paraissent pertinentes avec un modèle de la maladie, à l'instar de la fixation à des stades. Ceci conduit à une deuxième critique, qui est la conception même de stade et de fixation à ces stades. Chaque stade disposerait d'une période critique qui conduirait au développement de telle ou telle pathologie, comme une fixation au stade oral ou anal. Ceci s'accompagne d'une classification en tranches d'âge, avec une succession de stades et le développement d'une problématique spécifique du développement à chaque stade, les uns après les autres. La conception apparaît donc linéaire et partant d'un point de vue adulte. En outre, les critères retenus pour la définition des problématiques ne sont pas toujours questionnés pour Stern. Ainsi, la problématique de l'autonomie sera associée à un stade spécifique, mais variant fortement d'un auteur à l'autre. Pour Freud, elle se développe avec le contrôle sphinctérien vers 24 mois, pour Spitz avec le « non » vers 15 mois, et pour Malher vers 12 mois avec la capacité à s'éloigner de la mère. Nous pouvons aussi considérer que la question de l'autonomie se développe dès 4 mois avec la recherche ou l'évitement du regard. Ainsi donc, certaines conceptions psychanalytiques renvoient à une approche développementale par stades successifs, de manière linéaire, avec une perspective centrée sur la pathologie. Ceci biaise les critères retenus comme définissant le développement de telle ou telle capacité. Ces conceptions vont donc renvoyer à des descriptions cliniques possibles, mais pas des nourrissons observables. Cette approche, par stade et linéaire, est à l'œuvre dans la perspective d'une différenciation progressive du nourrisson à partir d'un état primaire symbiotique ou fusionnel d'avec la mère/l'environnement, qui a pu être présente dans certaines conceptions psychanalytiques (Golse, 2014). D'autres conceptions, comme celle de Stern, s'inscrivent dans une constitution plus dynamique du soi. Nous pouvons souligner l'intérêt de cette approche dans sa capacité à prendre en compte les mouvements régrédients et progrédients présents tout au long de la vie psychique. Ceci est particulièrement vrai à propos de l'adolescence, comme nous avons pu le souligner précédemment, et permet donc d'inclure la pensée de Stern dans

une pensée plus globale de l'individu, tout en prenant en compte les spécificités du vécu du nourrisson. Il ne s'agit pas ici de transcrire ce vécu à celui adolescent. En effet, un parallèle a pu être fait entre les premiers temps de la vie et le vécu adolescent, ce qui peut permettre d'enrichir la réflexion. Néanmoins, ce parallèle ne doit pas non plus venir effacer la spécificité du travail d'adolescence, dans sa dimension différenciatrice.

Stern décrit donc un développement du sens de soi en plusieurs étapes, mais sans cesse en interaction : « Au fur et à mesure qu'apparaissent de nouveaux comportements et de nouvelles aptitudes, ils sont réorganisés pour former des systèmes d'interprétation de soi et de l'autre. Le résultat en est l'émergence, par discontinuités, de différents sens de soi. » (Stern, 1989, p.43). L'auteur va décrire plusieurs sens de soi. Le sens d'un soi émergent se situe entre zéro et deux mois. Il a pour tâche de relier diverses expériences. Nous verrons d'ailleurs par la suite que cette fonction de liaison est tout à fait essentielle dans le développement psychique, et ce tout au long de la vie. C'est le domaine du lien interpersonnel émergent, avec des réseaux qui s'intègrent. Ces interactions sociales vont susciter des affects, perceptions, événements sensori-moteurs et autres processus cognitifs. Progressivement va émerger un sens d'un soi noyau, de deux à six mois, le soi physique devenant cohérent avec des expériences affectives et des histoires distinctes. Ce sens s'appuie sur de nombreuses aptitudes interpersonnelles, c'est le domaine du lien interpersonnel noyau. Ensuite apparaît le sens d'un soi subjectif et d'un autre subjectif, entre le septième et neuvième mois de vie. Le soi et l'autre sont, en plus d'être différenciés, avec des états mentaux subjectifs. Au-delà des affects et actions, il y a aussi des intentions. La différence entre soi et autre devient qualitative. L'autre peut ainsi disposer d'états émotionnels semblables ou différents de soi. C'est le domaine du lien interpersonnel intersubjectif. Enfin, se développe un sens d'un soi verbal, vers 15 ou 18 mois. Le soi et l'autre vont conserver une expérience et développer un savoir personnel sur le monde. Ce savoir pourra être retranscrit en symboles objectifs et donc communicables dans le langage, de manière quasiment illimitée. Ceci permet d'objectiver le soi ainsi que de réfléchir sur soi. C'est le domaine du lien interpersonnel verbal. Stern précise que les trois premiers domaines du lien émergent, noyau et intersubjectif sont donc hors conscience et sans traduction verbale. Il rajoute aussi, et ce point nous paraît déterminant que ces stades sont successifs, mais aussi simultanés. La dimension verbale va se trouver appuyée, ou contredite, par la dimension sensori-motrice ou affective, touchant à d'autres domaines. Il en découle aussi que les problématiques cliniques concernent la vie entière et non des phases de développement. Pour Stern citant Trevarthan (1989), il est probable que le nourrisson fasse une expérience de l'intersubjectivité, qui doit néanmoins se développer avec la maturation. Le nourrisson serait dès la naissance dans une position intermédiaire entre une expérience singulière et non partageable avec le groupe, et une expérience dans un partage total avec le groupe, selon une transparence de soi et de l'autre, sur le modèle de la symbiose. En effet, pour Stern, il n'est pas

concevable que le nourrisson ne puisse être que dans la transparence, le nourrisson n'ayant pas le niveau de métaconnaissance à cet âge pour conférer au parent l'omnipotence. Ces éléments conduisent ainsi Golse (2014) à évoquer une alternance, dans le développement du nourrisson, entre des moments de subjectivité primaire et des moments d'indifférenciation. Progressivement, les moments de subjectivité primaire auront à prendre le pas sur l'indifférenciation en étant stabilisés, rassemblés.

Tant dans les conceptions de Metzger que de Stern, tout l'enjeu pour la constitution de la vie psychique va être l'évolution des rapports avec le self et avec l'objet. Cette évolution, elle va être substantielle avec l'arrivée de la génitalité. Elle va confronter à un changement de la relation à l'objet, et donc dans l'éprouvé de soi et de l'objet. Des épisodes d'indifférenciations, semblables à ceux décrits précédemment, vont apparaître. Cette confusion identitaire va être liée à la nouveauté radicale sur le plan du sexuel apportée par la génitalité.

2.1.2.2. Quels changements sur le sexuel? L'apport de la génitalité

Sexualité infantile, plaisir et satisfaction

Nous l'avons vu précédemment, l'émergence de la génitalité va constituer une modification importante dans le sentiment de soi au niveau identitaire. Néanmoins, ce remaniement est particulier et se différencie des processus à l'œuvre chez le nourrisson. Il s'agit bien ici de construire/reconstruire. L'adolescent ne part pas de rien, il travaille à partir de son vécu archaïque et infantile. Ensuite, nous l'avons rappelé, l'objet du changement, c'est l'émergence d'une nouvelle forme de sexualité, ou plutôt un dévoilement qui fait la spécificité de l'adolescence. Par sexualité nous entendons, à la suite de Roussillon (2010), un comportement. Laplanche et Pontalis (1964) précisent que ces comportements ou activités de plaisir ne dépendent pas que de l'appareil génital, mais renvoient à toutes les activités procurant un plaisir lié à l'assouvissement d'un besoin physiologique fondamental. Le sexuel, lui, renvoie à la dimension intrapsychique de la question du plaisir-déplaisir. Avant de développer davantage sur le sujet de la sexualité, et notamment en différenciant sexualité infantile et génitale, nous allons prendre le temps de nous attarder sur la notion de plaisir. En effet, le plaisir est un élément central de la sexualité, et les modalités d'obtention du plaisir vont changer en passant de la sexualité infantile à celle génitale. Pour explorer la notion de plaisir, nous allons donc reprendre les propos de Roussillon : « le plaisir est défini par Freud en fonction de l'abaissement des tensions, la sensation de plaisir est celle produite par l'abaissement des quantités d'excitations » (Roussillon,

2010, p.25). Or, l'abaissement des tensions peut passer soit par la décharge, vers le dehors, soit par la liaison, au-dedans. Lorsque Roussillon (2004) évoque l'homosexualité primaire en double, il décrit un mouvement nécessaire de partage de plaisir dans les relations précoces. Ce partage, c'est celui qui va faire exister l'autre, dans sa fonction alpha (Bion, 1979), sa préoccupation maternelle primaire (Winnicott, 1958). Cet autre va introduire à l'intersubjectivité et à la vie psychique, nous y reviendrons ultérieurement. Il va permettre au nourrisson de s'approprier son expérience et ouvre au processus de subjectivation en s'inscrivant dans la logique du principe de plaisir. Une fois l'organisation du lien premier effectuée selon le mode homosexuel primaire en double, la décharge se fait en direction d'un autre, il y a partage, et donc plaisir. Le plaisir peut être celui d'une forme de co-excitation sexuelle, mais aussi celui de la symbolisation, lorsque la pulsion se trouve détournée de son but. Le plaisir de la symbolisation, c'est celui éprouvé par le fait d'accomplir par la pensée ce qui n'est pas possible d'accomplir par l'acte et dans le réel. Dans le contexte de l'infantile, le plaisir devient alors possible en l'absence de l'autre, tout en restant plaisir partiel, avec toujours une part d'insatisfaction, car sans voie de décharge propre à cause de l'immaturation sexuelle physiologique (Roussillon, 2009).

Dès lors, nous comprenons dans quelle mesure le sexuel infiltre l'ensemble de la vie psychique, dans le registre du principe du plaisir, sans pour autant nier un au-delà du principe de plaisir (Freud, 1920), porté par la compulsion de répétition. C'est la présence de ces deux dimensions qui va conférer à la décharge une issue de plaisir à la tension.

Néanmoins, il convient de rappeler que le plaisir ne va pas de soi. En effet, il existe aussi des expériences de décharge de la pulsion sans expérience de satisfaction, en deçà du principe de plaisir. C'est le cas lorsque la quantité d'excitation à décharger dépasse les capacités de contenance, et confronte ainsi à un débordement traumatique. Ces modalités de plaisir, ayant trait au sexuel, vont évoluer de manière radicale entre l'enfance et l'adolescence.

Nous l'avons déjà évoqué, pour Freud (1905), il existe deux temps dans la sexualité. Celui de l'enfance, la sexualité infantile, et celui de la puberté, la sexualité génitale. Chacun de ces temps est marqué par la spécificité d'un rapport à l'autre. Freud a fait l'état des manifestations de la sexualité infantile. Nous pouvons néanmoins, à la suite de Roussillon (2010), rappeler la pertinence de s'intéresser aux processus de sexualisation plus qu'au repérage de ses manifestations. En effet, le pubertaire est d'abord un processus. Des manifestations de la sexualité infantile peuvent se retrouver tout au long de la vie, notamment dans les préliminaires de la sexualité adulte, avec un processus sous-jacent différent, ouvrant par exemple à la complémentarité des sexes, donc au-delà de l'infantile. La sexualité infantile est marquée par un rapport de la sexualité à soi, dans une sexualité impliquant une identité sexuée non encore définitive, avec une prédominance des auto-érotismes, le tout porté par une exploration du plaisir et un plaisir de l'exploration. Cette exploration du plaisir passe par la

rencontre avec l'autre, tout en étant restreinte du fait de l'immaturation biologique de l'enfant. Les pulsions sont partielles, réparties sur de multiples zones érogènes (bouche...), le primat du génital n'est pas encore instauré, et n'advient qu'à la puberté avec le développement des capacités reproductrices. Il convient ici de faire une précision quant à la notion de génital. En effet, pour Freud, il existe un génital phallique infantile. Or ce génital ne correspond pas à la sexualité génitale adulte (Marty, 2009). Le génital phallique infantile renvoie à une immaturité physiologique et accompagne la bisexualité psychique infantile. Dès lors, nous saisissons que l'enfant est confronté à une double passivité. Celle physiologique, liée à l'immaturation, et celle psychique, avec le caractère énigmatique de la sexualité adulte, dont il ne peut saisir les enjeux (Laplanche, 1987). L'enfant se retrouve ainsi soumis à une forme de séduction par l'adulte, comprenant aussi une dimension traumatique. Pour résumer, la sexualité génitale infantile est basée sur un rapport à l'autre dominant/dominé, l'adulte étant le dominant et l'enfant le dominé, ainsi que sur une indécision dans l'identité sexuée permettant une bisexualité psychique. L'enjeu pour l'enfant sera alors de tenter de se saisir des attributs des adultes, à savoir la dimension phallique attribuant le pouvoir. Dès lors, le projet œdipien sera de rechercher l'amour, et donc la satisfaction, avec le parent (du sexe opposé, mais aussi du même sexe, l'œdipe ayant une double valence, positive et négative) en écartant l'autre. La force des enjeux œdipiens va se réduire aux alentours des cinq/six ans de l'enfant, face au constat de l'immaturation sexuelle et de la difficulté à assimiler les conflits impliqués dans l'œdipe, à savoir les ambivalences amour/haine, désir/identification envers l'un et l'autre parent (Chagnon, 2009). Cette étape passe par le refoulement. Si l'inceste et le parricide ne sont pas réalisés, c'est sur la base d'un refoulement qui permet d'éviter de reconnaître l'immaturation. Cette dernière en reste cependant le fondement. Pour l'enfant, le plaisir de décharge ne va pas s'accompagner de satisfaction, et l'excitation peut alors devenir désorganisatrice (Roussillon, 1999). C'est l'environnement qui va avoir une fonction de pare-excitation pour éviter la désorganisation, avec une fonction surmoïque extériorisée. Or comme nous l'avons évoqué précédemment, il existe plusieurs formes de satisfaction, et si celle dans la décharge est limitée pour l'enfant, il va avoir à se tourner vers la satisfaction par la symbolisation, le plaisir de penser à la place de celui d'agir, révélant tout l'enjeu du travail de la latence.

Le travail de latence

Le travail de latence est un processus de mise en latence de la sexualité infantile (mais pas de disparition). Nous l'avons évoqué précédemment, l'enfant, entre conflits œdipiens et immaturation sexuelle, est contraint de renoncer à ses ambitions œdipiennes (Chagnon, 2009). Ce renoncement, étape de deuil d'une toute-puissance infantile, s'accompagne d'une intégration progressive de l'interdit de l'inceste. Le Surmoi va progressivement se constituer, et le Moi idéal, contraignant, va

laisser petit à petit place à un Idéal du moi porteur de créativité. Comme le rappelle Denis « Le registre de la sexualité infantile se divise si l'on veut en deux : d'une part en un espace sexuel et affectif qui restera organisé autour de la figure des parents et, complémentirement, en un espace d'investissement des autres enfants et d'adultes étrangers. La période de latence pourrait être décrite comme la transformation réussie de cet espace sexuel premier en un espace sexuel second. » (2005, p.33).

L'excitation sexuelle psychique est toujours présente, et va donc devoir trouver de nouvelles voies de décharge. Si la pulsion, forme organisée de l'excitation, ne peut être satisfaite, ce qui est le cas à la latence, alors elle va se trouver de nouvelles issues. Elle sera soit sublimée, déviée vers un but non sexuel, soit arrêtée par le refoulement, mettant en œuvre un déplacement vers une autre représentation psychiquement acceptée (Denis, 2001). Plusieurs auteurs (Chagnon, 2009 ; Denis, 2001, 2005 ; Guinard, 2019) s'accordent à évoquer aussi une issue de plus en plus présente, celle de la répression en lieu et place du refoulement. Dans la répression, il n'y a pas de déplacement vers une autre représentation comme dans le refoulement, mais une attaque même de la représentation. Il se constitue à la place de la représentation, et du Surmoi, un système imagoïque (Denis, 2001), projeté vers la réalité extérieure. L'enfant va alors lutter contre le débordement d'excitation par l'emprise sur la réalité externe. L'agitation psychomotrice, la recherche de sensation, vont tenter de lutter contre un débordement d'excitation, trouvant sa source dans un défaut de pare-excitation de l'environnement. Car l'enfant de la latence, sous couvert d'un aspect raisonnable, reste très sensible à son environnement, avec une recherche importante d'*holding* (Winnicott, 1971). Les manifestations de tendresse vont permettre de maintenir un lien déssexualisé aux parents. En retour, leur attitude sera déterminante, allant jusqu'à développer une co-construction entre les parents et l'enfant des modalités de latence (Golse, 2010). Ceci contribuera au refoulement et à la sublimation, ou à l'inverse la répression, voire amener une forme de séduction engendrant un débordement d'excitation traumatique.

Dans le travail idéal de la latence, le sexuel va pouvoir trouver une nouvelle voie d'expression dans la symbolisation et la sublimation, qui va devenir un nouveau but de la pulsion. L'enfant va remplacer l'acte de décharge par l'acte de penser. Il va symboliser ce qu'il ne peut accomplir, ce qui permet aussi de conserver une dimension potentielle. L'enfant pourra réaliser plus tard ce qu'il ne peut faire actuellement, mode de pensée véhiculé aussi par les adultes, de l'ordre de la promesse (Guinard, 2019).

Ainsi, le travail de latence va s'avérer tout à fait fondamental, en tant que travail du différer, de la patience, du refoulement et de la sublimation. En ce sens, la latence a donc aussi à être pensée comme « l'une des illustrations du travail du négatif, travail du négatif qui serait la pierre d'angle du travail psychique de l'adolescent dans l'élaboration de sa névrose adolescence » (Marty, 1999, p.109). Ce

travail pose ainsi les bases fondamentales de l'après-coup adolescent (Marty, 2009). À l'inverse, les achoppements dans le travail de latence vont avoir un effet déterminant, et potentiellement pathogène, dans le temps de la latence, mais aussi dans la survenue ultérieure de l'adolescence (Marty, 1999). Il est intéressant notamment de noter que les modalités défensives de la latence face au débordement d'excitation, à savoir répression, agir et emprise, sont celles présentes de manière tout à fait remarquable dans les problématiques addictives, et à fortiori à l'adolescence. Ainsi, c'est dans la tenue du travail de latence que vont se poser les bases de celui d'adolescence et du pubertaire, mais donc aussi s'y loger ses failles. Lorsque cette pulsionnalité va pouvoir s'exercer dans son but premier avec la puberté, ce sont d'importants réaménagements qui vont devoir se mettre en œuvre, et la qualité du refoulement et de la sublimation d'alors va être d'autant plus déterminante que ces processus vont être mis à mal par la disparition de l'immaturité sexuelle, ne pouvant plus faire obstacle au projet œdipien.

La sexualité pubertaire

Avec la puberté, nous l'avons évoqué précédemment, l'adolescent va se trouver confronté à un corps modifié, et ce notamment par l'émergence de la maturité sexuelle, et de manière plus générale de capacités physiques nouvelles. Pour Brusset (2014), ce changement intervient dans le cadre d'une détermination biologique de la maturation sexuelle génitale, ce qui va nécessiter l'intégration psychique du génital en articulant le modèle originaire et de la sexualité infantile avec de nouvelles représentations. Comme le souligne Birraux (1990), si la puberté peut être prévue, elle n'en fait pas moins irruption. En effet son vécu, lui, ne peut être anticipé faute de capacités psychiques préexistantes. Freud (1905, p.203) résume la nature des changements ainsi : « Quand survient la puberté s'enclenchent les mutations qui sont censées transborder la vie sexuelle infantile dans sa forme normale définitive. Jusque-là, la pulsion sexuelle était principalement autoérotique, voici qu'elle trouve un objet. » Avec ce nouveau but sexuel, les pulsions jusqu'alors partielles vont s'unir sous le primat de la zone génitale. Les courants tendres et sensuels auront à se rencontrer pour permettre plaisir et satisfaction à travers la sexualité. Ainsi, selon Marty, le génital « correspond [...] à ce qui s'éprouve et s'élabore dans le processus d'adolescence, à ce qui s'expérimente aussi en terme de transformation du rapport que le sujet établit vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis des objets », et il est aussi « un enjeu qui concerne non seulement le choix d'objet, mais aussi, et d'une façon plus radicale, le mode d'organisation psychique du sujet » (Marty, 2009, p.44).

Le rapport au plaisir à l'adolescence se trouve donc bouleversé, autant avec une dimension quantitative exceptionnelle qu'avec une qualité nouvelle. Ce plaisir nouveau possible, c'est, pour Roussillon (1999), la survenue d'une potentialité orgasmique. Gutton (1991) évoque à la puberté trois

changements sur le plan de la qualité du sexuel. Le premier est un passage du quantitatif phallique au qualitatif des identités sexuées de genre (plus ou moins masculin ou féminin, intégrant une dimension supplémentaire dans la différence des sexes), le deuxième est l'advenue de l'orgasme comme une catégorie de plaisir, et le troisième est la potentialité de fécondation, inscrivant un nouveau système de génération. Dans tous les cas, ces changements impliquent d'aller à la rencontre de l'autre dans le registre de la sensualité (Birraux, 1990). Les auto-érotismes infantiles trouvent là leur limite, sans pour autant disparaître. Pour Marty (2002), le sexuel infantile constitue la base du génital, et la sexualité adolescente en traduit son achèvement. La potentialité nouvelle peut susciter une fierté, mais aussi confronter à une forme d'inutilité, à savoir comment se servir de ce corps et qu'en faire, devant la nécessité d'une dénegation active de l'implication œdipienne des désirs que le corps peut enfin satisfaire (Kestemberg, 1999). Ceci confronte l'adolescent à une blessure narcissique, que seul un autre pourra combler. Le groupe va se trouver le support d'une rencontre progressive avec la source de plaisir que peuvent procurer les pairs. La nouveauté du plaisir à l'adolescence est d'impliquer un autre radical.

La sexualité génitale offre non plus l'accès à un plaisir en l'absence de l'autre, comme précédemment dans le registre infantile, mais à un plaisir nouveau avec l'autre, plaisir cette fois-ci entier, pouvant même angoisser à cause de son intensité, tout en ayant à négocier avec les interdits œdipiens. Il s'agit alors d'un autre radicalement différent, source de manque, mais aussi de potentielle complémentarité. La sexualité génitale constitue donc une rupture dans le rapport au plaisir et à l'autre, en même temps que ses bases vont se trouver déterminées par la qualité des relations précoces et de la constitution de la sexualité infantile. Nous retrouvons là l'importance de la qualité de constitution du soi et de l'objet évoquée précédemment.

La sexualité adulte, qui était déjà présente avec les signifiants énigmatiques transmis, se trouve révélée avec les transformations pubertaires. C'est un travail de traduction des messages énigmatiques laissés auparavant par les adultes auquel est confronté l'adolescent. C'est ce qui fait dire à Baranès que « Ce qui était déjà là auparavant ne l'était pas encore » (Baranès, 2012, p.97). Les représentations et symboles vacillent (Roussillon, 1999), car la révélation souligne aussi la dimension illusoire de ces mêmes représentations et symboles. L'adolescent acquiert ainsi la capacité à saisir la dimension incestuelle du rapport aux objets parentaux. C'est le fait de saisir cette dimension incestuelle qui la rend présente. Dès lors, l'adolescent se trouve confronté à un double mouvement, celui d'être acteur d'une capacité nouvelle, mais aussi celui d'être passivé par l'arrivée d'un corps autre, étranger à soi, car radicalement nouveau (Gutton, 2004). L'adolescent pubère se retrouve face à un corps séducteur, tant séducteur de l'objet que de sa propre psyché (Brusset, 2014). Une forme d'auto-séduction apparaît. La nouveauté génitale, avec ce qu'elle offre d'attrait, mais aussi dans sa dimension d'extériorité, va séduire l'encore-enfant (Gutton, 2002). Ce n'est qu'en acceptant cette auto-séduction,

d'être passivé par ce corps, que l'adolescent va en même temps pouvoir le reconnaître en tant que tel, dans sa nouveauté génitale, et donc l'introjecter. Dans le cas d'un refus de cette séduction par le corps génital, un clivage du moi peut s'installer, avec un refus de la génitalité, qui va rester extériorisée, et une volonté de préserver la dimension infantile. Le corps pubère, porteur de génitalité, pourra alors être attaqué ou encore dénié, notamment à travers les conduites addictives, l'anorexie, les conduites d'ascèses et autres (Birraux, 1990). Pour résumer, la sexualité infantile va être réinterprétée à l'aune du pubertaire, l'adolescent va se retrouver créateur lui-même de signifiants énigmatiques (Gutton, 1991), mais va aussi se retrouver face à un échec du déchiffrement des symboles énigmatiques de la sexualité adulte, car les images parentales de l'adolescent ne sont pas conformes à celles de l'enfant. Tout l'enjeu pour l'adolescent va être de pouvoir symboliser cette nouveauté génitale. Comme le rappelle Roussillon (1999), l'enfant a à symboliser ce qu'il ne peut accomplir. Il va donc accomplir par et dans la symbolisation. L'adolescent, lui, va avoir à symboliser ce qu'il peut accomplir, pour justement ne pas accomplir. La symbolisation va ainsi signer une appropriation subjective du corps génital tout comme elle va pouvoir offrir une issue à la sexualité génitale en permettant une mise à distance de la réalisation des fantasmes œdipiens et un plaisir dans la relation à un autre extérieur, éloigné des enjeux œdipiens, marquant l'entrée dans l'adolescence. Pour Gutton (1996), ce processus d'adolescence, qui tend vers la constitution d'un nouvel objet potentiellement adéquat, permet en même temps un renforcement identitaire et l'investissement de nouveaux objets non incestueux. Ceci est rendu possible par l'entremise de l'objet parental de transfert. Cet objet est extérieur à l'adolescent, et permet un décalage vis-à-vis des objets parentaux. Nous le verrons ultérieurement, l'enjeu pour le clinicien est de se positionner du côté de cet objet parental de transfert. Pour Marty (2002), nous retrouvons donc un double mouvement adolescent, celui d'une appropriation du corps pubère, passant d'étrange à familier, ainsi qu'un déplacement de l'investissement libidinal de l'objet incestueux à l'objet porteur de complémentarité (celui extra familial, non incestueux). À la suite de Marty (2009) nous pourrions donc différencier la sexualité infantile, la sexualité adulte, mais aussi celle adolescente, qui serait le temps de la constitution de la sexualité adulte, de l'appropriation de la sexualité génitale.

2.1.2.3. Quels remaniements œdipiens et narcissiques ?

Nous l'avons évoqué précédemment, la puberté apporte avec elle son lot de remaniements, et notamment dans l'émergence de la sexualité génitale. Selon Kestemberg (1999), le développement des capacités sexuelles, matures désormais, va induire chez l'adolescent la reviviscence des conflits fantasmatiques œdipiens, dans la dimension incestueuse et parricide, et archaïque, dans le sens où ces dimensions peuvent renvoyer à une disparition de soi et/ou de l'autre. Baranès (2012) rappelle que si

l'Œdipe est le déclencheur des remaniements, c'est la qualité du narcissisme qui va provoquer une éventuelle rupture. Jeammet (2009) en résume les enjeux ainsi : l'Œdipe va obliger l'adolescent à prendre ses distances avec les objets parentaux, or cette mise à distance va susciter une inquiétude narcissique et un besoin de soutien objectal ; ce besoin de soutien va renforcer le caractère incestueux de l'Œdipe. Cette circularité va conduire à un déséquilibre entre les pôles objectal et narcissique, en faveur de celui narcissique. L'issue du processus pubertaire va passer par le rééquilibrage des deux pôles, afin que les relations objectales puissent nourrir le narcissisme, et que ce dernier offre des assises suffisamment bonnes pour investir différents objets, et notamment ceux extérieurs, autres que ceux d'attachements premiers. Il n'y a pas de narcissisme qui soit pleinement coupé de l'objet (Birraux, 1990), les deux communiquent, et s'alimentent, tant dans une dynamique de liaison, créative, que de déliaison, ou destructrice.

Si l'œdipe est le déclencheur des remaniements, il convient d'en resituer en premier lieu les enjeux. Pour Gutton (1991), le pubertaire impose une réactivation du conflit œdipien qui met en crise les organisations. Cette réactivation se manifeste notamment par l'émergence des scènes pubertaires. Ces scènes sont des pensées en actes et en figures, des expériences et scénarios d'existence, de l'ordre des processus primaires. Elles vont offrir une organisation première du pubertaire. Ces scènes regroupent le parent incestueux, l'objet du parricide, et l'adolescent traversé par une excitation sexuelle génitale. Elles représentent une évolution par rapport aux fantasmes œdipiens infantiles, car elles se dégagent d'un clivage bon/mauvais, phallique/châtré, pour présenter un clivage entre les représentations maternelles et paternelles. Ainsi, les scènes pubertaires constituent une mise en représentation, et un travail d'élaboration du pubertaire permettant d'ouvrir à termes sur une ambivalence entre les différentes figures. Ces scènes se constituent en rupture de la structuration œdipienne infantile. En effet, ces représentations sont celles d'un corps mature et potentiellement acteur. C'est ce qui donne leur dimension incestueuse et parricide. Elles montrent donc un impossible retour en arrière, à travers un mouvement paradoxal. En effet, c'est la reconnaissance de la dimension incestueuse et parricide et de la possibilité de réalisation de ces fantasmes qui va acter la nouveauté pubertaire, mais c'est aussi cette reconnaissance qui va impliquer un travail d'élaboration de ces scènes afin de mettre à distance les objets parentaux et d'en investir de nouveaux. L'étude des scènes pubertaires vient donc restituer la nature des changements œdipiens. Elles vont aussi souligner tout le travail de dégagement à effectuer pour l'adolescent. Ceci va notamment passer par un rejet des images parentales et idéaux des adultes Kestemberg (1999). Elles soulignent aussi les enjeux au niveau narcissique, rappelant les liens entre ces deux dimensions. En effet, face à la menace nouvelle que peut représenter l'investissement pulsionnel objectal, l'investissement narcissique adolescent va représenter une forme de défense (Maïdi, 2014). Ce repli sur soi se traduit par un attachement certain à l'apparence, au regard, mais aussi à une recherche du même et à un rejet de la dépendance. En effet,

l'ébranlement narcissique va confronter le sujet adolescent à une dilution de ses limites. Ceci sera associé à la perte des repères psychocorporels lié à la nécessité d'un éloignement des figures d'étayage.

Vont s'ajouter à cela la qualité des relations précoces, la structuration des enjeux œdipiens infantiles et le déroulé du processus de latence. La qualité du narcissisme renvoie entre autres à la sécurité fondamentale que la mère communique à l'enfant (Birraux, 1990). Pour Jeammet (1989), les assises narcissiques se constituent à partir de la relation d'objet, à un moment où l'opposition sujet/objet n'a pas à se poser. La relation d'objet est ici dans une dimension transitionnelle, ou d'objet subjectif (Winnicott, 1971). En outre, la relation avec les premiers objets d'attachement doit susciter du plaisir partagé, renvoyant à nos propos précédents concernant la constitution de l'objet ainsi que l'homosexualité primaire en double (Roussillon, 2014). La qualité des assises narcissiques va être importante à l'adolescence. En effet, elle va faciliter une circularité positive, avec un investissement objectal qui va nourrir le narcissisme, ce dernier offrant alors la sécurité nécessaire pour l'investissement objectal. Inversement, en l'absence d'assises narcissiques suffisamment bonnes, le lien à l'autre va apparaître menaçant. Lorsque l'autre a manqué de fiabilité, a été trop souvent source de frustration, de déception, voire de vécu agonistique (Winnicott, 1974 ; Roussillon, 1999), l'individu, et à fortiori l'adolescent, se retrouve en insécurité. Cette insécurité sera d'autant plus grande que le processus pubertaire est déjà insécure en soi. Le sujet n'aura pu introjecté une mère suffisamment bonne, il va se retrouver dépendant de l'autre. La réalité externe va être surinvesti, celle interne faisant défaut. Ce surinvestissement va être une tentative de reprise de contrôle de la relation à l'objet, sous la forme d'une relation d'emprise, emprise sur l'objet qui va avoir une fonction de réassurance et de défense contre les angoisses d'abandon et d'intrusion. Cette emprise aura aussi pour fonction de dénier la dimension subjective de l'objet, source de l'instabilité. Dès lors, un fonctionnement paradoxal se met en place « plus on est en insécurité interne, plus on dépend d'autrui pour se rassurer, moins on peut recevoir. » (Jeammet, 2006, p.23). L'adolescent se retrouve alors dans le champ des problématiques de dépendance, avec les manifestations liées permettant d'assoir une emprise sur l'extérieur (conduites addictives, conduites à risques, conduites d'oppositions...). Outre les conduites citées précédemment, une autre issue peut être un refus du génital (Marty, 2009), avec deux manifestations, à savoir une issue plutôt psychotique où le narcissisme va exercer un refus de s'engager dans l'investissement de l'objet, ou encore un investissement narcissique homosexuel pour éviter la rencontre avec l'objet, dans un contexte plutôt œdipien.

Ainsi, la dimension narcissique à l'adolescence, devenant prévalente avec les remaniements rencontrés, va autant présenter une dimension positive que négative. Le repli narcissique, avec un narcissisme suffisamment bon, va offrir une forme de temporisation et permettre une élaboration progressive du pubertaire. E. Kestemberg (1999) va évoquer une « relation fétichique à l'objet »

comme tentative de mettre à distance la dimension subjectale de l'objet, diminuant ainsi l'angoisse, tout en conservant une relation et donc une forme d'appui et d'introjection. Cette voie est celle de la figure du double (Baranès, 2012 ; Maïdi, 2014). Elle renvoie notamment à une tentative de reconstitution de l'homosexualité primaire en double. Elle permet d'ouvrir sur le même, et donc d'amener à une acceptation progressive de la différence en partant de l'identique (de M'Uzan, 1970). Ce travail, au cœur du processus pubertaire, permet une reprise du processus de constitution du soi débuté lors de l'émergence de la vie psychique. Mais le repli peut aussi se transformer en refuge et une forme de retrait (Houssier, 2021), afin de préserver l'identique et de se couper de l'autre trop menaçant. Dès lors, il y a un appauvrissement libidinal, avec une disparition des sources de plaisir. L'adolescent peut alors se retrouver dans un fonctionnement pathologique, notamment de l'ordre de la dépression. La frontière entre le repli et le refuge, entre le rapport au double comme ouverture et non comme fermeture, est parfois mince. C'est le vécu du traumatisme qui va notamment déterminer l'issue favorable ou non de ce repli, en ce qu'il va appeler à un évitement de la relation d'objet, ou à l'inverse reconnaître la dimension positive de l'objet.

2.1.2.4. Pubertaire et effraction traumatique

Janin (2004) rappelle les deux conceptions historiques du traumatisme en psychanalyse, à savoir celles de Freud et Ferenczi. D'une part, si Freud a dans un premier temps émis l'hypothèse d'un événement réel du traumatisme, il a ensuite renoncé à ce modèle pour considérer le traumatisme comme avant tout psychique. C'est un défaut de pare-excitation qui conférerait à l'événement sa dimension traumatique (Freud, 1920). Ferenczi, lui, considère que le traumatisme se base sur un événement réel. Il évoque entre autre l'importance de fréquence des violences et viols vécus dans l'enfance, notamment autour de la confusion de langue entre les adultes et l'enfant (Ferenczi, 1932). Janin suit une voie médiane, évoquant le traumatisme comme rencontre entre une réalité de l'événement et un fantasme. Ainsi, « le sujet traumatisé se retrouve en absence de représentation qui lui permette de lier l'excitation interne produite par la situation traumatique, celle-ci n'est pas qualifiée (carence ou surstimulation) et est vécue subjectivement dans l'après coup sur le registre du trop d'excitation. Les conséquences de ce traumatisme sont une fragmentation ou clivage » (Ferenczi, 1934). Il s'opère un désinvestissement objectal et un réinvestissement narcissique. Le sujet va tenter de se couper d'une partie de la réalité du vécu, avec notamment des expériences de décorporéisation. Le sujet va se retrouver clivé en plusieurs composantes et son moi se coupe ainsi de certaines parties et de sensations liées. Une partie du sujet va continuer à vivre, alors qu'une autre va se trouver amnésiée, celle porteuse de l'angoisse du traumatisme. Pour Janin (2004), le traumatisme se forme

en plusieurs temps. Le premier est celui du traumatisme froid, précoce, non sexué et non symbolisé. C'est le temps des relations précoces, d'avant le langage verbal, et de la constitution du soi et de l'objet évoqué précédemment. Ensuite se forme le traumatisme chaud, libidinalisé, c'est celui de l'œdipe. Enfin, le temps de la puberté va transformer ces traumatismes en un traumatisme paradoxal, c'est-à-dire un traumatisme vécu sur le plan narcissique et libidinal. Nous retrouvons là tout l'impact de la puberté sur les dimensions narcissiques et œdipiennes, et son résultat, à savoir le traumatisme paradoxal. Face à ce qui a fait effraction, une des principales modalités de défense va consister en la répétition du traumatisme (Freud, 1920 ; Ferenczi, 1934), comme tentative d'en modifier l'issue, mais répétition qui va s'avérer elle-même traumatique dans la mesure où les données de l'événement traumatique ne se trouvent pas modifiées. Le sujet s'inscrit alors dans une temporalité circulaire, l'histoire du sujet se trouvant comme arrêtée par le traumatisme tant que celui-ci n'aura pu s'élaborer.

Pour faire lien avec l'adolescence, considérer la question du traumatisme invite à revenir sur la dimension de la temporalité et de l'après-coup. Pour Marty (2005), le biphasage de la sexualité, comme évoqué précédemment, renvoi à deux temps, celui du jaillissement pulsionnel du sexuel infantile, et celui de la puberté comme reprise du premier temps. Entre les deux, la latence va permettre la constitution de l'après-coup adolescent grâce au refoulement qu'il induit, comme nous l'avons vu précédemment. La sexualité ne peut être relue à l'aune du pubertaire que parce qu'elle a été mise en retrait durant la latence. Dès lors, en introduisant l'après-coup, l'adolescence introduit aussi un nouveau rapport à la temporalité. « L'adolescent ne se reconnaît plus comme enfant, il se crée un passé [...]. En refusant une identification aux parents, en faisant génération, il se crée un présent » (Marty, 2005, p.239). Or, c'est cet après-coup qui va comporter une dimension intrinsèquement traumatique. C'est l'émergence de l'après-coup qui suscite la reviviscence, mais en permet aussi la signification. Pour Gutton (1991), il y a un traumatisme pubertaire qui consiste en l'effraction de la passion adulte dans la tendresse de l'enfance. Ceci amène l'enfant pubère à croire pouvoir déchiffrer les symboles énigmatiques de la sexualité adulte (c'est la résolution de la séduction originaire), néanmoins celle-ci reste énigmatique, car les images parentales de l'adolescent ne sont pas conformes à celles de l'enfant. Le corps pubère va constituer le réel de l'événement, porteur d'une effraction, un trop plein d'excitation sexuelle suscitant en outre une perte de repère mettant à mal les fonctions de pare-excitation. Il se forme un collapsus de la topique interne (Janin, 2004), à savoir que le fantasme se trouve réalisé, ou plutôt réalisable ici, dans le réel, avec la nouvelle maturité sexuelle. Dans les cas où des traumatismes précoces et infantiles sont présents, la dimension traumatique de l'adolescence va être double. En effet, le traumatisme pubertaire va alors remobiliser la trace des traumatismes précoces et de leurs éprouvés (Roman, 2019). C'est notamment le cas dans les vécus de séduction et de débordement d'excitation (Ferenczi, 1934), mais aussi de carence, allant du manque, concernant la qualité de l'objet, jusqu'au non advenu, concernant l'existence même de

l'objet, caractéristique notamment de problématiques narcissiques identitaires (Roussillon, 1999). Face à cette accumulation de traumatismes, l'adolescent aura plusieurs recours pour se défendre face à l'effraction. Ils impliquent une mise à mal de la temporalité (Marty, 2005). Cette dernière pourra alors se retrouver gelée. Le sujet se situe dans un hors temps de l'ordre de l'immuable, dans un fonctionnement psychotique. Le temps pourra aussi se trouver interminable, dans une incapacité à s'engager et se situer dans sa génération, avec un futur impossible.

Néanmoins, une adolescence suivant son cours aura vocation à admettre le caractère irréversible (Marty, 2005) de la puberté, et le sujet s'engagera alors dans un processus d'historicisation et de subjectivation, permettant l'élaboration de la dimension traumatique de l'adolescence. L'adolescent va alors se constituer son propre rythme (Blanchard et Balkan, 2009), rompant avec ceux familiaux tout en ayant à les respecter. Il va aussi se construire des rituels, notamment avec les pairs. C'est le signe d'une tentative de subjectivation et de la formation d'un compromis entre maintiens de l'investissement des figures parentales dans une dimension tendre et l'investissement de nouvelles figures extérieures avec une dimension sensuelle. C'est ce qui fait du traumatisme de l'adolescence un traumatisme organisateur au sens de Janin (2004), c'est-à-dire un traumatisme qui conduit à la mise en représentation en faisant crise et en l'élaborant.

Pour aboutir à cette élaboration, l'adolescent va tendre, à travers la mise en acte et en scène, à une répétition du traumatisme, reprenant les éléments abordés précédemment. Guillaumin évoque ainsi la dimension traumatophilique de l'adolescence, soit un besoin de traumatisme. « Ce besoin pourrait correspondre à la recherche des limites de la capacité du sujet à contenir sa propre excitation et à gérer ainsi la violence » (Guillaumin, 2001, p.9). En effet, comme le souligne Denis (2019), la violence à l'adolescence est d'abord celle du traumatisme. Le corps va alors pouvoir être le vecteur d'une emprise, tentative de reprendre le contrôle, à travers la violence, les conduites addictives, mais aussi dans le sport ou dans les apprentissages intellectuels. Dans le dernier cas, ils s'inscrivent dans une logique défensive, en offrant un détournement de la satisfaction pulsionnelle vers la symbolisation. Le traumatisme va donc être à combattre, mais aussi à élaborer. Blanquet (2010) décrit ainsi la dimension de mise en scène des conduites ordaliques comme tentative de recontextualiser et réévaluée d'anciens vécus traumatiques pour s'en dégager. Guillaumin (2001) insiste bien sur la dimension de besoin et sur le fait qu'il soit porté par la nécessité de s'éprouver et devenir soi-même. Le traumatisme aurait ainsi une dimension constructive. Pour l'auteur, il y aurait d'ailleurs à se préoccuper des adolescences sans problèmes, qui pourraient marquer un manque de crise, de frustration, et donc le maintien dans une position infantile. Ainsi, pour Guillaumin l'issue positive d'une fin d'adolescence dépend « à la fois et de la capacité de confrontation paroxystique traumatotrope de l'adolescent, et des réponses complémentaires, conscientes ou inconscientes, qu'il reçoit de ses partenaires adultes du moment » (Guillaumin, 2001, p.27). Il y a donc une nécessité de

traumatisme à l'adolescence, mais ces traumatismes ne vont pouvoir se révéler maturatifs que s'ils s'accompagnent d'une possibilité de décalage pour trouver une issue au traumatisme. Le sujet, en reprenant la main face à l'événement traumatique, va cesser de le vivre comme une effraction, et va par la même occasion se découvrir de nouvelles ressources et capacités. À défaut, la répétition traumatique sera de l'ordre de la contrainte. Un clivage se mettra en place, conduisant, en lieu et place du souvenir, à une répétition et réalisation du traumatisme, sans issue, avec auto-sabotage et auto-destruction (Houssier, 2011, trauma). Denis (2019) va évoquer à ce sujet la nécessité à ce que l'emprise aboutisse à une satisfaction, permettant d'enrichir les objets internes. En absence de satisfaction, elle aura vocation à se répéter avec le risque de réification de l'objet que ce soit le corps ou autrui.

Ainsi, si l'après-coup pubertaire implique une réviviscence des traumatismes antérieurs, et porte une dimension traumatique en lui-même, il offre aussi la possibilité de les traiter (Givre, 2007). Il permet de faire de l'adolescence l'occasion de résoudre les problématiques antérieures encore non résolues.

2.1.2.5. Issues et impasses du processus pubertaire.

L'issue favorable au processus pubertaire

Face aux remaniements évoqués précédemment, le travail adolescent va impliquer, au niveau œdipien, une élaboration de la complémentarité des sexes afin de s'ouvrir sur l'extérieur et des relations non incestueuses ni parricides. Pour Birraux (1990), c'est un fantasme dont l'effacement marque l'entrée dans l'âge adulte. Pour Gutton, la complémentarité est un fait réel. Si nous reprenons la trajectoire du processus pubertaire, nous avons pu observer que l'émergence de la génitalité rendait possible l'agissement des fantasmes incestueux et parricides avec la fin de l'immatrité. À travers ce développement sexuel, l'adolescent va découvrir son sexe et donc sortir, tout du moins en partie, de la bisexualité infantile. Avoir son propre sexe et pouvoir en jouir implique donc de renoncer à l'autre sexe. Cette découverte de la différence qualitative des sexes, en décalage de la position infantile phallique, va donc confronter au manque, mais aussi à l'affirmation de l'identité sexuée (Gutton, 1991). Le fantasme de complémentarité des sexes va alors permettre d'éviter l'épreuve de castration. À défaut de conserver la potentialité, d'avoir les deux sexes, le sujet va pouvoir s'unir avec l'autre sexe. L'autre va apporter au sujet ce qu'il n'a pas. Ce fantasme a d'abord une figure incestueuse, puis face aux interdits, va se déplacer sur les objets extérieurs. Il va ainsi en découler par exemple des premières relations amoureuses avec un lien fusionnel à l'autre. L'investissement de l'autre va être intense, dans une dimension de complétude narcissique. Le désir de l'autre va être nié, et le lien se

fera en miroir, avec la figure du double. Cette dimension de complétion narcissique va néanmoins apporter un travail délicat, car plus l'objet devient complémentaire, plus il est idéal, plus le sujet en sera dépendant (Gutton, 1991). C'est au tiers que va revenir la fonction d'éviter cette trop grande dépendance et d'ouvrir à l'autre dans sa différence. C'est ce qui fait dire à Birraux (1990) que la sortie de l'adolescence est aussi l'élaboration du fantasme de complémentarité des sexes, et donc son effacement. S'ouvrir à l'autre, c'est renoncer à une possible complétude. Pour Gutton, c'est l'advenu de la complémentarité des sexes qui signe le travail pubertaire, et l'issue adolescents sera l'investissement des figures autres que parentales, qui montre l'efficacité de cette complémentarité.

Pour Eglé et Moses Laufer (Zilka et Ladame, 2010), cette trajectoire est aussi celle du « fantasme masturbatoire central » décrit précédemment. Il implique une soumission au parent œdipien du même sexe comme source de satisfaction, évitant ainsi l'écueil de l'inceste et du parricide. À défaut de pouvoir prendre sa place, l'enfant reste dans son giron. À l'adolescence, il va y avoir une persistance de cette passivité. Néanmoins, l'identification œdipienne au parent du même sexe doit permettre à l'adolescent d'intégrer une image du corps nouvelle, active. Blos (Houssier, 2010) va dans ce sens, en évoquant le travail de fin d'adolescence comme de la disparition de l'attachement homosexuel, décrit dans le fantasme masturbatoire central, vers une identification structurant l'idéal du Moi. Le père va avoir une fonction différenciatrice et protectrice. Pour Kestemberg (1999), c'est l'identification au groupe ou à l'idéal du groupe de pairs qui va avoir cette fonction. Le groupe va servir d'idéal du Moi provisoire, préservant ainsi le narcissisme de l'adolescent, préservation permettant de maintenir un investissement objectal et l'équilibre nécessaire évoqué précédemment. En outre, pour Ladame (Givre, 2014), l'adolescence doit permettre le maintien de la représentation de la relation du couple parental, reprenant la scène primitive, mais après s'en être exclu, afin là aussi de servir d'identification et replacer la présence du tiers. La capacité d'identification au parent du même sexe, mais aussi au couple parental est donc primordiale, car elle va permettre l'intégration du corps sexué. Ainsi, pour s'y identifier, le travail du pubertaire va aussi consister en une nécessaire désidéalisaiton du parent homosexuel précœdipien. En effet, s'il reste idéalisé, il apparaît comme inatteignable et non introjectable (Robert, 2013). D'ailleurs, pour M. Laufer (Ladame et Zilkha, 2010) la fonction centrale de l'adolescence va d'abord être l'établissement de l'organisation sexuelle définitive, les remaniements dans la relation d'objet (œdipiens, pairs, corps propre) n'étant que le corollaire et dépendant de ce travail. Son absence signe un refus du pubertaire, une cassure de développement, encore appelé *breakdown*. La dimension d'identification rappelle celle d'initiation relevée par Marty (2005), initiation au sens permis par la réflexivité, elle-même permise par la présence d'une fonction tierce. L'élaboration du fantasme masturbatoire central va donc aller de pair avec le fantasme de complémentarité des sexes, en offrant un support permettant un nouvel investissement objectal.

C'est ainsi un travail de mise en représentation de l'objet, nouveau, et du but, tout aussi nouveau, autour de la pulsion. L'issue est donc une ouverture sur un langage et un plaisir nouveau. Ce travail d'appropriation, c'est le travail de subjectivation tel que défini par Cahn (2002). Il rappelle que le travail de l'adolescence est un travail de subjectivation, et que le travail de subjectivation est un processus de différenciation. Il écarte donc le fait que l'adolescence puisse être second processus de séparation individuation. Il précise aussi à propos de la subjectivation qu'elle est un travail d'appropriation du corps sexué et de ses capacités créatives pour se désaliéner du pouvoir de l'autre (Cahn, 2013). Nous l'avons évoqué précédemment, l'irruption de la génitalité confronte l'adolescent à une passivation qui va le conduire à mettre en place certaines défenses, notamment de l'ordre de la projection, du clivage, et de l'externalisation. Ce mouvement d'externalisation de l'espace psychique est particulièrement important à l'adolescence. C'est d'ailleurs ce qui a conduit Jeammet (1980) à parler d'espace psychique élargi. Cette externalisation est d'autant plus grande que la confusion moi/non-moi induite par les changements va mettre à mal la capacité de l'adolescent à identifier ce qui vient de lui et de l'autre, notamment à travers le vécu d'inquiétante étrangeté. Dans ce contexte, la rencontre avec l'autre et la qualité de la relation vont s'avérer déterminante (Jeammet, 2006), notamment dans sa fonction tierce (Gutton, 1991). La rencontre avec un objet suffisamment présent, résistant à la destructivité, (Winnicott, 1971) va permettre à l'adolescent d'offrir une possibilité d'introjection de cette fonction de pare-excitation, sans prendre le risque d'un empiètement et d'une intrusion de la part de l'autre, risque perçu comme d'autant plus grand par l'adolescent qu'il lui a découvert un pouvoir d'être objet du désir renforçant la possible dépendance. Pour Ladame (Givre, 2014), l'adolescent doit pouvoir internaliser la source de sécurité représentée par le moi parental. Avec cette intégration, l'adolescent va être en capacité de délaisser le lien aux mauvais objets internalisés, objets infantiles et archaïques. C'est dans ces conditions que la séparation va pouvoir advenir en lieu et place de la rupture (Marty, 2020), dans la mesure où à travers les identifications, la séparation permet un gain et non une perte. Cela reprend un travail de deuil (Pommier, 2014), deuil permettant notamment de cesser d'être dans une relation de dépendance à l'objet, sous influence.

Pour Gutton (2008), l'issue au processus pubertaire passe par la créativité à l'adolescence. Cette créativité suppose deux processus, la sublimation et l'idéalisation. L'idéalisation va conduire l'adolescent à se référer à des figures extérieures, forgeant un Idéal du Moi permettant de se détacher du Moi idéal infantile entravant. La sublimation, création d'une esthétique adolescente, d'une culture propre, avec son langage, ses goûts musicaux, cinématographiques, vidéoludiques... va se nourrir de l'idéalisation. Une telle figure idéalisée va permettre à l'adolescent d'éprouver une sensation nouvelle, de se représenter, de s'identifier, puis de se dessaisir dans une logique de subjectivation. Néanmoins, l'idéalisation a vocation à se trouver à juste distance, car si elle se révèle trop forte, l'objet idéalisé devient inatteignable et donc ne peut permettre l'expression de la créativité. Ce mouvement reprend

celui de la symbolisation tel que décrit par Roussillon (1999), et sur lequel nous reviendrons plus tard. Dans les cas où l'idéalisation est suffisamment tempérée, le mouvement est celui d'une introjection, d'un faire à soi de ce qui a été externalisé suite à l'impact pubertaire, mais aussi de ce qui l'était auparavant du vécu infantile et archaïque. Ainsi, Gutton (2002, violence) rappelle que le processus va du passage de la sensorialité partielle, qui constitue l'extériorité du pubertaire, à l'activité du penser, impliquant une intériorisation et identification, marque de l'adolescent (Gutton, 1996). À travers la notion d'adolescent, Gutton décrit ce qui est selon lui l'issue du pubertaire et un second temps de l'adolescence. L'adolescent peut s'entendre comme un processus de subjectivation (Gutton, 2002), subjectivation rendue possible par la présence d'un personnage tiers, sujet parental de transfert, qui va permettre d'offrir un décalage avec les figures parentales infantiles. Nous y reviendrons ultérieurement. Dès lors, le travail adolescent permet de réamorcer un travail resté latent et d'offrir une issue plus favorable à des traumatismes antérieurs. La créativité adolescente permet de rejouer ce vécu sur une scène nouvelle et de se l'approprier afin d'en réduire la teneur traumatique, si les conditions le permettent. C'est à cette occasion que les éléments restés en souffrance de la dynamique œdipienne de l'enfance vont pouvoir se retravailler afin de permettre une issue plus favorable (Golse, 2012). C'est ce qui a fait dire à E. Kestemberg (1999, p.212) que « Si tout se prépare dans l'enfance, voire la toute petite enfance, peut-être même dans les premiers jours de la vie, tout se joue dans l'adolescence ».

Évolutions pathologiques du pubertaire

Nous avons pu évoquer les multiples remaniements à l'adolescence, ainsi que leurs élaborations et issues. Néanmoins, le processus adolescent n'est pas sans rencontrer certains achoppements, avec une psychopathologie spécifique qu'il convient d'étudier, sans pour autant adopter une vision binaire, entre adolescence normale et pathologique. En effet, certaines manifestations adolescentes, pouvant passer pour des formations pathologiques, sont en fait des tentatives d'élaborations du pubertaire (Marty, 2007). En outre, la grande labilité du fonctionnement psychique à l'adolescence conduit à être prudent et à privilégier une perspective dynamique, la pathologie étant alors loin d'être ancrée.

Braconnier (1983) rappelle que l'adolescence peut se définir comme un processus, avec le développement, mais aussi l'émergence de nouvelles fonctions. La pathologie sera alors une entrave au changement. De manière générale, les aspects problématiques à l'adolescence vont aller d'une suspension temporaire (plus ou moins longue) à un gel complet du processus pubertaire. Ainsi, Mâle (Gutton, 2010) évoque plusieurs évolutions : une crise d'adolescence ordinaire, dans laquelle le psychisme doit progressivement intégrer le corps pubère ; une dysharmonie d'évolution pubertaire,

avec un écart conséquent entre le soma et l'appareil sexuel ; enfin une dysharmonie aggravée, avec dénégation et déni du pubertaire. La pensée et le corps sont désexualisés, provoquant une rupture des relations objectales. Eglé et Moses Laufer (Zilkha et Ladame, 2010) vont eux présenter le concept fondamental de *breakdown* ou cassure de développement. Il s'agit d'une interruption concernant « le processus d'intégration du corps sexué adulte dans la représentation corporelle de soi » (Zilkha et Ladame, 2010, p.101). Les auteurs vont aussi présenter une déclinaison en trois catégories de manifestations pathologiques suivant une référence plus nosographique, à savoir un développement sur un mode défensif, de l'ordre de troubles transitoires, une impasse du développement, avec des manifestations d'angoisse en plus du fonctionnement défensif, et enfin une rupture de développement précoce, arrêté à un stade prégénital, avec une déformation de l'image du corps intégrée afin de préserver de la génitalité. Jeammet et Corcos (2001) invitent à considérer ces degrés en termes de fonctionnement limite ou fonctionnement psychotique. Pour ces derniers, la pathologie va apparaître lors d'un déséquilibre entre le narcissique et l'objectal, à l'instar de Cahn (2002). Pour Ladame (2000), il est important de pouvoir déterminer ce qui de l'expression pathologique relève d'une pathologie de l'adolescence, qui serait du côté des défenses, d'une pathologie adulte qui elle se présenterait comme solution structurée et durable pour évacuer l'angoisse. Pour Marty (2010), face à la menace de rupture, ou *breakdown* (M. Laufer, 2002), l'adolescent peut manifester un refus du génital, c'est-à-dire un refus de la nouveauté apportée par la génitalisation, suivant les aspects évoqués précédemment. De manière générale, il s'agit d'un refus de la passivité et de la discontinuité suscitée par la puberté. Marty (2002) invite donc à déterminer si les manifestations de l'ordre d'un refus du pubertaire renvoient à une difficulté transitoire face au traumatisme pubertaire, ou si elles viennent signer une défense face à l'angoisse suscitée par la confrontation avec la castration à travers l'autre sexe. Alors, ce refus témoigne d'une menace d'effondrement psychotique, avec un vécu d'effondrement préalable et d'importantes carences dans le développement. Le pubertaire vient faire trauma, ou réveiller des traumas antérieurs, dévoilant alors les potentialités psychopathologiques, notamment de l'ordre de la psychose. Roman (2003) évoque ce qui pourrait être une autre voie, celle des aménagements pseudo. Ces aménagements seraient comme tentative de suture d'un faux *self* issu d'expériences précoces avec un vécu d'agonie (Roussillon, 1999), confrontant à une impuissance totale face à l'environnement. Les éléments signifiant le monde adulte vont être recherchés (délinquance, prostitution, maternité précoce, addictions...), mais ne vont former qu'une façade derrière un infantile non élaboré, car fortement carencé, confrontant aux problématiques du non advenu. Les aménagements pseudo seraient alors une défense face à la menace de rupture de développement (M. Laufer, 2002) liée à la faiblesse des assises narcissiques (Jeammet, 1989).

Il convient donc d'étudier la dimension transitoire ou ancrée des symptômes et pathologies

exprimées. Si avec Gutton (2008), nous avons évoqué l'idéalisation comme forme de créativité adolescente, nous pouvons aussi la considérer comme une possible manifestation défensive qui, au lieu d'ouvrir sur un investissement objectal extrafamilial, peut nier la dimension d'altérité de l'objet. L'objet idéalisé peut en effet, à cause de son caractère inatteignable, susciter une situation aconflictuelle. Dès lors, l'absence de conflit empêche la formation des idéaux et la désidéalisation des images parentales infantiles. Le processus de différenciation est alors bloqué, maintenant un moi idéal infantile et empêchant la constitution d'un idéal du moi subjectivant.

Lorsque les étayages narcissiques ne sont pas suffisamment bons, le psychisme se trouve en incapacité de créer des objets internes, la scène pubertaire ne peut alors se jouer, car elle n'est pas élaborable psychiquement. Face au risque d'effondrement suscité par la survenue pubertaire, la psyché va attaquer l'éprouvé pubertaire (Gutton, 1991). Pour Ladame (Givre, 2014), cette absence d'internalisation peut conduire à une identification du Moi-corps aux mauvais objets infantiles, qui n'ont pu être retravaillés, et ce dernier se trouve alors attaqué. Pour Gutton (1991), cette haine du pubertaire conduit à une désexualisation, attaque du pubertaire sur son réel et son éprouvé. Le corps pubère va subir une exterritorialisation, empêchant l'identité masculine ou féminine de se constituer. Le corps va être persécutant et attaqué avec une dimension projective, ce dernier étant considéré comme extérieur. Pour Jeammet et Corcos (2001), ces éléments s'inscrivent dans les problématiques de dépendances. Un défaut dans les assises narcissiques du sujet le conduit à éviter la dépendance relationnelle. Le sujet ne peut se permettre de se fier à des objets instables dans la relation à cause du vécu archaïque. Ces objets sont potentiellement incestueux et donc détruits. Des éléments dépressifs peuvent venir signer l'échec du sujet à s'autonomiser, rappelant la dépendance infantile. La dépression va en outre étouffer la dimension pulsionnelle, autour du deuil impossible des figures infantiles. Ceci s'inscrit dans une dimension anti-narcissique et anti-objectale, induisant un ralentissement cognitif et psychomoteur, mettant là encore à distance les éprouvés pubertaires. De plus, l'objet dépressif peut former un néo-objet sous emprise (Gutton, 1991). Cet étouffement de la vie psychique interne couplé à l'externalisation va conduire à l'émergence de conduites sur le corps et par le corps. Ainsi, l'addiction peut venir signer un déni de la nouveauté pubertaire, en déniait la dimension d'altérité à l'objet, et donc de différence autour de la complémentarité des sexes. Une relation d'emprise s'installe en lieu et place du plaisir de la satisfaction, emprise permettant de tolérer l'objet, car alors contrôlable (Jeammet et Corcos, 2001). Les éléments antisociaux et délinquants peuvent apparaître comme une difficulté à lier la violence pubertaire, à élaborer le traumatisme qu'elle représente. L'agir et la haine vont former une tentative de lutte contre un vécu de passivation (Marty, 2002), dans une logique de refus du pubertaire comme évoqué précédemment.

Dans cette lignée de refus du pubertaire, Blos (Houssier, 2010) va désigner par « adolescence attardée » une forme d'arrêt du développement. Dans ces configurations, l'adolescent va chercher à

répondre aux désirs parentaux, marquant un échec de séparation-individuation. Blos envisage le travail d'adolescence comme l'aboutissement de ce processus. L'adolescent va entretenir une forme d'immatunité en lien avec son environnement, conservant une dépendance, mais aussi une forme de toute-puissance infantile.

Dans l'ensemble de ces situations, la dimension pathogène de ces conduites est leur propension à induire une circularité négative (Jeammet, 2006). En effet, ces conduites vont avoir tendance à susciter chez l'environnement de l'adolescent des attitudes et comportements venant renforcer sa problématique. Les conduites d'oppositions peuvent amener l'adolescent à s'enfermer dans des situations de mise en échec, afin de garder un contrôle de la situation. De ce fait, il barre ainsi toute possibilité d'autonomisation et de différenciation et en alimentant la dépendance aux figures parentales. Il y a ainsi une forme d'inscription et d'enfermement dans une négativité et une auto-destructivité (Ladame, 2000). En outre, pour certains adolescents, ce rejet des figures parentales ne supporte pas l'ambivalence. Lorsque la structuration œdipienne n'a pu aboutir à une mise à distance suffisante, la critique de l'objet revient à le détruire. Nous retrouvons là alors la mise à distance pulsionnelle évoquée précédemment, avec, outre des éléments dépressifs, des conduites d'ascétisme avec une impossibilité de satisfaction et une revendication à se situer en dehors de toute relation à l'autre et des besoins vitaux (Kestemberg, 1999), dans un retournement de l'agressivité sur soi. Marty (2010) évoque aussi la mise en place de système de maîtrise sur un mode obsessionnel, maîtrise de l'apparence, du corps, dans une tentative de lutte contre la pulsionnalité vécue comme débordante (anorexie, conduites addictives...). Ces éléments masochistes et de maîtrise peuvent également se retrouver dans la relation à l'autre, comme évoqué dans les conduites d'oppositions, où la punition sera recherchée face aux élans pulsionnels et permettra de maintenir une position infantile.

Nous avons ainsi pu relever l'importance de la place du corps à l'adolescence, en ce qu'il est porteur de la puberté, fauteur de troubles, passivant et à maîtriser, ou à rejeter, mais aussi source de possible satisfaction, ou encore comme porteur de solutions, tant défensives que créatives face au pubertaire. Par la suite, nous allons donc explorer plus précisément le rapport au corps à l'adolescence.

2.1.3. Rapport au corps à l'adolescence

2.1.3.1. Le rôle de la sensorialité et la constitution des enveloppes

Sensorialité et sensations : le rassemblement et la constitution du soi

Aborder le rapport au corps à l'adolescence implique de faire un détour sur le rapport au corps de l'individu, et notamment l'importance de la sensorialité dans le constitution du soi, dès les premiers temps de la vie psychique. En effet, la sensorialité apparaît comme étant à l'origine de la vie psychique selon Bion (Despinoy et Pinol-Douriez, 2002 ; Ciccone et Lhopital, 1991). Dès la naissance, le nourrisson va être nourri par des informations provenant de l'activité sensorielle. Pour Touati « les sensorialités reçoivent et conduisent les stimulations du monde extérieur soit directement, soit à travers l'influence qu'elles exercent sur le corps. Elles recueillent également les stimulations et excitations en provenance de l'intérieur du corps. Ce corps assoit son existence de par le fonctionnement des organes et de l'organisme, et de par la pulsionnalité et l'érogénéité corporelle que cette pulsionnalité anime. » (Touati, 2021, p.262).

La sensorialité est donc une modalité de rencontre avec le monde, entre la psyché et le soma, et entre le sujet et l'objet. Pour Konicheckis, elle est « l'ensemble d'expériences psychiques qui se développent autour des organes des sens » (Konicheckis, 1999, p.139). L'auteur ajoute que la sensorialité apporte un sentiment d'existence et permet de définir les contours de la personne propre. Elle atteste de la véracité d'une expérience, et est la voie d'entrée des expériences, tant internes qu'externes. La sensorialité va donc être la voie d'entrée des sensations chez le sujet. Or pour Haag, « Les sensations constituent le matériau de base de notre être au monde et de nos premiers développements corporo-psychiques » (Haag, 2021, p.43). En outre, il convient de souligner que le développement de la sensorialité fœtale se fait des sensorialités proximales, de contact, à savoir le toucher, le goût, puis l'olfaction, vers les sensorialités distales, l'audition et la vision (Golse, 2016 ; Touati, 2021).

Nous l'avons évoqué précédemment, Stern (1989) a mis en avant que le nourrisson, dans les premiers temps de sa vie, avait pour activité principale le rassemblement des expériences. En effet, pour Golse, les vécus premiers sont constitués d'une alternance entre période de différenciation et d'indifférenciation. Les sensorialités sont alors parcellaires et discontinues (Konicheckis, 1999). Ceci constitue un état chaotique, qui nécessite une contenance progressive pour assurer une continuité du soi et du sentiment d'être. Les sources d'excitations sont nombreuses, tant internes qu'externes,

menaçant de débordement. Un élément déterminant va donc être la capacité du nourrisson à permettre un rassemblement sensoriel afin d'établir un ressenti primitif d'unité (Haag, 2021). Le rassemblement sensoriel peut advenir lors d'une synchronie entre différentes sollicitations sensorielles. La situation prototypique en est le nourrissage. En effet, dans ces moments riches d'interactions, la sensorialité du nourrisson va être largement sollicitée, entre toucher, son, odeur, regard, regroupant donc les sensorialités proximales et distales, ouvrant à une première différenciation. Ce rassemblement va pouvoir se faire sous l'égide de la communication mère-bébé, et ouvrir ainsi à la « grappe de sensations » selon Tustin, ou encore l'énoncé « en même temps que » pour Bick (Haag, 2021, p.44). Cette situation du nourrissage va donc permettre une association de sensorialités, avec un travail de mantèlement évoqué par Meltzer (Ciccone et Lhopital, 1991). Le regroupement des sensations permet d'unifier le ressenti du nourrisson et donc d'assurer la continuité du sentiment d'existence, c'est un travail de liaison. Lorsque le nourrissage cesse, le nourrisson va de nouveau rencontrer un processus de démantèlement des sensations, ces dernières se retrouvant alors isolées les unes des autres. D'autres modalités de rassemblements sensoriels sont présentes, par exemple en prenant en compte la temporalité et l'importance de la prédictibilité. En plus d'assurer une unification primaire du soi, le rassemblement sensoriel permet aussi de vivre l'objet en extériorité (Golse, 2016). En effet, à travers le regroupement des sensations, l'objet se trouve unifié, il devient un objet consensuel (Ciccone et Lhopital, 1991), formé par une consensualité. Suivant la perspective de Golse (2016) évoquée précédemment, le travail de mantèlement des sensations permettrait de multiplier les périodes de différenciations, avec la reconnaissance de l'objet en extériorité, pour parvenir à un état stable de différenciation, écartant de plus en plus les états d'indifférenciation. Néanmoins, la différenciation engendre aussi une forme de violence si elle se fait de manière trop brutale et rapide, car elle apporte avec elle la séparation (Golse, 2014), risquant la confrontation avec des éprouvés agonistiques (Roussillon, 1999). L'alternance entre différenciation et indifférenciation rejoint donc aussi celle entre mantèlement et démantèlement, avec une évolution progressive vers le mantèlement et la différenciation, mais devant suivre un juste équilibre. La différenciation va pouvoir être supportable avec le travail de contenance, de soi et de l'objet. Pour Konicheckis (1999), un des points communs de l'expérience du bébé et de l'adolescent est l'intensité des expériences sensorielles, du point de vue quantitatif, ainsi que l'importance des processus de liaison. L'intensité des expériences est liée à l'émergence pubertaire, et l'importance des processus de liaison est liée à la nécessité d'intégrer cette expérience. Néanmoins, il convient de préciser que la nature, qualitative, des expériences sensorielles à l'adolescence est différente de celle du bébé. En effet, à l'adolescence, c'est la potentialité orgasmique qu'il s'agit d'intégrer, et de manière plus générale, la dimension active qui succède à la passivité des soins autour du bébé.

La contenance et les enveloppes

Il apparaît que l'expérience de rassemblement sensoriel est aussi une expérience de contenance. C'est ce que soulignait Bion lorsqu'il évoquait la nécessité d'un contenant pour accueillir et transformer l'expérience première du nourrisson, chaotique et confuse (Ciccone, 2001). Cette contenance va être suscitée par l'objet. C'est par sa présence, et suivant une certaine qualité de présence, lors notamment des épisodes de rassemblements sensoriels en synchronie, que l'objet va permettre la constitution d'une peau psychique, pour reprendre Bick (Ciccone, 2001). En effet, l'objet va apparaître comme un objet contenant, mais un contenant actif, qui attire le bébé, dans sa vie pulsionnelle et émotionnelle. C'est ainsi qu'il va assurer une fonction de liaison. Ces expériences de contact, dans un corps-à-corps avec l'objet, vont permettre la perception de la peau comme une surface, permettant ainsi une délimitation entre l'intérieur et l'extérieur, et donc aussi un sentiment d'intégrité de l'enveloppe corporelle. Ceci revient à la notion de « Moi-peau » développée par Anzieu (1985). Pour ce dernier, la peau dispose de plusieurs fonctions. Elle contient le bon à l'intérieur, elle sert d'interface protégeant des agressions de l'extérieur et elle est une surface d'inscription des traces laissées par la relation avec autrui. Le « Moi-peau », c'est donc une métaphore de la fonction des enveloppes se basant sur la peau et reprenant pour les enveloppes les fonctions de contenance, de pare-excitation, et d'inscription. Selon Ciccone (2001), « l'enveloppe résulte de l'intériorisation de l'objet contenant ou de la fonction contenante de l'objet. » (p.92). Ceci nous renvoie aux éléments évoqués précédemment avec Melzer et les différentes dimensions de l'espace psychique. À travers des « boucles de retour » décrites par Haag (2015, p.28), le nourrisson va, en alternant entre les phases de différenciation et d'indifférenciation, faire à soi une partie de l'objet. Cette circularité va permettre progressivement de faire à soi la fonction contenante de l'objet, reprenant aspects déjà abordés. La notion de contenance renvoie aussi à celle d'enveloppe psychique. En effet, pour Ciccone (2001), la fonction-enveloppe est une fonction de contenance. Il est important de préciser, toujours selon l'auteur, qu'elle est une métaphore définissant une fonction et que ce n'est donc pas un objet psychique. Pour Houzel, l'enveloppe psychique est la zone qui « délimite entre le monde perceptif et le monde imaginaire, le monde extérieur et le monde intérieur » (Houzel, 2013, p.70). En ce sens, le concept d'enveloppe apparaît comme un concept limite (Green, 1990), ouvrant sur différents espaces. Comme le rappelle Kaës (2007), c'est le concept de Moi-peau qui a ouvert la voie à celui d'enveloppes psychiques, ce dernier permettant de généraliser une structure et des fonctions, mais aussi de penser d'autres enveloppes que celle de la peau, à savoir sonores, olfactives, oniriques, groupales... Pour revenir sur une définition générale, l'enveloppe psychique dispose de plusieurs propriétés selon Houzel (2013). En premier lieu, elle permet de définir l'appartenance des éléments

psychiques, entre espace psychique interne, espace perceptif, et espace psychique d'autrui. En deuxième lieu, elle permet de joindre deux de ces points de manière connexe. Enfin, elle est compacte, c'est-à-dire qu'il est possible de recouvrir un espace de l'enveloppe, renvoyant à ses limites propres, tant internes qu'externes. Il est important de préciser que l'enveloppe psychique est un système dynamique et perméable. Elle laisse entrer les stimuli externes, mais permet aussi de laisser sortir ceux internes, et d'assimiler l'un comme l'autre. En ce sens, elle a une fonction de frontière, et la frontière va pouvoir se révéler tantôt solide et imperméable, tantôt souple et poreuse. Le fonctionnement de l'enveloppe va apparaître comme optimal lorsqu'elle va réussir à conserver ses fonctions de limites, mais aussi dynamiques et perméables, de manière adéquate. Face à des menaces d'effraction et de débordement d'excitations, tant internes qu'externes, ces fonctions peuvent être altérées. Il est ainsi possible, à la suite de Bick, de constater une rigidification de la peau psychique, avec la constitution d'une seconde peau, de nature musculaire ou motrice, avec un raidissement permettant de se protéger d'angoisses agonistiques primitives (Ciccone, 2001). La sensorialité va être convoquée pour lutter contre l'effondrement, nous renvoyant notamment aux procédés autocalmants que nous aborderons plus tard.

À l'adolescence, les enveloppes vont être mises à mal et nécessiter un remaniement. Elles auront vocation à être déconstruites puis reconstruites face à la violence pubertaire (Brault, 2018). Cette violence des sensations nouvelles va ébranler le sentiment d'identité, avec un vécu d'inquiétante étrangeté. Ces sensations vont indiquer que quelque chose d'inédit s'éprouve, mais aussi que l'adolescent est incapable de saisir encore réellement la nature de cet inédit (Jung, 2022). En effet, nous l'avons rappelé, l'adolescent ne va pouvoir interpréter le pubertaire qu'à l'aune de l'infantile dans un premier temps (Gutton, 1991). La sensorialité va alors pouvoir être mobilisée pour lutter contre cet ébranlement identitaire, notamment en permettant de rencontrer la concrétude de l'objet (Konicheckis, 1999). Lorsqu'il est sous contrôle, le corps et la sensorialité qui en découle vont pouvoir former une barrière et permettre de se protéger. C'est aussi dans cet aspect que l'on peut retrouver les revendications à disposer de son corps, à travers par exemple les tatouages, piercings, ou autour de la sexualité. Ces revendications sont également un moyen de se dégager du corps infantile et du corps maternel, tout en tentant de s'approprier une force parentale permettant d'achever les identifications et s'inscrire dans une continuité et une filiation (Jeammet et Corcos, 2001). Outre l'importance de la peau, liée au toucher, mais aussi à la vue, en étant montrée, Brault (2018) souligne aussi les changements autour de l'enveloppe sonore à l'adolescence. Il rappelle que l'enveloppe sonore se constitue à partir d'un étayage sur l'expérience tactile et visuelle de la peau, ainsi que sur l'élaboration d'un vécu sonore à partir du Moi-peau précédemment évoqué. Ce travail de mentalisation du vécu sonore est fondamental, car à défaut, le sonore devient du bruit, et fait alors violence. Ces bruits, ce sont ceux d'un corps nouveau, mais aussi ceux du bain sonore familial

devenant menaçant avec le rapproché œdipien. D'où l'importance de la musique chez les adolescents, comme remaniement et reconstitution de l'enveloppe sonore mise à mal. Le rapport au corps va donc être celui d'une rupture, mais aussi d'une forme de continuité. Rupture en tant qu'il se fait porteur de nouvelles expériences sensorielles (Konicheckis, 1999) dont la violence peut mettre à mal le sentiment d'identité. Des limites vont alors être recherchées pour réaffirmer le sentiment d'identité et lutter contre des vécus de confusion, et conserver une forme de continuité, nous y reviendrons ultérieurement. L'adolescent va être confronté à une forme de détransitionnalisation (Jung, 2022), avec une confusion entre ce qui relève de soi et de l'autre, pouvant comprendre le corps propre. Les limites et donc les enveloppes sont mises à mal. Il s'opère alors une forme de retour aux premiers temps de la constitution de l'objet et de soi, des enveloppes et des limites, dans un contexte de remaniement du soi et de l'objet à l'aune de la génitalité. Nous allons maintenant revenir sur ces éléments de manière plus détaillée en abordant plus généralement le rapport au corps à l'adolescence.

2.1.3.2. Une réorganisation somato-psychique

Les remaniements corporels

Pour Birraux (1990), il y a un triple remaniement à l'adolescence, dans la relation à la sexualité, que nous avons abordée, dans la relation avec l'environnement, que nous allons aborder ultérieurement, et dans la relation au corps propre, sujet de ce chapitre.

Ce remaniement implique une reconstruction de la représentation du corps. En effet, un décalage s'est opéré entre celle du corps de l'enfance et celle actuelle de la puberté. Le travail d'adolescence est donc un travail de deuil du corps infantile et de ses privilèges, notamment dans ses modalités de satisfaction autoérotique. Avec la puberté, le corps d'enfant se transforme en corps génital, et l'objet corps devient objet de la génitalité (Marty, 2002), impliquant un passage à venir du corps pubère étrange à familier, et de l'investissement libidinal de l'objet incestueux familial à celui extra familial, non incestueux, comme évoqué précédemment. Il est d'ailleurs important de noter la différence entre l'image du corps, qui est fondée sur des expériences sensorielles, et le corps érotique, qui est un aspect de la relation au corps comme objet interne (E. Laufer, 2005). L'adolescence va donc opérer une étape fondamentale dans la construction du corps érogène, à savoir celui habité par l'autre et le plaisir dans la relation à l'autre. La première étape, c'est la construction du sexuel de l'investissement narcissique, celui faisant advenir le sujet. Il s'agit, nous l'avons déjà évoqué, de l'investissement du corps de l'enfant par la mère, processus de subversion du corps physiologique par le corps érotique (Dejours, 2003). En apportant du plaisir dans le soin du corps de l'enfant, la mère va permettre un étayage sur

la pulsion, se détachant ainsi de la fonction physiologique, en permettant l'émergence du désir en plus du besoin. Lors du processus de subversion libidinale, la mère va procéder à une séduction primaire (Laplanche, 1987), elle va implanter des signifiants énigmatiques chez l'enfant, mais aussi lui ouvrir le droit au plaisir et désir, avec les représentations associées. La seconde étape, c'est celle de la construction du sexuel d'organe, ouvrant à de nouvelles voies de satisfaction, mais aussi de différenciation. Dès lors, pour Birraux (1990), l'adolescent aurait à intégrer les modalités de satisfaction du corps pubère, sachant que celles infantiles y restent présentes. Cette intégration va se faire progressivement, avec des alternances de progressions et régressions, régressions dont Blos (1967) précise d'ailleurs qu'elles sont constitutives du processus adolescent. La progression va notamment s'effectuer à travers un surinvestissement du développement des caractères sexuels secondaires (Gutton, 1991). Ce surinvestissement est de l'ordre d'une fonction en miroir, d'un regard de soi mais aussi de l'autre. Ce regard permet de reconnaître l'étrangeté mais aussi la continuité et l'appartenance. Les caractères sexuels vont susciter de l'étrangeté, de l'étonnement, voire de la jubilation. Dans les moments de régression, ils seront rejetés, l'excitation du corps pubère étant menaçante, séduisante ou persécutante. Nous pouvons alors observer une haine du corps sexué. Cette dimension sexuée se retrouve potentiellement clivée, déniée ou projetée en dehors de l'objet corps interne, du corps érotique (E. Laufer, 2005). Ceci peut s'inscrire dans les éléments pathologiques évoqués précédemment.

De manière générale, le rapport au corps sera plein d'ambivalence, voire de paradoxe. L'aspect extérieur du corps va être observé, scruté, dans ses changements, ses nouvelles dimensions (Haza, 2012). Ceci révèle la double appartenance du corps, entre monde psychique interne et réalité externe (Jeammet et Corcos, 2001). Lorsque le corps échappe, comme à la puberté, il devient alors celui qui expose (l'acné, la pilosité, la poitrine, etc.). Le corps à l'adolescence passive, car il confronte à des modifications irrémédiables, ainsi qu'au regard de soi et de l'autre sur ce corps, qui devient séducteur de soi et de l'autre. Avec le plaisir qu'il peut offrir, il se fait porteur d'une dimension incestueuse. Cependant, il offre aussi de nouvelles capacités. Capacités de plaisir, mais aussi d'agressivité, en permettant d'agir les pulsions, et donc apportant une dimension active.

Ainsi, la question de l'intégration psychique du corps pubère est l'enjeu du processus adolescent. Il confronte à l'inquiétante étrangeté, en tant que moment d'effacement des limites entre imagination et réalité (Cahn, 2013). Freud publie en 1919 « das Unheimliche » dont la traduction originale a été « l'inquiétante étrangeté », mais il est intéressant de noter que la version allemande renvoie à « ce qui n'appartient pas à la maison et pourtant y demeure » d'après Pontalis¹, ce qui semble se prêter tout à fait au corps pubère chez l'adolescent. Cahn (2013) précise aussi que l'inquiétante étrangeté

¹ Précision de l'auteur en introduction de l'édition française du texte datant de 1985.

s'exprime sur le mode de l'affect et se trouve sans représentations, ces dernières étant refoulées. C'est notamment cette absence de représentation qui va susciter l'angoisse. L'inquiétant étranger, c'est un espace du changement, mais aussi du maintien d'un sentiment de toute-puissance infantile (Danon-Boileau, 2009). Cette inquiétante étrangeté va provenir d'un objet vécu comme extérieur, le corps, ainsi qu'à travers le regard des autres, mais confronte aussi à une inquiétante intimité, celle de la révélation du langage de la sensualité adulte, d'une révélation d'une partie en soi, avec son lot de nouveaux affects et pensées. L'inquiétante étrangeté est donc autant perçue du dedans que du dehors, suscitant une difficulté à différencier ce qui vient de soi et des objets externes (Haza, 2020), ainsi que de l'angoisse. Cette angoisse, possiblement persécutante, implique d'accepter une certaine passivité, celle imposée par le corps et par l'autre, pour s'approprier la nouveauté. C'est au travail de l'informe que va revenir la fonction d'acceptation, puis de manipulation et de construction d'une forme nouvelle, à soi et porteuse de la nouveauté pubertaire. L'inquiétante étrangeté est donc aussi l'opportunité d'une reconstruction créative, permettant de remettre en question les certitudes jusqu'alors établies (Cahn, 2002). Nous y reviendrons, ce travail de l'informe va passer par une multitude d'expressions adolescentes, où le corps se trouvera au premier plan, avec pour enjeu notamment le domptage pulsionnel.

Pulsionnalité à l'adolescence

L'importance des remaniements corporels à l'adolescence va aller de pair avec l'importance des remaniements pulsionnels, comme nous l'avons déjà évoqué précédemment. Développer le sujet de la pulsion est donc fondamental dans l'étude de l'adolescence. Dans le vocabulaire de la psychanalyse, Laplanche et Pontalis donnent la définition suivante de la pulsion : « Processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est dans l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but. » (Laplanche et Pontalis, 1967, p.359-360) Ainsi, la pulsion est constituée d'une poussée, ayant pour vocation d'aller d'une source vers un objet, avec un but. La poussée est un facteur quantitatif économique, elle peut être plus ou moins forte. Concernant l'objet, Freud (1905) rappelle qu'il est variable et dépend de l'histoire du sujet. En outre, les buts peuvent être multiples, et parcellaires dans le cas des pulsions partielles. Elles dépendent de sources somatiques. Laplanche et Pontalis citent Freud qui précise que « celles-ci sont multiples également et susceptibles de prendre et de garder pour le sujet une fonction prévalente (zones érogènes), les pulsions partielles ne se subordonnant à la zone génitale et ne s'intégrant à

l'accomplissement du coût qu'au terme d'une évolution complexe que ne suffit pas à assurer la maturation biologique. » (Laplanche et Pontalis, 1967, p.361).

Le point de vue de Freud sur la pulsion a régulièrement évolué. Dans ses premiers écrits (Laplanche et Pontalis, 1967), il différencie la pulsion sexuelle et la pulsion d'autoconservation. Cette dernière serait une pulsion recherchant la satisfaction des fonctions vitales, telles que la faim. La pulsion sexuelle s'étayerait d'abord sur celle d'autoconservation dans les premiers temps de vie du nourrisson, pour ensuite devenir autonome. La satisfaction s'obtient alors indépendamment du fait de s'alimenter.

Néanmoins, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud (1920) introduit un nouveau dualisme, cette fois-ci entre pulsion de vie et pulsion de mort. La pulsion de vie serait créatrice d'excitations, de vie psychique, et la pulsion de mort viserait un abaissement des tensions, elle tendrait vers le vide. Laplanche et Pontalis (1967) précisent d'ailleurs que la pulsion de mort, d'abord tournée vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, serait secondairement dirigée vers l'extérieur, se manifestant alors sous forme de pulsion d'agression ou de destruction.

La notion de pulsion partielle, évoquée plus haut, renvoie à l'idée que la pulsion sexuelle existe d'abord à l'état polymorphe et vise principalement la suppression de la tension au niveau de la source corporelle, qu'elle se lie dans l'histoire du sujet à des représentants qui spécifient l'objet et le mode de satisfaction.

Plusieurs formes pulsionnelles ont ainsi été décrites par Freud : la pulsion d'agression et celle de destruction, en tant que variantes de la pulsion de mort, comme vu précédemment, ou encore celle d'emprise qui apparaît comme un dérivé de la pulsion sexuelle. Face à ces multiples descriptions, nous pouvons noter notamment celle de Paul Denis (2002). Pour ce dernier, le dualisme pulsion de vie/pulsion de mort n'a pas lieu d'être, dans le sens où il considère que ce qui importe dans le rapport pulsion de vie/pulsion de mort, n'est pas la vie ou la mort, mais la notion de dualisme, qu'il situe comme intrinsèque à la pulsion. Ainsi pour Denis, à la suite de Le Guen (date), le dualisme ne serait pas entre les deux types de pulsion, mais dans la pulsion.

D'ailleurs, Freud lui-même souligne la proximité des deux formes pulsionnelles, notamment avec le travail de liaison qui s'effectue lors du passage entre processus primaires et secondaires.

Ainsi, revenant aux travaux de Denis, ce dernier présente un dualisme se situant dans la présence de deux « formants » de la pulsion, à savoir deux composantes libidinales à la pulsion, liées entre elles : l'investissement en emprise ; l'investissement en satisfaction.

L'objectif de la pulsion est d'atteindre la satisfaction, par le biais des zones érogènes, et l'emprise est un moyen d'y parvenir, d'exercer cette satisfaction, satisfaction liée à un abaissement des tensions dans le lien à l'objet, qui devient objet de satisfaction. Dans la mesure où le lien à l'objet externe est source de satisfaction, cet objet en vient à être introjecté et devient un objet interne. L'expérience de

satisfaction est de l'ordre d'un impact de l'objet sur le monde des représentations dans son pouvoir de favoriser le plaisir et les affects, déplaisir éventuel compris.

La notion d'emprise évoquée par Denis renvoie à l'élément actif de pulsion, à l'action sur l'objet afin d'en tirer satisfaction, et la satisfaction serait de l'ordre de la passivité. Une certaine activité est donc nécessaire pour atteindre la passivité, mais cette dernière est aussi nécessaire pour permettre à l'activité d'aboutir en satisfaction. La dimension paradoxale est importante et se retrouve dans les deux destins, parfois confondus, de la pulsion, à savoir l'agir et l'inhibition (Roman, 2019). Une fois la satisfaction obtenue, une représentation se crée grâce aux affects, plaisir ou déplaisir, éprouvés, ce qui contribue à la constitution d'un objet interne. Ceci permet un désinvestissement des objets externes, mais un désinvestissement des objets internes est aussi nécessaire pour investir de nouveaux objets externes, qui à leur tour constitueront de nouveaux objets internes. Roussillon (2010) souligne également ce va et vient entre objet de la pulsion (soit la représentation interne de l'objet) et l'objet externe. Nous sommes donc en présence d'une circularité dans le lien à l'objet, la pulsion se faisant le moteur de cette circularité. C'est aussi ce qui nous amène à préciser que si la pulsion est présentée par Freud comme un concept limite, entre psyché et soma, il s'agit bien d'un représentant dans le psychisme d'une source, corporelle, de la pulsion. Cette dernière est donc une construction, une forme première de représentation.

Pour Roussillon (2004), il y a une double exigence de travail par la contrainte pulsionnelle : celui imposé par la poussée pulsionnelle, et celui imposé par l'objet actuel (plus ou moins sous-tendu par les objets œdipiens). Ceci renvoie à la circularité précédemment évoquée, et rappelle le fait que la motion pulsionnelle ne peut être liée seule par l'intrapsychique. Il y a toujours un reste, et ce reste va être déchargé en direction de l'objet, puis formation d'un autre reste... Ceci formant l'appel à l'autre décrit précédemment.

Cependant, selon Green (1982), si l'objet, l'environnement maternant, ne remplit pas son rôle de miroir, de contenant et d'auxiliaire du Moi, alors le Moi va devoir lutter contre les pulsions et contre l'objet. Dès lors, il y a une faillite de l'introjection pulsionnelle. Baranès (2012) précise que dans ce cas, le sujet va tendre à rechercher un objet externe avec des qualités sensorielles particulières afin de tenter de rétablir l'illusion d'un objet satisfaisant et d'ouvrir à la représentation. La sensation peut aussi être recherchée pour être coupée du lien avec la représentation, afin d'éviter que l'excitation prenne une forme pulsionnelle, c'est-à-dire un vécu sexuel.

Or à l'adolescence, la réponse de l'objet ne peut plus être aussi satisfaisante à cause des remaniements narcissiques et œdipiens à l'œuvre. En effet, pour Denis (2019), la quantité d'excitations à traiter par l'appareil pulsionnel durant l'adolescence se retrouve bien supérieure à celle de l'enfance. De plus, les partenaires impliqués dans la satisfaction pulsionnelle durant l'enfance ne peuvent plus être ceux de l'adolescence. La satisfaction pulsionnelle ne peut plus passer par les voies antérieures et il y a

donc une nécessité à trouver de nouvelles voies de satisfaction. Cela implique un regain de l'investissement en emprise afin de se protéger contre la menace de débordement d'excitations. Nous retrouvons là l'importance de l'agir, mais aussi des relations d'emprises, comme celles fétichistes évoquées précédemment, ou encore les conduites addictives. L'opportunité d'obtenir une satisfaction suite à l'emprise, afin que cette dernière ne soit pas une finalité, est donc déterminante à l'adolescence. Lorsque la satisfaction avec l'objet finit par s'obtenir, la décharge va donner lieu à l'envie, au désir, et donc au plaisir. En l'absence de rencontre satisfaisante avec l'objet, alors cette répression peut susciter la violence, ou l'agir plus globalement (Gutton, 2009). De manière générale, l'adolescent va mettre en œuvre un certain nombre de défenses contre le débordement pulsionnel. Ainsi, Marty (2009), évoque le possible recours à l'ascétisme, comme tentative de contrôle des pulsions au niveau du corps, ou encore à l'intellectualisation, comme tentative de contrôle des pulsions au niveau de la pensée. Nous nous trouvons ici du côté de l'inhibition évoquée précédemment. Lorsque la menace de débordement est grande, les deux peuvent être combinés, avec d'autres conduites, comme dans le cas de l'anorexie (Calza et Contant, 2012). Ces défenses font parties dans une certaine mesure du développement de l'adolescent, le débordement étant intrinsèque à la rencontre avec le sexuel génital. Dans le cas de l'anorexie, elles en viennent à prendre une dimension pathologique. Outre les nouvelles excitations suscitées par le corps dans sa rencontre avec l'objet, l'adolescent ne pourra plus trouver un support surmoïque dans les figures parentales, confronté aux remaniements œdipiens. Il va donc chercher un soutien narcissique auprès de figures extérieures, comme nous allons l'aborder ultérieurement, et ce soutien étant en voie de constitution, il va créer des défenses afin de temporiser face au flux d'excitations. Néanmoins, l'issue des remaniements pulsionnels à l'adolescence est bien une inhibition quant au but, avec un déplacement des voies de satisfaction vers la sublimation et la tendresse (Gutton, 2009), impliquant un travail sur la représentation. C'est tout le travail de créativité adolescente, afin de trouver de nouvelles voies de satisfaction compatible avec la nouvelle donne pubertaire, notamment à travers les formes d'expressions culturelles, corporelles, ou encore langagières, toutes les formes de symbolisation au sens large.

Aborder la place de la pulsion à l'adolescence nous a donc conduit à évoquer la question du destin de la pulsion, à travers le corps dans ses modalités d'agir, d'inhibition, et créatrices.

2.1.3.3. Le corps comme interface

Exposition et appropriation : travail de l'informe et mise en forme

Le corps à l'adolescence se trouve donc le lieu des enjeux pubertaires, de leurs mises en formes, élaborations ou impasses. Roman et Dumet précisent que l'on peut « considérer le corps comme le support de l'expérience subjective, c'est-à-dire comme le point d'ancrage des différentes modalités d'être-au-monde du sujet » (Roman et Dumet, 2009, p.208). Il va se trouver le témoin des mouvements psychiques, tout en les alimentant. Ainsi, Maïdi (2014) rappelle le grand souci de l'aspect extérieur des adolescents, témoin de l'intérêt narcissique porté au moi-corps et à son image. Les adolescents vont donc se confronter à une esthétique, au beau, au laid, à la figure du monstre, et cette esthétique va s'exprimer dans un espace culturel fortement investi, porteur des tentatives de mise en forme du vécu adolescent à travers des formes d'expressions créatives, mais aussi de certaines impasses. Gutton (2008) évoque un travail de l'apparence comme expression de l'imaginaire identitaire. Le paraître comporte une dimension de création, création passant aussi par le regard de l'autre et permettant ainsi l'accès à une reconnaissance. Cette reconnaissance va alors permettre d'asseoir l'identité. Le vêtement va avoir une dimension identitaire (Birraux, 1990), en se trouvant le contenant du corps et des éprouvés mentaux, mais permettant aussi une restauration de l'objet subjectif défaillant, donc nourrissant de contenu. Le style vestimentaire peut ainsi se faire porteur d'une tentative d'intégration à un groupe de pairs, et porteur par là même d'un idéal. Forme de prothèse narcissique, il peut offrir aux adolescents, à travers la beauté qu'il offre, dans la dimension du féminin, un contre-investissement à la castration éprouvée dans le corps. Il peut aussi être le lieu d'une manifestation de la bisexualité psychique à l'œuvre à l'adolescence. En effet, l'adolescent a besoin de passer par une double identification masculin-féminin (Maïdi, 2014), avant de s'affirmer dans une identité sexuelle. L'esthétique de l'apparence peut ainsi se faire porteuse d'une forme d'androgynie, tout comme les choix culturels. Si les vêtements sont intrinsèquement changeants, les tatouages ou piercings renvoient eux à une tentative de mise en scène du corps (Birraux, 1990). Dans la relation aux parents, le corps se fait souvent revendication de liberté. Il peut ainsi se faire fétiche, symbole de puissance sexuelle, attribut de séduction, pour un adolescent qui se trouverait en défaut d'assurance narcissique. De manière générale, le vêtement va aussi recourir à cette dimension fétichique, comme porte-étendard, montrant mais aussi masquant. En tant que fétiche, il va également pouvoir se faire outil d'emprise sur l'objet, en cherchant à provoquer, susciter des affects chez l'autre. Si la beauté du vêtement va pouvoir se trouver source de séduction, sa laideur pourra aussi permettre de se détourner de la rencontre sexuelle avec l'autre, et de la sexuation.

Ces éléments montrent que le corps adolescent a la potentialité d'être mobilisé dans ses dimensions les plus créatives. Pour Haza (2020), le travail du corps est donc un travail de mise en scène, permettant une contenance perceptivo-sensorielle à l'informe pubertaire, avant de se constituer une représentation psychique. Nous retrouvons ici l'ensemble de la mise en mouvement du corporel du registre de l'agir expressif selon Dejours (2003). Pour ce dernier, l'agir expressif correspond à une mobilisation du corps érotique, celui même remanié par la rencontre avec la sexualité génitale. La dimension expressive de l'agir serait liée à l'engagement du corps dans l'intersubjectivité. Denis (2019) va évoquer à ce sujet l'action, comme étant impliquée dans le rapport à l'autre et sous-tendue par le fantasme. Ce sont les interactions autour du partage du plaisir, du jeu avec le corps de l'enfant, dans les relations précoces, qui permettent au corps érotique de se constituer, et donc à l'agir d'avoir une dimension expressive. Les objets culturels (piercings, tatouages, mais aussi le sport que nous allons développer ultérieurement) vont pouvoir offrir un espace idéal pour l'agir expressif en fonction de la qualité de la constitution du corps érogène. Denis souligne ainsi, à la suite de Fain et Marty (1954), que le registre sensori-moteur dispose d'un rôle actif, en emprise, et permet donc d'aller sur la voie de la satisfaction pulsionnelle. Il rappelle cependant le risque que l'emprise par la motricité ne détourne de l'objet, en fonction de la constitution de cet objet. Dès lors, l'emprise et l'agir ne sont plus un moyen, mais deviennent une finalité à la place de la satisfaction. C'est ce qui peut se retrouver dans l'addiction. La pulsion se retrouve donc comme coupée dans son élan, privée de sa satisfaction, elle ne peut atteindre son but. C'est bien ce qui fait dire à Schmid-Kitsikis (2005) que la sensori-motricité permet une baisse de l'excitation, un apaisement, mais pas une satisfaction. Ceci se retrouve dans les procédés autocalmants décrits par Smadja (1993) et Szwec (1993). Le corps ne sera alors pas la source d'un agir expressif. L'agir sera dans le registre de l'emprise, de la décharge, et certaines fonctions corporelles resteront dans une logique du besoin, avec une difficulté à investir son corps. Ceci pourra se traduire par des maladresses et rigidités dans la manière de manifester les affects de colère, d'agressivité, de tendresse. Les manifestations de somatisations trouvent ici une place particulière (Dejours, 2003).

Les éléments que nous venons d'aborder soulignent l'aspect protéiforme des agirs. Comme le rappelle Houssier (2015), Freud tend à confondre acte, action, activité et agir. C'est le contexte qui va les différencier. Dans l'ensemble, les termes dans le champ sont nombreux, nous pouvons y ajouter l'acting out, le passage à l'acte, le passage par l'acte, ou encore le recours à l'acte. Nous pourrions définir trois grandes catégories. Celle de l'acte d'emblée adressé, expressif pour reprendre le terme de Dejours (2003). Nous y retrouvons l'agir expressif et l'action, évoqués précédemment, ou encore l'acting out, expression par l'acte dans le cadre de la cure psychanalytique. Une deuxième catégorie serait celle de l'acte à visée symbolisante, forme de symbolisation primaire, l'acte comme adresse à l'autre. Nous retrouvons là le passage par l'acte (Roussillon, 2000) ou le recours à l'acte (Houssier,

2015). Enfin, il y aurait l'agir proprement dit, de l'ordre de la décharge, ou le passage à l'acte. Roussillon définit le passage par l'acte comme ayant une valeur messagère. Pour Houssier (2015), le recours à l'acte serait à l'adresse à l'autre, car associé à l'agressivité tournée vers un objet total. Le recours à l'acte aurait donc une fonction de liaison, avec une capacité à se souvenir de l'acte et permettant d'asseoir sa présence au monde. Le passage à l'acte serait narcissique, avec une absence de dimension d'altérité. Il interviendrait face à un risque de débordement psychique, notamment dans un contexte traumatique. À ce titre, il pourrait aussi se mettre en œuvre lorsqu'un événement de la réalité externe vient réveiller des représentations internes, suscitant par exemple une reviviscence traumatique. Dans tous les cas, lors du passage à l'acte, le sujet se défend face à une menace de débordement, et l'acte est coupé d'une dimension subjectivante. Ces éléments conduisent à évoquer la précision de Bergeret concernant la différence entre la violence et l'agressivité. Pour Bergeret (1984), il existe une violence de base qui constitue une tentative de défense face à la menace d'un autre. Cette violence est défensive. Elle se retrouve dans un registre narcissique où l'autre, relativement peu différencié, va constituer une menace car s'inscrivant dans une logique de puissance. L'autre s'inscrit alors dans une compétition avec le sujet, dans une logique phallique, et si l'autre dispose de plus de puissance que le sujet, alors le sujet est en danger. Avec l'agressivité, cette violence s'est trouvée érotisée. À travers l'élaboration du conflit œdipien, l'autre s'inscrit dans une forme de complémentarité, nous retrouvons là le travail d'adolescence. Or à ce sujet, l'objet devient alors pleinement identifiable, car pleinement différencié. Dans ce cas, l'agressivité aura un but précis et sera associée au plaisir de nuire à l'autre. Jeammet et Corcos (2001) vont dans le sens d'un mouvement de désobjectalisation à l'œuvre dans le symptôme comportemental à l'adolescence. Ils différencient, à la suite de Bergeret, la violence et l'agressivité. La violence est à entendre comme déni et destruction du lien avec l'objet pour protéger le sujet. Dans la violence, outre l'expulsion de l'objet, la décharge a aussi une fonction autocalmante comme évoquée précédemment. Le sujet devient esclave de la quantité (de M'Uazn, 1984). L'agressivité elle, serait une attaque du lien avec l'objet ou de soi (masochisme), avec donc un travail de liaison. La haine sous-tendant l'agressivité permettrait de se défendre de la toute-puissance de l'objet sans pour autant le perdre (Gutton, 2002). Les conduites agies sont un mouvement d'externalisation du vécu psychique. Elles permettent une négation des sources internes du désir et de leurs liens aux objets infantiles. Par ce mouvement d'extériorisation, l'adolescent peut tenter de maîtriser son monde interne débordant, à travers une tentative d'emprise sur l'objet. Comme évoqué précédemment, des modalités mortifères peuvent alors se mettre en œuvre. La réalisation agie va engendrer une déssexualisation et désobjectalisation, conduisant l'acte à la compulsion de répétition mortifère. La recherche de jouissance va entraîner une disparition de l'excitation, et donc du plaisir, et une alternance entre jouissance et apaisement, sans cesse répétée car sans cesse éphémère et dénuée d'inscription psychique (Brusset, 2014). Denis

(2006) évoque de son côté le défaut de représentation que suscite le passage à l'acte. L'acte va se trouver en quête de sens et de représentation, sans pouvoir en trouver. C'est ce vide de représentation qui va pousser à la répétition, mais aussi à la recherche de sensations pour combler ce vide (Konicheckis, 1999). L'importance de l'extériorisation, ou de la projection à l'adolescence, conforte la dimension extérieure à la psyché des expériences somatiques, entravant le processus de subjectivation. Ce qui est recherché à travers l'extériorisation, à savoir une modalité de défense face à un vécu, est aussi ce qui va conduire à la répétition du comportement, et donc à une difficulté d'élaboration. À travers l'acte, il convient aussi d'évoquer son corollaire, bien moins abordé dans les travaux sur l'adolescence, à savoir l'inhibition (Hanifi, 2019), qui pourrait avoir une valeur fonctionnelle, prenant la place d'un refoulement qui n'a pas eu lieu auparavant, ou alors une valeur pathologique, dans un renoncement à certains fonctionnements pour protéger le Moi contre l'angoisse. Avec l'agir ainsi que l'inhibition au sens pathologique, le sujet se coupe d'une partie de sa subjectivité pour se protéger face à des angoisses telles qu'elles pourraient le menacer d'un effondrement.

L'évocation de ces différents éléments autour de l'acte n'empêche pas de rappeler que pour Houssier (2015), il y a une certaine dévalorisation de l'acte dans la pensée psychanalytique, avec une insistance sur sa dimension déssubjectivante et d'attaque de la représentation. Or l'acte dispose également d'une dimension symbolisante. Chabert (1999) évoque le fait que l'acte puisse aussi être une tentative de figuration de conflits, et serait ainsi une production psychique. Les propos de Roussillon et Houssier sur le passage par l'acte et le recours à l'acte vont dans ce sens. Par ailleurs, Houssier rappelle que le recours à l'acte « est un mode de fonctionnement psychique propre au processus d'adolescence » et que « davantage que la capacité à fantasmer, c'est la possibilité de dire qui est remplacée par l'acte, d'où l'adéquation de la proposition d'un langage de l'acte » (Houssier, 2015, p.29). Gutton (2002) souligne que l'emprise peut aussi être une tentative de construction de ses objets internes. L'objet d'emprise sera ce que l'emprise ira chercher dans le monde extérieur. Il évoque également la possibilité de rencontre et de création de limites à travers l'agir, permettant la rencontre avec une fonction tierce et la représentation, agir à entendre ici dans le sens du recours à l'acte. D'ailleurs, cette dimension d'adresse à l'autre est déjà reconnue par Aichhorn (Houssier, 2003) lorsque ce dernier évoque l'acte transgressif comme début du processus thérapeutique. Il ajoute que l'acte est représentatif de ce qui ne peut se mettre en mot ainsi que des affects réprimés. Cette modalité de l'acte va trouver une voie d'élection à travers la pratique sportive à l'adolescence. Ambivalent, confrontant à un corps changeant et parfois mal maîtrisé, maladroit, le sport peut aussi permettre de retrouver une maîtrise. Certains adolescents vont investir passionnément la pratique sportive. Le sport va pouvoir offrir des valeurs partageables, une décharge libidinale, ou encore une gratification par le corps au moment où il est en plein changement (Petit, 2014). Ainsi Houssier

précise que « le sport est un domaine de prédilection des adolescents, formalisé dès l'enfance par les liens identificatoires aux investissements culturels parentaux et sociaux » (Houssier, 2014, p.260). D'autres vont délaisser les activités sportives pratiquées dans l'enfance, porteuses d'un lien aux objets infantiles trop fort, pour réinvestir des activités nouvelles, parfois porteuses de sensations fortes (sports de combats notamment), tant pour contre-investir par la sensation un monde interne trop angoissant, que pour éprouver de nouvelles limites. Néanmoins, il existe un risque que la pratique sportive soit aussi une modalité d'évitement du travail de deuil face à la perte des objets infantiles, en poursuivant une logique phallique autour de la puissance portée par la compétition (Petit, 2014). Certaines pratiques des sports extrêmes peuvent également se rapprocher des conduites ordaliques. Elles comportent aussi, en tant que rite, une dimension symbolisante et seraient une mise en scène de vécus traumatiques non symbolisés, encryptés, dans une dimension de subjectivation adolescente (Blanquet, 2010). L'acte serait ainsi une forme de symbolisation, reprise des traces antérieures, mais aussi appropriation de l'expérience pubertaire (Roman et Dumet, 2009). À travers cette réactivation des traces d'expériences précoces (Roman, 2019), il nous apparaît qu'un élément qui a été déterminant dans le défaut d'expressivité de l'agir, est celui qui va conduire à la répétition ou à la visée élaborative de l'acte, à savoir l'environnement. La réponse de l'environnement face à l'acte adolescent semble primordiale pour soutenir un potentiel processus de symbolisation chez l'adolescent, ou à l'inverse l'enfermer dans une compulsion de répétition. En effet, nous venons de constater que les définitions et modalités de l'acte sont multiples. Nous sommes plutôt confrontés à un continuum de conduites qu'à des modalités clairement distinctes. Un même acte peut revêtir une dimension plus ou moins symbolisante chez un même adolescent. Ceci nous conduit à aborder les relations de l'adolescent avec son environnement et l'importance des remaniements intersubjectifs.

2.1.4. Adolescence et remaniements intersubjectifs

2.1.4.1. Environnement et constitution du soi.

L'intersubjectivité

Nous l'avons donc évoqué à plusieurs reprises, l'environnement joue un rôle tout à fait fondamental dans le développement du nourrisson, mais aussi de l'adolescent, et finalement, même à des degrés divers, tout du long de la vie psychique. Nous l'avons rappelé, il n'y a pas de subjectivité sans intersubjectivité. Georgieff dit de l'intersubjectivité qu'elle « consiste, pour une part, en des expériences éprouvées par l'individu, notamment dans les situations d'interaction ou de rencontre

avec autrui, et, pour une autre part, en des processus objectifs d'interactions mentales entre l'individu et autrui. » (2014, p. 51). Or, nous l'avons souligné à la suite de Stern (1989), l'intersubjectivité est présente dès la naissance, d'abord sous des formes primaires, puis avec des formes de plus en plus développées vers la reconnaissance de la différence de l'autre et de ses états internes, à l'instar de la théorie de l'esprit étudiée par les cognitivistes selon Georgieff (2013). L'accès à la génitalité serait en ce sens une étape spécifique du processus de différenciation. L'auteur revient notamment sur les travaux de Trevarthen, qui explique qu'il existerait une représentation innée d'autrui dans le fonctionnement mental individuel. Le cerveau disposerait d'un système prédisposant l'individu à l'intersubjectivité, l'*Innate Motive Formation*, prêt à identifier l'autre et à réguler les interactions avec ce dernier. L'autre existe de manière virtuelle, et c'est cette virtualité qui va permettre la rencontre. Kaës (2008) va par ailleurs souligner la manière dont l'intersubjectivité va être porteuse, à travers le lien et les assujettissements réciproques entre sujets, de mécanismes constitutifs de l'inconscient, avec des refoulements, fantasmes, désirs ou interdits communs. Il existe ainsi des formations intrasubjectives, mais aussi intersubjectives, et les unes n'auront de cesse d'alimenter les autres et réciproquement. Les interactions sont donc permanentes entre l'interpersonnel et l'intrapsychique. Les auteurs post-kleinien, à l'instar de Meltzer, vont évoquer les allers-retours entre projection et introjection, dans un mouvement d'identification à l'objet. En deçà de la projection et l'introjection, des mouvements d'excorporation et d'incorporation vont mettre au travail la frontière et la différenciation entre soi et l'autre, pour ouvrir à la projection et l'introjection liée à un espace interne différencié. Golse va aussi évoquer les travaux de Bowlby et de la théorie de l'attachement concernant les « modèles internes opérants », et ceux de Stern avec les « représentations d'interactions généralisées » (Golse, 2014, p.34). Dans l'ensemble, ces modèles décrivent les processus d'intégrations des modalités d'interaction avec l'environnement de l'individu. Il en ressort l'importance d'une présence, d'une prévisibilité, notamment à travers la rythmicité, pour permettre au nourrisson d'anticiper les réactions de l'environnement, et donc, se faisant, d'ouvrir la représentation de soi et d'autrui. C'est cette prévisibilité qui va être mise à mal pour l'adolescent, lorsque ce dernier va en venir à constituer ses propres rythmes. Ceci va nécessiter un réajustement prenant en compte davantage encore la dimension active du sujet de la part de l'environnement. Il est par ailleurs intéressant de noter que l'autre, autant virtuel que réel, est représenté par les mêmes systèmes que ceux de la représentation de soi. L'autre virtuel serait proche d'un double de soi. Si nous revenons donc sur la trajectoire de l'évolution de l'intersubjectivité, l'objet va passer d'un statut d'objet subjectif (Winnicott, 1971), envisagé sur la base de soi, pour être progressivement différencié et envisagé comme un autre semblable et différent à la fois. Ainsi, Stern (1989) décrit bien comment le domaine du lien interpersonnel émergent est d'abord le champ d'une exploration de l'environnement de la part du bébé, d'une tentative première de saisir ce qu'il en est de son

environnement. Ceci va lui permettre ensuite de rencontrer le domaine du lien interpersonnel-noyau. Le nourrisson a acquis suffisamment d'éléments pour en conclure d'une distinction physique nette entre sa mère et lui, avec des expériences affectives aussi distinctes. En évoluant vers le domaine du lien interpersonnel intersubjectif, en plus de se différencier de l'objet, le nourrisson va en venir à lui prêter des états internes, des intentions et motivations, au-delà du visible. La question de l'intention ouvre un champ supplémentaire dans les interactions, l'intention propre étant aussi influencée par l'intention d'autrui à son encontre (Roussillon, 2014). Enfin, dans le domaine du lien interpersonnel verbal, l'autre est distinct de soi, avec des intentions propres, mais avec en plus une possibilité d'objectivation de ces intentions, tout comme des siennes, par le langage. À partir de là, le prochain saut qualitatif dans la différenciation va se retrouver avec la puberté, qui en plus de différencier soi et autre, va permettre l'avènement de la différence des sexes et des générations. Car ces formes d'intersubjectivité vont continuer à être présentes tout au long de vie, et à être sans cesse mises en jeu et retravaillées. Stern (1989) précise bien qu'une fois tous les domaines du lien disponibles, ils restent présents toute la vie, sans qu'aucun n'ait un statut privilégié et ait donc vocation à s'imposer aux autres.

L'autre miroir

Cette importance de l'intersubjectivité va être rappelée aussi dans la fonction de l'autre comme miroir. C'est la capacité de l'autre à se faire le reflet, et la traduction de la vie psychique du sujet. Ainsi, avant de pouvoir penser par lui-même, le nourrisson va d'abord penser avec l'appareil à penser d'un autre (Ciccone et Lhopital, 1991). Ce prêt va être nécessaire pour permettre au nourrisson d'assimiler ses expériences et son vécu alors qu'il ne dispose pas encore de la maturité psychique nécessaire. Deux auteurs ont particulièrement travaillé ces aspects-là, à savoir Bion et Winnicott. Pour Bion (1979), une fonction importante de l'autre est de pouvoir prêter son appareil à penser les pensées. L'expérience première d'un individu est composée d'éléments beta. Ce sont des choses en soi, non représentées et non digérées, des éléments psychiques bruts. À travers sa fonction alpha, en prêtant son appareil à penser les pensées, la mère environnement va permettre la digestion de ces éléments beta, pour les transformer en éléments alpha. Les éléments alpha sont une intégration de l'expérience, du vécu. Ils viennent nourrir un travail de pensée, et peuvent être refoulés. Alimentant l'inconscient, ils contribuent à la vie psychique, notamment en étant partie prenante du travail du rêve. Les éléments alpha permettent une réflexivité, d'identifier son vécu. Si cette fonction alpha fait défaut, tant dans l'environnement, surtout dans les premiers temps de la vie psychique, que chez l'individu, ultérieurement, alors les éléments beta vont rester en l'état, et ne pourront être évacués que par le processus d'identification projective, avec une nécessité de décharge et de gestion

quantitative des expériences, là où la fonction alpha permet un traitement qualitatif œuvrant à la transformation.

À travers la fonction alpha, Bion décrit ainsi une fonction miroir, faisant office d'interface entre soi et l'autre, et permettant à l'interpersonnel de nourrir l'intrapsychique. Pour Winnicott (1971), dans les premiers temps de la vie psychique, le nourrisson a le sentiment que l'environnement, les objets autour de lui, ont été créés par lui-même. Les objets sont donc des objets subjectifs. L'objet existe en tant qu'objet, et en même temps le nourrisson a l'illusion de l'avoir créé, il est donc trouvé/créé. Ceci nous renvoie à la prédisposition virtuelle à la rencontre avec l'autre, nécessaire pour pouvoir le rencontrer. L'objet étant subjectif, lorsque le nourrisson va regarder l'objet, le visage de sa mère, il va se regarder lui-même. La mère va renvoyer, à travers ce qu'elle va exprimer sur son visage, ce qu'elle a perçu du nourrisson. Ceci permet au nourrisson d'avoir un retour sur lui-même, et donc d'affirmer le sentiment de soi, la conscience de soi, ainsi que d'ouvrir au travail de symbolisation. Si le visage de la mère ne reflète pas ce que le bébé exprime ou donne, alors le nourrisson ne pourra se voir, le processus réflexif, la fonction alpha, sera mis en échec. Néanmoins, le visage de la mère n'a pas vocation à être un miroir pur. En effet, si le reflet est identique à ce qu'exprime le bébé, alors l'objet n'existe pas et n'intervient pas non plus dans sa fonction alpha. Les éléments restent des éléments beta. Le reflet doit donc être suffisamment fidèle pour permettre au bébé de se reconnaître, de se voir, et en même temps doit apporter suffisamment de variations pour transformer l'expérience, sans quoi l'objet reste trop subjectif et n'ouvre pas assez à la différenciation. Cette dimension transitionnelle est aussi celle qui est traitée par Roussillon (2004) lorsqu'il propose le concept d'homosexualité primaire en double sur lequel nous sommes déjà revenus. Le partage du plaisir y est mis au premier plan, et rend possible une différenciation à travers un ajustement permettant une forme de fonction alpha. Le partage souligne bien la dimension d'interaction, et donc la manière dont le nourrisson peut recevoir de la mère, mais aussi comment il peut renvoyer lui-même quelque chose de ce regard. Ainsi, le regard du nourrisson pourra renvoyer au parent le sentiment d'être un bon ou un mauvais parent. Dès lors, un retrait de la part du bébé, pourtant normal dans son développement, pourra être perçu par le parent comme une forme d'abandon, ce qu'il tendra à renvoyer au bébé qui en viendra alors à assimiler le retrait à une forme d'abandon ou d'attaque de l'objet. Ciccone et Lhopital (1991) reviennent sur une description faite par Marcelli de trois types de regards parentaux. Le premier est l'envisagement, qui est un reflet suffisamment fidèle et serein du bébé, lui permettant d'intégrer aisément son expérience. Le deuxième est le dévisagement, dans lequel le parent inquiet va guetter des manifestations de mal-être chez le nourrisson. Le risque alors est que le reflet soit surtout porteur des angoisses du parent, plutôt qu'un reflet des états du nourrisson, induisant un décalage trop important entre le message émis et celui reçu. Enfin, dans l'invisagement, le parent ne regarde pas l'enfant. Ce dernier n'a pas de retour, la fonction alpha est absente. Cette question du

nécessaire ajustement, de la bonne position du parent, souligne aussi l'importance du rythme et de la qualité de la présence de l'environnement pour le nourrisson. Cette fonction miroir, présente tout au long de la vie, va se retrouver particulièrement resollicitée à l'adolescence, à travers la figure du double que nous développerons plus tard.

La question du rythme, de la permanence et de l'absence

Nous l'avons évoqué précédemment, autrui est déjà présent, dès les premiers temps de la vie psychique, ne serait-ce que virtuellement. L'accès à l'intersubjectivité, mais donc aussi à la subjectivité, ne peut se faire que grâce à une anticipation du bébé vis-à-vis de son environnement, mais aussi de l'environnement vis-à-vis du bébé (Golse, 2014). Roussillon (2014) rappelle d'ailleurs que d'après Bebee, les interactions entre le nourrisson et son environnement sont d'abord des enchaînements de séquences interactives, faites d'anticipation et de reproduction d'un schéma déjà intégré. Ce schéma sera d'ailleurs d'autant plus intégré que l'anticipation se verra confirmée par l'environnement. Cette question de la rythmicité et de l'anticipation est importante d'emblée. Stern (1989) précise que le nourrisson, dans la rencontre avec l'autre, va être à la recherche d'invariants. L'identification de ces invariants va offrir au nourrisson une base pour l'interaction avec autrui et pour y trouver l'ajustement optimal. En effet, dans les soins procurés au bébé, les comportements vont s'organiser suivant une variation sur le même temps, permettant au nourrisson d'identifier les invariants, rassurants, mais d'ouvrir aussi à la nouveauté. Ceci permet de réguler l'excitation, pour la maintenir à un certain niveau afin de procurer du plaisir, tout en la limitant pour éviter le débordement et qu'elle devienne déplaisante. Ceci offre aussi une expérience de l'autre comme régulateur du niveau d'excitation, aidant le nourrisson à s'autoréguler. L'identification de ces invariants va aussi contribuer à la définition du sens d'un soi noyau. Enfin, cela construit une cohérence de soi à travers la présence continue de certains éléments au niveau du lieu, du mouvement, du temps, de l'intensité ou encore de la forme des expériences. Nous avons donc pu souligner l'intérêt de la répétition, du même, pour l'intégration du sentiment de soi, mais la répétition n'est néanmoins pas suffisante. En effet, les variations dans les répétitions sont tout aussi fondamentales. C'est dans le cadre de ces répétitions que va intervenir l'accordage affectif (Stern, 1989). Ces accordages sont définis par Stern comme étant « l'exécution de comportements qui expriment la propriété émotionnelle d'un état affectif partagé sans imiter le comportement expressif exact de l'état interne » (1989, p.185). Les accordages affectifs disposent de plusieurs caractéristiques : ils renvoient à la survenue d'un genre d'imitation, ils sont transmodaux (la mère vocalise sur les mouvements du bébé), et ils rendent compte d'un certain aspect du comportement qui traduit l'état émotionnel de la personne. Nous pouvons souligner que cette description peut renvoyer à la fonction miroir évoquée précédemment, bien qu'ici

le processus soit plus détaillé et précis. Ainsi, pour Stern, l'imitation permet d'intégrer l'état externe, les formes des comportements. L'accordage, lui, permet de se référer à l'état interne, à ce qui soutient le comportement, et va donc intervenir dans le partage des états internes. Il traduit les sensations. L'intensité, le rythme et la forme des comportements vont avoir à s'appareiller pour entrer en accordage affectif. Enfin, Stern précise que ce sont principalement les affects de vitalité (autour de variations d'intensité, explosions/disparitions) qui sont présents dans l'accordage. Les affects catégoriels discrets (tristesse, joie...) sont aussi l'objet d'accordage, mais ces derniers étant exprimés moins souvent, ils sont aussi moins souvent partagés via ce processus. Dans tous les cas, il y a communication des états internes de chacun. L'accordage affectif représente donc un premier pas vers le langage verbal, en tant que modalité de communication, et va rester présent tout au long de la vie. Même s'il aura tendance à être occulté par ce même langage verbal, il continuera à rester opérant de manière sous-jacente.

La question du rythme, de la répétition, mais aussi des variations, est donc au cœur des interactions entre le nourrisson et l'environnement. Elle va permettre d'élargir les relations interpersonnelles, de forger le sens de soi, la subjectivité, et, comme nous allons le voir maintenant, elle va permettre être remaniée à l'adolescence. La qualité de ces processus dans les relations précoces va être fondamentale, notamment en ce qu'ils seront remobilisés dans un contexte de fragilité narcissique, comme à l'adolescence, et donc d'autant plus utiles.

2.1.4.2. Fonctions de l'environnement à l'adolescence.

Les modalités d'interaction avec l'environnement vont ainsi être déterminantes pour l'évolution du processus pubertaire. Nous avons évoqué précédemment le triple remaniement à l'adolescence (Birraux, 2010) et l'environnement en fait partie. Cette place de l'environnement va conduire à la d'espace psychique élargi (Jeammet, 1980 ; Jeammet et Corcos, 2001), à savoir le fait que les limites internes/externes de l'appareil psychique à l'adolescence étant imprécises, les interactions avec l'environnement vont bien plus influencer le fonctionnement psychique que pour les adultes, et que l'environnement va se retrouver dépositaire de diverses fonctions psychiques. C'est ce qui fait dire à Cahn (2002) l'intérêt d'étudier le fonctionnement psychique et la relation plutôt que la réalité psychique seule. Gutton (2001) précise quant à lui que l'adolescent tend à évacuer son psychique vers l'extérieur, à percevoir et agir plus qu'à représenter. L'environnement va alors être utilisé comme appareil psychique externe (Gutton, 2004). L'autre va offrir une capacité de contenance, d'étayage pulsionnel, mais aussi de symbolisation. Les fonctions de miroir (Winnicott, 1971) ou Alpha (Bion, 1979) évoquées juste avant vont être sollicitées par l'adolescent pour élaborer la

nouveauté pubertaire. Des liens entre le vécu adolescent et celui du bébé ont pu être effectués à plusieurs reprises (Konicheckis, 1999 ; Gutton, 2004 ; Golse, 2012), à ceci près que le travail d'adolescence sera davantage un travail de différenciation (Cahn, 2002). Le rôle de l'environnement a pu être considéré comme moindre par rapport à l'enfance, dans la mesure où le travail de l'adolescence est celui d'une réorganisation structurale davantage intrapsychique (Givre, 2014). Ainsi, le Surmoi infantile va être incarné par une figure parentale, là où le Surmoi à l'adolescence aura à être introjecté et sera renforcé par la constitution de l'Idéal du moi (Gutton, 1991).

Néanmoins, nous avons développé à plusieurs reprises l'importance de la réalité externe et de la projection vers l'extérieur des mouvements psychiques. Les interactions avec l'environnement apparaissent pour nombre d'auteurs tout à fait importantes, comme le souligne Jeammet : « Ce basculement vers ce qu'on pourrait appeler la créativité ou la destructivité m'a semblé souvent dépendre de la qualité des rencontres de l'adolescent avec des personnes significatives de son entourage » (2006, p.26). L'adolescent va constituer de nouvelles modalités relationnelles et l'environnement va se trouver doté de nouvelles fonctions.

L'objet narcissique

Pour Cahn (2002), il y a chez l'adolescent une difficulté à admettre la dépendance du sujet aux objets externes. Ceci s'accompagne en retour d'une difficulté à reconnaître l'autre dans son altérité et son désir propre. Face à ce constat, plusieurs auteurs évoquent l'importance de la figure du double à l'adolescence. Cette relation au double s'inscrit dans le paradoxe identitaire de l'adolescence, qui est de reconnaître la discontinuité et la continuité, en alliant à la fois la logique du même mais aussi de la différence (Jung, 2022). L'autre comme double va occuper une place importante, comme ouverture progressive à l'altérité dans la lignée du travail de différenciation effectué à l'adolescence (Baranès, 2012). Maïdi évoquera même une « passion du double » à l'adolescence (Maïdi, 2014, p.130). À ce titre, le double doit être du côté du « fond », de la modalité d'être, et non dans la forme, comme peut l'être l'autre en répondant en miroir à l'adolescent. Le double apparaît comme un support, permettant un étayage du Moi et des processus de subjectivation, de faire face à l'effondrement de l'ensemble identificatoire phallique tout en apportant une dimension transitionnelle, par le biais notamment d'une relation évitant la rivalité œdipienne (Givre, 2014 : Maïdi, 2014). L'autre comme double est un objet narcissique, présence d'un objet physique n'ayant pas (encore) de représentation interne et s'exprimant par un affect pour Gutton. Il explique que « l'objectif de l'étayage narcissique est atteint lorsque le fonctionnement du « Je » est suffisamment bon pour développer une activité fantasmatique et onirique à thème œdipien » (Gutton, 1991, p.145-146). La réaction de cet objet va être déterminante dans sa possible introjection et donc son devenir en tant qu'objet total, à part entière,

permettant alors une pleine différenciation. La figure du double va aussi se faire porteuse d'une homosexualité primaire réactivée à l'adolescence. Elle permet d'apaiser l'excitation liée à la sexualisation des liens objectaux et le maintien d'une forme de bisexualité psychique, en attendant l'intégration de l'identité sexuée. Néanmoins l'objet narcissique va aussi être créateur d'identification, notamment l'objet narcissique parental (Gutton, 1991). Cet objet narcissique parental sera le parent s'occupant de son enfant par le biais de la tendresse, sans y trouver de satisfaction pulsionnelle, source d'excitation. C'est le double qui va permettre d'introduire dans la complémentarité le mouvement pulsionnel pubertaire. En offrant un lieu d'externalisation des différentes parties de l'adolescent, le double permet de transitionnaliser les éprouvés pubertaires, dans une dimension de trouvé/créé. Il offre alors l'occasion de réinterroger l'identité en revenant sur la différence moi/non-moi ou encore dedans/dehors (Jung, 2022). Avec cet aspect transitionnel, l'objet narcissique ne dispose pas de représentation interne, d'où l'apaisement qu'il procure au niveau œdipien, tout en assurant fantasmes et affects. L'homosexualité primaire, nécessaire à l'adolescence, se fait porteuse du fantasme et le nourrit. La recherche du double de manière compulsive va elle à l'inverse contribuer à un effacement du fantasme et donc du pubertaire à l'œuvre.

De manière générale, il ressort toujours le difficile équilibre autour du double, qui est lié à sa dimension paradoxale. Si le double est identique, il n'ouvre pas à l'altérité. Si l'autre est trop différent, alors il n'est plus de l'ordre du double, et confronte à une altérité trop angoissante. Dans ce cas, il y a une crise de l'activité représentative. A l'inverse, si le double est identique, il ne peut exercer sa fonction de support et confronte à une sorte d'hallucination négative, là où la représentation serait recherchée (Maïdi, 2014). A propos du mythe de Narcisse et d'Echo, rappelant que le drame des deux protagonistes est de n'être confrontés qu'à eux-mêmes, sans réponse d'un autre subjectif pouvant permettre un travail de symbolisation et de subjectivation. Il n'y a pas de subjectivation sans intersubjectivité (Golse, 2014).

Le mythe de Narcisse rappelle l'importance du regard, au premier plan à l'adolescence. Nous l'avons d'ailleurs abordé précédemment à travers la place du corps à l'adolescence. Danon-Boileau (2009) évoque à ce propos un nouveau stade du miroir à l'adolescence, permettant de faire exister l'autre face à la solitude du vécu de son corps. Tout un jeu consistant à montrer et soustraire du regard va se mettre en place, le regard pouvant ainsi nourrir, sans pour autant contraindre. Les univers numériques et notamment les réseaux sociaux sont à cet égard révélateurs de cette forme d'extimité, soit d'intimité exposée, mais aussi régulée, à travers le choix des éléments présentés aux autres, ainsi que par le filtre des avatars, pseudonymes, et identités numériques permettant de modeler son image (Leroux, 2013).

Le groupe et les amis

La figure du double et du rapport à l'objet narcissique rappelle aussi l'importance du groupe à l'adolescence, bien qu'elle s'en différencie. Pour Chapelier (2008), il existe une spécificité du groupe d'adolescent, car pour ce dernier, l'illusion groupale s'y retrouve sur la durée, là où elle n'est que transitoire dans les groupes d'enfants et d'adultes. Chapelier revient sur la définition de l'illusion groupale par Anzieu en précisant que : « L'illusion groupale (Anzieu, 1984) est un état psychique collectif où les membres du groupe sont euphoriques car ils se sentent bien ensemble, et où ils ont le sentiment d'appartenir à un bon groupe (chef ou thérapeute compris). Cette nécessité de faire un bon groupe implique la projection des mauvais objets « sur les ténèbres extérieures ». Selon une idéologie égalitariste, l'illusion groupale est la contrepartie des angoisses archaïques, et elle génère des identifications primaires ou narcissiques. » (Chapelier, 2005, p.698)

Kestemberg (1999) évoque ainsi l'importance du groupe de pairs comme support d'identifications et conférant un idéal du Moi provisoire suffisant à restaurer l'estime de soi face à la blessure de la castration, tout en maintenant à distance les enjeux œdipiens. Dans ce cadre, le groupe a une fonction maturative, en permettant à l'adolescent une contenance et une mise à distance des objets parentaux offrant une possibilité d'élaboration pubertaire. Pour Chapelier (2008), cette élaboration passe d'abord par la constitution de fantasmes d'auto-engendrement. Ce fantasme permet de donner un sens à l'émergence de la sexualité génitale, en passant d'un investissement sexualisé familial œdipien à celui d'un investissement sexuel de type homo-générationnel. Il permet de mettre à distance la scène primitive, trop marquée par sa dimension œdipienne. Ce fantasme y offre une alternative, permettant de passer de l'homosexualité à l'homophilie. L'illusion groupale permet d'entretenir le plaisir à être ensemble et donc facilite la reconnaissance de la différence des sexes avant celle des générations. Néanmoins, l'illusion groupale permet aussi au groupe de servir de refuge et d'éviter la confrontation à la différence et aux conflits internes associés (Chapelier, 2005). Nous retrouvons alors une fonction paradoxale du groupe, dont les fêtes adolescentes en sont le paradigme pour Chapelier. Dans ces fêtes, le groupe permet d'alléger la pression surmoïque et donc d'autoriser la réalisation du désir en offrant un objet à la pulsion sexuelle acceptable par le Surmoi. Néanmoins, la relation amoureuse apporte de la différenciation chez les membres du groupe, en créant une relation à deux dans le groupe. Il y a donc une opposition d'intérêt entre l'investissement amoureux et l'illusion groupale. À travers ces aspects d'effacement de la différenciation, le groupe peut aussi contribuer à un enfermement dans des conduites délinquantes, à risques, sectaires... Il se forme alors une identité négative, comme dans la bande (Drieu, 2010). Le groupe de pairs vient alors servir de refuge face à l'impossibilité de faire le deuil de l'archaïque fusionnel. La recherche de sensations à travers les addictions, conduites à risques diverses, devient perpétuelle, à cause d'un manque de référence adulte, un défaut du rite qui reste

intime et non symbolique. Les conduites addictives vont aussi s'inscrire dans une logique paradoxale, en donnant l'illusion de faciliter la rencontre avec l'autre, tout en annulant ces effets de rencontre en renforçant l'illusion groupale et la fusion avec le groupe (Chapelier, 2005). À travers la constitution du groupe de pairs se pose aussi l'interrogation de l'adolescent dans son lien à l'autre, et de la qualité de l'autre. Ainsi, nombreux sont les adolescents à s'interroger sur qui relève du registre de l'ami ou du simple camarade (Givre, 2007). Pour l'auteur, à la suite de Winnicott, l'amitié serait liée à la capacité d'être seul en présence de l'autre, et « Le don spécifique de l'amitié [...] ressort de l'aptitude à enclencher un mouvement de subjectivation, sans que les protagonistes mesurent consciemment ce qu'ils donnent ou ce qu'ils reçoivent » (Givre, 2007, p.527). Amitié et remaniement subjectif seraient donc liés, et nous comprenons alors l'importance de l'amitié à l'adolescence en tant que porteuse de subjectivation, en plus de proposer des figures d'étayage et d'identification extra-familiale.

Culture et adolescence

Les groupes à l'adolescence vont aussi être traversés par une culture adolescente, qui va les influencer en même temps qu'ils vont la redéfinir. Au-delà de ce niveau groupal, la culture est aussi bien sûr présente au niveau individuel. La culture va offrir un espace pour les mises en scène du vécu pubertaire (Haza, 2020). Les adolescents et leurs conduites vont se faire l'écho des mouvements de notre société, pour tenter de se les réapproprier. Birraux (1990, 2010) observe la dimension sociale de l'adolescence avec l'importance du culturel, tout comme Kestemberg (1999) pour qui l'adolescence est à penser au niveau prégénital, génital, et socioculturel. Il apparaît que les formes d'expressions de l'adolescence vont se modifier au gré des mutations de la société. Il est notamment observé une disparition des rites de passage (Le Breton, 2015). Dès lors, avec la disparition de ces rites permettant d'inscrire les adolescents dans un devenir adulte, ils tenteraient par eux-mêmes de s'inscrire dans cet ordre, avec la création de substituts de rites par les conduites à risques. Ces conduites deviennent alors une tentative de symbolisation et de recherche d'identité, un appel aux adultes, sans nécessairement trouver d'écho chez ces derniers. Ceci renvoie alors aux dynamiques problématiques évoquées précédemment concernant le passage à l'acte. Outre la disparition des rites, il ressort aussi de notre société actuelle une tendance à la satisfaction immédiate, un impératif de jouissance, un déni du vieillissement passant par un culte de l'esthétique, d'un corps beau, sain et de l'individu performant. Dans l'ensemble, la société paraît tendre vers un effacement des limites allant de pairs avec une augmentation des sources d'excitations (Birraux, 2010 ; 2012). L'enfant de la latence se retrouve en difficulté à faire face à l'afflux d'excitations, empêchant le travail de latence pourtant fondamental comme préparation du processus pubertaire. Ces excitations sont de l'ordre de l'hypersexualisation, mais aussi d'injonction à la performance, notamment scolaire, tout en

s'inscrivant dans un cadre hyper-individualiste, faisant reposer sur l'individu la nécessité d'un accomplissement de soi de manière autonome, porteur de honte en cas d'échec, inévitable. L'effacement des limites pourrait également conduire à un brouillage des rôles familiaux et ces derniers alimenteraient cet effacement. Le passage d'une problématique du conflit à celle du lien conduirait à une angoisse sur la sécurité du lien, et amènerait les parents à éviter de poser des limites à leurs adolescents de peur de perdre leur amour (Jeammet et Corcos, 2001). En retour, les adolescents auraient à rassurer les parents sur le fait qu'ils soient de bons parents, empêchant pour certains l'expression de l'agressivité et donc l'autonomisation, alimentant alors l'allongement de la post-adolescence. Pour Cahn (2002), néanmoins, il faut se garder d'une critique de la société actuelle avec une nostalgie des temps passés. Il souligne plutôt qu'il existe une évolution de la société, avec de nouvelles formes d'être et de désirer, et rappelle la capacité des adolescents à s'adapter et à recréer des rôles et formes de socialisations dans un contexte aussi instable et incertain.

C'est tout l'enjeu de la culture que de procurer un espace transitionnel (Winnicott, 1971), entre Moi et non-Moi, permettant d'offrir une voie de sublimation à la pulsionnalité, si nécessaire à l'adolescence. Haza rappelle que « la culture, quelle qu'elle soit, crée donc un contenant et un prêt-à-penser, à fonctionner, à inventer, à partir duquel l'adolescent va se façonner, dans une création positive ou négative » et de rajouter « la culture s'enveloppe de représentations et de récits, elle offre la possibilité de se raconter, d'une façon détournée » (Haza, 2020, p.140). Toujours selon Haza, à l'adolescence nous observons un retour de la pulsion épistémophilique. Nous avons d'ailleurs constaté précédemment qu'elle était liée à l'expression d'une curiosité sexuelle, renouvelée à l'adolescence. Les objets culturels, externes, vont permettre de prendre de la distance avec les objets parentaux, de contenir l'excitation et de l'élaborer psychiquement.

Un bon exemple de ces formes de créations culturelles et d'adaptation est la création de cultures numériques. Si leurs travers sont nombreux et reprennent les éléments évoqués précédemment (immédiateté, hyperexcitation...), les adolescents ont aussi su utiliser le numérique de manière créative. À travers les usages des jeux vidéo, les adolescents vont pouvoir mettre en scène leur vécu pubertaire. Tisseron (2012, 2013) évoque la manière dont les adolescents vont investir leur avatar, représentation virtuelle du joueur dans le jeu vidéo. L'avatar va se trouver affublé d'un pseudonyme, souvent porteur d'un sens très singulier et parfois très explicite, sur le vécu de l'adolescent. En outre, à travers son avatar, le sujet va pouvoir mettre en scène ses vécus, et tenter de les élaborer à travers les situations rencontrées, les aventures proposées, mais aussi parfois celles créées. Si le corps de l'avatar est bien un corps virtuel, le corps réel de l'adolescent y est bien mis en scène parallèlement, notamment dans les choix concernant l'identité sexuelle (avatar masculin ou féminin), ou encore l'orientation sexuelle (avec la possibilité de romances dans le jeu), et de manière générale dans la dimension double du jeu comme source d'excitation et contenant de cette même excitation

pulsionnelle. Si l'agressivité est largement mise en scène dans les jeux de tirs ou de guerre, les enjeux libidinaux peuvent l'être tout autant, tant dans leur dimension tendre que sensuelle à travers les histoires vécues avec les différents personnages rencontrés, joueurs ou non joueurs. Les diverses cultures adolescentes, hip-hop ou urbaine, du manga, ou encore sportives, seront autant de déclinaisons de modalités d'expressions pubertaires.

Interactions entre pubertaire adolescent et pubertaire parental

L'évocation de la place du groupe et de la culture à l'adolescence a permis de souligner l'importance de la relation à l'environnement. Ceci rappelle la dimension structurante du socius, et plus encore d'un groupe particulier, la famille. La société et la famille, et leurs valeurs, occupent une place primordiale pour les adolescents. En effet, comme le rappelle Robert (2013), l'individu est, dès sa naissance, et même avant, inscrit dans la société, mais aussi la famille, ainsi que dans le conjugal. C'est ce qu'Aulagnier (1975) nomme le contrat narcissique. Une place est assignée à un sujet, lui permettant d'exister pour les autres, et donc pour lui-même. En retour, il se doit de s'inscrire dans cette place et d'en respecter les rôles et valeurs associés. Gutton (2014) souligne l'importance pour l'adolescent de trouver un équilibre suffisant dans le déploiement de l'adultité. Trop d'adultité va engendrer un refus du pubertaire et un manque, un défaut d'étayage permettant la différenciation. Or c'est la place que les adultes donnent aux adolescents qui va aussi déterminer ce rapport à l'adultité. Pour rappel, l'adultité est à entendre comme la « somme des invariants caractéristiques des figures d'adultes pour l'encore-enfant s'engageant dans le pubertaire » (Gutton, 2014, p.14). Or les dimensions de l'adultité et du pubertaire sont traversées par les idéologies sociétales. Ce sont elles qui vont influencer les modalités d'interaction entre adolescents et adultes (Gutton, 2002). Nous l'avons évoqué à plusieurs reprises, le processus pubertaire va impliquer des remaniements importants vis-à-vis des parents et de la sphère familiale. Il apparaît notamment la difficulté pour les parents de reconnaître leur propre pubertaire (Robert, 2013), à l'instar des adultes de manière générale, ayant tendance à oublier leur propre adolescence. En plus d'être confrontés à leur propre adolescence, bien souvent refoulée, les parents vont ne plus reconnaître leur enfant. Ils peuvent aussi au contraire trop s'y reconnaître, et être confrontés à la crainte de la répétition de leur vécu propre, notamment autour d'éléments traumatiques non élaborés. Ceci peut aussi conduire certains parents à répondre en miroir à la violence de l'adolescent, par la violence, confondant recherche de contenance et attaque personnelle (Marty, 2010). Le travail de dégagement, tout en maintenant un lien et une place dans la famille, confronte aussi les parents à une perte. Le narcissisme du groupe familial se trouve alors menacé, avec le risque d'une forme de suppression de la différence, d'écartier la figure du tiers et de rechercher à maintenir l'adolescent dans la famille (Barboza, Robert et Fernandes, 2017). La perte

est notamment celle de l'investissement narcissique que les parents pouvaient faire de leurs enfants, porteurs des espoirs qu'ils n'ont pu accomplir eux-mêmes. Cet investissement est nécessaire car il permet un accès à l'objectalité, mais peut aussi se révéler une entrave à l'accès à l'altérité, reprenant la question du double et de son ambivalence évoquée précédemment. À travers cet investissement narcissique ressortent les différentes pathologies du lien dans les familles d'adolescents, auquel il faut ajouter les liens de l'ordre de l'incestuel transformant les liens contenantants en relations d'emprises (Robert, 2013). Concernant la question de la relation parents/adolescents, il convient de distinguer ce qui relève des fantasmes de l'enfant et des réalités parentales en réaction à la puberté et au pubertaire de l'enfant, c'est-à-dire le pubertaire des parents (Gutton, 1991).

Dès lors, un travail est nécessaire sur le pubertaire des parents, à savoir les réactions parentales face au pubertaire de leur enfant. Si les parents reconnaissent le pubertaire de leur enfant et acceptent de devenir progressivement l'objet inadéquat, de perdre une forme d'amour qui devient trop sexualisé, alors ils pourront devenir obsolètes, ils ne seront plus séducteurs, permettant ainsi une pleine autonomisation de l'adolescent. L'obsolescence est ainsi un processus de désinvestissement de la réalité physique parentale. Cette obsolescence se manifeste notamment dans la capacité des parents à accepter un remaniement de l'organisation temporo-rythmique de la famille par l'adolescent, tout en conservant la structure (Blanchard et Balkan, 2009), à travers les horaires de coucher, de sorties... Ceci renvoie à la capacité des parents à reconnaître le changement pubertaire chez leur enfant devenu adolescent, tout en conservant un lien et une autorité posant cadre et contenance. Robert et Houssier (2011) rappellent l'intérêt d'un travail autour des frontières et des limites dans la sphère familiale. La chambre devient un lieu de l'intime, sanctuarisé, et y pénétrer aura rapidement valeur d'effraction. Les parents auront à entendre ce changement, et les liens auront à s'investir du côté de la tendresse, garante de l'obsolescence. La nécessité du maintien des liens a d'ailleurs à être reconnue par les parents et l'adolescent, car le lien familial est un lien primaire, on ne peut se séparer de ses parents, et c'est la nature du lien, autour de la différenciation, qui va évoluer. Gutton résume ainsi l'issue adolescents autour de l'obsolescence « L'obsolescence définit le surmontement du complexe d'œdipe par une réflexion ou un jugement sur les possibilités parentales réelles, susceptibles à l'âge de l'adolescence d'être appréhendées en meilleure objectivité [...] Il fonctionne comme une mise en doute ou une incitation à se défaire d'eux, à s'en séparer. Il porte également sur les avantages de la rencontre de l'objet potentiellement adéquat dont la valeur fonctionnelle est ainsi soulignée. » (réf, p. Gutton, 1991, p.143).

2.1.4.3. L'adolescent et son accompagnement.

L'ensemble de ces éléments amènent à évoquer les spécificités du travail psychothérapique avec les adolescents. Pour Braconnier et Barbe (2006), la psychothérapie des adolescents aurait plusieurs objectifs. Au niveau conscients et préconscients, il s'agirait de permettre d'identifier ses styles de coping et ses mécanismes de défense, de mieux différencier les mouvements internes de ce qui vient de l'extérieur, de repérer les états émotionnels et les exprimer, et de valoriser la mentalisation et la réflexivité. Au niveau inconscient, qui serait la spécificité de l'approche psychanalytique, l'objectif serait de repérer et interroger les représentations et fantasmes déclenchant des stratégies défensives et/ou des relations d'objets problématiques du sujet, ainsi que les associations sous-tendues par les affects problématiques.

Ainsi, pour Brusset (2014), une partie du travail de psychothérapie est d'effectuer une mise en représentation des nouveaux éprouvés. Nous pouvons convenir que « La narration discursive, à partir des éléments apportés par le vécu actuel mis en mots par l'adolescent, est la trame de son traitement psychothérapique », et d'ajouter que « Cette mise en mots, à travers l'expérimentation sécurisée de la distinction et de l'alliance entre le dehors et le dedans, met au travail la limite psychique (Houssier, 2003a). Par sa mise en récit, le vécu de l'adolescent vient à trouver une voie de représentation ». (Houssier, 2003, p.43). Le thérapeute a ainsi vocation à donner goût à la vie psychique et à s'intéresser à son monde interne trop souvent externalisé (Marty, 2009). La question de l'identification des éprouvés et des limites pour favoriser la différenciation apparaît de manière centrale (Jeammet, 2000). Le thérapeute va prêter son Moi-réalité à l'adolescent (Givre, 2014) afin qu'il l'internalise et que les mouvements projectifs soient diminués.

Pour Cahn (2002), le thérapeute doit offrir une réponse dans la relation, faire des liens entre conduites et pensées. Il doit offrir une contenance (Cahn, 2004) et une continuité. L'auteur insiste sur l'importance de déceler les mouvements de haine, de séduction et d'emprise afin de pouvoir s'en déprendre et se dégager des réponses habituelles de l'environnement face au fonctionnement de l'adolescent. Pour Gutton (1991), le thérapeute est invoqué comme un parent, mais son rôle est d'opérer un décalage par rapport à cela. Il doit tenir un rôle de « garant », amenant une co-construction dans la relation. Il doit permettre la déconstruction de l'infantile et l'élaboration du pubertaire (Gutton, 2009). C'est donc un travail de déconstruction/reconstruction, suggérant que l'autre est un semblable différent. À ce titre, le thérapeute apparaît comme devant être porteur d'une différence (Gutton, 2007). L'interrogation doit notamment porter sur le rejet de la sexualité dans le cas d'un « breakdown », permettant de se positionner à terme dans une identité sexuée (Zilkha et Ladame, 2010).

Dans tous les cas, l'ensemble des auteurs s'accordent à dire que l'interprétation et le fait de revenir

sur l'enfance, comme en pratique avec les adultes, n'est pas opportun avec les adolescents. L'interprétation peut faire violence, l'après coup de l'infantile n'est pas encore constitué (Marty, 2005) et ne permet donc de le travailler au même titre que pour les adultes. C'est l'actuel (Gutton, 2013) qui prime dans le travail avec les adolescents, notamment dans la relation avec l'environnement. Pour P. Mâle (Gutton, 2010, in Givre et Tassel), le thérapeute doit éviter tout moralisme, d'interroger l'acte sans aller travailler le fantasme, ce qui serait intrusif. Les conduites ont à être interrogées sans être interprétées pour reconnaître le passage à l'acte comme production psychique (Chabert, 1999). Gutton (2013) évoque à ce sujet la posture du confident, celui qui se fait témoin du vécu de l'adolescent, tout en respectant son intimité. Ceci implique que le thérapeute soit suffisamment à l'aise avec son propre vécu adolescent (Zilkha et Ladame, 2010), tant les adolescents se trouvent surtout sensibles à l'être du thérapeute (Givre, 2007), son authenticité et l'indéfectibilité de son soutien (Marty, 2009), et ce dès la première rencontre, souvent primordiale (Pinel, 1998).

En ce sens, et afin d'éviter l'installation d'une relation trop fusionnelle et incestueuse, lié à l'importance de l'investissement narcissique à l'adolescence, Jeammet et Corcos (2001) recommandent par exemple la mise en place de thérapie bi-focale, avec psychothérapeute et prise en charge psychiatrique, pour assurer la présence d'un tiers. Ce tiers est en effet important, car la prise en charge des adolescents est souvent parsemée de rupture du lien thérapeutique, d'acting out et d'aggravation des symptômes (Jeammet, 2000), éléments qui doivent être analysés par le thérapeute et faire l'objet d'un retour à l'adolescent (Guillaumin, 2001). Ceci doit conduire le thérapeute à positionner clairement des limites et à intervenir activement, comme évoqué précédemment, afin de se faire figure du répondant, sujet contenant grâce à son positionnement (Roman, 2021). Il apparaît aussi important de travailler avec l'environnement, notamment la famille, ce que rappelle Robert (2013). En effet, pour Jeammet (2000) le risque est grand qu'en l'absence de travail avec les parents, le travail effectué avec l'adolescent soit annulé par les réactions parentales que les adolescents cherchent eux-mêmes à susciter. Un espace doit être fait aux objets parentaux, dans le temps de la thérapie en les faisant exister dans le discours, mais aussi éventuellement dans le réel avec des rencontres (Marty, 2009). Un travail de co-construction du dispositif thérapeutique est donc à mettre en œuvre entre l'adolescent, ses parents, et le ou les thérapeute(s) pour s'adapter aux multiplicités des situations rencontrées et de l'évolutivité des problématiques adolescentes (Drieu, 2003). En ce sens, l'importance du travail institutionnel, mais aussi sur l'institution et son fonctionnement, est primordiale afin d'éviter la mise en œuvre d'un fonctionnement en miroir répétant la problématique de l'adolescent accompagné (Pinel, 2007). Le travail institutionnel va permettre de mettre en place la thérapie bi-focale évoquée précédemment, et de manière plus générale d'avoir pour objectif une intercontenance psychique avec une communication entre les différents espaces (Roman, 2021). L'environnement aura alors valeur de médium malléable, entre butée contenant et possibilité d'être

utilisé (Houssier, 2015) au sens Winnicotien, source de symbolisation.

La notion de médium est aussi importante en tant que disposition en soi. L'utilisation de la médiation dans la thérapie des adolescents, que ce soit en individuel ou en groupe, représente nombre d'avantages, notamment en évitant de confronter trop directement à un monde interne trop angoissant, tout en le mettant au travail. Le groupe va offrir un espace avec une liberté de parole et donc d'expression des fantasmes (Chapelier, 2016). Les dispositifs à médiation sont multiples. Kestemberg (1999) a par exemple longtemps promu l'usage du psychodrame avec les adolescents. Plus récemment, ce sont les médiations numériques, notamment à travers les jeux vidéo (Leroux, 2009 ; Haza, 2020), qui se trouvent de plus en plus utilisées, en supplément de la musique, du dessin, de théâtre, et bien d'autres (Chapelier, 2016). Cette souplesse nécessaire dans le cadre thérapeutique réside aussi dans les aménagements des conditions extérieures évoquées par E. Kestemberg (Jeammet, 2010), à savoir du milieu familial, professionnel ou scolaire. L'objectif n'est pas d'intervenir directement sur le psychisme de l'adolescent, mais de lui permettre de découvrir une autre réponse de l'environnement à son fonctionnement et d'ouvrir ainsi à une sortie de la répétition mortifère. Ceci souligne aussi l'importance d'une coordination entre les différents acteurs, ainsi qu'une certaine souplesse dans le cadre, pour éviter que des dispositifs trop rigides dans leurs critères d'inclusions en viennent à exclure les adolescents d'une prise en charge (Bence, Rolland et Cottencin, 2014).

Nous avons ainsi pu revenir sur la pensée psychanalytique de l'adolescence et ses différents développements. Il en est ressorti l'importance des bouleversements et remaniements à l'adolescence. La puberté, en conduisant à la maturité physiologique sexuelle, contraint l'adolescent à une relecture de sa relation à l'autre, et notamment aux objets parentaux. Les enjeux œdipiens se retrouvent réactualisés, avec une dimension nouvelle, celle d'une possibilité pour l'adolescent d'agir ses fantasmes. Le travail du processus pubertaire va être de réussir à symboliser pour penser au lieu d'agir, là où l'enfant avait à penser car il ne pouvait pas agir. Ce changement va être d'autant plus difficile que la puberté va susciter un vécu de discontinuité. Elle va confronter notamment à un corps changeant et parfois vécu comme étranger. Il sera alors source de souffrance car venant faire effraction. Le processus pubertaire est aussi un travail sur la potentialité traumatique de l'adolescence, potentialité d'autant plus forte que le narcissisme de l'adolescent aura été fragilisé dans les relations antérieures. Le corps sera le lieu du traumatisme, mais aussi du traitement du traumatisme. Les agirs vont donc avoir un rôle prépondérant à l'adolescence, et leur capacité à se mettre en scène va ouvrir la voie à une symbolisation du vécu pubertaire, permettant l'entrée en adolescents. À l'inverse, ils peuvent aussi manifester une impasse du processus pubertaire lorsqu'ils vont rester en attente de symbolisation. Dans ce contexte, les conduites addictives, au plus près du corps, vont être une modalité particulière de traitement du vécu adolescent.

2.2. Conduites addictives

2.2.1. Des premiers travaux à l'émergence de la notion d'addiction

2.2.1.1. Contexte sociohistorique

Conduites addictives et sociétés pré industrielles

Aborder le sujet de l'approche psychanalytique des conduites addictives nous convie dans un premier temps à rappeler le contexte de ces dites conduites, et ce d'autant plus au vue de son importance pour un sujet d'étude autant marqué par les enjeux socio-historiques, notamment avec la persistance de la question morale, judiciaire et normative qui l'entoure. Nous allons donc tout d'abord revenir sur l'histoire des drogues, avant d'évoquer la trajectoire de la constitution du concept d'addiction et les enjeux contemporains qui y sont associés.

Les drogues ont été présente dans l'ensemble des sociétés humaines et en tout temps. Morel (2019) rappelle que certains produits sont utilisés depuis des millénaires. C'est le cas de l'alcool, diffusé notamment par les Celtes et les Romains dans l'Antiquité en Europe. À cette époque, l'alcool est obtenu par fermentation naturelle. L'utilisation du tabac semble remonter à au moins 2000 ans avant J.-C., dans les Amériques. Celle du cannabis est évoquée pour la première fois en Chine aux alentours de 2700 avant J.-C., avant d'être rapportée en Europe au XVII^{ème} siècle, y connaissant un grand succès. Nous retrouvons une même antériorité pour la consommation de coca, dans les Andes, ou encore de pavot, dont on extrait l'opium. Morel précise que « des textes antiques mentionnent l'utilisation de l'opium comme médicament contre des douleurs et des diarrhées ainsi que pour calmer « les enfants qui crient trop fort » (Morel, 2019, p.5). Cet usage rapporté, qui peut aujourd'hui paraître décalé, nous renvoie aux trois principales fonctions des psychotropes dans les sociétés pré-industrielles (Rosenzweig, 1998). La fonction thérapeutique, comme évoqué avec l'opium, se retrouve pour l'ensemble des produits. Ainsi, lorsque le tabac est rapporté d'Amérique en Europe, la reine Catherine de Médicis en recommande l'usage. Le tabac aurait guéri la reine de ses migraines et le dauphin de ses maladies de peau. Les différents psychotropes étaient, à la Renaissance, vendus chez les apothicaires, puis en pharmacie. Le terme de « drogue » apparaît d'ailleurs au XVI^{ème} siècle pour désigner des dragées innocentes ou des médicaments soignant diverses affections (Nourrisson, 2017).

Autre exemple, jusqu'à la Renaissance, la maladie était associée à l'impureté et au châtement, et la

consommation du vin permettait l'expiation (Rosenzweig, 1998). Ceci nous conduit à une deuxième fonction, celle religieuse. Dans les cultures amérindiennes, l'ingestion de drogues permet de communiquer avec d'autres dimensions. L'usage est sacré dans le sens où il s'inscrit dans un service religieux. Dans la fonction thérapeutique et religieuse, la dimension du rite est très présente, avec un usage codifié, réservé à une certaine partie de la population disposant d'un savoir précis. Les deux fonctions se retrouvent d'ailleurs parfois mêlées, comme évoqué précédemment avec l'expiation de la maladie par le vin.

Enfin, la troisième fonction est sociale. L'usage est alors profane, ouvert à tous et sans connaissances particulières, même si un certain savoir est recommandé pour le bon usage. Cette fonction sociale, hédonique et festive reste néanmoins marginale jusqu'à la révolution industrielle et l'époque moderne (Morel, 2019). Elle reste l'apanage d'une élite aristocratique en Europe. Les consommations ne sont pas encadrées, voire encouragées, signe de savoir-vivre (Nourrisson, 2017). Dans tous les cas, le contrôle social se fait sous un angle moral ou religieux.

L'époque moderne, lutte contre la drogue et les drogués

Avant l'ère industrielle, les drogues étaient obtenues dans la nature, en les ramassant, puis en les cultivant. Désormais, elles vont pouvoir être produites de manière généralisée, standardisée, avec une large diffusion grâce à l'importance des quantités produites et du développement des moyens de communication et de la mondialisation. C'est avec cette démocratisation que les modes de consommation vont évoluer, ainsi que le regard qui y est porté. La consommation d'alcool se modifie, avec un large développement des alcools forts et spiritueux. C'est à ce moment-là que commence l'histoire des addictions. En effet, comme le rappelle Morel « l'histoire des addictions (précédemment dénommées « dépendances » et « toxicomanies ») ne se confond pas avec celle des drogues » (2019, p.8). Or c'est à la fin du XVIII^{ème} et surtout au XIX^{ème} siècle que se constitue un discours sur la dimension problématique des psychotropes avec une approche médicale qui se veut objective (Valleur, 2012). C'est avec la démocratisation que les psychotropes deviennent un produit d'addiction. Benjamin Rush écrit un ouvrage en 1784 dressant un tableau clinique des effets de l'alcool sur le corps et l'âme. Dès lors va se développer un modèle de l'intoxication. Le produit va intoxiquer l'individu, et il s'agit donc de l'éradiquer. Les termes en « isme » vont se multiplier : alcoolisme, tabagisme, morphinisme... renvoyant à une dimension biologique. L'alcool devient alors un fléau (Nourrisson, 2017). Il est tenu pour responsable de la désorganisation de la société, notamment car sa consommation par les classes populaires, visible, est considérée comme à l'origine des mouvements sociaux voire des révoltes, comme lors de la Commune de Paris. L'ouvrier, buvant de l'alcool industriel à des fins d'ivrognerie, est un « dégénéré », alors que le bourgeois buvant du vin fait montre

de distinction. Les bons et mauvais alcools, mais aussi buveurs, sont déterminés. Dès lors, un arsenal répressif va se mettre en place. Une loi contre l'ivresse publique et manifeste et contre l'alcoolisme est votée en 1873. Elle vise là encore les ouvriers, en précisant la dimension manifeste. En effet, ces derniers consomment de l'alcool davantage sur la voie publique. L'intoxiqué devient un délinquant, qu'il convient d'enfermer avec les « fous ». Si une forme de prévention se développe, il n'y a pas de traitement de l'alcoolique. Vers la fin du XIX^{ème} siècle, le modèle de la vulnérabilité prend son essor (Morel, 2019). Au-delà de la substance, c'est celui qui en fait usage qui pose problème. C'est le modèle de la dégénérescence, perversion ou encore sociopathie. Les « manies » se développent alors : toxicomanie, morphinomanie... l'accent est mis sur l'appétence particulière du sujet (Valleur, 2012) et la dimension passionnelle (Vuillaume, 2015). La morphinomanie se développe avec l'augmentation de l'usage de la morphine à des fins antalgiques par les médecins suite aux progrès de la chimie. Ces derniers et leur entourage en sont d'ailleurs les principaux à connaître des consommations jugées déraisonnables, persistant après l'effacement de la douleur à l'origine de la prescription (Vuillaume, 2015 ; Nourrisson, 2017). D'ailleurs, la prescription de cocaïne par Freud à son ami Fliess, qui mourut à cause d'une consommation importante, est révélatrice de l'époque. Cette prescription de cocaïne avait d'ailleurs été faite aux fins de substitution aux consommations d'héroïne de Fliess (Pirlot, 2013). Les lois vont donc se succéder afin de mettre au ban les alcooliques et toxicomanes qui deviennent des catégories sociales condamnées (Nourrisson, 2017) sous l'effet d'une judiciarisation doublée d'une médicalisation du phénomène des drogues.

Les années 1960, avec le développement d'une contre-culture contribuant à une nouvelle démocratisation des drogues va conduire à un renforcement de l'arsenal de lutte. Sur le plan politique, la loi du 31 décembre 1970 va représenter l'apogée et la synthèse des modèles de l'intoxication et de la vulnérabilité, la drogue doit disparaître, tout comme les drogués. Les drogues (enfin presque toutes, en dehors de l'alcool et du tabac) sont interdites, tout comme leur consommation, y compris dans le cadre privé. Les consommateurs deviennent des malades et des délinquants. Une loi pénale devient un moyen de promouvoir une politique de santé publique (Ehrenberg, 2002) et définit des interdits et des normes. « Le triangle d'or abstinence-désintoxication-éradication ne conduit pas la République à se demander comment protéger l'individu de lui-même pour éviter qu'il ne s'autodétruisse. Elle lui rappelle qu'il doit se conformer à la norme civique ou, à défaut, être soigné ou puni. » (Ehrenberg, 2002, p.906). Des centres spécialisés vont être créés pour prendre en charge les consommateurs. Ils vont se différencier selon les produits, avec les Centres de Cure Ambulatoire en Alcoologie, les CCAA, et les CSST, Centres de Soins Spécialisés aux Toxicomanes.

L'avènement des addictions

Sur le plan de la conception des addictions, les années 1960 vont mettre en évidence l'importance de la dimension sociale des consommations (Morel, 2019), entre revendication à disposer de soi-même, volonté d'abolir les valeurs traditionnelles, et quête spirituelle (Ehrenberg, 2002). Des soldats américains, dépendants aux opiacés au Vietnam, vont cesser rapidement leur consommation une fois rentrés au pays. Ceci va conduire à considérer les problématiques davantage en termes de conduites, regroupées en fonction des similarités plutôt que différenciées, et à amorcer le tournant des années 1990 en France. Les découvertes en biologie vont conduire à identifier des mécanismes neurobiologiques communs aux différentes drogues, alcool et tabac compris, à travers un dérèglement du système dopaminergique. Les catégories d'alcoologie, toxicomanie et tabacologie vont s'effacer au profit de celle de l'addiction (Fortané, 2010). Le regroupement sous le vocable d'addiction vient effectuer la synthèse bio-psycho-sociale, entre un individu, un produit et un environnement, reprenant la formule d'Olievenstein (Olievenstein, 1983). Il vient aussi signer une évolution dans la conception des usages portée par un contexte particulier. Dans les années 90, l'épidémie du VIH peine à être jugulée et les dommages sont importants. Les autorités publiques sont amenées à intervenir pour développer une politique de Réduction des Risques (RdR) impulsée par les associations d'usagers de drogues. Les seringues sont mises en vente dans les pharmacies, puis les traitements de substitutions aux opiacés commencent à être utilisés. Ces derniers, en limitant l'injection, réduisent aussi les risques de transmission du VIH, et au-delà d'autres pathologies telles que l'hépatite C. Progressivement, des usages qui étaient alors de l'ordre d'une problématique sociale, le fléau menaçant la société, deviennent une problématique médicale. L'utilisateur n'est plus – autant – un déviant perturbant l'ordre social, et devient un malade, avec une pathologie. La prise en charge dans ces centres se fait dans un premier temps suivant une orientation psychanalytique, sous l'égide notamment de Claude Olievenstein (Blaise et Rossé, 2011) avec la création du Centre Marmottan en 1970. La dimension sociale de la problématique est partiellement écartée dans la mise en place des dispositifs de soins, alors même que l'influence du social venait elle-même d'être reconnue. L'orientation psychanalytique va mettre l'accent notamment sur la question de la demande et dénoncer l'obligation de soin et la contrainte (Ehrenberg, 2002). Néanmoins, elle va rejeter en partie l'usage des traitements de substitution aux opiacés (TSO), dans une crainte d'aliénation de l'utilisateur au pouvoir médical (Blaise et Rossé, 2011). Ce positionnement va rencontrer la crise du VIH et la critique des TSO va être associée à un refus de mise en œuvre de moyens de se protéger face à l'épidémie. L'approche psychanalytique rate le coche de la réduction des risques sur fond de diminution de son influence au niveau international, conduisant à une disparition de son apport dans la prise en charge des addictions. Il a notamment été reproché à l'approche psychanalytique de s'en

être tenue à une position idéologique, alors que la situation exigeait d'abord d'éviter l'augmentation des décès liés au VIH, ce que l'approche de la réduction des risques a permis efficacement. Dès lors, nous nous trouvons dans une situation où : « la psychiatrie et la médecine participant activement, au nom de la santé publique, à la définition des normes de comportements dans tous les domaines de l'existence, et notamment dans le domaine des dépendances aux psychotropes, où les comportements relevant de l'addiction sont progressivement intégrés dans le DSM » (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders) (Philibert et Cattacin, 2016, p.24). La dimension du sujet, à travers l'étude des passions, manies, disparaît progressivement pour laisser place à une approche descriptive des troubles avec une base neurobiologique. L'addiction devient alors une maladie du cerveau. La clinique des addictions se base sur la symptomatologie (Ehrenberg et Lovell, 2001) avec un projet pragmatique visant à une adaptation et normalisation des comportements (Jacquet et Rigaud, 2000), correspondant tout à fait à une approche de réduction des risques sanitaires, dite faible (Jauffret-Roustide, 2011), sans pour autant développer une philosophie de la RdR, centrée sur l'utilisateur, dite forte, et qui sortirait d'une dimension normative. Une classification des usages se met en œuvre, entre usage, abus, usage nocif, et dépendance. Les grandes études de santé publique se développent, notamment avec la création de l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies qui deviendra l'actuel Observatoire Français des Drogues et Tendances addictives. L'usage de substance psychoactive est alors inscrit comme facteur de risque (Fortané, 2010) qu'il s'agit de réguler. L'addiction se voit apposer une discipline dédiée, l'addictologie.

Si les addictions sont donc très présentes de nos jours, c'est donc notamment liée à la construction socio-historique du terme, qui peut interroger sur la dimension de niche écologique associée (Hacking, 2001). À travers ce terme, Hacking questionne la manière dont des classifications peuvent être effectuées, influencer elles mêmes l'objet de la classification, à savoir des êtres humains, et dépendre donc étroitement du contexte.

En outre, la présence des addictions est aussi liée à l'élargissement du nombre de conduites concernées (Saïet, 2016). Ainsi, au-delà des addictions les plus communément admises, à l'alcool, au tabac, au cannabis ou encore à l'héroïne, nous retrouvons aussi toutes les addictions comportementales, avec un large spectre, présentés comme des addictions : au sport, au travail, aux jeux d'argent, aux jeux vidéo, aux écrans, au sexe, à la nourriture... sans que ces conduites ne relèvent parfois de la définition de l'addiction. Le passage d'une définition rattachée d'abord au produit, puis à la défaillance du sujet et à une définition symptomatologique a ouvert la voie à une extension toujours plus grande des conduites entrant dans le champ des addictions, venant alors à perdre le fondement commun de ces conduites. En effet, le débat est toujours intense quant à savoir si certains comportements relèvent de l'addiction ou non, et ce d'autant plus que nombre de ces comportements font partie du quotidien de la grande majorité de la population. La question de l'addiction aux écrans,

ou encore au travail ou au sport, est à ce titre assez révélatrice, d'autant plus suite au développement du télétravail et à l'isolement généralisé faisant suite à la crise du Covid durant les années 2020, 2021 et 2022.

2.2.1.2. Actualité des addictions : définitions, enjeux, débats.

Ainsi, les addictions apparaissent comme une construction sociohistorique traduisant une évolution de la conception des drogues, de leurs usages et des usagers. L'étymologie du mot addiction renvoie au latin *addictus*, « dit à », au sens d'attribuer quelque chose à quelqu'un (Saïet, 2019). Dans les tribunaux romains, un individu ne pouvant payer sa dette pouvait se retrouver *addictus*. Il devenait esclave d'un maître afin de rembourser sa dette. Dans le vieux français, le terme d'addiction se retrouve pour désigner la « contrainte par corps » exercée par l'autorité judiciaire. Cette contrainte était exercée là encore sur un individu ayant une dette. L'expression s'est ensuite déplacée du domaine juridique à celui médical, et du sens concret au sens abstrait. L'addict est celui qui a perdu sa liberté face au produit ou au comportement. La dimension de perte de liberté est aussi celle qui est rappelée par l'usage du terme de dépendance, souvent confondu avec celui d'addiction. Issue elle aussi d'un terme juridique, la dépendance renvoie à une relation d'asservissement, celle d'un fief vassal vis-à-vis d'un fief dominant. Dans le domaine des drogues, le terme d'addiction va apparaître dès les années 1930 dans le milieu psychanalytique. Nous y reviendrons ultérieurement. En France, c'est Joyce Mc Dougall qui va réintroduire ce terme, dans son acception contemporaine (Fortané, 2010, Saïet, 2019). L'usage du terme par Mc Dougall, en lieu et place de celui de toxicomanie, est volontaire « J'ai choisi le terme anglais d'“addiction”, plutôt que son équivalent français de “toxicomanie” parce qu'il est plus parlant d'un point de vue étymologique. “Addiction” renvoie à l'état d'esclavage, donc à la lutte inégale du sujet avec une partie de lui-même, tandis que la toxicomanie indique un désir de s'empoisonner. Or telle n'est pas la visée originelle du dit “toxicomane” ». (Mc Dougall, 1982, p.55). Or pour les raisons évoquées précédemment, l'usage du terme porté par la psychanalyse ne s'est pas imposé. C'est avec le changement de paradigme médical qu'il s'est développé, et notamment avec la définition de Goodman en 1990. Ce dernier décrit l'addiction comme un « processus par lequel est réalisé un comportement qui peut avoir pour fonction de procurer du plaisir et de soulager un malaise intérieur, et qui se caractérise par l'échec répété de son contrôle et sa persistance en dépit des conséquences négatives » (Saïet, p.62-32). Ainsi le diagnostic se base sur le repérage de la répétition compulsive d'une activité, l'obsession pour celle-ci et sa persistance malgré des conséquences négatives.

Il est à noter néanmoins que la 5^{ème} édition du DSM ne dispose pas d'un diagnostic d'addiction, mais

de « troubles liés à l'utilisation d'une substance ». À partir de ce trouble est décliné une sévérité, suivant le nombre de critères rencontrés chez le sujet. De deux à trois critères, le trouble est léger, de quatre à cinq il est modéré et à partir de six il est sévère, les critères étant au nombre de onze : 1) La substance est souvent prise en quantité plus importante et pendant une période plus longue que prévu. 2) Il y a un désir persistant ou des effets infructueux pour arrêter ou contrôler l'usage de la substance. 3) Beaucoup de temps est passé à se procurer la substance, à la consommer ou à récupérer de ses effets. 4) L'usage répété de la substance aboutit à l'incapacité de remplir des obligations majeures au travail, à l'école ou à la maison (par exemple : absences répétées ou mauvaises performances au travail en rapport avec l'usage de la substance, absences répétées en rapport avec la substance, suspensions ou exclusion de l'école ; négligence des enfants ou du ménage). 5) L'usage de la substance est poursuivi malgré des problèmes sociaux ou interpersonnels persistants ou récurrents, causés ou aggravés par les effets de la substance. 6) D'importantes activités sociales, professionnelles ou de loisir sont arrêtées ou réduites à cause de l'usage de la substance. 7) Usage répété de la substance dans des situations dans lesquelles celle-ci est physiquement dangereuse (par exemple : conduite automobile ou d'une machine malgré l'altération des capacités par la substance). 8) L'usage de la substance est poursuivi malgré l'existence de problèmes physiques ou psychologiques persistants ou récurrents vraisemblablement provoqués ou aggravés par la substance. 9) Tolérance, définie par l'un ou l'autre des signes suivants : besoin d'augmenter notablement les quantités de substance pour atteindre l'intoxication ou les effets désirés ; effet notablement diminué lors de l'usage continu des mêmes quantités de substance. 10) Sevrage se manifestant par l'un des signes suivants : syndrome de sevrage caractéristique de la substance ; la même substance (ou une substance étroitement apparentée) est consommée pour soulager ou éviter les symptômes de sevrage. 11) Existence d'un *craving*, d'un désir fort ou d'une pulsion à consommer une substance. (American Psychiatric Association, 2015).

À cette dimension symptomatologique descriptive va aussi s'ajouter une approche neurobiologique tentant de souligner les spécificités des processus neurobiologiques de l'addiction. Ainsi, les recherches dans le domaine mettent en avant l'importance du rôle de la dopamine dans l'addiction. Cette dernière susciterait une hyperdopaminergie conduisant le cerveau à produire moins de dopamine endogène (Chagraoui, Lamy, Thibaut, 2008). Le sujet aura alors recours à la drogue pour retrouver un niveau de dopamine permettant l'accès au plaisir. D'autres neurotransmetteurs seraient aussi en cause dans l'addiction, et notamment ceux glutamatergiques. Au final, il apparaît que la perte de contrôle de la consommation correspondrait à des modifications du système de récompense au niveau limbique et du système de la récompense. Les addictions impliquent aussi des modifications du système de stress, à travers le sevrage, et des modifications du cortex frontal, préfrontal et amygdalien à travers le *craving* (Dervaux, 2017).

L'approche est ici descriptive et symptomatologique, tant au niveau comportemental que neurobiologique, et donc bien éloignée de l'usage du terme d'addiction par Mc Dougall, qui interrogeait par là la dimension subjective de l'individu.

Outre les termes d'addiction et de dépendance évoqués précédemment, nous pouvons aussi retrouver ceux de *conduites addictives* que je retiendrai dans le cadre de mon travail ou encore de *pratiques addictives*. Pour Reynaud, Parquet, & Lagrue (2000), le terme de « pratiques addictives » renvoie aux « pratiques de consommation susceptibles d'induire une addiction ». Ils ajoutent plus loin que « ce terme de pratiques addictives [...] paraît permettre de mieux intégrer la dimension sociale des comportements de consommation que la notion de conduites addictives, qui est souvent utilisée dans le même sens, mais qui tend à privilégier les mécanismes psychiques sous-jacents ». Bien souvent, addiction, dépendance, conduites addictives et pratiques addictives sont des termes qui tendent à être utilisés indifféremment. Nous pouvons néanmoins noter que les pratiques vont souligner une dimension sociale et les conduites une dimension psychique, regroupant toutes formes de consommations et comportements, avec dépendance ou non. L'addiction elle va avoir une définition plus restreinte, puisque excluant les consommateurs ou comportements ne répondant pas aux critères de compulsivité et de répétition, malgré les conséquences négatives associées. Enfin la dépendance, renvoyant à l'asservissement, est effectivement présente dans l'addiction, mais se retrouve aussi dans bien d'autres modalités relationnelles, telles que dans le vieillissement, le handicap, et renvoie de manière générale à la condition humaine, surtout à la naissance. La notion de conduites addictives est donc celle qui renvoie le plus spécifiquement à la prise en compte de la fonction psychique de la consommation, tout en y englobant ses différentes modalités, de l'ordre de l'addiction ou non, d'où l'intérêt de la retenir pour ce travail de thèse.

Au-delà de ces considérations épistémologiques, de nombreux auteurs soulignent tout de même la plus forte présence des conduites addictives dans notre quotidien. Nous l'avons évoqué précédemment, le développement des moyens de productions et de diffusion semble y avoir contribué. Au-delà, c'est l'ensemble des valeurs de la société occidentale qui semble favoriser ces conduites. Ainsi, à la suite de Chambon et Couteron (2019, p.121), nous retrouvons « des facteurs liés à un estompage des cadres et des modalités de contrôle collectif des comportements individuels ; des facteurs liés à une culture de l'intensité, de l'excès et de l'accès immédiat à l'objet du désir ; des facteurs liés aux impératifs de gestion de soi-même dans une culture de la singularité et de la performance ; des facteurs liés à l'aggravation des déséquilibres économiques et à la précarisation d'une partie toujours plus importante de la population ». Pirlot (2013) évoque la place prépondérante prise par les médicaments psychotropes, conduisant à une recherche chimique d'apaisement et une absence de résolution dans le lien à l'autre. Ehrenberg va dans ce sens lorsqu'il évoque l'évolution du rapport aux drogues, avec désormais une logique de dopage, à savoir un effacement des limites

entre consommation pour traiter un trouble et consommation pour augmenter les performances. Pour ce dernier, « L'usage massif de substances diverses se présente comme un corrélat de la culture de l'initiative individuelle généralisée et de la revendication identitaire totale (« c'est mon choix ») au sein de laquelle nous sommes désormais voués à vivre » (Ehrenberg, 2002, p.908).

Si la place des addictions dans notre société apparaît indéniable, il nous paraît néanmoins important de souligner qu'au-delà d'une augmentation des consommations et des comportements addictifs, nous assistons surtout à une mutation des modes de consommations et des comportements et à un effet de représentations sociales, autour du fléau et du danger, toujours présentes. Ceci est attesté par plusieurs études épidémiologiques. Ainsi, en 1961 en France, la quantité d'alcool mise en vente par habitant âgé de 15 ans et plus était de 26 litres (équivalents d'alcool pur) contre seulement 10,4 en 2020. Cette baisse significative suit celle de la mise en vente des vins, alors que les ventes de spiritueux et bières tendent à stagner (OFDT²). En outre, le pourcentage de consommateurs d'alcool au cours des sept derniers jours est passé de 36% pour les hommes, et 12% pour les femmes, en 1992, à respectivement 15 et 5% en 2017. Ceci permet aussi de souligner la dimension genrée des consommations d'alcool - qui se vérifie pour l'ensemble des produits - ces dernières étant bien plus présentes chez les hommes que chez les femmes, même si l'écart tend à se réduire avec la diminution des inégalités de genre et l'homogénéisation des modes de vie (Spilka et al., 2018). L'évolution de la consommation de tabac suit celle de l'alcool. En 1974, 42% des français entre 18 et 75 ans avaient un usage occasionnel ou régulier de tabac, contre 32% en 2018. À noter encore une fois la différence de genre. Cette diminution est en effet surtout due à la baisse de consommation des hommes, de 59 à 35,3%, alors qu'elle reste stable chez les femmes, de 28 à 28,9%. (OFDT)³. Enfin, pour le cannabis, la tendance est à la hausse, avec 4,4% des français entre 18 et 64 ans, ayant consommé au moins une fois dans l'année en 1992, pour 11% en 2017. L'augmentation se retrouve tant chez les hommes que chez les femmes. Nous pouvons néanmoins noter que les usages sont stables entre 2014 et 2017, et même à la baisse chez les adolescents de 17 ans entre 2000 et 2017 (OFDT⁴ ; Spika et al., 2018). Enfin, en ce qui concerne les autres drogues illicites, les usages restent largement en deçà des trois produits précédemment cités, avec une stabilité du pourcentage de personnes ayant expérimenté au moins une fois dans leur vie de l'héroïne, de 0,6 à 0,7% entre 2000 et 2017. Les données pour le crack elles, ne varient pas, restant autour de 0,6% sur ces mêmes années. Une augmentation des expérimentations est à noter pour les stimulants, cocaïne et amphétamines, passant de 0,9 à respectivement 2,8 et 2,3%, avec néanmoins une stabilité depuis 2008. Les consommations d'Ecstasy sont plutôt à la hausse, avec

² <https://www.ofdt.fr/statistiques-et-infographie/series-statistiques/alcool-evolution-des-quantites-consommees-par-habitant-age-de-15-ans-et-plus-depuis-1961-en-litres-equivalents-dalcool-pur/>

³ <https://www.ofdt.fr/statistiques-et-infographie/series-statistiques/tabac-evolution-de-lusage-occasionnel-ou-regulier-parmi-les-18-75-ans/>

⁴ <https://www.ofdt.fr/statistiques-et-infographie/series-statistiques/cannabis-usage-au-cours-de-la-vie-parmi-les-17-ans/>

toutefois de fortes variations, passant de 2,1 à 3,4% (OFDT)⁵. Enfin, nous pouvons regrouper sous l'appellation « Nouveaux Produits de Synthèses » (NPS) l'ensemble des nouvelles drogues arrivant régulièrement sur le marché. Ils renvoient surtout à des usages spécifiques, comme lors de pratiques sexuelles de groupes, appelées « Chemsex ». Ils restent donc marginaux au vue de la place des autres produits (OFDT)⁶. L'ensemble de ces données tend ainsi à relativiser les propos sur l'importance croissante des addictions dans notre société et nous invite donc à prendre des précautions sur la manière dont nous pensons les conduites addictives, leur place dans la société et dans le vécu subjectif des individus, que nous allons aborder désormais en revenant sur l'évolution des conceptions psychanalytiques des addictions.

2.2.1.3. Psychanalyse et addiction, perspective historique

Les premiers écrits psychanalytiques traitant des addictions sont issus de Freud, mais néanmoins sans texte dédié et de manière assez peu développée. Ce peu d'intérêt pourrait s'expliquer par les rapports de Freud avec le tabac. Il semble que son rapport au tabac et à la cocaïne ait pu en faire un angle mort de sa pensée, tout comme son éducation religieuse (Jacquet et Rigaud, 2001). C'est au détour de travaux sur d'autres sujets qu'il va aborder les addictions. Freud emploie plusieurs termes pour qualifier les addictions. En 1890, il va évoquer les « habitudes morbides » pour parler de l'alcoolisme, la morphinomanie et des aberrations sexuelles. En 1898, il utilisera le terme *Abgewohnung*, traduit par accoutumance. Enfin, il emploiera le terme *Sucht* pour « manie », traduit par « addiction » par Laplanche (Pirlot, Psychanalyse des addictions, 2013), qui s'avère peut-être le plus proche de la notion actuelle d'addiction (Jacquet et Rigaud, 2001). Dès 1890, il va donc souligner la similitude entre addiction et sexualité, qu'il va reprendre en 1897 dans une lettre à Fliess. Dans cette dernière, il évoque une similarité entre la consommation d'alcool, de morphine, de tabac et la masturbation. Il relie les « manies » à la question de la sexualité, en rappelant par ailleurs que l'entrée dans les toxicomanies se fait la plupart du temps durant la puberté avec le réveil de l'activité sexuelle hormonale (Pirlot, 2013, p.57). Freud évoque notamment l'importance des liens entre alcoolisme, masturbation et homosexualité refoulée. Les consommations de psychotropes seraient des substituts de la masturbation. L'alcool y apparaît comme un *Surgenbrecher*, un « briseur de soucis », et serait une forme autothérapeutique, le produit pouvant prendre la place de l'objet primordial et permettant de se soustraire à la réalité. En effet, pour Freud, les « addictions » pourraient être des restes somatopsychiques d'angoisse de séparation (Freud, 1920). L'addiction, en suscitant un orgasme

⁵ <https://www.ofdt.fr/statistiques-et-infographie/series-statistiques/evolution-de-l-usage-au-cours-de-la-vie-de-substances-psychoactives-hors-alcool-tabac-et-cannabis-parmi-les-17-ans/>

⁶ <https://www.ofdt.fr/produits-et-addictions/de-z/nouveaux-produits-de-synthese/>

libidinal halluciné, aurait pour fonction d'éviter le travail d'élaboration de l'angoisse de castration. Nous retrouvons donc chez Freud l'idée de l'addiction comme solution, mais illusoire, dans le sens où elle prive d'une élaboration.

Dans la foulée de Freud, plusieurs de ses contemporains ont abordé le sujet des conduites addictives. L'angle ouvert par Freud, à savoir d'un lien entre les addictions et la sexualité, va continuer à être exploré. Abraham va évoquer les liens entre homosexualité et alcool, ainsi qu'entre alcoolisme et perversion. Pour Abraham (Pirlot, 2013), l'acte de boire va prendre la place de l'activité sexuelle normale. L'alcool permettrait d'obtenir une excitation sexuelle en même temps qu'il empêcherait de poursuivre une activité sexuelle normale. Il va aussi revenir sur la dimension d'homosexualité autour de l'alcool, portée notamment par la proximité affective présente dans les lieux de consommation. Ces liens entre alcoolisme et homosexualité sont également décrits par Ferenczi.

Rado va évoquer aussi les liens entre effets des produits et plaisir sexuel, y voyant une similitude avec le plaisir sexuel dans la consommation. Ces différents auteurs vont s'inscrire dans la lignée des propos de Freud sur l'addiction, en mettant en avant la manière dont les consommations vont être une forme de substitut de l'activité sexuelle.

En outre, il est intéressant de noter l'aspect transnosographique qui ressort pour partie de ces premiers travaux. Rado parlera de la versatilité des sujets dans le choix des produits, évoquant ainsi les bases de la notion d'addiction tout comme celle de polyconsommation. Ferenczi avancera lui aussi une vision générale et transnosographique des addictions. Glover va être le premier, dans les années 1930, à employer le terme de *drug-addiction*, et il fait une première différenciation entre celles novices et celles inoffensives, tout en admettant la présence d'un continuum entre les diverses formes. Il en viendra plus tard à utiliser le terme d'*addiction* seul. Fenichel va poursuivre dans cette voie et proposer un travail dédié aux addictions. En véritable précurseur, il va poursuivre les travaux sur la dimension perverse des addictions, mais va aussi souligner les liens avec le traumatisme. De plus, il va aborder le sujet des addictions comportementales à travers la boulimie, le jeu ou encore la sexualité. Il va rappeler comment dans la sexualité addictive, l'autre va occuper la même fonction que l'objet drogue pour les toxicomanes. Il va aussi souligner la dimension de solution de l'addiction, idée déjà évoquée par Freud et Ferenczi avec un aspect autothérapeutique. Des travaux des premières générations de psychanalystes, nous pouvons donc retenir un lien, avec une possible substitution, entre sexualité et addiction, une dimension compulsive et autothérapeutique, ainsi qu'une approche transnosographique et regroupant les addictions avec une tentative d'identification de mécanismes communs. Ces éléments sont notamment ceux explorés par Bergeret (1982) lorsqu'il rappelle l'absence d'une structure de personnalité propre aux toxicomanes, et qu'il existe plutôt des aménagements communs aux différentes personnalités de toxicomanes. Il est intéressant de noter que ces divers aspects sont ceux qui vont être retravaillés par l'émergence contemporaine du terme

addiction, la psychanalyse actuelle, mais aussi les travaux des neurosciences, soulignant bien notamment l'importance de l'accès au plaisir dans les addictions, et la similarité avec le plaisir sexuel procuré par les drogues (Reynaud, 2010). Nous assistons donc à une sorte de retour aux sources, après plusieurs décennies marquées par une approche différenciée par produits, avec en toile de fond l'objectif de l'abstinence.

Les travaux des années 60 à 80 vont ainsi chercher à définir les spécificités de chacune des addictions, entendant que le fonctionnement psychique du toxicomane serait différent de celui de l'alcoolique. Par ailleurs, les travaux se sont surtout centrés sur ces deux problématiques et les autres conduites addictives ont peu été abordées.

Concernant la question des consommations d'alcool, les premiers travaux francophones seront notamment ceux de Mijolla et Shentoub (1973). Ils explorent entre autre la pertinence de l'accompagnement psychanalytique de ce public jugé difficilement analysable. Dans leur sillage, d'autres auteurs vont décrire pour cette problématique un défaut dans la mise en représentation, avec un appui sur le factuel (Monjauze, 1991, Pedinielli et al., 1997). Cet aspect laisse apparaître des similitudes avec le fonctionnement opératoire (Pirlot, 2003) ou encore un fonctionnement en faux self (Monjauze, 1991). La question d'une homosexualité latente est présente, comme nous l'avons précédemment abordé avec les premiers travaux psychanalytiques sur le sujet, mais aussi avec ceux de Brelet-Foulard (2008). L'auteur y souligne également l'importance de la dimension du groupe comme soutien narcissique. Elle se retrouve aussi dans une recherche d'indifférenciation. Cela se manifeste dans le bar, l'ambiance, ou encore le fait de trinquer, ce qui est rappelé par Monjauze. Cette dernière évoque aussi chez la personne alcoolique un défaut de contenance, avec une psyché « liquide » et une défense contre des angoisses psychotiques d'écoulement, se basant sur le fonctionnement autistique, la bouteille apparaissant alors comme un objet contenant. Descombey (2003) va aussi dans le sens d'une défaillance des limites, avec une recherche d'indifférenciation, une indistinction des générations et une recherche du même dans l'alcoolisme. S'y ajoute une forme de dépression anaclitique souvent présente. La consommation d'alcool apparaît comme une tentative d'évitement de la dépression. Tant les éléments dépressifs que le défaut de contenance et l'indifférenciation dedans/dehors, soi/autrui seraient à associer avec un défaut de portance dans les relations précoces (Monjauze, 1991). Les alcoolisations seraient alors une tentative de recréer la situation d'indifférenciation nourrisson/mère « mal portante » et de rechercher une relation maternante portante dans la relation à l'autre. L'auteur souligne aussi la différence avec la toxicomanie. L'alcoolique serait dans une temporalité circulaire avec l'impossibilité de différencier les générations alors que le toxicomane aurait une temporalité discontinue et mettrait en jeu la différence des générations pour l'annuler.

Les travaux sur la toxicomanie présentent notamment l'importance du défaut de symbolisation.

Ainsi, Bergeret (1982) évoque à ce propos une prévalence du comportement et l'incapacité à se constituer un objet parental interne. L'objet drogue vient alors prendre sa place de manière illusoire, dans le réel. Gébérovitch (1984) parle lui d'une symbolisation autophage, avec la présence de sensations à la place de représentations. Il y aurait incorporation à la place de l'introjection avec la création d'un trou irreprésentable, défaut de représentation souligné par la douleur physique du manque venant à la place de la souffrance psychique. La dimension d'incorporation et de trou se rejouerait dans le réel de l'injection, la seringue venant trouser la peau. Il y aurait eu une effraction du maternel sur l'infans dans les relations précoces. Cette effraction susciterait l'illusion d'une omnipotence avec la nécessité d'être un Moi idéal pour la mère effractante et donc non séparée. Cette illusion d'omnipotence implique une tendance à la transgression de la loi et est entretenue par un fonctionnement familial culpabilisant, où le sujet chercherait à se racheter car étant pointé responsable de la souffrance familiale, souffrance pourtant déjà présente et donc entraînant une course sans fin et un cercle vicieux. La question de l'idéal revient souvent dans les travaux sur la toxicomanie, comme le souligne de M'Uzan (2004) en rappelant l'échec de la constitution du Surmoi et la quête répétitive d'un moi-idéal. Le Poulichet revient elle aussi sur l'effraction maternelle, et évoque la prise de toxique comme une tentative de générer un corps étranger afin d'éviter des identifications menaçant d'envahissement (Pardinielli et al. 1997). Ces derniers rappellent également les travaux d'Olivenstein sur le miroir brisé et le besoin de colmater une brisure de l'image de soi par la consommation.

Si nous ne pouvons que souligner l'apport de ces travaux, surtout en leur temps, nous pouvons aussi nous interroger sur la pertinence de leur conception, notamment au vu des éléments socio-historiques abordés précédemment. En effet, nous pouvons nous demander dans quelle mesure cette approche par produit n'est pas le reflet d'une époque à plusieurs titres. D'une part, avec une conception de l'addiction sur le modèle de l'intoxication, le produit détermine la problématique, dans sa matérialité même (la bouteille, la seringue...). On peut s'interroger dans quelle mesure cette approche ne reprendrait pas finalement l'approche biologique où les propriétés pharmacobiologiques des produits vont déterminer leurs effets et usages, délaissant la dimension intrapsychique. D'autre part, cette approche traite d'une clinique qui est aussi le produit de son époque. Dans un contexte répressif où le consommateur d'héroïne est de facto un délinquant, la dimension transgressive est alors mise en avant, mais l'aurait-elle autant été si la consommation n'avait pas été une transgression, à cause des représentations sociales différentes sur les produits ? À ce titre, il est intéressant de noter par exemple que la dimension transgressive des consommations de cannabis chez les adolescents, si souvent mise en avant, ne semble plus tant avoir cours, avec la banalisation des consommations de cannabis dans notre société (Obradovic, 2017). La dimension transgressive n'est pas intrinsèque au fonctionnement psychique du consommateur, elle est aussi socialement définie. Enfin, s'ajoute à cela

l'idée qu'il y aurait une structure de personnalité en fonction du produit consommé, et donc propre au toxicomane ou à l'alcoolique. Or si le débat a pu être grand sur le sujet, la dimension transnosographique des addictions semble désormais faire consensus. La clinique actuelle tend à souligner la diversité des profils de consommateurs, à prendre en compte les polyconsommations. En effet, 9% des consommateurs adultes d'alcool, de tabac ou de cannabis, ont une consommation courante de deux produits ou plus en 2014 (OFDT)⁷. De plus, nous pouvons souligner l'évolutivité des conduites, tant dans leur fonction que dans le choix des produits ou comportements.

Dès lors, il nous paraît pertinent de revenir sur une approche psychanalytique des addictions et plus largement des conduites addictives, et d'en souligner la spécificité. En effet, l'utilisation du concept d'addiction permet, dans une approche psychanalytique, de mettre en avant la fonction de la conduite, et donc la dimension psychique, en mettant de côté la place du produit (Saïet, 2016) et d'éviter l'écueil évoqué précédemment sur l'approche par produit. Ainsi, plusieurs traits de l'addiction ont pu être mis en avant. Pédinielli et Bonnet en donnent la définition suivante : « répétition d'actes susceptibles de provoquer du plaisir mais marqués par la dépendance à un objet matériel ou à une situation recherchés et consommés avec avidité » (Pédinielli et Bonnet, 2008, p.43). Pour Le Poulichet (1987), la particularité des conduites addictives serait dans la fonction du *pharmakon*. Le Poulichet précise que la conduite addictive possède à la fois la fonction du remède et du poison, mais que la dimension du poison a eu tendance à être mise en avant au détriment de celle du remède. Or en considérant la dimension du remède, de l'automédication, nous recherchons aussi la fonction de la conduite. Ceci permet donc d'indiquer de nouveaux objectifs thérapeutiques, non pas du côté de l'abstinence, mais du côté de l'apport pour le sujet de ce qui lui fait défaut et qui est recherché dans l'addiction. Catteeuw (2002) met aussi l'accent sur l'étude de la fonction de l'addiction. C'est d'ailleurs ce qui en fait selon elle son intérêt en permettant au passage d'éviter un éclatement du champ des addictions, ce qui remettrait en cause sa pertinence. Elle souligne l'intérêt d'avoir une approche processuelle des addictions, d'en rappeler l'aspect dynamique au-delà de l'approche économique. La dimension économique n'est pas à négliger. De M'Uzan (1984) a bien souligné comment les addicts, en l'occurrence toxicomanes en son temps, pouvaient être esclaves de la quantité. Face à un débordement du pare-excitation, l'acte addictif viendrait apporter un apaisement par la décharge des excitations. Pirlot (2013) a d'ailleurs souligné les similitudes entre le fonctionnement addictif et celui des problématiques psychosomatiques. Néanmoins, nous tenons aussi à souligner l'aspect dynamique, comme rappelé par Catteeuw (2002). Ainsi, cette dernière décrit trois fonctions addictives : celle défensive, celle d'étayage de la personnalité, et celle désorganisatrice. Ceci permet de souligner la dimension de remède, de poison, et l'attachement à la conduite. Cet aspect

⁷ <https://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/France2021-03-UsagesFR.pdf>

dynamique est également rappelé par Brusset (2018). Il explique que les addictions ne sont pas que de l'ordre de la décharge. Il observe aussi des fonctions défensives, et substitutives avec une grande variabilité des manifestations et intensité. L'addiction tendrait à procurer un fonctionnement psychique en extériorité, avec un évitement de la pensée et du monde interne, mais selon des degrés divers en fonction de chacun. À travers l'extériorité, l'addiction pose aussi la question du rapport à la dépendance et à la contrainte. Jeammet et Corcos (2001) rappellent comment l'addiction peut être une tentative d'évitement de la dépendance à l'autre, en substituant la relation à un autre dans l'altérité par une relation d'emprise. L'objet addictif, avec sa dimension extérieure, donne l'illusion de pouvoir être maîtrisé et de ne jamais manquer, évitant ainsi d'être dans une situation de dépendance qui serait insupportable car marquée par des relations antérieures traumatiques. D'ailleurs, pour Mc Dougall « L'objet addictif est un objet idéalisé, car censé pouvoir résoudre magiquement les angoisses et le sentiment de mort interne. Nous avons tous des comportements addictifs, mais cela forme un symptôme lorsque ces comportements sont les seuls recours face à surcharge d'affects. » (Mc Dougall, 1996, Eros aux mille visages, p.233) Ainsi donc, « Ce qui signe l'addiction ce n'est pas le comportement en lui-même mais l'utilisation qu'en fait le sujet » (Pédinielli et al., 1997, p.42). La fonction de l'objet addictif et la relation avec ce dernier est donc au premier plan. La dimension d'avidité et de compulsivité serait présente, mais à des degrés divers, surtout si nous nous plaçons dans l'optique des conduites addictives. La dimension économique est donc à prendre en compte, mais sans négliger celle dynamique. Maintenant que nous avons défini le contexte, les enjeux et les différents termes rencontrés autour des addictions, nous allons nous intéresser plus en détail à l'approche psychanalytique des addictions.

2.2.2. Economie psychique de l'addiction, le rapport au monde interne

2.2.2.1. Constitution de la pensée : présence à absence, de l'hallucinoire à la représentation

Avant de développer les travaux sur les spécificités des processus de pensées dans les conduites addictives, nous souhaitons revenir sur la constitution générale de la pensée. Nous l'avons évoqué précédemment, la sensorialité se trouve donc à la base de la vie psychique. L'activité de liaison des impressions sensorielles va permettre la constitution du soi, mais va aussi ouvrir à l'autre, ainsi qu'aux processus de pensées. Il convient dans un premier temps de revenir sur quelques définitions. En effet, concernant le sujet de la constitution de la représentation et des processus de pensée, certaines confusions ont pu être présentes dans le corpus psychanalytique. Freud lui-même

tendait à utiliser parfois de manière imprécise les termes de sensation et de perception. Ainsi, la sensation est une expérience émotionnelle, tel un ressenti de plaisir, déplaisir ou encore insécurité. La perception, elle, est liée à la mémoire et à une forme de représentation (Despinoy et Pinol-Douriez, 2002). Enfin la représentation, elle, dispose de définitions diverses. Ainsi, la représentation peut être considérée comme le fait de rendre présent sensoriellement ce qui est absent, mais elle peut aussi être une fonction produisant des contenus représentationnels. Enfin, pour d'autres, c'est un processus engendrant d'autres représentations. Dans ce cadre, tout mouvement psychique peut avoir une potentialité de représentance. Toujours pour Despinoy et Pinol-Douriez (2002), la dernière définition paraît la plus intéressante, car elle permet d'intégrer la question du négatif, du non advenu, avec une dimension plus dynamique.

Une fois ces définitions préalables effectuées, nous pouvons revenir sur le développement du processus de représentation. Nous l'avons évoqué précédemment à propos du plaisir et de la satisfaction, une expérience première de satisfaction est nécessaire pour permettre la représentation de l'objet et supporter son absence. Pour Freud, le bébé, après avoir eu une expérience de satisfaction avec l'objet, va halluciner cet objet lorsqu'il va s'absenter (Ciccone et Lhopital, 1991). L'expérience première va être empreinte d'une sensation. Si cette expérience est empreinte de satisfaction, alors l'image mnésique, soit l'image de l'objet, et la trace mémorielle, soit la mémoire du besoin, vont être liées. À un besoin va répondre un objet, et cette relation va s'inscrire dans la mémoire. En l'absence de l'objet, ce dernier va être halluciné, afin de tenter de retrouver la satisfaction associée. Si, lors de l'hallucination de l'objet, le nourrisson est satisfait par l'objet, alors il fera l'expérience que l'hallucination satisfait (Ciccone, 2008). Dans ce cas, l'hallucination devient illusion. À travers cette illusion va aussi se constituer la sensualité. Pour Schmidt Kitsikis (2002), la sensualité est une expérience entre dedans et dehors, en tant qu'elle s'origine dans la rencontre de la sensorialité et du désir. Avec la concordance de la satisfaction et de l'expérience sensorielle du moi corporel, la sensualité va émerger et offrir une position limite entre hallucinatoire et activité fantasmatique et donc de pensée. Elle ouvre à la retenue de la satisfaction du désir et donc à la figurabilité psychique. L'expérience sensuelle est de l'ordre de l'expérience du différer, et ouvre donc à la représentation. De manière générale, l'expérience est celle de l'illusion au sens winnicottien (Winnicott, 1971), d'un espace intermédiaire, qui va permettre l'intériorisation de l'objet à travers la répétition, dont nous avons souligné l'importance. À force de répétition d'expériences de satisfaction permettant l'illusion, le nourrisson va pouvoir supporter progressivement l'absence de l'objet et donc l'intérioriser, ces rencontres renforçant de plus en plus la liaison entre image mnésique et trace mémorielle. Néanmoins, l'objet ne pourra être intériorisé que si l'illusion ne reste que partielle. En effet, en absence de variation, il n'y a que répétition, et l'objet restera un objet subjectif, sans altérité, échappant au sujet. À l'inverse, si l'illusion n'est pas assez présente, nous retrouvons les vécus d'agonie primitive

évoqués précédemment. La perception de l'objet et l'éprouvé conjoint de satisfaction vont donc ouvrir à la représentation, représentation qui devra néanmoins être nourrie régulièrement par la perception de l'objet, sans quoi la représentation ne suffira pas à maintenir l'objet vivant psychiquement et le nourrisson sera confronté à la perte. Pour Ciccone et Lhopital (1991), une précision néanmoins s'impose, à savoir que les propos de Freud sur le fait que l'hallucination soit à l'origine de la pensée semblent contestables. En effet, pour ces derniers, l'hallucination paraît davantage être assimilée à un processus à la place de la pensée. Pour Freud, l'hallucination de l'objet est un acte d'investissement psychique éloigné des perceptions, car restant inconsciente, et non représentée. Ce n'est qu'une fois les traces perceptives des objets reliées aux restes des perceptions de mots, processus de symbolisation, que l'expérience devient consciente. L'hallucination seule ne pourrait donc être à l'origine de la pensée. Elle ne le serait qu'en ouvrant sur l'illusion, qui elle permet une ouverture sur l'autre, avec un manque progressif permettant la représentation. Pour Bion, le processus débute par une préconception, c'est-à-dire une attente, un élément virtuel. Ensuite se produit la conception, à savoir la rencontre entre la préconception et l'expérience préconçue dans le réel. C'est le champ de l'illusion. Enfin, la pensée va se produire lorsque la préconception va finir par rencontrer une frustration, dans la mesure où cette dernière va rester supportable. L'objet à l'origine de la frustration va alors devenir une pensée afin de rendre la frustration plus supportable. Si la capacité à la frustration fait défaut, le sujet restera dans l'hallucination, avec l'omnipotence et l'omniscience (Ciccone et Lhopital, 1991).

Finalement, si une hallucination peut bien ouvrir au processus de représentation, ce serait l'hallucination négative décrite par Green (Green, 1993). En effet, cette dernière est la non-perception d'un objet présent. Seul un travail du négatif va permettre d'ouvrir à l'absence, en signant la capacité à tolérer cette absence. En effet, une désensorialisation est nécessaire pour laisser advenir la représentation et le fantasme (Konicheckis, 2002), nous l'avons évoqué précédemment et c'est donc l'opération de l'hallucination négative qui effectue cette désensorialisation. Néanmoins, le négatif peut aussi avoir une valeur de néant, tendant vers la mort psychique. Là encore, un équilibre doit être nécessaire pour conférer à l'hallucination négative une dimension constructrice et non destructrice.

Dans une autre perspective, César et Sarah Botella vont aussi évoquer l'importance du manque (2001). Pour ces derniers, l'hallucination ne pourra jamais vraiment retrouver l'objet primaire de satisfaction, qui va rester perdu. La solution hallucinatoire va échouer. Cet échec va constituer un appel pulsionnel, à la recherche de l'objet, et donc aussi à la perception du manque dans une dimension consciente. Le travail de pensée, à travers ce qu'il met en jeu du manque, ouvre donc également au désir, au sexuel dans le sens d'une poussée, et ouvrant aussi au fantasme. Ces derniers permettent de mettre un sens aux sensorialités à travers un scénario regroupant les sensations (Konicheckis, 2002). C'est donc toute la sexualité qui va aussi se trouver irriguée par ce mouvement

qui va de la présence, la sensation, puis l'hallucination, vers le travail de perception et de représentation.

En fait, tout l'enjeu du travail de pensée se constitue autour du passage de l'identité de perception à l'identité de pensée (Roussillon, 2001) et de l'articulation avec l'hallucination. Il apparaît que cette activité de liaison semble être opérée par des formations intermédiaires, de l'ordre de l'illusion, de la créativité, du jeu.

Il est intéressant de noter que ces processus n'auront de cesse de se mettre en œuvre tout au long de la vie, en connaissant des évolutions mais aussi des achoppements (Despinoy et Pinol-Douriez, 2002). Le monde interne ne va avoir de cesse de déconstruire et de se recréer au gré des nouvelles perceptions du monde externe. Ces dernières offrent des possibilités de réalisation du désir et des fantasmes, et renouvellent donc des expériences de satisfaction. À l'inverse, des expériences de privations sensorielles peuvent conduire à un trouble dans la constitution du Soi, ces dernières ne pouvant plus servir de base à la perception puis à la représentation. Une sur-sollicitation sensorielle et un défaut d'hallucination négative peuvent aussi empêcher la constitution de la représentation et le travail d'élaboration psychique et de subjectivation associé. Nous retrouvons là une situation de l'ordre du traumatisme, par excès d'excitations. Ces variations dans le rapport à la sensorialité seront particulièrement présents à l'adolescence, avec la recrudescence de sensations corporelles nouvelles. Elles seront parfois difficilement contenues, ces dernières restant des expériences de l'ordre des éléments beta décrits précédemment. De manière plus générale, ces éléments bruts vont constituer des éléments traumatiques, qui occupent une place centrale dans les conduites addictives.

2.2.2.2. Vécu traumatique

Dans la clinique des addictions, ce qui frappe rapidement est la rencontre avec le vide et l'ennui. Nombreux sont les auteurs à revenir sur cette dimension, soulignant par là notamment la difficulté à rester vivant, en tant que clinicien, face à des personnes qui paraissent éteintes psychologiquement. Ceci est d'autant plus frappant lorsque l'objet addictif a été mis à distance (Blanc et Gaudriault, 2014). La répétition est présente, dégageant l'impression d'une force aveugle confrontant à l'impuissance et au vide derrière cela (Cloës, 2017). Ceci a conduit à aborder l'addiction du côté du non advenu, lié au traumatisme, et non du côté du manque ou du refoulement. Le traumatisme va être très présent dans la clinique des addictions, tant du côté de l'excès que du manque d'excitation.

Nous avons commencé à aborder la question du traumatisme en évoquant celui du pubertaire et ses modalités. Il nous paraît désormais pertinent de revenir sur la place du traumatisme dans le développement de l'individu. Nous avons évoqué précédemment la question du refoulement et du

non advenu, elle recoupe la différenciation entre le traumatisme primaire et le traumatisme secondaire. Pour Roussillon (1999, Agonie...), à la suite de Winnicott, l'expérience subjective se constitue en trois temps dans la relation à l'autre. Nous avons déjà rappelé comment l'intersubjectivité était à la source de la subjectivité, elle va aussi être à la source des défaillances des processus de subjectivation, dont le traumatisme est le désorganisateur. Le premier des temps de l'expérience subjective est le temps X. Dans ce temps, l'objet maternel, ou encore l'objet d'attachement, cesse d'être présent pour l'enfant. Freud (1920) a déjà évoqué comment, en l'absence de l'objet, l'enfant pouvait continuer à le faire exister, notamment à travers le jeu du *fort da*, mais aussi des auto-érotismes, avec la succion du pouce par exemple. Les expériences de satisfaction à travers l'autoérotisme permettent de faire vivre l'objet, dans la mesure où il renvoie à une expérience de satisfaction avec l'autre. La succion du pouce prend le relais du sein. L'autre qui n'est plus là est halluciné, il reste présent. Néanmoins, passé un certain temps de solitude, l'hallucination manque de support et s'étiole. Les auto-érotismes n'apportent plus autant de satisfaction, renvoyant de moins en moins à un autre qui s'oublie, et les capacités de liaison des excitations diminuent pour être mise en échec. C'est le temps X, dans lequel les ressources internes s'épuisent. Le temps X s'inscrit dans le cadre des défaillances temporaires et inévitables de la mère (Khan, 1976), constitutives de la mère suffisamment bonne pour Winnicott (1958). Ceci va conduire le nourrisson progressivement au temps X+Y. Face cet épuisement, un état de détresse va se mettre en place. Si des traces mnésiques d'expérience de satisfaction en relation avec l'objet ont pu se constituer, ce qui est normalement le cas si les auto-érotismes sont opérants, alors le nourrisson se trouve dans un état de manque. Si l'objet revient, apporte sa réponse à temps, alors il va être source d'une nouvelle satisfaction. Il sera aimé en sa présence et haï en son absence. Une certaine forme de constance et de fiabilité va permettre de supporter les absences de l'autre car elles seront accompagnées d'une garantie de retrouvaille et de comblement du manque. Le contrat narcissique (Aulagnier, 1975) va se constituer dans ce cadre. L'objet va assurer sa présence en cas de besoin, mais va attendre en retour une reconnaissance. L'attestation de l'existence de l'autre est réciproque, même si elle peut parfois se faire dans un fonctionnement aliénant. C'est sur ces bases que peuvent se former les traumatismes secondaires. Le traumatisme secondaire est le modèle des états névrotiques. Une situation a été vécue et représentée, et la représentation va être refoulée, n'étant pas supportable psychiquement. La levée du refoulement permet le retour aux sources du conflit, à ce qui a manqué, a été absent, passant de l'actuel à celui intrapsychique infantile, et permettant ainsi de revenir sur le traumatisme pour l'élaborer. Le traumatisme secondaire est constitué de matière, car pour que quelque chose manque, il faut qu'il ait été présent, et l'enjeu du psychisme va être d'éviter le manque.

Néanmoins, si l'objet ne se présente pas, le manque se transforme en état de traumatisme primaire, c'est le temps X+Y+Z. Le nourrisson se retrouve démuné et sans recours face à sa détresse psychique.

C'est un état de tension et déplaisir sans représentations, mais avec sensations et perceptions, et donc traces, qui va se mettre en place. Le nourrisson va se retrouver confronté au désespoir, ainsi qu'à une situation dans laquelle la réponse de l'autre n'a pas eu lieu, elle est non advenue. Le nourrisson ne peut pas savoir que cette réponse lui manque, étant donné qu'il n'a pas pu faire l'expérience de sa présence et de la satisfaction qui va avec. Il est à noter qu'ici, l'absence de réponse adaptée est autant du côté de l'absence de l'objet, que de sa trop forte présence, méconnaissant par là même les besoins subjectifs. Faoro-Kreit (2020) revient notamment sur les propos de Mc Dougall, évoquant le traumatisme lié à une dépendance de la mère à son enfant, l'empêchant de développer ses propres ressources psychiques. Ceci souligne aussi la dimension de la transmission transgénérationnelle des traumatismes dans les addictions (Hachet, 2003). Poursuivant dans ce sens, Sinanian et al. rappellent que le traumatisme est d'abord lié à un défaut des réponses de l'objet, et ils citent Mc Dougall pour qui il y a un « défaut d'intériorisation d'une mère soignante et rassurante » (Sinanian et al., 2014, p.176). Green (1982) évoque aussi l'importance de la déception et de l'impréparation dans cette construction du traumatisme, se plaçant dans le sillage de Freud (1926) pour qui l'angoisse signale une vocation à se préparer à l'événement et ainsi diminuer sa potentialité traumatique. L'objet inconstant ne va pas remplir sa fonction de miroir, et le Moi du sujet aura autant à lutter contre ses propres pulsions que contre l'objet. Il est d'ailleurs important de noter que cette constitution du traumatisme n'est pas directement liée à un événement, à moins d'une disparition totale de l'objet. Le manque de fiabilité de l'objet va aussi apparaître à travers la répétition de ces failles. Khan (1976) évoque le concept de traumatisme cumulatif comme d'une accumulation silencieuse des brèches que sont les adaptations déficientes de la mère aux besoins de l'enfant. Ces défaillances dans le rôle de barrière, de pare-excitation, n'ont valeur de traumatisme que par accumulation et rétrospectivement. Khan précise aussi que le traumatisme cumulatif se met en place durant le stade préverbal de la relation mère nourrisson. Dès lors, comme évoqué précédemment concernant le traumatisme et l'adolescence, pour Roussillon (1999), un clivage du moi va se mettre en place, entre une partie représentée et une non représentée, en retrait de la subjectivité, pour se retirer de l'expérience psychique. Néanmoins, cette partie reste psychique et va avoir un effet sur le fonctionnement psychique. Le clivage n'étant pas une solution en soi, il se doit d'être répété ou de mettre en place des défenses contre le retour de l'état traumatique. Le traumatisme va d'ailleurs tendre à se rejouer, tenter d'y trouver une issue différente, comme évoqué précédemment. Il va se rejouer selon les modalités dans lesquelles il s'est mis en œuvre, c'est à dire à un niveau préverbal.

C'est à ce moment que l'objet addictif peut trouver ses diverses fonctions, entre maintien d'un clivage, défense et réactivation paradoxale du traumatisme. Ainsi, Audibert (2014) évoque l'addiction comme une stratégie face au traumatisme de solitude. Face au vécu de détresse et d'agonie, le sujet ne peut développer sa capacité à être seul, tant en présence qu'en l'absence de l'autre. Faute de cette

capacité, le sujet va éprouver une difficulté à se sentir être, dans la constitution du « Je », et là où la solitude doit permettre au « Je » d'advenir, à travers notamment la différenciation, elle va se montrer désorganisatrice, réveillant les traces des vécus agonistiques. Le sujet addict va se comporter en réponse à la crainte d'un effondrement, qui a déjà eu lieu, d'où la crainte qu'il se répète. Les sensations des conduites addictives vont alors permettre de maintenir un sentiment de continuité d'existence qui serait mis à mal en leur absence. L'importance de ces traumatismes précoces va donc conduire à un déficit narcissique, faute de constitution des assises narcissiques suffisantes, et les incidents de la vie quotidienne prendront alors valeur de traumatisme important, s'engouffrant dans les failles laissées par les traumatismes antérieurs (Descombey, 2003). La question de la répétition apparaît alors au premier plan, car pour Hachet (2003, p.16) « un sujet porteur d'un clivage du Moi ne renonce pas à tenter de rendre cohérentes les composantes de l'expérience insuffisamment symbolisée, même s'il en dénie le souvenir ou les traces douloureuses ». Ravit (2003, p.88) va aussi dans ce sens lorsqu'elle évoque que l'addiction serait une « déconstruction/reconstruction du traumatisme : l'excès des excitations éprouvées (le manque tout comme l'ingestion du produit) passe par une logique somatique qui permet de laisser dans l'ombre la violence du traumatisme psychique ». Elle permet d'extérioriser le traumatisme, de le gérer par le dehors. Ceci présente plusieurs avantages. L'extériorisation permet une fonction protectrice vis-à-vis des excitations, tant internes qu'externes. En outre, cela permet d'ancrer l'impact de l'objet dans le corporel, hors représentation psychique. Néanmoins, l'inconvénient est que l'absence d'inscription pousse à la répétition de l'addiction, et donc aussi de la situation traumatique. C'est ce qui fait que « l'objet d'addiction se présente comme un « opérateur » de l'expérience traumatique » (Ravit, 2006, p.198). L'excès du manque et de la consommation est de l'ordre de l'effraction et de l'excès d'excitation, au même titre que le vécu traumatique. Sinanian et al. (2014) vont dans le même sens lorsqu'ils évoquent une répétition masochiste dans l'addiction, pour tenter de lier le traumatisme. C'est l'angoisse qui serait recherchée, celle de la détresse face à l'abandon, pour tenter de la maîtriser. Ils citent Duparc pour qui il y aurait deux tendances chez certains sujets addicts « Une tendance négative, qui se contente de décharger à répétition le trauma sans se le représenter, maintenant l'hallucination négative, le déni et le clivage. Et une tendance positive qui cherche à lier le trauma par la fonction liante de la sexualité, au prix d'une érotisation masochiste de la douleur et de la répétition » (Duparc, 2001) (p.182). Le sujet est alors travaillé entre tentation de réparation, du côté de la vie psychique, et tentation du négatif, du blanc et du vide. Pour Green (1982), face à la répétition des blessures narcissiques, une carapace peut se mettre en place pour se protéger des traumas, au prix d'une mortification de la vie psychique. C'est l'œuvre du narcissisme négatif, dans lequel la non satisfaction de désir objectal paraît préférable à sa satisfaction qui contraindrait alors à reconnaître la dépendance à l'objet, qui a été inconstant et sans fiabilité. L'objet addictif pourrait dans ce contexte permettre d'éviter la satisfaction de désir objectal,

tout comme maintenir une absence d'excitation, tendant vers le vide du narcissisme négatif. Nous avons ainsi posé les bases de la dimension traumatique dans l'addiction, liée au traumatisme primaire. Il convient néanmoins de préciser l'importance du second temps du traumatisme, celui de l'adolescence, faisant le lien avec nos propos précédents sur le sujet. En effet, l'objet addictif, outre son rôle face aux traumatismes primaires, va aussi trouver une fonction face au traumatisme pubertaire, qui lui-même s'ancre dans les traumatismes primaires. La conduite addictive va permettre de se défendre contre ce trauma, en évitant la rencontre avec l'objet (Pirlot, 2012) porteur de la génitalité, et donc menaçant, tant au niveau narcissique qu'œdipien. La drogue permettrait un effacement de l'excitation génitale et des fantasmes incestueux (Pirlot, 2015). Elle serait là encore une défense contre l'effraction traumatique tout en empêchant son élaboration.

En revenant sur la genèse des traumatismes en lien avec les addictions, nous avons ainsi souligné l'importance du clivage, et au-delà de l'abrasement psychique, à travers notamment la recherche du négatif qu'ils représentent. L'ensemble de ces éléments est étroitement lié aux conditions d'émergence de la pensée, évoquées précédemment, et va aussi influencer sur le destin des représentations et de l'affect dans l'addiction.

2.2.2.3. Représentation et affect dans l'addiction

L'importance du traumatisme primaire dans la clinique des addictions va impliquer une attaque des capacités de symbolisation primaire. C'est ce qui peut conduire à évoquer un défaut des capacités de représentation dans l'addiction. Ainsi, Brusset (2018) souligne le défaut de liaison entre les processus primaires et les processus secondaires. Pour rappel, Roussillon (2001) résume les caractéristiques des processus primaires et secondaires. Dans les processus primaires, l'énergie est non liée, l'identité est de perception, il n'y a pas de négation. Sont à l'œuvre le déplacement ou encore la condensation. La représentation est représentation-chose. Enfin la logique primaire est hors temps et de l'ordre de l'idiosyncrasie, propre à chacun. Dans les processus secondaires, l'énergie est liée. L'identité est de pensée, soit avec représentation, qui est représentation-mot. La négation est possible, avec une logique de non-contradiction et une temporalité. Enfin, il y a un fonctionnement par conventionnalité et non strictement singulier. L'exemple type du fonctionnement du processus primaire est de l'ordre du principe de plaisir comme dans le rêve, alors que le processus secondaire est de l'ordre du principe de réalité, comme avec l'usage du langage verbal. Revenant à Brusset, il apparaît ainsi que dans certaines problématiques, il y aurait un défaut du préconscient dans son activité représentative. Les traces mnésiques évoquées précédemment ne pourraient passer de la trace inconsciente à celle consciente, mais Brusset évoque aussi un défaut de liaison entre les traces

perceptives et celles inconscientes. Au-delà d'un défaut de représentation, les addictions semblent être également associées à un défaut de l'activité de liaison des traces, de l'activité méta-représentative ou réflexive. Cette défaillance dans les capacités de liaison conduit, selon Pirlot (2012), à la présence de processus primaires non liés, avec des sensations trop intenses débordant l'appareil psychique du point de vue quantitatif. Ce débordement place aussi le fonctionnement psychique au-delà du principe de plaisir, du côté de la répétition. Ainsi, à défaut de représentation, la logique du plaisir est mise à mal, et le fonctionnement addictif va alors s'inscrire dans la logique de la répétition et de l'immédiateté. La trace reste ici non figurée, dans une forme de proto-représentation. Nous reviendrons ultérieurement plus en détail sur la constitution de la symbolisation. Nous pouvons néanmoins retenir que le défaut de présence de l'environnement maternant empêche l'élaboration de l'hallucination négative (Green, 1993). En effet, cette dernière relevant de l'absence, elle ne peut se constituer qu'à partir d'une présence. L'hallucination négative ne pouvant se constituer, elle ne pourra donner contenance aux représentations, et ces dernières se trouveront donc défailtantes. La trace va rester du côté de la perception, ne disposant pas du cadre pour s'inscrire comme représentation-chose et encore moins représentation-mot. Le recours à l'addiction sera dans ce cadre une conséquence de ce défaut de représentations, mais aussi un moyen d'éviter certaines représentations défailtantes (Gaudriault, 2020). Monjauze (1991) va dans ce sens lorsqu'elle évoque chez les alcooliques une fonction de représentation altérée, mais aussi la présence de certaines représentations ineffaçables et restant brutes. Ces représentations sont alors des emprunts au socius et non retravaillés par le sujet, dans la logique d'un faux-self. Nous observons alors la présence d'un discours déconnecté de la vie psychique interne. Les représentations seraient en fait des représentations en négatif, autour du vide, de l'ordre du fonctionnement pictographique décrit par Aulagnier (1975).

Ces défaillances dans la fonction de représentation renvoient aussi à la dimension de l'affect. Selon Laplanche et Pontalis (1964), « l'affect est l'expression qualitative de la quantité d'énergie pulsionnelle et de ses variations » (p.12). Pour Delourmel (2009), la transformation des excitations pulsionnelles en affect psychique se trouve à l'origine de la vie psychique. L'affect le plus élémentaire, celui de se sentir exister, va être à l'origine du plaisir, avec des formes de plus en plus différenciées. L'affect a aussi une dimension réflexive. Il témoigne de la perception de mouvements internes, ainsi que des sensations de plaisir-déplaisir. À travers les défaillances de la fonction de représentation, se trouverait ainsi aussi une défaillance de l'expérience de l'affect, l'affect étant lui-même une forme de représentation en tant qu'il informe sur le vécu, c'est un signal. Il est néanmoins distinct de la représentation, il en forme son pendant « L'affect serait ce *reste* qui, de la pulsion, ne peut être réduit par la représentation (Green, 1995, p.316) et garderait ainsi le pouvoir *toxique* de déclencher des « pulsations » excitationnelles somato-biologiques- jusque dans ses excès. » (Pirlot, 2017, p.10).

En rapport à ce possible excès, Mc Dougall (1989) évoque la notion de désaffectation chez les patients psychosomatiques ou addicts. Ces profils, désaffectivés, présentent des relations à autrui sur un mode pragmatique, dénué d'émotions. Ils pourraient ressentir des émotions ou les exprimer, mais seraient en incapacité à contenir un excès d'expérience affective et donc à réfléchir sur cette expérience. La partie psychique des émotions étant hors circuit, il y aurait une resomatisation de l'affect. L'affect ne pouvant psychiquement s'exprimer, le signal devient un message d'action non verbal. Mc Dougall évoque aussi comment, pour se protéger du débordement par l'affect, certains sujets s'attaqueraient à la perception externe à même de susciter des mouvements affectifs. La désaffectation est donc un retrait de la qualification des affects, une exclusion des représentations surchargées d'affects du champ de la conscience (Pirlot, 2017). L'investissement d'un objet addictif pourrait tout à fait remplir ce rôle.

Outre la désaffectation, le lien entre l'alexithymie et les conduites addictives a souvent été souligné. Là où la désaffectation serait un arrêt du processus d'affectation, l'alexithymie en serait la non construction. Ses caractéristiques seraient les suivantes (Pirlot, 2017, p.11) : « L'incapacité à exprimer verbalement les émotions ou les sentiments ; La limitation de la vie imaginaire (absence de rêves, fantasmes, rêveries) ; La tendance à recourir à l'action pour éviter ou résoudre les conflits ; Tendance à éprouver les émotions sous forme de sensations – avec le risque de « quête de sensation » (Zuckerman, 1971), addictives ou pas, que cela génère. ». Il y aurait aussi à différencier l'alexithymie primaire, d'origine neurologique, et celle secondaire, d'origine psychogène. C'est un traumatisme psychique précoce qui en serait à l'origine (Pirlot, 2017 ; Brusset, 2019). Il y aurait un recours excessif à l'hallucination négative dans les relations précoces, afin de laisser un vide figuratif face à un trop plein d'excitation. L'alexithymie, associée à un renoncement pulsionnel, peut aboutir à la déssexualisation et à la désaffectation dans l'objectif de s'affranchir de l'objet et de désinvestir ses représentations, comme dans les conduites addictives (Brusset, 2019).

Ainsi, tant dans le déficit de représentation que de l'affect, les conduites addictives sont associées aussi à un déficit de réflexivité, une difficulté à se sentir soi-même. Le vécu du corps est difficilement qualifié, il reste brut, à l'état de traces perceptives : « Les patients qui ont recours à l'addiction manquent cruellement de cette fonction psychique réflexive et sont condamnés à des défenses mutilantes dont la pétrification de toute vie pulsionnelle et sensorielle constitue des formes extrêmes, par manque d'acquisition de moyens psychiques pour transformer l'excitation pulsionnelle. » (Delourmel, 2009, p.49).

2.2.2.4. Défaillance dans le rapport au plaisir, la place du corps

La pulsion et son destin. La jouissance à la place du plaisir

Ainsi, les défaillances dans le processus de représentation nous invitent à aborder la question de la pulsion, de son devenir, et du rapport au plaisir dans les conduites addictives. Nous avons déjà développé le sujet de la pulsion concernant l'adolescence. Nous n'allons donc que revenir brièvement sur le sujet, notamment sur les déconvenues possibles dans sa trajectoire. Roussillon (2001) revient sur le trajet de l'accomplissement pulsionnel. Pour ce dernier, ce trajet part du soma. Les excitations pulsionnelles vont produire une poussée. Cette dernière va prendre la forme des traces issues de la rencontre avec l'objet dans les relations précoces. Ce sont donc des traces traduisant la rencontre entre Moi et Autre, le dedans et le dehors, les perceptions, sensations et affects ainsi que le présent et le passé. Ce processus contient une forme première de représentation de l'objet et du sujet à l'instar du pictogramme (Aulagnier, 1975) ou encore des signifiants formels (Anzieu, 2013). Ceci renvoie à la première étape d'inscription des traces mnésiques évoquée dans le chapitre précédent. Ensuite, la pulsion va être transformée par une symbolisation en représentant-chose, avec une différenciation entre affects et représentations. À travers la constitution de l'affect, nous le rappelons, le sujet en vient à s'informer sur son état, avec une dimension réflexive. Ceci renvoie à la deuxième étape d'inscription des traces mnésiques, travail de symbolisation primaire. Enfin, si le processus s'est déroulé alors sans accroc, la revendication pulsionnelle va pouvoir entrer dans le préconscient pour être symbolisée secondairement et reprise par l'appareil de langage. Ceci implique un passage des processus primaires aux processus secondaires, avec une temporalité permettant la suspension de l'accomplissement. La revendication pulsionnelle, si elle est accomplie fantasmatiquement dans l'inconscient, va pouvoir sursoir à son accomplissement, ce qui ouvre à la symbolisation secondaire. En l'absence, nous observons un court-circuit de la trajectoire de la pulsion. La poussée pulsionnelle va être déchargée en acte. Roussillon rappelle que ce court-circuit concerne autant l'appareil de langage, de pensée, que celui moteur. En effet, le court-circuit est d'abord un court-circuit de la dimension réflexive, qui se traduit d'ailleurs dans l'indétermination de l'affect. Dès lors, comme nous l'avons abordé précédemment, au vu des défauts dans la fonction de constitution de l'affect et de la représentation, la pulsion va rester, dans les conduites addictives, au premier niveau d'inscription psychique. Ceci est dû à la dimension traumatique des traces des relations précoces. Ainsi, pour Brusset (2018), les motions pulsionnelles vont se décharger par les voies les plus courtes, celles de l'hallucinoire. La pulsion ne pouvant se lier, la logique va être celle de la réduction des excitations, voire du désinvestissement de la dépression primaire. En l'absence de réflexivité, les motions

pulsionnelles ne vont pas pouvoir s'inscrire psychiquement et vont donc entrer dans une logique de compulsion et de répétition. Le désir s'efface au profit du besoin, par une « voie courte » (Pirlot, 2015). Bonnet et Pedinielli (2010) vont dans ce sens en évoquant une économie du besoin chez l'addict. La satisfaction du besoin aurait lieu dans le réel et non à travers le fantasme. Dans ce cadre, l'addiction serait en fait une « pseudo-pulsion » (Pedinielli et Bonnet, 2008, p.43 ; Bonnet et Pedinielli, 2010), ou suivant le modèle précédemment évoqué de Roussillon, une trajectoire pulsionnelle inachevée. Brusset résume ainsi la situation : « Les addictions illustrent cliniquement l'ancrage somatique du pulsionnel comme force en quête de sens et de lien avec les représentations qui ne peuvent se constituer que par la médiation de l'expérience du corps et des rapports aux objets, d'où l'importance de la problématique de la perte d'objet, du deuil originaire, de la dimension mélancolique ou, en d'autres termes, de la dépressivité. » (Brusset, 2004, p.411). La logique du besoin se substituant à celle du désir, les auto-érotismes ne sont pas opérants. Toujours pour Brusset, les auto-érotismes sont désexualisés dans la mesure où la pratique solitaire se fait en l'absence de l'autre, y compris dans le fantasme, là où les auto-érotismes se nourrissent de l'autre dans le fantasme. Pirlot (2002) évoque ainsi à ce propos l'hypothèse d'une insuffisance de fonctionnement des auto-érotismes. L'absence d'un objet interne ou une trop grande dimension incestueuse, reprenant la question traumatique, empêche la constitution du fantasme. La pulsion ne peut alors s'y accomplir, et le corps va s'y substituer à travers les sensations-perceptions. Pour Pirlot, il s'agit donc plus de procédés auto calmants, que nous allons décrire prochainement, plutôt que d'auto-érotisme, dans les addictions. Dès lors, la logique n'est plus celle du plaisir, mais de la jouissance. Les addictions, en tant que substitut au plaisir sexuel, conduisent donc à une jouissance, et la souffrance qui en découle, solitaire, implique une répétition continue (Brusset, 2004). Cette jouissance (Delourmel, 2009), c'est la décharge pure, massive et indifférenciée des tensions n'ayant pu s'élaborer dans la rencontre avec l'autre. C'est une tentative de résolution somatique de la souffrance, dans une logique de « néo-besoin » (Mc Dougall, 2004, p.519). Pour Gébérovitch (1984), la figure de la jouissance est celle du flash ressenti par le toxicomane lors de la consommation du produit. C'est une jouissance écartant l'autre, et donc la différence, mais aussi les affects. C'est aussi l'investissement d'un agir à la place de l'investissement d'un objet. Il y aurait à travers la jouissance la quête d'une limite, limite qui n'a pu être trouvée dans la rencontre avec l'autre, et qui donc impliquerait une quête perpétuelle d'une limite inaccessible car non constituée. Ainsi « L'économie addictive vise la décharge rapide de toute tension psychique, que sa source soit extérieure ou intérieure » (Mc Dougall, 2004, p.512).

L'acte, l'incorporation

Les éléments vus précédemment conduisent à envisager les conduites addictives comme relevant de l'acte. Bonnet et Pedinielli évoquent à ce sujet la notion d'acte addictif. L'acte addictif serait « un processus articulant la réalité d'un objet à la réalité subjective » (Bonnet et Pedinielli, 2010, p.332). Ils soulignent bien la dimension de l'effet et de la fonction de l'acte, et l'importance d'interroger la singularité de l'acte. Il pourrait s'apparenter à un acte pervers, à la différence néanmoins du peu de place fait au sexuel et à l'autre (Pedinielli et Bonnet, 2008). De manière générale, cela nous renvoie à la notion « d'acte symptôme » proposée par Mc Dougall. Là où le symptôme fait sens et s'inscrit dans une organisation psychique particulière, l'acte symptôme témoigne d'un échec de mise en sens. L'acte fait symptôme pour le sujet, et marque justement l'échec de la constitution du symptôme comme résultant du conflit intrapsychique, là où l'acte marque une extériorisation du conflit et remplace le fantasme (Bonnet et Pedinielli, 2010). Ainsi, les conflits intrapsychiques, à défaut de trouver une solution, ont trouvé une issue dans les conduites agies (Brusset, 2004). Dès lors, si le sujet n'arrive pas à mettre de sens sur l'acte addictif, il y a néanmoins quelque chose à en dire. F.Brelet-Foulard (2008) évoque ainsi le fait de trinquer comme porteur d'un fantasme de communion, avec une relation à un objet narcissique, double de soi. Trinquer permet de partager sans rivalité ni envie un même plaisir, avec un objet ne disant jamais non. Le geste peut alors être de l'ordre d'une mise en liaison d'un sujet et d'un objet, d'une conception du monde, revenant à la fonction première de l'action.

Nous pouvons alors penser que l'acte addictif pourrait avoir une fonction d'incorporation. Pour Gutton (1997), l'acte addictif pourrait être une pratique de l'incorporation, à savoir une mise en acte d'un auto-engendrement et auto-filiation. Il s'agirait de se conforter dans une complétude du moi à travers un acte mettant en scène ses failles. Ces actes sont de l'ordre du triomphe, du dépassement. Il y a une forme de comportementalisation dans les pratiques de l'incorporation, c'est-à-dire que le corps, la biologie, va venir satisfaire la tension d'une zone érogène. Un clivage du moi est donc présent entre une partie sexualisée, offrant une dimension masturbatoire à l'acte, et une partie avec une génitalité déssexualisée, non investie. Ainsi, l'acte n'est pas associé à une activité fantasmatique. À l'origine de l'impulsion de l'acte d'incorporation se trouvent l'ennui, le vide. Ensuite le sujet met en œuvre l'acte d'addiction, il désigne ou crée un orifice qui va trouver un objet extérieur complémentaire. Une fois l'acte fini, le sujet se trouve dans un état proche de la dépression essentielle sans objet. Enfin, une fantasmatisation œdipienne revient, avec un recouvrement a posteriori de l'acte par un sens, s'accompagnant de honte. Faute d'inscription psychique et de mise en sens véritable de l'acte, et de l'attachement à la complémentarité illusoire qu'il offre, l'acte a vocation à se répéter. Ces pratiques d'incorporation marquent donc une faille de l'identification du fait du défaut d'introjection,

et ont aussi une fonction identificatoire. Le Poulichet (2000) décrit l'acte toxicomane en référence à une identification toxicomane. Elle évoque des identifications addictives inconscientes organisant des formes fantasmatiques archaïques. Renvoyant aux signifiants formels (Anzieu, 2013), ces identifications tendent à définir des limites dedans/dehors, à travers l'incorporation du produit mais aussi de la fonction associée. L'incorporation est celle d'un corps étranger pour tenter de se donner un corps propre. Un acte de consommation peut ainsi renvoyer à celui d'un parent et tenter ainsi une forme d'identification à travers une forme de contenance archaïque. À travers ces fantasmes d'incorporation, le toxicomane tenterait d'associer la mise dans le corps d'un produit et les effets du produit sur le corps (Hachet, 2003). Il y aurait ainsi une tentative de contrôler les effets d'un corps étranger, de mettre en scène pour donner une cohérence entre les éprouvés, pensées, mots, affects et émotions. Il y aurait donc une tentative de construction d'un fantasme en même temps que cette construction serait avortée par la dimension extérieure. Ainsi, l'acte addictif, en tant que pratique de l'incorporation, vient signer un défaut d'introjection d'un environnement à fonction maternante (Mc Dougall, 1996). Les objets addictifs vont se trouver être des substituts, des objets transitoires, mais ne vont pas mettre en œuvre d'introjection, car ils représentent des solutions somatiques et non psychologiques.

Sensations, répétitions

Les actes addictifs comme solutions somatiques vont donc mobiliser le corps du sujet, à travers des sensations ayant vocation à se répéter faute d'inscription psychique. Selon Monjauze (1991), il y aurait un défaut de tenue du corps dans l'alcoolisme. A cela s'ajoute un défaut dans la constitution du Moi-Peau, avec pour conséquence une absence de peau psychique. La psyché serait liquide, avec des angoisses d'écoulement. Ces angoisses renverraient aussi à l'angoisse de chute lors des alcoolisations. Ces dernières, procurant des sensations de vertige, de reprise, de chute, seraient une manière de calmer, mais aussi paradoxalement d'entretenir ces angoisses. Il y aurait une tentative de rejouer les traumatismes précoces, notamment autour du défaut de portage, sans pour autant y trouver d'issue. Le corps serait investi comme une machine, l'objectif serait donc de tenir et se tenir, de permettre un auto-portage à défaut d'avoir été porté par l'autre. Tant l'incorporation que son après coup sont riches en sensations. Pour Audibert (2014), il y aurait un rapprochement entre l'acte addictif et l'auto-sensualité telle que décrite par Tustin. L'auto-sensualité est la recherche d'une sensation corporelle créée grâce à son corps propre ou un objet extérieur, sensation de l'ordre d'une hallucination et donc non associée au fantasme. Ces sensations auto-sensuelles apparaissent face aux défaillances du Moi-Peau évoquées précédemment, pour maintenir un sentiment de continuité d'existence. Le recours aux sensations dans les conduites addictives pourrait donc être de l'ordre

d'une sauvegarde de l'être, face à un autre menaçant le sentiment d'exister, tout comme le vide. Il y aurait ainsi une forme d'auto-stimulation face à un sentiment de vide désorganisateur et la perception-sensation addictive pourrait être « le gardien de la trace d'un objet perdu ne pouvant être représenté hallucinatoirement » (Pirlot, 2012, p.58). Brusset (2012) va dans ce sens lorsqu'il évoque les sensations dans l'addiction comme activateur des traces mnésiques des expériences primaires de satisfaction et d'insatisfaction. L'auteur précise aussi que les interactions entre les sensations corporelles et psychiques et les modifications somatiques provoquées par l'addiction sont de l'ordre de la circularité, les unes influençant l'autre et réciproquement, avec des boucles de rétroaction. C'est d'ailleurs ce qui conduit Pirlot (2002) à faire le parallèle entre le fonctionnement addictif et celui des somatisations. Il observe une réversibilité entre les addictions et les somatisations, l'arrêt de l'une suscitant l'émergence de l'autre. Dans les deux cas, les sensations viendraient protéger le sujet confronté à la menace d'une indifférenciation, d'un corps pour deux (Mc Dougall, 1989), dans la lignée des traumatismes primaires. Certaines parties du corps sont comme muettes, tuées. Le sujet addict n'apparaît plus à l'écoute de son corps et de soi. Le corps n'est pas habité, et le Soi apparaît plus comme un faux self (Monjauze, 1991). Dès lors, ne pouvant assimiler les conduites addictives aux auto-érotismes, nous pouvons les rapprocher des procédés autocalmants, soulignant là encore l'intérêt du parallèle avec les somatisations. Pour Smadja (1993), les procédés autocalmants sont présents chez tout un chacun, et c'est leur importance dans l'homéostasie du sujet qui va déterminer leur dimension pathologique ou non. La dimension pathologique va apparaître lorsque le sujet va, par le biais de la motricité et de la perception, tenter de se défendre contre la menace narcissique que représente une angoisse diffuse à l'origine du précédent autocalmant. Smadja ajoute que « La mise en place de ces mesures se fait toujours dans un climat d'urgence et elles sont soumises momentanément à une contrainte de répétition. » (Smadja, 1993, p.14). Ainsi, ces sujets ont été confrontés à des états traumatiques proches du traumatisme primaire décrit précédemment. Dans ces conditions, la perte de l'objet confronte à une menace d'effondrement, dépressif et donc narcissique. L'état traumatique, non élaboré, se trouve réactivé à chaque indice perceptif évoquant l'objet perdu. La menace étant celle de l'effondrement, l'enjeu du procédé autocalmant n'est pas la satisfaction, mais le calme, comme son nom l'indique. Le calme correspond au vide d'excitations, ces dernières étant difficilement contenues à cause des carences narcissiques évoquées précédemment. Les excitations vont donc revenir régulièrement, et de manière débordante, conduisant le procédé autocalmant à se répéter à chaque fois, et de manière impérieuse. Pour Szwec (1993), les procédés autocalmants relèvent d'une forme de bercement intériorisé, mais bercement mécanique, sans activité fantasmatique. Ce bercement s'effectue en deux temps, l'un de déliaison, face à la menace, l'autre de reliaison, cette fois-ci comportementale. Cet aspect comportemental va renvoyer le procédé autocalmant à une forme de néo-besoin, en lieu et place d'un auto-érotisme. Paradoxalement, ce procédé

va reproduire l'état traumatique pour tenter de le conjurer, sans pour autant y parvenir, reprenant la logique traumatophilique déjà évoquée. Smadja (1993) évoque ainsi l'exemple d'une patiente jouant de manière frénétique du piano, après avoir eu des consommations d'alcool importantes, pour rechercher sans cesse un apaisement. Les procédés autocalmants sont aussi des procédés auto-excitants, permettant de lutter contre l'effondrement narcissique en tentant d'alimenter la vie psychique par la sensation à travers la motricité. Ils sont une manière de rechercher une baisse d'excitation par l'excitation elle-même (Szwec, 1993). Néanmoins, là encore, la répétition est nécessaire. Poursuivant la réflexion sur les procédés autocalmants dans le cadre des conduites addictives, Pirlot (2002) évoque l'activité sensori-motrice suscitée par la drogue comme un rappel du bercement. Néanmoins, en l'absence d'introjection possible, le rythme de l'excitation devrait être maintenu et répété sans cesse, forme d'auto-régulation et de recherche d'une contenance et de constitution du Soi. « Ce n'est pas la répétition qui fait l'addiction, mais l'addiction qui déterminerait la répétition, tentative de restauration d'un état antérieur » (Pédinielli et Bonnet, 2008, p. 45). Ainsi, les conduites addictives seraient de l'ordre d'une fonction autocalmante vis-à-vis de la douleur psychique. La rencontre de cette fonction avec les failles des bases narcissiques du sujet conduirait à l'accoutumance et la dépendance (Delourmel, 2009).

2.2.2.5. Addiction et subjectivation

Défaut de réflexivité

Nous avons donc pu constater l'importance du recours à la sensation et à l'acte, en contrepoint des défaillances dans la trajectoire pulsionnelle. Cette importance endommage la constitution de la représentation et de l'affect. L'ensemble de ces éléments va renvoyer chez le sujet avec des conduites addictives, et plus encore addict, à une difficulté dans la fonction réflexive, à se sentir soi-même. Ainsi « L'acte addictif est un moment de vie débrayé de l'intersubjectivité, mais aussi débrayé du rapport réflexif à soi-même dans un état modifié de conscience et de perception du corps. » (Brusset, 2004, p.411). L'extériorisation de la vie psychique à travers l'acte, si elle permet la décharge et donc une forme de défense, a pour contrepartie un appauvrissement de la vie psychique. La proximité avec le principe de Nirvana décrit par Freud (1920) est grande. Face à la menace de la résurgence traumatique, ne pas sentir devient préférable au fait de sentir une souffrance qui serait débordante. Mais ne plus sentir revient à s'amputer d'une partie de soi, comme à travers le clivage. De manière plus générale, cela revient à ne plus se sentir et donc à être privé d'une fonction réflexive pourtant au cœur de la vie psychique. Descombey (2003) décrit notamment chez les sujets addicts l'importance

du déni de la réalité psychique, intérieure et de l'investissement libidinal du corps. Un élément qui paraît à ce titre évocateur est celui du *craving*. Le *craving* est « un désir puissant et une forte envie de consommer une substance » (American Psychiatric Association, 2015). Pour Marchin et Gaudriault (2021), le *craving* est donc le précurseur de l'envie de boire. Or il apparaît que pour la moitié des usagers d'alcool, le *craving* n'est pas ressenti. En outre, la fonction du produit va aussi influencer sur la manifestation du *craving*. Lorsque la fonction est anxiolytique, le *craving* se manifeste davantage psychiquement, autour de l'angoisse. Lorsque la fonction est celle d'une anesthésie psychique, d'un vide, alors le *craving* n'est pas ressenti psychiquement, mais davantage physiquement et au niveau comportemental, le corps pousse à consommer de l'alcool. Pour les auteurs, dans ce cas, une des fonctions de l'addiction pourrait être d'effacer le signal à l'origine du *craving*, signal renvoyant au traumatisme primaire. C'est parce que le traumatisme primaire n'a pu être représenté que le *craving* se manifeste sous forme physique et comportementale. A travers cette particularité de manifestation du *craving*, le sujet est bien absent à soi et à son monde interne. Les pratiques addictives auraient donc une fonction paradoxale. D'un côté, elles seraient une tentative d'expression créative, en témoignent les relations qu'entretiennent certains artistes avec les conduites addictives. De l'autre, elles conduiraient à une négligence de soi progressive (Gaudriault, 2020). L'un des enjeux pourrait donc être de faciliter l'expression de soi pour les personnes avec une problématique addictive (Marchin et Gaudriault, 2020).

Défaut des processus de subjectivation, défaut d'être et du narcissisme

Ces éléments vont donc nous renvoyer à une conception des conduites addictives comme le signe d'une défaillance du processus de subjectivation. Cahn a grandement contribué à définir le processus de subjectivation. Pour ce dernier, il s'agit d'un « processus de différenciation permettant, à partir de l'exigence interne d'une pensée propre, l'appropriation du corps sexué, l'utilisation, dans le meilleur des cas, des capacités créatives du sujet dans une démarche de désengagement, de désidéalisations du pouvoir de l'autre ou de sa jouissance et, par là même, de transformation du Surmoi et de constitution de l'Idéal du Moi » (Cahn, 2004, p.757). Le processus de subjectivation est présent tout au long de la vie, et de manière décisive à l'adolescence, au vu des remaniements identitaires et du travail de déliaison-reliaison comme évoqué précédemment (Cahn, 2002). La subjectivation est donc au cœur de la réflexivité et le travail d'appropriation subjective est étroitement lié à la capacité à s'informer de ses états propres et à les symboliser. Lorsque le processus se déroule sans entrave, la subjectivation permet la reconnaissance par le sujet d'éléments qui lui étaient auparavant étrangers et qui sont désormais admis comme faisant partie de soi (Cahn, 2006). Lorsque ce processus connaît des achoppements, ces éléments restent étrangers, absents de la conscience, clivés. Pour Jung et

Francisco (2017), nous avons dans ces cas une défaillance dans la capacité du miroir interne à réfléchir les vécus internes. Le sujet se sent alors étranger à lui-même. Ces achoppements, voir ces empêchements, sont liés à une non reconnaissance du vécu du sujet par son environnement. Cette non reconnaissance est celle des pulsions propres, de l'identité, ou encore des relations avec l'environnement. C'est aussi la reconnaissance de l'importance de cet environnement, mais également en ce qu'il a pu être intrusif, séducteur, ou plus largement de traumatique. Dès lors, nous comprenons que les entraves au processus de subjectivation sont aussi celles se retrouvant à l'origine des conduites addictives et de leur inscription possible dans l'addiction. De M'Uzan (2004) décrit l'addiction comme résultant d'un tonus identitaire de base insuffisant. L'individu, toxicomane, éprouverait une incapacité à se sentir soi-même et serait face à un défaut d'être. Ceci peut amener le sujet à chercher à vérifier sa légitimité à exister en sollicitant une validation par un autre. Cet aspect conduit Bonnet et Pedinielli (2010), à relier les conduites addictives avec les conduites ordaliques. Elles seraient le signe d'une difficulté éprouvée par le sujet à s'inscrire dans une place et une histoire. Ceci met aussi en avant l'importance des problématiques transgénérationnelles et familiales avec les conduites addictives. Nous retrouvons notamment des liens de contraintes et aliénants dans les configurations familiales, ainsi que des objets transgénérationnels, cryptes et fantômes, conduisant le sujet à ne plus être maître en sa demeure et voyant donc les processus de subjectivation entravés (Durastante, 2011). Le sujet inscrit dans des conduites addictives serait en difficulté à se vivre soi-même, à se sentir, et à vivre la relation à l'autre. Ceci met en avant les défaillances possibles dans les processus de symbolisation, et la constitution de ces mêmes processus, chez les personnes avec des conduites addictives.

2.2.3. Rapport à l'objet et au monde externe : conduites addictives et symbolisation

2.2.3.1. Rapport à l'autre

Nous avons pu ainsi revenir sur le fonctionnement psychique lié aux conduites addictives dans le rapport à soi. Nous allons maintenant aborder les spécificités du rapport à l'autre dans les conduites addictives, les deux étant intrinsèquement liés. Nous avons aussi évoqué la présence dans le vécu des personnes addicts d'un vécu traumatique. Ce vécu prend souvent la forme d'une discontinuité dans la relation d'objet (Pirlot, 2013). Ceci peut conduire le sujet à accorder un statut particulier à l'objet. Cette discontinuité tend à rendre l'autre insaisissable, et à lui conférer davantage le statut d'imagos que d'un objet pleinement représenté psychiquement. Ces imagos sont des formes primitives des objets fantasmatiques. Elles sont idéalisés, excessives, et donc aussi menaçantes. Elles se placent dans

le registre du Moi idéal plutôt que de l'Idéal du Moi (Denis, 2001). Les enjeux de la répression à la latence que nous avons déjà abordés sont aussi ceux que nous retrouvons dans les problématiques addictives. Face à un surcroît d'excitations, l'enfant aura, pour contrer la menace traumatique, à réprimer les affects, représentations et l'excitation elle-même à leur origine. Cette répression se fait selon un clivage entre une représentation figée, interne mais non dynamique, et une imago, incarnée par une figure. Cette imago va devenir une idole interne, figure insatiable, toujours menaçante, écrasante, contraignante. Gébérovitich (1984) évoque ainsi chez le toxicomane l'omniprésence de l'objet, mettant le plaisir hors d'atteinte. Le sujet aurait pour mission de satisfaire le Moi idéal du maternel, sans jamais pouvoir y parvenir. L'objet ne se constitue qu'en idole. Cet objet idole s'inscrirait dans une relation à sens unique. Pirlot (2013) évoque ainsi un miroir non subjectivant dans les relations précoces, reprenant la théorie d'Olievenstein sur le stade du miroir brisé. L'objet est donc froid et renvoie une image de soi brisée, reprenant le déficit narcissique évoqué précédemment. Revenant sur l'incapacité à être seul lié au traumatisme primaire, Audibert (2014) rappelle l'importance de la dépendance affective pour tenter de pallier cette incapacité.

La faiblesse représentative de l'objet, sous forme imagoïque, va tendre à la constitution d'une forme de dépendance affective. Brusset (2004) rappelle que la dépendance est constitutive du développement humain, connaissant une évolution de la néoténie du nourrisson à l'indépendance relative de l'individu ayant pu développer suffisamment le processus de subjectivation. Or dans le cadre des addictions, l'individu pourra se retrouver dans une position de dépendance affective continue. L'objet n'ayant pu se constituer psychiquement comme évoqué précédemment, il se doit d'être présent physiquement. Ainsi « La dépendance addictive a pour contexte une dépendance affective insupportable et inévitable par incapacité non seulement d'être seul mais aussi de refuser, de dire non, de prendre la parole en son nom propre. » (Brusset, 2004, p.413). Dans ce cadre, l'auteur souligne aussi l'importance de cette dépendance dans l'actuel de la relation aux parents. Nous pouvons ainsi retrouver dans certaines configurations familiales de personnes addicts des liens de dépendance très forts, entretenus par l'addiction et ses conséquences (Delage, 2004). La précarité sociale, financière, somatique, va entretenir une forte présence de l'entourage, dans une situation de dépendance de la part du sujet le plaçant dans une position d'aliénation, l'autre apparaissant comme tout puissant, reprenant la figure de l'imago, et le sujet se vivant lui-même démuné. Les parents vont par exemple héberger leur enfant, adulte, lui donner de l'argent à la fin du mois, s'occuper des diverses démarches administratives. La relation est de l'ordre d'une différenciation partielle, de l'ordre de la bi-triangulation (Green, 1990), voire de l'indifférenciation ou de la fusion (Pirlot, 2013). La relation actuelle aux parents apparaît de l'ordre de l'emprise d'un contrat narcissique aliénant (Brusset, 2004).

Dès lors, nous pouvons à la suite de Brusset retenir le fait que : « La conduite addictive, comme quête d'affranchissement de la dépendance affective vis-à-vis des objets externes et internes, induit une autre forme de dépendance qui en prend le relais et la renforce paradoxalement. La question est alors de savoir quels pourraient être les rapports entre ces deux formes de dépendance. » (Brusset, 2004, p.405). En effet, face à cette dépendance affective aliénante, le sujet va tenter de s'en défaire, par le biais de la conduite addictive. Blanc et Gaudriault (2014) évoquent l'addiction comme une tentative d'affranchissement de la dépendance du lien à l'objet, ce dernier étant instable et envahissant. Toute forme de dépendance affective va être évitée, conduisant ainsi à une grande instabilité relationnelle. Ceci nous renvoie aux fonctionnements limites. Jeammet (2000) évoque une intolérance à la différence et au conflit chez les sujets addicts, d'autant plus marquante que la proximité peut être immédiate et importante de prime abord. Dans les deux cas, la différence est abolie ou rejetée. La relation à l'objet est évitée car sa présence fait craindre l'intrusion, et son absence menace le sujet d'un effondrement. Ainsi, l'addiction pourrait être une tentative d'évitement de l'assujettissement à l'autre (Pardinielli et Rouan, 2002). Ce dernier apparaît en effet comme étant instable et non maîtrisable, donc pouvant confronter à une détresse déjà éprouvée. Il y a donc un déni de ce que le sujet doit à l'autre dans l'addiction, reprenant à soi les fantasmes de toute-puissance qui sont attribués à l'autre. La relation à l'autre, si elle est possible, est donc de l'ordre du double narcissique, comme évoqué précédemment à propos de l'adolescence. L'objet va surtout être investi dans sa figuration perceptive externe (Jeammet, 2000), au même titre que l'objet addictif, qui va alors se trouver comme substitut de cette relation à l'autre défailante.

2.2.3.2. Fonctions de l'objet addictif

Ainsi, des différentes modalités du fonctionnement psychique retrouvées chez les sujets avec des conduites addictives, addicts ou non, la question de la fonction de l'objet addictif apparaît au premier plan. Une des dimensions centrales de la fonction des conduites addictives est celle de l'automédication. Ainsi, pour Khantzian (2003), l'addiction s'inscrirait dans une logique d'automédication car elle viendrait pallier, dans une visée adaptative, des déficits dans le contrôle et la reconnaissance des affects et dans la capacité à prendre soin de soi. L'addiction permettrait alors de tenter de réguler la souffrance associée à ces déficits. Néanmoins cette réponse de l'usage de substances ne serait qu'à court terme et qu'au niveau conscient et préconscient. À plus long terme, cette auto-médication apparaît comme maladaptée en contribuant même à renforcer les déficits qu'elle est censée éviter. Dans une autre perspective, cette dimension de l'auto-médication a aussi été travaillée par Le Poulichet (Bonnet et Pardinielli, 2010 ; Le Poulichet, 1987). Nous avons abordé précédemment, pour Le Poulichet, le rapport au toxique relèverait de l'opération du *pharmakon*, à

savoir comme remède et poison, avec deux figures, celle du supplément et celle de suppléance. L'opération du *pharmakon* serait l'acte spécifique qui signerait la toxicomanie. Le Poulichet précise que « si le principe du *pharmakon* intervient pour tout usage de drogues, l'opération du *pharmakon*, elle, n'est engendrée que dans les toxicomanies » (Le Poulichet, 1987, p.62).

Le principe du *pharmakon* serait celui de la réversibilité. Entre psychique et organique, entre souffrance psychique et douleur physique. Entre le dedans et le dehors, l'objet externe pouvant prolonger le moi, avoir un effet sur l'intérieur. Enfin la dernière réversibilité est celle de la disparition du sujet donnant lieu à l'opération du *pharmakon*. Une des caractéristiques de l'opération serait notamment de créer les conditions d'une perception et d'une satisfaction hallucinatoire. En conduisant à la restauration de l'objet, l'opération du *pharmakon* permet aussi la suppression de la douleur à travers le toxique. L'opération du *pharmakon* ouvrirait à un effacement du symbolique, à un langage autre, sans perte entre le Je de l'énoncé et le réel dont il témoigne, en dehors des signifiants, et donc au plus près de la jouissance. Si cette opération du *pharmakon* signe la toxicomanie, elle peut avoir deux modalités. La première est celle de suppléance. Il s'agirait à travers cette opération de suppléer à une défaillance narcissique, visant à s'accommoder de la perte de l'objet. C'est une opération de substitution narcissique. L'autre modalité est celle du supplément, à savoir « des formations de prothèses narcissiques visant à soutenir l'image narcissique, en sollicitant et figeant les images » (Le Poulichet, 1987, p.115), c'est une opération ajoutant une prothèse. Ces deux fonctions peuvent s'additionner ou être indépendantes l'une de l'autre. Cette opération pourrait revenir à une tentative paradoxale de se fabriquer un corps étranger pour échapper à un lien de dépendance avec l'autre (Le Poulichet, 2011). L'objectif serait de devenir ce que le sujet incorpore, pour ainsi échapper à l'aliénation. Incorporer un corps étranger pour devenir étranger, autre que l'objet des investissements parentaux aliénants. Il y a donc une tentative d'extraction de l'autre, à travers une opération d'auto-engendrement. L'individu tenterait de méconnaître ce qu'il doit à l'autre pour se conserver, de disparaître pour garder sa place. Mc Dougall (2004) décrit aussi une fonction de l'addiction comme auto-guérison. Cette fonction apparaîtrait comme une défiance face à un objet maternel et paternel défaillant, ainsi qu'une défiance devant la mort. Il s'agirait là encore de mettre en œuvre une économie psychique spécifique, avec un écartement de la place de l'autre, qui permettrait de réparer ce que l'autre a causé. Ce serait une forme de pansement pour la psyché (Jeammet, 2002), tentant de guérir les blessures narcissiques causées par l'autre, notamment dans les relations précoces. La fonction de l'objet addictif serait donc de tenter de colmater les traumatismes antérieurs dans la relation à l'objet (Ravit, 2003, 2006). Ce serait une tentative de réguler le rythme de l'objet pour le rendre en phase avec celui du sujet, de reprise de la non disponibilité et de la non adéquation de l'objet pour symboliser. L'addiction apparaît dans ce cas comme une modalité de traitement du traumatisme (Sininian et al., 2014).

Au vu des modalités du rapport à l'autre chez les sujets addicts, ainsi que leur dimension d'auto-médication, les conduites addictives vont avoir une fonction particulière à cet égard. En effet, pour Brusset, il est possible de considérer que : « La conduite addictive, comme quête d'affranchissement de la dépendance affective vis-à-vis des objets externes et internes, induit une autre forme de dépendance qui en prend le relais et la renforce paradoxalement. La question est alors de savoir quels pourraient être les rapports entre ces deux formes de dépendance. » (Brusset, 2004, p.405). La conduite addictive serait donc une tentative d'éviter la dépendance dans la relation à l'objet (Pirlot, 2012), vécue comme un assujettissement (Pedinelli et Rouan, 2000). Il s'avère que ce remplacement donne lieu à une autre forme de dépendance, au produit. Néanmoins, cette dépendance là n'est pas celle recherchée à l'origine. En effet, la dépendance, sous toutes ses formes, serait évitée chez le sujet avec des conduites addictives. Cet évitement serait lié aux modalités évoquées précédemment. Afin de permettre cet évitement, l'objet addictif se révélerait être un pseudo-objet sous emprise (Jeammet, 2000). Cette dimension de l'emprise dans la relation à l'objet addictif serait tout à fait fondamentale. En effet, l'objet addictif a vocation, tout du moins dans un premier temps, à donner une illusion de contrôle. Le statut externe de l'objet lui confère une maîtrise à travers le comportement. L'objet va faire défaut en interne, en lien avec les carences du processus de symbolisation. Il est alors possible pour le sujet de se rassurer sur la présence externe de l'objet à travers les données sensorielles et perceptives (Jeammet et Corcos, 2001). L'objet sous emprise a une fonction ustensitaire (Racamier, 1992), avec un rôle fonctionnel et sans altérité. Si l'objet addictif comme substance psychoactive a cette fonction, un autre individu peut tout autant l'avoir, notamment dans le cadre de la sexualité addictive. En effet, dans ce cadre, c'est l'acte qui est investi à la place du partenaire. Ce dernier apparaît comme un objet de consommation, qui va changer sans cesse pour éviter toute forme d'investissement (Mc Dougall, théâtre du corps, 1978). L'objet addictif apparaît donc comme un objet primitif toujours à disposition, mais dont l'usage a donc toujours à être répété. La fonction de l'objet addictif est donc d'éviter une passivité, de la maîtriser. Celle-ci serait à défaut vécue sous la forme d'une passivation conduisant à la détresse associée au vécu des relations aux objets premiers, ainsi qu'à la perte (Green, 1999, Corcos et Jeammet, 2006). La relation à l'objet addictif est donc une néorelation, permettant une nouvelle modalité, perverse, suivant une problématique de l'écart narcissico-objectal (Corcos, 2004). A travers modalité, la constitution d'un néo besoin dans l'addiction permet d'éviter la perte, au même titre que dans la perversion (Pirlot, 2006). L'évitement de la perte se retrouve dans une perversion de l'affect, qui cherche à s'éprouver sous forme de sensation.

La fonction des conduites addictives pourrait donc être, à travers la relation à l'objet addictif, de réparer un rapport à l'autre défaillant. Néanmoins, cet objet possède une caractéristique particulière, recherchée mais aussi source de ses limites, celle d'être privé d'altérité. Cette dimension

l'empêche d'être menaçant, mais empêche aussi toute possibilité d'élaboration de la position du sujet et le prive de sa fonction d'objet pour symboliser. Elle confine le sujet dans une répétition de la consommation de l'objet, qui ne peut œuvrer à la subjectivation, étant hors de l'intersubjectivité. C'est ce qui confère à l'objet addictif un statut d'objet transitoire, et non d'objet transitionnel (Mc Dougall, 1996, 2004). S'y adjoignent donc tous les empêchements en termes d'élaboration, de mise en représentation et de symbolisation, à cause de la rupture de la liaison entre pôle narcissique et pôle objectal qu'induit, à travers une circularité, la relation à l'objet addictif. L'acte addictif reste ainsi un acte en attente de symbolisation. Un cercle vicieux se met en place, et remède et poison se retrouvent intriqués, maintenant un statu quo psychique, voire un lent appauvrissement de la vie psychique, suivant le modèle du Nirvana tendant vers le zéro de la pulsion de mort. Baudelaire (1860) a résumé à sa façon l'enjeu « Ce que le haschisch te donne d'un côté, il te le retire de l'autre... Il te donne le pouvoir de l'imagination mais t'enlève la possibilité d'en profiter. »

Néanmoins, si la relation à l'objet addictif comporte une dimension mortifère ou sclérosante, elle peut aussi avoir une possible issue élaboratrice en fonction du contexte et ouvrir à la symbolisation. Ainsi, il convient de rappeler que l'acte addictif renvoie aux éléments abordés précédemment concernant le passage à l'acte. Il comporte une dimension d'adresse à l'autre (Corcos et Jeammet, 2006), en attente de symbolisation et peut donc s'inscrire aussi dans le cadre de la symbolisation primaire. Les substances psychoactives pourraient ainsi permettre de développer la capacité d'expression (Gaudriault, 2020), au même titre que dans une certaine mesure, les procédés auto-calmants permettent de faciliter la pensée (Smadja, 1993). La dimension problématique intervient lorsque l'usage se généralise et devient la solution à l'ensemble des problématiques du sujet, et ce de manière exclusive. Ainsi, il existe une certaine proximité entre addiction et sublimation. Pour Gaudriault (2020), la principale différence entre l'addiction et la sublimation pourrait être du côté du Surmoi, à savoir que la sublimation serait du côté des normes, alors que l'addiction serait dans la marginalité. Le travail de transformation pulsionnelle à l'œuvre dans la sublimation pourrait se retrouver en partie dans l'addiction. Certaines pratiques addictives pourraient occulter des traces affectives sans pour autant les délier de leurs origines pulsionnelles. Il serait donc possible de remonter à l'origine pulsionnelle et donc d'effectuer un travail de liaison à travers la pratique addictive. De manière plus générale, nous avons pu constater comment psychotropes et création artistique, ainsi qu'expression culturelle, ont pu être étroitement liés, notamment lors du mouvement hippie. Cette importance de la création artistique se retrouve aussi dans la place des médiations thérapeutiques avec les patients (Gaudriault, 2020 ; Marchin et Gaudriault, 2021). La conduite addictive peut jouer ici le rôle d'un attracteur transférentiel, et se faire le support au déploiement d'une relation thérapeutique (Marchin et al., 2020).

Ainsi, les pratiques addictives pourraient être des tentatives de développer l'expression

créative, en témoigne la place de ces pratiques chez certains artistes. Brun (2014) revient notamment sur l'usage par Henri Michaux des hallucinogènes. Ce dernier a tenté, notamment à travers trois ouvrages, de rendre compte de l'expérience des psychotropes. La question de la sensorialité apparaît au premier plan et l'hallucination créée par les psychotropes offre l'occasion d'une reprise des pictogrammes alors générés. L'acte créateur se nourrirait de ces sensations en même temps que ces dernières, qui, suscitées par les drogues, pourraient servir de base d'élaboration d'un vécu archaïque.

Ce dernier point, en associant la sensorialité et des formes premières de représentation, à l'instar du pictogramme, viendrait inscrire les conduites addictives dans une forme de symbolisation primaire, partant de la sensorialité. Nous allons donc revenir sur la définition de la symbolisation, pour ensuite étudier la manière dont elle se nourrit de la sensorialité. Ceci nous permettra de considérer dans quelle mesure la conduite addictive peut être porteuse d'une forme de symbolisation.

2.2.3.3. Vers une symbolisation des conduites addictives ?

Définition de la symbolisation et des formes de symbolisation

Nous allons dans un premier temps revenir sur la notion de représentation évoquée précédemment. Roussillon (2001) va travailler cette notion en revenant sur les travaux de Freud datant de 1895. Dans ses écrits, Freud va développer un modèle de l'inscription psychique des expériences. Il décrit une triple inscription mnésique des expériences, correspondant à trois types de traces. Un événement aurait une inscription perceptive, inconsciente et préconsciente. À cela correspondrait donc une trace perceptive, inconsciente et préconsciente. Pour Roussillon, le passage de la trace perceptive à la trace inconsciente serait le travail de symbolisation primaire, et le passage des traces inconscientes en traces verbales préconscientes serait le travail de la symbolisation secondaire. Cette différenciation des types d'inscriptions renvoie aussi à celle entre les processus primaires et secondaires. Dans les processus primaires, nous l'avons déjà évoqué, vont être en jeu les logiques de l'inconscient et du rêve. Elles sont basées sur une représentation-chose, visuelle, une identité de perception, et une énergie non liée, sans temps ni négation, avec des phénomènes de déplacement ou encore de condensation. Ces processus sont singuliers. Dans les processus secondaires, c'est la pensée du système conscient/préconscient qui s'exprime, avec une identité de pensée, des représentations-mots, une chronologie et une conventionnalité, reconnues comme partageables avec autrui. C'est le domaine de la pensée et du langage verbal. L'enjeu des symbolisations primaires et secondaires est donc d'assurer une activité de liaison entre les différentes formes de processus et d'inscriptions mnésiques, pour permettre à la trace de l'expérience de pouvoir s'exprimer suivant les différentes

voies d'inscription, au niveau perceptif, inconscient et préconscient. En effet, chaque expérience a potentiellement vocation à s'inscrire dans les trois niveaux. Néanmoins, ceci n'est possible que si les processus de symbolisation ne sont pas entravés. Dans le cas d'un échec de la symbolisation primaire, par le biais du clivage notamment, la trace reste perceptive, matière première psychique (Roussillon, 1999), aucune représentation-chose ni représentation-mot ne peut y être apposée. Dans le cas d'un échec de la symbolisation secondaire, avec le refoulement, la représentation reste représentation-chose et non représentation-mot. L'expérience disposera d'une forme première de représentation, sans pouvoir être mise en mots et donc partagée socialement selon des conventions. Concernant les traces mnésiques perceptives, Roussillon (2001) précise qu'elles peuvent être réinvesties de manière hallucinatoire, avec une simultanéité entre hallucination et perception. Comme évoqué précédemment, l'hallucination vient redoubler la trace perceptive, tout en restant à une identité de perception. Il y a tentative de reproduction de l'événement vécu, répétition, et non un décalage signant le travail de représentation. Néanmoins, cette répétition pourrait témoigner d'une possible représentance, d'un appel, comme rappelé par Despinoy et Pinol-Douriez (2002). Il est à préciser que les traces mnésiques des expériences précoces, antérieures au développement des processus primaires, infantiles, et des processus secondaires, ne vont pouvoir s'inscrire que sous forme de traces perceptives, suivant une simultanéité, à l'image de l'état du développement psychique à ce moment. Lorsque la pensée va émerger avec des représentations-choses et suivant le fonctionnement des processus primaires, alors les expériences vont pouvoir s'inscrire avec des traces perceptives et inconscientes. C'est le temps de l'infantile, les fantasmes originaires et le refoulement vont prendre corps à ce moment, et les symptômes névrotiques vont y puiser leur source. Enfin, les expériences vont pouvoir s'inscrire dans une temporalité, avec les processus secondaires et des représentations soutenues par le langage verbal. Il est intéressant de rappeler que ces systèmes, perceptifs, inconscients et préconscients, auront vocation à communiquer. Ainsi, une trace perceptive, matière première psychique issue d'une expérience précoce, va pouvoir par le biais du processus de symbolisation primaire, advenir comme représentation-chose puis représentation-mot avec la symbolisation secondaire, inscrite dans l'appareil de langage, dans l'après coup (Roussillon, 1999). Néanmoins, nous l'avons évoqué, ce processus peut être mis en échec, et des traces perceptives d'une période où celles-ci étaient la seule forme possible d'inscription peuvent le rester et continuer à se présenter sous forme perceptive, avec un retour hallucinatoire.

Enfin, Roussillon précise un élément fondamental pour le processus d'appropriation subjective, c'est que les expériences à symboliser sont celles d'abord sensorielles et pulsionnelles. Sensorielles en ce qu'elles informent de soi et de l'extérieur, et pulsionnelles, dans une poussée vers la satisfaction et potentiellement le plaisir avec une dimension sexuelle. En effet, Ciccone et Lhopital (1991) précisent que les pulsions vont investir les sensations, perceptions sensorielles et émotionnelles, et vont

influencer leur destin. L'expérience est donc double et ces deux dimensions vont nourrir la symbolisation et être à symboliser.

Ainsi, nous pouvons revenir sur plusieurs définitions afin de poser les bases de notre réflexion à venir sur la symbolisation. Le travail de symbolisation serait donc un travail de mise en représentation, permettant l'appropriation subjective, s'approprier ce qui a été adressé, par soi et par l'autre (Roussillon, 2006). À défaut, la trace mnésique va rester brute, notamment suite à un vécu traumatique à l'origine d'un clivage (Roussillon, 1999), et n'aura de cesse de se manifester sous cette forme à travers la compulsion de répétition. Pour Segal, « La capacité de symboliser et, par là, de réduire l'angoisse et de résoudre le conflit est utilisée dans le but de remanier les conflits *antérieurs* non résolus en les symbolisant. Des angoisses ressenties auparavant comme intolérables en raison de l'aspect extrêmement concret de l'expérience ou l'objet ou l'objet-substitut [...] peuvent être graduellement abordées, par un Moi mieux intégré, au moyen de la symbolisation et, de cette façon, elles peuvent être intégrées. » (Segal, 1957, p.694)

Les traces et inscriptions sont sous trois formes, perceptives, inconscientes et préconscientes. A chacune de ces formes correspond la matière première psychique, la représentation-chose et la représentation-mot. Il en découle donc deux modalités de symbolisation. Nous retrouvons là les modalités de constitution du soi et de la vie psychique, d'une adhésivité à une différenciation reconnaissant une altérité pleine et entière. De plus, l'identité de perception apportée par la symbolisation primaire va créer une représentation de l'ordre de la métaphore, analogique et infra verbale. La symbolisation secondaire et l'identité de pensée associée seront elles de l'ordre de la métonymie, avec une communication digitale (Golse, 2016).

Un point qui paraît important de préciser est aussi la coexistence de différentes modalités de symbolisation au sein d'un ensemble d'action ou à travers le langage verbal. En effet, le langage verbal dispose des deux types de communication. La compréhension d'une phrase se fait par les mots employés et les idées qu'ils véhiculent. C'est l'aspect digital. Cette compréhension passe aussi par l'intonation ou le rythme. C'est l'aspect analogique (Golse, 2014). Pour rappel, la communication analogique « serait surtout de type synthétique, et elle véhiculerait principalement des émotions ou des affects, par le biais d'éléments non codés ». La communication digitale, elle, « serait surtout de type analytique et elle véhiculerait principalement des concepts, par le biais d'éléments codés de type « digits » d'information (d'où le choix de son terme générique) » (Golse, 2014, p. 71). La communication analogique transmettrait donc des messages émotionnels ou affectifs par le biais de comportements, regards, gestes. La communication digitale, elle, transmettrait par le langage verbal des concepts ou idées. Or la plupart des schèmes d'interactions vont reprendre ces deux modalités de communication, comme par exemple dans le langage verbal. Tout le travail sur les processus de

symbolisation va notamment consister à rendre congruentes ces deux modalités, de sorte à allier le geste à la parole.

Outre les deux modalités de symbolisation, primaire et secondaire, Roussillon (2007) a aussi pu évoquer la symbolisation tertiaire. Celle-ci renvoie la nécessité, à l'adolescence, de symboliser ce qui peut s'accomplir, là où l'enfant avait à symboliser ce qu'il ne pouvait accomplir, ce qui lui manquait. Ce passage par la description des formes de symbolisation nous conduit désormais à évoquer les modalités de symbolisation, soit la manière dont elle opère.

Le processus de symbolisation

Pour Roussillon (1999), le processus de symbolisation tend à reprendre les caractéristiques du rapport primaire à l'objet, que nous avons décrit auparavant. Dans le cadre des relations précoces, la préoccupation maternelle primaire a vocation à décroître. L'environnement va progressivement diminuer sa présence et les soins portés au nourrisson. Ceci est notamment le fait de la censure de l'amante, (Braunschweig et Fain, 1975). Avec cette césure, un autre que le nourrisson va être présent dans l'esprit de la mère, signant le fait qu'il ne peut être l'objet de toutes les attentions, que sa mère est aussi femme, son père aussi homme, ouvrant au tiers. Dès lors, l'objet parental va proposer à l'enfant une manière de supporter ce manque progressif, une forme de suppléance. L'objet va donc proposer d'autres objets, des symboles primaires, pour pallier son absence (Roussillon, 1999). Ainsi, Jeammet nous rappelle que : « La fonction essentielle de la symbolisation est d'assurer un écart entre le symbole et l'objet symbolisé qui soit suffisant pour qu'il n'y ait pas confusion possible, mais qui ne soit pas tel que tout lien disparaisse » (Jeammet, 1989, p.1764).

L'illusion évoquée précédemment tend à disparaître progressivement, l'hallucination et l'éprouvé de satisfaction tendant de moins en moins à se superposer. Les objets pour symboliser, rendant possible la symbolisation, vont permettre de réduire cet écart entre trouvé et créé. Ce sont les objets du champ du transitionnel, à l'instar du jeu et de la créativité. En proposant d'autres objets, l'objet parental va permettre aussi une différenciation entre la relation à l'objet et l'utilisation de l'objet. Tous les objets ne se valent pas et il est possible d'utiliser un objet, du domaine du jeu, pour renvoyer à une autre relation d'objet, celui primaire. L'utilisation de l'objet concerne le commerce avec un objet qui accepte d'être objet à utiliser, là où la relation d'objet concerne le commerce avec un objet possédant une altérité (Roussillon, 2001). Ceci permet donc une autonomisation du sujet, en même temps qu'un travail de deuil de l'objet primaire. Ces objets-symboles primaires vont offrir la possibilité de développer les auto-érotismes, permettant un plaisir à soi en lien avec l'objet. La symbolisation s'origine donc dans un écart entre l'objet à symboliser et l'objet symbolisé. En tant que représentation, le symbole est une présentation seconde de ce qui l'a affecté. Le symbole vaut donc

pour lui-même en même temps qu'il désigne autre chose qui lui est différent. Pour opérer la formation du symbole, la matière première psychique va être transférée hallucinatoirement dans un objet matériel perceptible. Ceci permet la constitution d'un monde extérieur avec des objets primaires formant un miroir de soi. Les objets reçoivent la matière première psychique et la transforment suivant les qualités perceptives qu'ils offrent. Ils montrent alors le fait d'avoir reçu la matière première psychique, d'avoir été transformés par elle mais aussi de l'avoir transformée, accusant réception. Nous sommes dans les processus transitionnels décrits par Winnicott (1971). L'externalisation va chercher un objet, au dehors, capable de recevoir la matière première psychique. L'objet ne pouvant parfaitement l'accueillir, à cause de son altérité, la matière première accueillie par l'objet va être réintériorisée. Puis elle sera de nouveau externalisée pour essayer de trouver un nouvel objet capable d'accueillir ce qui n'a pu l'être précédemment. Le symbole est toujours composé d'un manque car il existe un écart avec ce qui est symbolisé, ce qui est le propre du symbole. La symbolisation va alors appeler la symbolisation, dans un processus perpétuel. Au passage, chaque objet accueillant la matière première psychique va la modeler puis la restituer, ce qui va laisser une empreinte chez le sujet.

Ce premier objet à symboliser, c'est l'objet maternel premier, celui qui va progressivement s'éloigner (Roussillon, 1999). Or, cet objet à symboliser, c'est aussi l'objet qui va permettre la symbolisation, c'est l'objet pour symboliser. L'objet maternel doit donc accepter un écart, signant le fait d'être symbolisé, formant un écart entre lui et l'objet qui le symbolise. C'est aussi, nous l'avons vu, cet écart qui va pousser à rechercher de nouveaux objets pour représenter perceptivement ce qui menace d'échapper. C'est alors que l'objet décrit par Fédida va émerger (Roussillon, 1999). L'objet, c'est un objet inanimé, mais qui va pouvoir s'animer grâce à la réponse première de l'objet, celui à symboliser, réponse qui aura elle, été vivante. L'objet va donc conserver la fonction de symbolisation de l'objet primaire, tout en le symbolisant aussi. Ce décalage vers l'objet ne pourra se faire que si l'objet premier accepte d'être déplacé vers un autre, qu'il accepte ses limites et le fait de ne pouvoir tout offrir au sujet. L'objet premier va alors, par le biais de la présentation d'objet décrite par Winnicott, offrir ces autres objets permettant la symbolisation. Ceci signe au passage une première forme d'interdit de l'inceste, l'objet reconnaissant des limites et ne pouvant offrir une satisfaction totale. Cet objet est donc un objet matériel et transformable grâce à la motricité. Il va pouvoir être modifié, attaqué, mais aura aussi à survivre, il sera utilisé. Ce sont les jouets des enfants, pâte à modeler, figurines, peluches, porteurs de représentations-choses, entrant dans le cadre de l'animisme infantile. L'enfant va pouvoir transférer sur ces objets ses propres processus psychiques afin d'en construire une représentation (Ciccone, 2008). La matière première psychique a donc commencé à être transformée et symbolisée. Dès lors, un élément primordial va être la part de plaisir pris dans la rencontre de l'altérité de l'objet pour symboliser. À travers ce plaisir, il y a une reconnaissance de la

trace laissée par l'objet, de ce que le sujet doit à l'objet. S'il y a eu plaisir dans la transformation par l'objet, alors le sujet va chercher à retrouver cet objet. Ceci va conduire le sujet à interroger le plaisir pris par l'objet dans cette même transformation. Le sujet a pris du plaisir dans cette rencontre et cette différenciation, cet écart, et questionne l'objet pour savoir si cela est réciproque. Si le plaisir réciproque est confirmé, alors la symbolisation se secondarise, le plaisir devient le plaisir de symboliser, et poussera dès lors sans cesse l'individu à symboliser ce qui ne l'a pas été et à en tirer du plaisir, dans une position meta dirait Roussillon (2001). Ainsi, pour résumer, la symbolisation primaire va être un processus de présentification subjectivante (Ciccone, 2008), processus pour rendre le monde utilisable, pour pouvoir s'y investir. En tant que symbolisation en présence de l'objet, elle concernerait les manifestations de l'objet et ses variations, ainsi que les vécus subjectifs liés à cette présence. Elle s'inscrit dans un registre interpersonnel et intersubjectif (Golse, 2019). La symbolisation secondaire, elle, sera un processus d'absentification objectalisante (Ciccone, 2008), c'est-à-dire reconnaissant la part d'altérité du monde, en soi et en lui-même. C'est une symbolisation en l'absence de l'objet, ouvrant sur la prise en compte de l'intérieur de l'objet que le nourrisson a lui-même à intérioriser. Cette symbolisation s'inscrit dans un registre davantage intra-personnel et intrapsychique (Golse, 2019). Dit autrement par Ciccone (2008), il faut pouvoir d'abord symboliser la présence pour ensuite pouvoir symboliser l'absence.

Nous avons donc pu revenir sur le processus de symbolisation, et notamment l'organisation de la symbolisation primaire et son passage vers la symbolisation secondaire. Ceci nous conduit à évoquer avec Roussillon (1999) les principes généraux de la symbolisation. Ce dernier en définit neuf. Le premier est d'abord une définition, rappelant que symboliser est une opération consistant à séparer, différencier, puis réunir. Le deuxième rappelle une nécessaire négativation, le symbole ne pouvant jamais correspondre exactement à la chose symbolisée. Le troisième principe est que cette négativation va créer un reste. Une partie de l'expérience ne sera pas symbolisée. Ceci conduit au quatrième principe, qui est que ce reste va être inscrit différemment, étant nouveau. Dès lors, le reste va être appelé à être symbolisé, et va conduire à la reconnaissance que tout ne peut être symbolisé en même temps. C'est le cinquième principe. La symbolisation en vient à s'auto symboliser, en symbolisant le fait qu'il y ait une non symbolisation. C'est le sixième principe. Ces boucles de symbolisation vont être le septième principe, à savoir qu'elles vont créer une historicité dans la symbolisation, entre les précédentes et les futures. Ceci suscite le huitième principe, c'est à dire que plusieurs symbolisations peuvent coexister. Enfin, le neuvième principe est que la symbolisation est hétéromorphe, à savoir qu'il existe des symbolisations, avec des processus différents, des écarts, conduisant à une tension entre elles, mais donc aussi à une poussée, à un dynamisme. Nous avons ainsi pu aborder le déroulé du processus de symbolisation. Néanmoins, il est important de préciser que ce processus ne peut advenir que selon certaines conditions, que nous allons désormais étudier.

L'objet pour symboliser : le médium malléable

Ces conditions vont pouvoir déterminer l'avènement de la symbolisation au temps des relations précoces, mais aussi tout au long de la vie. Pour Roussillon (2019), il est notamment primordial que l'environnement du sujet respecte ses limites et ses capacités de symbolisation. En effet, si l'environnement est trop inconsistant, alors les expériences à symboliser vont être trop nombreuses et faire effraction. L'environnement doit donc disposer d'une fonction pare-excitante (Roussillon, 1999). En outre, cet environnement doit être disponible pour que le sujet puisse l'utiliser pour la symbolisation, avec notamment une fonction contenant et de rêverie maternelle. La qualité de la présence est aussi importante que l'absence bien tempérée pour qu'advienne la symbolisation toujours selon Roussillon. Enfin, l'environnement doit être suffisamment prévisible, pour pouvoir anticiper ses effets de transformation et intégrer la part d'altérité. Ces éléments regroupés sont en fait les caractéristiques du médium malléable décrit par Marion Milner puis retravaillé par Roussillon. Pour Milner (1998), l'enfant doit pouvoir rencontrer un état d'illusion d'unité pour développer le sens de l'être-deux. Cette illusion est nécessaire, car à défaut, le Moi de l'enfant risque de se développer de manière prématurée. L'illusion doit aussi pouvoir se dissiper progressivement pour permettre la reconnaissance d'un monde extérieur à soi, qui ne soit pas sa propre création. Pour cela, la qualité de l'environnement est essentielle. Une de ces qualités est notamment d'offrir des espaces et moments délimités permettant de retrouver ces moments d'illusion avec des moyens d'expression malléables rendant possible cette illusion. Le médium malléable est donc un objet, qui, au vu de ses caractéristiques, permet de maintenir une illusion du trouvé/créé. Milner évoque cette fonction de médium malléable à propos des objets, des figurines et jouets, utilisables par un jeune garçon dans son cabinet. À sa suite, Roussillon (2001) va définir le médium malléable comme la représentation-chose de la symbolisation primaire. Ces éléments ouvrent aussi aux considérations concernant les qualités de l'environnement humain. Roussillon poursuit cette réflexion sur la nécessaire utilisation de l'objet. Nous l'avons évoqué, l'objet doit accepter d'être utilisé, mais aussi de faire l'objet d'une perte à travers le processus de transformation de la symbolisation. Néanmoins, l'objet doit également accepter de maintenir l'illusion qu'il n'est pas à l'origine de la transformation, mais que la transformation soit issue de la symbolisation primaire, qu'elle soit un effet du jeu. À défaut, l'illusion décrite par Milner est brisée. En fait, un juste milieu est nécessaire dans la malléabilité de l'objet. Si l'objet est trop malléable, il n'est pas assez spécifique et n'apporte rien. Il peut en outre apparaître comme séducteur et incestueux. À l'inverse, si l'objet n'est pas assez malléable, il est trop spécifique. Il ne peut pas être transformé. Ce faisant, il est incorporé en l'état et l'écart propre à la symbolisation n'est pas possible. Pour Jeammet (1989) il est nécessaire qu'un tiers soit présent pour juger du rapport

de symbolisation. C'est ce tiers qui va permettre d'ouvrir à l'écart et la différenciation. Mais pour ce faire, le sujet doit disposer d'assises narcissiques suffisamment solides pour s'engager dans la différenciation sans que son identité en soit menacée. Roussillon (1999) précise ainsi la nécessité d'un mode d'organisation œdipien pour qu'advienne la symbolisation. C'est bien la présence du tiers qui va permettre l'écart entre les deux sujets.

L'idée d'une nécessaire acceptation de l'objet à être utilisé et transformé renvoie en outre à la notion de résistance à la destructivité abordée par Winnicott (1971). Ainsi, à travers l'utilisation de l'objet dont parle Winnicott, il y a une relation-non-relation, à savoir la part de l'objet qui accepte de n'être rien d'autre qu'objet à utiliser. Cet élément est primordial, car le sujet va avoir besoin que l'objet utilisé n'exerce pas de rétorsion à son égard. En effet, en formant une représentation interne de l'objet, le sujet va avoir le sentiment d'avoir fait disparaître celui-ci du dehors. L'intériorisation, la symbolisation, est donc accompagnée d'un sentiment d'avoir blessé l'objet, avec de la culpabilité. Si l'objet se rend disponible pour être retrouvé dehors, il survit à la destructivité, et permet à la culpabilité de diminuer et au plaisir de symboliser d'être présent. La perte liée à la symbolisation sera acceptée car elle pourra elle-même être symbolisée et appeler à une nouvelle symbolisation. Le tiers sera aussi le garant de cette résistance à la destructivité.

Ce détour par un abord général de la symbolisation va permettre désormais de se centrer davantage sur ce qui serait une spécificité des conduites addictives à la suite de Brun (2014), à savoir leur valeur messagère suivant des formes premières de représentation, au plus près de la sensorialité.

2.2.3.4. Symbolisation et sensorialité : Les formes premières de représentation

Les formes premières de représentation

Il nous paraît donc pertinent de revenir sur les premiers types de représentations, les premières formes symboliques pour alimenter notre réflexion. Plusieurs auteurs sont revenus sur ces premières formes symboliques. Nous pouvons notamment évoquer les pictogrammes décrits par Aulagnier (1975), les équations symboliques (Segal, 1957) ou encore les signifiants formels évoqués par Anzieu (2013). Revenir sur ces apports nous paraît d'autant plus pertinent qu'ils viennent enrichir les notions de matière première psychique et de représentation-chose décrites par Freud. Ils permettent de former un continuum et d'être au plus près des différents mouvements de la symbolisation. Ils rappellent sa dimension dynamique et non linéaire, même s'il existe des contraintes développementales en terme de maturation.

Nous avons déjà abordés les processus primaires et secondaires décrit par Freud et repris par Roussillon. Aulagnier (1975) est revenue sur ces processus et en a proposé un développement important. En effet, selon elle, il n'y aurait pas deux mais trois modes de fonctionnements psychiques. Elle rappelle que le processus primaire a pour représentation type le phantasme, avec un sujet metteur en scène de son environnement dans l'espace primaire. Le processus primaire reflète une organisation où le désir de l'autre est à l'origine de tout ce qui existe. Le processus secondaire a pour représentation la représentation idéique ou l'énoncé. Ceci conduit le sujet à être auteur d'un discours et du jeu, pouvant être partagés avec autrui. Ces deux processus ont déjà été développés précédemment, nous allons donc nous attarder sur le troisième, à savoir le processus originaire. Ce processus est le premier à émerger dans le développement de l'enfant, avant les processus primaires, eux-mêmes précédant ceux secondaires. Néanmoins, Aulagnier précise bien que ces processus s'additionnent, l'émergence de l'un ne fait pas disparaître l'autre. Le processus originaire se situe dans l'espace originaire et sa représentation en est la représentation pictographique. Il permet qu'advienne un sujet représentant. Dès lors, le postulat est celui de l'auto-engendrement, à savoir que l'activité de représentation va être à l'origine de ce qui est existant. Nous pourrions faire là un parallèle avec l'activité du trouvé/créé et l'aire d'illusion sur laquelle nous reviendrons. L'activité du processus originaire va être liée à l'activité d'une fonction du corps résultant de l'excitation des surfaces sensorielles correspondantes. La représentation de cette activité va s'effectuer sous la forme du pictogramme. C'est la représentation d'une rencontre entre un organe sensoriel et un objet extérieur. Dans son prolongement, la zone-objet complémentaire est la mise en scène de toute expérience de rencontre entre la psyché et le monde. Ce fonctionnement implique que tout objet conforme à la zone est engendré par cette même zone, suscitant par là même le plaisir lié à la complémentarité. Si la bouche du nourrisson est la zone, et le sein son objet complémentaire, ce serait la bouche qui engendrerait le sein. À l'inverse, un objet inadéquat serait aussi engendré par la zone, le mauvais objet est lié à une mauvaise zone. « Le désir de détruire l'objet s'accompagne d'un désir de détruire la zone érogène et sensorielle. » (Aulagnier, 1975, p.63). Dès lors, le pictogramme est aussi une première représentation de l'activité psychique, en mettant en forme et en scène l'objet-zone complémentaire. L'attraction entre les deux zones/objets suscitera du plaisir, et le rejet suscitera du déplaisir. Si Aulagnier a bien rappelé à plusieurs reprises l'addition des différents processus, elle précise néanmoins que les représentations originaires, les pictogrammes, restent forclos de l'espace primaire et secondaire. Les représentations originaires restent présentes, mais à l'état du pictogramme. Ainsi, les considérations d'Aulagnier sur l'originaire et les pictogrammes permettent de penser une forme première de représentation, sur un axe attraction/rejet, plaisir/déplaisir, entre une zone sensorielle et un objet extérieur, et basée sur une forme d'auto-engendrement. Roussillon (2001) souligne l'intérêt de cette pensée de l'originaire car elle permet de retracer une trajectoire des processus psychiques. Il met

néanmoins en garde contre une vision linéaire. Un début supposant une fin, le risque est d'offrir une vision cloisonnée et rigide du psychisme, à l'instar des structures psychiques estimées indépassables. Nous pensons qu'il peut en être de même avec les différents niveaux de symbolisation et les différents processus. Le secondaire pourrait être considéré comme supérieur au primaire, lui-même l'étant vis-à-vis de l'originnaire. Rappelant ce qu'Aulagnier évoquait, et suivant par là Roussillon, il apparaît important de préciser qu'un processus, de représentation ou symbolisation, ne va pas avoir une importance plus grande qu'un autre. Ils vont chacun répondre à des fonctionnements différents, et c'est l'absence de communication entre les différents processus qui va surtout être problématique pour le sujet. Roussillon (2001) va en ce sens en soulignant l'importance d'inscrire le transitionnel dans la métapsychologie, permettant à cette dernière de relever d'une pensée des processus davantage que des catégories.

Poursuivant la réflexion, nous pouvons développer la pensée de Segal (1957), pour qui la formation du symbole apparaît en même temps que la relation d'objet. Néanmoins, les premiers symboles seraient à différencier des formations symboliques ultérieures. En effet, pour Segal, les premiers symboles, qu'elle nomme *équation symbolique*, sont ressentis par le Moi comme étant l'objet symbolisé. Il y a une indifférenciation entre le symbole et la chose symbolisée. « La différenciation entre le Soi et l'objet est obscurcie. Dès lors, puisqu'une partie du Moi est confondue avec l'objet, le symbole – qui est une création et une fonction du Moi - se confond à son tour avec l'objet symbolisé. » (Segal, 1957, p.689). Ceci permet de nier l'absence de l'objet idéal ou de contrôler l'objet persécuteur, dans une approche alors clivée bon/mauvais objet. Avec l'avènement de la position dépressive, la différenciation plus grande entre le Moi et l'objet va amener à une ambivalence, le bon objet n'est plus à conserver et le mauvais à rejeter, puisque les deux sont un seul et même objet. Il s'agit plutôt de préserver l'objet contre ses propres attaques. Le symbole va alors intervenir pour recevoir l'agressivité en lieu et place de l'objet. Désormais, le symbole n'est plus l'équivalent de l'objet original, puisqu'il permet au contraire de le préserver. Il est aussi dorénavant perçu comme une création propre du sujet, ainsi qu'un objet en soi, permettant son déploiement libre et créatif. Néanmoins, face à des angoisses massives, les symboles peuvent redevenir des équations symboliques, le Moi se confondant à nouveau avec l'objet dans le cadre d'une identification projective massive. Pour Golse (2019), les équations symboliques permettent de penser le pont entre identité de perception et identité de pensée, entre la symbolisation de l'objet en sa présence, primaire, et la symbolisation de l'objet en son absence, secondaire.

En complément des pictogrammes et équations symboliques, une autre forme de représentation première est les signifiants formels définis par Anzieu. Ce dernier les décrit comme étant des « signifiants de configurations et concernent les changements de forme, de configuration. » et précise « Ces signifiants sont des représentants psychiques de certaines pulsions, mais aussi de

diverses formes d'organisation du Soi et du Moi. Ils sont assimilables aux « représentants de choses » et en particulier des « représentations de l'espace et des états des corps en général ». (Anzieu, 2013, p.20). En tant que représentations de contenants psychiques, les signifiants formels sont également sources de transformation, la fonction contenant étant aussi une fonction transformatrice. Néanmoins, cette propriété de transformation peut être défailante, et susciter des déformations. Dans ce cas, ils vont témoigner d'angoisses violentes, freins au développement de la symbolisation et de la mise en sens. Ils sont pour Anzieu (2013) une première étape dans la symbolisation des pictogrammes décrits par Aulagnier. Ils se manifestent par un vécu, chez l'adulte, d'un état entre veille et sommeil, avec un mouvement régrédient du pôle moteur vers celui perceptif. Les signifiants formels se rapportent aux images sensorielles : proprioceptives, tactiles, coenesthésiques, kinesthésiques, posturales et d'équilibration. Ils sont traduits par une phrase sans complément, se limitant au syntagme verbal, avec un verbe réfléchi. Le sujet, lui, est une forme isolée et non une personne entière. Il est incertain et reflète une transformation sans mise en scène. Cette transformation/déformation est vécue comme étrangère à soi. Elle se déroule dans un espace bi-dimensionnel avec des confusions dedans/dehors. Les signifiants formels ne disposent pas de variantes, ils sont répétitifs chez une même personne, et dans les cas pathologiques, ils sont même vécus comme irréversibles. Ouvrant aux processus primaires, ils se situent néanmoins en deçà, n'étant pas de l'ordre du fantasme. En effet, ce dernier dispose d'une mise en scène, avec un sujet acteur, ainsi que des variations. Il est le reflet d'une confusion entre l'imaginaire et le réel. Pour Anzieu, un exemple type de signifiants formels pourrait être « une peau commune est arrachée » (Anzieu, 2013, p.34). Nous pouvons alors faire le lien avec les propos de Monjauze (1991) lorsqu'elle rappelle le vécu d'écoulement et de psyché liquide dans la problématique alcoolique. Dans ce cas, « quelque chose s'écoule », au même titre que l'alcool, qui peut alors apparaître comme une forme de signifiants formels dans sa dimension sensorielle. Nous l'avons évoqué, les signifiants formels peuvent être ressentis par un sujet adulte, et peuvent donc être l'objet d'une élaboration à travers un travail sur les contenants psychiques. En revenant sur la configuration des enveloppes, le thérapeute pourra aider le patient à reconstruire et élaborer les traumatismes à l'origine des failles des enveloppes. Le travail est alors au plus près du sensoriel avec une mise en forme et en représentation, sans analyse. Pour Golse (2007), les signifiants formels permettent une transformation d'une bi-dimensionnalité à un espace à trois plans, vertical, horizontal, et sagittal. Ils apportent aussi une transformation par réflexivité avec les sens concernés. Il précise également qu'ils peuvent faire l'objet d'une primarisation et d'une secondarisation ultérieure, d'où l'évocation du travail psychanalytique par Anzieu. Néanmoins ils peuvent aussi former des cryptes, des espaces non représentés verbalement et sujets à la répétition, avec l'angoisse associée. Anzieu (2013) rappelle par ailleurs la différence entre les signifiants formels qu'il décrit et les signifiants de démarcation présentés par Rosolato. En effet, là où les signifiants formels ont un aspect définitif dans

leur transformation, sauf à les élaborer en thérapie, les signifiants de démarcation peuvent toujours se déformer, et ils sont constitutifs du développement de l'enfant.

Ceci nous conduit donc à aborder rapidement les signifiants de démarcation. Pour Rosolato (2014), les signifiants de démarcation sont une forme de représentation préverbale. Ils fonctionnent selon une organisation analogique, et non digitale comme le langage verbal, et ils représentent des transformations et variations continues unissant les représentations aux perceptions, et donc aux objets eux-mêmes. Ils sont pour l'auteur aux origines de l'exercice de pensée, et rendent notamment compte des interactions entre la mère et l'enfant. Dans le cadre de ces interactions, suscitant des affects et éprouvés partagés, la mère va permettre une délimitation et coordination de ces premiers signifiants afin d'en constituer une représentation analogique. Dès lors, étant démarqués, ils vont opérer par paires d'opposés. Certaines sont des oppositions précocement organisatrices avec la distinction plaisir/déplaisir, attraction/répulsion, bon/mauvais, et présence/absence. Ces signifiants forment alors une image, sans distinction des différences d'avec l'objet, avec un pouvoir hallucinatoire. Ensuite, au-delà d'une différenciation de paires d'opposition, va se former une démarcation plus variée de signifiants. Cette démarcation va se retrouver entre activité et passivité, dedans et dehors, et soi et l'autre. Ces signifiants gagnent en profondeur, en renvoyant à une dimension processuelle et réflexive. Pour Rosolato, ces deux catégories de distinction vont structurer les signifiants analogiques. Ainsi, les signifiants de démarcation permettent de « recueillir, de traiter (par différents degrés d'abstraction), de conserver, de récupérer et d'utiliser l'information grâce au codage de la représentation. » (Rosolato, 2014, p.161). La signification va se développer dans la coordination des différents types de signifiants de démarcation. En travaillant à une mise en cohérence métonymique, suivant une analogie portant sur les formes perceptuelles ou sur les traces de la sensibilité intéro et proprioceptive, ils ouvrent à la pensée puis au langage verbal. Ce dernier dispose d'une structure avec un double codage, analogique et digital.

D'autres auteurs ont pu aborder le sujet des représentations premières. Marinov (2008) a par exemple apporté le concept de signifiant corporel, à l'intersection entre les signifiants de démarcation et leur dimension constructive et les signifiants formels et leur aspects définitifs. Ils rendent compte des significations conscientes et inconscientes véhiculées par les parents lors des soins précoces. Les signifiants corporels témoignent du début de l'animation du corps de l'enfant par l'adulte, avec des possibles effractions de la forme. Ils sont des « lieux d'inscriptions de sensations corporelles non traduites encore en affects et mots. » (Marinov, 2008). La liste des différentes représentations premières décrites n'est pas exhaustive, néanmoins ces éléments abordés vont nous permettre de développer le processus de la symbolisation primaire et donc la capacité de représentance de ces signifiants formels, de démarcation, ou encore pictogrammes.

2.2.3.5. La symbolisation primaire : une symbolisation du corps et de la sensorialité

Les différents éléments abordés nous ont donc permis de retracer le processus de symbolisation, puis des différentes formes de représentations, précoces et ultérieures, et des formes de symbolisation correspondantes. Nous allons désormais tenter de nous centrer sur la place de la sensorialité et du corps dans la symbolisation primaire. Ceci nous permettra d'interroger ensuite les rapports possibles avec les conduites addictives.

La sensorialité, frein ou levier de la symbolisation ?

Nous avons évoqué à plusieurs reprises l'importance de la sensorialité dans la construction psychique. En tant qu'interface entre soi et le monde, elle est source d'informations et constitue donc une base importante à symboliser. Néanmoins, avec sa dimension brute et éphémère, elle apparaît être aussi une possible anti-représentation, ou défense contre la représentation. La défense serait ici entre autre contre une représentation traumatique. Dans cette perspective, la sensorialité pourrait alors s'opposer au processus de symbolisation. Ainsi, nous avons par exemple évoqué la possible formation d'une seconde peau, musculaire, comme défense de type autistique face à des angoisses archaïques. L'éprouvé sensoriel d'une rigidification musculaire, et de manière générale corporelle, va faire aussi barrière contre le monde extérieur vécu comme traumatisant. Pour Tustin, il existe également dans l'autisme une recherche d'impressions esthétiques, forme d'émoi sensoriel, pour éviter la douleur psychique (Despinoy et Pinol Douriez, 2002). Toujours pour ces auteurs, dans l'identification adhésive décrite par Meltzer, la centration sur les qualités sensorielles de l'objet alimente une indistinction entre soi et l'objet, empêchant tout travail de symbolisation. Ce type de repli sur la sensorialité va se retrouver aussi en dehors des problématiques autistiques. En effet, la recherche d'une expérience sensorielle pour court-circuiter les représentations est à l'œuvre chez les sujets ayant un recours important aux procédés autocalmants, au même titre qu'avec l'auto-sensualité. L'auto-sensorialité va consister en la création de sensations pour combler les trous laissés par l'arrachement associé à la séparation, notamment dans l'autisme. Dans tous les cas, il y a une forme d'accrochage défensif à la sensorialité, qui apporte un apaisement, mais pas une satisfaction (Boubli, 2002). Elle tend alors vers le narcissisme de mort décrit par Green (1982). Calza et Contant (2012) évoquent aussi la possibilité de la mise en place d'une relation instrumentalisante, avec une tentative de maîtrise de l'objet par la sensori-motricité et notamment l'agitation sensori-motrice. L'introjection sera évitée, car elle procéderait à la destruction de l'objet, dont nous avons vu qu'il se doit normalement de résister à l'introjection et à la symbolisation. La sensorialité serait alors mise en avant pour éviter la

destruction de l'objet, avec un maintien compulsif de l'identité. Ceci reprend aussi les éléments abordés précédemment à propos des conduites addictives. Il y aurait un recours aux sensations pour éviter l'émergence de représentations associées à des angoisses non contenues. Les conduites addictives seraient alors une modalité de remplissage sensoriel, au détriment de la symbolisation et de la constitution de la représentation (Carton, 2016). Ceci se retrouverait aussi à l'adolescence. Face à la menace des représentations incestueuses et parricides, la sensorialité permettrait de maintenir un certain niveau d'excitation psychique tout en empêchant la constitution de ces représentations trop excitantes et débordantes. Ce mode de fonctionnement, avec un recours à la sensation, et une sensorialité défensive, conduit à une circularité pathogène. En effet, les sensations sans représentations vont susciter un sentiment d'inquiétante étrangeté, avec une montée d'angoisse. Elles seront alors recherchées pour lutter contre cette angoisse (Denis, 2016).

Face à ce constat, il peut paraître difficile de reconnaître la fonction symbolisante que pourrait avoir la sensorialité. Néanmoins, revenir sur la dimension de représentance comme évoquée précédemment nous semble alors précieux. Sans cela, il paraît difficile de concevoir la manière dont la sensorialité, du côté de la non-représentation, pourrait donner lieu à la représentation par le biais de la symbolisation. Suivant la conception élargie de la représentation sous l'abord de la représentance, même un mouvement psychique sans contenu peut garder une potentialité de représentance. « Lorsque la rencontre de l'autre (Bräten, 1993) donnera un sens identifiable à cet appel, la sensorimotricité sera pleinement engagée et pourra servir de matériau aux fantasmes constitutifs des relations objectales. » (Despinoy et Pinol-Douriez, 2002, p.10). Dès lors, nous avons à envisager une forme de bivalence à la sensorialité, dont l'issue sera en grande partie déterminée par la rencontre avec l'environnement. C'est ce que soulignent Cornalba et Dayan (2014) lorsqu'ils évoquent l'existence d'une sensorialité de liaison, avec une exigence de travail de psychisation, et une sensorialité de déliaison, témoignant d'un refus de toute élaboration. C'est la qualité de la rencontre avec autrui qui va permettre de conférer à la sensorialité sa dimension de liaison ou déliaison. Si les conditions de la rencontre avec autrui sont remplies, alors la sensorialité peut ouvrir à la symbolisation, reprenant les conditions de la symbolisation évoquées précédemment. Nous pouvons ainsi citer Brun « Stern insiste sur le phénomène de transposition sensorielle au cœur des accordages, le fait que la mère transpose ce que fait son bébé dans une autre modalité sensorielle ». Elle ajoute plus loin « Dans la clinique des bébés, les sensorialités primitives deviennent donc messagères en lien avec la réponse de l'environnement. Une sensorialité échoïlée par l'environnement donne des formes primaires de symbolisation, sinon elle dégénère et perd sa vitalité symbolisante. » (Brun, 2014, p.5). Ainsi Roussillon évoque à propos du cas d'une non reconnaissance par l'environnement de la dimension de message, « Mon hypothèse est que ce sont de telles expériences de tentatives de communication qui, à force de n'être pas reconnues comme telles, de ne pas être qualifiées par les réponses de

l'entourage, vont venir se manifester dans les tableaux psychopathologiques de l'enfant, l'adolescent ou l'adulte et en particulier dans la symptomatologie à forme d'expression corporelle : agir ou psychosomatique. » (Roussillon, 2010, p.29).

Symbolisation et sensorialité

Ainsi, la sensorialité aurait une potentialité de symbolisation, rejoignant finalement les positions de Roussillon sur la symbolisation primaire. En effet, Konicheckis (2002) rappelle que les empreintes sensorielles forment un embryon de sens, sensoriel et significatif. Ces empreintes, matières premières psychiques, vont pouvoir ouvrir à de nouvelles formations psychiques. Tout l'enjeu va être la capacité transformatrice et non l'ancrage dans la répétition. Néanmoins, pour l'auteur, la sensorialité comporterait en elle-même un appel à transformation. En effet, nous pouvons souligner une similitude de fonctionnement entre la symbolisation et la sensorialité. L'expérience sensorielle est toujours parcellaire, et donc appelle à la liaison des différents fragments d'expérience. Cette liaison est celle de la transmodalité décrite par Stern. Toutefois, cette transmodalité ne peut être parfaite, la vue ne pouvant par exemple jamais retranscrire exactement le vécu du toucher. Ce qui est vu ne peut être exactement ce qui est touché. Dès lors, chaque liaison sensorielle comporte un écart et un reste. La présence de l'écart et du reste reprend le principe même de la symbolisation. La transmodalité, alors fondamentale, va devoir être apportée en premier lieu par l'environnement. Pour Haag (2002), c'est l'asymétrie de la réponse de l'environnement aux actes du nourrisson qui va conférer à l'acte une dimension créative et de représentation de formes. Cette mise en forme à travers la sensori-motricité va permettre de nourrir les filiations sensorielles (Konicheckis, 2009), filiations basées sur le lien, concret et extérieur au sujet, et assurant un sentiment subjectif d'existence. C'est bien l'activité psychique sensorielle qui va conférer un sentiment d'identité personnelle (Konicheckis, 2012). Dans cette lignée, les sensations peuvent alors être considérées comme des sensations-processus (Konicheckis, 2016), constituant des noyaux permettant aux symbolisations d'advenir. Ces sensations-processus peuvent être symbolisées et transformées en nouvelles sensations, tout comme être traduites en mots, sans pour autant que cela advienne. Ce qui importe, à travers les sensations-processus, c'est la dimension processuelle, dynamique, liée à la sensation et donc à la sensorialité. C'est ce qui fait d'elle un arrière-plan pour de nouvelles symbolisations. En fait, ce sens virtuel à la sensorialité, rappelant la dimension de représentance, fait de la sensorialité une matière à symboliser, mais aussi pour symboliser, lorsqu'elle sert de support pour la mise en scène (Durmanova, 2010). Ainsi, les expériences sensorielles étant les premières de la vie psychique, elles vont constituer une forme de matière première psychique. Les interactions, et les éprouvés associés, de plaisir ou de

déplaisir, vont constituer des schèmes mémoriels. Roussillon (2010) reprend l'expression de modèles internes opérants de Bowlby à ce propos, et ces modèles vont donner forme aux expériences postérieures, sur le modèle de la mémoire procédurale. C'est en ce sens que la sensorialité, avec les expériences associées, sera une matière pour symboliser, traduisant un vécu, mais aussi à symboliser, le vécu étant lui-même sensoriel. Lorsque ce vécu sensoriel est réactivé, il n'est pas re-présenté, mais présentation, reprenant le statut de sensorialité. De plus, comme il a déjà été rappelé, la dimension sensorielle ne va cesser d'être présente tout au long de la vie, et pas seulement chez le nourrisson. La qualité des interactions et leur vécu sensoriel va marquer la psyché. Si le vécu précoce se transpose dans le domaine du langage verbal, il gardera aussi la trace de la source corporelle première, avec sa dimension sensorielle (Golse, 2019). Ensuite, la sensorialité, en tant que modalité de symbolisation analogique, va continuer à œuvrer toute la vie, la communication analogique restant toujours présente, y compris dans le langage verbal. Pour Golse la communication analogique est au premier plan chez le bébé et revient au premier plan chez l'adolescent. Elle se retrouve avec l'instauration des procédures d'attachement. Il y a dans ce cas un investissement synchrétique de l'objet et une intentionnalité communicative primaire, car l'attachement, à la différence de l'accordage affectif, ne suppose pas l'accès à l'intersubjectivité. Golse va préciser que « un certain nombre d'expériences qui s'étaient jouées et qui s'étaient inscrites en préverbaux à des époques en deçà du langage peuvent vouloir continuer à s'exprimer par ce canal, alors même que le langage, entre temps, s'est instauré et est désormais disponible. » (Golse, 2012, p.27). C'est ce que nous retrouvons avec les conduites addictives, dans leur fonction de répétition du traumatisme à travers l'acte, ainsi que dans leur dimension sensorielle.

Aborder ces différents éléments permet donc de souligner aussi le potentiel symbolisant des conduites addictives, notamment dans leur dimension sensorielle. Or nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, la capacité de l'acte à s'inscrire dans une forme de symbolisation, ici primaire, va être étroitement associée à la capacité de l'objet à saisir la valeur messagère et à occuper une fonction d'objet pour symboliser. Ceci va être l'enjeu de la rencontre thérapeutique.

2.2.3.6. Modalités thérapeutiques

Le vécu des soignants

Un des premiers points à souligner concernant la prise en charge des patients avec des conduites addictives est l'importance des contre-attitudes, souvent négatives, qu'ils peuvent susciter. Les soignants et thérapeutes vont se trouver mis à mal dans leur fonction soignante, notamment car

les personnes avec des conduites addictives tendent à attaquer la vie psychique et ses différentes représentations que le lien à l'autre, insupportables. Or ces aspects sont pourtant les fondements de la pratique de soin. Ainsi, le sentiment d'impuissance, d'ennui, de découragement, de lassitude ou encore de paralysie psychique peut être éprouvé par les professionnels face à la force de la répétition, surtout dans l'addiction (Brun, 2016 ; Cloës, 2017). La dimension chronique de l'addiction va rapidement conduire à une temporalité circulaire, sans issue possible, avec un présent perpétuel, suscitant ces éprouvés. L'addiction se répète, c'est son essence même, et cela infiltre le déroulé des entretiens. Les propos sont souvent banals, désaffectivés, ou encore ennuyeux (Blanc et Gaudriault, 2014), suivant un discours opératoire, laissant le sentiment que rien ne change, ne fait trace, et que le suivi thérapeutique n'avance pas. Par ailleurs, les attaques du cadre sont courantes, entre retards, absences aux rendez-vous, et parfois agressivité. Les paroles du thérapeute peuvent être niées, interrompues, pour se défendre contre une possible intrusion. Pour Descombey (2004), ces aspects peuvent susciter plusieurs types de réactions. Des réactions de rejet, face à des patients qui ne veulent pas s'en sortir, ne font pas d'efforts. Des réactions de dégoût, face à la négligence des patients, la déchéance qu'ils peuvent renvoyer à travers l'odeur, le manque de soin de soi. Des réactions de haine, face à ce qui peut paraître comme un entêtement à se détruire. Et enfin une possible réaction de peur, face à la paranoïa possible du patient, pouvant renvoyer le soignant comme responsable de la situation, à l'image d'une mère insuffisamment bonne. Le risque est présent, pour le thérapeute, de fonctionner en miroir du patient, de réagir face à l'agir, mais aussi de voir sa propre psyché paralysée et en incapacité à analyser ses affects (Brun, 2016). Petit (2016) évoque le parallèle entre le rapport à l'objet drogue et le rapport au soignant. Dans les deux cas, l'objet serait absorbé et rejeté, figure du bon et du mauvais à la fois, celui qui reconforte et celui qui frustre. Un clivage entre professionnels peut alors se mettre en place. Il y aurait d'un côté les bons, conscients des difficultés des patients addicts, se plongeant dans une dévotion (Pinel, 2007). De l'autre, les mauvais professionnels, ceci nous renvoyant aux réactions de rejet évoquées par Descombey, souvent dans des services non spécialisés en addictologie, peu habitués de ce public. L'ensemble de ces éléments conduit à envisager une spécificité de la prise en charge des patients avec des conduites addictives.

La place du produit dans la prise en charge : Abstinence ? Substitution ? Réduction des Risques ?

Ce contexte et l'importance des contre-attitudes et du vécu contre-transférentiel implique de s'intéresser à la place du produit dans cette même prise en charge. Jusqu'aux années 1990, l'abstinence a été le paradigme principal du soin en addictologie (Gaudriault, 2020). Avec le développement des traitements de substitution et de la politique de réduction des risques, l'usage du

produit tend davantage à être régulé, y compris par rapport aux entretiens. Ainsi pour Le Poulichet (1987), il y a un risque à ce que, en attendant une abstinence de la part du patient, le thérapeute apparaissent comme désirant prendre la place de la drogue pour le patient. Se positionnant comme pouvant être source de satisfaction pour le patient, il sort alors du principe d'abstinence du cadre analytique. En outre, cette position risque d'entretenir le thérapeute dans une position surmoïque (Blanc et Gaudriault, 2014), plaçant le patient dans un impératif d'abstinence à satisfaire, tout en étant parfois bien incapable d'y parvenir. Ceci peut conduire le patient à éviter les entretiens, ou encore à masquer la réalité de son vécu ou s'inscrire dans un vécu en faux self. Tout ceci amène Monjauze (1991) à penser qu'imposer à un patient alcoolique de venir aux entretiens abstinent reviendrait à demander à un schizophrène de ne pas délirer dans ces mêmes entretiens. J'ai aussi pu souligner la manière dont l'objectif d'abstinence pouvait entretenir un vécu contre transférentiel d'impuissance et empêchait de saisir d'autres enjeux relationnels (Bernaud, 2021). Pour autant, les consommations doivent pouvoir être aménagées et limitées dans la mesure du possible sur le temps des entretiens. En effet, la consommation de psychotropes chez un patient avant de se présenter en rendez-vous, avec l'état de conscience altéré que cela suscite, va réduire l'efficacité du travail psychique et donc thérapeutique (Blanc et Gaudriault, 2014). Ainsi, c'est surtout la place du produit dans la vie du patient qui doit être interrogée et discutée. Dans cette optique, le recours à un traitement médicamenteux peut avoir un certain intérêt permettant au sujet de trouver un apaisement relatif, sans les effets psychotropes des drogues. Une attention particulière sera alors apportée à la place du médecin dans la démarche, pour que le recours à la parole permette à la relation de faire tiers et de ne pas s'enfermer dans une relation aliénante, avec dans ce cas le risque pour le patient d'avoir à se défendre de cette aliénation par un détournement de l'usage des produits de substitution, ou de manière générale, de ne cesser d'attaquer le cadre de la relation avec le médecin (Le Poulichet, 1987).

Un positionnement spécifique

Ainsi, face à la nécessité d'un positionnement spécifique, il convient de proposer une approche psychanalytique avec un cadre aménagé, « le dispositif analytique est dans ce cas établi de manière souple dans le détail et ferme dans l'essentiel » (Pirlot, 2013, p.251). En effet, au vu du fonctionnement de ces sujets, à l'instar des adolescents par ailleurs, le positionnement psychanalytique classique risque de susciter une trop forte tension interne, non symbolisable et conduisant à la répétition des traumatismes antérieurs et à l'agir addictif pour s'en défendre. Avec un thérapeute inscrit dans une neutralité, certes bienveillante, mais impliquant une certaine réserve dans l'intervention, le patient risque de se sentir lâché, abandonné. Nous avons en effet à garder à l'esprit l'importance du perceptif dans le fonctionnement addictif et la difficulté à maintenir un bon objet

interne. Les interprétations peuvent aussi faire effraction, apparaître comme intrusives, face à un pare-excitation défaillant et une frontière moi/non moi peu affirmée. Ce positionnement est d'ailleurs le même qu'avec les fonctionnements limites. Pirlot (2013, p.253-254) reprend ainsi les propos de Green (2006a, p.200) « Je crois que les patients ont plus besoin d'un analyste vivant que d'autre chose. Et quelqu'un qui leur dit certaines vérités inacceptables que personne n'ose leur formuler leur donne l'occasion du corps à corps dont je vous ai parlé. C'est mille fois plus précieux qu'une absence de contact : « J'ai dit ça à ma psy ou mon psy, il n'a pas réagi, il n'a rien dit », voilà qui est plus traumatique qu'un échange verbal trop vif ». La nécessité d'une présence active, d'une bienveillance et d'une contenance est un élément qui revient régulièrement (Khantzian, 2012 ; Blanc et Gaudriault, 2014 ; Cloës, 2017). Ceci implique d'éviter la confrontation, tout en ayant par moment à effectuer des recadrages, notamment en termes de limites du supportable, pour soi et pour l'autre (Khantzian, 2012). Cela nécessite d'intervenir régulièrement, d'être impliqué, et aussi de mettre au travail dès la première rencontre la question de la demande. En effet, les personnes avec des problématiques addictives sont le plus souvent dans une difficulté à formuler une demande dans le sens d'une demande de soin explicite (Descombey, 2004). Formuler une demande à l'autre fait courir au sujet le risque d'être confronté à une possible aliénation à l'autre, source d'une grande souffrance, d'une détresse (Le Poulichet, 1987). La question de la demande a donc progressivement à se mettre en place, impliquant pour le thérapeute d'accepter d'être utilisé, au sens du médium malléable, revenant à l'importance de la souplesse évoquée précédemment. La demande est aussi un enjeu tout à fait fondamental lorsque le patient se présente à un thérapeute dans le cadre d'une obligation de soin ordonnée par la justice. Dans ce contexte, l'absence de respect de cette obligation peut conduire à la mise en œuvre d'une peine de prison. Le sujet se présente ainsi davantage avec une demande d'éviter la sanction que d'effectuer un travail sur soi. Un des enjeux est alors de replacer le sujet comme acteur, dans une position subjective. Du thérapeute peut ainsi être attendu comme une forme d'apaisement, à l'instar de l'objet drogue. Le transfert tend alors à être une mise en équivalence de l'objet d'addiction vis-à-vis de l'objet thérapeute (Pardinielli et Bonnet, 2008). L'enjeu est de questionner l'addiction pour permettre au sujet de se replacer au centre de son vécu, d'internaliser ce qui a été externalisé, pour lui permettre de redevenir acteur et sortir du vécu d'esclavage suivant l'étymologie de l'addiction. Au vu de l'importance de la dimension sensorielle du transfert, jouant des vécus pré-verbaux, le contre-transfert du thérapeute constitue une base de travail importante (Faoro-Kreit, 2020). L'analyse du contre-transfert, et, de manière générale, l'importance pour le thérapeute d'être à l'écoute de son propre vécu, permet d'opérer une fonction alpha (Bion, 1979). L'objectif est d'insuffler de la vie psychique au sujet. Il s'agit de donner goût à la vie psychique, à ce qui se passe en soi, mettre en mots ses vécus sur la base d'un partage d'expérience (Marchin, 2020). Enfin, face à la massivité du transfert et à la reproduction de la dépendance au produit sur le thérapeute, la présence

d'une figure tierce dans la prise en charge, par exemple avec une thérapie bi-focale, peut parfois être nécessaire pour éviter les réactions thérapeutiques négatives (Brun, 2016).

L'importance du travail de représentation

Ceci conduit notamment à envisager la psychothérapie des personnes avec des problématiques addictives comme un travail de mentalisation. Les travaux menés sur la thérapie basée sur la mentalisation, de Bateman et Fonagy, semblent ainsi particulièrement bien s'appliquer au traitement des patients addicts (Savov et Atanassov, 2013). Face aux déficits de mentalisation, dans le travail de représentation et d'expression des affects, le thérapeute aura vocation à mettre ces éléments au travail. L'objectif est d'aider le patient à se sentir, à identifier ses vécus, notamment au plus près du corps, d'en être à l'écoute, là où la logique addictive tend à remplacer la souffrance psychique par la douleur physique, négligeant le corps par la même occasion (Pirlot, 2013). Ainsi, le cadre thérapeutique, en permettant une mise à distance des perceptions du monde extérieur et en conduisant à une centration sur le monde interne, va conduire à une résurgence de la perception à travers la régression. César et Sarah Botella (2001) évoquent à ce sujet la notion de régrédience, pour rendre compte d'un mouvement de retour en arrière, au plus près de la perception, permettant ensuite la mise en route d'un travail de figurabilité. Pour ces derniers, ce travail de régrédience aurait à être présent dans le travail analytique, en plus de l'analyse des contenus.

Khantzian (2012) évoque aussi la difficulté pour ces personnes à identifier les risques associés à leurs comportements, à avoir une pensée réflexive. L'objectif est donc de faciliter l'expression des affects et non de tenter d'inférer sur la cause traumatique. Un accent sera mis sur l'observation des ressentis de chacun, afin de permettre un passage progressif d'une angoisse diffuse, liée au trauma, à une angoisse signal, permettant de s'en protéger et de sortir d'une compulsion de répétition. Pour ce faire, la fonction miroir du thérapeute est essentielle, tout comme son authenticité. C'est aussi en se référant à son vécu contre-transférentiel que le thérapeute va pouvoir saisir les manifestations du négatif pour les mettre au travail (Pirlot, 2013). Le partage d'affect entre le thérapeute et le patient sera au cœur de la thérapie (Brun, 2016). Pour mettre l'ensemble de ces éléments au travail, l'usage des médiations, artistiques, ou du groupe comme médiateur, peut se révéler intéressant. Au final, c'est le thérapeute qui va servir de médiateur, renvoyant à la fonction de médium malléable évoquée précédemment. Nous pouvons noter là encore la similarité des positionnements dans la psychothérapie psychanalytique des adolescents et dans celle des conduites addictives, point que nous allons désormais aborder.

Accompagnement des conduites addictives à l'adolescence

Cet accompagnement reprend le positionnement vis-à-vis des adolescents et des conduites addictives abordé précédemment. Nous pouvons néanmoins préciser deux aspects. Premièrement, celui des dispositifs spécifiques d'accompagnement pour les conduites addictives à l'adolescence. Deuxièmement, la place de la dimension judiciaire. Ces deux points étant souvent liés. Si des adolescents avec des conduites addictives peuvent venir consulter un psychologue en milieu ordinaire, un dispositif a été créé spécifiquement pour ce public, à savoir les Consultations Jeunes Consommateurs (CJC). En 2004 est expérimenté en France le déploiement de Consultations Cannabis. En 2008, avec la création des Centres de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CSAPA), les Consultations Cannabis deviennent les CJC et se retrouvent pour la plupart rattachées aux CSAPA, avec un déploiement sur tout le territoire (Jeannin, Baudet et Reyre, 2014). Le public rencontré dans les CJC est donc exclusivement composé d'adolescents avec des conduites addictives, et/ou leur entourage. Au sein des CJC, la question de la demande est centrale. En effet, bien souvent, les adolescents sont reçus à la demande des parents, de professionnels accompagnant l'adolescent, ou de la justice, et donc rarement de la propre initiative de l'adolescent. Les enjeux autour des représentations de chacun, et notamment des adultes, sont souvent importants car sont aussi en partie la source de l'impasse de l'entourage. Cet entourage tend à présenter les drogues comme étant la cause des problèmes de l'adolescent, et l'objectif pour eux est alors d'écarter la drogue, de sevrer l'adolescent (Monin, 2016), revenant au modèle de l'intoxication déjà évoqué. Or cette posture conduit à confronter l'adolescent à la privation d'un objet avec une fonction spécifique. Elle peut même entretenir une relation potentiellement aliénante et désubjectivante. Les parents venant de découvrir les conduites addictives de leur adolescent tendent souvent à surveiller davantage leur enfant, avec un sentiment de rupture de la confiance. L'adolescent va vivre ce resserrement parfois comme un rappel au cadre protecteur, mais parfois aussi comme une tentative d'emprise, impliquant alors une fuite en avant. En outre, dans ce contexte, le psychologue de la CJC peut être invoqué à une place d'expert par les parents. Enfin, l'adolescent peut être orienté par la justice vers la CJC. L'adolescent aura à se présenter à un ou plusieurs rendez-vous à la CJC, faute de quoi des poursuites judiciaires pourront être entreprises. L'orientation est donc aussi de l'ordre de la contrainte. L'ensemble de ces éléments va avoir un effet parfois majeur sur la dynamique transféro-contre-transférentielle et implique de se positionner souvent très rapidement pour éviter une impasse relationnelle. Dans le cadre d'une orientation judiciaire, il est important d'évoquer les places et fonctions de chacun, de la justice et du psychologue, pour limiter l'implicite et les pactes dénégatifs (Jeannin, Baudet et Reyre, 2014). À défaut, le risque d'instrumentalisation est important. De la part de l'adolescent, utilisant le psychologue pour éviter toute poursuite sans se saisir du cadre de soin.

De la part de la justice, utilisant le psychologue comme instrument de contrôle social. Néanmoins, une fois ces préalables posés, la rencontre amenée par la justice peut conduire à une rencontre soignante, offrant la possibilité pour l'adolescent de rencontrer un psychologue, qu'il n'aurait pas rencontré sans cette orientation (Hachet, 2001). De plus, cette rencontre peut aboutir sur un suivi plus long, notamment lorsque la demande aura pu être travaillée et déboucher sur une possibilité pour l'adolescent de se saisir de l'espace proposé. Il en est de même pour les demandes parentales, en intégrant la possibilité d'accompagner les parents. Ceci permet d'aider rapidement l'adolescent à se sentir mieux en diminuant les conflits avec les parents en plus d'élaborer sur leur vécu propre. Ceci nous conduit à aborder quelques spécificités des conduites addictives à l'adolescence.

2.2.4. Conduites addictives à l'adolescence.

2.2.4.1. Etat des lieux et enjeux.

État des lieux des conduites addictives à l'adolescence en France

En vue d'aborder les conduites addictives à l'adolescence, il convient de rappeler quelques données chiffrées à ce sujet, mais aussi de questionner le cadre des recherches sur les conduites addictives à l'adolescence et ce qu'elles peuvent induire dans leurs résultats.

L'aspect quantitatif des conduites addictives à l'adolescence est particulièrement bien renseigné depuis les années 2000. L'Observatoire Français des Drogues et des Tendances addictives (OFDT) est le principal pourvoyeur de travaux sur le sujet. Il publie notamment tous les 3 ans les résultats de l'enquête ESCAPAD renseignant sur la part des conduites addictives (tabac, cannabis, alcool) chez les adolescents de 17 ans, avec une différenciation des usages selon les produits. En outre, l'OFDT produit aussi des travaux qualitatifs. Ces études permettent de suivre l'évolution des pratiques, et parfois de battre en brèche certaines idées reçues. Ainsi, l'analyse de l'enquête ESCAPAD 2017 revient sur l'évolution des consommations de tabac, alcool et cannabis de 2000 à 2017 chez les français de 17 ans. Il en ressort une tendance à la diminution des expérimentations pour les trois produits, avec une diminution assez marquée pour le tabac, de 77,6% à 59%, et une diminution modérée et pouvant davantage être rapprochée d'une stagnation pour le cannabis, passant de 45,6% à 39,1%, mais avec une forte variabilité entre les années d'études. Cependant, ces diminutions se retrouvent aussi dans les usages au moins une fois par mois et quotidien pour le tabac, et au moins une fois par mois et réguliers pour l'alcool et le cannabis (Spilka et al., 2018). D'un point de vue plus qualitatif, il ressort aussi une évolution des usages, notamment concernant l'alcool. Si la

consommation dans l'ensemble baisse, les alcoolisations ponctuelles importantes, avec recherche d'ivresse, sont en augmentation, traduisant une évolution des modalités de boire juvéniles tendant à se différencier des modalités de boire adultes. Le boire adulte va se caractériser par une consommation régulière, voire quotidienne, avec de petites quantités à chaque moment de consommation. C'est le verre de vin à table, avec une recherche du plaisir de la dégustation, mais pas de l'ivresse, qui sera évitée. Chez les adolescents, c'est l'inverse. Les consommations sont espacées dans le temps, mais avec des quantités plus importantes, et c'est le plaisir de l'ivresse qui est recherché, et non celui du goût. En outre, il est intéressant de noter que pour les deux catégories d'âge, c'est le mode de consommation de l'autre catégorie qui est rattaché au danger et à proscrire. Ainsi, loin de n'avoir pas de représentation du danger lié à l'alcool, les adolescents vont identifier comme dangereux le fait de boire quotidiennement, ce qui est le fait des modalités de boire adultes. Il apparaît en outre que ces modalités évoluent avec l'âge, et que les adolescents devenus adultes vont délaisser le boire juvénile pour celui adulte (Gaussot et Palierne, 2020). Ces éléments contribuent donc à relativiser les discours sur l'inconscience des adolescents. En fait, il ressort surtout une différence des normes de risque chez les adolescents et les adultes (Peretti Watel, 2010). Il apparaît aussi que la dimension transgressive semble de moins en moins pertinente pour rendre compte des usages des adolescents suite à la diffusion du cannabis et sa banalisation (Obradovic, 2017).

Or, les représentations sont nombreuses à propos des conduites addictives à l'adolescence notamment celle ayant la vie dure d'une augmentation constante des conduites addictives chez les adolescents. Ceci est sûrement à mettre en parallèle avec les différents discours sur l'adolescence, comme abordé précédemment. Ces discours conduisent aussi à associer les travaux les recherches sur les conduites addictives à ceux sur les conduites à risques. Les conduites addictives, rattachées à la notion de risque, sont alors abordées selon l'angle de la santé ou de la délinquance, avec les financements associés, ce qui n'est pas sans conséquence sur les dispositifs mis en œuvre (Loncle, 2013).

La principale difficulté semble être de cerner ce qui relève du développement normal de l'adolescent, et ce qui relève du pathologique et d'une problématique plus globale, sachant que le temps de l'adolescence est aussi celui de la rencontre avec les conduites addictives (Spilka et al., 2018). Nous avons ainsi à rappeler la présence de deux modalités de consommation chez les adolescents, celle relevant d'une potentialité addictive de l'adolescent, à vocation transitoire, et celle relevant d'une addiction (Guillaumin, 2001 ; Birraux, 2004). En effet, aborder la question des conduites addictives à l'adolescence amène à prendre en compte les spécificités de l'adolescence, avec les remaniements que cela implique. Cela inclut notamment la modification des rapports aux limites ou encore la force de la passion adolescente.

2.2.4.2. Vers une spécificité de la fonction des conduites addictives à l'adolescence ?

L'expérience des conduites addictives à l'adolescence semble être en étroite relation avec l'émergence du pubertaire, son élaboration et/ou ses impasses. Ainsi, pour Guillaumin (2001), le recours à la drogue peut se présenter comme une tentative, transitoire, de mise en latence du système pulsionnel. Ce dernier, manquant d'appui pour se déployer dans l'œdipe, avec un risque de débordement pulsionnel, se verrait donc inhibé par la drogue. L'objectif serait un court-circuit pulsionnel, comme évoqué à plusieurs reprises précédemment, afin de substituer une logique du besoin à la place de celle du désir, face à une génitalité confrontant à la perte et à un deuil nécessaire des objets de l'enfance, à savoir le corps et les objets parentaux (Marty, 2020). À travers un évitement de la perte, il y a évitement de la différenciation apportée par le processus pubertaire, et notamment une désidentification à l'égard de la sexualité. Le questionnement identitaire, et notamment de l'identité sexuée, est également constaté par Haza, Delorme et Pineau-Delabi (2017) chez les adolescents ayant des alcoolisations ponctuelles importantes. Ils décrivent aussi un possible empêchement du pubertaire à travers ces pratiques. Gutton (2002) va dans ce sens lorsqu'il évoque les addictions comme une forme de déni de la nouveauté pubertaire, avec une panne des identifications. L'objet drogue permet ainsi une dédifférenciation génitale ainsi qu'une forme de clivage face à la génitalité. Pour Birraux (2010), il pourrait avoir une fonction fétichique, évitant la différence des sexes et l'abandon des fantasmes de toute-puissance. La dimension incestueuse pubertaire associée à la proximité avec le parent œdipien est écartée grâce à l'objet drogue. La force des fantasmes incestueux et pervers, ainsi que l'excès d'excitations génitales, appelleraient à une répression par l'addiction (Pirlot, 2015). Cette fonction défensive est aussi rappelée par Marty (2005), pour qui le recours au cannabis peut être une manière de suspendre la temporalité et l'élaboration psychique du pubertaire, notamment en ce que le pubertaire induit dans la relation à l'autre. Ainsi, la problématique addictive peut indiquer un rejet du corps sexué et un refus de la génitalité, voire une attaque de son corps à rejeter, renvoyant à la rupture de développement (Brun, 2016).

Les conduites addictives signent en effet une difficulté à entrer en relation (Corcos, 2004), face à un rapport à l'autre nouveau lié au génital et au remaniement des figures d'attachements. La consommation pourrait permettre de maintenir une illusion de présence, un évitement de l'absence (Marty, 2004). L'addiction apparaît alors comme une incapacité à accéder à la castration, un déni de cette castration (Huerre, 2004), qui mettrait à mal des assises narcissiques trop fragilisées par la nouveauté pubertaire et des traumatismes antérieurs (Birraux, 2004). La dépendance à la substance psychoactive est une dépendance non intersubjective, car sans interdépendance. Le statut de l'objet reste figé, non remanié et intériorisé. Face à cette absence qui ne peut se représenter, le cannabis (par

exemple) permettrait d'offrir un appui, une forme de bon objet anaclitique (Braconnier, 2004). Il s'agit ainsi pour l'adolescent de se défendre face à un effondrement dépressif (Gervais et Marcelli, 2004), avec une suspension du travail de deuil. Dès lors, l'objet addictif pourrait prendre la place de l'objet perdu, constituant une forme d'aménagement pervers (Marty, 2010). L'objet est ainsi utilitaire, permettant un évitement de la dimension d'altérité, de différence et de complémentarité de l'objet qui confronterait à une perte non dépassable. L'objet va donc rester externe, lui permettant d'être sous contrôle, non intrusif ni abandonnant. Néanmoins, faute d'internalisation, le contact avec l'objet, addictif, doit alors être répété (Corcos et Jeammet, 2006).

Corcos (2010) rappelle que la relation avec l'objet addictif est du même ordre que celle avec les objets de dépendance primaire. La dépendance à l'autre est présente avant celle au produit.

A ce propos, Gutton (2002) rappelle que l'objet drogue a une fonction d'effacement des représentations, notamment des scènes pubertaires. La représentation de l'objet menaçant va être remplacée par la sensorialité. Les actes et éprouvés vont se substituer aux souvenirs. Ce passage par la perception de la sensation permet de tenter d'éprouver une limite qui a pu être mise à mal par la nouveauté pubertaire (Pirlot, 1999). Cette limite est celle du corps mais aussi de la relation aux parents et à la société (Haza, Delorme et Pineau-Delabi, 2017). La question des limites apparaît aussi à travers la notion d'ordalie, comme tentative de vérification d'un droit d'exister par une mise en scène du corps, par le passage à l'acte (Blanquet, 2010).

Ainsi, les addictions dans ce cadre signeraient une défaillance de la symbolisation. Ce défaut de symbolisation conduirait alors à la répétition. Ceci nous renvoie à ce que nous avons évoqué précédemment, à savoir la notion de traumatophilie (Guillaumin, 2001), comme reconstitution d'un traumatisme afin paradoxalement, de tenter de le réparer. Dès lors, la question du corps et de la recherche de sensation apparaît au premier plan. Les modalités de vécu du traumatisme sont au plus près du corps, à un niveau infra verbal, et se rejouent dans ces mêmes dimensions. La question de la place de la représentation, de la symbolisation et de la sensorialité dans les conduites addictives à l'adolescence reprend principalement ce que nous avons abordé précédemment concernant les conduites addictives en général.

Pour résumer l'ensemble de ces éléments, nous pouvons citer Denis pour qui « Les prises d'alcool, de drogue, ne sont pas des moyens de rechercher positivement un plaisir, une satisfaction, mais sont des mesures « contre », contre l'excitation sexuelle, contre l'angoisse, contre le rapprochement avec quelqu'un d'autre, contre le sentiment de déréliction... Il s'agit de rechercher des sensations plus que des satisfactions, de trouver des voies narcissiques latérales pour éviter sentiments, affects, relations, fantasmes. Il faut exercer une emprise, n'importe laquelle, sur n'importe quoi pour échapper à l'impression d'impuissance et de chaos ». (Denis, 2019, p.228).

Plaisir, créativité et tentative de symbolisation

Néanmoins, les éléments évoqués précédemment sont aussi à relativiser, dans le sens où les conduites addictives à l'adolescence sont multiples, s'inscrivent dans des contextes variés, avec des fonctions toutes aussi nombreuses et pouvant évoluer dans le contexte de l'adolescence lui-même très changeant.

Les conduites addictives peuvent apparaître comme une tentative de création adolescente (Gutton, 2008). En effet, Haza, Delorme et Pineau-Delabi (2017) soulignent bien une double valence dans les consommations d'alcool, dans la lignée du *pharmakon*, et si la dimension anxiolytique et défensive a pu être mise en avant précédemment, les conditions d'utilisation du produit sont très variables. Ainsi, les consommations pourraient être une porte d'entrée d'un nouveau rapport au plaisir, notamment à travers le partage dans les moments festifs avec les amis. Dans ce contexte, toujours selon Haza, Delorme et Pineau-Delabi (2017), l'alcool pourrait servir à une tentative de liaison des pulsions sexuelles et agressives déliées et réactivées par l'œdipe adolescent. À travers des expériences sensorielles intenses ainsi qu'une intensification des émotions, l'adolescent pourrait explorer un vécu nouveau pour essayer de l'appriivoiser et assimiler le vécu pubertaire. Il y aurait donc une tentative de maîtriser une nouvelle jouissance orgasmique en s'y livrant tout en la contenant à travers l'usage d'un produit sous contrôle (Roussillon, 2009). Le produit permet l'illusion d'avoir un plaisir différent de celui de ses parents, et ainsi de singulariser le désir sexuel (Hachet, 2006). Cette dimension créative et d'appropriation peut aussi être rendue possible à travers la fonction défensive, de retrait, des conduites addictives. À l'image des procédés autocalmants permettant dans une certaine mesure l'activité de pensée (Smadja, 1993), l'usage du cannabis pourrait également permettre de se protéger un temps de la violence des éprouvés pubertaires pour pouvoir s'en ressaisir dans un second temps. Il donnerait l'opportunité de laisser un temps d'assimilation (Birraux, 2004). Houssier (2021) évoque à ce sujet la dimension de retrait, comme déni de la perte d'objet, mais aussi moment préalable à la reconnaissance de la perte. La position de retrait permet ainsi de maintenir un lien avec les objets internes, et pourrait être une tentative de recréation d'un espace intermédiaire défaillant, offrant une aire d'illusion pour permettre l'introjection (Braconnier, 2004 ; Marchin et al., 2020). Le cannabis pourrait offrir un espace de rêverie, permettant d'explorer émotions et idées avant de les expérimenter dans la réalité, sur le modèle du travail du virtuel (Tisseron, 2012). L'enjeu pour l'adolescent est de saisir le retrait comme espace de création ouvrant ensuite vers l'extérieur et de ne pas l'idéaliser, transformant le retrait en refuge et coupant alors les liens aux objets, tant extérieurs qu'internes. Les rencontres effectuées à ce moment auront un rôle important. Si ces dernières se révèlent médiatrices, elles auront une part d'idéalisation permettant de protéger le Moi, notamment en structurant l'homosexualité psychique, base du développement de l'hétérosexualité génitale selon Guillaumin

(2001). L'auteur précise que dans ces conditions, l'expérience de la drogue, transitoire, enrichit alors le Moi et prend une valeur d'apprentissage.

À travers cette recreation d'un espace intermédiaire, l'addiction à l'adolescence pourrait être un passage pour une voie pré-psychique (Pirlot, 1999). En tant que passage à l'acte, les conduites addictives pourraient être comprises comme une recherche de support de représentation (Marchin et al., 2020), reprenant un travail de l'informe. Ainsi, Le Poulichet (2014) évoque une fonction de création d'enveloppes, dans le sens d'un processus limite, à l'expérience sensorielle. En ce sens, l'investissement de la sensorialité ne serait pas nécessairement le signe d'un déficit de représentations. L'adolescent pourrait ainsi créer des enveloppes sensorielles paradoxales, qui auraient vocation à s'allier aux théories fantastiques de l'adolescence, à savoir des constructions sur le vécu corporel, parfois d'allure délirante. Grâce à la dimension corporelle et psychique des enveloppes et théories fantastiques, l'adolescent se livrerait à un véritable travail de création adolescente afin de s'approprier un corps pubère, figure de l'étranger à apprivoiser. Les conduites addictives, en tant qu'expériences sensorielles intenses pourraient alimenter ce processus. Marchin et al. vont aussi dans ce sens lorsqu'ils évoquent, à la suite de De Luca, Louët et al. (2019) les conduites addictives comme une expérience limite, et donc des limites, offrant des « bornes corporelles et psychiques » (Marchin et al., 2020, p.113) contribuant à la subjectivation.

Ainsi, la consommation de cannabis pourrait être une tentative de lier vie psychique et soma (Huerre, 2004) et serait au final une tentative de figuration d'une effraction liée à un excès d'excitation, d'un traumatisme (Durastante, 2011). En condensant autour d'un noyau mélancolique, sensations, affects et fantasmes, l'excès d'excitation pourrait progressivement s'élaborer psychiquement. Il y aurait figuration de contenus internes ainsi maîtrisés (Corcos et Jeammet, 2006), contenus liés notamment à l'archaïque pubertaire en défaut de représentation. La figuration serait permise par l'externalisation, qui elle-même comporte le risque d'un échec d'élaboration à cause de cette dimension externe. Dans ce contexte, le rôle de l'environnement comme support d'élaboration et de symbolisation va être déterminant. Le statut accordé aux conduites addictives par ce même environnement va l'être tout autant, en permettant de saisir la potentialité d'appel à l'autre ou au contraire de la laisser lettre morte, contribuant alors à la compulsion de répétition.

2.3. Conclusion de la partie théorique et présentation de l'hypothèse théorique

Ainsi, au cours des précédents chapitres, nous sommes revenus sur les théorisations psychanalytiques de l'adolescence et des conduites addictives.

En revenant sur l'adolescence, nous avons dégagé la manière dont elle constitue le moment du déploiement du pubertaire, partant de la puberté. Pour ce faire, nous sommes revenus sur les modalités de constitution de la vie psychique, ce qui nous a permis ensuite de souligner la continuité, mais aussi la spécificité du processus pubertaire. Le pubertaire, en confrontant à la génitalité, va impliquer un remaniement important au niveau œdipien, avec la réactivation des fantasmes incestueux et parricides. La pulsionnalité va être exacerbée et va nécessiter une forme de contenance, pour éviter le débordement et la réalisation des fantasmes sous-jacents. En outre, les modifications des relations aux figures parentales vont aller de pair avec une dimension traumatique de l'adolescence, sur le plan narcissique, majorée par la faiblesse des assises narcissiques. En effet, les changements corporels et les possibilités nouvelles qu'ils vont offrir pourront confronter l'adolescent à un corps vécu comme étranger, voire comme persécuteur, source de souffrance ou d'une jouissance effractante. Ceci va particulièrement mettre à mal les enveloppes psychiques, pourtant fondamentales dans leur fonction de contenance psychique. Le pubertaire va confronter l'adolescent à mettre au travail sa bisexualité psychique, pour le conduire vers l'intégration de la dimension sexuée du corps, impliquant un renoncement de la toute-puissance infantile et l'avènement de la différence des sexes et des générations. Ce processus de subjectivation, de différenciation d'avec les figures parentales, va ouvrir sur un investissement d'objets extérieurs, apportant la complémentarité des sexes face à la perte. Ces objets extérieurs feront office de soutien narcissique, le temps d'une identification aux figures parentales permettant à l'adolescent d'aller vers une autonomie. Ceci occasionne une reprise et une modification des modalités intersubjectives présentes depuis les relations précoces. Dans tout ce trajet, le corps va être au premier plan. En tant que « fauteur de troubles », il va être aussi celui qui va mettre au travail et rendre compte du travail du processus pubertaire. Le corps adolescent va donc être particulièrement impliqué dans la dimension de l'acte et de la recherche de sensations.

Dans ce contexte, le thème des conduites addictives vient nourrir la réflexion sur la place du corps. En effet, les conduites addictives, protéiformes, viennent interroger leur fonction psychique pour le sujet. Il apparaît en premier lieu qu'elles offrent une modalité de rapport au plaisir particulière. Elles viennent interroger les rapports entre plaisir, satisfaction et jouissance. Cette économie psychique particulière semble se faire le reflet d'un vécu traumatique, l'acte addictif venant répéter le traumatisme en même temps qu'il chercherait à le résoudre. Cette dimension traumatique s'associe

alors à un défaut de représentation du vécu du sujet addict, tant dans les relations précoces que dans l'actuel de son vécu. La conduite addictive serait un moyen pour le sujet d'essayer de maîtriser une relation qui a été trop inadaptée, intrusive ou manquante, et donc traumatique. Tout l'enjeu serait celui de la répétition de ces modalités relationnelles, ou plutôt leur issue, et la manière dont la conduite addictive pourrait ouvrir à une élaboration et un changement au lieu d'une répétition.

Ces éléments sont les enjeux des processus de symbolisation. Cette dernière opère de la matière première psychique, au plus près du corps et du sensoriel, jusqu'aux représentations-choses, c'est la symbolisation primaire, puis vers les représentations-mots, le langage verbal, c'est la symbolisation secondaire. Elle est un processus de transformation, permettant la représentation de la présence de l'objet, ainsi que de son absence. Elle offre ainsi au sujet la possibilité de tolérer les aléas liés à la rencontre avec l'altérité. Ce faisant, nous avons pu aborder les fonctions de l'objet addictif et la manière dont elles peuvent rencontrer la question de la symbolisation. Ces fonctions ouvrent notamment à l'importance de la répétition, mais aussi de la dimension expressive des conduites addictives, mettant en avant la sensorialité. Ceci nous a conduit à aborder les formes premières de représentation. Ces dernières viennent interroger les limites de la symbolisation, et convoquent l'idée d'une potentialité de symbolisation. Cette dernière serait notamment présente dans la sensorialité. Considérer la sensorialité comme matière à symboliser et pour symboliser ouvre la voie à l'élaboration de tout un pan de la vie psychique. Nous pourrions retrouver dans ce contexte les conduites addictives, comme potentiellement symbolisantes, dans une forme de symbolisation primaire, notamment à partir de la sensorialité. Ces éléments reprennent aussi ceux de l'adolescence.

À l'adolescence, c'est tout le processus pubertaire et ses enjeux qui sont à symboliser. Et ce processus pubertaire prend ses sources dans une sensorialité nouvelle, empreinte de génitalité, à symboliser. Les conduites addictives, elles, apparaissent plutôt comme une anti symbolisation, permettant de court circuiter la représentation, qui serait porteuse d'un débordement psychique associé à un traumatisme. Or, aborder la sensorialité et la symbolisation vient interroger cette vision anti symbolisation des conduites addictives. Cela nous questionne sur la fonction de la dimension sensorielle des conduites addictives, qui a longuement été rappelée. Dans quelle mesure pourrait-elle être aussi porteuse de symbolisation, comme elle l'est dans le développement de la vie psychique. Et ce d'autant plus dans les conduites addictives à l'adolescence, là où la sensorialité s'impose et impose un travail de symbolisation. Les liens entre le processus pubertaire et les conduites addictives apparaissent alors sous un nouveau jour grâce aux notions de symbolisation et de sensorialité, ce qui nous permet de formuler l'hypothèse théorique suivante pour notre travail : **Les conduites addictives avec substances psychoactives à l'adolescence, à travers la qualité du rassemblement d'expériences polysensorielles, conduisent à une symbolisation primaire du plaisir génital participant au traitement des scènes pubertaires.** Nous allons désormais présenter notre

méthodologie, ainsi que nos hypothèses de travail et cliniques. Ceci nous servira de base pour l'étude de notre hypothèse théorique ainsi que pour l'analyse des cas cliniques mettant à l'épreuve cette même hypothèse.

3. Méthodologie

Le cadre institutionnel

Ce travail de thèse de doctorat en psychologie se base sur une pratique clinique de psychologue d'orientation psychanalytique. La méthodologie retenue est celle d'une analyse clinique de l'hypothèse théorique élaborée à partir d'une revue de la littérature, ainsi que des quatre hypothèses de travail qui en découlent. Cette pratique a eu lieu au sein d'un Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CSAPA). Répartis sur l'ensemble du territoire, les CSAPA constituent les centres de référence pour la prise en charge des addictions. Structures médico-sociales, les CSAPA proposent un accompagnement pluridisciplinaire pour les personnes avec des conduites addictives. Les professionnels intervenant auprès du public sont multiples : assistantes sociales, éducateurs, infirmiers, médecins, psychologues. Les prises en charge sont ambulatoires, avec des entretiens individuels et groupaux. Le CSAPA dans lequel les adolescents ont été rencontrés dispose aussi d'une Consultation Jeunes Consommateurs (CJC). La CJC est un dispositif national visant à favoriser l'accueil et l'accompagnement des adolescents avec des conduites addictives. Elle a vocation à proposer un accueil spécifique pour les adolescents, avec des modalités d'intervention particulières. Au sein de l'institution dans laquelle les entretiens ont été effectués, la CJC est fondue dans le CSAPA et les intervenants sont les mêmes. La frontière entre ce qui relève de la CJC et du CSAPA est donc floue et n'implique pas de changement dans la prise en charge. Dans les deux cas, l'accueil est gratuit et sans restriction en dehors de l'impératif d'être en lien avec des conduites addictives. Des Consultations Avancées ayant été mises en place dans quelques institutions, en particulier des établissements scolaires du territoire, certains adolescents peuvent être rencontrés dans un premier temps dans l'établissement, avant de poursuivre un suivi au centre. La spécificité de la CJC par rapport au CSAPA est donc surtout dans les conditions d'accueil, par le biais de ces Consultations Avancées. Les adolescents et/ou leur entourage sont reçus sur rendez-vous par un éducateur, un infirmier ou un psychologue, moi-même en l'occurrence. Les premiers rendez-vous permettent de faire un état des lieux de la situation et de favoriser les conditions d'une rencontre soignante. Parfois, ces quelques rendez-vous ne donnent pas suite à la mise en place d'un suivi plus long. Deux ou trois rencontres auront permis à des parents très inquiets de déposer leurs angoisses et

d'être rassurés dans leur capacité parentale, ou encore à des adolescents de livrer leur vécu à leurs parents et de renouer un dialogue. Lorsque la situation implique d'aller au-delà des entretiens d'accueil, elle est présentée en réunion clinique à toute l'équipe. Cette réunion est commune à l'ensemble de l'équipe, ce qui contribue à l'indifférenciation entre le CSAPA et la CJC dans les modalités de prise en charge. La réunion, en plus d'apporter un éclairage pluridisciplinaire sur la situation, permet aussi d'envisager parfois l'intervention d'autres professionnels en plus de celui accueillant. Exceptionnellement, elle permet d'effectuer un relai vers un autre professionnel, l'accueillant se mettant alors en retrait de l'accompagnement qui sera proposé. Classiquement, les infirmiers interviennent dans l'optique d'effectuer un accompagnement autour de la régulation des consommations, de la réduction des risques liés aux consommations, ou encore de faire le lien avec un médecin pour un éventuel traitement médicamenteux. Les éducateurs vont davantage intervenir pour proposer un accompagnement sur les problématiques sociales, scolaires/professionnelles, et éducatives, faisant alors un lien avec les parents. En tant que psychologue, j'interviens plutôt sur les situations dans lesquelles la souffrance psychique, tant des adolescents que des parents, est mise en avant, ainsi que dans les situations qualifiées de complexes. Les critères associés à ces deux derniers éléments étant relativement flous et subjectifs, il paraît difficile dans les faits de déterminer de véritables critères objectifs déterminant l'orientation vers le psychologue. Ceci s'ancre dans un contexte institutionnel conduisant à une forme d'effacement des spécificités de chacun et des limites dans les rôles et fonctions des différents professionnels. La répartition du champ d'intervention des différents professionnels sur une prise en charge commune implique alors un important travail d'échange face à ces frontières mouvantes. Ceci fait écho aux éléments que nous avons abordés précédemment concernant les effets sur les équipes soignantes de la prise en charge des personnes avec des conduites addictives.

Les sujets de la recherche

Au vu de la double spécificité du public, adolescent et avec des conduites addictives, la question de la demande occupe une place importante dans la rencontre. En effet, celle-ci est la plupart du temps soutenue par un tiers (Jeannin, Baubet et Reyre, 2014). Ce tiers peut être les parents ou une institution. Une spécificité du dispositif tient en le fait que parmi ces tiers se trouve également la justice. En effet, une partie des conduites addictives concerne des produits classés comme stupéfiants, *i.e* illicites. Des adolescents peuvent donc être orientés vers la CJC dans le cadre de mesures judiciaires après rencontre avec le délégué du procureur. Si l'adolescent vient rencontrer un professionnel de la CJC, l'affaire est classée. À défaut, des poursuites sont encourues contre l'adolescent. Dans ce cadre, le choix de rencontrer un professionnel est fortement contraint par la

menace d'une peine plus sévère. Il est important de préciser que ce dispositif ne concerne que les mineurs. Pour les majeurs, le suivi en lien avec la justice va s'inscrire dans le cadre d'une obligation de soin. Cette dernière va constituer une peine alternative, notamment à l'incarcération. Ceci vient questionner l'implication de la loi dans la prise en charge en addictologie. En effet, nous nous retrouvons ici avec des conduites disposant d'un double statut, celui de conduites relevant d'une problématique psychiatrique, mais aussi d'une conduite délinquante. Ainsi, à l'exception des consommations d'alcool et de tabac, la consommation de tous les autres produits est interdite. Pour les mineurs, la vente, tout comme l'offre gratuite, d'alcool est interdite et passible de poursuites. Il en est de même pour le tabac. Nous pouvons nous retrouver alors dans une situation où le tiers porteur de la demande de rencontre avec un professionnel, le plus souvent les parents, peut aussi être dans une position de transgression. Certains parents vont ainsi acheter du tabac ou de l'alcool à leur adolescent. Dans tous les cas, que ce soit sur orientation de la justice ou non, le statut illicite des produits consommés va influencer la rencontre avec l'adolescent, et ce d'autant plus lorsque cela constitue un enjeu relationnel, notamment avec les parents. Pour les adolescents rencontrés, la conduite est connotée négativement par la société, avec de nombreux préjugés. Le professionnel, ici psychologue, ne va pas échapper à ces préjugés, et peut se retrouver pris d'emblée dans un transfert négatif. Ceci nous renvoie aux éléments évoqués précédemment concernant les enjeux de la rencontre avec les adolescents ayant des conduites addictives.

C'est ce contexte de pratique en tant que psychologue qui m'a conduit à effectuer ce travail de thèse. En effet, j'ai constaté à de nombreuses reprises la difficulté à proposer un dispositif pertinent au vu du public visé, ainsi qu'à proposer une prise en charge adaptée. La confusion entre le CSAPA et la CJC révèle notamment la difficulté à penser la spécificité des conduites addictives à l'adolescence. Nous avons déjà pu souligner, avec Haza, l'inadéquation de l'offre de soin pour ce public (Haza et Bernaud, 2021). Le fonctionnement du centre dans lequel j'ai exercé est à ce titre révélateur d'une difficulté du champ de l'addictologie à penser le fonctionnement adolescent comme différencié de celui des adultes, et donc impliquant une prise en charge particulière. Ceci est notamment dû au critère d'inclusion du public, ici lié à une conduite sans prise en compte de l'âge comme pour la psychiatrie et la pédopsychiatrie. Au-delà de cet aspect, cela révèle surtout des lacunes dans l'approche de ces conduites, notamment dans le champ psychanalytique, et la centration sur une vision catégorielle. Nous sommes déjà revenus sur ces éléments précédemment.

C'est ce contexte particulier qui a nourri le sentiment d'un cadre conceptuel et de pratique limité vis-à-vis de ces problématiques, et donc ouvert à l'élaboration de ce travail de thèse. J'ai ainsi rencontré de nombreux adolescents durant près de sept années de pratique au sein du CSAPA. La sélection des situations à retenir pour la mise au travail de notre épisode s'est faite dans l'après coup. Cette sélection s'est effectuée suivant des critères objectifs et subjectifs. Les critères objectifs

d'inclusion sont ceux de la présence d'enjeux autour du processus adolescent, que ce soit dans son élaboration ou ses impasses. Ceci a notamment contribué à sélectionner certains patients âgés de 20 ans, voire 22 ans à la fin du suivi. Ils sortent du cadre civil de l'adolescence, mais sont pleinement aux prises avec le processus adolescent tel que nous l'avons décrit plus haut et sont donc considérés comme adolescents. Un autre critère de sélection a été la nature de la conduite addictive. Nous nous sommes centrés ici sur les conduites addictives avec produits, et ce tous produits confondus. Certains des adolescents rencontrés présentent aussi des conduites addictives sans produits, ou comportementales, et ces conduites sont prises en compte dans le travail d'analyse, mais elles n'auraient pu constituer à elles seules un critère d'inclusion. Nous reviendrons ultérieurement sur ce choix dans la discussion. Enfin, devant la volonté de sortir d'une logique psychiatrique/addictologique catégorielle, et afin de souligner l'aspect dynamique des conduites addictives, nous avons souhaité sélectionner des adolescents présentant des profils divers, avec des problématiques allant des plus archaïques à celles où prédominent les enjeux autour de l'élaboration du pubertaire. Si ces critères ont permis d'effectuer un premier tri, le nombre de situations à étudier restait trop conséquent au vu de la nature du travail de thèse. C'est mon expérience subjective, en tant que clinicien, qui a alors permis de retenir la sélection des huit situations étudiées. Ce critère subjectif, c'est ma volonté de mettre au travail des situations vécues comme étant particulièrement prenantes à cause de leurs effets contre-transférentiels. J'ai ressenti un sentiment d'échec thérapeutique, ou tout du moins d'insatisfaction dans mon positionnement et ma pratique, laissé par certaines de ces situations. Ce travail de thèse était l'occasion pour moi, en premier lieu, de mettre au travail ce sentiment d'insatisfaction, et d'étudier ce qui a pu fonctionner, mais aussi et surtout ce qui n'a pas fonctionné dans la relation avec ces adolescents aux conduites addictives. Il s'agissait d'interroger le vécu d'impuissance et de frustration, pour permettre de le dépasser et d'offrir de nouvelles modalités d'accompagnement de ces adolescents. En outre, ceci permet de limiter les effets délétères de certains vécus contre-transférentiels. L'objectif est donc d'offrir une relecture de ces situations et du vécu transféro-contre-transférentiel pour me permettre une autre approche. En deuxième lieu, ce travail de thèse a aussi vocation à servir de base théorico-clinique d'orientation psychanalytique dans le champ des conduites addictives à l'adolescence. Nous avons en effet souligné à de nombreuses reprises l'intérêt de développer cette approche. D'abord à cause de son effacement progressif des institutions en addictologie. Ensuite, car il existe peu de travaux récents présents à ce propos dans le champ psychanalytique. Enfin, en troisième lieu, ce travail de thèse a vocation à susciter une réflexion concernant la conception des conduites addictives à l'adolescence. J'espère que ce travail va permettre d'envisager des approches différentes du sujet, notamment dans le débat public et politique. Ce point me paraît d'autant plus fondamental que c'est bien le politique qui détermine en partie les dispositifs de prise en charge et donc une part importante de la pratique du psychologue.

Au final, ce sont donc huit situations qui ont été retenues. La durée des suivis et le nombre d'entretiens ont varié selon les personnes. Ainsi, Thibault⁸ a été rencontré 44 fois sur deux ans et demi. Nous pouvons ajouter à cela une annulation et trois absences, dont le dernier rendez-vous non honoré marquant la fin du suivi. Jérémie a été rencontré 10 fois sur 8 mois, avec 5 annulations et une absence, celle de la fin du suivi. Camille a été rencontré aussi 10 fois, sur 6 mois, avec un rendez-vous annulé. Dans ce cadre, le suivi s'est terminé suite à mon départ du centre, et Camille a affirmé son souhait de poursuivre un suivi psychologique avec mon remplaçant. Concernant Lucas, il aura été vu 16 fois, sur environ un an, avec trois rendez-vous non honorés. Le suivi s'est terminé par mon départ ainsi qu'un désinvestissement de la part de Lucas. Le suivi de Jennifer s'est déroulé sur un an, avec 27 entretiens. Nous pouvons aussi noter 3 absences. Il s'est terminé après concertation avec Jennifer sur sa proposition. Marc lui a été rencontré 8 fois, avec 3 rendez-vous non honorés. Sur les 8, 3 entretiens ont été téléphoniques en raison du confinement lié au Covid 19. Il n'aura pas été revu suite à son absence au dernier rendez-vous programmé. Concernant Julie, nous avons effectué 14 entretiens, avec 2 absences. Sur les 14 entretiens, 4 seront téléphoniques, aussi en lien avec le confinement. Le suivi s'arrêtera d'un commun accord avec Julie. Enfin, Adèle sera rencontrée 12 fois. Il y aura également 2 annulations, dont celle du dernier rendez-vous programmé, qui ne donnera pas lieu à une reprogrammation de rendez-vous, faute de nouvelles de sa part.

Le matériel clinique

Les entretiens ont été menés suivant une approche psychanalytique. Ils suivent une démarche non directive et encourageant la libre association, tant du patient que du clinicien. Il est aussi précisé d'emblée au patient que l'objectif des entretiens n'est pas la modification ou l'arrêt des conduites addictives. Je demande donc au patient d'évoquer ce qu'il souhaite, et que l'intérêt de cette démarche est de me permettre de comprendre sa situation, son expérience, ce qui le préoccupe. J'explique enfin que cette compréhension me permet alors de penser avec lui des manières de l'aider vis-à-vis de sa problématique, dans une logique de co-construction (Drieu, 2003). Certains patients se saisissent rapidement de ce cadre et vont associer librement. D'autres se trouvent bien plus inhibés, voire face à un défaut de représentation. J'essaye alors d'inviter l'adolescent à raconter son quotidien. De nombreuses relances sont parfois nécessaires, avec la mise en avant de ma propre associativité, tentant de prêter mon appareil à penser les pensées (Bion, 1979). Du papier et des crayons sont aussi toujours présents sur une table basse au milieu des fauteuils, et je précise régulièrement la possibilité de s'en saisir pour écrire ou dessiner.

⁸ Les prénoms ont été modifiés afin de respecter l'anonymat des patients. De plus, tout élément pouvant amener à reconnaître les patients a été écarté.

Des notes ont été constituées après chaque entretien et le travail d'analyse s'est effectué à partir de ces notes, ainsi que du vécu subjectif du clinicien, notamment dans la dimension contre-transférentielle. Les notes n'étaient donc pas structurées suivant une méthode particulière et reflétaient au plus près la subjectivité du clinicien. Cette mise en avant de la dimension subjective permet aussi de souligner l'importance de la prise en compte de la relation transféro-contre-transférentielle dans ce travail. En effet, au vu du sujet, notamment celui de la symbolisation, nous avons pris en compte les aspects intersubjectifs et mis l'accent sur l'étude de la relation avec l'environnement, thérapeutique ou non. Le présupposé de notre travail est que tout acte possède une potentialité symbolisante, et c'est la réponse de l'environnement qui va déterminer la valeur symbolisante. Nous ne pouvons donc pas aborder la symbolisation sans parler de l'environnement et de l'objet pour symboliser, notamment le clinicien dans sa dimension subjective. Outre les notes, j'ai aussi pu utiliser des dessins et productions graphiques des adolescents rencontrés. Certains de ces éléments sont d'ailleurs présentés dans ce travail de thèse.

Le matériel est donc constitué de mes notes et de productions graphiques. Au-delà, mon vécu et le souvenir de ce vécu constituent une forme de matériel, en tant qu'ils déterminent mon positionnement subjectif. Le matériel est donc analysé de manière à dégager le vécu subjectif du patient, mon propre vécu, et celui de la dynamique transféro-contre-transférentielle.

Hypothèses de travail

À partir de la revue de la littérature, ainsi que de l'hypothèse théorique émise précédemment, je propose quatre hypothèses de travail. Elles auront vocation à mettre à l'épreuve de la clinique l'hypothèse théorique.

- 1) Les conduites addictives à l'adolescence, permettant une rencontre avec l'autre, objet externe ou corps propre, offrent une scène pubertaire relisant des scènes infantiles et archaïques.
- 2) Le plaisir sensoriel lié à la rencontre avec l'autre dans les conduites addictives initie un processus constituant le plaisir pubertaire à partir du plaisir infantile.
- 3) Les expériences sensorielles, de plaisir et de déplaisir, dans les conduites addictives, par le rassemblement, amènent une symbolisation primaire.
- 4) Pour les adolescents présentant une fixation à l'archaïque ou au plaisir infantile dans les conduites addictives, la rencontre thérapeutique va permettre la constitution d'une nouvelle

scène conduisant à la symbolisation du plaisir génital.

Hypothèses cliniques

Afin de répondre aux hypothèses de travail, une série d'hypothèses cliniques a été constituée. Elles doivent permettre de guider l'analyse du matériel afin de répondre aux hypothèses. Elles sont déclinées pour chacune des hypothèses de travail.

- 1) Les conduites addictives à l'adolescence, permettant une rencontre avec l'autre, objet externe ou corps propre, offrent une scène pubertaire relisant des scènes infantiles et archaïques.*

Un contexte de consommation marqué par l'absence de l'autre et une recherche d'apaisement va révéler des éléments archaïques.

Un contexte de consommation marqué par une présence d'un autre comme double de soi et des sensations isolées va révéler des éléments infantiles.

Un contexte de consommation marqué par une présence avec une reconnaissance d'altérité et des sensations définies comme appartenant au sujet va révéler des éléments pubertaires.

- 2) Le plaisir sensoriel lié à la rencontre avec l'autre dans les conduites addictives initie un processus constituant le plaisir pubertaire à partir du plaisir infantile.*

Les expériences sensorielles centrées sur soi et conduisant à la répétition vont montrer un plaisir infantile

Les expériences sensorielles ouvrant sur un partage avec un autre et intégrant une dimension sexuelle active vont montrer un plaisir pubertaire

- 3) Les expériences sensorielles, de plaisir et de déplaisir, dans les conduites addictives, par le rassemblement, amènent une symbolisation primaire.*

Dans le récit se repère le rassemblement, c'est-à-dire une comodalisation, des expériences sensorielles de plaisir et de déplaisir.

La mise en scène de l'expérience sensorielle de consommation signifie une forme de symbolisation primaire.

4) Pour les adolescents présentant une fixation à l'archaïque ou au plaisir infantile dans les conduites addictives, la rencontre thérapeutique va permettre la constitution d'une nouvelle scène conduisant à la symbolisation du plaisir génital.

Dans l'espace transféro-contre-transférentiel, la remise en scène des expériences sensorielles archaïques se traduit par des moments d'indifférenciation vis-à-vis du clinicien.

Dans l'espace transféro-contre-transférentiel, la remise en scène des expériences relevant du plaisir infantile se traduit par le récit de la répétition d'un plaisir autoérotique impliquant des enjeux œdipiens vis-à-vis du clinicien.

Dans l'espace transféro-contre-transférentiel, la remise en scène des expériences relevant du plaisir génital se traduit par le récit d'un plaisir partagé impliquant une position active vis-à-vis du clinicien.

4. Analyse

4.1. Présentation des cas

Après être revenu sur les différents éléments de la littérature, avoir défini mon hypothèse théorique et ma méthodologie, je souhaite confronter cette hypothèse, et les hypothèses de travail qui en découlent, à la clinique des adolescents avec des conduites addictives. Pour ce faire, j'ai retenu les situations de huit adolescents, âgés de 15 à 22 ans, qui vont nous servir de fils conducteurs. D'autres situations pourront être abordées pour souligner certains points précis de notre réflexion.

Nous allons dans un premier temps effectuer une présentation de ces adolescents, pour ensuite approfondir la réflexion par le prisme des hypothèses de travail. Dans un second temps livrerons une

analyse de différents aspects au-delà des hypothèses afin de développer les situations et d'ouvrir la réflexion.

4.1.1. Thibault

La première fois que Thibault est rencontré, il vient accompagné, voire poussé par sa mère. Il vient d'avoir 21 ans, il est sans activité depuis un an. Une impression particulière se dégage de lui, entre des caractères physiques matures, notamment la présence de cheveux blancs, et une attitude générale qui elle apparaît presque enfantine, majorée par la présence maternelle. La mère évoque un sentiment d'impasse face à des consommations de cannabis présentes depuis ses 16 ans, et qui s'amplifient depuis la fin de sa scolarité. Depuis près d'un an, Thibault consomme du cannabis quotidiennement, en douilles⁹ une dizaine de fois par jour, parfois plus. Au cours du suivi, il en viendra aussi à avoir des consommations d'alcool, allant jusqu'à trois ou quatre cannettes de bières fortes et du pastis, le soir. Il recherche la « défonce » avec les consommations, un vide de pensée assorti de sensations physiques de relâchement. Néanmoins, l'intensité de ses consommations va régulièrement susciter des douleurs physiques, ainsi que des sensations de manque. Il dit aimer les sensations fortes de manière générale. La pratique du jeu vidéo et les consommations vont en ce sens, tout comme la recherche de vitesse en voiture. Il est parfois au bord de l'épuisement, ne mange pas de la journée, croule de fatigue, et semble tirer une satisfaction à surmonter cela.

Il est bon élève jusqu'au collège. Il est aussi très sportif à cette époque, ce qui fait la satisfaction de son père, professeur de sport, et de son grand-père paternel. La pratique du rugby les relie tous les trois, son père et son grand-père étant même de grands passionnés. Ses résultats se sont détériorés à l'arrivée au lycée. Il perd de vue un ami dont il était très proche, avec qui il pratiquait le dessin et notamment le tag, et a des difficultés à faire de nouvelles rencontres amicales. Il abandonne aussi la pratique sportive. Il débute alors ses consommations de cannabis. Il arrive difficilement à passer son bac, malgré des efforts de travail, les consommations de cannabis prennent de plus en plus de place et sa concentration, notamment en cours, est mise à mal. Après son bac, il va se réorienter vers une formation en mécanique, qu'il appréciera. Une fois son diplôme obtenu, il essayera de travailler, mais n'arrivera pas à aller au-delà d'un contrat de quelques mois.

Depuis, il passe la grande partie de son temps à jouer aux jeux vidéo. Il joue surtout à des jeux de tir en ligne, parfois aussi à des jeux de courses. Lorsqu'il parle des jeux vidéo, il s'anime et en parle avec enthousiasme, même s'il interroge à plusieurs reprises l'intérêt pour moi qu'il me parle de

⁹ Aussi appelée pipe à eau. C'est une méthode de consommation conduisant à un effet « flash ».

ça. Il a l'impression parfois d'être alors ridicule. Il raconte ses parties, ses objectifs, et ses centres d'intérêts. Il souhaite avoir les meilleures performances, mais aussi pouvoir acquérir les meilleurs équipements et les plus belles apparences de personnages, vêtements, armes, véhicules. Il ponctue ses sessions de jeu par les consommations, le conduisant parfois à voir ses résultats grandement diminués, étant trop « défoncé ». Régulièrement il en vient à être énervé, soit par ses contre-performances, soit par les autres. Il va s'emporter face à des alliés pas assez forts, ou au contraire face à des adversaires qui le surclassent, mais surtout face à ceux dont il estime la victoire non méritée. Il s'énervé y compris en évoquant cela durant les entretiens. Il estime que certains joueurs, moins bons que lui, gagnent en profitant de bugs ou défauts d'équilibrage du jeu, certaines armes, stratégies, ou certains personnages étant « *cheatés* »¹⁰ et permettant de gagner à coup sûr. Lors de ces moments d'énervement, il a pu insulter d'autres joueurs et être temporairement banni de certains jeux par les modérateurs. Il dit être parfois détesté par d'autres, mais n'en avoir rien à faire.

Pouvant jouer toute la nuit jusqu'au matin, il lui arrive de réveiller son père, qui vient lui demander de faire moins de bruit et d'aller dormir. Ceci occasionne des tensions allant jusqu'à des insultes de la part de Thibault. Son père retourne alors se coucher, résigné.

Thibault dit ne pas vraiment s'intéresser à ses parents. Il estime que leur vie ne le regarde pas et il m'en parle assez peu de lui-même. C'est par moments, lorsqu'il se montre plus loquace que d'ordinaire, qu'il en vient à les évoquer. Ils sont tous deux enseignants. Il a aussi une sœur, plus jeune de trois ans, dont il ne parlera qu'après plusieurs mois de suivi. Il dira être particulièrement énervé lorsque sa mère et sa sœur sont toutes les deux. Il a l'impression alors qu'elles font des gamineries et que ça ne l'intéresse pas. Pourtant, sa mère semble essayer de passer du temps avec lui. Elle l'accompagne faire des achats, ou encore au zoo pour l'anniversaire de ses 22 ans. Il décrit un père qui semble parfois déprimé. Il évoquera à un moment avoir appris par une tante que son père avait fait une dépression lorsqu'il était petit. Il apprendra par la même occasion que son père avait connu une adolescence difficile, avec lui aussi des consommations de cannabis jusqu'à ses 20 ans, une tendance à être déprimé et une difficulté à aller vers les autres. Les relations entre Thibault et son père sont également parfois empreintes d'agressivité et de tension, surtout de la part de Thibault vis-à-vis de son père.

Il a quelquefois le sentiment que la situation du couple parental n'est pas au beau fixe, mais il dit qu'il s'en fiche. Après un an et demi de suivi, il va m'annoncer que ses parents sont en train de se séparer. Sa mère a demandé le divorce, et Thibault a décidé d'aller vivre chez son père principalement, et d'aller chez sa mère les week-ends. Il mettra près de trois mois avant de me dire qu'en fait il serait peut-être un peu affecté par la séparation. Il se met alors à pleurer, tout en affirmant ne pas comprendre

¹⁰ Forme francisée de l'anglais *cheat*, qui signifie triche. Un personnage *cheaté* désigne un personnage disposant d'avantages conséquents nuisant à l'équilibre du jeu et permettant aux joueurs de gagner indépendamment de leurs compétences.

pourquoi il réagit ainsi.

Il évoque une vie sociale pauvre, ses seuls contacts étant avec ses parents et son *dealer*, qu'il qualifie de « copain ». Il n'a pas eu de relation amoureuse, et dit ne pas être intéressé par ça. Il dit qu'il ne voit pas comment les filles pourraient s'intéresser à lui, et que de toute façon il s'en fiche.

En entretien, il présente une difficulté à verbaliser et exprimer ses ressentis. Il se met parfois à pleurer à plusieurs reprises, sans en saisir le sens, comme évoqué précédemment. Lorsqu'il revient sur sa situation actuelle, il s'effondre parfois, trouvant sa situation pathétique. Il évoque des sautes d'humeur, avec des moments de tristesse et d'autres d'énervement. Malgré ses difficultés à s'exprimer, il semble très vite investir le temps de l'entretien. Il dira à la fin du deuxième rendez-vous souhaiter continuer à venir, car il « m'aime bien ». Il passera alors par un bref tutoiement avant de se reprendre de lui-même et utiliser à la suite le vouvoiement. Durant les entretiens, il lui arrivera régulièrement d'évoquer une grande fatigue, mais aussi d'être parfois « défoncé », ou encore d'avoir mal aux yeux ou à la gorge à force de fumer. Il demande alors parfois un verre d'eau. Il décrit aussi certaines douleurs physiques en demandant conseil. Il semble attendre un retour concernant son apparence physique, de nouvelles chaussures, un passage chez le coiffeur ou la taille de sa barbe, ce qui dénote avec une apparence très négligée.

Plutôt éteint durant les entretiens, il lui arrive de s'animer et parfois de s'emporter et s'énervé fortement. C'est notamment arrivé après que son père a demandé une rencontre avec les professionnels du centre. Lorsque Thibault apprend cela, il entre dans une fureur noire et devient particulièrement inquiétant. Il insulte son père, en lui demandant pourquoi il fait cela, et lui rappelant de se mêler de ses affaires. En plus de moi, Thibault rencontrera à plusieurs reprises le médecin du CSAPA durant la première année de suivi. Il dira apprécier son écoute. Lorsque ce dernier quitta le centre, Thibault ne souhaita néanmoins pas rencontrer la nouvelle médecin, évoquant rapidement le fait que ce soit une femme.

Lors du dernier entretien avant le confinement, il se fera voler son vélo qu'il avait laissé dans l'entrée du centre. Perdu, mais aussi très en colère, de manière rarement vue là encore, il implorera les professionnels de lui donner le nom de la personne qui avait fait ça, persuadé que nous pouvions avoir cette information. Il refuse de déposer plainte au commissariat, malgré notre insistance. Il semble alors profondément déçu et affecté. Durant le confinement, il ne souhaite pas avoir d'entretiens téléphoniques. Une fois le confinement terminé, nous reprenons rendez-vous. Il évoque alors avoir passé le confinement avec son père et dit que cela s'est plutôt bien passé. Il revient la fois suivante, silencieux dans un premier temps, il finit par évoquer une grande tristesse suite au décès de sa chatte, qui a eu lieu pourtant il y a quelques mois. Il dit aussi que son père est parfois triste comme lui. Il se reprend alors, estimant important de se ressaisir, et tente de rassurer en disant que ça va aller. Il ne viendra pas au rendez-vous suivant ni ne donnera de nouvelles suite aux appels passés et

messages laissés.

4.1.2. Jérémie

Jérémie, 15 ans, est rencontré dans le cadre de consommations diverses, du cannabis au quotidien, de l'alcool régulièrement, ainsi que divers produits présents en milieux festifs : ecstasy, amphétamines, champignons hallucinogènes... Il dira « prendre de tout » à propos des psychotropes. Cette rencontre est soutenue par un éducateur dans le cadre d'une Action Éducative en Milieu Ouvert (AEMO), et un éducateur du CSAPA fait le lien avec ce dernier. La mesure est en lien avec des actes de délinquance, des troubles du comportement ; il est parfois très instable et irritable, pouvant être agressif, et a une difficulté à s'inscrire dans la scolarité. Nous apprendrons d'ailleurs en cours de suivi la présence d'un éducateur de la Protection Judiciaire de la Jeunesse (PJJ) auprès de Jérémie, présence néanmoins beaucoup plus limitée que celle de l'éducateur en charge de l'AEMO. Il apparaît rapidement comme un adolescent en « marge », adoptant volontiers une apparence vestimentaire des milieux festifs alternatifs, avec pantalon treillis et sweat-shirt à capuche. Ces vêtements contrastent avec un visage juvénile, et le décalage peut être parfois déconcertant. À travers ses consommations, Jérémie recherche une sensation de « défonce », un vide de pensée, mais aussi une certaine stimulation. Il affectionne particulièrement, outre le cannabis, des produits stimulants, qui vont lui donner un sentiment de confiance en lui et de capacité à faire les choses. A contrario, au moment de la rencontre, Jérémie évoque ne pas apprécier la sensation d'être « poké »¹¹, anesthésié par le cannabis, qu'il consomme en « douilles », sans pour autant vraiment réussir à s'en décaler. Il apprécie aussi consommer des hallucinogènes, ces expériences d'altération profonde de la perception du monde et de soi lui donnent l'impression d'être une autre version de lui-même. Il évoque une expérience de consommation d'hallucinogène ayant été très angoissante pour lui : il se voyait uriner sur lui-même, puis voyait ses parents « encastrés ». Il peine à décrire davantage cette expérience, et la sidération est palpable. Il lui arrive aussi de consommer des opiacés, principalement du « Subutex », un traitement de substitution aux opiacés qu'il volait à sa mère, et de l'Oxycodin qu'il volait à ses grands-parents. Il essaye d'arrêter ces produits au moment de la rencontre au CSAPA. Il évoque de manière générale une inquiétude par rapport à ses consommations, notamment de cannabis, associées à des douleurs thoraciques, respiratoires et à la gorge. Il parlera régulièrement de la sensation d'avoir une boule dans la gorge, ou encore d'avoir mal à la mâchoire, cette dernière étant crispée, suite à des consommations d'amphétamines.

Il occupe ses journées en trainant avec diverses fréquentations. Il vient de se faire renvoyer

¹¹ Mot d'argot signifiant être ralenti, ramolli.

d'un foyer/centre de formation peu avant le premier entretien. Il relate dans le détail son expérience dans ce centre, dénonçant notamment des professionnels « faisant n'importe quoi », fumant avec les apprentis ou absents. Le directeur a demandé à plusieurs reprises à Jérémie de réguler ses consommations. L'élément déclencheur du renvoi sera une fugue. Un jour, Jérémie quitte le centre en pleine journée avec un ami pour rentrer chez lui, à plus de vingt kilomètres de là. Ils croisent tous deux le directeur sur la route, passant en voiture. Ce dernier leur intime de rentrer au centre, sans quoi il appellerait la gendarmerie. Jérémie poursuit alors tranquillement sa route, et précisera lors de son récit ne pas avoir croisé de gendarmes. Il ne souhaite plus retourner dans ce foyer, ce que sa mère soutient, estimant que ce n'est pas fait pour lui. Il évoque de vagues projets de formation, ou encore l'idée de travailler, le tout restant très flou. Les actes de délinquance, vol de vélo, d'alcool au supermarché, émaillent son quotidien. Lorsqu'il ne traîne pas dehors, il reste dans sa chambre, à écouter de la musique techno, parfois électro plus décontractée, et fume du cannabis sur son lit. Un jour, il en est même venu à mettre le feu à son lit, après avoir posé dessus son briquet qu'il avait trop utilisé et chauffé. Il est parti quelques minutes de sa chambre, et lorsqu'il est revenu, le lit était en feu. Il a appelé les pompiers, qui ont pu éteindre l'incendie, mais cet incident a contraint la famille, Jérémie, sa mère et sa sœur, à déménager. Les week-ends, il part régulièrement en « free party », soirées festives alternatives, et consomme alors de multiples produits durant plus de 48 heures, profitant au passage de la puissance du volume sonore de la musique techno qu'il apprécie particulièrement. De manière générale, il évoque un ennui présent, et souhaiterait qu'il se passe quelque chose dans sa vie, malgré les multiples incidents.

Nous l'avons évoqué, Jérémie vit avec sa mère et sa sœur, plus jeune, âgée d'environ huit ans. Ses parents se sont séparés lorsqu'il avait 10 ans environ. Ils sont dans la région depuis quelques années, et ils habitaient auparavant dans l'est de la France. Sa mère a déménagé pour prendre de la distance vis-à-vis de certaines fréquentations, avec l'espoir de démarrer une nouvelle vie. Elle a initié un traitement de substitution aux opiacés depuis le déménagement et elle vit depuis d'emplois précaires et d'intérim. Jérémie dit n'avoir rien à cacher à sa mère, et pouvoir tout lui dire. Il la décrit comme pouvant s'énerver et parfois « péter des câbles ». Il menace parfois ses fréquentations d'appeler sa mère pour qu'elle vienne régler leur compte, et la menace semble être réelle d'après lui. À côté de ça, c'est elle qui amène Jérémie au CSAPA (ils habitent assez loin) et elle arrive régulièrement en retard, voire oublie certains de ses rendez-vous, ce qui ne semble plus étonner Jérémie depuis longtemps. Il paraît regretter cela tout en étant résigné. Sa mère, rencontrée à plusieurs reprises avec Jérémie au CSAPA, semble être aussi désespérée par la situation de Jérémie, ne sachant plus quoi faire, et en ayant assez qu'il ne cesse de fumer, de rentrer en plein milieu de la nuit et de ses histoires avec la justice. Son père vit à deux heures de route, dans une grande ville, avec une situation qui semble plus précaire encore, alternant entre différents squats. Jérémie le décrit de

manière idéalisée, le présentant comme une sorte de leader charismatique. Il consomme surtout de l'alcool, mais aussi des produits stimulants ou hallucinogènes. À un moment du suivi, Jérémie partira vivre avec lui durant près de deux mois, l'occasion pour Jérémie de consommer avec son père, de faire des « teufs » le soir, mais aussi d'apprendre que son père avait une copine à peine plus âgée que Jérémie, qui était enceinte. Il allait donc avoir une petite sœur. Jérémie reviendra brièvement sur son vécu avec son père, évoquant de la violence physique et de grandes périodes d'absence. La première fois que Jérémie parla de ses week-ends en free party, répondant à une remarque quant à son jeune âge, il dira être allé pour la première fois à un teknival à cinq ans avec ses parents. Outre ses parents, Jérémie évoque aussi parfois ses grands-parents maternels. Il semble avoir du respect pour eux, et surtout son grand-père, qui paraît être la seule personne de son entourage en capacité de lui donner des repères. De graves problèmes de santé le concernant vont inquiéter Jérémie, sans qu'il ne soit en capacité d'exprimer d'émotions à ce sujet. Ces grands-parents déménageront dans la région lors du suivi pour se rapprocher de Jérémie et de sa mère.

Au cours du suivi, Jérémie va faire la rencontre d'une petite amie, avec qui la relation va alterner entre fusion et séparation. Les relations vont être compliquées par la forte mésentente avec la famille de sa petite amie, qui dénonce son comportement. Cette dernière semble être dans une situation psychique fragile, avec notamment une tentative de suicide qui inquiètera fortement Jérémie, et elle finira par être placée en famille d'accueil. Il souhaite pouvoir l'aider, et en même temps passe du temps à consommer du cannabis avec elle, consommation qu'elle n'avait pas avant de le rencontrer. Jérémie évoque ne pas avoir d'amis, mais plutôt des fréquentations. Il dit ne pouvoir faire confiance à personne, et ce d'autant plus depuis que la police le surveille, ayant acquis une réputation avec ses divers vols. Il multiplie donc les rencontres, souvent avec des personnes plus âgées que lui, sans pour autant s'attacher.

Sur le temps des entretiens, il relate avec une certaine aisance, et parfois avec détails, les événements de son quotidien. En revanche, il est en grande difficulté pour caractériser ses ressentis et émotions. Il s'en tient aux sensations et peine à évoquer son monde interne. Il lui arrivera notamment lors d'un entretien de se mettre à pleurer, sans qu'il puisse en donner la raison, et il évoquera alors son souhait d'aller en « désintox », étant trop pris par les consommations. L'investissement du suivi semble être à l'image des relations de Jérémie. D'un côté, il parle très facilement de lui, et se montre en demande de rendez-vous. Il appelle à plusieurs reprises pour s'assurer de la date et de l'heure du prochain rendez-vous. Il demande des avis et conseils, et sollicite du soutien. De l'autre, il rate plusieurs rendez-vous, arrive souvent en retard, retard qu'il lie à sa mère qui se serait mal organisée. Il partira durant deux mois, sans donner de nouvelles, avant de rappeler le CSAPA pour reprendre rendez-vous, ayant « quelque chose à [me] dire ». C'est à ce moment qu'il me parlera de son séjour chez son père et de la nouvelle de sa future petite sœur. Ceci sera l'occasion

de se revoir à trois reprises avant qu'il disparaisse de nouveau, sans répondre aux messages laissés. Le suivi se sera étalé sur neuf mois au total.

4.1.3. Camille

Camille vient au CSAPA en lien avec ses multiples consommations, principalement d'héroïne et d'alcool. Il formulera rapidement son souhait de rencontrer un psychologue, en parallèle d'un suivi infirmier. Plutôt petit, il est habillé, à l'instar de Jérémie, avec des sweat-shirts à capuche et des pantalons à treillis. Il paraît toujours discret, plutôt éteint, et toujours plus ou moins sous l'effet des produits durant les entretiens. Il ressort une certaine morosité dans son attitude. Il a débuté ses consommations vers ses 15 ans, et il en a 18 lors de la première rencontre. Il évoque une recherche d'apaisement et d'anesthésie face à une forte tension interne et un possible débordement affectif. Il peut ainsi, presque tous les week-ends, notamment en milieu festif, prendre de la kétamine, un puissant anesthésique, lui engendrant ce qu'il appelle des « black-out », avec un vécu de décorporéisation et des périodes de perte de conscience. Au début festives et collectives, les consommations sont devenues aussi solitaires. Il a commencé par fumer l'héroïne en soirée, puis en est venu à l'injecter seul. Il dit préférer être seul lorsqu'il s'injecte car ses amis désapprouvent ce mode de consommation, et il souhaite alors qu'on le laisse tranquille. Sa consommation d'héroïne est quotidienne, et ce tout au long de la journée. Les consommations d'alcool sont parfois quotidiennes aussi, plutôt le soir, avec des bières et des alcools forts, recherchant rapidement l'ivresse. Très vite, il formule son inquiétude par rapport à ses emportements et son agressivité soudaine. Il dit avoir beaucoup de mal à faire face à la frustration, et s'énerver dans ces moments. Il préfère essayer de rester dans « sa bulle » et d'éviter les contacts avec les autres, sources de tension. Il souhaite réduire et surtout pouvoir réguler ses consommations, constatant la place que ces dernières ont pu prendre dans son quotidien et la perte de contrôle à ce sujet.

Camille effectue un CAP en apprentissage dans l'industrie et il éprouve de grandes difficultés dans cette formation. Il a beaucoup de mal à rester concentrer en cours, et il n'apprécie pas de rester trop longtemps immobile et sans rien faire. Il évoque un besoin d'activité et de mouvement. Les consommations lui posent des difficultés dans le suivi des cours, et il en est venu à avoir une forte crise de manque un soir à l'internat, le conduisant à parler de sa situation aux différents professionnels alors présents. Les relations sont aussi tendues avec son employeur. Il dit que ce dernier le prend de haut et ne le respecte pas, ce qui suscite une forte agressivité en lui, qu'il tente de contenir avec ses consommations. Il n'apprécie pas non plus les contraintes de son travail. Néanmoins, malgré ses difficultés, il souhaite finir sa scolarité pour avoir son diplôme, qu'il estime important. En outre, il a

pu constater que le travail le conduisait à moins consommer. Lorsqu'il n'est pas en formation, il passe le plus clair de son temps dans sa chambre, soit à jouer aux jeux vidéo, soit à faire de la musique électronique sur son ordinateur. Lorsqu'il joue aux jeux vidéo, c'est surtout à des jeux de tir en ligne. À l'instar de Thibault, il va alterner parties en ligne et consommations, appréciant les sensations fortes et l'adrénaline que cela suscite, et ce sur plusieurs heures. Son intérêt pour la musique est plus récent, et il évoque son souhait, tout autant que sa difficulté, à proposer ses propres créations, à l'aide d'un logiciel de mixage. Il prendra à ce moment plaisir à parler du matériel, tout en ayant une difficulté à décrire ce qui le stimule dans cette voie. Les week-ends, il part en « teuf », ou « free party », consomme la plupart des produits qu'il peut alors prendre, et se met au plus près des murs d'enceinte pour ressentir la musique en lui. Il parle toujours de ces moments avec un grand plaisir et une certaine excitation quand une fête est prévue dans les jours à venir. Il apprécie les sensations qu'il ressent alors, mais aussi l'ambiance, l'aspect non jugeant des personnes qu'il y rencontre, la dimension de communauté.

Contrairement à Thibault et Jérémie, Camille vient au CSAPA seul. Sa mère l'amène aux rendez-vous, mais il ne souhaite pas qu'elle soit présente aux entretiens avec le psychologue. Officiellement, il vient pour ses consommations d'alcool et n'a jamais parlé de ses consommations d'héroïne avec sa mère. Il décrit des relations parfois tendues avec elle. Il lui reproche notamment d'avoir tendance à le rabaisser, à le juger et le dénigrer. Elle le compare régulièrement, de manière négative, à son propre frère, l'oncle de Camille, connu comme étant le « toxico » de la famille. Ayant tendance à s'emporter en sa présence, il cherche à rester dans sa chambre le plus souvent, souhaitant lui épargner ses accès de colère. Il n'évoque que très peu son père, qu'il n'a pas connu. Il dit que sa mère a dû lui en parler deux ou trois fois dans sa vie, mais que pour lui il n'existe pas et il ne souhaite pas en savoir plus sur lui. Ils habitaient auparavant dans une autre région avec sa mère, et ils ont déménagé il y a quelques années pour se rapprocher de la grand-mère maternelle, alors malade. Cette dernière est décédée un an environ avant le début du suivi. Il évoquera aussi celui qu'il appelle « tonton », qui est le compagnon de sa grand-mère, qu'il continue à voir de temps en temps depuis le décès de sa grand-mère.

Il évoque des amis du collège qu'il continue à fréquenter par moments, ce sont ces derniers qui s'inquiètent de ses consommations en soirée. Il fréquente aussi d'autres personnes qu'il a rencontrées au gré de ses soirées et des « teufs ». Il a tendance à vouloir s'isoler au bout d'un certain temps, supportant mal la présence des autres, surtout sans pouvoir consommer, à cause de la tension que cela suscite en lui. Il semble également avoir particulièrement investi la relation avec l'accompagnatrice sociale de son centre de formation. Les semaines, lorsqu'il est à l'internat, il va régulièrement la voir pour lui parler. Il apprécie son écoute, son absence de jugement et son empathie. S'il refuse que sa mère soit informée de ses consommations, il est d'accord pour que nous prenions contact avec cette

personne pour la sensibiliser à des gestes de réduction des risques liés aux consommations, et notamment à la prise en charge des overdoses.

Camille semble beaucoup investir le suivi et le temps des entretiens. Dès le premier rendez-vous, il donna une photocopie de son emploi du temps afin de pouvoir programmer les rendez-vous sur ses semaines chez son employeur, se situant dans la même ville que le CSAPA, là où son centre de formation se situe à une heure de route. Il ne rate aucun rendez-vous, et n'a jamais manqué de prévenir les quelques fois où il pouvait avoir 5 minutes de retard. Dans le temps de l'entretien, il semble souvent sous effet des produits, plutôt éteint, avec des difficultés de concentration. La temporalité et ses souvenirs sont flous, et il a des difficultés à associer et à parler de lui de façon spontanée. Les émotions ne sont pas exprimées facilement, et même lorsqu'elles sont évoquées, cela reste en surface. Les relances sont parfois nombreuses, mais il tend souvent à s'animer davantage en fin d'entretien. Contrairement à Thibault et Jérémie, Camille ne mettra pas fin au suivi de lui-même et celui-ci s'achèvera avec mon départ du centre. Avant de partir, il exprimera son souhait de pouvoir poursuivre les rendez-vous avec un psychologue.

4.1.4. Lucas

Lucas est un adolescent de 17 ans rencontré en lien avec ses consommations de cannabis. Le premier rendez-vous a été organisé en lien avec le foyer dans lequel il était alors placé, premier rendez-vous qui n'aura de suite que six mois plus tard. Lorsqu'il reviendra vivre chez ses parents quelques mois plus tard, c'est l'éducatrice chargée du suivi dans le cadre d'une AEMO qui soutiendra la démarche du suivi au CSAPA et notamment la reprise de rendez-vous, qui alors débouchera sur un suivi régulier. La demande est celle de Lucas, qui souhaite être accompagné dans ses consommations, mais aussi celle du juge en charge de son dossier. Lucas souhaite arrêter cette consommation, qui selon lui l'empêche de devenir adulte et responsable et suscite parfois du manque, bien que ce dernier point ne semble se produire que très rarement. Il a commencé à fumer du cannabis vers l'âge de 14 ans, et depuis la consommation est quotidienne ou presque, de deux à trois joints le soir lorsqu'il est en formation, à cinq ou six tout au long de la journée ses jours de libres. Il ne consomme pas d'autres produits à côté, en dehors d'une expérience de consommation de médicaments anxiolytiques appartenant à sa mère lorsqu'il avait 16 ans, expérience qu'il ne réitérera pas. Il dira de sa consommation qu'elle lui permet de se mettre dans « sa bulle », c'est-à-dire se mettre à distance des sollicitations extérieures, suscitant tension et frustration, mais aussi de la pression qu'il se met, notamment des impératifs qu'il devrait selon lui accomplir sans y parvenir. Lorsqu'il fume, il se sent bien, détendu, et ne se prend plus la tête.

Son quotidien est notamment rythmé par sa formation, un bac professionnel dans l'industrie, qu'il investit particulièrement dans sa dimension professionnelle. Il éprouve des difficultés à tenir le cadre scolaire, il s'ennuie en cours et il lui arrive de manquer plusieurs heures et parfois plusieurs jours de cours. Dans ces moments, il peut également fumer entre les cours pour essayer de faire passer le temps, ce qui ne fonctionne pas toujours, l'ennui étant parfois encore plus grand. En revanche il apprécie le temps passé dans son entreprise. Il se sent valorisé, responsabilisé, mais aussi soutenu et accompagné, tant par son employeur que par ses collègues. Ce temps en entreprise est une source de satisfaction pour lui. Le reste du temps, il le passe chez ses parents. Il reste surtout dans sa chambre, il passe beaucoup de temps avec sa copine, qui habite avec lui chez ses parents les premiers mois du suivi. Ils font parfois quelques sorties, mais les activités ne sont pas nombreuses. Il n'évoque pas de passion ou de loisir particulier.

Ses relations avec ses parents et sa petite amie occupent la part la plus importante de nos échanges. Il présente sa mère comme ayant « des problèmes psychologiques ». Un diagnostic de bipolarité aurait été posé. Elle a été hospitalisée à plusieurs reprises en psychiatrie, notamment pour des effondrements dépressifs. Elle a pu avoir des consommations importantes d'alcool et consomme actuellement du cannabis tous les jours. Elle a également un traitement médicamenteux qui semble la ralentir, avec notamment des anxiolytiques. Lucas dit qu'elle est « défoncée toute la journée sur le canapé » par les médicaments, et qu'il lui arrive aussi de lui demander du cannabis lorsqu'elle n'en a plus. Dans ces moments, il hésite et alterne entre satisfaire sa demande, en échange de la signature d'un justificatif d'absence au lycée, et refuser, estimant que cela n'est pas son rôle que de donner du cannabis à sa mère.

Le père de Lucas est celui qui, en plus de son travail, gère une bonne partie du quotidien à la maison. Il le présente comme étant strict et exigeant. Son père aurait fait des erreurs par le passé, et souhaiterait que Lucas ne commette pas les mêmes. Il a été lui-même consommateur de cannabis, et a fait des choix professionnels et financiers qui se sont avérés mauvais. Il semble aussi assez méfiant vis-à-vis des institutions en général et notamment du CSAPA, tout en amenant Lucas à la plupart de ses rendez-vous sans déroger au cadre. Le père de Lucas a de grandes attentes vis-à-vis de son fils, en particulier en termes d'autonomisation et de gestion de son quotidien, y compris des consommations. Il a tendance à penser que c'est une question de volonté, et que Lucas semble en manquer. Lucas est d'ailleurs ambivalent à ce sujet. D'un côté, il semble rejoindre son père lorsqu'il se reproche son manque de prise en main et le fait qu'il devrait davantage réussir dans sa vie. De l'autre, il dénonce un jugement trop sévère et le fait qu'il fait déjà de son mieux et qu'il ne peut pas tout. Lucas s'interroge aussi sur la relation qu'entretiennent ses parents. Il se demande notamment pourquoi son père est toujours avec sa mère, alors qu'il semble parfois la porter à bout de bras et ne plus supporter cette situation. La conjonction de la position maternelle et paternelle a conduit Lucas à demander de

son propre chef de quitter sa famille et d'être placé à 16 ans. Néanmoins, constatant les défauts de cadre dans le foyer dans lequel il est placé, entre consommations diverses, violences et dégradations, il demande à réintégrer le domicile parental, ce qui sera conditionné au suivi éducatif, à une poursuite de la scolarité ainsi qu'à la démarche au CSAPA. La situation reste pour autant difficile pour Lucas, et il évoquera à plusieurs reprises son souhait de partir de la maison, d'avoir son propre logement, pour ainsi être tranquille et se dégager de l'ambiance familiale.

Lucas a également un frère plus jeune de deux ans. Ce dernier a commencé à fumer en même temps que lui du cannabis, et Lucas s'inquiète de cette précocité ainsi que de l'ampleur de ses consommations, vraisemblablement plus importantes pour son frère. Il se sent néanmoins impuissant à l'aider davantage.

En outre, nous l'avons évoqué, Lucas vit aussi chez lui avec sa petite amie. Cette situation évoluera au cours du suivi, puisqu'elle finira par retourner vivre chez ses parents au bout de quelques mois, sur impulsion de l'éducatrice. Il semble très proche d'elle. Cette dernière accompagne Lucas à la plupart des entretiens au CSAPA, patientant dans la salle d'attente le temps du rendez-vous. Il dira être amoureux d'elle, envisager de prendre un appartement avec elle, et en même temps la critique sur de nombreux aspects. Il lui reproche notamment un manque d'activité. Elle est affalée sur son lit toute la journée depuis qu'elle a arrêté sa formation récemment, et ne prend pas d'initiative. Elle est sur son téléphone et regarde des séries lorsqu'il rentre du travail, et doit lui-même ranger la chambre alors qu'il est fatigué. Outre son attitude, trop molle, il regrette aussi qu'elle soit « trop grosse », et que là encore, elle ne fasse pas d'effort pour perdre du poids. Il dit qu'il pourrait avoir mieux, mais qu'en même temps il est amoureux et donc reste avec elle. Il dit aussi d'elle qu'elle aime le sexe, qu'elle serait une « nympho », et que d'ailleurs il ne tomberait que sur des filles comme ça. En même temps, il dit être frustré sexuellement, avoir certains fantasmes, tout en restant flou sur le sujet, estimant que cela est trop intime pour en parler. Son rapport à la sexualité le préoccupe, il a l'impression d'en être « addict », terme qu'il emploie de lui-même. Il y pense beaucoup et regarde régulièrement des films pornographiques. Il alterne entre envie, plaisir dans les rapports sexuels avec sa petite amie, et frustration. Ce n'est d'ailleurs qu'au cours du suivi qu'il évoquera de manière assez laconique un suivi éducatif de la PJJ suite à une plainte pour violences sexuelles lorsqu'il avait treize ans, violences qu'il aurait commises avec un ami envers sa petite amie de l'époque. Il dira être convaincu qu'elle était consentante et qu'il n'attend qu'une chose, c'est que cela soit prouvé, l'affaire étant toujours en cours d'instruction par la justice. Il évoquera cette situation à plusieurs reprises, tout en précisant qu'il ne souhaitait pas en parler. Lorsque sa petite amie rentrera vivre chez ses parents, il dira finalement préférer cette situation, alors qu'il ne la souhaitait pas au départ. Il se sent soulagé d'une sorte de poids, et a le sentiment de mieux apprécier les moments passés avec elle. Ils se voient moins et mieux. Il envisagera d'ailleurs d'organiser un week-end à la mer avec elle vers la fin du

suivi.

À côté de sa famille et de sa petite amie, Lucas n'a pas vraiment d'amis, de son propre aveu. Il dit avoir du mal à créer du lien avec les autres, et qu'il ne le souhaite pas vraiment. Il ne se sent pas à l'aise avec les jeunes de son âge, et n'a que quelques fréquentations, au lycée ou encore pour se procurer du cannabis.

Enfin, il semble investir plutôt positivement la relation avec son éducatrice, appréciant sa présence, son soutien et son implication. Cependant, il peut à l'occasion s'énerver et lui reprocher ses trop grandes attentes, notamment en termes d'autonomisation. Cette question se pose d'autant plus que Lucas a un projet de vivre en appartement à sa majorité, projet que l'éducatrice soutient et travaille avec lui.

Nous l'avons évoqué, la rencontre avec Lucas s'est faite en deux temps. Une première rencontre a eu lieu lorsqu'il était placé en foyer. Lors de ce rendez-vous, il parle peu et finira par s'excuser, ne se sentant pas d'humeur pour l'entretien, d'autant plus qu'il ne s'y attendait pas, qu'il avait fumé du cannabis avant et que c'était l'éducateur du foyer qui était venu le chercher pour l'amener. Il ne souhaitait pas donner de suite, et ne reprendra contact que six mois plus tard, avec l'accompagnement de son éducatrice en charge de l'AEMO. À ce moment, l'investissement du suivi est alors important et continuera pendant plusieurs mois. Passés les premiers entretiens, nous convenons de la mise en place d'un suivi hebdomadaire. Lucas paraît avoir besoin d'un espace de parole non jugeant avec une personne le soutenant dans ses doutes et interrogations. L'investissement de l'espace thérapeutique se fait néanmoins sous couvert d'une certaine indifférenciation. Lucas évoquera notamment une confusion entre les différents professionnels lors des premiers rendez-vous, confusion qui ne sera levée que lors d'un entretien où il me fera part de son souhait de rencontrer un psychologue, donnant lieu alors à un certain malaise chez Lucas, mais aussi à un soulagement d'avoir pu clarifier un malentendu. Dans les entretiens, qu'il ne manque que très rarement, il parle facilement de lui et de ce qu'il pense et ressent. Les échanges, centrés sur ses relations avec ses parents et sa petite amie, se suivent d'un entretien à l'autre et sont plutôt dynamiques, sauf lorsqu'il a fumé peu avant de venir. Dans ce cas, il est plus ralenti et semble préférer un certain calme, tout en culpabilisant de cette consommation à ce moment. Au bout d'un peu plus de six mois de suivi, au sortir des vacances d'été, il dira se sentir mieux. Son projet de logement avance et il se sent moins tendu au quotidien, avec une consommation de cannabis qui a diminué, pouvant parfois ne pas fumer de la journée. Il souhaitera alors espacer les rendez-vous, disant ne plus y trouver autant d'intérêt qu'auparavant et nous convenons d'un rythme mensuel. Il viendra à manquer quelques rendez-vous, et entre-autre celui où je comptais lui annoncer mon départ prochain du CSAPA. Du fait de son absence, je l'appelle pour le lui signifier et lui proposer de se voir une dernière fois avant mon départ, ce qu'il acceptera, tout en étant absent à ce rendez-vous.

4.1.5. Jennifer

Jennifer a 20 ans lorsqu'elle se présente au CSAPA. Apprêtée, souriante, elle passe pour une jeune femme dynamique, soucieuse de bien présenter et d'être comme il faut, tout en laissant entrevoir une anxiété de fond. Elle a été orientée au centre par le service d'urgence psychiatrique du département. Un mois plus tôt, elle a eu un accès de violence vis-à-vis de son copain, elle a perdu le contrôle et a fini par être hospitalisée plusieurs jours. Cet événement est intervenu dans le cadre d'un arrêt, quelques jours auparavant, de sa consommation de cannabis. Elle s'interroge sur le rôle de cette consommation vis-à-vis de ses accès de violence, et souhaite pouvoir poursuivre son abstinence, toujours en cours. Elle a commencé à fumer à 14 ans environ. Cette consommation était principalement festive au début, avec des amis. Progressivement, la consommation est devenue plus présente, jusqu'à devenir quotidienne. Elle associera au cours du suivi l'augmentation de sa consommation avec la rentrée au lycée et le fait de se mettre en couple avec son petit ami actuel, vers ses 16 ans. Rapidement après le début du suivi, elle va reprendre ses consommations de cannabis, et tout du long, elle alternera entre période d'arrêt, sur quelques jours, et de consommations. Elle n'aura de cesse d'avoir pour objectif régulier d'arrêter rapidement après ses reprises de consommations, qui sont souvent empreintes de culpabilité. Lorsqu'elle consomme, la quantité est aussi variable. Elle fume parfois toute la journée, et à d'autres moments elle va s'en tenir au soir, avant de dormir. Lorsqu'elle fume en soirée, avec des amis, elle se sent désinhibée, va plus facilement vers les autres, se relâche et s'amuse. Lorsqu'elle fume avec son copain, ce dernier fumant aussi, notamment le soir, c'est pour se détendre de sa journée, pouvoir faire baisser la tension et s'endormir. Elle apprécie alors leurs échanges, se sentant en communion. C'est la consommation du soir qui est la plus importante pour elle. Cela lui permet aussi de repenser à certaines choses, sans en être angoissée comme ce serait le cas sans fumer. Il lui arrive de fumer seule, mais dans ce cas, elle dit qu'elle a surtout tendance à se sentir au final encore plus mal et encore plus angoissée que si elle n'avait pas fumé. Elle ne comprend pas pourquoi elle continue de fumer seule alors que cela ne lui réussit pas.

À côté de ses consommations de cannabis, elle fume aussi une dizaine de cigarettes par jour. Cela l'occupe, notamment quand elle ne sait pas quoi faire.

Progressivement au cours du suivi, l'activité physique viendra prendre une place parfois prépondérante avec une pratique quasi quotidienne. Elle évoque l'importance d'entretenir sa forme physique, le plaisir qu'elle obtient dans l'effort, ainsi que sa volonté de perdre du poids. Elle souhaite pouvoir rester mince, et décrit une tendance, surtout de ses 12 à 16 ans, à beaucoup manger, surtout du sucré. Elle était alors en surpoids. Lorsqu'elle a rencontré son petit ami, elle en est venue à perdre

30kg. Elle dit avoir toujours du mal à supporter la faim, et qu'elle ressent alors le besoin de grignoter immédiatement.

Enfin, elle peut avoir des consommations d'alcool occasionnelles, dans un contexte festif, mais elle essaye de ne pas finir ivre, car elle souhaite ne pas perdre le contrôle, bien que par moments elle se « lâche » et en vienne, sous l'effet du cannabis et de l'alcool, à « faire n'importe quoi », conduire à toute vitesse, parler à des inconnus et rentrer au petit matin.

Jennifer est en 2^{ème} année de BTS vente lorsque nous la rencontrons pour la première fois. Au cours du suivi, qui dura un an, elle finira par décrocher son diplôme, puis par obtenir un emploi de vendeuse dans un magasin. Sa scolarité a pu être difficile. Toujours volontaire, elle a parfois eu à « s'accrocher » et à travailler dur pour arriver à des résultats corrects. Elle se met rapidement la pression, et l'obtention de son emploi de vendeuse aura été l'occasion d'une anxiété intense les premières semaines, se demandant si elle serait à la hauteur et en capacité de bien faire. Elle évoque néanmoins pour elle l'importance du travail, de l'autonomie financière que cela apportera, mais aussi de l'occupation que cela constitue. En effet, Jennifer décrit régulièrement un besoin d'activité, d'être en mouvement. Elle ne supporte pas les « mous », et comme nous l'avons évoqué précédemment, investit fortement la pratique sportive. Elle fait de la course à pied, du vélo ou encore des exercices de renforcement musculaire. Elle apprécie le sport solitaire et répétitif. Elle peut passer une partie de ses journées à faire le ménage, à ranger et nettoyer. Au même titre qu'elle passe du temps à entretenir la maison, elle prend aussi du temps à s'occuper de son apparence physique, à travers le choix de ses tenues ou encore du maquillage. Elle passe le reste de son temps à fumer, ne pouvant s'autoriser à se reposer ne serait-ce que quelques instants.

Jennifer vit, avec son petit ami, chez sa mère. À la maison, il y a également son frère, âgé d'un an de plus qu'elle, la petite amie de son frère, ainsi que sa petite sœur de 10 ans plus jeune. Elle a aussi une sœur plus âgée, autour de 25 ans. Elle dit de sa mère qu'elle essaye de l'écouter, car elle est toujours de bon conseil. Elle estime qu'elle fait les bons choix et lui demande régulièrement son avis. Lorsque Jennifer n'écoute pas sa mère, ses prises de position se révèlent être de mauvais choix, comme avec le cannabis, dont sa mère désapprouve la consommation régulière. Sa mère est aussi décrite comme très courageuse, et ce d'autant plus qu'elle s'occupe seule de ses enfants. Ce portrait, dressé surtout au début du suivi, va néanmoins être progressivement nuancé. Jennifer va notamment évoquer des consommations de cannabis passées de sa mère, visiblement importantes, et toujours présentes de manière occasionnelle. Il est arrivé qu'elles fument ensemble par moments. Jennifer va aussi parler d'une « malédiction » familiale, à savoir que les femmes de la famille rencontrent toujours des hommes violents et malsains. Chacun des frères et sœurs est issu d'un père différent, et Jennifer en est venue à grandir avec l'idée que la vie était mieux sans les hommes. Ces derniers sont plutôt absents de la famille. Elle dit être entourée de tantes et cousines en plus de sa mère et ses sœurs. Son frère lui

est décrit comme fainéant, ne faisant rien de ses journées et incapable de les soutenir, sa mère ou elle. Jennifer n'a pas vraiment connu son père, elle a d'ailleurs le nom de sa mère et n'a été reconnue par son père que sous la pression de sa mère. Son père était violent avec sa mère, et il est parti lorsqu'elle était enceinte de Jennifer. Ils ont continué à se voir par moments lorsque Jennifer était bébé, jusqu'au jour où ce dernier a sorti une arme et a tiré sur sa mère. Jennifer aurait été présente lorsque le coup de feu a été tiré, mais elle ne se souvient pas de cet événement, et elle n'a pas eu d'information sur le devenir de son père après cela. Néanmoins, régulièrement au cours du suivi, elle viendra à parler de lui, à s'interroger sur sa vie et ce qu'il est devenu. Comme mentionné précédemment, chacun des enfants est issu d'un père différent. Le père de sa petite sœur, qui a été son beau-père durant plusieurs années, a attouché sexuellement Jennifer vers l'âge de 8 ans, à peu près au moment où sa mère était enceinte de sa petite sœur. Elle a fini par parler de ces attouchements à une cousine lorsqu'elle avait 10 ans, qui l'a incitée à porter plainte et l'a soutenue dans les démarches judiciaires jusqu'à la condamnation lorsqu'elle a eu 13 ans. Jennifer a eu le sentiment, en repensant à ces événements au cours du suivi, que sa famille ne la croyait pas et lui reprochait de causer du tort et de semer le désordre. Seule sa cousine a pu être présente et soutenir sa parole. La mère de Jennifer est la dernière à avoir été informée des attouchements, juste avant le dépôt de la plainte. Néanmoins, Jennifer apprendra plus tard que sa mère avait eu l'information une semaine avant que Jennifer lui en parle. Ceci conduira à égratigner l'image idéalisée de sa mère, s'interrogeant sur ce qui peut pousser une mère à ne pas vouloir parler à sa fille de ce genre d'événements et ne pas la soutenir. Elle en viendra aussi à reprocher à sa mère d'avoir laissé sa petite sœur voir son père régulièrement, Jennifer s'inquiétant qu'il puisse répéter sur elle les attouchements. Elle s'interrogera également sur le fait que sa mère ait laissé son beau-père cultiver du cannabis dans le jardin, et se souvient d'avoir vu enfant sa mère et son beau-père fumer, et ce dernier fumer quotidiennement, évoquant le souvenir de l'avoir vu « aller aux toilettes avec un bang » (autre nom de la pipe à eau pour fumer du cannabis, permettant de prendre des « douilles » comme évoqué avec Thibault et Jérémie).

En dehors de sa famille, Jennifer passe beaucoup de temps avec son petit ami. Ils sont très proches, fusionnels, et elle dit de lui que c'est son « pilier ». Néanmoins, cette proximité est aussi source de tension et parfois de violence, souvent réciproque. Elle dit qu'elle peut en venir à « le pousser à bout » avec son comportement, qu'il s'énerve alors et elle de même. Elle peut à ce moment « péter des câbles » et autant s'en prendre à lui physiquement qu'au matériel autour d'elle. Elle reconnaît que cela est peut-être dû au fait qu'ils sont ensemble « h24 » et qu'il est peut-être nécessaire qu'ils prennent un peu de distance par moments. Lors d'une de leurs altercations, ils se sont quittés. Son copain a alors fait les démarches pour rejoindre l'armée. Au bout de 10 jours, elle n'a pu supporter d'être seule et est revenue vers lui. Elle essaye depuis de prendre un peu de distance, sans toujours y parvenir. Elle tend à être jalouse, ayant peur qu'il l'abandonne. Elle a notamment l'impression que

leurs amis tiennent surtout à lui et ne se soucient pas vraiment d'elle. Elle a le sentiment que les autres ne s'intéressent à elle et qu'elle n'est pas réellement digne d'intérêt, ne méritant pas de l'attention. Elle a le sentiment que les hommes pourraient ne s'intéresser à elle que pour son physique et le sexe, et souligne le paradoxe qu'elle pourrait en effet avoir un côté superficiel, s'attachant à son apparence. Son emploi de vendeuse l'a particulièrement angoissée notamment par le fait de n'avoir que des collègues hommes. Ceci l'a profondément interrogée sur ce qu'ils pourraient attendre d'elle. De manière générale, elle a le sentiment qu'elle ne peut pas faire confiance aux autres, et en particulier aux hommes, qui finissent toujours par partir. Elle se demande dans quelle mesure son petit ami est différent, et espère que ce dernier ne poursuivra pas la malédiction familiale.

L'investissement du suivi va se faire sur ce fond d'angoisse d'abandon. Nous partons d'emblée sur un suivi hebdomadaire. Elle réfléchit toujours à ce qu'elle pourrait dire, estimant important de parler, de dire les choses, car elle est là pour ça. Dans le temps de l'entretien, les silences sont rares, et en plus de parler, elle peut parfois avoir une certaine agitation motrice. Elle a pu aussi manifester de l'énerverment et de la colère, notamment lorsqu'elle est revenue sur la position de sa mère vis-à-vis de son beau-père. Elle a rapidement investi la figure du thérapeute comme celle d'un support et d'un soutien, figure contenant et rassurante. Elle a pu lui demander de la conseiller et de lui indiquer quoi faire, en particulier dans des moments d'angoisse, précisant que « si vous ne le faites pas, personne ne pourra le faire ». Il lui est néanmoins arrivé de manquer deux rendez-vous, les deux fois après qu'elle eut demandé de prendre le temps de faire un retour sur le suivi. Après 9 mois de suivi, elle demande à passer à un rythme bimensuel, se sentant mieux. Elle met alors de l'argent de côté pour prendre un appartement avec son petit ami. Elle évoque aussi son sentiment d'avoir gagné en confiance en elle avec le suivi, et d'avoir acquis une capacité à prendre du recul, notamment par rapport à ses montées d'angoisse, lorsqu'elle se sent délaissée ou énervée. Elle finira par évoquer son souhait d'arrêter le suivi 4 mois après. Le dernier entretien se fera quelques semaines après le départ du domicile familial. Le suivi aura au final duré un an.

4.1.6. Marc

Marc, 20 ans, apparaît plutôt grand, les cheveux courts, avec une sorte de tristesse dans le regard, semblant assez effacé. Il a pris rendez-vous au CSAPA sur incitation de sa mère et du CPE du lycée dans lequel il effectue son BTS. Ces derniers s'inquiétaient de ses consommations d'alcool et de cannabis. Elles sont la plupart du temps quotidiennes et solitaires, principalement le soir. Marc dit apprécier de l'alcool la sensation d'ivresse, le fait de tituber, de ressentir son corps différemment, et de ne plus penser. Lorsqu'il boit avec des amis, en contexte festif, il apprécie l'euphorie que lui

procure le fait d'être avec les autres. Concernant le cannabis, il fume 4 à 5 joints par jour, et dit rechercher avec une détente, et le fait de se changer les idées. Il fume aussi du tabac tous les jours, une dizaine de fois par jour. Il dit que cela lui occupe l'esprit.

L'ensemble de ces consommations a débuté vers ses 14/15 ans, avec la particularité d'avoir eu ses premières ivresses avec son père. Marc rajoute qu'aujourd'hui encore, lorsqu'il passe des week-ends chez lui, ils sont ivres tous les deux une bonne partie du temps.

Comme évoqué précédemment, Marc est en BTS dans l'administration, un peu par défaut. Lorsqu'il revient sur son bac, il dit qu'il ne pensait pas l'avoir puisqu'il n'avait pas révisé. Il y est allé « au talent ». « Malgré » cela, il a eu son bac, et il s'empresse de préciser que c'est lié au fait que cette année-là, il était « facile ». Néanmoins ne pensant pas réussir l'examen, Marc n'avait pas préparé son orientation post-bac, et il s'est donc retrouvé dans son BTS actuel par défaut, étant donné qu'il souhaitait quitter le domicile de sa mère. Sa scolarité se passe difficilement. Au cours du suivi, il arrivera péniblement à passer en deuxième année, avec des résultats parfois très bas. Les consommations d'alcool les veilles des examens ne facilitent rien selon ses propres dires. Il a l'impression que de manière générale, « ça passe », même sans travailler. En outre, le fait de ne pas travailler lui permet de justifier ses mauvais résultats, même si ces derniers le blessent parfois profondément. Il a l'impression ainsi qu'il « se voile la face ». Dans l'ensemble, il regrette son manque d'implication et de travail scolaire, et redoute l'échec qui semble inévitable. De manière générale, il peine à se donner un cadre, repousse sans cesse ses diverses tâches et constate une certaine passivité chez lui. Néanmoins, il redoute l'absence d'activité, l'ennui, car alors il se met à beaucoup penser, à ruminer, parfois sur divers sujets, parfois sur des sujets récurrents, qu'il n'arrivera toutefois pas à préciser. Ces « cogitations » l'amènent d'ailleurs à avoir des difficultés de sommeil. En dehors des cours, il passe le plus clair de son temps dans son appartement, à regarder des films ou séries, à jouer aux jeux vidéo, ou à boire ou fumer. Il lui arrive de sortir certains soirs avec des amis du BTS, mais il a des difficultés à initier la démarche, et ce sont donc souvent eux qui organisent les soirées et l'invitent.

Les parents de Marc sont séparés depuis qu'il a 8/9 ans. Son père était violent avec sa mère, il pouvait la frapper et l'insulter ; Marc et sa sœur, de 5 ans son aînée, étaient souvent témoins de ces scènes. Un jour, l'accès de violence du père se dirige vers les enfants, et cet événement a conduit la mère à partir avec eux. Depuis, Marc vit chez elle, mais continue à voir son père certains week-ends. Il reviendra assez peu sur sa mère, restant vague à son sujet. S'il semble qu'elle se soit notamment inquiétée de ses consommations et de sa scolarité, elle n'aurait néanmoins jamais insisté pour que Marc fasse le nécessaire pour y remédier.

Marc décrit un père alcoolique, seul, coupé de toute sa famille, ne conservant que quelques contacts avec un frère, donc oncle de Marc, lui aussi alcoolique, et Marc. Il évoque à ce sujet le fait que son

père a pu lui faire remarquer que lui, Marc, buvait trop, alors même qu'ils s'alcoolisent parfois ensemble. Il en est venu à mettre un cadenas sur la porte de la cave, et Marc déclarera être satisfait de cela, constatant alors une diminution de ses consommations. Néanmoins, ces dernières continuent, y compris tous les deux. Le récit des alcoolisations est confus, et Marc dit en garder peu de souvenir. Il sait que cela tourne parfois au conflit, mais que cela permet aussi de les limiter selon lui. En effet, ivre, il tolère beaucoup mieux les plaintes de son père sur sa condition, le fait qu'il passe son temps à s'apitoyer sur son sort. Il finira par dire que son père paraît profondément triste. En fait, il a peur que si par moments il ne s'alcoolise pas lorsqu'il est en présence de son père, il ne puisse plus le supporter et le laisse alors seul, ce qui augmenterait le mal-être de son père. Marc semble par ailleurs relativement ambivalent quant à son positionnement vis-à-vis de son père, expliquant avoir cessé de vouloir l'aider depuis longtemps, tout en ne souhaitant pas le laisser tomber non plus.

Les rapports avec sa sœur semblent parfois tendus. Il lui reproche de vouloir toujours avoir raison et de se sentir supérieure à lui.

Outre sa famille, Marc fréquente aussi quelques amis du lycée lorsqu'il retourne chez sa mère certains week-ends. Il n'a pas noué de liens d'amitié avec ses camarades de BTS, qu'il fréquente surtout lors de soirées festives. Au cours du suivi, il entretiendra une relation avec une amie, habitant dans sa région d'origine, mais sans pour autant vouloir s'engager dans une véritable relation amoureuse. Il dira que le fait que leurs rapports soient juste sexuels, sans attachement, lui convient bien. Il évoquera aussi à un moment une rencontre avec une jeune femme dans un café, alors qu'il tentait de travailler ses examens. Il lui demanda son numéro, et il fut surpris qu'elle acceptât de lui donner. Ils se revirent à trois reprises. Il s'étonna de son intérêt pour lui, estimant qu'ils n'étaient pas du même monde et qu'elle était trop bien pour lui. Il finit par ne plus donner suite à ses messages.

Le suivi avec Marc s'est étalé sur un peu moins d'un an, avec une période d'absence de plus de 4 mois après les 4 premiers mois. Les entretiens sont ponctués, surtout dans un premier temps, par les « je sais pas » de Marc. Il semble toujours hésitant, et n'arrive jamais vraiment à s'affirmer. Au bout de 3 mois, le confinement lié à la Covid 19 nous conduit à proposer des entretiens téléphoniques, que Marc accepte. Le passage par le téléphone semble favoriser le ton de la confiance et a initié un rapprochement vis-à-vis du psychologue. Un samedi matin, durant le confinement, il laissera un message vocal. Il indique dans celui-ci avoir quelque chose à dire et il souhaite savoir s'il serait possible de programmer un entretien téléphonique. Il paraît néanmoins quelque peu confus dans son message. Lorsque je le recontacte pour lui proposer un bref temps d'échange, il précisera ne pas avoir de souvenir du message laissé, car il dira avoir été ivre toute la nuit et y compris le matin où il a laissé le message. Il en vient toutefois à évoquer la nuit précédente, et que c'est peut-être de cela qu'il voulait parler. Il dit que son souvenir est flou, mais qu'il s'est alcoolisé avec son père, qu'ils se sont disputés à plusieurs reprises, mais qu'ils ont aussi beaucoup parlé et que son père l'a pris dans ses

bras, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il s'empresse d'ajouter qu'il ne sait pas pourquoi il avait envie de raconter ça. Nous avons déjà un rendez-vous téléphonique programmé, et il dit alors qu'il ne sait pas ce qu'il aurait à dire à ce moment. Je l'invite à conserver le rendez-vous, que ce temps lui reste disponible. Il ne m'appellera pas à ce moment. J'en viens alors à le recontacter pour lui demander ce qu'il en est, ainsi que savoir ce qu'il envisage concernant la suite du suivi. Il me dira qu'il ne souhaitera pas reprendre de rendez-vous dans l'immédiat.

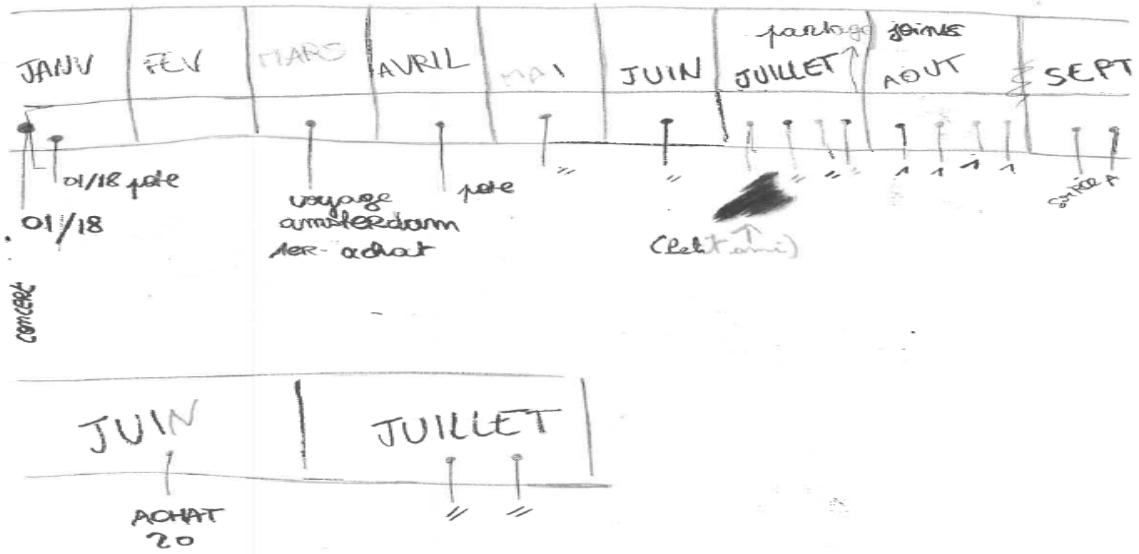
Quelques mois plus tard, Marc reprendra contact afin de convenir d'un nouveau rendez-vous. Lorsqu'il se présente à l'entretien, il a changé de coupe de cheveux, et semble bien plus adulte et confiant. Il s'empresse d'ajouter qu'il a coupé les ponts avec son père. Dernièrement, ils ont eu une altercation. Son père l'a frappé, Marc s'est défendu, et est parti. Il a ensuite décidé de ne plus le recontacter. Il précisera avoir été inquiet dans les premiers temps, s'être senti mal, notamment car il a pensé que l'absence de contact de son père pouvait être liée au fait qu'il lui soit arrivé quelque chose. Il en est venu finalement à se sentir moins anxieux quant à cela, s'estimant même satisfait de l'avoir enfin fait. Il a expliqué que cela faisait des années qu'il y pensait, mais qu'il n'avait jamais osé passer à l'acte. S'il n'évoque pas de diminution dans ses consommations, il fait part néanmoins d'un décalage de ces dernières plus tardivement dans la journée, et d'un regain de motivation pour ses cours, avec davantage de travail chez lui. Il reprendra rendez-vous à la suite, sans pour autant s'y présenter.

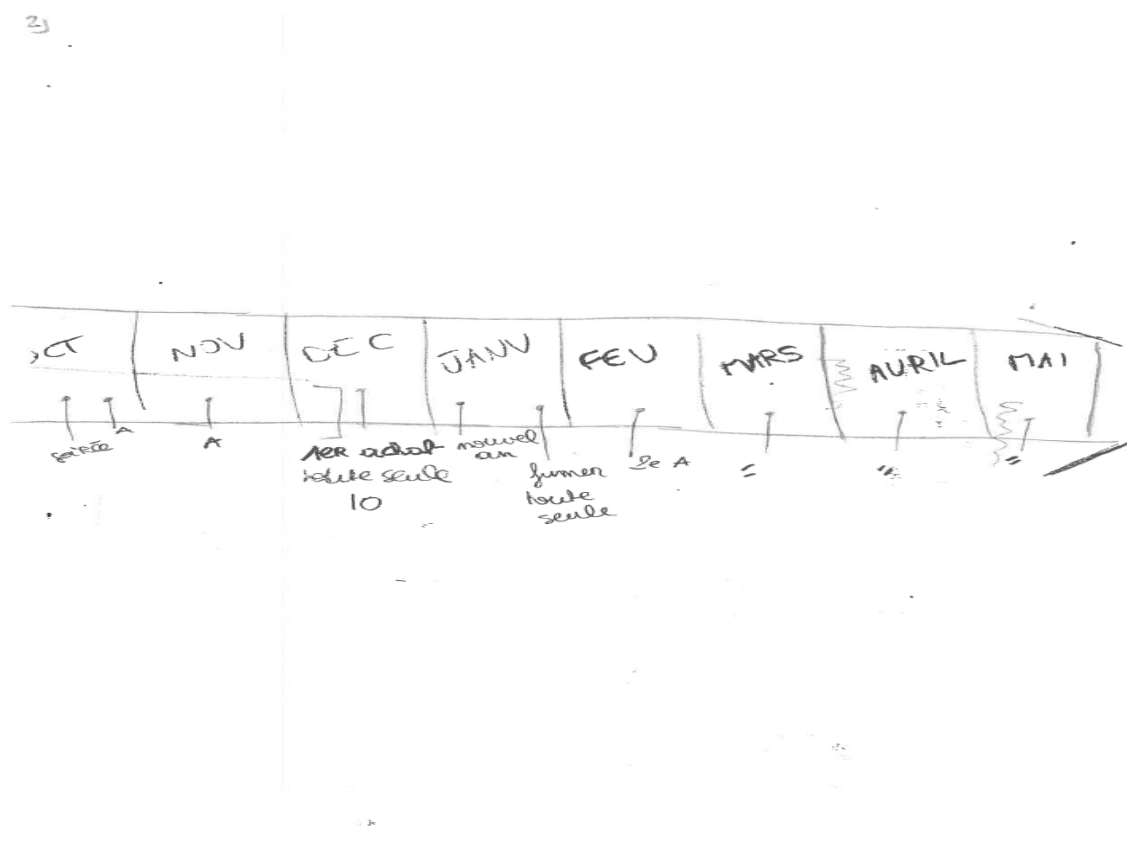
4.1.7. Julie

La première fois que Julie vient à la CJC, elle est accompagnée d'une psychologue de la Maison des Adolescents (MdA) qui l'a accompagnée pour la prise de rendez-vous. Elle était venue à la MdA avec ses parents, inquiets par rapport à une consommation régulière de cannabis. C'est ce point qui a motivé l'orientation vers la CJC. Si les parents ont été présents à la MdA, ils ne seront jamais rencontrés, même s'ils soutiennent la démarche de Julie d'aller à la CJC. En effet, cette dernière ne souhaite pas qu'ils viennent aux rendez-vous. Elle se sentirait moins à l'aise et moins libre de parler s'ils étaient là. Elle va alors avoir 18 ans dans quelques semaines. Elle paraît timide, semble parfois avoir besoin d'être rassurée, cherche ses mots et demande si elle a bien réussi à s'exprimer. Elle semble cacher son regard derrière ses cheveux, coupés juste sous ses yeux.

Lorsqu'elle évoque dans un premier temps ses consommations de cannabis, elle peine à expliquer concrètement ce qu'il en est, à savoir quand elle a commencé à fumer, à quel rythme, dans quel contexte, l'effet qu'elle ressent alors, et l'évolution de cela. Me retrouvant un peu perdu face à cette confusion, elle se saisit de l'idée de représenter cela sur papier et en vient à faire une frise

chronologique et à y effectuer des annotations (voir ci-dessous. La deuxième image se lit dans le prolongement de la première. Ainsi, les mois de septembre et octobre se suivent).





Il en ressort que ses consommations sont quotidiennes. Elle en viendra même à dire qu'elle a l'impression parfois qu'elle pourrait ne pas s'arrêter de fumer tant qu'elle aurait de quoi fumer. Seul le manque de produit pourrait l'arrêter. De manière générale, elle doit fumer entre 3 et 10 joints par jour. Elle a commencé à fumer avec des amis, lors d'un concert. Celui qui lui a proposé pour la première fois deviendra quelques mois plus tard son petit ami. Cette relation s'interrompra peu avant le début du suivi. Lorsqu'elle est avec ses amis, fumer lui permet de plaisanter avec eux, de se détendre. Lorsqu'elle fume seule, l'effet recherché est davantage un apaisement, une manière d'évacuer ses tensions, de ne pas s'énerver. Paradoxalement, la consommation de cannabis l'apaise de moins en moins et l'amène même parfois à s'énerver plus qu'elle ne le pensait.

Le suivi débute juste avant l'annonce des résultats du bac. Julie est particulièrement stressée à cette occasion. Elle doute de l'avoir, et s'interroge aussi sur les conséquences, à savoir son choix d'étude et de lieu de résidence pour la rentrée. En effet, si elle ne l'a pas, elle reste chez ses parents pour une année supplémentaire. Si elle l'a, elle part vivre dans une grande ville de la région suivre des études d'Histoire de l'art. Elle avait souhaité s'orienter vers une formation artistique, notamment les Beaux-Arts, étant passionnée de dessin, mais son dossier a été refusé. Ainsi la fac apparaît comme un choix par défaut. Le choix de la ville, lui, s'est basé sur le fait qu'elle connaissait quelques amis qui s'y rendaient aussi. Le fait d'avoir à vivre dans son propre logement, seule, l'interroge. Elle se demande comment elle pourrait faire pour gérer son quotidien, et notamment son budget, et se

questionne sur sa capacité à suivre les cours et à les travailler. Cette inquiétude semble aller de pair avec celle de ses parents à ce sujet. Finalement elle aura bel et bien son bac, la conduisant à suivre la formation espérée. Néanmoins, elle se retrouve alors particulièrement seule dans cette grande ville, et son quotidien est fait de consommation de cannabis, de séries et parfois de dessins, quoique de moins en moins, l'envie s'effaçant. Elle arrêtera rapidement d'aller en cours, ces derniers étant trop éloignés de la pratique artistique. Elle finira alors par retourner vivre chez ses parents, constatant un mal-être certain. Elle en viendra, à la fin du suivi, qui correspond aussi à la fin de l'année universitaire, à envisager un autre cursus dans une autre ville, en étant davantage apaisée et confiante. Nous l'avons évoqué, le dessin occupe une place importante dans la vie de Julie, suite à une formation dans un lycée spécialisé. Lorsqu'elle dessine, cela lui permet de s'évader, de laisser filer ses pensées et d'évacuer la part d'angoisse qu'elles contiennent, ainsi que la tension et l'énervement qui peuvent s'accumuler. Cette activité est parfois importante dans son quotidien, et semble témoigner de son état d'esprit, dessinant moins lorsque son moral se dégrade. En dehors de sa période de solitude au début de ses études, elle est la plupart du temps avec des amis avec lesquels elle a noué des relations fortes et les activités partagées sont multiples. Elle peut aussi partir se promener, notamment dans les bois autour de la maison de ses parents. Elle fait surtout cela lorsqu'elle sent la tension monter, pour éviter une dispute avec ses parents. Lorsqu'elle est chez ces derniers, elle peut passer un certain temps dans sa chambre, ou alors dans un atelier, sorte de grange aménagée, dans lequel elle dessine et qui lui permet de s'éloigner de ses parents.

Les relations avec ses parents sont parfois conflictuelles, même si le lien est présent avec une plutôt bonne entente. Ils semblent représenter une forme de stabilité, surtout au moment où elle reviendra vivre chez eux au milieu de l'année universitaire. Elle a parfois du mal à communiquer avec eux, et son sentiment de ne pas être comprise peut susciter de l'énervement. Elle a l'impression que ses parents insistent toujours sur ce qui ne va pas, sur le fait qu'elle ne change pas et qu'elle semble aller toujours mal, sans chercher à la comprendre, ce qui la met aussi en colère. Ils semblent particulièrement inquiets, notamment suite à son départ de la maison. Ses consommations de cannabis sont un sujet d'inquiétude et de désaccord de ses parents, sans pour autant que ces derniers ne lui interdisent la consommation. Sa mère va avoir tendance à s'inquiéter pour elle, surtout à l'idée qu'elle puisse vivre seule. Elle aimerait que sa mère comprenne qu'elle est en capacité de faire ses propres choix, et qu'elle lui fasse confiance. Elle exprimera ceci d'autant plus clairement en préparant son nouveau projet d'étude, après être retournée chez ses parents. Elle décrit son père comme étant d'un naturel pessimiste, ce que sa situation à elle semble accentuer. Il apparaît en outre comme étant du genre à se montrer assertif et à décréter ce que Julie devrait faire ou ne pas faire.

Julie a aussi une sœur, âgée de deux ans de plus qu'elle, avec laquelle elle a une grande complicité. Elles partagent beaucoup de choses ensemble, même si elles se voient moins depuis que cette dernière

est partie faire ses études. Elles partagent notamment ensemble la même impression vis-à-vis de l'attitude de leurs parents.

Nous l'avons évoqué précédemment, Julie sort aussi d'une relation amoureuse. La rupture a eu lieu trois mois plus tôt, et leur relation était émaillée de disputes et de conflits. C'est lui qui a fini par partir. Ils ont néanmoins gardé contact jusqu'à il y a peu. Lors de la dernière rencontre, ils se sont de nouveau disputés, et elle a souhaité alors couper les ponts.

Elle a aussi de nombreux amis, qu'elle est toutefois venue à moins voir, à cause des départs pour les études de chacun. Ils sont un soutien pour elle, même si elle peut s'énerver contre eux, toujours ayant le sentiment de ne pas se faire comprendre. Elle a également tendance à se sentir coupable des problèmes des autres et des difficultés relationnelles. Lorsqu'elle s'énerve, elle en vient à cesser de tout se reprocher et aussi à faire des reproches aux autres. Elle se considère elle-même comme « casse-pied » et elle semble soucieuse de ce qu'elle pourrait faire aux autres. Néanmoins, elle évoquera d'elle-même le fait d'être souriante, drôle et bavarde avec ses amis, réservant son côté énervé surtout pour ses parents.

Le suivi aura lieu sur près d'un an, et se déroulera en trois phases. Une première aura lieu de la fin de son lycée au début de ses études supérieures. Elle cessera ensuite de prendre rendez-vous, avant de reprendre contact, d'elle-même, en début d'année civile. Elle sera alors vue trois fois, au moment où se dessine la perspective de revenir vivre chez ses parents et de rendre son appartement. Elle multiplie alors les allers-retours. Puis elle sera absente à un rendez-vous et ne donnera pas de nouvelles. Viendra ensuite le confinement. Quelques semaines après, la mère de Julie laissera un message, signifiant son inquiétude et souhaitant pouvoir prendre rendez-vous avec Julie. Lorsque le numéro sera rappelé, c'est Julie qui décrochera. De là se mettront en place des entretiens téléphoniques réguliers, puis plusieurs rendez-vous en présentiel à la fin du confinement et jusqu'au milieu de l'été. Lors de la première période, Julie semble avoir besoin d'un espace pour parler d'elle et obtenir un certain soutien. Les consommations de cannabis sont régulièrement évoquées, et si elle semble apprécier cet espace non jugeant, elle paraît aussi parfois sur la réserve. La deuxième phase semble plus marquée par une volonté de réassurance, interrogeant si elle souhaitait rassurer le thérapeute ou elle-même par rapport à son mal-être. Lors de la troisième phase, elle en viendra à parler davantage d'elle et de ses émotions. Elle abordera plus la nature de la relation avec ses parents. Elle semble plus utiliser l'espace thérapeutique comme un espace de soutien. Ceci lui permet de se construire et d'être moins un espace de dépôt comme cela pouvait être plutôt le cas auparavant. Vers la fin du suivi, elle évoquera être satisfaite de son nouveau projet d'orientation. Elle sera aussi contente d'avoir su affirmer ses envies, notamment en termes de logement, soulignant au passage les contradictions de son père à ce sujet. Elle se sentira bien plus en confiance que l'année précédente.

Les consommations de cannabis se sont alors espacées, avec une recherche d'effets récréatifs bien plus que d'apaisement. Nous convenons d'un commun accord d'arrêter le suivi.

4.1.8. Adèle

Adèle a 17 ans lorsqu'elle est rencontrée dans le cadre des CJC peu après la rentrée scolaire. Elle renvoie une impression d'aisance avec les autres et semble plus mature que son âge, avec un style vestimentaire assez décontracté. Elle a pris rendez-vous d'elle-même, mais sur demande de sa mère précise-t-elle. Elle comprend néanmoins cette demande. Adèle a annoncé à sa mère qu'elle avait pu consommer à plusieurs reprises de l'ecstasy cet été. Elle a informé sa mère car une amie, inquiète de l'augmentation de ses consommations, en a parlé à un surveillant qui lui-même a transmis l'information à un CPE du lycée. Ce dernier a informé Adèle qu'il allait en parler à ses parents, et elle a préféré prendre les devants.

Si Adèle évoque en premier lieu ses consommations d'ecstasy, elle consomme aussi régulièrement d'autres produits. Ainsi, elle fume du cannabis de manière quotidienne ou presque, seule ou avec ses amis. Lorsqu'elle fume seule, elle dit apprécier l'expérience d'exploration de soi et de ses pensées que cela suscite, notamment avec une forme de prise de recul ainsi qu'une forme de détente et parfois d'apaisement. Avec ses amis, elle apprécie ressentir de l'euphorie et s'amuser. Aimant les « teufs » et les milieux festifs alternatifs, elle les fréquente régulièrement, affectionnant particulièrement l'ambiance de convivialité qui y règne. C'est dans ces moments qu'elle va consommer de l'ecstasy, qui lui procure alors de l'euphorie, de la détente et un plaisir d'être avec les autres. Elle a également pu consommer d'autres produits, pour expérimenter, comme la kétamine, mais suite à quelques mauvaises expériences particulièrement anxiogènes, elle préfère s'en tenir à distance. Si elle est venue à la CJC, outre la demande de sa mère, c'est aussi qu'elle a pu être inquiète de la place qu'en sont venues à prendre ses consommations d'ecstasy. Cette inquiétude a augmenté lorsqu'elle en a pris seule un jour. Elle ne souhaite par contre pas modifier ses consommations de cannabis qu'elle juge agréables, contrairement à sa mère qui souhaiterait aussi qu'elle arrête. Cette position va néanmoins évoluer au fil du suivi. Elle évoquera notamment, en revenant sur son père, ne pas souhaiter prendre de médicaments. Une remarque sur le fait que le cannabis, comme de nombreuses drogues, ait été un médicament fut un temps, et que ce serait donc un médicament qu'elle se prescrirait elle-même, suscita chez elle étonnement, mais aussi une profonde réflexion qui la conduisit à vouloir réguler ses consommations.

Adèle est en terminale durant le suivi. Ses résultats sont moyens, ce qui pourrait contrarier ses projets d'orientation vers un BTS dans la vente, mettant en avant l'importance du relationnel et de

l'échange pour elle. Les résultats scolaires seront régulièrement une source de stress, venant notamment interroger sa capacité à se mobiliser pour se donner un cadre de travail. Comme elle le craignait, elle ne sera pas acceptée au BTS et ira à l'université dans une filière orientée vers l'art. Même si elle est passionnée de théâtre, qu'elle pratique régulièrement et avec grand plaisir, elle pense que l'université n'est pas faite pour elle et qu'elle ne réussira pas à être suffisamment autonome pour travailler alors. En dehors des cours, nous l'avons évoqué, elle se passionne pour le théâtre, et de manière plus générale pour les différentes formes d'expression artistique. Elle s'est inscrite durant le suivi à un stage de théâtre qui l'a fortement mobilisée. Elle a d'ailleurs choisi d'être dans son lycée actuel pour cela. Elle passe aussi beaucoup de temps avec ses amis, notamment deux dont elle se dit très proche.

Elle vit principalement chez sa mère et son beau-père. Ses parents sont séparés depuis plusieurs années. Son père habite dans un autre département et elle va le voir certains week-ends. Elle dit être plus proche de sa mère que de son père, et parle très peu de son beau-père. Elle souhaite pouvoir être transparente avec sa mère et tout lui dire pour qu'elle puisse avoir sa confiance. Elle précise néanmoins garder certaines choses pour elle et que sa mère n'a pas non plus à tout savoir. Des moments de conflits et de tensions peuvent apparaître avec sa mère, notamment lorsque cette dernière lui demande de s'en tenir à un certain cadre concernant le travail scolaire ou encore les sorties. Adèle dit avoir du mal avec l'autorité, elle préfère lorsqu'elle se fixe elle-même ses limites, tout en reconnaissant avoir des difficultés à le faire.

Elle parlera de son père après quelques entretiens, semblant embarrassée par sa situation. Elle évoque le fait qu'il serait « bipolaire », avec une certaine imprévisibilité et des crises de tristesse ou de colère. Dans l'ensemble, il apparaît fragile et les échanges réguliers au téléphone avec lui, tout comme ses séjours chez lui, tournent autour de sa souffrance et amènent une certaine pesanteur chez Adèle. Elle a le sentiment qu'elle ne peut pas vraiment compter sur lui, il est trop mal pour cela. Elle dit avoir par le passé eu tendance à vouloir s'occuper de lui et l'aider, chose qu'elle essaye de moins faire pour davantage essayer de vivre sa vie. Elle précise néanmoins que cela reste compliqué pour elle, et n'est pas à l'aise à l'idée de lui faire rencontrer ses amis car ces derniers pourraient ne pas comprendre sa situation, et l'attitude d'Adèle à son égard. De manière générale, elle a tendance à être à l'écoute des autres, à vouloir les aider, les soutenir, et à très peu parler d'elle et de ses sentiments, ce qu'elle semble de moins en moins supporter. Cette pesanteur et tristesse ressenties avec son père, elle les évoque de manière plus générale avec sa famille paternelle. Peu avant les fêtes de fin d'année, elle dira avoir à passer Noël avec sa grand-mère paternelle, son oncle et son père, ne l'ayant pas fait depuis 2 ans. Elle appréhende ce moment, ces repas étant souvent tristes, ou alors marqués par des conflits parfois forts entre son père et sa grand-mère. Elle compte y aller, mais plutôt par devoir. Cette ambiance, morose, elle a l'impression de l'absorber et que cela la déprime en retour. Elle reviendra notamment sur des

propos de sa grand-mère, il y a 2/3 ans, qui lui disait qu'elle finirait par ne plus vouloir la voir. Adèle avait essayé de la contredire, ne comprenant pas ses propos, mais force est de constater qu'aujourd'hui, elle a de moins en moins envie de la voir à cause de cette ambiance et des plaintes de cette dernière. Au début du suivi et durant toute une partie, Adèle a un petit ami. Ce dernier habite dans un autre département, ils se voient donc par intermittence, un week-end sur deux. Elle décrit une très bonne entente lorsqu'ils sont tous les deux, mais par contre leurs échanges à distance sont source de disputes et de malentendus. Il lui manque souvent, et elle se dit en manque d'affection, tout en essayant de faire avec. Pourtant, elle avait déjà eu une relation à distance auparavant, et elle s'était jurée de ne pas recommencer, ayant mal vécu l'éloignement et le fait de ne pas se voir. Peu avant les fêtes, elle passera une semaine chez lui, et donc avec ses beaux-parents. Cette semaine laissera en elle un sentiment mitigé, entre plaisir d'être avec lui, et impression de découvrir une autre facette de lui, qui s'affirme beaucoup plus et rentre régulièrement dans des disputes avec sa mère, dont elle ne comprend pas la raison. Elle a aussi le sentiment qu'il pourrait être raciste, ce qu'elle ne soupçonnait pas et ne pourrait supporter. Quelques jours après, elle dira s'être sentie particulièrement mal. Lors d'un échange par téléphone, elle n'a pas supporté qu'il lui parle de ses problèmes et du fait qu'il ne se sente pas bien moralement. Dans la foulée, elle a eu son père au téléphone, qui comme d'habitude présenta le même tableau. Alors en plein stage de théâtre, elle dira que cela lui permit d'évacuer une partie de son mal-être. Une fois le stage fini, elle décida de rompre avec son petit ami, ne pouvant plus supporter les disputes et sa tendance à la déprime et la plainte. Elle dira alors en avoir assez d'avoir à aider tout le monde, son copain, son père, ses amis, et se demande qui est là pour l'aider elle. Quelques semaines après la rupture, elle reprendra contact avec son copain et ils se reverront plusieurs fois, pour un peu d'affection, pour le sexe, mais sans vouloir s'engager. Elle finira par mettre fin à tout lien quelques semaines plus tard, estimant nécessaire de passer à autre chose étant donné qu'il ne serait pas capable de changer. Elle sera alors particulièrement fière de tenir cette position, d'autant plus qu'elle a été triste de lui faire de la peine.

Enfin, nous l'avons évoqué, Adèle est aussi très proche de ses amis avec qui elle passe beaucoup de temps. Elle discute de tout et de rien avec eux, se détend et s'amuse. Néanmoins, par moments, elle en vient à jouer la confidente et à recevoir leurs maux. Ceci viendra progressivement susciter un mal-être en elle, avec un sentiment d'être débordée, fatiguée par cela, impuissante, avec un manque de réciprocité. Elle va donc rechercher leur présence, et notamment appréhender le passage aux cours alternés durant la crise du Covid. En même temps, elle essaiera de relativiser cet éloignement, soulignant aussi la place de la consommation de cannabis dans leur groupe, ne l'aidant pas à prendre de la distance par rapport à ça.

Le suivi s'étalera sur 6 mois, à un rythme hebdomadaire. Les trois derniers rendez-vous se feront toutes les deux semaines. Elle ne se présentera pas à un rendez-vous et ne donnera pas de

nouvelles, ce qui suscita la fin du suivi. Elle semble rapidement se saisir de l'espace des entretiens comme lieu de dépôt de son vécu et ses émotions. Cette prise en compte de soi et d'un lieu pour elle semble lui faire du bien, en même temps que la confronter à ses contradictions. En effet, il lui est notamment arrivé une fois de ne pas venir à un rendez-vous, expliquant après que sa grand-mère était alors mal et qu'elle devait la soutenir. Nous sommes alors revenus sur le fait qu'elle exprimait son souhait d'être soutenue et d'arrêter d'être toujours à l'écoute des autres, et qu'en même temps elle-même se mettait dans cette situation d'aide et parfois de retrait. Sur les derniers rendez-vous, elle évoquera une amélioration des relations avec sa mère, avec une meilleure capacité à échanger et à se faire comprendre. Le dernier entretien sera celui où elle fit part de la rupture définitive avec son petit ami.

Nous avons donc pu revenir sur les huit situations que nous allons utiliser pour étudier nos différentes hypothèses de travail. Ces situations permettront de décliner différents aspects des hypothèses et d'en dégager des tendances, mais aussi des nuances permettant d'enrichir la réflexion.

4.2. Étude des hypothèses de travail

4.2.1. Étude de l'hypothèse n°1

Les conduites addictives à l'adolescence, permettant une rencontre avec l'autre, objet externe ou corps propre, offrent une scène pubertaire relisant des scènes infantiles et archaïques.

Nous avons pu l'aborder précédemment, le processus adolescent, marqué par le processus pubertaire, constitue un remaniement du rapport à l'autre. Le corps, génitalisé, va impliquer une différenciation accrue, différence des sexes et des générations ouvrant sur la complémentarité. La génitalisation vient interroger le narcissisme et les enveloppes corporelles. L'enjeu devient donc celui de la reconstitution des limites et enveloppes, et la reconnaissance d'une altérité nouvelle vient en complément du sujet, évitant une confrontation à la perte d'objet de manière trop brutale. Inversement, la reconnaissance de cette altérité a vocation à limiter la dimension incestueuse de la relation à l'autre, qui ferait alors effraction. Il est intéressant de remarquer la manière dont les conduites addictives vont venir mettre en jeu la rencontre avec l'autre, la qualité de cette rencontre et le statut accordé à l'autre. En tant qu'objet social (Gaudriault, 2020), les conduites addictives sont un potentiel support de lien social, tout comme elles peuvent aussi favoriser un évitement de la rencontre avec l'autre, dans une recherche de jouissance évacuant la dimension de l'altérité, et de ce que le sujet doit à l'autre dans son plaisir, au cœur du processus de génitalisation.

Les configurations sont donc multiples, ce qui me permet d'envisager de décliner les différentes modalités de rapport à l'autre qui vont pouvoir se constituer par l'entremise des conduites addictives. La fonction de ces conduites va ainsi renseigner sur la possibilité de constitution de scènes pubertaires, mettant en jeu le sujet dans sa génitalité, acteur d'un plaisir nouveau impliquant un autre, ou au contraire ses impasses et empêchement, signant l'impossible génitalisation, comme dans les pathologies du pubertaire rapportées précédemment. Dans ce cas, la fonction des conduites addictives sera plutôt d'opérer un repli sur soi afin de renforcer des enveloppes psychiques et corporelles défaillantes, préalable à l'existence d'un autre non traumatique, tant dans son absence que sa présence. Ces éléments bien plus archaïques mis au jour par les conduites addictives semblent se retrouver dans certaines des situations cliniques présentées.

4.2.1.1. Enjeux archaïques et défaillance dans l'expérience du soi

Dans une configuration où le pubertaire vient rencontrer un narcissisme déjà fragilisé par les expériences antérieures, la fonction des conduites addictives risque d'être tournée vers une tentative d'apaisement et de baisse des excitations et tensions, venant ébranler le narcissisme. L'autre sera ainsi écarté car fauteur de troubles. C'est ce que je vais montrer en revenant sur les situations de Thibault, Jérémie et Camille principalement.

Des consommations solitaires

Ce sont notamment les fonctions des conduites addictives que nous pouvons rencontrer chez Thibault. En effet, pour ce dernier, le contexte de consommation a toujours été solitaire. Même lorsqu'il pouvait consommer au lycée, lors de ses 16/17 ans, il en est venu à consommer seul, et à vivre les effets et sensations liés au produit seul. Cette dimension solitaire est d'emblée rattachée aux consommations, comme si ces dernières se devaient d'effacer le possible lien à l'autre qui pourrait émerger. Ainsi, il est intéressant de noter que le seul « copain » de Thibault, tout du moins qu'il présente comme tel, est son dealeur. Ils n'ont qu'un lien assez précaire, reposant sur une présence physique éphémère. Thibault le voit seulement dans le cadre des achats de cannabis, et les quelques échanges qu'ils vont avoir vont tourner autour du produit, sans investissement de la relation.

Au-delà de l'absence effective d'un autre dans le réel de la consommation, nous notons aussi l'absence psychique de l'autre dans ces moments. Thibault le décrit bien : ce qu'il recherche, c'est la défonce, le plein de sensation pour faire le vide de pensée, obtenir un vide psychique tendant vers

l'état de Nirvana (Freud, 1920). Le vécu des consommations semble hors-temps, ne suscitant que très peu de souvenirs. Ici point de rêveries possibles, il en ressort plutôt un état de confusion.

Ces éléments sont aussi retrouvés dans la situation de Jérémie. Il le dit lui-même, des produits, il prend tout, et il se met « la tête à l'envers », est « défoncé », et semble lancé dans une course en avant, à la recherche d'un toujours plus de sensations. Lorsqu'il va en free party, c'est parfois seul, et souvent pour s'y retrouver seul. Il peut faire de nombreuses rencontres, mais ne lie pas de relation d'amitié. Dans ce contexte, les autres semblent constituer une masse indistincte, et il finit d'ailleurs par retenir surtout des sensations, qui lui sont propres, et notamment en s'installant face aux murs de son le faisant trembler par les vibrations.

Cette importance des sensations se retrouve également chez Camille. Il partage avec Jérémie son fort intérêt pour les free party, soulignant la convivialité qu'il y retrouve. Il fait parallèlement un récit d'expériences solitaires, entre consommations et écoute de la musique techno devant les enceintes. Il arrive néanmoins à Camille de consommer avec d'autres personnes, mais ces situations sont de moins en moins présentes et il en vient à préférer de plus en plus être seul, pour éviter la présence de l'autre vécue comme un désagrément, notamment lorsqu'il fait entendre sa désapprobation des consommations.

Contrairement à Camille, Jérémie a pu faire le récit de quelques expériences de consommations laissant entrevoir la présence, dans une dimension archaïque et faiblement différenciée, de l'autre. Cette présence est celle d'un objet reconnu comme extérieur, mais aux contours et à la définition flous, de l'ordre d'un proto-objet (Despinoy et Pinol-Douriez, 2002). Ceci sera particulièrement le cas lors de son expérience de consommation de datura. C'est une plante hallucinogène qui provoque des hallucinations, délires et agitations. Elle est particulièrement utilisée dans les mouvements chamaniques, mais aussi parfois en milieux festifs alternatifs. Jérémie a ainsi fait le récit d'un épisode de consommation de datura, l'ayant conduit à ne plus vouloir en reconommer. Il décrit, outre s'être vu lui-même s'uriner dessus, dans une expérience de décorporéisation, avoir vu ses parents « encastés ». Ceci n'est pas sans rappeler les éléments autour du fonctionnement autistique et d'une forme d'indifférenciation primaire. L'autre se révèle partie de soi, dans une perspective proche de l'unidimensionnalité décrite par Meltzer (Ciccone et Lhopital, 1991). Ici, l'autre tend à se confondre avec soi. Les mouvements avec les objets sont de l'ordre du rapprochement puis de la fusion, ou alors de l'éloignement puis de la disparition. L'aspect encasté renvoie bien à cette absorption du sujet par l'objet. Cette forme d'indifférenciation semble aussi se retrouver dans les consommations avec son père, qui sont partagées et sans être questionnées par ce dernier. Il manque alors de fonction tierce, incitant même la transgression des interdits légaux et symboliques. L'autre élément qui paraît intéressant concernant le contexte de consommation de Jérémie est l'épisode du feu dans sa chambre. Cette consommation, solitaire, semble témoigner de

l'intensité alors des effets recherchés et ressentis, ne prenant même pas en compte la chaleur, pourtant sûrement importante, du briquet. En outre, ceci montre l'importance des mouvements de répressions pulsionnelles et de recherche de vide d'excitation. Nous pouvons nous interroger sur la dimension métaphorique, dans l'après coup, de cette flambée, et dans quelle mesure elle peut témoigner du feu pulsionnel qui couve et de l'importance fondamentale de l'étouffer, sous peine d'y laisser sa vie.

Une difficulté dans le sentiment de soi et de continuité d'être, le non advenu

Cet épisode relaté par Jérémie vient donc mettre en lumière l'impossibilité de se sentir et vivre sa vie psychique, dans une expérience subjective, ou la nécessité de s'en couper de manière défensive. Le contexte de consommations peut apparaître comme évacuant l'objet extérieur comme autre, mais aussi l'objet intérieur, comme l'autre en soi. Le corps, figure par excellence de l'étranger à l'adolescence, va notamment être l'objet de ce rejet ou cet étouffement de l'autre en soi. Ainsi, il est saisissant de voir comment chez Thibault, Jérémie et Camille, le corps ne sera pas reconnu et tendra à être passé sous silence. Tous trois évoquent ne pas se soucier de leurs ressentis et de ce qui serait un souci de son corps. Ainsi, Jérémie et Camille, lorsqu'ils partent en free party, ne se soucient parfois ni du couchage, ni des vivres, ni d'un éventuel confort. Jérémie dira notamment être très excité à l'idée d'aller à un teknival, sans pour autant avoir d'argent, et donc de quoi manger, laissant penser à ce qui pourrait s'assimiler à une conduite d'ascétisme (Kestemberg, 1999). Le corps semble alors oublié, mais il peut aussi chercher à être dompté, car confrontant à une inquiétante étrangeté (Cahn, 2013 ; Danon-Boileau, 2016 ; Haza, 2020).

Cette figure du corps inquiétant étranger semble surgir en séance à travers les évocations corporelles, notamment chez Thibault et Jérémie. Ainsi, Thibault va évoquer des préoccupations concernant des masses, au niveau d'une oreille, qui se révéleront être des kystes. Il a senti pendant plusieurs mois ces kystes augmenter en volume, sans pour autant prendre contact avec son médecin. Il dira que cela l'interrogeait, parfois l'inquiétait, sans réussir à se positionner pour calmer cette angoisse à travers une démarche de soin. Ces « petites boules » en sont venues à le démanger et parfois lui faire mal et il s'est mis à les gratter régulièrement. À force de gratter, il a fini par s'ouvrir la peau, et cela s'est infecté. La douleur est devenue de plus en plus importante, avec la formation de « pus » et réactivant des saignements. Il en a finalement parlé à sa mère qui prendra rendez-vous pour lui chez le médecin. Plusieurs opérations seront mises en place dans la foulée. Durant plusieurs mois après que ses kystes ont été enlevés, il continuera à s'interroger sur ce qui s'est passé à son oreille, la touchant et la palpant régulièrement, comme pour tenter de l'intégrer et l'identifier.

Ce vécu d'étrangeté ressort aussi clairement avec Jérémie, lorsqu'il évoque la sensation d'une boule au niveau de la gorge. Il dit que cela ne fait pas mal, mais que la sensation est « bizarre ». Il associe

cela à ses consommations de cannabis en douilles. Il évoque également des sensations de pression sur la poitrine récurrentes. À un moment du suivi, il dira sentir des larmes monter et pleurer, sans pouvoir en connaître la raison. Dans ces situations, son corps semble totalement lui échapper. Les consommations de substances psychoactives paraissent alors contribuer grandement à cette inquiétante étrangeté. C'est le cas des expériences des hallucinogènes racontées par Jérémie, mais aussi de celles avec la kétamine décrites par Camille. Dans ses moments de consommations, Jérémie dira avoir des vécus de décorporéisation. C'est comme s'il quittait son enveloppe corporelle, se détachait de lui-même, et se retrouvait hors-temps. Parfois, ce vécu débouche sur une perte de conscience. Dans les deux cas, Camille en vient à s'absenter de son corps durant plusieurs heures. De manière générale, avec les sensations et parfois douleurs qu'elles provoquent, les consommations semblent mettre en avant ce vécu d'inquiétante étrangeté, tout en tentant d'y calquer une cause, la consommation. Le vécu de manque du produit, douloureux pour le corps autant chez Camille, Jérémie, et Thibault, paraît tenter de localiser une origine au vécu corporel : le manque de produit.

Ceci ouvre donc aussi à la tentative de contrôle et d'emprise du corps chez ces adolescents (Marty, 2002 ; Jeammet et Corcos, 2001). Cette tentative de contrôle du corps semble se retrouver avant le début des consommations chez Thibault, lorsqu'il avait une pratique sportive importante. Il faisait du sport tous les jours, alternant rugby, course à pied, et exercices physiques chez lui, avec des pompes notamment, renvoyant à la place du sport à l'adolescence (Houssier 2014). Il dit qu'il était alors musclé, et qu'il prenait d'ailleurs des produits pour entretenir sa musculature. Les consommations en sont venues à prendre la place du sport. Néanmoins, il va rester dans cette logique de repousser les limites du corps et de le maîtriser. Il évoquera ainsi se sentir parfois faible, chancelant, n'ayant pas mangé de la journée. Il dira aussi avoir mal à la tête, à cause des consommations, des jeux vidéo, et du manque d'hydratation, tout en précisant qu'il prend sur lui, que « ce n'est rien », et qu'il est capable d'endurer cela. Il dit d'ailleurs que les consommations en douilles lui mettent « une claque » et que cela lui permet de conserver une certaine excitation. Il peut alors enchaîner les sessions de jeu malgré la fatigue.

Camille souligne aussi très bien cette tentative de contrôle du corps à travers les consommations d'héroïne, et la manière dont elles permettent de lutter contre ses accès de colère et son agressivité. La pulsionnalité est abrasée et ne peut s'exprimer car menaçant d'un débordement et d'un effondrement.

Jérémie renvoie également à cette dimension-là lorsqu'il évoque l'intérêt de ses consommations pour se donner de l'énergie, notamment avec les produits stimulants. Nous pouvons entendre là une visée de lutte contre un effondrement dépressif, dévoilant un vide narcissique. À travers les conduites délinquantes, addictives et la fréquentation de personnes plus âgées que lui, nous pouvons penser aux aménagements pseudo évoqués par Roman (2003). Forme de défense face à la menace

d'effondrement, ils se révéleraient parfois inefficaces à maintenir un semblant de contenance psychique, comme lors de la tentative de suicide qu'il a pu faire au cours du suivi.

Dans les trois cas, nous nous trouvons face à un refus du génital renvoyant aux défaillances profondes dans la constitution du self et l'intégration de soi et du corps permettant la rencontre avec l'autre à l'aune de la génitalité.

Altérations dans la relation à l'autre et déni de l'altérité

Concernant la rencontre avec l'autre, objet externe, les difficultés semblent prolonger celle de la rencontre avec le corps propre. Ceci est particulièrement marqué pour Thibault et Camille. Ainsi, il est frappant de voir la place que Camille fait aux autres dans le récit. De sa mère, il cherche à s'en tenir à distance, sentant la menace qu'elle représente pour son intégrité narcissique, avec les blessures qu'elle suscite à travers ses propos qu'il juge rabaissants. Elle a néanmoins une place, même précaire. Il en est de même, de manière peut-être plus marquée encore, vis-à-vis de son patron. L'intensité de l'agressivité et de la haine qu'il peut éprouver à son encontre est parfois saisissante et palpable, alors même que les produits viennent anesthésier Camille durant les entretiens. Nous pouvons avoir le sentiment d'être face à une nécessité de détruire l'objet, celui-ci menaçant l'existence psychique même de Camille. Parallèlement, son père est totalement absent du discours. Lorsque Camille est invité à parler de lui, il précisera ne rien avoir à en dire, et ne rien chercher à savoir de plus à son sujet. Il n'existe pas, et ne peut même pas constituer un manque. Ceci nous confronte pleinement à un autre comme non-advenu (Winnicott, 1971 ; Roussillon, 1999). L'autre est soit renvoyé au vide, soit confronté à un envahissement appelant à faire le vide pour assurer sa survie.

Cet enjeu autour de l'envahissement par l'autre et l'attaque et la haine pour s'en défendre et assurer sa survie semble aussi se retrouver chez Thibault. Je pense là à l'explosion de haine et d'agressivité qu'a suscitée en lui la prise de contact de son père avec le centre et le psychologue assurant son suivi. Nous pouvons y voir pour lui une forme d'intrusion dans un espace psychique fragile et difficilement constitué. Cette intrusion pourrait menacer l'existence de cet espace et appeler ainsi à un rejet massif pour s'en protéger, d'où la violence des insultes à son encontre. Cette violence vient interroger dans quelle mesure Thibault aurait par moments à évacuer la dimension subjective de l'autre, son altérité, en le réifiant. La dimension affective est totalement évacuée, de même que toute forme d'empathie. Cet aspect renvoie à la définition de la violence donnée par Bergeret (1984). Cette violence se retrouve notamment dans sa pratique des jeux vidéo, lors de déversements de haine contre d'autres joueurs. Il se fiche alors totalement de l'effet que ses propos pourraient avoir sur les autres et n'éprouve aucune culpabilité. La logique est ici de l'ordre de la préservation narcissique. L'autre menace Thibault de par son existence, en étant porteur d'une puissance et renvoyant Thibault à son

impuissance. Ceci fait écho aux travaux rapportés par Tisseron (2013) sur le jeu pathologique. Il explique que dans la configuration du jeu pathologique, le joueur, alors qu'il joue en ligne avec d'autres joueurs, en vient à dénier leur part d'altérité et à les considérer comme d'autres personnages non joueurs (PNJ) gérés par l'ordinateur. Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure Thibault ne pourrait pas s'inscrire dans cette dimension par moments, tout en gardant à l'esprit que la dimension intersubjective semble bel et bien présente à d'autres moments, et nous reviendrons dessus ultérieurement. Cette absence de reconnaissance de l'autre semble aussi se manifester, dans cette décharge de haine, par l'oubli qu'il fait alors de la présence de ses parents, en train de dormir, motif récurrent de conflit avec son père.

Cette interrogation autour de la dimension empathique viendra également se trouver chez Jérémie. Il relatara une anecdote. Il dira, lors d'un entretien, s'être fait voler son vélo quelques jours avant. Cela le fait sourire, car il avait lui-même volé ce vélo. Il marchait dans la rue, il a vu un vélo et l'a pris. Cependant, cette défaillance dans le lien à l'autre et la reconnaissance de l'altérité semble s'inscrire dans un environnement lui-même défaillant dans sa capacité réflexive, de miroir. En effet, autant chez Thibault, Jérémie que Camille, vient se poser la question du répondant, ou plutôt de l'absence de répondant (Roman, 2021). Il est ainsi saisissant de voir comment la situation de Thibault a pu s'enkystrer sous le toit de ses parents, et la résignation qui semble la leur. Il en est de même pour Jérémie, et l'anecdote du directeur n'appelant pas les gendarmes semble révélatrice à ce titre. Chez Camille, nous retrouvons là l'absence du père, mais aussi le fait que cette absence n'est pas non plus été interrogée ou évoquée par la mère.

Le lien à l'autre ne semble donc pas pour autant absent chez ces trois adolescents, mais plutôt pouvant se manifester selon des modalités archaïques d'oscillation entre présence/confusion/empiètement et absence/vide/arrachement. Car il y a bien de la présence aussi. Elle peut être rejetée massivement, nous l'avons évoqué précédemment, mais également parfois recherchée. Il est intéressant de voir à ce sujet la manière dont l'espace thérapeutique a pu être investi par ces trois adolescents, et surtout par Thibault et Camille. Tous les deux ont en effet été très assidus et ont fait montre d'un fort investissement pouvant laisser présager la formation d'une relation de dépendance. Nous pouvons voir pour Thibault, à travers l'épisode de haine vis-à-vis de son père, le vécu d'un risque d'arrachement que pourrait susciter l'intervention de ce dernier. Les interventions rappelant les droits de Thibault, en tant que personne majeure, à décider de la poursuite de son suivi et des informations qui pourraient être délivrées à son père, soumises au secret professionnel, semblent avoir suscité un certain apaisement et rappelé l'importance pour Thibault de ne pas se voir passivé dans la relation thérapeutique.

Pour Camille, le suivi ayant été plus court, ce genre d'épisode n'a pu se vivre. Néanmoins, il est à noter son souhait affirmé de poursuivre son suivi, ainsi que sa ponctualité, alors même que ses conditions de travail ne facilitent pas toujours sa venue, et que son état physique est parfois dégradé. Les enjeux de dépendance forte semblent aussi présents pour Jérémie, notamment dans la relation à sa petite amie, qui a été profondément passionnelle et intense. De cette dépendance nous pouvons en venir alors naturellement à celle aux produits, ceci nous renvoyant à une tentative d'exclusion du lien à l'autre en le remplaçant par un néo objet sous emprise. La prise des produits revient donc bien là à un contournement de la dépendance à un objet défaillant, qui confronterait alors le sujet à la menace d'un effondrement. La relation à un objet supposé contrôlable permet de se défendre de cette dépendance, au prix d'une autre pour assurer la survie psychique (Jeammet et Corcos, 2001).

Dans ces conditions, les conduites addictives mettent au jour les carences dans le registre de l'archaïque chez ces trois adolescents. Les conduites viennent par moments remettre en scène ces éléments archaïques à travers la manière dont elles viennent convoquer l'autre, objet externe et corps propre. C'est notamment la dimension archaïque de la relation à l'autre qui est mise au jour, renvoyant régulièrement à un autre intrusif ou effractant, et à l'opposé à un autre confrontant au vide. Néanmoins, inscrites dans une logique de répétition renvoyant à une forme d'enfermement dans la négativité et l'auto-destruction (Ladame, 2000), ces mises en scène, appelant à une issue favorable du vécu traumatique, contribuent à sa répétition ainsi qu'à la répétition des carences de l'environnement.

4.2.1.2. Enjeux infantiles dans la relation à soi et l'autre

Le double dans les consommations, ambivalence dans le lien

Après avoir évoqué les configurations dans lesquelles les consommations de substances psychoactives à l'adolescence pouvaient rejouer les dimensions archaïques du rapport à soi et à l'autre, nous allons maintenant explorer la dimension infantile de ces consommations. Cette dimension va notamment se retrouver dans la présence d'un autre dans le temps de la consommation, présence psychique et parfois physique. L'objet va apparaître dans sa dimension infantile, non sexualisée au sens génital, avec un sujet passif, et une différence des sexes et des générations non aboutie. La dimension œdipienne est au premier plan, avec son lot de fantasmes inaboutis par défaut de maturité. Cet aspect du rapport à l'autre se retrouve notamment dans certaines modalités relationnelles, placées sous le signe de la substance psychoactive comme médiatrice et objet transitoire (Mc Dougall, 1989). Elle va signer l'accès à une certaine position pour le sujet, tout en marquant l'empêchement à une

position pleinement subjective.

Nous pouvons retrouver quelques-uns de ces éléments dans le récit fait par les différents adolescents rencontrés sur leur vécu des « free party ». Ainsi, tant Jérémie, Camille, qu'Adèle vont mettre en avant la spécificité du rapport à l'autre dans ces espaces festifs. Ils soulignent tous l'ambiance particulière qui y règne. Tout le monde est là pour la même chose, un intérêt commun pour la musique et une certaine modalité festive. La dimension de non jugement est mise en avant. Les différences entre les individus de la « communauté » des « teufeurs » sont alors partiellement abolies, portés par une forme d'illusion groupale (Chapelier, 2005). Un style vestimentaire va ainsi se dégager, sans pour autant s'imposer. Jérémie et Camille vont l'adopter, mais pas Adèle. La figure du double va paraître davantage mise en avant pour Jérémie et Camille à travers leur investissement de cet espace festif dont ils soulignent l'isomorphisme. Et dans tous les cas, même si Adèle a notamment pu rappeler que les consommations n'étaient pas automatiques, elles restent très présentes et aucun des trois n'a pu faire l'expérience de cet espace festif en étant abstinent.

Au-delà de ces espaces spécifiques, nous retrouvons aussi des modalités de liens régis par le produit dans la sphère amicale et amoureuse. Ainsi, pour Jérémie, Jennifer et Julie, la rencontre amoureuse va se relier aux consommations. Jérémie sera celui qui va initier sa petite amie au cannabis. Julie, elle, va découvrir le cannabis en se mettant en couple avec son ex petit ami. Jennifer, elle, se mettra à fumer au début de sa relation amoureuse. Si Jérémie et Julie évoquent explicitement une initiation, Jennifer ne le présentera pas ainsi. Néanmoins, elle évoquera la large place prise par le cannabis dans son couple, son petit ami fumant lui aussi. Lucas va également consommer en présence de sa petite amie, sans que la consommation ne soit toujours partagée. Il fume beaucoup plus qu'elle, et les consommations pour cette dernière ne sont qu'occasionnelles. Par contre, nous entendons la manière dont la consommation vient interroger le rapport à sa copine. En effet, fumer permet une certaine mise à distance, de constituer sa « bulle ». Ceci permet d'accepter la présence de sa petite amie, qui serait parfois difficilement supportable à cause des différences qui en viennent à les opposer. Cet aspect de mise à distance, qui permet en même temps de tolérer la présence tendant à l'intrusion, se retrouve aussi chez Jennifer. Nous comprenons bien comment le cannabis semble être la soupape indispensable à la tenue du couple. Sans, la violence est manifeste, l'autre trop présent. En même temps, paradoxalement, le cannabis comme objet de manque peut venir susciter cette même violence, contribuant à une répétition.

Au niveau amical, les consommations semblent aussi pouvoir avoir une fonction de lien, permettant de faire commun avec les autres. Ainsi, Julie et Adèle évoquent la place des consommations avec leurs amis. La régularité de ces consommations en groupe interroge sur les modalités d'être ensemble des membres des groupes d'amis, et sur la certaine médiation dans le lien que le produit apporte. Adèle dira notamment penser qu'une prise de distance avec ses amis pourrait lui être bénéfique pour

mettre aussi à distance ses consommations, les deux paraissant étroitement liés.

À ce titre, il est intéressant de noter la différence de statut du produit selon les groupes. En effet, pour certains groupes d'adolescents, le produit est un élément commun parmi d'autres. Il vient alors enrichir la palette d'expériences, et les amis peuvent se retrouver avec ou sans produits, avec des activités variées. Mais dans d'autres groupes, les groupes de « fumeurs » notamment, mais aussi des groupes de fête, alors l'alcool, le produit est le seul objet faisant commun. Sans produit, le groupe se dissout. C'est la consommation qui permet d'accepter la présence de l'autre. Dans ces configurations, lorsqu'un adolescent va mettre à distance ses consommations ou les arrêter, nous pouvons observer un éloignement du groupe en parallèle.

De manière plus frappante, nous retrouvons pour une partie de ces adolescents la substance psychoactive comme objet de lien psychique avec les parents, lien qui se perpétue parfois dans le réel et l'actuel. Ceci nous renvoie notamment aux identifications addictives décrites par Le Poulichet (2000), s'inscrivant dans une répétition de la consommation comme tentative d'incorporation de l'objet parental. Ainsi, Jérémie va revenir à plusieurs reprises sur les consommations de psychotropes de ses parents. Sa mère a un passé de consommatrice d'opiacés, qu'elle substitue aujourd'hui avec du Subutex. Son père lui est toujours consommateur important de diverses substances. Jérémie en viendra à partager ses consommations avec son père lors de son séjour dans son squat. Le lien avec sa mère sera plus indirect, marqué par une base de différenciation. En effet, Jérémie ne consomme pas avec sa mère, en revanche, il lui vole son Traitement de Substitution aux Opiacés (TSO), au même titre qu'il vole les médicaments opioïdes de ses grands-parents, utilisés pour le traitement de douleurs. Il semble alors se dégager une gradation, entre absence de tiers dans les consommations avec le père, tiers partiel avec la mère, qui condamnera le vol sans pour autant s'y opposer franchement, dans une forme d'ambivalence, et le vol de médicaments aux grands-parents, qui a suscité une forte désapprobation du grand-père, rappelant le cadre, ce qui a marqué Jérémie.

Cette ambivalence dans le rapport au produit à la figure parentale va se retrouver aussi chez Jennifer et Marc. Jennifer a ainsi pu rappeler le passé de consommatrice de cannabis de sa mère, ainsi que le fait de partager actuellement des consommations. En effet, d'un côté, la mère de Jennifer lui reproche ses consommations trop importantes de cannabis, et de l'autre, elle partage occasionnellement ce même cannabis dénoncé. En outre, la place du beau-père signe une grande confusion dans les espaces et une relative indifférenciation. Confusion des générations, avec l'agression sexuelle lorsque Jennifer avait 8 ans, mais aussi dans l'exposition de ses consommations et de la culture du cannabis dans le jardin. La dimension d'interdit est ici largement transgressée, et la mère semble cautionner cela, notamment au vu de son absence de positionnement face aux attouchements. Nous pouvons également nous interroger dans quelle mesure le cannabis vient ici mettre en jeu le lien au père de Jennifer, venant tenter d'apaiser sa montée de tension et ses accès de violence, s'inscrivant alors dans

la lignée de la violence paternelle, et au-delà, des hommes dans la famille.

Le lien entre le père, le produit et la violence se retrouve aussi avec Marc. Dans ce cadre, c'est l'alcool qui est partagé et non le cannabis. Les consommations d'alcool partagées entre Marc et son père ont commencé vers ses 14/15 ans. D'emblée, l'ambivalence est grande. D'un côté le père boit avec Marc, de l'autre, il trouve qu'il consomme trop et qu'il devrait diminuer. Le stratagème du cadenas sur la cave est à ce titre intéressant. Le père garde les clés, donc peut continuer ses propres consommations, tout en empêchant Marc d'y accéder. En même temps, Marc fit part de son sentiment que s'il insistait un peu, il pourrait obtenir les clés de son père, ou alors forcer le cadenas. L'alcool semble donc être ce qui relie en même temps qu'il suscite la confusion. Cette confusion est palpable lorsque Marc fait le récit de la soirée avec son père, où, tous deux alcoolisés, ils se sont pris dans les bras, sur fond de chaos et de brouillage des sens et des limites corporelles. La dimension homosexuelle est alors aussi présente, renvoyant aux propos de Monjaube (1991). L'alcool semble donc être le liant dans la relation avec le père venant contrer une expression pulsionnelle agressive qui pourrait, pour Marc, détruire une imago paternelle précaire. Le lien ainsi constitué ne peut donc que rester un lien artificiel, dans le sens où le produit le permet, mais l'empêche aussi de se constituer dans une modalité pleinement différenciée et génitalisée.

Concernant Lucas, l'organisation se décline d'une manière un peu différente. En effet, la consommation vient mettre à distance psychologiquement la présence de la mère, trop « molle », et du père, trop « dur », en même temps qu'elle l'entretient. Elle vient confronter Lucas directement à sa mère et à ses demandes de cannabis, mais aussi au père et à ses demandes d'arrêt de consommation et d'autonomisation. En outre, nous pouvons nous interroger dans quelle mesure la consommation contribue au maintien du couple de Lucas avec sa petite amie, dont il décrit pourtant plus de défauts que de qualités. Ce faisant, il répète aussi le fonctionnement du couple parental, fonctionnement qu'il a pu saisir, répétition qu'il redoute. La consommation permet de supporter la présence de l'objet, mais empêche alors l'expression d'une certaine agressivité qui permettrait la séparation et donc l'autonomisation, la subjectivation, et des relations basées sur la complémentarité.

Cette répétition semble d'ailleurs se retrouver aussi dans une certaine mesure avec Camille, entretenant un lien avec sa mère relativement confus à cause du calque de ses consommations avec celles de son oncle. Il répétera ne pas supporter cette comparaison, tout en l'entretenant avec l'importance des consommations. Nous pouvons alors nous interroger dans quelle mesure ces consommations ne contribueraient pas au maintien d'un lien avec la mère.

La consommation va donc être ce qui permet une rencontre avec l'autre, rencontre qui sera possible car la différence sera en partie abolie par le produit. Concernant la place du produit dans la relation aux parents, cette dimension infantile du lien à l'autre semble se retrouver lorsque la consommation relie au parent, et que ce dernier ne marque alors qu'un cadre partiel et difficilement

tenu, avec une ambivalence dans le rapport au produit. Les fantasmes œdipiens ne sont pas pleinement refoulés, car toujours en jeu, l'interdit n'est pas marqué au niveau symbolique et l'accès à la génitalité se trouve alors entravé, sous peine d'accomplissement des fantasmes et d'une effraction traumatique.

Autour de la perte et du manque, le deuil impossible

Un des enjeux autour des conduites addictives à l'adolescence, nous l'avons évoqué précédemment, revient à celui de la perte et du deuil du corps et des objets parentaux (Marty, 2020). Les conduites addictives permettraient d'éviter la perte, et de contourner ce à quoi elle se rattache, c'est-à-dire les enjeux de différenciation liés à la génitalité. Les fantasmes de toute-puissance seraient préservés. Les conduites addictives peuvent alors apparaître comme une tentative d'aménagement face à la castration.

Ces enjeux face à la castration semblent se dessiner dans le rapport au produit, ce dernier apparaissant comme un objet sous contrôle, sous emprise (Jeammet et Corcos, 2001). L'objet drogue prend alors une fonction fétichique (Birraux, 2010). Cette dimension de toute-puissance apparaît au premier plan chez certains des adolescents rencontrés, notamment de Thibault. Reprenant des éléments évoqués précédemment, les enjeux autour des limites et de la toute-puissance semblent être particulièrement présents. La frustration paraît difficilement acceptable pour Thibault, et les énervements nombreux en réaction. La pratique des jeux vidéo paraît à ce sujet assez intéressante. En effet, il semblerait qu'à travers cette pratique, Thibault puisse être en recherche de déploiement de cette toute-puissance infantile. Il décrit ainsi la recherche d'une confirmation de ses performances dans les différents jeux. Il enchaîne les parties, cherchant à ne pas finir sur un mauvais résultat. En jouant à des jeux de tirs, il revit à chaque partie et surmonte la mort. Lorsque les autres gagnent, il estime qu'ils ont triché ou utilisé des méthodes déloyales, ou alors c'est à cause de la mauvaise connexion internet. Lorsqu'il perd en jouant en équipe, c'est aussi à cause de ses coéquipiers, trop mauvais. Il ne peut reconnaître ses propres faiblesses dans ses résultats. Il en vient aussi à accumuler les achats d'objets dans le jeu avec de l'argent réel. Il peut ainsi dépenser plusieurs dizaines d'euros par mois pour acheter certaines apparences d'armes ou de personnages, les désirant et n'acceptant pas de passer à côté ou alors avoir à réussir certains exploits, parfois longs à obtenir, pour les débloquer. Cette volonté de repousser les limites se retrouve également dans son rapport au corps, et sa tendance à négliger son alimentation, son sommeil, à tester les limites de son corps et de ce qu'il peut éprouver. Comme pour les jeux vidéo, cela fonctionne en partie, et il finit néanmoins toujours par être rattrapé par le principe de réalité. Dans les jeux vidéo, il en vient à perdre à un moment ou à un autre. Pour son corps, il en vient à avoir la tête qui tourne, et il lui est même arrivé de faire un malaise un jour au restaurant avec sa mère. Il n'avait pas mangé de la journée et s'alimentait peu

dernièrement. Il a voulu se lever un moment et est tombé dans la foulée, il se sentait trop faible. Lors d'un entretien, Thibault me parle de la série qu'il regarde actuellement « Game of Thrones ». Je l'interroge sur son personnage préféré. Il me dit que c'est Daenerys Targaryen¹². Grâce à ses dragons, elle fait ce qu'elle veut et ne connaît pas de limite. Seule contre tous, elle résiste et s'impose. Ceci nous semble bien résumer sa position.

Si nous sommes déjà revenus sur la question du rapport au corps précédemment, il nous paraît intéressant de souligner comment elle peut alimenter différentes facettes, et notamment celle de la toute-puissance. D'ailleurs Jérémie l'explique bien. S'il prend des produits stimulants, c'est pour faire les choses. Il dit qu'avec, il se sent confiant et fait ce qu'il veut. Il dira lors d'un entretien avoir mis une gélule de Subutex sur son bureau. Il la voit tous les jours, et ainsi il cherche à se tester et à voir s'il est capable de résister. A contrario de sa recherche de capacité à faire, il va rejeter les contraintes. Après un vol, il sera arrêté par la gendarmerie et placé en garde à vue durant une journée et une nuit. Il dira avoir très mal vécu cela, le fait d'être enfermé, de ne pas pouvoir bouger, d'être contraint. Comme pour Thibault, les manifestations de toute-puissance semblent aussi convoquer à un rappel des limites, une mise à l'arrêt, mais qui échoue à s'inscrire. La mère de Jérémie aimerait qu'il fasse moins de « conneries », sans parvenir à imposer un cadre qu'elle a pu elle-même transgresser, Jérémie le mettant aussi largement à mal.

Plus largement, un élément qui paraît interroger le rapport à la toute-puissance infantile et le refus de la castration est celui de la confrontation au manque de produit. D'un côté, la dépendance va être parfois déniée. Ainsi, Jérémie précise ne pas être dépendant aux produits stimulants, et notamment les amphétamines, même s'il en consomme parfois tous les jours, et que s'il en voit il en prendra à coup sûr. Adèle évoquera aussi estimer ne pas avoir de problèmes avec le cannabis dans un premier temps. Elle dira dans un même élan que cette consommation quotidienne ne lui pose pas de problèmes, et qu'elle reproche à sa mère de l'embêter avec cela, nous pourrions même dire, de lui causer des problèmes avec ça. D'ailleurs, la place des médicaments est souvent intéressante à ce sujet. En effet, la question de la perte de contrôle semble aussi parfois au premier plan dans le cas des médicaments, dans la mesure où une prescription médicale est nécessaire. En effet, la présence d'un médecin peut confronter à une forme de dépendance inacceptable.

Reconnaître la dépendance, lorsqu'elle est présente, ce qui n'est pas toujours le cas, constitue ainsi la marque du renoncement à une forme de toute-puissance.

Cette reconnaissance viendrait aussi signer le deuil des objets infantiles et la reconnaissance de leurs défaillances, leur désidérialisation. Or ce deuil apparaît parfois impossible. Pour certains, l'objet ne peut être attaqué, car il n'y résisterait pas. La pulsionnalité s'exprimerait de manière trop

¹² Un des personnages principaux de la série. Elle se distingue par son épopée solitaire jusqu'à la fin de la série, cumulant trahisons et abandons dans son rare entourage.

massive, et l'objet est trop fragile pour résister à la destructivité. L'objet est donc préservé, à un certain prix. C'est le cas notamment du père de Jérémie. Présenté comme une figure tutélaire et charismatique du squat dans lequel il vit, Jérémie souligne l'intensité de sa vie, le fait qu'avec lui on ne se prend pas la tête et on s'amuse. Les violences passées sont rapidement mises de côté, tout comme son absence au quotidien, sans parler de son rapport au cadre. La défaillance de son rôle parental ne semble pas pouvoir être admise. C'est aussi ce que semble porter Jennifer dans un premier temps. Elle rappelle que sa mère est toujours de bon conseil, fait toujours ce qu'il faut, qu'elle est sa référence. Son copain, lui, est son pilier, elle n'est rien sans lui. Dans un cas comme dans l'autre, les critiquer semble impossible dans un premier temps, alors même qu'ils sont tous deux associés à de la violence. Nous reviendrons ultérieurement sur l'évolution de la situation pour Jennifer. Pour Lucas, l'enjeu est d'emblée plus contrasté, tout en restant paradoxal. En effet, dans le discours qu'il tient à propos de son père, il alterne entre critique, lui reprochant de trop lui en demander, et idéalisation de sa posture, estimant que puisqu'il l'a vécu, il sait ce qu'il doit être fait. Il donne donc parfois raison au discours paternel jugeant qu'il doit tout faire pour être autonome et qu'il doit pouvoir l'être le plus tôt possible. Au-delà de cette position d'idéalisation des objets parentaux, c'est le produit lui-même qui va pouvoir être idéalisé. C'est ainsi qu'il va être utilisé pour anesthésier, calmer les tensions, ou encore pour supporter l'angoisse, mettre à distance certains affects en lien avec certaines représentations. Le produit va notamment permettre de s'endormir. Il va prendre l'apparence d'un doudou, en étant transitoire mais non transitionnel (Mc Dougall, 1989). Si la consommation du soir, avant de dormir, est courante, elle peut être celle qui est conservée le plus longtemps et qui apparaît comme la plus importante pour certains adolescents. Ainsi, Jennifer rappelle bien l'importance pour elle du joint du soir, avant de dormir. Sans lui, elle ne peut calmer ses pensées et trouver le sommeil. Néanmoins, elle reconnaît que paradoxalement, fumer peut aussi lui provoquer un emballement de pensées et la survenue d'affects désagréables. C'est comme si elle restait accrochée à une certaine conception concernant les effets du produit, et qu'elle avait des difficultés à acter l'écart entre les effets attendus et les effets ressentis. Elle semble avoir besoin de maintenir une forme d'illusion de présence bénéfique du produit, ayant des difficultés, surtout dans un premier temps, à en reconnaître les limites. Joyce Mc Dougall, lorsqu'elle revient sur l'objet transitoire, rappelle qu'il ne renvoie pas à l'objet parental avec un décalage, mais qu'il remplace cet objet. La consommation du soir semble bien renvoyer à un substitut de l'objet parental, qui va donc pouvoir assurer sa présence, mais aussi ses défaillances et la difficulté à les reconnaître. Car le moment du soir, avant de dormir, c'est également le moment de se retrouver seul. C'est bien ce que souligne Jennifer. Elle associe le joint du soir avec sa difficulté à être seule.

Là encore, la question de la dépendance se pose. Être mal en étant seule suppose d'avoir besoin de l'autre pour ne pas se sentir mal. Outre la question précédemment évoquée de la survie psychique

face à un objet profondément défaillant, cela pose aussi la question d'une certaine passivation, de l'acceptation d'une nécessaire passivité et la reconnaissance de ce que l'on doit à l'autre, signe de l'abandon de la toute-puissance. Dans ce cadre, l'usage de substances psychoactives pourrait permettre de ne pas reconnaître ce besoin de l'autre, alimentant une illusion de complétude. Ainsi, lorsque Julie arrêtera ses études, elle passera une période à faire des allers-retours entre son appartement d'étudiante et le domicile parental. Il est intéressant de noter qu'elle évoquera ne pas avoir fumé toute une semaine passée chez ses parents, et avoir repris dès son retour dans son appartement. D'ailleurs, Julie, durant les premiers rendez-vous, donnera l'impression, en parlant du début de ses études et de son déménagement à venir, de tenter de se convaincre et de convaincre les autres d'être suffisamment autonome pour réussir à s'en sortir toute seule. Ce sentiment a été assez présent, et sa difficulté à être seule s'est confirmée par la suite. En même temps, dans les premiers temps de l'arrêt de ses études, avec les allers-retours chez ses parents, reconnaître son besoin d'aller chez eux et de les voir semble impossible. Elle évoque son souhait de maintenir cet entre-deux, qui semble pourtant bien difficile à tenir sur la durée et qui ne fait que souligner son besoin de revenir vers eux. Là encore, la reconnaissance de la dépendance aux parents semble difficile.

Dans les situations que nous venons d'évoquer, la position infantile ressort donc à double titre. D'une part, avec la difficulté à faire le deuil d'une forme de toute-puissance, où le sujet pourrait tout faire et tout accomplir, refusant la castration. Ceci se conjugue avec la difficulté à attaquer les figures parentales et à effectuer une désidéalisaiton. Ce mouvement est pourtant nécessaire dans le cadre du travail du pubertaire. Il s'agit de reconnaître ses propres faiblesses, et donc l'intérêt de la complémentarité permettant de trouver une issue à la dépendance.

Une relation à l'autre dans une logique infantile : les scènes infantiles

Nous venons ainsi de caractériser certains éléments autour de la relation à l'autre, à soi et au produit renvoyant à une dimension infantile. Ceci va nous permettre de souligner ce qui pourrait constituer des scènes infantiles et d'en décrire certaines et les enjeux associés dans les situations des adolescents que nous étudions.

Chez Thibault, cela ressort lorsqu'il vient interroger l'autre, ce qu'il peut penser ainsi que ce qu'il peut susciter chez lui. Des enjeux de domination sont notamment présents. Ainsi lors d'un entretien, il reviendra sur les élèves d'un autre lycée que celui dans lequel il a fait sa scolarité. Il dira qu'il y a dans ce lycée des « kékés », « fils de bourgeois » et qu'il ne les supporte pas. Il critiquera de manière générale ceux qui « se la pètent ». Ils se mettent en avant, écrasent les autres, et en reçoivent les lauriers. Dès lors, Thibault essaye de prouver lui aussi sa valeur. Concernant les élèves de l'autre lycée, il rappelle dans la foulée que fut un temps, il était également populaire et avait beaucoup d'amis.

Il relie cela avec le fait qu'il pratiquait alors du sport. D'ailleurs, il en viendra à parler de ces élèves, qui apparaissent comme des rivaux, après avoir évoqué que sa mère travaille comme « maîtresse », en maternelle, dans le groupe scolaire du lycée. Nous pourrions alors y voir l'ébauche d'un scénario œdipien, avec la présence d'une rivalité pour se disputer l'amour de l'objet maternel. Cette question de l'autre prenant la place, s'imposant, est aussi présente avec sa sœur. Elle a actuellement 18 ans, et depuis 3 ans environ, il ne la supporte plus, surtout quand elle est avec sa mère. Thibault dit qu'elle est une « grande gueule », qu'elle parle tout le temps et prend toute la place. Là encore, nous retrouvons le schéma de l'autre comme menace face au risque de la perte d'amour. Les éléments autour des enjeux phalliques vont se retrouver de manière tout aussi présente dans le jeu vidéo. Concernant la rivalité et la mise en avant des autres, il a pu critiquer largement les joueurs de jeux vidéo qui gagnent sans en avoir le talent. D'ailleurs, pour répondre à cela, il « tague » les adversaires qu'il vient de tuer dans le jeu. « Taguer » un adversaire, c'est inscrire sa signature de joueur sur son cadavre, manière de marquer sa supériorité. Régulièrement, il en viendra d'ailleurs à mettre en avant ses performances dans les jeux, et il se juge d'autant plus méritant qu'il joue avec les effets des produits, qui peuvent le ralentir. Il réalise ainsi régulièrement des vidéos, où il enregistre des actions qu'il juge spectaculaires dans le jeu, suscitant respect et satisfaction. À travers ces différents éléments, la dimension phallique semble au premier plan, avec l'enjeu de disposer d'un pouvoir et de le mettre en avant, pouvoir pourtant sans cesse menacé.

Si ces éléments sont généraux, ils peuvent être liés aux enjeux des consommations de substances psychoactives chez Thibault. Ceci nous renvoie au moment où le père de Thibault a pris contact avec le Centre pour pouvoir discuter de la situation de Thibault avec son psychologue. Nous avons précédemment interprété cela du côté d'une menace d'arrachement face à un lien d'importance capitale psychiquement. En plus de cette lecture dans une dimension archaïque, nous pouvons aussi y voir une dimension infantile. Lors de son appel, le père de Thibault s'inquiétait de la poursuite de ses consommations malgré la présence du suivi depuis près d'un an, tout en reconnaissant une baisse des situations de violence et de tension depuis quelques mois. Le père évoquera aussi que Thibault ne lui parlait que très peu et que visiblement il ne s'exprimait qu'avec moi, le psychologue. J'ai dit au père que je ne pouvais échanger sur la nature du suivi qu'avec l'accord de Thibault, ce dernier étant majeur, et en sa présence, pour assurer la transparence des échanges. J'indiquais donc au père reprendre contact avec lui après en avoir parlé avec Thibault, et je l'invitais aussi à en parler avec Thibault, chose qu'il n'avait pas encore faite. Comme déjà évoqué, le récit de cet appel auprès de Thibault suscita chez lui une colère vive. Thibault s'exprima bruyamment, disant qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, et qu'il « casse les couilles » avec son appel. Il ne comprend pas pourquoi son père veut me rencontrer. Dans la foulée, Thibault envoie un message à son père sur son téléphone. Tout de suite après, son père l'appelle et Thibault répond au milieu de l'entretien. Il semble plus calme,

et demande à son père pourquoi il veut me rencontrer. Son père paraît lui donner une réponse puis Thibault raccroche calmement. Il dit qu'il ne comprend toujours pas vraiment pourquoi son père veut me rencontrer. J'évoque alors à voix haute mon interrogation, qu'est-ce qui fait que son père pourrait souhaiter rencontrer un psychologue. Thibault dit ne pas comprendre ma réflexion, puis se met à réfléchir, et finit par me dire qu'il a le sentiment que son père ne va pas toujours bien. Il dit que son père n'avait pas d'amis quand il était enfant. Sa grand-mère lui a raconté qu'un jour, elle lui avait organisé un anniversaire et que personne n'était venu. Au moment de raconter cela, Thibault se met à pleurer. Nous entendons à travers ces différents éléments la comparaison entre Thibault et son père. Comme son père, Thibault est seul, n'a pas d'ami et ne va pas bien. En outre, Thibault a pu évoquer auparavant le passé de consommateur régulier de cannabis de son père, durant plusieurs années. Actuellement, le père consomme toujours occasionnellement avec des amis. Peinant à faire figure de tiers, le père semble alors se positionner sur le même niveau que Thibault. Dès lors, nous pouvons également faire l'hypothèse d'une entrée en rivalité pour l'obtention de l'amour du psychologue/mère. Rivalité perceptible dans la colère de Thibault face au père menaçant l'exclusivité de la relation, mais aussi avec le père faisant remarquer que Thibault ne parlait qu'au psychologue, interrogeant sur une forme de jalousie. Dans le contexte de ce trio œdipien, le cannabis est ce qui fait office de liant. C'est ce produit qui permet la rencontre entre Thibault et moi-même, mais aussi ce qui permet entre autres de mettre Thibault et son père au même niveau, celui de consommateur. En effet, le cannabis est au centre des échanges avec Thibault, et l'absence d'évolution dans les consommations est le sujet que souhaite discuter son père. Le cannabis est donc ce qui fait figure d'intérêt, permettant les échanges et le lien, mais aussi l'objet du pouvoir, ou non pouvoir, du psychologue dans sa capacité à soigner. Dans ce cadre, le cannabis semble avoir été un outil dans la constitution d'une scène infantile impliquant le psychologue/mère, le père, et Thibault, mais il n'a pas été possible de dépasser ce niveau infantile et d'en dégager une dimension pubertaire. En effet, c'est le psychologue qui a dû intervenir pour rassurer Thibault, qui a continué à se sentir menacé par la suite, dans une position passive d'attente d'amour et de crainte de la séparation.

4.2.1.3. Enjeux pubertaires, la constitution d'une scène pubertaire

Le contexte de consommation, un enjeu de la rencontre avec l'autre

Nous avons pu noter la manière dont les conduites addictives venaient signifier, et en même temps interroger, différentes modalités de rencontre avec l'autre. Outre une dimension archaïque et

infantile, elles peuvent aussi s'inscrire dans une dimension pubertaire. Dans ce cadre, les conduites addictives vont être l'enjeu d'une rencontre avec l'autre sous le sceau de la génitalité. Il va s'agir d'interroger et d'intégrer la différence de l'autre. La conduite addictive va alors être l'outil d'une exploration de soi, de son corps, et de l'autre, pour s'approprier la nouveauté pubertaire.

Nous retrouvons là un contexte de consommation collectif, psychiquement et éventuellement physiquement. Le travail psychique ici effectué n'est plus de l'ordre du contenant et des bases narcissiques, mais davantage autour du contenu. La pensée est là, avec des représentations et des affects, et l'enjeu est de pouvoir les élaborer. Le produit va être recherché en ce qu'il va pouvoir permettre une expression de soi, et non un effacement (Gaudriault, 2020). C'est le cas de Jennifer, lors d'une soirée suite à un déplacement professionnel dans une autre ville. Lorsqu'elle fait le récit de cette soirée, le plaisir est palpable, derrière une culpabilité qui semble ne venir que dans un second temps et pouvoir être assez rapidement mise de côté. La culpabilité vient de son sentiment d'avoir fait des excès et de ne pas avoir été raisonnable, mais le plaisir semble aussi venir de là, et d'être sortie de son image de petite fille sage et d'avoir profité car elle est « jeune ». Elle a bu plusieurs verres d'alcool avec des collègues puis a fumé dans son hôtel. Collègues dont elle avait précisé auparavant qu'ils étaient tous des hommes, et que cela l'angoissait. Nous y reviendrons ultérieurement en développant davantage les enjeux pubertaires de cette situation que nous pouvons qualifier de scène pubertaire. En tout cas, nous pouvons souligner que dans ce contexte, la consommation d'alcool et de cannabis a été associée avec la rencontre avec ses collègues dans un autre contexte, donc sous un autre jour. Ceci a pu susciter des enjeux autour de la sexualité. Outre ses collègues, Jennifer a également rencontré de nouvelles personnes, éprouvant aussi un plaisir à cela. Elle s'est alors « lâchée ». Il est d'ailleurs intéressant de noter que lors de la semaine suivant cette soirée, elle a bien moins fumé chez elle que d'ordinaire. Nous pouvons penser alors que cet épisode de consommation a été l'occasion de s'affirmer davantage, dans un mouvement ancré dans sa subjectivité et l'intersubjectivité. Ceci a notamment pu être permis, paradoxalement, par la mise en retrait de ces mêmes éléments par les produits. L'effet du produit permet une levée de l'inhibition pulsionnelle. Ceci permet à la pulsion de rencontrer l'objet, et donc d'obtenir un retour de ce même objet.

La question semble être ici de savoir si les conduites addictives vont permettre, par cette mise en retrait de l'inhibition, de trouver l'autre et de se retrouver soi, ou alors si le retrait va persister, et la dimension d'altérité va rester effacée au lieu de s'affirmer dans un second temps. De la réaction de l'objet semble déterminée l'issue de cette trajectoire, des objets premiers à ceux dans l'actuel.

Ainsi, Julie a pu raconter comment elle a rencontré son ancien petit ami. Elle est allée à un concert avec des amis, et il était présent. C'est lui qui lui proposera de fumer, ce fut sa première fois. Ils resteront en contact et finiront, au bout de quelques mois, par sortir ensemble. Nous pouvons nous

interroger dans quelle mesure le produit ici n'est pas ce qui a permis de faciliter la rencontre. Néanmoins, les différences entre eux semblent avoir été trop grandes, les conflits liés aux problèmes de communication ayant été à l'origine de la rupture plus tard. En outre, avec ses amis, si les consommations sont présentes, elles ne sont pas les seules modalités de lien. Ils partagent des activités ensemble. Avec eux, elle se décrit bavarde, souriante et drôle, et fumer du cannabis la rend encore plus bavarde et souriante, euphorique. Ceci ne l'empêche pas d'être parfois énervée contre eux, mais cela est l'occasion d'offrir une autre facette que celle qui « casse les pieds » avec ses colères et énervement et blesse alors les autres.

Cette dimension d'exploration d'une autre modalité d'être se retrouve aussi avec Adèle. Nous avons pu évoquer sa tendance à être dans une position d'écoute et d'aide vis-à-vis des autres, s'oubliant soi, avec les problèmes que cela occasionne. Il est intéressant de noter que la consommation de cannabis, chez elle, va être associée à une exploration de soi et de ses pensées lorsqu'elle est seule. Elle se centre alors sur son ressenti et essaye de prendre du recul. Si ceci ne fonctionne pas toujours, l'effet étant transitoire, cette dynamique est néanmoins en décalage de son fonctionnement habituel, autour d'un oubli de soi, qui en vient à susciter un mal-être chez elle. D'ailleurs, cet effacement au profit de l'autre est ce qu'elle ressent avec la consommation d'ecstasy, drogue empathogène, suscitant chez elle euphorie et sensation d'être en communion avec les autres. Or c'est bien ce qui lui pose problème, et elle a d'ailleurs d'elle-même évoqué l'aspect problématique de ses consommations.

Pour conclure, nous souhaitons évoquer brièvement une vignette clinique nouvelle, celle de Bérangère. Elle a 21 ans et vient rencontrer le psychologue dans un contexte d'anxiété généralisée. Ceci est frappant dès le premier entretien. Son anxiété est palpable, elle a des rougeurs sur le corps, se gratte régulièrement, ne tient pas en place, regarde dans tous les sens. Elle finira progressivement par s'apaiser et se sentir rassurée par le cadre thérapeutique. Lorsqu'elle se décrit, elle dira faire « peur aux autres », à cause son comportement traversé par l'angoisse. Elle essaye alors de masquer cette angoisse, mais ceci semble provoquer l'effet inverse. Au lieu de paraître détendue et de prendre plaisir à la rencontre, elle paraît froide, distante et hautaine. Cette angoisse, c'est celle du jugement des autres sur elle, cette dernière vivant avec un impératif de bien faire, de réussir, pour satisfaire l'autre, impératif insatiable, et donc toujours source de mal-être. Pour autant, elle regrette que ses camarades d'études ne sortent pas assez, et elle aimerait pouvoir faire de nouvelles rencontres. Elle reviendra un jour sur le fait d'avoir été malade au tout début de ses études, ce qui n'a pas facilité la rencontre avec ses camarades. Elle avait la mononucléose. À cette évocation, je l'interroge sur le contexte de survenue de cette maladie. Elle me dit alors avoir été en boîte de nuit, un soir. C'est d'ailleurs la seule fois où elle y est allée. Elle a bu, était plutôt éméchée, et a rencontré un garçon. Ils se sont embrassés, ils ont échangé leur numéro de téléphone, mais le lendemain, il n'a pas répondu à ses messages et a disparu sans laisser de traces, si ce n'est de lui avoir transmis la mononucléose qu'elle a gardée durant

plusieurs mois. Si ce récit la fait maintenant un peu sourire, elle évoque néanmoins avoir mal vécu la chose sur le moment. Pour autant, elle continue à souhaiter vouloir rencontrer de nouvelles personnes. Elle dira alors être allée en festival avec des collègues d'une autre promotion le week-end dernier. Une amie souhaitait la « caser » avec un autre garçon, mais le courant n'est pas passé entre eux. Bérangère a bu quelques verres, et s'est alors « lâchée », à crier devant les concerts, à parler aux gens, à rire avec eux. Elle dira être quelqu'un d'autre dans ces moments, celle qu'elle aimerait pouvoir renvoyer aux autres et qu'elle sait être au fond d'elle, sans pouvoir l'exprimer. Elle dit cependant qu'elle ne peut pas se permettre de boire à chaque fois pour être comme ça et qu'il est important pour elle que ses alcoolisations restent occasionnelles.

La perte, la désidérialisation et la constitution de nouveaux objets

Nous l'avons précédemment évoqué, l'enjeu du passage de l'infantile au pubertaire est notamment celui du renoncement aux objets infantiles, à la toute-puissance, et de la reconnaissance de la perte des idéaux infantiles. L'Idéal du Moi va se constituer à la place du Moi idéal, et le renoncement aux objets infantiles va ouvrir à la reconnaissance de la différence et de la complémentarité de nouveaux objets (Gutton, 1991). Nous retrouvons certains de ces éléments dans les situations des adolescents que nous étudions.

En premier lieu, cela passe par la reconnaissance du deuil et de la perte, et des affects associés. La conduite addictive pouvant avoir une fonction d'évitement de la pensée et de désaffectation (Mc Dougall, 1989 ; Pirlot, 2003), les mouvements inverses, notamment d'expression affective, semblent témoigner d'un parcours de reconnaissance de la vie psychique et du statut des objets internes, y compris de leur perte. Les prémices de l'inscription d'une dynamique pubertaire, progressive et encore inachevée, se retrouvent en partie dans la situation de Thibault. Peu après le début du suivi, lors d'un entretien, Thibault va évoquer, après un moment de silence, que ses parents allaient se séparer. Il dit alors que la situation est compliquée entre eux depuis plusieurs mois, mais que cela ne le regarde pas, tout comme leur séparation. Il n'en parle pas avec eux, et dit que cela ne l'affecte pas. Il se demande surtout comment cela va se passer pour l'organisation du quotidien, sans manifestation affective, ni tristesse ni colère. Tout juste évoquera-t-il rapidement son sentiment d'y être peut-être pour quelque chose vu sa situation, sans pour autant souhaiter développer davantage. Quatre mois plus tard, il a trouvé un emploi saisonnier agricole, son quotidien est changé. Il reviendra alors sur la séparation, évoquant peut-être ressentir une certaine tristesse. La même trajectoire se retrouvera suite au décès de son chat, quelques mois après la séparation de ses parents. Lors d'un entretien, il évoquera ce décès, récent. Il paraît alors ému, mais s'empresse de rajouter que ça va aller, et qu'il ne souhaite pas en parler davantage. Néanmoins, lors du dernier entretien, il dira repenser à son chat, et que cela

le rend triste. Il finit alors par pleurer, repensant notamment à l'affection de ce chat. Il précise que d'ordinaire il essaye d'éviter de pleurer, mais que là ça le soulage. Nous sommes donc passés d'une impossibilité d'expression affective, marquant une impossibilité de reconnaissance du deuil des objets infantiles, le couple parental, le chat, à une reconnaissance progressive, au début contenue, puis davantage assumée. Si un important travail d'élaboration reste nécessaire, nous pouvons y voir ici les débuts d'un travail de deuil et d'entrée dans le processus pubertaire.

La question du deuil des objets infantiles est néanmoins plus franche avec Jennifer. Nous sommes revenus sur les relations de Jennifer avec sa mère et le statut qu'elle lui confère, avec une idéalisation et soumission associées. C'est ce qui caractérise les manifestations de culpabilité de Jennifer : culpabilité de la consommation, de ne pas manger de manière adaptée, de ne pas écouter les bons conseils de sa mère. Or cette position va progressivement évoluer au cours du suivi. Au fur et à mesure, Jennifer va venir interroger le rapport aux hommes, ainsi qu'au cannabis, de sa mère. Cela va semble-t-il l'aider à défaire cette idéalisation. Il est intéressant de noter à ce sujet le rôle paradoxal du produit. D'un côté, il semble préserver l'objet en étouffant la pulsionnalité et l'agressivité qui pourraient s'exprimer. De l'autre, il est aussi l'objet qui va signer la défaillance de l'objet. Jennifer a en effet fini par reconnaître que le rapport au produit chez sa mère était problématique, en partie directement, mais aussi dans son incapacité à le cadrer. Il semble que dans la famille, le cannabis soit autant le symptôme que l'agent d'une modalité d'effacement des limites, du tiers et de l'entretien d'une dimension incestueuse. Ainsi, dès son enfance, Jennifer va être confrontée aux consommations de sa mère et de son beau-père. Néanmoins, cet objet est adulte, au même titre que la sexualité. Or dans les deux cas, Jennifer va se retrouver confrontée à ces objets, dans un registre de confusion des langues (Ferenczi, 1932). En interrogeant son rapport au produit, Jennifer va aussi interroger le rapport au produit de sa famille et son propre rapport à sa famille. Elle va élaborer progressivement sa position subjective quant au produit, dégagée du discours parental et notamment maternel. D'un côté, elle va s'affranchir des injonctions maternelles, en en dégageant la dimension paradoxale. Elle fume trop, alors que sa mère fume et qu'elle n'a rien dit des consommations du beau-père. Elle doit être sage, alors que son beau-père peut l'agresser. De l'autre, elle va donner consistance aux hommes. Sans pour autant réhabiliter son père, elle va tenter de se constituer sa propre représentation du père, en se questionnant sur sa vie et ce qu'il est devenu. De manière plus générale, elle va interroger ce qui se joue d'une forme de répétition dans la relation aux hommes dans la famille, et dans quelle mesure elle peut échapper à ce qui serait la malédiction familiale. Dans cette dynamique, au lieu de marquer un effacement du tiers, le cannabis a au contraire permis de le convoquer, notamment à travers la démarche thérapeutique. La mère se trouve critiquée et désidéalisée, ouvrant à l'investissement d'objets externes.

Cette situation va se retrouver aussi avec Marc. Dans un premier temps, l'objet paternel ne

peut être attaqué, il se doit d'être préservé sous peine d'être détruit. L'alcool permet de soutenir cette position, de réprimer la pulsionnalité, notamment dans sa dimension agressive. Marc ne peut que rester passif dans la relation à l'autre. Une certaine illusion est maintenue dans la qualité de l'objet paternel. Marc espère que son père va être en capacité de lui poser des limites et un cadre, en particulier concernant ses consommations d'alcool. Néanmoins, il doute de cette capacité, estimant notamment qu'il pourrait facilement passer outre l'interdit. C'est l'épisode du cadenas sur la porte de la cave. Or, c'est aussi l'alcool qui va finir par signer la déchéance du père, confortant sa dimension pathétique ainsi que hors cadre et violente. En effet, lorsqu'il reviendra prendre rendez-vous, Marc reviendra sur sa rupture des relations avec son père. Un jour, tous deux alcoolisés, son père s'est énervé et est devenu violent. À ce moment, Marc s'est défendu, puis il est parti et a décidé de ne plus le revoir. Après avoir ressenti de la culpabilité dans un premier temps, il finira par s'estimer satisfait de cette démarche, sachant qu'il pensait depuis longtemps au fait de s'éloigner de son père, sans jamais y arriver de peur de le blesser. La perte est enfin actée et acceptée, après avoir fait chuter le père.

Enfin, nous pouvons évoquer la situation d'Adèle, et la rupture d'avec son petit ami. En effet, Adèle présente ce dernier comme étant lointain géographiquement, et ayant tendance à avoir un mal-être important. L'expression de ce mal-être prend d'ailleurs toute la place dans leurs échanges. Ces éléments reprennent ceux du père, à savoir une distance, et lors de la présence, une plainte et l'expression d'un mal-être, suscitant impuissance chez les autres. Or, Adèle évoquera avoir souhaité la rupture suite à la collusion de ces deux relations. Il semble que l'enchaînement d'un appel avec son petit ami, lui disant être mal, puis d'un appel avec son père, tenant le même discours, a précipité la rupture. Nous pensons que c'est à ce moment qu'elle en est venue à interroger sa position vis-à-vis de son père, et à commencer à renoncer à être son objet de satisfaction. Elle ouvre ainsi la voie à un possible deuil de cette relation infantile.

L'adolescent acteur : les scènes pubertaires

L'ensemble de ces éléments vont témoigner de la mise en œuvre du processus pubertaire. L'adolescent devient acteur dans la relation, sa pulsionnalité va pouvoir s'exprimer, dans ses dimensions agressives et libidinales. Dans la relation à l'autre vont se constituer des scènes, reprenant tantôt des éléments infantiles et archaïques, comme évoqué précédemment, tantôt des éléments pubertaires. Or, les deux dimensions sont parfois largement intriquées. Gutton (1991) l'a bien rappelé, le génital ne peut s'interpréter dans un premier temps qu'à partir de l'infantile, qui constitue alors la seule référence. C'est en se confrontant aux fantasmes incestueux et parricides que l'enfant va pouvoir éprouver ses capacités nouvelles pour ensuite y opposer un interdit et les refouler. Nous considérons

que la substance psychoactive, potentiellement objet infantile ou archaïque, avec sa dimension autoérotique ou autocalmante (Pirlot, 2003), peut aussi renvoyer à une dimension pubertaire, ouvrant la voie à une autre interprétation possible. N'oublions pas en effet de considérer la conduite addictive selon la logique du pharmakon (Le Poulichet, 1987), objet poison, mais aussi remède. Ainsi, en prenant différentes optiques, nous pouvons tantôt souligner la dimension infantile, tantôt souligner la dimension pubertaire de certaines scènes, et penser que la conduite addictive pourrait ouvrir à cette dimension pubertaire. Nous reviendrons pour ce faire sur trois scènes, avec Lucas, Marc, et Jennifer, que nous pourrions considérer comme pubertaires.

Concernant Lucas, nous souhaitons revenir sur sa relation avec sa mère et le rapport au produit. Nous l'avons rappelé, la mère de Lucas a un passé de consommations importantes d'alcool, vraisemblablement dans une addiction. Suite à l'instauration de soins psychiatriques et la mise en place de traitements médicamenteux plus lourds, le cannabis a remplacé l'alcool. Depuis, la mère de Lucas lui demande régulièrement s'il peut lui donner du cannabis. Il est alors partagé entre d'un côté, satisfaire sa demande, afin d'acheter une forme de tranquillité, qu'elle cesse de l'importuner, mais aussi qu'elle puisse signer ses absences au lycée. De l'autre côté, il estime problématique de lui donner du cannabis, sans en saisir les tenants et les aboutissants, quelque chose le gêne là-dedans, il refuse parfois. Lucas reviendra lors d'un entretien sur un épisode ayant eu lieu lorsqu'il était placé en foyer. Un jour, lors d'un week-end de retour chez ses parents, il prit des anxiolytiques à sa mère et en consomma. Il ne se sentait alors pas bien physiquement, et il comptait sur le médicament pour l'apaiser. Ce ne fut pas le résultat escompté, il ressentit surtout une sensation d'étrangeté et de malaise, l'expérience lui fut désagréable. Il ne souhaite plus recommencer. Nous avons ainsi d'un côté, la mère de Lucas qui se trouve pourvoyeuse de l'objet recherché de satisfaction de Lucas, et de l'autre, Lucas faisant de même avec sa mère. Néanmoins, la satisfaction ne sera pas au rendez-vous avec l'objet maternel. En outre, Lucas s'interroge sur son rôle vis-à-vis de sa mère. La dimension incestueuse est en effet très présente, dans une confusion des générations et un effacement des limites. Lucas se trouve comme étant celui pouvant satisfaire sa mère, dans une dimension active, par l'entremise du produit. Il se trouve aussi objet de séduction de la part de sa mère, qui compte sur lui pour obtenir le produit. Ce sont bien ces éléments qui contribuent au sentiment de malaise de Lucas vis-à-vis de ces demandes. Ce qui paraît intéressant, c'est de voir comment le produit signe ici la dimension incestueuse œdipienne, avec des enjeux pubertaires autour de la possibilité d'agir sa pulsionnalité. Ici, il n'y a pas d'immaturité, l'enjeu est bien pour Lucas de ne pas vouloir accomplir ce qu'il peut accomplir, et non de vouloir accomplir ce qu'il ne peut accomplir dans une logique infantile. Néanmoins, le manque de différenciation et de pare-excitation dans le fonctionnement familial, le fantasme incestueux, au lieu d'être refoulé, tend à se rejouer, et le cannabis se trouve aussi l'objet qui va permettre de réprimer le fantasme, en même temps que de l'agir. Nous retrouvons là l'objet addictif

comme opérateur, paradoxal, de l'expérience traumatique (Ravit, 2003 ; 2006). Il nous paraît néanmoins bien signer la dimension pubertaire, en répétant justement le traumatisme pubertaire.

Nous retrouvons aussi ce paradoxe dans la situation de Marc avec son père. Une autre scène pubertaire, c'est celle qui se constitue en deux temps. Le premier temps, c'est celui d'un épisode d'alcoolisation avec son père un week-end. Ils sont ivres, l'ensemble est chaotique. D'ordinaire, Marc boit pour supporter son père, tant il suscite la pitié, mais aussi pour supporter ses énervements et les conflits. Mais cette fois-ci, Marc en vient à prendre son père dans ses bras. Nous l'avons déjà décrit précédemment. Suite à cet échange, il sera absent au rendez-vous suivant et ne donnera pas de nouvelles durant plusieurs mois. Cinq mois plus tard, il contactera le centre pour reprendre rendez-vous. Là encore, il a quelque chose à me dire. C'est l'épisode de l'acte de violence de son père à son encontre évoqué précédemment, et de la rupture de lien alors opérée. Il est intéressant de noter qu'à ce moment, Marc a changé d'allure, de coupe de cheveux, et semble bien plus affirmé, plus mature. Quelque chose s'est modifié en lui. Nous pouvons nous interroger sur la place du produit, l'alcool, dans ces deux épisodes. Nous pouvons penser que dans les deux cas, l'alcool a pu être l'opérateur paradoxal évoqué précédemment, ainsi que l'objet signant une dimension pubertaire dans ces scènes. En effet, l'alcool est l'objet qui va contribuer à une forme d'accomplissement pulsionnel. La scène du « câlin » paraît ici très empreinte d'une dimension homosexuelle et incestueuse. La scène de violence, elle, renvoie à l'agressivité et aux enjeux parricides. Dans les deux cas, la mise en jeu de ces fantasmes permet à Marc d'être convoqué à une place active. Marc prend son père dans ses bras, et il se défend ensuite face à sa violence, alors qu'il aurait pu ne pas s'opposer et subir. Nous pensons que l'alcool, avec ses effets de désinhibition, est ce qui a pu permettre cet accomplissement. Néanmoins, outre les effets de désinhibition, les effets d'anesthésie ont aussi contribué à passiver Marc, dans une dimension plus infantile. Nous retrouvons donc la dimension paradoxale du produit, ainsi que sa potentialité à constituer une scène pubertaire avec l'appui d'un tiers, ici le psychologue, sollicité les deux fois pour être témoin et acter d'un élan subjectif.

La troisième scène, c'est celle constituée avec Jennifer lors de sa soirée avec ses collègues de travail. Les éléments ici sont intéressants car les objets parentaux ne sont pas directement présents, contrairement aux deux situations précédentes. Néanmoins, ils mettent aussi en jeu la satisfaction pulsionnelle à travers les fantasmes œdipiens. Jennifer, lors de cette soirée, va se « lâcher » avec des hommes, qu'elle connaît peu. Nous entendons dans « se lâcher » passer d'une position de retrait, passive, à une position active dans la relation. Elle transgresse une position surmoïque infantile, jugeant négativement les consommations et prônant une attitude raisonnable. Elle commet des actes transgressifs et illégaux. Elle fait des excès de vitesse alcoolisée, elle fume du cannabis dans l'hôtel. Ce faisant, elle attaque l'objet maternel. Mais elle l'attaque aussi en entrant possiblement dans une position de séduction à l'égard des hommes, là où sa mère l'avait mise en garde contre les hommes.

Elle dira lors d'un autre entretien culpabiliser de son attitude lorsqu'elle a bu en soirée, alors même qu'elle ne « trompe pas » son copain, renvoyant bien à une dimension de séduction potentielle. Elle hésite sur ce qu'elle doit penser de cet événement. D'un côté, elle culpabilise et estime que ce n'est pas bien, car elle doit s'en tenir à ses bonnes résolutions, de mettre à distance ses consommations, et d'être sage. De l'autre, elle dit être jeune et estime qu'elle a le droit d'en profiter. Les conduites addictives, autour de l'alcool et du cannabis, semblent ici pouvoir tantôt renvoyer à une dimension infantile, avec les interdits parentaux, et tantôt à une position pubertaire, avec un affranchissement de ces interdits, une volonté de tester ses propres limites et d'agir sa pulsionnalité. Là encore, le récit à un tiers, au psychologue, nous paraît alors permettre la bascule d'un côté ou de l'autre, et en l'occurrence ici du côté d'une scène pubertaire, insistant sur l'émancipation dont témoigne cet épisode.

L'analyse de cette première hypothèse nous a permis de dégager un certain nombre d'éléments. Nous avons ainsi cherché à repérer des éléments inscrivant les conduites addictives dans une dimension archaïque, infantile et pubertaire avec la constitution de scènes associées. Concernant la dimension archaïque, nous retrouvons notamment des adolescents avec des consommations solitaires et présentant des difficultés dans la relation à l'autre dans une forme différenciée. De manière plus générale, nous avons observé une difficulté d'appréhension du corps propre, et d'autant plus dans sa dimension génitalisée. Le corps va ainsi apparaître dans une inquiétante étrangeté prononcée. Cette étrangeté, c'est celle de la génitalité, qui va être menaçante pour ces adolescents au même titre que celle portée par les objets extérieurs. Dans ce contexte, les conduites addictives vont révéler la fragilité des assises narcissiques qui se retrouvent ébranlées par le processus pubertaire. À travers les conduites addictives, la dimension génitalisée va être évacuée pour limiter la menace d'effondrement. La part d'altérité de l'objet va être déniée, tout comme la dépendance associée. Le corps, lui, va être contenu. Au-delà de ces éléments défensifs, nous retrouvons aussi au premier plan l'importance des éléments archaïques du vécu de ces adolescents, au plus près de la constitution de soi et de l'objet et des défaillances associées.

En plus de ces enjeux archaïques, nous retrouvons des enjeux infantiles dans la relation à soi et à l'autre avec les conduites addictives. En effet, les consommations peuvent aussi constituer une forme d'ouverture vers l'autre. Nous retrouvons ici les consommations avec un autre, dans un contexte où cet autre apparaît comme un double de soi. Nous avons ainsi évoqué les situations d'adolescents consommant dans des groupes, mais aussi avec un de leurs parents. Dans les deux cas, nous remarquons une tendance à l'effacement des éléments différenciateurs, tant au niveau de la différence des sexes que des générations. Si la consommation s'inscrit dans une relation avec un autre, cet autre reste semblable à soi et porteur d'une dimension incestueuse et parricide. La castration est évitée

et le deuil des objets infantiles est difficilement effectué. En effet, ce deuil confronterait à une perte trop angoissante, ces objets n'ayant pu se constituer comme suffisamment bons et contenant. Les conduites addictives vont alors s'inscrire dans la constitution de scènes infantiles marquées par une forme de passivité dans la relation à l'autre, le maintien d'une bisexualité infantile et la présence d'éléments œdipiens avec des fantasmes incestueux et parricides.

Enfin, les conduites addictives peuvent aussi se présenter dans la constitution de scènes pubertaires. Nous avons ainsi évoqué les situations d'adolescents pour lesquels les conduites addictives servent de support à la rencontre avec un autre, différencié, mais aussi dans l'exploration de soi et de ses éprouvés. Dans les deux cas, c'est la génitalité qui tend à être appréhendée, chez l'autre et chez soi. Nous retrouvons alors une dimension active dans le rapport à l'autre, avec notamment la possibilité d'une expression pulsionnelle, tant dans la dimension libidinale qu'agressive. La question du rapport à l'autre avec des aspects de séduction est aussi particulièrement présente, toujours dans cette logique d'inscription dans une forme active. Les objets infantiles sont alors désinvestis au profit de nouveaux objets, extra familiaux et non œdipiens. Les conduites addictives pourront être support de ce mouvement, en tant qu'elles offrent de nouvelles sensations s'inscrivant dans la nouveauté pubertaire. Concernant notre hypothèse, nous pouvons donc en conclure que les conduites addictives permettent dans une certaine mesure d'offrir une scène pubertaire relisant des scènes infantiles et archaïques. En effet, nous avons pu aussi observer la présence de fixations archaïques et infantiles montrant l'absence de relecture à travers le prisme du pubertaire, et au-delà, une entrave du processus pubertaire en général.

4.2.2. Étude de l'hypothèse n°2

Le plaisir sensoriel lié à la rencontre avec l'autre dans les conduites addictives initie un processus constituant le plaisir pubertaire à partir du plaisir infantile.

Après avoir abordé la question des conduites addictives comme pouvant être le support de scènes infantiles, mais aussi pubertaires, et permettant l'articulation entre les deux, nous poursuivons cette réflexion en nous centrant sur la dimension du plaisir, élément central du processus pubertaire tant il est intrinsèquement lié à la génitalité. Cette réflexion s'inscrit à la suite et en développement d'éléments déjà abordés lors d'une publication précédente sur la question du plaisir dans les conduites addictives à l'adolescence (Bernaud, 2021). Roussillon (1999) l'a bien rappelé, la nouveauté pubertaire, c'est celle de la potentialité orgasmique, celle d'un plaisir nouveau lié à sa qualité, dans la rencontre avec l'autre, et sa quantité, l'intensité n'étant jamais connue alors. La rencontre avec le

plaisir pubertaire, et à travers lui le plaisir sexuel, est ce qui va marquer le passage de la sexualité infantile à la sexualité génitale et l'élaboration du processus pubertaire. Si ce plaisir ne peut se constituer, se retrouve barré, alors nous nous retrouvons dans une situation de refus du génital ou encore de cassure de développement (Laufer, 2002). Or ce que nous souhaitons maintenant étudier, c'est dans quelle mesure les conduites addictives pourraient signer une tentative de passage du plaisir infantile vers le plaisir pubertaire. Pour ce faire, la qualité du plaisir sensoriel pris dans la rencontre avec l'autre serait déterminante pour tendre vers une modalité ou l'autre de plaisir. Nous allons donc dans un premier temps revenir sur les configurations où le plaisir peut émerger, et a contrario où il y a absence de plaisir sensoriel, puis dans quelle mesure, s'il y a plaisir, ce plaisir peut se partager ou non. Si ce plaisir sensoriel peut se partager, nous pouvons alors y voir une ébauche d'accès à un plaisir pubertaire en tant qu'il ouvre vers l'autre.

4.2.2.1. Y a-t-il du plaisir sensoriel dans les conduites addictives ?

Il convient dans un premier temps de revenir sur la notion de plaisir dans les conduites addictives, et d'étudier dans quelle mesure le plaisir peut être présent. En effet, nous avons pu le souligner précédemment, de nombreux écrits rappellent l'effacement du désir au profit du besoin dans les addictions (Pirlot, 2015). L'expérience de satisfaction n'ayant pu être partagée avec un autre, elle ne peut s'accompagner du plaisir. L'expérience ne peut s'élaborer et s'évacue du côté de la décharge (Roussillon, 2001), dans le réel et non à travers le fantasme (Bonnet et Pedinielli, 2010). L'éprouvé de satisfaction est alors de l'ordre de la jouissance, qui peut s'accompagner d'un éprouvé désagréable ou déplaisir, mais en dehors du plaisir. Ces expériences sensorielles de déplaisir, mais aussi de l'ordre de la jouissance, de la satisfaction sans plaisir, se retrouvent en effet dans les vignettes cliniques que nous étudions, notamment à propos de Thibault, Jérémie et Camille. Les expériences sensorielles de déplaisir, d'une douleur, sont ainsi nombreuses à être relatées.

Thibault évoquera à de multiples reprises une sensation de douleur à la tête, mais aussi au niveau des yeux, ou encore à la gorge. Ces douleurs à la gorge, nous les avons déjà évoquées à propos de Jérémie. Il décrira une sensation désagréable de pression sur la poitrine. Pour Jérémie et pour Thibault, ces expériences désagréables sont associées à la présence des consommations. Pour Camille, le déplaisir est surtout associé au manque du produit, surtout de l'héroïne. Cet éprouvé de manque, il dit le ressentir rapidement lorsque les consommations s'espacent trop. Il a alors des nausées, diarrhées, courbatures, ainsi qu'une certaine anxiété. Il évoquera lors d'un entretien avoir été confronté à un manque de produit, mais avoir souhaité se confronter à ce manque. Il n'a donc pas cherché à racheter

d'héroïne, et a ressenti un mal-être physique, difficilement supportable, durant trois jours, avant de reprendre ses consommations, le mal-être devenant trop important. Il associe cela à son souhait d'essayer de réguler ses consommations et de retrouver un certain contrôle. Si Thibault et Jérémie ont pu aussi éprouver des sensations désagréables lors de manque de produits, ces épisodes sont bien moins souvent relatés dans les entretiens. Pour Thibault et Jérémie, la présence du produit va susciter du déplaisir lorsqu'elle est associée au trop, à un débordement d'excitation, en même temps que cela va susciter une forme de jouissance. Pour Camille, c'est l'absence du produit qui va susciter le déplaisir, et la présence qui va amener la jouissance. Il a pu évoquer lors d'un entretien avoir « abusé », c'est-à-dire pris trop de produits, fait trop de mélanges, sans pour autant dire qu'il ait pu regretter ou ne pas souhaiter recommencer.

Cette jouissance, elle est retrouvée dans les consommations et le récit qui en est fait. Dans ces situations, l'effet recherché des produits est hors processus de pensée, hors mentalisation pour reprendre des travaux déjà évoqués (Pirlot, 2003 ; Brusset, 2012). La description des effets, de l'état que cela suscite, est parfois difficile. Ainsi, Jérémie, s'il décrit facilement les divers produits qu'il consomme, suivant différents contextes, peine à en donner son point de vue. Il n'arrive pas à dire ce qu'il en pense. Il présente cela comme un état de fait. En outre, lors du récit de ses consommations, l'excitation est palpable. Nous retrouvons les mêmes éléments avec Camille, et le récit des week-ends en « free party » est à ce titre assez paradigmatique. Tant Jérémie que Camille sont toujours impatients à la perspective d'aller à ces fêtes le week-end. Ils ont hâte à la perspective de la musique, des consommations, et de l'ambiance générale. Camille évoquera notamment apprécier les sensations que ces week-ends suscitent. Revenir dessus est néanmoins compliqué. Il cherche ses mots, et semble en difficulté à trouver la manière de décrire ce qu'il a pu ressentir. Il dira de lui-même avoir ressenti « des sensations non descriptibles ». En outre, les effets des produits consommés rendent la remémoration difficile, les oublis et trous de mémoire étant nombreux. Il en ressort l'impression globale d'être dans une sorte de bain sensoriel, entre sensations au niveau kinesthésique, sonore, tactile, visuel, ou encore thermique, tant interne qu'externe. La temporalité est aussi compressée, tout se mélange, le flou est grand. Il peine à pouvoir dire ce qui s'est passé, et encore plus à pouvoir en resituer le moment. Dès lors, nous retrouvons bien là une logique de décharge, d'abaissement des tensions immédiates, sans pouvoir différer, soit celle de la jouissance. Lorsque Camille dit de ces week-ends que c'est son « moment plaisir », nous entendons surtout son moment de décharge des tensions, et notamment celles accumulées toute la semaine, avec l'importance de l'agressivité et le mal-être suscité par la relation à l'autre.

Ces éléments relatés renvoient à un à-côté du plaisir et mettent en avant l'importance de la sensorialité comme pourvoyeuse d'informations. Ceci nous conduit à la définition de Konicheckis (2002) de la sensorialité comme modalité de rencontre avec le monde, monde extérieur ou corps

propre. Or il est intéressant de noter la mise en avant de cette dimension sensorielle dans le discours de Thibault, Jérémie et Camille, mais aussi la mise en jeu de la sensorialité dans sa qualité de traduction de la rencontre avec le monde. Nous l'avons déjà évoqué, la sensorialité, voie d'entrée des sensations, est ce qui atteste de la véracité d'une expérience. Or tout l'enjeu pour ces adolescents semble être de pouvoir qualifier la nature de l'expérience, en particulier dans la dimension plaisante/déplaisante. Ceci nous renvoie notamment au pictogramme, dont la fonction est d'assurer une première distinction entre le plaisir et le déplaisir (Aulagnier, 1975). La frontière entre les deux est parfois très mince, et les expériences de décharge des tensions menant à la satisfaction peuvent tout autant conduire à une expérience agréable que désagréable. Parfois, les deux sont étroitement intriquées, et il est alors impossible pour le sujet de qualifier la nature de l'expérience. Ce qui a pu être ressenti comme du plaisir est aussi ce qui a fait mal, suivant une certaine ambivalence. Ce qui permet d'évacuer les tensions, la prise du produit, est tout autant ce qui va faire effraction et susciter d'autres effractions. En retour, le produit, effractant, va être mis à distance, ce qui va susciter une autre tension, celle du manque. C'est en partie de cette manière que nous pouvons entendre le « j'ai abusé » de Camille. Il a répondu à un excès de tension par un autre excès, ce qui ne peut conduire qu'à un constat, sans changement de perspective. Quoi qu'il fasse, il est dans « l'abus », le trop. Nous saisissons aisément dans ce contexte la nature extrêmement fragile, voire absente, de la fonction pare-excitation chez ces adolescents. Les excitations sont trop intenses, mais aussi trop nombreuses. D'où la confusion entre ce qui fait du mal ou fait du bien. Thibault va ainsi régulièrement évoquer en entretien le fait d'avoir mal à la tête, d'avoir chaud, faim, soif, des courbatures, de se sentir engourdi. D'un côté, il semble trouver cela désagréable, de l'autre, il dit que « ça va », qu'il a « connu pire ». Si nous pouvons y voir une volonté de maîtrise du corps comme nous l'avons évoqué précédemment, nous pouvons aussi nous interroger sur une réelle confusion sur la valence positive/négative de la sensation, associée à une dimension masochiste. La sensation agréable étant de l'ordre de la jouissance, elle ne peut se représenter et donc perdurer. L'agréable laisse soudainement place au désagréable, et inversement, sans position intermédiaire soutenable.

L'émergence du plaisir lié aux sensations, d'un plaisir sensoriel, implique donc déjà une première forme de différenciation. En venant jouer sur cette différenciation, la sensorialité liée aux conduites addictives pourrait permettre de tenter de dégager, à travers une forme première de symbolisation, une différenciation plaisir/déplaisir. Ceci ouvre la voie au plaisir tel que nous l'entendons à la suite de Roussillon (2001), celui s'inscrivant dans une logique du désir et dans le lien à l'autre. En effet, nous retrouvons ici des éléments nous renvoyant aux pictogrammes décrits par Aulagnier (1975). Elle précise bien l'importance de la sensorialité comme source d'information permettant une définition première, celle de l'opposition plaisir/déplaisir. De plus, pour Roussillon, le plaisir est étroitement lié à la symbolisation. D'une part, car la symbolisation permet la constitution

de l'objet. Or c'est cette constitution qui permet le partage du vécu et donc la transformation de l'expérience de satisfaction en plaisir. D'autre part, car l'expérience de symbolisation est étroitement liée à celle de plaisir. C'est le plaisir de la symbolisation, plaisir du décalage et de l'élaboration de l'expérience vécue.

4.2.2.2. Un plaisir solitaire

Il nous paraît donc important d'explorer aussi la dimension du plaisir dans les conduites addictives, et d'un plaisir notamment dans l'expérience sensorielle. En effet, si l'addiction a pu être décrite comme étant dans une logique de jouissance et non de plaisir, de l'ordre des procédés autocalmants et non des auto-érotismes, il nous paraît néanmoins pertinent de nuancer ces propos. En premier lieu, nous nous intéressons ici aux conduites addictives en général, qu'elles soient de l'ordre de l'addiction ou non. En deuxième lieu, il nous paraît pertinent de rappeler aussi ce que Smadja (1993) a pu dire des procédés autocalmants. En effet, lorsqu'il décrit les procédés autocalmants, Smadja précise bien qu'ils sont présents en chacun de nous. Il évoque alors le fait de pouvoir déambuler, fumer (du tabac) ou encore dessiner sur une feuille de papier. Il précise que dans ce cadre, les procédés autocalmants se rapportent à la psychopathologie de la vie quotidienne. Ils n'empêchent nullement de penser, ils permettraient même au contraire de faciliter voire libérer la disponibilité à penser. Ce n'est que lorsqu'ils occupent une place trop importante, voire exclusive, qu'ils deviennent problématiques. Si ce qui calme n'est pas ce qui apporte la satisfaction selon lui, nous pourrions plutôt préciser le plaisir, suivant les propos de Roussillon, c'est néanmoins ce qui permet au Moi de se défendre face à un danger. Défense dans laquelle le Moi est à la fois sujet et objet du calme, sans objet extérieur. Or le plaisir ne peut accompagner la satisfaction que si l'abaissement des excitations a pu se faire en lien avec l'autre, si la décharge se fait en direction d'un autre. Cette décharge ne peut parfois se faire en direction d'un autre, la quantité d'excitation à abaisser étant trop importante. Ciccone (2008) l'a bien rappelé en précisant les critères de l'environnement pour permettre l'émergence de la vie psychique. Et la quantité d'excitation, nous l'avons à plusieurs reprises évoqué, est très importante à l'adolescence. La pulsionnalité est potentiellement débordante, la libido et l'agressivité peinent à être liées. Elles doivent donc être déchargées, et là encore, parfois de manière massive et donc non recevable par l'environnement, sous peine d'être détruit au passage. Dans ce contexte, nous pouvons penser que les conduites addictives, en tant que procédés autocalmants, pourraient permettre l'accès au plaisir, en permettant d'abaisser le niveau d'excitations, pour ensuite pouvoir les décharger vers un autre. Dès lors, la dimension autocalmante pourrait également ouvrir à une dimension auto-érotique, sur le mode d'un plaisir infantile, mais aussi sur un plaisir pubertaire,

partagé avec l'autre. Dans le plaisir auto-érotique ainsi que dans celui pubertaire, un autre est présent. Dans le plaisir auto-érotique, infantile, l'autre est présent fantasmatiquement, et c'est le corps de l'enfant qui est pourvoyeur de plaisir. Dans le plaisir pubertaire, c'est le corps de l'autre qui va être pourvoyeur de plaisir, dans le sens où ce corps va être l'objet de désir, mais aussi un objet désirant, dans une réciprocité absente du plaisir infantile. Dès lors, le plaisir infantile paraît tout à fait saisissable dans les conduites addictives à l'adolescence, en tant qu'il tente de conserver un lien avec les objets infantiles. Ce plaisir serait un plaisir solitaire, ne venant pas interroger l'altérité de l'autre.

Nous pensons que ce plaisir infantile, ce serait le plaisir solitaire de la consommation, celui qui permet de s'évader, se détendre, se changer les idées, rêvasser, ou encore pouvoir penser sans être débordé par certains affects. Nous nous retrouvons dans ce cas avec une consommation qui ne recherche pas un vide de pensée, mais qui est là pour permettre la pensée, avec toutes les limites inhérentes à l'exercice solitaire, à savoir de se priver d'une potentialité d'inscription et impliquant donc la répétition. Ce sont ces éléments que nous pouvons retrouver dans plusieurs des situations cliniques étudiées.

Ainsi, lorsque Lucas évoque ses consommations, il dit vouloir être dans sa « bulle ». Nous y voyons là la position de repli évoquée par Houssier (2021). Dans sa bulle, il s'éloigne du réel de son père, trop strict, rigide, et de sa mère à l'opposé, manquant trop de consistance, trop « molle ». Ces deux positions suscitent une certaine tension en lieu, en tendance incestueuse et parricide. En outre, cette consommation de cannabis est principalement solitaire. Il ne fume pas avec des amis, qu'il n'a pas vraiment, et quelques fois, mais rarement, avec sa copine. Dans ces moments, il se protège de la menace de débordement pulsionnel, mais il s'autorise aussi ainsi à la rêverie dans une certaine mesure, les cogitations et ruminations prenant parfois le dessus. C'est notamment dans ces moments qu'il peut se laisser aller à la rêverie autour de certains fantasmes sexuels. Sans les préciser, il dira qu'ils renvoient à des attentes qu'il pourrait avoir vis-à-vis de sa copine en termes de pratiques sexuelles. Ces fantasmes semblent nourris de sa frustration sexuelle avec sa copine. C'est dans ce sens aussi où nous entendons le fait de, régulièrement, visionner des films pornographiques et pratiquer la masturbation. Il s'agirait ainsi de trouver une position intermédiaire. La décharge d'excitation libidinale, sur un mode génitalisé, paraît délicate. D'une part, au niveau quantitatif, la part d'excitation est particulièrement importante. Lucas se décrit comme « addict au sexe », en ayant envie tous les jours. L'affaire judiciaire semble assez révélatrice de cela, témoignant d'un possible débordement sexuel précoce. L'autre ne paraît pas en mesure d'accueillir toute cette excitation. D'autre part, au niveau qualitatif, il interroge également la capacité de l'autre à partager cette excitation. Il dit ainsi toujours tomber sur des filles « nympho », comme s'il recherchait cela, et en même temps être frustré régulièrement par sa petite amie, à cause de la régularité des rapports, mais aussi leur teneur avec certaines pratiques. En somme, il semblerait qu'un désir sexuel soit bien présent, mais que le plaisir

possible ne puisse être surtout que solitaire, dans une modalité auto-érotique infantile, car ne pouvant pas être partagé avec un autre dans une modalité de complémentarité. Lucas exprime son désir pour un autre corps. Néanmoins ce désir est en partie inhibé, et le désir de l'autre pour lui semble aussi en partie inhibé. Nous pouvons interroger la part œdipienne dans ce blocage, devant la dimension incestueuse trop présente dans la relation à l'autre féminin, et a fortiori sa petite amie, qui ressemble trop à sa mère par moments, selon ses propres dires. La consommation de cannabis serait alors la possibilité de trouver une position intermédiaire. Elle entretient en partie la possibilité de maintenir une forme de plaisir inscrit dans une forme infantile, reposant notamment sur l'absence de l'autre. C'est le fait d'être dans sa « bulle » avec le cannabis, au même titre qu'avec la pratique de la masturbation. La part fantasmatique associée ne semble pas pouvoir ouvrir sur la présence d'un autre sur un mode génitalisé. La dimension incestueuse trop forte paraît empêcher Lucas de s'inscrire dans une dimension pleinement active dans le fantasme, d'où le maintien partiel dans une position infantile.

Nous avons essayé avec Lucas d'explorer une des facettes de la consommation du côté du plaisir solitaire, inscrit néanmoins dans une consommation familiale. Il nous paraît intéressant alors de décliner cette perspective avec la situation de Jennifer, où la consommation renvoie aussi à un plaisir solitaire, mais cette fois-ci dans le contexte d'une consommation de couple. Nous pourrions dire qu'il s'agit pour Jennifer de fumer seule, à deux. Nous l'avons déjà précisé, Jennifer a débuté ses consommations de cannabis régulières dans la foulée de la rencontre avec son petit ami, à ses 16 ans. De ses 14 à 16 ans, elle va découvrir le cannabis et en consommer de manière occasionnelle, récréative et festive. Il s'agit pour elle d'aller vers les autres plus facilement, de se sentir plus à l'aise, plus sûre d'elle et de moins se soucier du regard des autres, d'un jugement qu'ils pourraient porter sur elle. Elle va continuer à rechercher ces effets ultérieurement, lorsqu'elle en viendra à consommer quotidiennement. Lorsqu'elle est chez elle, ses consommations ont alors une fonction diverse, et c'est cette dimension que nous allons explorer. À ce sujet, trois épisodes paraissent particulièrement intéressants. Le premier a lieu au début du suivi. Après avoir cessé toute consommation durant près d'un mois et demi, Jennifer va fumer en soirée, avec des amis, pour être dans l'ambiance. Puis, la veille du deuxième entretien, le soir, avec son copain, pour se détendre. Lors du troisième entretien, elle dira aussi avoir fumé la veille au soir. Cette fois-ci, elle n'a pas fumé avec son copain. Elle avait du mal à dormir, elle pensait à beaucoup de choses, dont le précédent entretien. Elle se demandait, lors de cet entretien, ce qu'elle aurait pu dire ou pas, ce dont elle se sentait capable aussi de dire ou pas, évoquant beaucoup de sujets possibles. En repensant à cela, elle s'est sentie mal. Elle a eu le sentiment de ne pas être à la hauteur, car elle n'a pas osé parler de tout ce qu'elle avait à dire, mais aussi que ce qu'elle aurait à dire ne serait pas intéressant. Son copain dormait à côté d'elle, mais elle n'a pas osé le réveiller. Au fil de ces pensées, elle est devenue de plus en plus triste et a fini par pleurer, longuement, toujours sans réveiller son copain. Le fait de fumer ne l'a au final pas vraiment apaisée,

voire a contribué à son sentiment de tristesse.

Le deuxième épisode a lieu un mois après la reprise des consommations. Jennifer vient d'arrêter son traitement médicamenteux qui lui avait été prescrit peu avant de venir au centre, suite à son passage aux urgences psychiatriques. Elle justifie cet arrêt en disant ne pas apprécier le fait d'avoir un traitement psychiatrique car cela renvoyait à une problématique psychiatrique. Elle dit aussi avoir été en difficulté quant au fait que cela vienne de l'extérieur. Elle souhaitait pouvoir reprendre le contrôle, que ça vienne d'elle. Fumer du cannabis permet d'éviter ces deux écueils selon elle. Le fait de fumer n'est pas un problème psychiatrique, et lui permet de tenter de garder le contrôle. Cette décision n'a pas été facile à prendre, notamment car elle a dû aller à l'encontre de l'avis de sa mère. Elle se demande alors si s'affirmer par rapport à sa mère, ce n'est pas lui montrer qu'elle n'a pas besoin d'elle, et donc l'abandonner, ce que sa mère ne supporterait pas d'après elle. À cette période, fumer, le soir, lui permet de décompresser après sa journée. Dans ces moments, elle pense beaucoup, notamment à ce qu'elle aurait dû faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire, dans sa journée. Ceci la conduit à culpabiliser, culpabilité accentuée par le fait de ruminer ces pensées. Nous entendons là ces propos autant en lien avec le quotidien qu'en lien avec sa prise de position vis-à-vis du traitement. Progressivement les consommations vont augmenter, pour débiter dès midi les jours où elle ne travaille pas. En fumant, elle se sent plus détendue, elle peut penser à des choses qui la tracassent sans se sentir trop mal. Elle éprouve aussi une part de plaisir, surtout au début, au moment de fumer. Elle se sent bien, la sensation est agréable, même si elle n'arrive pas vraiment à la décrire.

Enfin, le troisième épisode a lieu vers la fin du suivi. Elle reviendra en entretien sur ses consommations de cannabis, surtout le soir avant de dormir, dans son lit. Elle dit alors qu'elle ne sait pas ce qu'ils pourraient faire [avec son copain] le soir dans le lit sans ça [le cannabis]. Toute forme de sexualité génitale est absente du discours. L'éventualité d'un rapport sexuel avec son petit ami, dans ce contexte, est ignorée dans ses propos. Dans ces moments, lorsqu'ils fument, ils discutent, partagent leurs idées, se mettent sur la même longueur d'onde, sans les conflits parfois fréquents qui arrivent lorsqu'ils ne fument pas. Elle a besoin de fumer avec quelqu'un pour partager ses émotions et ses pensées.

Reprenant nos précédents propos sur la question du rapport à l'autre chez Jennifer, nous pouvons bien constater toute sa difficulté et son paradoxe. D'un côté, elle ne semble pas pouvoir supporter d'être seule, ce qui est vécu comme un abandon. De l'autre, la présence de l'autre finit par la submerger, par susciter une montée de tension et de l'agressivité. Dès lors, la consommation de cannabis semble être une modalité de rapport au plaisir organisée suivant ce rapport à l'autre. Il s'agit ainsi d'obtenir un plaisir solitaire, en tentant de s'extraire de la dépendance qu'elle ne supporte pas. D'ailleurs, c'est autant la dépendance à l'autre qu'à celle au produit qu'elle ne supporte pas. Car l'une comme l'autre renvoient à la perte de contrôle et la menace de l'abandon, de la perte dans le lien à l'autre (Brusset,

2004 ; Audibert, 2014). Le cannabis permet, paradoxalement, le maintien d'une forme de complétude, d'un plaisir à soi pour soi. La nature de la relation à son petit ami est à ce titre éclairante, lorsqu'elle évoque le fait de fumer dans le lit. Ici, elle évoque ses sensations propres, son bien-être, mais évoque aussi une absence de référence à la dimension sexuelle de la situation. Ici, pas de désir, pas de sensation de plaisir liée à l'excitation sexuelle. Dans un lit avec son petit ami, elle prend du plaisir en fumant. La dimension génitale du plaisir semble ici écartée (Gutton, 1991 ; Roussillon, 1999 ; Bernaud, 2022). À la place, elle discute avec lui et partage ses ressentis, ce qu'elle ne peut faire sans fumer. En même temps, elle dit aussi que décrire ses sensations est alors difficile, que c'est quelque chose de difficilement descriptible. Nous retrouvons une position paradoxale, où le cannabis donne les conditions du partage des expériences en même temps qu'il l'en empêche. Cet aspect de l'absence de possibilité de partage semble se retrouver dans le premier épisode relaté. Elle se sent mal, mais ne peut partager son vécu avec son copain. Celui-ci n'est pas disponible pour cela, mais on entend aussi la possibilité pour elle qu'il ne puisse entendre son vécu et l'accueillir. C'est ce que nous comprenons avec le deuxième épisode. Elle doit faire sans l'autre. C'est le cas du médecin prescripteur. Mais nous entendons aussi cela à propos de sa mère, qui ne peut pas entendre sa position, car elle risquerait de la détruire. Dans ce cas, Jennifer reste seule avec son propre vécu, non partageable. C'est au final le sentiment d'être seule, livrée à elle-même qui l'emporte, privée d'une fonction alpha (Bion, 1979) lui permettant d'appréhender ses expériences.

Nous nous retrouvons donc avec Jennifer dans une situation où le cannabis apporte de multiples sensations, notamment de plaisir et de bien-être, parfois seule, mais aussi avec les autres. Elle se sent détendue, ses pensées sont plus agréables. En même temps, elle peine à partager ses sensations, l'autre ne pouvant être disponible pour cela. Nous entendons alors la mise en place d'une logique d'une recherche de plaisir qui conduit à la répétition, faute d'être partagé, et qui s'en tient donc à un registre infantile. La dimension génitale, elle, n'est pas accessible avec ces éléments, comme en témoigne l'épisode de la consommation dans le lit. Le partage n'est que difficilement possible, la différence ne pouvant être rencontrée pleinement sans prendre le risque d'un débordement pulsionnel et/ou d'un vécu d'abandon.

À sa manière, Marc vient également interroger la dimension du plaisir et du partage du plaisir dans la relation à l'autre. Lorsqu'il est en soirée, il apprécie le plaisir de la consommation. L'euphorie est marquée. Il apprécie le goût de l'alcool, notamment du rhum, mais aussi la sensation d'ivresse qui en découle, le fait de tituber. En même temps, le récit de ses soirées est parfois flou. Il ne se souvient pas de tout. Il dit que c'était bien sans pouvoir le caractériser concrètement. En fait, nous percevons l'ambiguïté dans laquelle il se situe. D'un côté, il recherche la présence d'un autre. Il dit ne rien faire pour être avec les autres, et pour autant il est invité aux soirées de sa classe. Il va de lui-même établir le contact avec la jeune fille rencontrée dans un café. Il voit de temps en temps une amie, et même si

ce n'est « que pour le sexe », il n'empêche qu'ils maintiennent un lien. De l'autre, il dit préférer la solitude. Il apprécie être chez lui le soir, à fumer du cannabis et jouer aux jeux vidéo ou regarder des séries télé. Il finira par ne plus donner suite aux échanges avec la fille du café. Et ses collègues de promotion, il ne prend jamais la peine de chercher à les voir en dehors des soirées. Ainsi, à l'instar de Jennifer ou Lucas, les conduites addictives, ici l'alcool et le cannabis, permettent l'accès à un certain plaisir, qui en même temps ne peut rester que solitaire, car non partageable. Il ne peut être partagé car il y a une interrogation sur l'intérêt de l'autre à son encontre, sur le plaisir que prendrait l'autre à être avec lui. Or ce plaisir pris par l'autre, la réciprocité, est indispensable pour que le partage soit effectif (Roussillon, 2001 ; 2004). Ainsi, il considère que la jeune fille du café ne doit pas s'intéresser à lui car ils ne sont pas du même monde, car elle est trop bien pour lui. En outre, cela dit quelque chose de la difficulté à accéder à la perte des objets infantiles, comme nous l'avons vu précédemment. Le renoncement à l'objet paternel paraît difficile, tout du moins dans un premier temps, et s'accompagne d'une difficulté à rencontrer des objets externes, source de plaisir. D'un côté, les consommations permettent d'éprouver des sensations de plaisir. De l'autre, ce plaisir ne peut être partagé, car il confronterait soit à la menace de la perte, soit à une dimension œdipienne trop prévalente, faute de pouvoir contenir une pulsionnalité trop vive. Ceci se retrouverait autant dans sa dimension agressive que libidinale vis-à-vis du père. Marc s'inscrit donc dans une logique de répétition, où faute de partage, le plaisir et les sensations associées ne peuvent s'inscrire et doivent passer par la répétition de la consommation pour se vivre de nouveau.

Enfin, il nous semble que Julie, dans une certaine mesure, vient aussi interroger la dimension du partage du plaisir et des sensations associées. Lorsqu'elle revient sur ses consommations, elle évoque le bien-être, l'euphorie, les rires que la consommation de cannabis suscite avec ses amis. La présence des autres est agréable. Seule, c'est plus une détente, le fait de pouvoir se sentir plus à l'aise avec ses pensées, les rendre plus agréables, qu'elle recherche. Parfois, il s'agit même de calmer ses tensions, sa colère et son énervement, mais aussi sa culpabilité et sa tristesse. Or la dimension de partage paraît ici plus aléatoire. Un élément semble à ce titre intéressant, c'est le rapport au dessin. Nous l'avons évoqué, Julie est passionnée par le dessin et elle avait souhaité en faire sa profession. Utiliser un crayon pour expliciter ses pensées, mais aussi ses ressentis et sensations, notamment celles éprouvées lors des consommations, est ce qui a grandement facilité les échanges lors des premiers entretiens avec elle. Néanmoins, lorsque sa consommation augmenta grandement, au moment du décrochage de ses études, elle ne parviendra plus à dessiner. Elle n'en a plus l'envie, la motivation, alors que cela lui faisait du bien. Vraisemblablement, l'éloignement d'avec ses parents et le vécu de solitude que cela suscite mettent Julie en souffrance. Le cannabis lui offre alors de l'apaisement, et parfois même du plaisir. Néanmoins dans ce cas, il ne semble pas pouvoir se partager. Tout comme ses ressentis de manière générale. Ceci apparaît en écho avec ses propos concernant ses parents. Ses

parents ne seraient pas capables de la comprendre. Nous retrouvons deux dimensions, l'une de plaisir, et notamment plaisir dans les sensations éprouvées avec les autres et partagées, et l'autre d'une difficulté à partager ses sensations, plaisantes ou déplaisantes, comme en témoigne la difficulté à dessiner. En l'absence d'inscription, la sensation se répète.

4.2.2.3. Un plaisir partagé ?

Nous sommes revenus sur les situations où le plaisir semblait ne pas pouvoir se partager. Pour autant, les situations tendent à être équivoques. Elles peuvent renvoyer à différents niveaux de lecture, tout comme mettre en jeu différents registres, tant archaïques, infantiles, que pubertaires. Si le plaisir est parfois solitaire, il peut ouvrir à un autre, à un partage, puis être partagé. Un plaisir solitaire peut renvoyer à l'autre en soi, mais aussi à soi-même dans une dimension réflexive. Nous considérons que ces éléments peuvent également être présents dans certaines des situations que nous avons rencontrées.

Une première forme de plaisir qu'il nous paraît intéressante d'étudier est celle de l'exploration de soi, de la découverte de nouvelles sensations, de son corps nouveau. Ce plaisir sensoriel peut ouvrir à une dimension réflexive, permettant de mieux s'appréhender dans la nouveauté pubertaire. À ce titre, les conduites addictives peuvent aussi être un marqueur de cette nouveauté. En effet, si le plaisir pubertaire est associé à une sexualité nouvelle, attribut d'adultité, les conduites addictives peuvent l'être tout autant. Ainsi, c'est bien à l'adolescence que s'expérimentent les conduites addictives, en moyenne quelques années avant le premier rapport sexuel¹³. En outre, ces expérimentations sont clairement rattachées du côté d'une dimension pubertaire, avec l'entrée dans le monde adulte, mais aussi la différenciation d'avec les parents qu'elles apportent. Les modalités de consommation des adolescents tendent à différer de celles des parents, avec des effets recherchés et des risques identifiés différents (Gaussot et Palierne, 2020). Il est intéressant de noter aussi que pour la plupart des adolescents, la première consommation d'alcool évoquée est celle avec des pairs, et non celle dans le cadre familial, alors que cette dernière intervient souvent plus tôt. En fait, c'est la consommation avec des pairs qui va conduire à un écart avec les parents, ce qui va lui assigner une dimension pubertaire. A contrario, la consommation inscrite dans le prolongement des objets parentaux va lui conférer une dimension plus infantile et non différenciatrice. Dans le premier cas, la fonction des consommations sera d'ouvrir à la nouveauté et la différence. Dans le second cas, elle va maintenir dans l'existant et l'entre-soi familial. Un point important sera donc le plaisir à explorer un corps nouveau et à éprouver

¹³ Pour rappel, l'âge moyen du premier rapport sexuel était de 17,6 ans en 2016 (<https://www.santepubliquefrance.fr/determinants-de-sante/sante-sexuelle/documents/enquetes-etudes/barometre-sante-2016.-genre-et-sexualite>). Celui de la première consommation de cannabis à 15,3 ans en 2017 (voir enquête ESCAPAD 2017 déjà citée).

de nouvelles sensations, plutôt qu'à étouffer cette nouveauté.

Cette dimension d'un plaisir exploratoire semble celle présentée dans une certaine mesure par Adèle. Elle évoque bien le plaisir qu'elle prend à laisser vagabonder ses pensées lorsqu'elle fume du cannabis seule, le soir. Dans ces moments, les sensations sont agréables, elle se laisse aller à elle-même et à ce qui se passe en elle. Les sensations recherchées sont diffuses et progressives. Nous pouvons y voir en partie ce que nous évoquions à travers certains procédés autocalmants comme permettant la pensée (Smadja, 1993). Se pose par rapport à ses éprouvés la question de la reconnaissance et de l'inscription, pour soi et avec les autres. Dans ce cadre, la dynamique est intéressante. Dans un premier temps, Adèle semble d'un côté évacuer la réflexion sur sa consommation, ses modalités, ses fonctions, en somme avoir des difficultés à interroger son rapport aux consommations dans une dimension réflexive. De l'autre, elle avance l'importance pour elle de parler librement à sa mère, de vouloir être transparente avec elle. Pourtant, en décalage de ce discours, elle regrette que son amie ait parlé aux surveillants du lycée de ses consommations. Le partage avec les parents apparaît ici dans son ambiguïté. D'un côté, il permet la confiance, ainsi que de sortir d'une forme de crainte infantile de la punition, poussée par la culpabilité et un moi idéal. De l'autre, il entretient une certaine confusion avec les rapports, surtout vis-à-vis d'un objet de plaisir, le produit, qui de par son statut, renvoie alors à une dimension incestueuse, au même titre que la sexualité. Adèle nous semble interroger cette ligne-là, entre ce qui est partageable avec sa mère, de l'ordre de la tendresse, et ce qui ne l'est pas, de l'ordre du sexuel, renvoyant à la différenciation effectuée par Freud (1905). Or parler de ses consommations à ses parents, de ses fonctions, renvoie à cette dimension sexuelle. Leur montrer que la consommation est présente, surtout indirectement, renvoie plutôt à un appel au courant tendre, dans une dimension de prise en soin, en plus d'un potentiel appel au cadre. C'est comme cela que nous entendons le changement opéré par Adèle, entre sa volonté de ne rien cacher à sa mère, et en même temps son souhait de la tenir éloignée, notamment des entretiens psychologiques. Elle a ainsi toujours refusé que sa mère soit rencontrée, alors même que c'est cette dernière qui avait appelé pour prendre rendez-vous au centre. Elle semble tenter de se défendre activement contre une forme d'intrusion de sa mère. Si la dimension œdipienne n'est pas suffisamment élaborée, alors le partage autour des sensations de plaisir associées aux produits va prendre une coloration incestueuse. Ceci à cause de la dimension passive sous-jacente, passive face à l'autre, mais passive aussi face à l'activité pulsionnelle. Si cette dimension est suffisamment mise à l'écart, alors au contraire, le partage autour des sensations de plaisir va permettre d'explorer la dimension pubertaire, et donc sexuelle, de ce plaisir. Ainsi, c'est à partir du moment où, en entretien, Adèle évoquera le mal qu'elle pense des médicaments à cause du vécu de son père, et où je lui ferai une réflexion sur les drogues comme médicaments, qu'elle va en venir, d'elle-même, à souhaiter réguler ses consommations de cannabis, chose qu'elle ne désirait pas auparavant. Elle met alors en

avant la possibilité d'une reprise de contrôle, dans une dimension active, en reconnaissant avoir été passivée par un produit dont elle défendait au contraire sa fonction d'évitement de la passivité. Il semble qu'à ce moment, la dimension incestueuse du plaisir lié au produit ait été soulignée avec sa composante de plaisir infantile. Ceci a permis une prise de distance avec le produit, pour une consommation moins régulière, quoique toujours présente, et davantage source d'une réflexion sur les fonctions du produit. Les sensations deviennent alors un sujet d'ouverture et non de fermeture de l'élaboration. La passivité inhérente à la relation a pu être reconnue, pour mettre en avant une dimension active, les deux étant liées. Il s'en suivra un moment de tension avec sa mère et son beau-père, suivi d'une certaine prise de distance conduisant à une amélioration de leurs relations. C'est également dans ce cadre qu'elle va souhaiter s'installer en colocation avec deux amis à la rentrée universitaire, deux amis avec lesquels elle consomme, mais aussi avec lesquels elle partage beaucoup de choses, et dont elle pense qu'ils lui permettront de ne pas se sentir trop seule et de ne pas être livrée à elle-même. Nous entendons alors la mise en avant d'une dimension active, impliquant le positionnement d'Adèle dans le rapport à l'autre, ainsi qu'au produit, dans une prise de distance lui permettant de se sentir mieux.

Cette question de l'évolution du rapport au plaisir, nous pensons pouvoir l'étudier d'autant plus avec la situation de Lucas, dans le prolongement de la réflexion à propos d'Adèle. Nous sommes déjà revenus sur la dimension infantile et incestueuse du rapport au produit, et au plaisir, chez Lucas. Néanmoins, nous avons pu le souligner à la suite de Gutton (1991), pour qu'advienne le pubertaire, il y a une nécessité de passer par cette lecture infantile avec cette dimension incestueuse et parricide qui va s'y ajouter. En effet, c'est bien la possibilité de réalisation de ses fantasmes, sous le coup de la poussée pulsionnelle, qui signe la nouveauté pubertaire. Les fantasmes seront dans un second temps refoulés, permettant l'élaboration du pubertaire et l'investissement des objets extérieurs. Dans le cas de Lucas, le refoulement a été défailant. Nous pouvons supposer ici un défaut de pare-excitation, notamment durant la latence, au vu du fonctionnement familial, induisant des défenses sur le mode de la répression (Denis, 2001 ; Chagnon, 2009), à l'instar des conduites addictives. Néanmoins ces dernières, nous avons pu le souligner, offrent une fonction paradoxale, entre répression et réactivation des fantasmes et de la pulsionnalité. Ce qui nous intéresse alors est l'évolution de ce fonctionnement. En effet, d'un côté, le spectre de la répétition plane. Répétition de la relation du couple parental avec sa copine, répétition des consommations, répétition du fonctionnement paternel, et maternel dans une certaine mesure, et difficulté à s'autonomiser. De l'autre, le rapport au plaisir interroge aussi le rapport à l'autre, et questionne sur son altérité et sa différence. De même, Lucas semble attendre d'un tiers un positionnement du côté de l'autorité, et d'une forme de contenance, plutôt que d'une position surmoïque écrasante et aliénante. Pour ce dernier point, nous pensons à la capacité de Lucas à avoir eu recours aux professionnels de son lycée pour initier l'action des services sociaux, puis sa demande

de quitter sa famille. De même, son souhait de quitter peu après le foyer s'étaye aussi sur une volonté de s'extirper d'un établissement où le cadre semble défaillant, alors que lui-même le recherche. Il nous semble en être de même du côté du plaisir. En marge d'une modalité de répétition, il interroge également son rapport à l'autre, ainsi qu'à son propre corps.

Un élément en rapport à sa consommation a rapidement interrogé. En effet, dès le premier entretien initiant le suivi, Lucas a mis en avant sa consommation, son importance, ainsi que l'importance des effets de manque ressentis, la nécessité de la réguler et sa difficulté à y arriver. Ceci a pu étonner car ses consommations, si elles sont quotidiennes, sont bien moins importantes que celles d'adolescents comme Thibault ou encore Camille. En outre, la fonction, plus anxiolytique qu'anesthésique, témoigne d'une importance relative, bien que réelle, de la conduite addictive dans le fonctionnement psychique. Enfin, bien d'autres adolescents tendent plutôt à relativiser la place des consommations pour se défendre de toute forme de dépendance, dans une tentative de préserver une illusion de contrôle (Jeammet et Corcos, 2001). Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure cette volonté de se dégager de ce qu'il identifie lui-même comme une dépendance n'est pas une tentative de se sortir d'une position de passivité, qu'il reconnaît néanmoins. En ce sens, à travers le rapport au produit, Lucas pourrait interroger et une position active, de reprise de contrôle, et une position passive, passivé qu'il serait par le produit. Cette double valence nous paraît intéressante car c'est elle qui va aussi caractériser le mouvement pubertaire. D'un côté, l'intégration d'une dimension active avec la possibilité d'accomplissement pulsionnel ; de l'autre, l'acceptation d'une dimension passive, reconnaissant la différence de l'autre et son altérité, impliquant une forme de dépendance rendue acceptable par la complémentarité (Gutton, 1991). Ainsi, Lucas dans son rapport au produit se trouverait au carrefour des positions actives et passives, ou tout du moins souhaiterait s'y trouver. En effet, dans un premier temps, c'est la dimension passive qui est mise en avant, quoique de manière paradoxale, en soulignant plutôt l'échec de la dimension active. Lucas rappellera régulièrement ses échecs à modifier ses consommations, mais de manière plus générale, à mettre en œuvre ses résolutions ou ses objectifs d'autonomie, tels que se réveiller seul sans l'aide de son père. Progressivement néanmoins, son échec à réguler ses consommations sera moins mis en avant. Pas tant en lien avec une réussite dans la mise en œuvre d'une régulation, que, nous le pensons, une capacité accrue pour Lucas à se reconnaître comme pouvant être actif. Ceci a sûrement pu être possible avec la mise à distance des objets parentaux, tant paternel, effaçant dès lors la rivalité, que maternel, avec le risque incestueux. Nous pouvons interroger dans quelle mesure la conduite addictive a pu en être un moyen, porté par un regard de soi, et des autres, sur soi.

Cette question de la dépendance comme forme de passivation, c'est la reconnaissance d'un sujet, mais aussi d'un corps, passivé, et qui passive tout autant. Le corps de Lucas va subir sa pulsionnalité, ses besoins, de consommations mais aussi sexuels, et va en même temps être porteur

de cette passivation (Green, 1999).

En effet, Lucas mettra en avant une « addiction » au sexe, selon ses propres mots. Il dit y penser tous les jours, en avoir envie tous les jours, et se masturber et regarder des films pornographiques régulièrement. Nous entendons là le même positionnement que vis-à-vis des consommations de cannabis. Il y aurait ici la dénonciation d'une passivation face à une pulsionnalité parfois peu contenue. En même temps, cela semble aussi pouvoir être un point d'appui pour questionner sa dimension active dans le plaisir sexuel. Il reviendra ainsi sur la présence de pratique masturbatoire à l'âge de 8 ans. Il précisera néanmoins que ces pratiques n'étaient alors pas du même ordre que celles actuelles. Il reconnaît que la puberté est passée par là, et que désormais, c'est un autre qui va être source d'excitation, et parfois de satisfaction et de plaisir. Cet autre va être présent dans ses fantasmes et ses rêveries alimentant son désir sexuel, quoiqu'en partie effacé par l'impact esthétique des films pornographiques.

Ceci va conduire à une reconnaissance de la passivité face à l'autre. Passivité face au désir, ou plutôt au non désir sexuel de sa copine. Ce non désir est somme toute paradoxal. En effet, Lucas va regretter de ne pas pouvoir satisfaire certaines de ses envies sexuelles. Il dit attendre d'elle qu'elle le satisfasse, mais elle n'y parvient pas. Il existe néanmoins un flou sur le fait qu'il ait pu exprimer explicitement ses attentes. Nous ne savons pas si sa copine se refuse à le satisfaire, ou ignore juste ses désirs. Et en même temps, il va dire de sa copine que c'est une « nympho », qu'elle a beaucoup envie de sexe, et qu'il a l'impression d'attirer les filles comme ça. Ceci le questionne sur son fonctionnement, ce qu'il recherche, mais aussi sur ce que l'autre recherche et ce que l'autre peut désirer, ou plutôt ne pas désirer. Cette interrogation témoigne d'une démarche active. Cette dimension active va ressortir avec l'éloignement de sa copine. En effet, au début du suivi, cette dernière habitait avec Lucas chez ses parents. L'éducatrice de Lucas va interroger cette situation et inciter à un retour de sa petite amie chez elle, ce qui se fera au bout de quelques mois. Si Lucas dira au début s'opposer à cette démarche, il finira par en reconnaître les bienfaits. Il va en effet dire qu'après un vécu de frustration au début, ceci va conduire à un désir plus grand de la voir, ainsi qu'au plaisir de la retrouver. Auparavant sa présence était vécue de manière paradoxale. Il semble alors se décaler d'un besoin pour aller du côté du désir, mettant au travail une dimension active de recherche de l'autre face à la passivation pulsionnelle. Ce plaisir trouvé dans une dimension active, passant par une mise à distance de l'objet, va se retrouver aussi dans son rapport au cannabis. En effet, lors du dernier rendez-vous, Lucas se présente après trois mois d'absence. Il évoquera une diminution de ses consommations de cannabis, avec une capacité à attendre, par exemple la fin de sa journée, un moment où il serait tranquille, pour être dans de bonnes conditions. Il ressent alors plus de sensations qu'avant lorsqu'il fume, et notamment des sensations agréables. Il prend bien plus de plaisir à fumer qu'avant, la dimension d'apaisement étant moins présente, au profit du plaisir et de l'euphorie. Nous entendons alors la trajectoire dans le rapport

à l'objet, produit ou autre, et la mise au travail des dimensions passives et actives.

Nous retrouvons aussi ces éléments avec Jennifer, en revenant sur l'épisode de la soirée avec ses collègues. Le couple passif/actif est présent et vient interroger les modalités de rapport au plaisir pour Jennifer. La dimension passive se retrouve lorsque Jennifer évoque une forme de culpabilité. Outre l'aspect infantile de cette culpabilité, nous y entendons aussi la dénonciation d'une perte de contrôle du corps, ce qui est proscrit pour Jennifer. Le corps doit rester sous contrôle. C'est l'enjeu de sa pratique sportive importante et de sa volonté de perdre du poids. Elle se trouve régulièrement « trop grosse », et souhaite perdre du poids. Elle demande par moments à son copain de la prendre en photo « de dos », pour avoir une vision objective d'elle et de son poids. Cette volonté de maîtrise, nous l'entendons également lorsqu'elle « pète un câble ». Dans ce cas, elle est totalement passivée par son corps et sa pulsionnalité, et les dommages sont importants à cause du débordement associé. Revenant à l'épisode de consommation avec ses collègues, la perte de contrôle y est aussi associée. Elle a fait « n'importe quoi », alors qu'elle aurait dû être « carrée ». Néanmoins, derrière cette apparente passivité de la consommation, que Jennifer dénonce, nous pouvons aussi y voir une dimension active, celle des mouvements pubertaires face à ceux infantiles. En effet, si elle subit son corps et sa pulsionnalité à ce moment, elle subit un corps pubère et un élan pubertaire. Dans ce cadre, elle se trouve dans un rapport au produit sous l'angle de la recherche de plaisir, d'euphorie, pour se rapprocher des autres. Elle reconnaîtra un plaisir à avoir fait des rencontres, à avoir bu des verres avec d'autres personnes. En outre, nous l'avons évoqué, la dimension de séduction est ici manifeste, d'autant plus en relisant cet épisode au regard d'autres entretiens. En acceptant d'être passivée par son corps pubère, par le pubertaire, elle peut ainsi devenir active dans la relation au plaisir et à l'autre, et notamment dans le plaisir partagé avec un autre (Gutton, 1991). Dans ce cadre, les conduites addictives peuvent porter cette dynamique, bien que dans une mesure paradoxale elles puissent la contrer aussi, nous avons pu l'évoquer. Il est à ce propos intéressant de noter la phrase qu'elle a employée pour contrer sa culpabilité. Elle dira avoir aussi à profiter, car elle est « jeune ». Nous entendons là un renvoi à la catégorie des jeunes, du côté des adolescents et non des enfants, celle des « jeunes » qui font la fête. Dès lors, la conduite addictive, et les sensations de plaisir qu'elle a pu majorer cette soirée-là, nous paraît avoir témoigné de l'accès à un plaisir pubertaire, grâce à la dimension active que Jennifer a pu prendre dans son rapport à l'autre et à soi. Nous retrouvons là des éléments communs avec la situation d'Adèle et de Lucas.

À travers l'étude de cette deuxième hypothèse, nous avons tenté de revenir sur la question du plaisir dans la rencontre avec l'autre. Nous sommes donc revenus sur l'importance de la sensorialité dans la constitution du plaisir. Dans ce contexte, la place des conduites addictives chez les adolescents rencontrés témoigne d'une sensorialité comme pourvoyeuse d'informations sur le vécu, en

différenciant notamment le plaisir du déplaisir. Cette différenciation permet entre autres d'éprouver un plaisir selon une modalité infantile. Dans ce contexte, le plaisir est solitaire, au même titre que la consommation. Si un autre est présent au niveau fantasmatique, il le sera dans une dimension œdipienne. Le sujet ne pourra être acteur du plaisir dans la rencontre avec l'autre, et aura donc vocation à se procurer son propre plaisir. Le plaisir des conduites addictives va ici s'inscrire dans une logique du plaisir masturbatoire non porté par le désir pour un autre, mais pour sa satisfaction propre. Néanmoins, le plaisir dans les conduites addictives ne va pas qu'être celui infantile, plaisir partiel et lié à des objets œdipiens. En effet, le plaisir sensoriel est aussi un plaisir de la découverte de nouvelles sensations. Ces nouvelles sensations vont permettre d'explorer les transformations pubertaires vécues par l'adolescent. La consommation sera alors une porte d'entrée pour le plaisir génital. La sensorialité, au lieu d'enfermer sur soi, va permettre de rencontrer l'autre dans sa différence et sa potentielle complémentarité. Le plaisir exploré est celui de la sexualité génitale et de la potentialité orgasmique. Au-delà, c'est un plaisir de la rencontre avec la différence. Le plaisir sensoriel rencontré dans ces conduites addictives va s'inscrire dans une logique du plaisir de la sexualité génitale, avec un autre objet et porteur de désir. L'adolescent va alors être acteur dans la recherche de plaisir en cherchant la relation à l'autre. La fonction des conduites addictives dans ce contexte sera de faciliter la rencontre avec ce plaisir. Nous pouvons donc conclure à une vérification partielle de notre hypothèse. Le plaisir sensoriel lié à la rencontre avec l'autre dans les conduites addictives peut initier dans certaines situations un processus constituant le plaisir pubertaire à partir du plaisir infantile. Dans d'autres situations, ce plaisir sensoriel peine à se génitaliser et à dépasser une forme de plaisir infantile.

4.2.3. Étude de l'hypothèse n°3

Les expériences sensorielles, de plaisir et de déplaisir, dans les conduites addictives, par le rassemblement, amènent une symbolisation primaire.

Après être revenus sur les différentes modalités de rapport à l'autre et au plaisir dans les conduites addictives, nous souhaitons désormais interroger la dimension symbolisante de ces conduites addictives. En effet, il a été souligné à plusieurs reprises les carences de mentalisation chez les sujets addicts (Pirlot, 2003 ; Savov et Atanassov, 2013). Les conduites addictives seraient révélatrices de carences dans les capacités de mentalisation, de défaut de représentations, en même temps qu'elles contribueraient à ces carences et défauts en mettant en avant les sensations aux dépens de la pensée. Or, en revenant sur les travaux sur la sensorialité et ses fonctions, notamment aux

commencements de la vie psychique (Ciccone et Lhopital, 1991 ; Despinoy et Pinol-Douriez, 2002), nous avons à rappeler la bivalence de la sensorialité (Cornalba et Dayan, 2014). Dans ce contexte, pourquoi les conduites addictives ne seraient-elles porteuses que de la dimension « anti-mentalisation » de la sensorialité, et non pas aussi de sa potentialité créative ? En ne retenant que l'aspect contre représentatif, de l'ordre de la position phobique centrale (Green, 2000), nous estimons étudier alors des conduites addictives qui ne seraient que poison, et donc plus *pharmakon*. Or nous défendons, avec d'autres (Le Poulichet, 1987), cette dimension du *pharmakon*, ce qui nous conduit à envisager aussi l'autre face de la sensorialité, celle qui informe du vécu du monde interne et externe (Touati, 2021). Là où les conduites addictives ont pu être relevées chez des sujets avec un défaut de dimension réflexive (Khantzian, 2003), nous souhaitons interroger dans quelle mesure la sensorialité présente dans les conduites addictives pourrait aussi avoir une dimension informante et réflexive, dans un processus de symbolisation, a fortiori primaire ici (Roussillon, 1999). C'est ce que nous allons développer en revenant sur les différentes situations cliniques déjà abordées.

Nous pouvons repérer dans le récit des adolescents rencontrés la présence d'expériences sensorielles, autant de plaisir que de déplaisir. Le récit de ces expériences va être plus ou moins précis, et ces dernières vont être plus ou moins variées, d'une seule ou de multiples sources, circonscrites ou globales, diffuses ou intenses. Les expériences vont aussi être clairement caractérisées, ou alors être diffuses et renvoyer plus à un état, une ambiance globale. Nous avons pu l'évoquer précédemment, ce qui va permettre la reconnaissance de l'objet, par le biais d'une première différenciation, ainsi que la constitution de la vie psychique séparée de l'objet, c'est le rassemblement des expériences sensorielles (Ciccone et Lhopital, 1991 ; Golse, 2016). C'est ce rassemblement qui va permettre, s'il est suffisant sans être trop intense, de donner une forme et une consistance à l'objet, de lui conférer une enveloppe et de mettre au travail la limite Soi/non-Soi. Si ce processus est particulièrement présent dans les premiers temps de la vie psychique, il n'aura de cesse de fonctionner tout au long de la vie, et en particulier à l'adolescence. En effet, avec les remaniements corporels et psychiques que la puberté implique, les enveloppes se trouvent modifiées, le sentiment de soi, et notamment de continuité de soi, est altéré, et les expériences sensorielles vont pouvoir relancer un nécessaire processus de reconstitution des enveloppes et des espaces psychiques (Ciccone et Lhopital, 1991). Soi et l'autre vont devoir être redéfinis, et le processus de symbolisation va connaître des changements importants tout en étant fortement mobilisé. En effet, pour reprendre Roussillon (1999), l'adolescent va devoir symboliser pour ne pas avoir à agir, alors qu'auparavant l'enfant symbolisait car il ne pouvait pas agir. Le corps va alors se trouver au premier rang, il va être l'objet qui symbolise tout autant que celui à symboliser, pour symboliser l'expérience pubertaire (Roussillon, 1999). Les expériences sensorielles vont donc être au premier plan pour informer l'adolescent de son vécu pubertaire, impliquant un travail de symbolisation primaire. Nous avons déjà évoqué l'importance de

la place du corps chez les adolescents rencontrés. Nous allons revenir sur ce point pour nous attarder sur la place des expériences sensorielles, de plaisir et de déplaisir, et notamment lorsque ces dernières sont multiples.

4.2.3.1. Sensations et besoins

La satisfaction des besoins

Parmi l'ensemble de récit des expériences sensorielles des adolescents rencontrés, nous pouvons détacher celles concernant la satisfaction ou non des besoins, de l'ordre de l'autoconservation (Roussillon, 2001), dans un registre narcissique, puis celles s'inscrivant davantage dans le registre du désir, objectal, concernant un autre. La question du besoin est importante dans le cadre des conduites addictives, le remplaçant parfois au centre du jeu psychique, avec la constitution de néo-besoins (Mc Dougall, 1989 ; 1996). Ces derniers viennent s'ajouter à ceux permettant d'assurer la survie physique de l'individu. Nous pouvons ainsi rencontrer des situations où besoins et néo-besoins vont s'additionner et avoir à se satisfaire en même temps. Ceci va parfois conduire à privilégier certains par rapport à d'autres, mais aussi parfois à les satisfaire simultanément. Nous retrouvons ainsi la situation de Thibault, qui, lors de plusieurs entretiens, va revenir sur la place du sensoriel dans son quotidien. Au cours d'un entretien, Thibault va me demander si je sais où se situe telle enseigne de fast-food dans la ville. Il précise qu'il a alors faim, et il dit que « c'est le cannabis ». Il explique que le cannabis lui donne faim, mais aussi soif, mal à la tête et à la gorge. Il parle alors de ce qu'il aime manger : les frites, les pâtes, le jambon, les yaourts. Puis il en vient à se toucher le ventre et à dire qu'il a faim. Ces sensations qu'il éprouve quotidiennement viennent aussi se doubler de celles suscitées par les jeux vidéo. Il reviendra lors d'un entretien sur sa pratique des jeux vidéo. Il va insister sur l'importance de ses performances, nous l'avons déjà évoqué, mais également sur celle de l'esthétique des personnages, ainsi que de l'action. L'esthétique est très importante pour lui. Il va régulièrement dépenser de l'argent pour obtenir des ornements ou des apparences spécifiques pour ses personnages, ou à défaut poursuivre des objectifs dans les jeux pour les débloquer. Il apprécie que son personnage soit beau et qu'il puisse représenter ses exploits et être un symbole de fierté. L'apparence renvoie ici autant à une dimension esthétique sensorielle que narcissique (Maïdi, 2014). L'action, le mouvement est tout aussi important. Il apprécie les jeux dynamiques, où l'action est constante. C'est pour cela qu'il aime les jeux de tirs, ou alors les jeux de courses. Pour ces derniers, il en est même venu à mettre en place une installation, avec un volant et des pédales reliés à sa console, en face du fauteuil. Le jeu vidéo, en plus d'être une expérience visuelle et sonore, devient aussi une expérience kinesthésique. Un jour, il me montra une vidéo de ses exploits sur un jeu de tir. Je lui fis

le commentaire « ça bouge, c'est vivant », et il me répondit que oui, « je me sens vivant en jouant », renvoyant bien aux sensations de mouvements, mais également au risque de mort associé à l'immobilité. Outre ces éléments, les sensations de fatigue sont très présentes chez Thibault. Fatigue musculaire, engourdissement, manque d'activité physique, mais aussi somnolences, du fait d'avoir trop peu dormi. S'y ajoute des sensations de fatigue suscitées par les consommations de cannabis, mais également d'alcool, ces dernières ayant pu être présentes par intermittence, notamment le soir. Nous retrouvons là un regroupement, mais aussi une condensation des expériences sensorielles. Celles liées à l'autoconservation, la faim, la soif, le sommeil, se mêlent à celles de la consommation, et les jeux vidéo viennent enrichir le tout. Les consommations et les jeux vidéo sont même présentés comme pouvant être à l'origine de ces sensations. Thibault se retrouve ainsi dans une alternance de sensations de déplaisir, liées à une tension, et de satisfaction, liées à la baisse de tension associée aux besoins.

Nous retrouvons également ces éléments à propos de Camille. Ainsi, nous retrouvons la pratique des jeux vidéo dans un contexte de consommations. Lui aussi affectionne particulièrement les jeux de tirs. Il s'agit d'avoir de l'action, du mouvement. Il s'agit de faire le plein de sensations, dans un contexte paradoxal où les consommations, d'alcool et d'héroïne, viennent autant donner des sensations de bien-être, d'apaisement, remplir, que susciter le vide par l'anesthésie. Comme pour contribuer au remplissage sensoriel, Camille écoute de la musique lorsqu'il joue aux jeux vidéo. Il écoute de la musique techno avec un fort volume sonore. Il apprécie quand la musique est forte, car alors, il en vient autant à entendre la musique qu'à la ressentir par les vibrations que cela suscite. L'expérience sensorielle est alors totale. Le paradoxe entre vide et plein au niveau sensoriel se retrouve également dans les expériences de manque de Camille. Ce dernier en parle très régulièrement, et celles-ci semblent tout aussi régulières. À ce sujet, il va osciller entre besoin de combler le manque, ou de l'éviter, et envie de se passer du produit, d'où la récurrence du vécu de manque. Les sensations, liées au produit, semblent elles dans une position paradoxale. Car là où le plein de produit en vient à susciter du vide à terme, le vide de produit lui en vient progressivement à susciter du plein de sensations, cette fois-ci désagréables et concernant l'ensemble du corps. Ce constant décalage se retrouve d'ailleurs dans l'impression que donne Camille en entretien, entre l'image qu'il renvoie, de quelqu'un d'éteint, ralenti, et le récit qu'il fait de son quotidien, rempli de sensations, d'excitations et de mouvement.

Ce paradoxe, c'est aussi celui présenté par Jérémie. Un jour en entretien, il reviendra sur ses consommations d'amphétamine, qu'il appelle « speed ». Il dit que cela le tend. Il montre alors ses bras et jambes, ainsi que sa mâchoire, et les rend rigides, donnant l'impression de bouger tel un robot. Il dit aussi que le « speed » lui « fige le regard ». Si nous ajoutons les sensations d'étrangeté, de « boule » dans la gorge, ainsi que les consommations de cannabis et les douleurs associées, déjà

évoquées, nous retrouvons une situation de consommation paradoxale où les sensations sont à la fois de l'ordre du mouvement, « speed », et de l'immobilisation « fige ».

Ces éléments sont intéressants car ils montrent l'intensité de l'expérience sensorielle des consommations, l'importance des sensations, tant dans leur nombre que dans leur intensité, mais aussi la dimension paradoxale qu'elles peuvent occuper, où un effet obtenu du produit va être à l'opposé de l'effet recherché, consciemment, renvoyant aux enjeux inconscients poussant à cette quête sensorielle.

L'importance du mouvement et de l'alimentation est aussi présente dans la situation de Jennifer, associée à une préoccupation autour de son poids. Le mouvement, c'est une des premières impressions qui frappe chez Jennifer. Elle évoque son besoin d'être en mouvement, d'être dynamique, de bouger, et ceci se perçoit aussi dans le temps de l'entretien. Elle apparaît souvent dynamique, pleine d'énergie et enthousiaste. Elle fait des gestes sur son fauteuil, elle est en mouvement même assise. Elle a pu dire ne pas apprécier les gens « mous », car avec eux on « s'emmerde » et les pensées s'accumulent, notamment celles angoissantes. Ses proches lui feront la remarque à un moment, comme quoi elle serait « au taquet ». Sans activité durant cette période, elle passe une partie de ses journées à faire le ménage dans la maison, à ranger, nettoyer, réaménager.

En plus de ce mouvement général, elle fait aussi du sport régulièrement. Elle court, fait du vélo d'appartement, des exercices de renforcement musculaire. Les sensations sont répétitives, elle sent l'effort dans ses muscles, ainsi que « les endorphines ». Cet effort lui fait du bien, durant et après le sport.

Outre ces sensations, le sport est également associé à une volonté de perdre du poids. Cet enjeu sera présent tout au long du suivi, avec d'un côté l'importance d'être « mince », et de l'autre une alimentation qu'elle qualifie de « compulsive ». Elle ne supporte pas la sensation de faim, et lorsqu'elle survient, elle se dépêche de trouver quelque chose à manger. Cette sensation survient d'autant plus lorsqu'elle est angoissée. Dans ces moments, elle va manger des sucreries, qui lui procurent un grand plaisir, suivi d'une culpabilité. Elle aurait dû tenir bon et ne pas se laisser aller, car alors elle risque de prendre du poids. À l'inverse, au moment où elle trouvera son emploi de vendeuse, elle perdra l'appétit pendant plusieurs semaines. Elle associera cela au « stress » de sa prise de poste. Elle n'a plus faim, la nourriture la dégoûte, et elle ne peut que boire. Elle est partagée à ce sujet, entre inquiétude, quelque chose de son corps lui échappe, et satisfaction, de perdre du poids. À ce moment, elle fume aussi davantage, dès le midi, pour essayer de se détendre. De manière générale, lorsqu'elle a fumé, elle est alors « ramollie ». C'est le seul moyen pour elle de supporter l'immobilité, le fait de ne pas bouger.

Nous avons pu évoquer précédemment les enjeux pubertaires autour de la prise ou perte de poids, ainsi que sur la fonction de la consommation. Néanmoins, il nous paraît intéressant de revenir ici sur

la dimension sensorielle de l'activité physique, de l'alimentation et de la consommation. En effet, nous retrouvons ici des éléments en interaction, avec des sensations qui se complètent ou s'opposent. Nous pouvons dégager un fonctionnement par couple de sensations mouvement/immobilité pour le sport, plein/vide pour la nourriture et le cannabis. Le plein de nourriture et de cannabis semble aller de pair avec l'immobilité, tandis que le vide de ces deux éléments va avec le mouvement. Jennifer ne va cesser d'alterner entre ces deux pôles, en parvenant à trouver par moments un certain équilibre qu'après plusieurs mois de suivi. Jennifer relie le cannabis au fait de pouvoir ne pas bouger, pour se poser, mais aussi d'espérer alors faire passer la sensation de faim difficilement supportable. Néanmoins, à ce sujet, elle dira que le résultat est plus que mitigé. Ce qui nous paraît intéressant de relever, c'est la pluralité des expériences sensorielles. Le mouvement, les sensations corporelles internes, notamment musculaires, avec tension et relâchement, au niveau de l'estomac, avec la faim, mais aussi le regard que nous allons développer ultérieurement.

Le sujet de la sensation de faim associée à la consommation semble revenir dans plusieurs situations, et c'est aussi le cas avec celle de Lucas. En effet, au début du suivi, il en viendra à évoquer des difficultés à s'alimenter depuis plusieurs mois, dans un contexte où il se trouve plutôt triste et déprimé, regrettant un manque de soutien parental. Il s'interroge sur cette dynamique. Il n'a tout simplement pas faim au quotidien. Il peut essayer de se forcer, mais il a du mal à avaler « ça ne passe pas ». Il en est venu à perdre plusieurs kilos, et s'il estime que son poids reste pour l'instant raisonnable, il s'inquiéterait d'en perdre davantage. En fait, il arrive tout de même à manger, mais uniquement lorsqu'il a fumé. Lorsqu'il fume, il en vient rapidement à avoir faim.

Cet élément est intéressant, car il vient souligner un fait décrit autant par la littérature que par les consommateurs de cannabis, comme certains des adolescents ici rencontrés. En effet, de nombreuses études ont montré l'existence d'un lien entre consommation de cannabis et augmentation de la sensation de faim¹⁴. Au-delà de ce constat, plusieurs explications ont été proposées par des chercheurs en neurosciences. Ainsi, suivant deux rapports, ceux de l'INSERM et de l'OFDT, une des causes serait la fixation du tétrahydrocannabinol (THC), principale molécule active du cannabis, sur les récepteurs cannabinoïdes de l'hypothalamus, ce qui modifierait les sensations de faim et de soif. En outre, il apparaît aussi que la sensation de faim va augmenter certaines perceptions sensorielles, telles que l'olfaction, pour pousser l'individu à s'alimenter. Il en ressort que les récepteurs cannabinoïdes, qui sont activés notamment par la consommation de cannabis, activent le circuit olfactif qui devient plus réactif (Soria-Gomez et al., 2014). Dès lors, la faim rend plus sensible aux odeurs, tout comme la consommation de cannabis. De plus, cette dernière aura aussi tendance à susciter la faim. Au-delà de l'intérêt de cette explication neurobiologique, nous pouvons nous interroger sur les implications

¹⁴ <https://www.drogues-info-service.fr/Tout-savoir-sur-les-drogues/Les-questions-les-plus-frequentes-sur-le-cannabis/Le-cannabis-donne-faim>

de ce lien consommation et sensation du cannabis/sensations de faim. Ce lien nous renvoie en premier lieu à la coexistence de plusieurs sensations en même temps, effets du cannabis, sensations de faim, et sensations olfactives. La dimension olfactive n'ayant pas été évoquée dans les situations rencontrées, nous n'aborderons pas ce point, même s'il est à prendre en compte. Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure cette association ne proposerait pas une forme de rassemblement sensoriel. Nous avons vu l'importance des expériences de mantèlement sensoriel pour la constitution du soi et de l'objet (Ciccone et Lhopital, 1991 ; Golse, 2016). La situation prototypique en est la tétée, moment où le nourrisson se trouve baigné de sensations, entre la chaleur du liquide, celui de la peau, les sons, l'effacement de la sensation de faim, le bercement éventuel. Les éléments sont en partie repris dans le cadre de l'association faim/cannabis. Ce faisant, ce mantèlement sensoriel créé par cette association pourrait permettre de reconstituer, de manière archaïque, la présence de l'objet et de soi, dans une tentative de prise en soin de soi. C'est ce que nous pouvons penser notamment avec Lucas, où la consommation de cannabis est ce qui semble le rendre vivant, le dynamiser, là où il a l'impression d'être lâché par ses parents. Mais nous retrouvons aussi cela avec Jennifer, ou encore Thibault, pour lesquels le cannabis semble être un facteur de régulation des besoins physiques, du côté des sensations de faim à susciter, ou au contraire à faire taire.

L'espace festif alternatif : place aux sensations

Si nous avons évoqué plusieurs situations où les expériences sensorielles étaient multiples et variées, dans le quotidien, un espace semble être particulièrement à même de proposer la multiplicité de ces expériences, celui du milieu festif.

Le temps de la fête, c'est un temps partagé par une partie des adolescents rencontrés. Jérémie, Camille, Jennifer, Marc et Adèle ont chacun évoqué le plaisir pris à la participation aux fêtes. Nous pouvons néanmoins souligner la spécificité des milieux festifs alternatifs, dans le sens où l'expérience sensorielle est explicitement recherchée, ne serait-ce qu'avec l'intensité du volume sonore proposé. Sans « sound system », il ne peut y avoir de « teuf ». Le « sound system », c'est autant un ensemble de matériel de diffusion sonore, *sono* ou *mur de son*, qu'un collectif regroupant des personnes qui vont s'occuper de la musique durant la soirée ou le week-end festif. Ce sont les membres du collectif qui vont se relayer pour proposer leurs mix. Ils fournissent aussi le matériel pour la sonorisation, acheté individuellement ou collectivement, et dans tous les cas partagé le temps de la *teuf*¹⁵. Lorsque Camille parle du *son* présent à la prochaine *teuf*, il s'anime et prend vie, contrastant avec le reste des entretiens. Son grand intérêt est palpable, presque de l'ordre de la fascination. Il possède un peu de

¹⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Sound_system

matériel, et il essaye depuis quelque temps de se mettre au mixage de musique techno, soit pour s'enregistrer et pouvoir diffuser ses productions, soit pour mixer devant le public. Son principal objectif est de pouvoir mettre assez d'argent de côté pour pouvoir acheter des enceintes suffisamment puissantes pour être utilisées en soirée. Il est d'ailleurs intéressant de noter que la puissance des enceintes va être évaluée en « kilo » de son dans le milieu. En fait, ces kilo désignent les kilowatts, désignant par là la puissance sonore¹⁶. Néanmoins, l'usage courant a opéré un glissement, laissant entendre les kilo comme kilogramme de son, du côté du poids. Ceci renvoie bien à la dimension polysensorielle de la musique. La vibration de la musique, créant le son en faisant vibrer les tympans, est ici tellement forte que c'est l'ensemble du corps qui en vient à vibrer, tant au niveau de l'enveloppe corporelle qu'au niveau des organes internes ou encore des os. Véritable expérience des enveloppes, à l'instar du *Moi-peau* (Anzieu, 1985), l'enveloppe est dans ce contexte autant sonore que dans les vibrations, à mi-chemin entre la kinesthésie et le toucher. Le toucher est en effet lié ici à la sensation de poids de la musique, évoqué précédemment. Ainsi, pour ressentir le plus de sensations possible, et notamment cette sensation de poids et ces vibrations, tant Camille que Jérémie vont, lorsqu'ils sont en *teuf*, pouvoir passer plusieurs heures devant les *murs de son*. Lors d'un entretien, Jérémie fera part de son excitation à la perspective d'aller en « teknival » le week-end à venir, dans lequel sera posé un « son de 40 kilo ». Lorsque, bêtement, je lui demande s'il veut des bouchons d'oreilles, lui expliquant que nous pouvons lui en donner¹⁷, Jérémie me regarde étonné, et m'explique qu'il n'en veut pas car il veut pouvoir « profiter des sensations ».

Outre l'importance du *son* en *teuf*, l'autre élément très présent est celui des consommations. C'est dans ce cadre qu'elles sont les plus variées. Si les consommations quotidiennes vont être du cannabis pour Jérémie et Adèle, et de l'héroïne et de l'alcool pour Camille, les moments festifs vont être l'occasion de consommations supplémentaires. Ainsi, en *teuf*, Jérémie va consommer des ecstasy, des amphétamines, des champignons hallucinogènes, ou encore du LSD ou de la kétamine. Il en est de même pour Camille, avec parfois une moindre consommation d'héroïne, ce produit étant moins bien perçu dans les milieux festifs. C'est dans ce contexte qu'Adèle va expérimenter l'ecstasy, aussi appelé MDMA, ou encore la kétamine et des hallucinogènes. Si la consommation reste de l'ordre de l'expérimentation pour les derniers produits, nous avons vu que celles de MDMA se sont avérées présentes à chaque participation en *teuf*. L'expérience du son, qui est déjà une expérience polysensorielle, se double donc d'une expérience psychotrope, avec des sensations multiples et une modification de la perception de soi et des autres.

¹⁶ <https://fr.audiofanzine.com/sono/forums/t.443051.quesce-que-des-kg-de-son.html>

¹⁷ Les CSAPA ont une mission d'accompagnement à la Réduction des Risques. Le Centre dispose donc de matériel de Réduction des Risques liés aux conduites addictives et aux risques associés, notamment en milieu festif, d'où la présence d'un stock de bouchons d'oreilles.

Cette multiplicité sensorielle frôle parfois la saturation et se retrouve traumatique. C'est le cas des mauvaises expériences de consommations. Adèle dira en avoir eu plusieurs. L'importance des sensations et des sollicitations sensorielles va susciter une montée d'angoisse très forte. Dans ces moments, forme de *bad trip*, il est recommandé de mettre la personne au calme. Les produits peuvent alors aussi opérer dans une fonction de démantèlement sensoriel, pour contrer la menace de débordement, à l'instar de certaines défenses autistiques (Golse, 2016 ; Konicheckis, 2016). Certains produits vont donc être consommés pour se calmer, pour baisser la trop grande excitation. Ainsi, Jérémie va fumer du cannabis pour se calmer, lorsqu'il sent qu'il a pris trop de produits stimulants et qu'il en viendrait alors à « vriller ».

Nous retrouvons donc là une forme d'alternance entre expérience de mantèlement et de démantèlement sensoriel (Ciccone et Lhopital, 1991) dans les *teufs*. En effet, lors de ces événements, les adolescents rencontrés expriment un double mouvement. D'une part, le vécu d'une multiplicité d'expériences sensorielles de manière simultanée. L'ouïe (la musique), la vue (les lumières), le toucher (les autres, le sol), mais aussi les sensations de mouvements (la danse) ou encore de chaud ou froid sont ressentis en même temps. S'ajoutent à cela les effets des psychotropes qui peuvent amplifier certaines de ces sensations, mais aussi offrir des sensations spécifiques (décorporéisation, engourdissement...). Cette multiplicité et simultanée vont renvoyer aux conditions de mantèlement sensoriel. Un objet nouveau, propre à cet espace, va émerger, porteur d'un plaisir nouveau et inédit jusqu'alors. À l'inverse, lorsque ces expériences sensorielles deviennent trop fortes, une opération de démantèlement peut être mise en œuvre. Les consommations de psychotropes permettent d'effacer toutes ces expériences sensorielles, laissant place à un vide de sensation. Les sensations sont éparpillées, puis dissoutes. L'objet, et le plaisir nouveau décrit plus haut, est alors décomposé avec la menace qu'il représente. Ceci vient interroger la question du rapport à soi et à l'objet. À travers les situations évoquées, la question de la constitution du soi via la sensorialité, l'identité sensorielle dirait Konicheckis (1999), semble au premier plan. C'est en effet la présence d'un autre qui va attester de la qualité du rassemblement sensoriel et permettre la différenciation soi/non soi. C'est ce même autre qui semble sollicité, recherché, avec le rassemblement sensoriel. Il sera en même temps contenu voire effacé, dans le démantèlement, à travers ces expériences sensorielles.

4.2.3.2. La mise en scène : Expériences sensorielles avec l'autre, une forme de symbolisation

Il nous paraît donc pertinent désormais d'analyser davantage le contexte de ces expériences sensorielles, et notamment dans quelle mesure ces dernières peuvent être une forme de symbolisation

primaire. Cette symbolisation va pouvoir prendre place dans le contexte d'une mise en scène des expériences sensorielles, leur conférant une valeur messagère (Roussillon, 2010) ou de représentance (Despinoy et Pinol-Douriez, 2002). Dès lors, le registre de la symbolisation serait bien primaire à deux titres. Premièrement, l'objet pour représenter est le corps et les expériences sensorielles. Deuxièmement, ce qui est symbolisé est la présence de l'objet (Cicccone et Lhopital, 1991). L'enjeu est alors d'analyser dans quelle mesure les expériences sensorielles, dans le contexte des conduites addictives, rendent possible une rencontre avec l'objet en permettant une reconnaissance de sa présence, puis d'interroger la spécificité de cette présence, dans le cadre du pubertaire.

À travers l'étude de la sensorialité et de sa fonction symbolisante, nous revenons sur l'émergence du sujet, mais aussi sa réémergence, cette fois-ci en tant que sujet au cœur du processus pubertaire. Les éléments repérés vont donc d'emblée s'inscrire dans ce double archaïque, celui de la naissance de la vie psychique, et celui pubertaire. L'enjeu va être alors de saisir ce qui de la sensorialité va pouvoir s'inscrire dans le lien (Durmanova, 2010), ou encore dans la filiation (Konicheckis, 2009), être dans une adresse à l'autre, pour ouvrir à la symbolisation.

Partage sonore

La manière dont la sensorialité s'inscrit dans le lien est intéressante dans les situations que nous avons rencontrées. Nous avons évoqué précédemment l'importance de l'expérience sonore en milieu festif, cet élément sensoriel est aussi particulièrement présent au domicile. C'est notamment le cas de Thibault. Il évoque le fait que les autres membres de sa famille font du « bruit ». Avant leur séparation, ses parents sont régulièrement en conflit, quand ils ne s'évitent pas. Le ton de la voix monte alors rapidement, et Thibault entend cela. C'est aussi la dimension sonore qui est mise en avant quand il se retrouve en présence de sa mère et sa sœur. Il dit ne plus supporter sa sœur depuis ses 14 ans, alors qu'auparavant ils s'entendaient bien. Maintenant, quand elle est là, elle prend « tout l'espace », et on n'entend qu'elle, car c'est une « grande gueule ». Nous entendons là la dimension effractante du sonore, qui déborde, renvoyant à la spécificité du bruit selon Lecourt (1987). La sœur empiète sur son espace, voire pourrait le menacer avec sa « grande gueule », surtout lorsqu'elle se retrouve avec sa mère, expérience insupportable pour Thibault. La relation à l'autre dans la famille s'inscrit d'emblée dans une dimension quantitative. Si l'une prend de la place, c'est au détriment de l'autre. L'élément révélateur, c'est la connexion internet. Thibault évoquera lors d'un entretien son énervement face aux multiples ralentissements liés à sa mauvaise connexion internet lorsqu'il joue la journée. Ses parents et sa sœur prennent du débit internet lorsqu'ils sont sur leurs téléphones ou tablettes, ce qui l'énervé fortement. Il ne peut pas jouer correctement. Il « lague » (est ralenti) à cause d'eux, « ils me font bugger » dit-il. Il préfère donc jouer la nuit, car il a alors une bonne connexion

internet vu que les autres dorment. A contrario, la nuit, c'est Thibault qui occupe l'espace sonore. C'est lui qui fait du bruit lorsqu'il joue, notamment lorsqu'il perd et s'énerve. Dans ces moments, cela réveille son père, qui vient parfois le voir pour lui dire d'arrêter de faire du bruit et d'aller dormir, sans succès à chaque fois. Le bruit que fait Thibault la nuit, et le fait qu'il vive la nuit, est d'ailleurs une des principales sources de préoccupation pour son père. Le sonore devient ici un enjeu de lien entre Thibault et ses parents, tout comme il l'est aussi pour Jérémie et sa famille. En effet, ce dernier passe beaucoup de temps à écouter de la musique techno dans sa chambre. Il précise que les murs de sa chambre étant minces, sa sœur notamment, dont la chambre est mitoyenne à la sienne, se plaint régulièrement du bruit, parfois relayée par sa mère.

Partage visuel chez Thibault

Une autre dimension sensorielle importante chez Thibault, c'est celle de la vue, du regard, et donc de l'esthétique de l'image. L'apparence, la forme, revêt une certaine importance, ce qui peut contraster avec son apparence souvent négligée. Cela se décline sur trois aspects : les jeux vidéo, le dessin, les vêtements et l'apparence physique « réelle ».

Nous l'avons déjà évoqué, Thibault accorde une importance particulière à l'apparence de ses personnages de jeux vidéo. Au cours du suivi, il en viendra à jouer au jeu vidéo *Fortnite*. Le principe est simple, plusieurs joueurs se retrouvent parachutés dans un espace clos, une île par exemple. L'objectif est d'être le dernier survivant, dans cet espace qui rétrécit progressivement, obligeant la confrontation avec les autres joueurs. Très rapidement, devant l'immense succès du jeu, les développeurs ont investi bien au-delà du *gameplay*, ne modifiant qu'assez peu ce principe de base. Ils ont implémenté une multitude d'options de personnalisation, y compris par le biais de partenariats avec de grandes entreprises, des enseignes de prêt-à-porter, ainsi que des artistes divers. Les apparences qu'il est possible d'obtenir, soit en les débloquant via le jeu, soit en les achetant directement, sont très variées et très éloignées du motif guerrier initial. Il est important de préciser qu'elles sont aussi purement cosmétiques et ne modifient en rien les caractéristiques du personnage. Thibault va fortement investir ces possibilités de personnalisation. Il évoquera ainsi guetter à chaque nouvelle saison, c'est-à-dire ensemble de mises à jour du jeu, les nouvelles récompenses et notamment apparences à débloquer. Lors d'un entretien, il prendra le temps de présenter en détail ce qu'il en est. Il dit alors choisir autant des personnages masculins que féminins, en expliquant qu'il « préfère les hommes ». Saisissant visiblement le double sens de son propos, il se dépêche de préciser, en riant, qu'il préfère « être un homme » avec ses personnages. Il présentera à la suite les apparences qu'il apprécie, notamment les apparences de « footballeuse », « loup-garou », ou encore « cowgirl ». Nous ne pouvons que relever ici la dimension homosexuelle et plus largement la mise en scène d'une

forme de bisexualité avec le choix de personnages à incarner autant masculins que féminins. Nous pouvons en effet ici parler d'autant plus de mise en scène que Thibault, en plus de choisir les apparences de ses personnages, va filmer ses actions dans le jeu. Nous l'avons déjà évoqué précédemment, mais il nous paraît important de préciser aussi la dimension esthétique de ces créations vidéos. Il cherche à montrer quelque chose, et diffuse d'ailleurs certaines de ses vidéos sur Instagram. Il prend aussi à plusieurs reprises plaisir à me les montrer. Il dira d'ailleurs ne pas avoir « beaucoup de vues » sur ses vidéos, en souriant, comme gêné de cela.

Ce travail de l'informe (Haza, 2020) se retrouve également dans sa pratique du dessin. Après un an et demi de suivi, Thibault en viendra à parler d'une pratique, jusqu'alors jamais abordée, de dessin. Il explique avoir pendant plusieurs années fait de nombreux dessins, mais appréciait particulièrement faire des tags. C'était lorsqu'il était au collège. Il partageait souvent ses dessins avec un ami qu'il avait alors. Un jour, il amène en entretien une chemise en carton remplie de ses dessins, et me les montre. Il passe rapidement sur ceux de personnages, masculins et féminins, et dit préférer ceux abstraits, dont les tags. Il aime les grandes fresques, avec beaucoup de couches. Un motif tend à revenir, je lui fais remarquer et il confirme l'apprécier, ce pourquoi il le reproduit. Cela me fait penser à des joints de plaque en fer. Thibault précise ensuite le processus du dessin. Il choisit un mot, une marque, un nom de groupe de musique, puis il dessine le contour avec un crayon, puis un feutre fin noir, pour une lettre puis l'ensemble. Ensuite il essaye de trouver les couleurs, puis les applique à l'ensemble des lettres et colorie ainsi l'intérieur des lettres du mot. Enfin, il rajoute des motifs autour, et finit par signer « TîTî »¹⁸, le surnom qu'on lui donnait avant, diminutif de son prénom. Certains des dessins sont aussi signés par son ami d'alors. Lorsque je demande des précisions sur la technique, il donne l'exemple du mot « crayon ». Je lui demande alors s'il n'est pas possible de dessiner directement un crayon. Il m'explique que c'est possible, mais que le mieux serait de dessiner les lettres de *crayon* avec des formes de crayons. Cet échange donnera lieu à quelques dessins effectués par Thibault au cours de l'entretien. Il précisera néanmoins ne plus dessiner depuis son entrée au lycée, l'intérêt s'étant dissipé.

Il nous semble que des enjeux autour de la forme, du contour, par le biais du regard, se posent aussi chez Jennifer à travers la question du poids. Nous l'avons évoqué, elle en est venue à demander à son petit ami de la photographier « de dos ». Elle se prend régulièrement en photo de face, mais n'a pas de photo d'elle de ce point de vue là, de dos. Elle explique aussi à ce moment avoir regardé à la télévision une émission où avait été évoquée la « dysmorphophobie ». Elle dit que c'est peut-être ce qu'elle a, car elle a l'impression d'être trop grosse alors que son petit ami la trouve très bien comme elle est. Elle revient sur ses années au collège, où elle était « grosse », car elle mangeait quand elle

¹⁸ Ce surnom suit le prénom modifié donné à Thibault et a donc été anonymisé.

n'était pas bien. Jennifer précisera alors que cela la rendait aussi moins attirante.

Interface entre archaïque et pubertaire de la sensorialité

Ainsi, si nous reprenons les différents éléments évoqués, autour du sonore et du visuel, nous pouvons y saisir une forme de symbolisation primaire, à travers un travail de l'informe, de mise en forme (Haza, 2020). En effet, la sensorialité renvoie ici à une spatialisation. Les espaces de chacun tentent de se délimiter à travers les contours sonores ou visuels, renvoyant aux signifiants de démarcation évoqués par Rosolato (2014). Les enjeux de délimitation se retrouvent avec la manière dont le bruit intruse, mais aussi repousse et tient à distance. Faire soi-même du bruit permet de se défendre de l'intrusion représentée par le bruit de l'autre, avec la tentative de constitution d'une enveloppe sonore protectrice. Néanmoins, ce qui est une enveloppe sonore pour l'un constitue du bruit pour l'autre, et intruse l'environnement, qui se manifeste alors et devient lui-même intrusif. C'est ce que nous retrouvons pour Thibault et Jérémie. La protection est alors paradoxale. C'est aussi le cas de l'apparence, qui forme une peau protectrice contre le regard. Il s'agit de bien paraître, pour être bien vu, c'est-à-dire tenter d'orienter le regard de l'autre. À travers ça, il s'agit d'un travail sur le contour. Les dessins de Thibault le montrent bien, tant leur dimension abstraite, mais aussi anguleuse, ressort. Les contours, ce sont également les formes de Jennifer, qu'elle cherche à remodeler pour qu'elles correspondent à ce qu'elle veut montrer. Il y a dans le regard une dimension réflexive (Winnicott, 1971), la recherche du regard que le sujet porte sur lui-même. Lorsque Thibault parle du jeu *Fortnite*, il nous paraît important de préciser que c'est un *jeu de tir à la troisième personne (third person shooter)*, c'est-à-dire que le joueur voit le personnage qu'il incarne. C'est aussi l'enjeu de la photo pour Jennifer. Elle demande à son copain de la prendre en photo de dos. Il y a donc une volonté de se regarder, ainsi que d'être regardé, le jeu vidéo comme la photo étant ici en présence d'un autre. Le retour de cet autre semble tout autant recherché que redouté, notamment dans sa capacité à conforter la cohérence entre le fond, le sujet, et la forme, son apparence. C'est ce que semble souligner Jennifer quand elle dira d'elle qu'elle est « superficielle », alors même qu'elle estime important de ne pas s'en tenir à l'apparence. Il n'empêche, c'est ce qui révèle de son désir pour l'autre et du désir de l'autre. La prise de poids a été un moyen de se tenir à l'écart de ce désir, potentiellement traumatique pour Jennifer, au vu de l'agression sexuelle subie, et plus largement de la dimension incestueuse familiale. Mais en perdre, c'est aussi ce qui va rappeler le désir, comme lorsqu'elle s'est mise en couple avec son petit ami. Nous retrouvons ainsi une dimension sexuelle au regard et à l'apparence, à la forme, ou plutôt une sexualisation de la forme, propre au processus pubertaire (Birraux, 1990 ; Gutton, 2008).

Le processus pubertaire vient confronter à un remaniement corporel et narcissique, venant

interroger une intégration entre continuité, être toujours soi, et une discontinuité, être un soi nouveau (Marty, 2005). La pulsionnalité va ainsi être autant activée à travers la sensorialité, tant dans le plaisir de voir et être vu, entendre et être entendu, que du déplaisir que cela suscite. La dimension agressive et sexuelle dans ce plaisir et déplaisir va être la nouveauté pubertaire (Gutton, 1991). La sensorialité vient donc ici s'ancrer dans les deux dimensions de l'archaïque et du pubertaire. Dans ce cadre, elle vient tenter de soutenir la continuité du soi face aux remaniements. Nous l'avons déjà rappelé, la sensorialité informe de la véracité des expériences, la concrétude du lien, pour permettre d'abord la présence (Konicheckis, 2002). Ici, il s'agit de la présence du pubertaire du sujet, et d'un autre au prisme du pubertaire. Néanmoins, au vu de la fragilité des assises narcissiques des adolescents rencontrés, la sensorialité va ici se retrouver d'emblée dans sa double valence, avec une potentialité expressive et constructive, du côté des sensations-processus, ou alors dans une fermeture du lien à l'autre et dans la répétition, de l'ordre des sensations-objets et sensations-formes (Konicheckis, 2016). C'est la réponse de l'environnement qui va en grande partie déterminer la qualité de symbolisation effective, et non plus potentielle, ici des éléments sensoriels. C'est, nous le pensons, l'enjeu du regard de l'autre, ainsi de ce qu'il entend, et que soit reconnu ce qui est donné à voir et à entendre. Du côté de Thibault et de Jérémie, ce qui est renvoyé est de faire moins de bruit, de réprimer la pulsionnalité davantage encore. Du côté de ce qui est montré, Thibault semble toujours en attente d'une réponse, d'un retour. Ses vidéos ne sont pas regardées, pas commentées, et faute de réussir à s'inscrire dans des liens durables avec d'autres joueurs, il n'obtient pas de retour quant à ses personnages et leurs apparences. Néanmoins, en ce qui concerne Jennifer, la réponse de son petit ami semble plus ambivalente. D'un côté, il souligne l'intérêt qu'il a pour elle telle qu'elle est, apportant réassurance narcissique et assurant continuité d'existence. De l'autre, il semble passer à côté de l'importance de sa préoccupation, à savoir qu'une simple réponse ne suffit pas, qu'elle a besoin de bien plus pour être rassurée sur sa légitimité à être. En fait la réponse de son petit ami semble être du côté du pubertaire, elle lui plaît toujours, il a toujours du désir pour elle, mais ignore la dimension archaïque. Or cette dimension archaïque est porteuse du vide et/ou de la violence du lien qu'a connu Jennifer, avec l'absence du père, du côté du non advenu (Roussillon, 1999), et sa violence, mais aussi l'attaque du masculin chez la mère de Jennifer, et à travers ça de l'altérité et de la différence, peinant alors à reconnaître la subjectivité de Jennifer. Car ce qui fait commun avec les trois situations évoquées, c'est bien cette fragilité narcissique, un défaut de reconnaissance de la subjectivité du sujet par l'autre. Défaut renvoyant à un besoin d'assurance de la présence de l'autre, et donc aussi de soi-même. Nous l'avons évoqué pour Jennifer, mais ceci se retrouve également pour Jérémie, autant du côté du vide paternel que d'une mère dépassée et en grande difficulté à assurer une fonction maternelle contenante. Pour Thibault, c'est peut-être des parents encore plus dépassés que nous retrouvons, en grande difficulté à contenir leur fils et à le reconnaître dans sa dimension pubertaire. Thibault va au zoo avec

sa mère, sa grand-mère lui achète de nouvelles chaussettes. Le père de son côté semble en difficulté à s'affirmer, tentant de poser le cadre sans jamais y parvenir. Au final, Thibault semble livré à lui-même d'une certaine manière, comme l'a été Jennifer surtout enfant, et comme continue à l'être Jérémie.

Il y a donc bien là, à travers la sensorialité, une tentative de symbolisation de la nouvelle donne pubertaire, en tant qu'elle vient modifier le lien à l'autre et à soi, et aussi en tant qu'elle réactive les fragilités narcissiques dans la dimension archaïque du sujet. Cette symbolisation, elle est de l'ordre de la symbolisation primaire, autant avec son aspect infra verbal qu'avec son objet, celui de rendre présent, soi et l'autre, avant de traiter de l'absence, objet de la symbolisation secondaire (Ciccone et Lhopital, 1991). Devant la difficulté d'obtenir une réponse de l'autre, tant dans les relations précoces et infantiles que dans l'actuel du pubertaire, le sujet en vient à devoir bricoler une réponse au pubertaire. C'est la place de la conduite addictive, nous l'entendons ainsi, que d'appeler à une compulsion de symbolisation, au même titre que la répétition de la consommation. Le reste à symboliser appelle la symbolisation, et la symbolisation nécessaire est d'autant plus importante que le reste est grand, car non saisi par l'autre.

4.2.3.3. Partage addictif : une symbolisation du lien à travers le produit et ses sensations ?

Partage et confusion en famille

Il est intéressant désormais d'étudier l'articulation des sensorialités évoquées précédemment, avec celles des conduites addictives, et la manière dont elles s'inscrivent dans le même processus. En effet, les consommations de cannabis viennent stimuler Thibault, en lui permettant de le maintenir éveillé, c'est la « claque » de la consommation de *douilles*. En même temps, cela contribue aussi à le calmer, notamment face à l'excitation, de l'isoler de cet autre intrusif, autre parental, familial, mais également en soi. L'alcool semble y contribuer. Lorsqu'il reprend des consommations d'alcool au cours du suivi, il dira notamment que les consommations de Ricard lui permettent de s'endormir. Dans cette perspective, les conduites addictives permettent de se couper d'une certaine sensorialité par trop présente à travers une autre, de l'ordre du négatif, tout en l'activant, directement en accroissant sa sensibilité à l'environnement, en apportant aussi des sensations, et indirectement en venant solliciter l'environnement, ce dernier réagissant, en partie, aux comportements de Thibault. Ce sont donc bien les interactions liées à la sensorialité dans les conduites addictives qui vont permettre la constitution d'une mise en scène, propice à la symbolisation. Ceci est donc l'occasion de

revenir sur les situations de Jérémie, Lucas et Marc et développer cette dimension.

La question de la mise en scène, c'est la manière dont la sensorialité dans les conduites addictives va être à même de permettre une rencontre avec l'autre, d'assurer sa présence, dans une symbolisation primaire. En ce sens, la fonction de la conduite addictive dans la relation à l'autre semble intéressante, dans la mesure où le partage des sensations des conduites addictives, à travers le récit des sensations, ou alors le partage même des conduites, va s'opérer. Si le partage à travers le récit des sensations est ce que nous allons développer par la suite dans l'analyse de la relation thérapeutique, le partage des conduites est ce qui nous intéresse ici, car c'est l'élément que nous retrouvons pour les trois situations évoquées.

En effet, nous l'avons déjà décrit, les rapports entre Jérémie et sa famille sont accompagnés par les conduites addictives. L'objet addictif est partagé, suivant différents degrés de présence d'un autre, renvoyant à une dimension d'altérité et de différenciation. Les consommations avec le père sont celles étant directement partagées. Nous retrouvons ici une confusion des générations importante, le père faisant office de *copain* de consommation. Avec lui, c'était consommations d'alcool, de cannabis et d'amphétamine, dans une maison squattée. La violence a pu être présente dans le passé. Le père paraît ici être dans une forme de prolongement de Jérémie, sans différenciation. Les consommations partagées offrent une occasion de vécu sensoriel commun, chacun se mettant dans le même état. Néanmoins, le vécu est ici dans l'immédiateté et peine à s'inscrire dans la durée. Ils ne partagent rien d'autre que le présent des consommations, sans référence au passé commun, pourtant traumatique, ni à un avenir possible. Le vécu sensoriel reste de l'ordre de la trace, ayant vocation à se répéter (Konicheckis, 2016), à cause de l'incapacité du père à inscrire une présence suffisante permettant de le faire exister comme objet interne. La sensorialité peine ici dans sa fonction informante sur le vécu, ouvrant à une dimension réflexive et à une constitution de l'objet, étant donné que les deux vécus, de Jérémie et de l'objet, son père, sont confondus. Il est d'ailleurs intéressant de noter le fait qu'à plusieurs reprises, il ait été reproché à Jérémie d'avoir incité sa copine à la consommation, d'abord de cannabis, puis de kétamine. Si la véracité des reproches ne peut être établie, il est intéressant de noter que là aussi, la relation ne peut se faire que par l'intermédiaire du produit. Seules les sensations éphémères du produit pourraient permettre de faire exister l'objet, qui se dissiperait tout de suite après.

C'est aussi ce que nous retrouvons dans la relation de Marc avec son père. Leur relation tourne autour de ces consommations partagées. Ils ne peuvent être ensemble qu'avec l'alcool, vivant les mêmes sensations d'ivresse, de perte d'équilibre, d'engourdissement. L'objet paternel ne semble pouvoir exister qu'à condition d'être calqué sur Marc, là encore comme dans un prolongement de soi. Le récit des soirées avec son père va en ce sens, le chaos est grand, tout se mélange. La conduite addictive témoigne ici du brouillage identitaire et d'un défaut de constitution de l'objet, qui ne peut être

introjecté. Il reste transitoire, appelé sans cesse à émerger sur forme sensorielle, sans pouvoir s'inscrire. Finalement, dans les deux situations, ce qui se symbolise à travers la sensorialité des conduites addictives, c'est la nécessité de rencontrer un autre permettant d'assurer une reconnaissance du sujet, de sa fragilité, et de sa nécessité à rencontrer des limites pour être contenu, au vu de la fragilité de ses enveloppes, mises à mal par l'effraction pubertaire. Néanmoins, au lieu de reconnaître cette fragilité pour renforcer les limites au travers du cadre, les pères de Jérémie et Marc vont contribuer à cette fragilité. Car l'appel à la contenance semble pourtant bien là. C'est pour nous le sens de la remarque de Jérémie lorsqu'il revient sur l'anecdote du directeur de l'établissement qui les menace d'appeler les gendarmes. Jérémie reste sur la route, mettant ainsi le directeur en position de tenir bon, ce qui échoue. Marc lui va rechercher cela à travers la mise en place du cadenas sur la porte de la cave par le père. Là encore, l'appel aux limites échoue, car le père lui-même va dans la cave. Mais au-delà de la question des limites, qui implique la présence d'une forme de tiercéité, il nous paraît qu'il s'agit surtout ici d'une tentative de reconnaissance de la présence d'un autre, d'appel à la confirmation de la présence de l'autre, appel qui reste néanmoins sans réponse, l'autre répondant parfaitement en miroir. La symbolisation est mise en échec car l'autre ne propose ici pas assez de décalage (Roussillon, 1999).

Pour autant, ce qui se met en scène d'un besoin de présence d'un autre, pour être contenu face au chaos pulsionnel lié au pubertaire, comme précédemment évoqué, peut néanmoins rencontrer une réponse partielle. C'est ce qui nous semble être le cas par rapport aux mères de Jérémie et de Lucas. Nous l'avons vu, Jérémie ne partage pas ses consommations avec sa mère. Cette dernière désapprouve l'attitude de Jérémie. Néanmoins, son positionnement reste ambigu, dans le sens où Jérémie parvient sans trop de difficulté à lui prendre son traitement. Elle va ainsi osciller entre une position tierce, qui désapprouve, et une position incestueuse, où elle va laisser Jérémie faire et donc partager avec lui cet objet de jouissance. Ici, la symbolisation semble n'être que partielle, dans le sens où un décalage est en partie proposé avec le vécu de Jérémie, mais où l'objet ne survit pas aux conduites de Jérémie. La mère paraît démissionnaire, et ne remplit pas tous les critères permettant la constitution de l'objet. Jérémie n'est donc que partiellement reconnu dans son vécu subjectif, la mère étant elle-même que partiellement différenciée.

Dans la situation de Lucas, ce n'est plus la mère qui est ambiguë, mais le couple parental lui-même. D'un côté la mère va entretenir la position incestueuse, de l'autre le père va échouer à imposer une forme de différenciation et à faire tiers. Il va être intériorisé sous une forme imagoïque (Denis, 2001), parfois avec une dimension surmoïque tyrannique, appelant à la répression de la pulsionnalité et de l'expression subjective, plutôt qu'à leur canalisation. L'objet pour symboliser est ici dans un décalage trop grand avec le vécu, il passe à côté de sa fonction miroir. La mère elle est à l'opposé, dans le collage et la confusion, et le décalage est absent. Il se constitue alors une relation sous la forme d'une

bi-triangulation (Green, 1990), où la différenciation ne peut se faire que selon une modalité binaire, bon/mauvais. Le père de Lucas, comme la mère de Jérémie, vont saisir qu'il se passe quelque chose dans le vécu de leurs fils, que quelque chose tend à vouloir se signifier, mais peinent à en saisir la teneur. D'ailleurs, il est saisissant de voir la manière dont va réagir Jérémie aux retards de sa mère, mais aussi à ses absences lorsqu'il s'agit de reprendre rendez-vous. Elle se retrouve toujours à partir faire une course, mettre de l'argent dans le parcmètre, et au final ne pas être là au moment où le rendez-vous se termine. Jérémie paraît alors résigné, conscient de la difficulté de sa mère à être présente pour lui, malgré ses tentatives. Présence en même temps mise à mal par les conduites de Jérémie. La mère de Lucas est elle bien présente physiquement, mais en grande difficulté à pouvoir s'occuper et se préoccuper de lui. Lucas en parle comme d'une enfant, et il se retrouve dans une position parentale vis-à-vis d'elle. Elle n'arrive donc pas à constituer un objet psychique fiable. Le père l'incarne davantage, néanmoins sa rigidité en fait un objet interne parfois persécutant, et donc en partie isolé par une tentative de clivage opérée par les conduites addictives. Cependant, ce clivage est défectueux puisqu'il alimente aussi la persécution. Dans ces deux situations, la présence de l'objet, et donc la reconnaissance subjective, n'est que partielle. La symbolisation opère difficilement, même s'il semble que la valeur messagère de la conduite addictive est en partie saisie.

L'appel au tiers

Enfin, il existe, autant pour Jérémie, Lucas que pour Marc, des figures qui parviennent tant bien que mal à être présentes, à se constituer comme objet et à offrir une reconnaissance du vécu de chacun. Ces figures apparaissent alors comme des objets pour symboliser. Elles permettent, dans leur positionnement, de répondre à l'appel de ces trois adolescents. Pour Jérémie, c'est le grand-père maternel qui incarne cette position. Jérémie avait à un moment pris des médicaments à base de codéine à son grand-père, souffrant d'un début de maladie de Parkinson. Dans la foulée, il a aussi « piqué » une seringue d'adrénaline et avait voulu se l'injecter pour « voir ce que ça fait ». Son grand-père s'est rendu compte de la disparition des médicaments et de la seringue, ce dernier a alors disputé Jérémie comme jamais il n'avait connu auparavant. Au moment de raconter cet événement, Jérémie paraît alors comme un petit enfant que l'on gronde après avoir fait une bêtise. Jérémie dit s'être senti très mal en voyant la réaction de son grand-père, regrettant ses actes. Il n'a alors plus repris les médicaments ou autres à son grand-père. Là où Jérémie pouvait défier les positions d'autorité, qu'il tend à percevoir dans un rapport de force, il a ici pris le positionnement de son grand-père comme un cadre contenant. Une inquiétude du grand-père à son égard plus qu'une volonté de prise en pouvoir, comme lorsque son père le frappait.

Chez Lucas, ce sont les institutions qui semblent avoir cette fonction. C'est lui-même qui a demandé

à être placé pour s'extraire de sa famille, et il a rapidement investi l'espace thérapeutique, et de manière générale les espaces de paroles avec les professionnels. Il a aussi particulièrement investi la figure de son éducatrice, même si son positionnement a parfois pu s'apparenter à celui paternel, suscitant alors révolte de la part de Lucas et dégradation de son statut de figure de référence (Roman, 2021). Il sollicite son éducatrice pour l'accompagner vers l'autonomie, et attend d'elle une reconnaissance de son vécu, de ses difficultés, mais aussi de ses capacités, dans la position d'un adolescent qui aspire à devenir adulte mais ne l'est pas encore.

Enfin, pour Marc, des informations manquent, mais il semble que le CPE de son lycée, qui l'a accompagné au premier rendez-vous, a pu incarner cette figure en capacité de reconnaître la valeur d'appel des conduites de Marc, d'appel à avoir une présence et à reconnaître sa subjectivité.

Ces éléments viennent introduire au final la place que le thérapeute aurait vocation à prendre dans le cadre de l'accompagnement de ces adolescents, avec plus ou moins de succès en fonction des situations.

Ambiguïté de l'objet

Konicek (2009) rappelle qu'il existe des filiations sensorielles en plus de celles fantasmatisées. Les filiations sensorielles reposent sur le lien, supposant la présence effective de l'objet, dans une dimension concrète extérieure. Elles s'établissent sur la continuité, avec pour objectif d'éprouver un sentiment continu d'existence. La filiation fantasmatisée sera dans la relation d'objet avec une représentation psychique interne, et s'établissant dans la discontinuité, avec l'absence de l'objet. Les liens de filiations sensorielles sont donc nécessaires à la constitution de la filiation fantasmatisée. Il nous paraît ici que la question du lien, de sa dimension concrète, soit bien celle mise en jeu à travers les conduites addictives, dans leur dimension sensorielle, en lien avec l'autre. Plus le lien semble ténu, plus l'autre semble ne pas être présent, et donc assurer, à travers la filiation, une reconnaissance du sujet dans son vécu, et plus la sensorialité à travers les conduites addictives est mise en avant. Elle paraît en fait d'autant plus présente que l'objet n'a pu se constituer psychiquement, ouvrant alors à une fantasmatisation pleinement opérante. Les pères de Jérémie et Marc paraissent ainsi être des objets psychiques très précaires, sans cesse menacés de disparition, notamment sous le coup de l'expression pulsionnelle. Les enjeux de survivance à la destructivité (Winnicott, 1971 ; Roussillon, 1999) sont très présents chez Marc. Il évoquera son inquiétude au devenir de son père lorsqu'il finit par rompre le lien avec ce dernier, suite à un épisode de violence contre lequel il aura fini par se défendre. Les enjeux de symbolisation semblent donc de l'ordre de la symbolisation de la présence de l'objet, objet qui menace de disparaître face au débordement pulsionnel pubertaire. Cette pulsionnalité, nous la retrouvons à travers les sensations de plaisir et de

déplaisir évoquées par les adolescents rencontrés. Les sensations de plaisir vont renvoyer à la reconnaissance des nouvelles capacités liées au pubertaire, et les éprouvés de déplaisir, ou en dehors du plaisir, de l'ordre de la jouissance, vont indiquer le débordement pulsionnel et la nécessité de court-circuiter la pulsion pour éviter le débordement. Ce sont bien ces enjeux autour du plaisir et du déplaisir, de la pulsion, et de la nécessité de la présence d'un objet pour contenir, dériver, mais aussi permettre la satisfaction pulsionnelle, qui sont symbolisés par la sensorialité dans les conduites addictives. Le positionnement de l'objet va alors déterminer la reconnaissance de la valeur messagère (Roussillon, 2010) de ces conduites. Nous avons déjà abordé l'importance de la sensorialité en ce qu'elle vient mobiliser de l'archaïque de la vie psychique, à travers la constitution du soi et de l'autre. Dans certaines situations, l'objet échouera dans sa fonction symbolisante, posant d'autant plus de problèmes lorsque l'objet pour symboliser est aussi l'objet à symboliser, comme pour les objets parentaux. Nous retrouvons des objets n'offrant pas assez de décalage avec l'expérience du sujet, ou alors offrant un décalage trop important, passant à côté de la possibilité de fonction alpha, d'appréhension et de transformation de l'expérience (Bion, 1979). Dans d'autres situations, les objets ne vont que partiellement y parvenir. Dans les deux cas, le positionnement thérapeutique semble important pour permettre la reconnaissance de la potentialité symbolisante, mais aussi offrir la possibilité aux adolescents de reconnaître cette même dimension, leur conférant alors une dimension symbolisante.

L'étude de la troisième hypothèse nous a conduits à revenir sur l'importance des expériences sensorielles de plaisir et de déplaisir. Nous avons notamment repéré la place importante dans le récit des adolescents rencontrés des sensations. Ce qui nous est apparu important, c'est la richesse des expériences sensorielles dans le vécu de ces adolescents. En effet, elles se rapportent autant à des éprouvés tactiles, sonores, visuels, olfactifs qu'à ceux liés au mouvement. Les expériences de consommations, avec leurs effets, vont aussi constituer des expériences sensorielles fortes. Nous avons alors pu relever la place prépondérante des expériences cumulant différentes modalités sensorielles. Ainsi, certaines expériences vont cumuler des éprouvés tactiles, olfactifs... Les conduites addictives vont y contribuer et participer à une forme de mantèlement sensoriel. Ce mantèlement, c'est un regroupement d'informations sensorielles diverses qui permet la constitution de l'objet et plus généralement du monde extérieur. Dans ce contexte, les conduites addictives permettraient alors de contribuer à cette constitution. Or cette constitution de l'objet, c'est la fonction de la symbolisation primaire. Cette constitution de l'objet s'approche d'autant plus lorsque les expériences sensorielles sont partagées avec un autre, ce qui peut être le cas dans certaines conduites addictives. L'exploration de la dimension sonore, visuelle ou encore tactile de l'expérience avec un autre, permet de constituer cet autre comme objet, mais vient également explorer la dimension

généralisée de soi et de l'autre. En effet, l'objet constitué par le rassemblement sensoriel est aussi potentiellement un objet pubertaire, intégrant une différenciation portée par ses qualités sensorielles. Dans ce contexte, les conduites addictives chez les adolescents rencontrés vont tendre vers deux issues. Cela peut être une tentative de rassemblement sensoriel et donc de constitution d'un objet pubertaire, comme décrit précédemment. Dans ce cas, le rassemblement des expériences sensorielles dans les conduites addictives va permettre une forme de symbolisation primaire. Mais les conduites addictives peuvent aussi contribuer à l'inverse à une forme de démantèlement. Face à une recrudescence d'expériences sensorielles, notamment pubertaire, menaçant d'effraction, les consommations viennent alors susciter un vide de sensation. L'objet ne peut advenir, il est comme dissout, et ne menace plus, de surcroît dans sa dimension généralisée. Au-delà de cette opposition, les conduites addictives permettent aussi d'opérer une forme de modulation des expériences, entre mantèlement et démantèlement, en fonction des capacités de contenance du sujet et du vécu d'effraction.

4.2.4. Étude de l'hypothèse n°4

Pour les adolescents présentant une fixation à l'archaïque ou au plaisir infantile dans les conduites addictives, la rencontre thérapeutique va permettre la constitution d'une nouvelle scène conduisant à la symbolisation du plaisir génital.

Nous l'avons vu, les enjeux relationnels sont importants avec les adolescents rencontrés. De la qualité de cette rencontre va notamment être déterminée la capacité du psychologue à devenir un objet pour symboliser en se positionnant dans le transfert. La prise en compte des dimensions archaïques et infantiles de la relation, pour conduire à une ouverture sur l'élaboration du pubertaire, va être importante.

4.2.4.1. Éléments archaïques et relation thérapeutique

Des éléments archaïques, nous en retrouvons notamment avec Thibault. À plusieurs reprises, la prise en compte des besoins du corps va être un sujet des entretiens, avec une attention et parfois des actes en ce sens. Dans ces éléments archaïques, la sensorialité est particulièrement mise en avant, autour des sensations de faim, de soif, mais aussi de chaud, ou encore avec le bruit. Ainsi, il est arrivé à plusieurs reprises que lors d'entretiens, Thibault fasse part de ses douleurs à la tête et à la gorge,

ainsi que des manques dans son alimentation. Nous avons déjà évoqué les échanges à ce sujet. Mais il est aussi arrivé que je propose à Thibault alors un verre d'eau. Il en viendra à boire de l'eau à chaque occasion. Il accepte parfois d'emblée, parfois refuse, puis se ravise quelques minutes plus tard. Passé un certain temps dans le suivi, il finira, après ma proposition de boire de l'eau, par se lever et se servir au robinet dans la pièce à côté du bureau. Il dira alors pouvoir « y arriver tout seul ». Lors d'un entretien, nous nous retrouvons au début de l'hiver dans le bureau, avec les rayons du soleil traversant les fenêtres, et un silence inhabituel. Là où d'ordinaire Thibault vit plutôt mal les silences, il semble ici être plus serein. Il finit par souligner l'aspect agréable du soleil. Dans cette atmosphère où je me sens relativement détendu, j'évoque aussi le calme du silence, ce qu'il confirmera, en ajoutant apprécier un léger bruit de fond, celui de l'eau dans le radiateur, faisant penser au bruit d'une fontaine. Après le réconfort de la chaleur, c'est celui de la fraîcheur qu'il va évoquer l'été suivant. Lorsqu'il évoquera sa fatigue, notamment liée à sa difficulté à dormir à cause de la chaleur, je lui renvoie que c'est un temps à faire une sieste, et je lui demande s'il souhaite que j'allume le ventilateur du bureau. Il apprécie l'idée du ventilateur, et se lève lui-même pour aller l'allumer. Il enchaîne alors en évoquant que ce serait bien d'être dans un hamac. À travers ces deux entretiens à six mois d'intervalle, nous retrouvons le chaud, le froid, ainsi que le bercement, par le mouvement, mais aussi le son. Nous entendons la constitution ici d'un plaisir, au plus près du corps, de la satisfaction des besoins du corps, plaisir rendu possible dans le partage (Roussillon, 2001 ; 2004), et la contribution de chacun dans sa réalisation. L'ambiance qui s'en dégage, apaisée, permet d'apprécier le temps passé ensemble. Dans ces moments, le temps passe sans s'en rendre compte, visiblement pour lui comme pour moi, alors qu'à bien d'autres entretiens, je me retrouve en difficulté, et lui semble-t-il tout autant, regardant l'heure et posant des questions sur le temps qu'il reste avant la fin. C'est ici le partage sensoriel (Durmanova, 2010) qui semble permettre la constitution d'un plaisir à être avec l'autre, plaisir ordinairement mis à mal dans le vécu et le quotidien de Thibault. Il se construit ainsi une trame de fond, permettant la constitution d'un objet, le thérapeute, qui va progressivement être introjecté, et dont les qualités vont être questionnées par Thibault. Néanmoins dans cette dimension archaïque, c'est d'abord l'existence de l'objet qui compte, avec une forme d'indifférenciation dans la relation. C'est peut-être ce qui se jouait aussi dans la prise en compte du corps, et du fait que Thibault me parle de ses problèmes somatiques. Je me retrouvais alors davantage convoqué à une position d'infirmier ou de médecin, plutôt que de psychologue. Cette situation a suscité chez moi un double mouvement. D'une part, la satisfaction de voir le lien investi, d'y trouver une forme de reconnaissance, d'autant plus que les absences et attaques du lien sont nombreuses dans le travail en addictologie. D'autre part, un sentiment d'impuissance, d'incapacité à initier du changement, à pouvoir aider Thibault à aller mieux, à être parfois en grande difficulté lors des entretiens, avec une envie de remplir par de la parole, envie de remplir renforcée par l'angoisse que suscitent les silences chez Thibault. Une relation forte

s'est constituée, réciproquement, avec l'impression pour chacun de ne pas être en mesure de pouvoir identifier ce que l'autre pourrait apporter de nouveauté dans la relation. C'est comme si cette relation en était venue à se figer, dans une répétition, l'immobilisme assurant un confort rassurant, mais confrontant aussi à une dimension mortifère. Puisque Thibault avait réussi à nouer ce genre de relation, il ne voulait plus la lâcher et craignait tout ce qui pouvait la menacer. Toute la difficulté est alors de prendre en compte cette sensorialité, et de la rendre constructive (Konicheckis, 2016), permettant la constitution d'une différenciation progressive, plutôt qu'un enfermement dans la répétition de l'identique (de M'Uzan, 1970).

La question de l'indifférenciation est bien plus saisissable dans la relation avec Lucas. Lors des premiers rendez-vous, il me disait ne rien avoir à cacher, pouvoir tout dire, et souhaitait d'ailleurs inviter son éducatrice aux entretiens, afin qu'elle soit au courant de tout. Ceci suscita chez moi le sentiment d'un malaise diffus. D'un côté, je ne pouvais qu'apprécier l'investissement que Lucas pouvait témoigner vis-à-vis de la psychothérapie. Toujours à l'heure, s'excusant à l'avance lorsqu'il en est venu à annuler quelques rares rendez-vous, semblant à l'aise pour parler de lui et de ses ressentis. De l'autre, je pouvais avoir l'impression d'être trop rapidement absorbé dans son monde interne, de devenir trop rapidement son confident, d'être un intrus, comme s'il avait invité un étranger à venir chez lui sans prendre le temps de le connaître, pris dans un transfert massif. Ceci suscitait en moi une réticence à poursuivre certaines conversations, comme pour essayer de maintenir tant bien que mal une frontière. Cette difficulté de différenciation s'était d'ailleurs manifestée très concrètement dès le début du suivi. Lors du quatrième entretien, Lucas m'évoque ses interrogations, après m'avoir longuement parlé de ses consommations de cannabis. Il me dit alors qu'il devrait rencontrer un psychologue. Je le regarde avec stupéfaction, lui expliquant que j'en suis un et que c'est d'ailleurs bien pour cela que nous nous sommes rencontrés. Le malaise est évident chez lui, néanmoins cet épisode semble avoir permis une première définition des espaces. C'est dans cette lignée que nous pouvons aussi entendre une exclamation que je lui ai dite lorsqu'il m'a parlé pour la première fois du fait qu'il pouvait donner du cannabis à sa mère : « vous êtes le dealleur de votre mère ». Cette phrase l'a surpris, et semble en même temps avoir suscité une réflexion chez lui. Dans l'après coup, cette exclamation peut être perçue comme une tentative de clarifier les positions de chacun, avec force, afin de sortir de l'indifférenciation et de la confusion. Dire qu'il est le dealleur de sa mère, c'est inviter à opter pour un positionnement, soit dealleur, soit fils, mais pas les deux.

Cette question de l'indifférenciation est aussi celle qui paraît être présente, quoique de manière un peu paradoxale, chez Camille. En effet, d'un côté, ma place de psychologue a clairement été convoquée par lui. C'est lui qui a demandé à rencontrer un psychologue. De l'autre, la difficulté, me concernant, à alimenter les échanges, au vu de la pauvreté de ses réponses, son aspect éteint, ne pouvait que laisser un sentiment d'étrangeté en moi après chaque entretien. Il en ressortait un vécu

de brouillage de la pensée, comme si cette dernière s'était effacée, au profit d'un vécu plus corporel. Peut-être est-ce là l'effet d'un processus de démentalisation, d'effacement de la représentation de mot, au profit de la représentation de chose (Roussillon, 2001), en miroir. Dès lors, mettre des mots sur mon vécu contre transférentiel s'avérait aussi compliqué que nécessaire. Chacun des entretiens conduisait à un débriefing avec mes collègues, ce qui n'était pas le cas avec tous les autres patients. C'est comme si je ressentais le besoin de m'immerger dans le langage, après une séance où, au vu du peu de mots, c'est l'infra verbal qui dominait. Ce vécu, plus sensoriel que verbal, laissait néanmoins un vide de représentation, qui aurait permis aussi d'opérer une forme de différenciation. Je me retrouvais à partager l'état chaotique de Camille, semblable aux vécus premiers (Ciccone et Lhopital, 1991). Me sentant moi-même en difficulté à préserver ma pensée, notamment dans sa continuité, j'ai essayé d'utiliser mes propres ressentis pour tenter de penser la relation avec Camille et son vécu. Les quelques mois de suivi ont surtout été l'occasion d'un déploiement de ces éléments dans l'espace transféro-contre transférentiel, et la mise au travail de ces éléments à travers un processus de différenciation aurait été un objectif à terme.

Cette nécessité de travailler à partir du vécu contre transférentiel, à l'instar du travail avec les problématiques narcissiques identitaires (Roussillon, 1999), a aussi été essentielle avec Jérémie. Nous avons déjà évoqué l'importance des sensations mises en avant, avec un récit, même si animé, au final factuel, brut mais en difficulté d'expression subjective. Régulièrement, je ressentais le vécu d'urgence, du risque d'effondrement, de la nécessité pour Jérémie d'assurer sa survie psychique. Ceci me conduisait à essayer de lutter contre ma propre crainte d'un effondrement imminent, et là encore d'échanger après chaque entretien avec mes collègues, et notamment celui qui l'avait déjà rencontré. Ce vécu de détresse quant à son sentiment d'existence psychique, fugace chez moi, était par contre semble-t-il le quotidien de Jérémie. Le temps de l'entretien, nous en venions tous deux à partager ce vécu, avec le risque que je me retrouve aussi dépossédé que lui, dans l'incapacité de remédier à cela, avec un fort vécu d'impuissance. Si avec Camille les mots faisaient défaut, pour Jérémie ils étaient bien là, mais dans une dimension brute. Comme si le mot lui-même comptait davantage dans sa dimension analogique que digitale, qu'il était davantage présent dans sa dimension sensorielle que symbolique. Néanmoins, d'autres éléments ont pu se déployer, notamment dans la capacité de Jérémie à m'interpeller et à formuler des demandes, au-delà d'être spectateur de son désarroi.

4.2.4.2. Éléments infantiles et relation thérapeutique

Les aléas du thérapeute

Jérémie semble avoir cherché à plusieurs reprises un positionnement du psychologue, sans que la relation ne puisse réellement aboutir à un décalage dans le transfert vis-à-vis des objets parentaux infantiles et archaïques. Il a ainsi pu exprimer après quelques rendez-vous son souhait d'aller en « désintox pour 2 semaines ». Ceci face au constat de son incapacité à contrôler ses consommations, aux douleurs associées, mais aussi sa difficulté à apporter autre chose à sa copine d'alors qu'une figure de drogué. Or à ce moment, Jérémie rentre d'un séjour de deux semaines chez son père, où cette fois-ci il n'a pas consommé. Il est intéressant de voir la manière dont le psychologue est ici saisi à la place de ce père, d'ordinaire si défaillant, et en même temps idéalisé, et apparaissant alors dans une dimension idéale. En fait, c'est comme si les éléments étaient réunis pour qu'à un moment ou un autre, cette figure idéale puisse choir, avec le risque alors de rejet de l'objet. En effet, lorsque Jérémie demande à aller en « désintox », nous entendons le risque, si nous échouons à donner suite à sa demande, à apparaître comme incapables de l'aider, et donc à être rejetés. En même temps, il apparaissait clairement que sa demande d'aide en allant en « désintox » ne pouvait être concluante. En premier lieu, la réalité institutionnelle fait que les profils comme Jérémie sont incompatibles avec l'organisation des soins. Il est trop jeune pour une hospitalisation pour sevrage en service d'addictologie, et trop addict pour les services de pédopsychiatrie, reprenant une problématique d'organisation des soins au niveau national (Haza et Bernaud, 2021). En outre, l'autre enjeu est celui de ce qu'il attend de cette « désintox » et dans quelle mesure il pourrait s'y conformer, avec le cadre inhérent, et avec l'illusion que c'est le sevrage physique avec le produit qui lui permettra de sortir de l'addiction. Il demandait au psychologue de le soutenir dans une démarche dont le psychologue lui-même considérait que cela n'allait pouvoir aboutir. Néanmoins, nous avons pris le parti d'essayer de soutenir Jérémie dans sa demande. Il a reparlé de cette demande d'hospitalisation à plusieurs reprises. Comme prévu, les services d'addictologie et de pédopsychiatrie ont refusé sa demande, chacun se renvoyant la balle. Au bout de quelques semaines, un jour, Jérémie a avalé de nombreux médicaments trouvés dans la pharmacie de la maison. Il a alors été hospitalisé en pédopsychiatrie pour tentative de suicide, avant de demander à sortir au bout de 4 jours contre avis médical, ne supportant plus le cadre de l'hospitalisation et ses contraintes. Il nous semble qu'alors nous avons été pris dans la répétition du positionnement parental, entre idéalisation du père et impuissance de la mère, nous menant à la position d'une impossibilité à répondre à ses demandes et à pouvoir les satisfaire. Nous ne pouvions qu'assister impuissants à la répétition de ses conduites, contribuant elles-mêmes à la mise en échec des demandes d'aide qu'il pouvait formuler. Peu après, avant l'été, Jérémie cessera de venir aux

rendez-vous, ne répondant pas aux messages laissés. À la fin de l'été, il rappellera, disant vouloir reprendre rendez-vous car il a « quelque chose d'important à [me] dire ». Lorsque nous nous revoyons en entretien, il voulait me dire qu'il avait diminué ses consommations de cannabis en douilles, mais qu'il prenait aussi des médicaments opioïdes qu'il volait à la mère d'une copine. Il demandera également à rencontrer un médecin. C'est lors de l'entretien suivant qu'il reviendra sur son été passé chez son père, avec les consommations partagées avec lui. L'entretien suivant sera annulé, car il sera alors chez son père. Lors du nouvel entretien programmé, Jérémie reviendra sur son récent séjour chez son père. Il dira avoir appris que la copine de son père, âgée de trois ans de plus que lui, était enceinte, et qu'il allait donc avoir une petite sœur. Il dit que son père et sa copine ont alors arrêté les consommations de produits, et il reparle de l'été avec son père et du plaisir qu'il a pris dans ces mêmes consommations. Il ne reviendra pas au rendez-vous suivant et ne donnera pas de nouvelles suite aux messages laissés. Il nous semble que nous ayons été pris ici dans la difficulté de Jérémie à pouvoir s'extraire d'une position de répétition de mise en échec du lien, faute pour l'objet de pouvoir apparaître comme suffisamment contenant. Il préserve une relation à un plaisir incestueux, d'où le tiers se trouve écarté car castrateur, comme l'hôpital, et régulièrement convoqué tout en étant alors dégradé, car incapable de résister aux attaques. Le fonctionnement de Jérémie apparaît donc paradoxal. Il semble en recherche d'une relation et d'un espace où déposer son vécu qui tend à le submerger. En même temps, il semble se défendre contre cette relation, qui deviendra menaçante à cause du risque de perte qu'elle ferait alors courir. Il l'investit donc suivant un mode limite, alternant entre immédiateté et urgence d'un soutien et d'un espace de décharge, et évitement et absence.

Ce fonctionnement va susciter chez moi un sentiment d'impuissance, renforcé par l'importance de sa problématique à de multiples niveaux, psychique, social, éducatif, familial, judiciaire, ou encore addictologie. Je n'aurai de cesse d'être inquiet pour lui, et en même temps de me sentir en incapacité de penser ma pratique avec lui au-delà d'un accueil d'une forme d'urgence psychique, appelant à la présence d'un autre pour déposer son vécu, sa détresse et son désespoir. La difficulté pour Jérémie à exprimer ses affects et à déployer une temporalité au-delà de l'immédiateté a contribué au sentiment de détresse que j'ai moi-même pu ressentir face à sa situation. Ceci a aussi été renforcé par l'inadéquation des dispositifs de soins avec son profil. S'il m'apparaissait pertinent d'écouter ses demandes et de les accompagner, il m'était néanmoins parfois difficile d'admettre que les diverses institutions ne puissent accepter d'accueillir et accompagner elles-mêmes cet adolescent. Ceci car il se trouve dans une situation trop complexe, trop en dehors des cases du soin, trop hors cadre, là où justement il avait besoin d'un cadre sur mesure, suffisamment souple pour tolérer ses manquements, et suffisamment solide pour continuer à le contenir et le soutenir. Au final, l'issue de la situation de Jérémie laissera en moi en partie une impression d'échec thérapeutique, mais aussi et surtout un sentiment d'amertume. Il m'a semblé que les dispositifs de soin psychiatriques s'adressaient d'abord

aux adolescents dans la « norme », pas trop en « marge ». Ceci à pu me conduire à vouloir moi aussi m'inscrire en marge des institutions, dans les pas de Jérémie.

Une rencontre possible ?

Nous retrouvons pour Thibault une trajectoire en partie inverse. Assez rapidement après le début du suivi, Thibault va commencer à construire l'objet thérapeute. Lors d'un entretien, évoquant sa pratique des jeux vidéo, il dira estimer que je ne joue pas aux jeux vidéo. Lorsque je lui demande ce qui lui fait penser ça, il me répond que je travaille, je dois avoir beaucoup de choses à faire, y compris le soir après le travail, où je dois penser à mes patients. Lorsque je souligne l'opposition qu'il formule entre ceux qui travaillent et ceux qui jouent aux jeux vidéo, il se met alors à pleurer, et dit ne pas savoir pourquoi. J'en viens à évoquer un lien possible avec mes propos, et il répond « je ne sais pas ». Puis il enchaîne en disant qu'il ne pense effectivement qu'à jouer aux jeux vidéo, qu'il a perdu du poids, qu'il a des problèmes de santé, qu'il est tout blanc à force de rester enfermé, et finit par pleurer de nouveau. Je lui évoque le fait qu'une bonne partie des joueurs de jeux vidéo travaillent, pensant à une étude que je venais de lire sur l'âge moyen des joueurs, entre 30 et 35 ans. Il est alors étonné, pensant que c'était plutôt 15-20 ans. Il se demande comment font ceux de 35 ans, puis émet l'hypothèse qu'ils puissent jouer quand ils sont en arrêt maladie, avec les enfants. Il se reprend et corrige ses propos en parlant de congés pour les enfants à la naissance. Ils doivent jouer à ce moment selon lui. Nous pouvons alors saisir la manière dont Thibault signifie l'absence des parents auprès de leur enfant, préférant jouer aux jeux vidéo plutôt que de s'occuper d'eux, peut-être justement car ils sont malades. Ceci pourra trouver un écho bien ultérieur, lorsqu'au détour d'un entretien Thibault évoquera avoir découvert qu'il se serait passé quelque chose à sa naissance concernant son père. Il reste évasif sur le sujet, mais évoque tout de même le fait que son père n'ait jamais été vraiment à l'aise avec lui en tant que père. Dans le cadre thérapeutique, le psychologue devient alors celui qui est présent, et pense à Thibault (à ses patients), en décalage du père de Thibault. En outre, il se dégage l'impossibilité pour Thibault d'accéder à une position adulte, qui travaille, puisqu'il joue aux jeux vidéo. Nous pouvons ici nous interroger dans quelle mesure Thibault serait assez bien, et pas trop pathétique, pour mériter l'intérêt. Il en viendra d'ailleurs lors d'un autre entretien à interroger le contexte de l'institution. Il s'interroge sur les motifs de venue, ainsi que l'âge des patients. Il me demande ainsi s'il y a des gens malades, comme avec un cancer. Puis il se demande s'il n'est pas le plus jeune. Au moment de reprendre rendez-vous à la fin de l'entretien, il verra la nouvelle version de ma carte de visite, et demandera à en prendre une et se servira. Nous observons alors un double motif. Le premier, c'est d'interroger s'il est assez bien pour mériter de l'attention, être investi. Le second, en lien, est qu'il ne pourrait partager, avec la question de la rivalité. Le psychologue ne peut

que penser à ses patients et travailler, personne d'autre n'existe. De plus, il ne peut pas y avoir d'autres « jeunes ». À ce sujet, lorsque je lui dis que ce n'est pas le cas, car nous recevons à partir de 12 ans, il demande d'ailleurs s'il y en a beaucoup d'autres, puis se ravise en disant que c'est indiscret. Comme s'il préférerait ne pas connaître la réponse, en pouvant continuer à imaginer qu'il puisse être mon seul « enfant », dans une position parentale idéalisée (Gutton, 1991).

Quelques mois plus tard, Thibault manquera un rendez-vous. C'est la première fois depuis un an de suivi. Il dit alors, lorsque nous nous revoyons après que je l'ai rappelé, qu'il n'avait plus le carton sur lequel était noté le rendez-vous. Il dit avoir laissé des messages, mais je n'ai rien reçu, et dit aussi qu'il aurait pu m'appeler, mais ne l'a pas fait, il dit que c'est différent, d'appeler. Il reste ainsi dans une position de passivité infantile, attendant un positionnement de l'objet. En fait, s'il n'avait plus le carton de rendez-vous, c'est qu'il l'a utilisé pour fumer des joints¹⁹. C'est comme si, ayant acté ma présence, et supposé qu'elle serait plutôt bienveillante, il en venait alors à la tester. Ce test, ce serait celui de ce qu'il peut se permettre de faire ou non, dans quelle mesure il peut être acteur ou non. Est-ce que je vais survivre s'il manque les rendez-vous, et à ce que j'aurais pu prendre pour une provocation, à savoir fumer le carton de rendez-vous du psychologue en centre d'addictologie. Le comble ! Néanmoins, ce fait n'a pas été présenté par Thibault comme une provocation, il l'a évoqué comme un fait, sans émotion particulière. Nous pouvons alors nous interroger dans quelle mesure, en présentant l'élément de manière désaffectivée (Mc Dougall, 1989), ceci ne serait pas le témoin d'une forme d'étouffement pulsionnel, pour éviter le débordement d'un mouvement agressif. À travers le fait d'avoir utilisé le carton de rendez-vous pour fumer, nous pouvons interroger une forme de tentative d'incorporation de moi-même. Nous pouvons aussi questionner une dimension plus œdipienne, d'accession à une forme de plaisir et de rapproché sensoriel. Nous retrouvons là aussi la question des limites, dedans/dehors, soi/autre. Cette contenance, nous l'observons au fur et à mesure du suivi et du fait que Thibault s'autorise de plus en plus à négocier avec le cadre. Il en viendra ainsi à demander à plusieurs reprises s'il n'est pas possible d'avancer l'heure des rendez-vous, qui sont programmés à heure fixe toutes les deux semaines. Il dit qu'il essaye de ne pas fumer avant de venir au rendez-vous, mais que cela est difficile de tenir pour lui. Les rendez-vous étant à 15h, et Thibault se levant généralement à 14h, je lui renvoie que c'est l'opportunité d'avoir quelque temps avec moins d'effets du produit, et que cela peut être intéressant de le découvrir sous cet angle. J'ajoute en outre que nous avons convenu ensemble de cet horaire, et que nous ne pouvons pas le changer au gré des envies et circonstances, notamment car il m'engage aussi. Ceci sera valable lorsqu'à plusieurs reprises, il demandera à écourter le suivi, notamment car il doit aller voir un « copain », c'est-à-dire son dealer. Là encore, je lui préciserai l'importance de ne pas déroger à notre règle commune. À une occasion,

¹⁹ C'est l'usage du *toncar*, qui sert de substitut au filtre, permettant de donner une structure et une tenue au joint sans gâcher de cannabis

je lui précise que je ne peux l'empêcher de partir, mais que quoi qu'il arrive, je resterai à ma place car je me suis engagé à lui accorder ce temps. Il dira alors préférer rester pour ne pas me laisser seul. Mes réponses formulées à plusieurs occasions susciteront chez lui la plupart du temps mécontentement en même temps qu'acceptation. Ceci permettra néanmoins de conforter l'importance du cadre et de sa tenue, notamment suite à la demande de rencontre du père et la menace que cela a représentée pour Thibault, avec toute sa dimension œdipienne déjà précédemment évoquée. Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure ces « attaques » pouvaient aussi, outre le fait de s'assurer de la résistance à la destructivité (Winnicott, 1971), être une manière d'attaquer l'objet de dépendance, cette dépendance pouvant parfois être difficilement supportable, et ce d'autant plus à cause de son importance et son exclusivité.

Il semble alors que s'appuyer sur le cadre est ce qui a permis à Thibault d'être contenu. De pouvoir s'exprimer et exprimer sa pulsionnalité, sans qu'elle ne le menace. Il s'agira bien avec Thibault d'être souple dans le détail pour être ferme sur l'essentiel, pour reprendre la formule de Pirlot (2003). Nous saisissons ici l'importance des enjeux infantiles, notamment dans le rapport à l'autre et à la consommation. D'un côté, la relation s'ancre dans une dualité fortement investie. Thibault semble être en demande d'exclusivité, écartant progressivement le tiers. Ceci imposera un rappel du cadre, d'autant plus qu'au cours du suivi, le médecin de Thibault en viendra à quitter le centre. Cette figure, identifiée du côté du tiers, Thibault l'appelant par son nom de famille, alors qu'il m'appelle par mon prénom, laissera un vide et ne sera pas remplacée, mettant fin à un suivi bi-focal (Jeammet et Corcos, 2001). Dans le réel, le poste restant vacant un an, comme psychiquement pour Thibault, puisqu'il refusera de rencontrer la nouvelle médecin. Cette exclusivité, nous la retrouvons avec en parallèle l'importance des conduites addictives, et la manière dont la recherche de la consommation viendra mettre à mal la relation. Dans une volonté de ne pas accepter la castration, Thibault va chercher à satisfaire son plaisir dans la consommation. Il s'agit pour Thibault de ne pas renoncer à ce plaisir infantile, celui de la consommation, mais aussi celui de la relation avec le thérapeute, le partage impliquant la perte et l'effondrement. Néanmoins, l'importance du cadre autorisera en partie, seulement, l'expression de sa pulsionnalité pour Thibault. Il pourra alors apparaître comme acteur, dans un mouvement empreint de pubertaire. Nous précisons en partie seulement, car nous saisissons tout le travail restant encore à effectuer dans la relation thérapeutique avec Thibault au moment où ce dernier mit fin au suivi. À ce sujet, un épisode pourrait avoir été fondamental, c'est celui où Thibault s'est fait voler son vélo. Peu avant l'entretien où cela s'est produit, sa mère m'a contacté pour demander à me rencontrer. Lorsque je lui parle de cela au début de l'entretien, Thibault me fait part de sa surprise, sans pour autant manifester d'agressivité franche, comme évoqué précédemment. Il s'interroge, demande pourquoi elle veut me rencontrer. Je lui explique qu'elle seule pourrait le dire. Lorsque je lui dis que je ne peux la rencontrer que dans la mesure où il donne son accord, il dit alors

refuser la rencontre. Ces échanges suscitent progressivement une forme d'agacement chez Thibault, et il finira par dire qu'il en a « marre » à la fin de l'entretien, souhaitant partir. Ceci correspond à la fin du temps de l'entretien. Quelques minutes après, il revient à mon bureau pour me dire qu'on lui avait volé son vélo. Il l'avait laissé dans le sas d'entrée du centre, visiblement non attaché, et quelqu'un lui a pris. Il dit qu'il est sûr que c'est la personne qui était en rendez-vous dans le bureau d'à côté. Il avait croisé cette personne au moment d'entrée dans mon bureau au début du rendez-vous. Il me demande son nom et je lui dis que je ne peux pas lui donner, et l'invite à porter plainte au commissariat. Il me répond alors que ça ne sert à rien et part très énervé. Le confinement lié à l'épidémie de Covid 19 est déclaré la semaine suivante. Les appels téléphoniques seront brefs durant le confinement, Thibault évoquant le fait de ne pas être à l'aise par téléphone. L'entretien au retour du confinement sera le dernier. Ceci laissera chez moi un sentiment d'inachevé, et un vécu d'échec thérapeutique. Le fait d'accorder une place importante à Thibault dans ce travail de thèse témoigne de la nécessité pour moi d'élaborer cette situation, prise d'abord dans la sensorialité, le vide, l'agir, et en manque de symbolisation secondaire me concernant. Pour autant, malgré ce sentiment d'échec, un point paraît néanmoins intéressant. Lors d'un entretien à la fin du suivi, Thibault reviendra sur un échange avec son père. Lors de cet entretien, il semble plutôt présent, dynamique, et dit ne pas avoir fumé avant de venir. Il dit que son père lui a dit juste avant de venir au rendez-vous qu'il ne pourrait pas être comme ça toute sa vie. Thibault dit que ces paroles l'ont fait réfléchir. Il est intéressant de noter que son père a alors permis une ouverture sur un autre horizon possible et sur le changement. Il a induit la différenciation, sans que cela ne soit le sujet de l'agressivité. Au contraire cela sera source de réflexion. C'est d'ailleurs lors de cet entretien qu'il reviendra sur les rapports particuliers de son père vis-à-vis de lui enfant, ou encore le fait d'arrêter de fumer s'il avait une copine. Nous entendons alors la mise en place d'une temporalité avec un passé, un présent et un futur.

La manière dont le psychologue va être pris dans des enjeux œdipiens se retrouve aussi avec Lucas, dans le cadre de sa relation avec son éducatrice, mais avec une issue partiellement plus favorable. En effet, nous en sommes venus à avoir à plusieurs reprises des temps d'échanges avec Lucas et son éducatrice. Ceci semble avoir été l'espace d'une mise en scène œdipienne, Lucas se retrouvant entre le positionnement du côté de la loi et des attentes de l'éducatrice, et une forme de compréhension, me gardant aussi bien de devenir le mauvais objet, quant à ses consommations de cannabis. Je me suis retrouvé dans un premier temps dans une répétition de la relation à la mère, dans le prolongement de la confusion évoquée précédemment. Cette confusion renvoyait à une forme d'indifférenciation, mais comporte aussi une dimension infantile, dans la mesure où ceci permettait à Lucas de conserver son plaisir sans entrave, répétant cette conduite et prenant d'ailleurs soin de souligner cette répétition et son incapacité à en sortir. Quelle allait être ma position face à cette exposition de pratique assimilable à une forme de masturbation, à cause de la manière dont il pouvait

la présenter, c'est-à-dire répétitive, coupable, et avec une dimension sexualisée certaine. Lorsque je lui ai dit qu'il était le dealeur de sa mère, j'ai invité à opter pour un positionnement, soit dealeur, soit fils, mais pas les deux. Mes propos semblent avoir marqué Lucas, et il évoquera à plusieurs reprises la difficulté qu'il a pu éprouver face aux demandes de sa mère, mais aussi sa fierté lorsqu'il réussissait à lui dire non, malgré son insistance. Il me dira également lors d'un entretien, après avoir évoqué la présence de fantasmes sexuels chez lui, qu'il préférerait les garder pour lui, que cela était trop intime. La castration était inévitable, mais aussi nécessaire, le renoncement à un plaisir immédiat et sans limites pouvant être souhaitable. L'objet, présent, a aussi vu sa qualité s'affirmer, permettant au passage l'affirmation subjective de Lucas.

La position passive face à la répétition nous renvoie aussi à la situation de Marc. N'ayant cessé de répondre des « je ne sais pas » à la plupart de mes interventions, il se présente d'une grande passivité. Passivité face aux consommations, face auxquelles il n'a pas vraiment exprimé de désir franc de changement, si ce n'est une vague régulation, tout du moins dans un premier temps. Mais aussi passivité dans la relation. Ce qui frappe en premier lieu, c'est la passivité dans la relation au père, doublée d'une forte répression des mouvements pulsionnels. Mais nous retrouvons également ces éléments, atténués, dans la relation au psychologue. En effet, outre les « je ne sais pas », la première rencontre avec Marc est évocatrice. Lorsque Marc a débuté sa prise en charge au centre, il a d'abord rencontré une collègue infirmière avant de me rencontrer. Parallèlement à l'orientation vers un psychologue, nous avons envisagé aussi une orientation médicale. Ainsi, lorsque je vois Marc pour la première fois dans la salle d'attente, je lui demande son nom et lui explique alors que nous avons rendez-vous. Il semble confus, bafouille, et me dit qu'il pensait avoir rendez-vous avec le médecin, mais qu'en même temps il a oublié le papier sur lequel il avait noté les informations concernant le rendez-vous. À la fin de ce rendez-vous, je lui demande si cela lui convient que nous nous voyions en entretien et il accepte. Je lui propose un nouveau rendez-vous, qu'il accepte. Il semble très conciliant, peu à même d'aller à l'encontre de quelqu'un, suivant le courant, et je ne sais donc que penser de cet accord pour un nouveau rendez-vous et de la conviction qu'il pouvait y mettre. Marc sera absent au rendez-vous suivant. Il cessera peu après de venir au centre, et ce durant une année. Nous pouvons y voir ici la répétition d'une modalité relationnelle de fuite, comme il parlera plus tard de la rencontre avec la jeune femme du café, mais finalement aussi comme avec son père. Avec la jeune femme, il fuit le plaisir possible. Avec son père, plutôt la dimension agressive. Il pourrait avoir mis en jeu les deux en fuyant notre rendez-vous, avec en tout cas l'impossibilité de s'affirmer dans une position subjective et de confronter l'autre à son désir propre à lui. Il n'a pu aller à l'encontre du désir de l'autre, et s'y est soustrait passivement.

Les enjeux de l'articulation des éléments infantiles et pubertaires dans la relation thérapeutique sont également ceux que nous allons analyser avec la situation de Jennifer. Il va en

ressortir des similitudes, mais aussi des différences avec la situation de Thibault. Dès le début, Jennifer va investir le suivi, et interroger ce qu'elle devrait y faire ou non. Si ma présence semble relativement acquise, nous retrouvons, comme pour Thibault, la question de la qualité de ma présence. Ainsi, dans les premiers temps du suivi, Jennifer se demande ce qu'elle peut dire ou non dans les entretiens. L'idée sous-jacente, pour elle, est qu'elle devrait y dire quelque chose, et qu'elle se doit d'y arriver, que si elle n'arrive pas à parler alors elle est décevante, dans des enjeux œdipiens. Dans ce contexte, la consommation de cannabis va apparaître comme un plaisir infantile, coupable, qu'elle n'a de cesse de vouloir chasser. Chaque entretien ou presque est l'occasion pour elle de réaffirmer que cette fois-ci, c'est la bonne, elle arrête, pour à chaque fois évoquer le fait qu'elle ait consommé. Le risque est grand alors pour elle de passer pour une mauvaise fille, qui mériterait d'être rejetée, comme avec son entourage. Nous pouvons penser que faute de désapprobation quant à la poursuite de ses consommations, elle en est venue à supposer une certaine contenance du cadre, dans la mesure où ce dernier s'applique aux deux, et se trouve dénué d'enjeux de pouvoir. En somme, je serais une figure bienveillante. Elle en vient donc à aborder au bout d'un moment les sujets qui la préoccupaient de longue date, à savoir ses agressions sexuelles, son beau-père, et le positionnement ambigu de sa mère. Elle en viendra dans la foulée à exprimer une certaine agressivité en entretien, chose jamais vue alors. À la suite de ces deux entretiens, où Jennifer montre une autre partie d'elle-même et de sa famille, que nous pourrions qualifier de plus sombre, plus en souffrance, elle va demander à ce que je lui fasse un retour sur ce que je pense de sa situation et son évolution. Nous convenons de revenir là-dessus au prochain entretien, qu'elle ratera. Elle enverra un sms peu après pour s'excuser et reprendre rendez-vous. Lorsque nous nous revoyons, elle dira que son excuse est « bidon », mais qu'elle a marqué le rendez-vous sur le mauvais planning, d'où l'absence. Elle dira aussi avoir « psychoté » après avoir écrit le sms pour reprendre rendez-vous, en attendant ma réponse. Elle était alors « défoncée », et a craint que je ne veuille plus la recevoir à force, comme chez le médecin. Elle s'est alors rassurée en repensant au fait que je lui avais précisé au début du suivi qu'un rendez-vous raté n'allait pas compromettre le suivi, qu'il s'agissait juste d'en rediscuter à l'entretien suivant. Elle finira par dire qu'elle avait la vague idée en tête que l'entretien était programmé, mais qu'elle a préféré ne pas vérifier et rester chez elle. Elle enchaînera en parlant de son inquiétude quant à l'image qu'elle a auprès des autres, ce qu'ils pensent d'elle. C'est justement ce dont il aurait été question pour elle lors du rendez-vous manqué. Les enjeux infantiles resteront présents régulièrement tout au long du suivi, rappelant son plaisir coupable des consommations de cannabis, ainsi que me demandant mon avis, mes conseils et mon aide, précisant même vers la fin du suivi à propos de l'aide que « si [je] ne le fais pas, personne ne pourra le faire »

4.2.4.3. Ouverture vers le pubertaire ?

Les éléments tendant vers une expression d'un plaisir génital semblent peu présents chez Thibault. Néanmoins, nous pouvons notamment relever, dans la deuxième moitié du suivi, les propositions de Thibault à montrer ses dessins, ainsi que ses vidéos. Il se montre alors acteur, offrant de quoi nourrir la relation, dans un contexte général plus passif, trouvant d'habitude plus difficile pour moi les entretiens, où j'ai le sentiment de « ramer ». Cette dimension active a peut-être pu se développer par le biais d'une identification au thérapeute. Nous rappelons l'importance fondamentale de l'identification au parent du même sexe dans l'issue du processus pubertaire (Givre, 2014). La recherche d'éléments caractérisant le masculin semble aller dans ce sens. Thibault évoquera ainsi à plusieurs reprises sa barbe, et le fait de la laisser pousser à partir de la deuxième moitié du suivi. En évoquant sa barbe, il pointera aussi régulièrement la mienne, saisissant alors les effets d'identification sur un attribut masculin. Ceci renvoie à la capacité de Thibault à pouvoir être actif, à exprimer sa pulsionnalité, sans craindre d'être débordé ou de détruire l'objet. C'est visiblement ce qu'il fait lorsqu'il propose de lui-même d'aborder ses dessins ou de montrer ses vidéos. La génitalité pourrait être alors à interroger aussi dans la dimension bisexuelle de l'investissement de la relation chez Thibault. Ceci nous renvoie au « je préfère les hommes », mais également au récit d'une fête de famille où il en viendra à danser avec une cousine, où il dira ne pas s'être rendu compte d'avoir « dansé avec une fille ». De possibles enjeux de séduction semblent pouvoir émerger, néanmoins cet élan paraît bien fragile. La dimension active a notamment été absente dans la manière dont le suivi s'est arrêté. Thibault a cessé de venir, sans donner de nouvelles. Il a comme disparu.

Le destin de la relation thérapeutique a été quelque peu différent avec Lucas. Le fait d'essayer de tenir une position tierce, en dehors de la répétition du positionnement maternel et paternel, semble avoir permis à Lucas de s'aménager sa propre place. Après plusieurs mois de suivi, peu avant un temps d'échange prévu avec son éducatrice, il me fit part de sa volonté de ne pas divulguer certaines informations le concernant, notamment à propos de ses consommations. Je me sentis alors soulagé, ayant le sentiment qu'il avait acquis une certaine capacité de contenance. Ensuite, lors de l'arrivée de l'éducatrice à l'entretien, il s'assit à sa place habituelle et lui dit : « ici c'est ma place », faisant un signe de la main pour la délimiter. Je n'étais plus celui qui intruse, car sa place n'était plus la mienne désormais, évolution déterminante dans la relation transféro-contre-transférentielle. J'ai vu dans ce geste et ces propos une volonté de démarcation, différenciation signant une avancée dans l'élaboration du processus pubertaire, et la consommation de cannabis, en tant que sujet d'échange, y a contribué. Hachet (2006) va dans ce sens lorsqu'il évoque à propos du cannabis qu'il ne nie pas le désir et l'acte sexuel. Au contraire, il souligne leur présence et peut fournir une illusion, nécessaire, d'un plaisir différent de celui de ses parents. La ligne de crête était parfois mince, mais tout le travail pour

permettre une symbolisation de la conduite addictive ouvrant à un plaisir génital semble d'avoir tenté de tenir une position, accueillant la consommation de Lucas, sans la punir, tout en ne cessant de l'interroger. Surtout en dire quelque chose et ne pas faire comme si de rien n'était. C'est-à-dire ne rien entendre de la dimension de répétition problématique et laisser faire, mais ne rien entendre non plus de sa volonté d'émancipation qu'il porte et de sortie de cette même répétition. La symbolisation semble pouvoir être possible en entendant la dimension paradoxale de la consommation de cannabis pour Lucas, entre ouverture possible à un plaisir génital et maintien dans le même temps dans une répétition d'un plaisir infantile. S'il ne viendra plus aux derniers rendez-vous, y compris à celui signifié comme étant notre dernier car j'allais quitter le service, il avait quand même su me dire qu'il souhaitait espacer les rendez-vous car il n'en ressentait plus le besoin. C'est le cadre judiciaire qui le conduisait à devoir reprendre rendez-vous. Il semble ainsi avoir pu s'affirmer quant à la fin du suivi, sans pour autant avoir pu dire au revoir et acter la séparation.

La sortie de l'entre-deux, du consensus évitant la castration semble aussi ce qui a été mis au travail pour Marc. En effet, à la reprise du suivi, un an après le premier entretien, il en viendra à venir à plusieurs rendez-vous, y compris à les poursuivre par téléphone au moment du confinement. Dans ces échanges, je n'aurai de cesse de l'inviter à exprimer son point de vue sur sa scolarité, ses relations avec son père, ou encore aux produits. L'objectif pour moi était d'amener une sortie de la position passive, où il attendait que les autres se positionnent, par rapport aux produits, par rapport à son manque de travail scolaire, pour qu'il se positionne de lui-même, sortant ainsi de la répétition d'une position d'échec. Cette position permettait aussi de maintenir une position masochiste empreinte de plaisir, d'autant plus dans la répétition, entretenue par les consommations. L'objectif était pour moi de ne pas être complice de cette répétition, position difficilement tenable, et qui parfois n'a pas été tenue. Pour autant, lorsqu'elle a pu l'être, ceci semble avoir permis à Marc de trouver une figure de référence, permettant de mettre au travail le sujet parental de transfert (Gutton, 1991 ; 2013) en se positionnant comme une figure tierce. Cette figure de référence, auprès de laquelle témoigner de son vécu, c'est ce qu'il semble avoir convoqué lorsqu'il m'a laissé un message un week-end, me disant qu'il voulait me parler. Il est sorti d'une position passive et il s'est lui-même positionné en acteur du lien. C'est dans cette optique que j'ai choisi, lorsque je l'ai rappelé après qu'il a manqué le rendez-vous suivant, de lui demander s'il souhaitait qu'on se revoie ou non. La question pouvait se poser d'une tentative pour Marc de tester le lien et d'attendre de moi que je le retienne. Néanmoins, j'ai tenté d'y voir l'opportunité que nous puissions nous séparer, acceptant sa dimension active, plutôt que Marc induise une rupture par la fuite. Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure cette option s'est avérée payante. Il n'empêche que Marc est revenu vers moi quelques mois plus tard, indiquant au téléphone qu'il avait « quelque chose à me dire ». Là encore, nous retrouvons une position active. Ceci se retrouvera confirmé lorsqu'il évoquera la séparation d'avec son père, ne

pouvant plus supporter la violence de ce lien et préférant exprimer son agressivité pour se protéger, l'agressivité étant nécessaire à la séparation (Marty, 2020). Ceci semble aussi s'être accompagné d'une dimension plus active dans sa recherche de plaisir, donc avec une dimension plus génitalisée, avec un regain de motivation pour le travail scolaire et une certaine régulation des consommations. Il ne viendra pas au rendez-vous suivant. Il laissera donc une fin de suivi, une séparation, non actée, tout en ayant pu malgré tout s'affirmer auparavant à ce sujet. La phrase « j'ai quelque chose à vous dire » semble être peut-être davantage une volonté de déposer quelque chose, de témoigner, plutôt que de s'inscrire de nouveau dans un suivi.

Cette fin de suivi partiellement actée semble aussi être celle d'Adèle. En effet, elle se contentera de ne plus venir aux rendez-vous, sans donner suite aux messages laissés. Néanmoins, le temps du suivi aura été l'occasion de souligner la répétition entre la relation à l'objet paternel et celle avec son entourage, et en particulier son petit ami. Les échanges autour des consommations, notamment de cannabis, en ont souligné toute la dimension paradoxale. En tant que psychologue étant à son écoute, nous créons une situation relationnelle inverse à celle d'avec son père, où elle pouvait parler d'elle là où d'ordinaire elle écoutait les autres. Elle pouvait affirmer sa position subjective. Il est intéressant de noter qu'elle a cessé de venir aux rendez-vous au moment où elle a acté la séparation définitive d'avec son petit ami, jugeant la relation trop nocive pour elle, mais aussi au moment où la relation s'est apaisée avec sa mère. La rivalité œdipienne, conduisant à de nombreux conflits, ainsi que le vécu d'une position de rétorsion de sa mère à son encontre, a laissé place, pouvons-nous penser, à une forme d'identification permettant l'émancipation d'avec la dépendance aux objets parentaux. Le soutien de sa position subjective, et les échanges autour du paradoxe de sa consommation, pourrait y avoir contribué.

Concernant Jennifer, face à la tenue du cadre et à une absence de rétorsion face à son expression, tant dans la recherche de plaisir que dans l'expression de l'agressivité, elle s'est peu à peu montrée de plus en plus affirmée et active, tant dans l'espace thérapeutique que dans son quotidien. L'investissement de la figure du thérapeute a semble-t-il permis de faire exister une figure tierce, autre que celle maternelle, de dépendance mais donc aussi quelque peu aliénante. Cette ouverture à la différence, autant des sexes que des générations, travail fondamental du processus pubertaire, a conduit Jennifer à s'interroger davantage sur l'autre dans sa dimension d'altérité ainsi que son désir. Dans la foulée, évoquant sa plus grande capacité à s'affirmer, elle fait part de son souhait de passer d'un suivi hebdomadaire à un suivi bimensuel, ce que nous convenons. Elle en vient à réinterroger ses objets infantiles, à opérer une relecture. Elle évoquera ainsi au cours d'un entretien vers la fin du suivi avoir l'impression d'avoir des révélations sur son passé. Des souvenirs remontent et elle les voit différemment. Elle pense notamment davantage à son père, s'interrogeant sur sa vie et sur ce qu'elle pourrait lui dire ou non, ainsi que les craintes qu'elle aurait face à lui. Elle confiera

également qu'elle a le sentiment qu'elle devrait moins aimer certaines personnes, mais qu'elle n'y arrive pas de peur d'être abandonnée. Nous retrouvons là une relecture de l'infantile à l'aune du pubertaire (Gutton, 1991), mais aussi la confrontation du processus pubertaire à des angoisses plus archaïques autour de l'absence de résistance de l'autre. L'évocation de cette angoisse d'abandon paraît d'autant plus intéressante que peu avant, Jennifer demanda à espacer les rendez-vous. Nous pouvons alors nous interroger dans quelle mesure cette demande n'était pas aussi une manière de vérifier ma capacité à survivre à son absence, tout comme ma capacité à rester présent malgré mon absence. Nous pouvons alors penser que la solidité du lien et la qualité de l'introjection ont pu permettre à Jennifer d'expérimenter ce premier éloignement, avant d'envisager un second, plus important encore, à savoir celui de prendre un appartement et de quitter le domicile maternel. Ceci s'accompagnera de son souhait d'arrêter le suivi. C'est entre autres de sa mère qu'elle parlait lorsqu'elle évoquait le fait d'avoir à moins aimer certaines personnes, car elle confiera au moment d'avoir trouvé un appartement, lors du dernier rendez-vous, qu'elle craignait que sa mère vive mal son départ. Pour autant, elle dira avoir été rassurée de voir que sa mère en venait davantage à prendre du temps pour elle, et donc que son départ pouvait être positif pour les deux. La mère devient alors aussi une femme, et peut donc exister autrement qu'avec sa fille (Givre, 2014). Elle évoquera également lors de ce dernier rendez-vous avoir eu une discussion avec son petit ami concernant ses consommations de cannabis à lui, en journée, alors que les siennes se sont espacées. Elle dira notamment avoir été contente d'avoir pris le temps de parler avec lui et d'essayer de le faire réfléchir sur ses consommations, plutôt que de le réprimander comme d'ordinaire. Nous saisissons alors la place de l'identification au psychologue, elle-même en venant à prendre la même posture de questionnement des consommations, mais aussi la prise de distance avec les objets parentaux infantiles. Le moi idéal s'est en partie mué en idéal du moi, porteur et non restrictif (Gutton, 1991). En outre, ceci souligne la manière dont l'autre dans sa différence a été pris en compte, impliquant de chercher à le comprendre plutôt qu'à réprover simplement ses conduites. Nous pouvons penser qu'il s'agit alors pour Jennifer de construire la possibilité d'un plaisir à deux, avec un autre différent et donc complémentaire. Faire vivre la différence tout en l'acceptant, c'est ce qui a été un des enjeux du suivi avec Jennifer. Il s'est agi d'essayer de symboliser ce plaisir dans la différence et la complémentarité, en offrant une scène avec une présence tierce, dans le cadre thérapeutique. Étaient alors présents Jennifer, ses objets parentaux et infantiles, et le thérapeute. Et dans ces objets, la mise en mot à partir de l'acte de la consommation et de la confusion dans le partage de sensations de consommation, de l'absence du père, a semble-t-il été importante. Un processus de symbolisation primaire, puis secondaire, a alors été mis en œuvre, pour faire exister la dimension paternelle considérée comme non advenue, pour la rendre absente. Enfin, dans cette optique, la reconnaissance de la possibilité d'un plaisir dans les consommations, notamment quand il ouvre aux autres, comme

lors de la soirée avec les collègues, semble également avoir contribué à cette symbolisation du plaisir génital. Tout ceci aura permis une fin de suivi officielle, une séparation qu'elle a demandée et qui a pu aboutir, témoignant de la résistance de l'objet, mais aussi de son introjection et de la qualité des identifications.

Les enjeux de séparation sur fond de différenciation sont ceux qui ont été à l'œuvre dans la situation de Julie. Pour Julie, il semblerait que la répétition de moments de présence et d'absence, de retrouvailles et de séparation, ait été un parallèle de la relation aux objets parentaux. D'ailleurs, avec son éloignement pour ses études, nous ne nous sommes revus que lorsqu'elle revenait chez ses parents. Progressivement, dans ce suivi en pointillé, Julie est passée dans une position de réassurance vis-à-vis du psychologue, pour ne pas l'inquiéter, en miroir du vécu vis-à-vis des parents, toujours inquiets, à une possibilité d'exprimer ses inquiétudes et son mal-être. À titre d'exemple, elle avait assuré son souhait de poursuivre nos rendez-vous, lors des deux premières périodes où nous nous sommes vus. J'étais moi-même sceptique au vu de la distance, mais elle semblait vouloir me rassurer quant au fait qu'elle allait tenir les rendez-vous, ce qui n'a pu se faire. Elle répétait une position infantile, qui à travers une certaine passivité entretenait l'inquiétude parentale dont elle cherchait à se défaire, empêchant d'aboutir à une forme de différenciation. Le cannabis permettait de maintenir un statu quo, en obtenant un plaisir en dehors de la relation avec les parents tout en confortant cette relation de dépendance. La troisième période d'entretien semble avoir permis d'opérer un décalage à ce sujet. D'emblée, Julie avait délaissé sa volonté de réassurance, et avouait ne pas aller bien, contrairement à avant. Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure le cadre exceptionnel du confinement et de la pandémie de Covid 19 permettait à Julie de trouver un cadre à sa souffrance qui la rende acceptable, aux yeux des autres pour elle, sans qu'elle paraisse alors comme un signe de faiblesse et de vulnérabilité, confortant une dépendance aux parents. En parlant de ses inquiétudes et de son mal-être, Julie en est venue à exprimer une position subjective et à devenir actrice, notamment dans la relation à ses parents. Le psychologue s'est retrouvé dans une position de référent, de confident (Gutton, 2013), en décalage de la relation avec les parents. Ceci lui a semble-t-il permis de se dégager alors des objets infantiles, et notamment d'une forme de culpabilité œdipienne dans son rapport au plaisir. En s'affirmant, en confrontant son père face à ses contradictions, elle a aussi ouvert la voie à l'investissement d'autres objets, dont témoigne peut-être son plaisir à aller s'installer dans une autre ville, y voyant des opportunités là où l'installation précédente se faisait plutôt par défaut, car elle y connaissait du monde. Nous conviendrons ensemble de la fin du suivi et nous aurons ainsi pu nous dire au revoir.

Enfin, nous pouvons revenir sur les entretiens avec Adèle et les enjeux transféro-contre-transférentiels associés. Nous observons dans un premier temps une position de méfiance à mon égard. Loin d'être agressive, cette méfiance semble être celle d'un temps nécessaire pour interroger la qualité

de l'objet et les enjeux de la constitution du lien avec ce dernier. Ce n'est ainsi qu'au quatrième entretien qu'elle évoquera en détail ses consommations de cannabis, restant jusqu'alors assez floue sur le sujet. Elle dira n'en parler qu'à ce moment car elle pensait avant que si elle en parlait, elle aurait à arrêter cette consommation, ce qu'elle ne souhaitait pas, alors même qu'elle souhaitait parler de sa consommation depuis un certain temps. L'entretien suivant sera l'occasion d'aborder le lien entre cannabis et médicaments, ce qui semble susciter chez elle embarras et réflexion à la fois. Embarras devant le constat de la mise en œuvre d'une situation qu'elle souhaitait alors éviter. Réflexion car ouvrant la possibilité d'une autre issue. La question a pu se poser pour moi d'un « forçage » de sens, à travers le fait de relier le cannabis et les médicaments. Néanmoins, le fait qu'elle ait rebondi sur cet aspect, expliquant avoir elle-même entendu parler du fait que des drogues aient été des médicaments auparavant, a permis de s'assurer de la portée du rapprochement. De manière plus générale, cet épisode souligne la présence de capacité d'élaboration et le développement d'une capacité réflexive et de symbolisation chez Adèle. Ceci paraît d'autant plus important qu'à d'autres moments, il paraît difficile d'inscrire dans la relation thérapeutique le bien-fondé d'un décalage avec ses modalités relationnelles habituelles. En effet, même si elle regrette le fait de servir « d'éponge » en cherchant à aider les autres, elle en vient aussi à poursuivre ce fonctionnement malgré des opportunités de s'en dégager. C'est ainsi qu'elle annulera un rendez-vous pour aller aider sa grand-mère, sans grande satisfaction par ailleurs. Si elle sembla entendre ma remarque sur la mise en répétition de cette position insatisfaisante, elle semblera aussi s'en tenir à une position de constat de l'insatisfaction, sans parvenir toujours à pouvoir s'en décaler. Ceci suscitera également chez moi un sentiment de frustration et d'impuissance, en miroir du vécu d'Adèle avec son entourage. Si le décalage a commencé à s'opérer vers la fin du suivi, avec la mise au travail du processus de séparation, nous pouvons néanmoins nous interroger dans quelle mesure cette dimension de répétition n'est pas restée présente jusqu'au bout.

Tout l'enjeu dans le transfert est ainsi de considérer la place paradoxale des conduites addictives, notamment avec un travail sur la bivalence de la sensorialité, pour y voir non seulement une répétition, mais aussi une ouverture. La répétition de l'indifférenciation et également du processus de constitution de l'objet. La répétition est celle d'un plaisir infantile, avec une dimension incestueuse et parricide non résolue, suivant un schéma œdipien. Nous retrouvons entre autres de la passivité avec la répétition des enjeux relationnels avec les objets parentaux dans le transfert. Néanmoins, le paradoxe des conduites addictives est aussi de conduire à une ouverture à un plaisir génital, avec une différenciation, une complémentarité, et une position active du sujet. Les différents contextes de fin de suivi ont été à ce titre révélateurs, dans la mesure où ils ont été mis en œuvre par les adolescents rencontrés, et témoignant de leur dimension passive ou active dans la relation.

Pour conclure l'étude de nos hypothèses de travail, nous avons abordé le rôle de la rencontre thérapeutique avec les adolescents s'inscrivant dans des problématiques archaïques et infantiles en lien avec les conduites addictives. Ceci nous a permis notamment de souligner la présence d'éléments montrant une certaine indifférenciation dans la relation avec le thérapeute. En outre, nous retrouvons dans ce contexte l'importance du registre sensoriel chez certains adolescents. Ceci va susciter d'importants mouvements contre transférentiels, notamment avec des vécus de confusion pour le thérapeute et une difficulté à disposer pleinement de ses capacités à penser. Nous avons alors souligné l'intérêt de s'intéresser à ces mouvements, pour tenter de saisir le vécu des patients au plus près de leurs expériences sensorielles. Ce partage d'expérience permet alors au clinicien de disposer d'éléments pour saisir les enjeux archaïques dans le vécu de l'adolescent rencontré, mais aussi de prêter une attention soutenue à la sensorialité et à sa potentialité de symbolisation.

Ce partage d'expériences permet d'ouvrir aux aspects infantiles et œdipiens de la relation transféro-contre-transférentielle. Dans ce contexte, la référence au cadre thérapeutique paraît primordiale afin d'éviter d'entretenir des mouvements incestueux ou parricides. L'analyse des conduites addictives comme *pharmakon*, objet paradoxal entre maintien dans une position infantile et ouverture vers le pubertaire, met en avant l'importance de la pulsionnalité. L'accueil et la contenance des mouvements agressifs et libidinaux permettent d'accompagner l'émergence de mouvements pubertaires plutôt que de les réprimer. Nous avons pu souligner la manière dont le rapport au produit pouvait aussi montrer l'appropriation du pubertaire avec un adolescent acteur dans la relation à l'autre, et notamment au thérapeute. Nous pouvons ainsi en conclure que reconnaître l'importance du plaisir dans les consommations et leurs dimensions symbolisantes a un rôle prépondérant et que la rencontre thérapeutique peut permettre cette symbolisation, en relançant une dynamique intersubjective mise à mal par la relation aux objets antérieurs.

4.3. Analyse des cas

L'étude de ces différentes hypothèses nous a permis de revenir sur les huit situations présentées et d'en dégager plusieurs éléments saillants. Nous allons dans cette dernière partie présenter quelques éléments complémentaires à partir de l'analyse des cas rencontrés, pour notamment souligner la présence, dans les conduites addictives avec produits, de formes d'empêchement du pubertaire, mais aussi de l'agressivité, de la dimension messagère de ces conduites, de l'agir, de l'emprise, ou encore des enjeux autour du féminin et du masculin.

4.3.1. Le pubertaire empêché et ses avatars : l'exemple de Thibault

Avec la situation de Thibault, nous retrouvons une forme d'empêchement du pubertaire ou encore d'impasse du processus du subjectivation (Gutton, 1991 ; Cahn, 1998) qui nous paraît intéressante de développer. En effet, la situation de Thibault semble paradigmatique de ce blocage du processus pubertaire, tant sa problématique semble installée depuis plusieurs années dans une forme de répétition. Son rapport aux jeux vidéo et aux conduites addictives est révélateur en ce sens, et nous y reviendrons dans un second temps.

Il apparaît que le corps dans sa dimension pubère semble écarté de toute représentation. Ainsi, outre l'attitude juvénile de Thibault, qui dénote avec son apparence physique, la dimension sexuelle du corps est écartée. La question de la possibilité d'être attiré par le corps de l'autre, de désirer l'autre, et d'être aussi objet de désir, est ici absente (Gutton, 1991). Cette répression pulsionnelle s'accompagne d'une répression des affects, là aussi sous l'égide des conduites addictives (Pirlot, 1999). La représentation associée aux affects n'est pas constituée, en témoignent les entretiens au cours desquels Thibault a pu pleurer sans réussir à décrire ce qui était à l'origine de ses larmes.

La menace d'effondrement dépressif est importante. À quelques reprises, Thibault reviendra sur sa situation actuelle. Il n'aime pas sa vie, le fait de ne pas travailler, de passer son temps à fumer et jouer aux jeux vidéo, toujours chez ses parents, sans amis. Lorsqu'il parle de lui dans ces rares moments, la dimension pathétique est très présente. Ce sont les seuls moments, avec l'évocation des séparations, où il présente une tristesse qu'il relie à un objet précis. Il décrit ainsi une absence de projets, un présent perpétuel dans une temporalité gelée (Marty, 2005), dans l'incapacité d'envisager de nouveaux investissements. Ce qui se traduit là, c'est un défaut fondamental dans la relation aux objets premiers. Quelque chose qui aurait dû se transmettre pour assurer l'existence subjective, de l'ordre du contrat narcissique (Aulagnier, 1975), n'a pas pu se mettre pleinement en œuvre, se traduisant par une fragilité narcissique et identitaire. Thibault évoquera ainsi lors d'un entretien avoir découvert qu'il s'était passé quelque chose à sa naissance le concernant. Il pense que cet événement, qu'il ne me nomme pas, pourrait avoir un lien avec le comportement de son père à son égard durant son enfance. Il dit en effet que son père a toujours été distant, peu à l'aise avec lui, notamment dans sa place de père. Si nous manquons d'éléments sur ce qui s'est passé, nous saisissons néanmoins la dimension de l'absence, du côté du non advenu, dans une transmission du père à son fils.

Place des conduites addictives : de l'empêchement au paradoxe

En lien avec ces éléments, la fonction des conduites addictives chez Thibault est alors importante et multiple. Les consommations de cannabis sont quotidiennes et s'inscrivent dans une dépendance depuis ses 16 ans. Elles ont une fonction anxiolytique, antidépressive, mais aussi plus fondamentalement de court-circuit pulsionnel (Pirlot, 1999 ; 2003) et de remplacement des représentations par les sensations, avec une tentative de prise de contrôle sur le corps, en l'excitant ou l'étouffant. Nous pouvons aussi rajouter une fonction de désaffectivation (Mc Dougall, 1989) s'inscrivant dans cette lignée. Aux consommations de cannabis viennent s'ajouter des consommations d'alcool plus occasionnelles, mais tout aussi imbriquées dans les fonctions décrites précédemment. Nous retrouvons là la mise en œuvre d'une véritable économie addictive (Mc Dougall, 2004 ; Pedinielli et Bonnet, 2008), où les conduites addictives font partie intégrante du fonctionnement psychique de Thibault. Ce n'est qu'en ayant consommé qu'il en vient à être lui-même, même si cette manière d'être est coupée de sa subjectivité (Brusset, 2004). Néanmoins, suivant les développements précédents autour de notre hypothèse, nous pouvons souligner une dimension paradoxale à ces conduites addictives. En effet, avec l'importance de la sensorialité qu'elles mettent en avant, elles renvoient également à une forme d'adresse à l'autre, avec une valeur messagère (Roussillon, 2010). Ce qui pourrait se signifier ici, ce serait le besoin d'une forme de contenance du self, d'un autre à même de soutenir des limites effractées par l'émergence de la génitalité. Face à un défaut du tonus identitaire de base (de M'Uzan, 2004), les conduites addictives viendraient offrir une autre manière d'être, tout en appelant à ce qu'un autre vienne remplir une fonction de soutien. Cet autre aurait alors la délicate mission de maintenir les limites, là où la simple présence de l'autre vient les mettre à mal. C'est ainsi ce vécu qui serait symbolisé dans les conduites addictives, mais aussi plus largement dans les activités de Thibault.

Place des jeux vidéo

Nous avons pu l'évoquer, les jeux vidéo occupent une place importante dans la vie de Thibault. Nous allons ici davantage nous attarder sur le rapport aux jeux vidéo de Thibault, ces derniers ayant jusqu'alors été abordés davantage sous l'angle du révélateur du fonctionnement psychique de Thibault, et moins dans leur fonction. Si la question d'inclure ou non la pratique des jeux vidéo dans les conduites addictives, a fortiori avec une pratique comme celle de Thibault, se pose, nous choisirons de nous positionner dans l'optique de Tisseron (2012; 2013) et de nous référer aux notions de pratique problématique et pathologique du jeu vidéo, sans nous positionner sur la dimension addictive. Ceci serait d'autant plus complexe que les conduites addictives sont déjà très

présentes chez Thibault. La question est plus d'interroger la manière dont les jeux vidéo viennent s'intégrer dans le fonctionnement psychique de Thibault. Au niveau narcissique, ces derniers semblent avoir une fonction de réassurance et de renarcissisation. À travers la recherche et la mise en avant de ses performances, il s'agirait de renforcer un narcissisme bien fragile et de lutter contre une forte dévalorisation et un état dépressif sous-jacent. Cette lutte paraît être celle face à un effondrement, presque de l'ordre d'une défense maniaque, s'agissant de s'activer et de triompher pour ne pas chuter. Outre ce renfort narcissique, les jeux vidéo viennent aussi, grâce à leur dimension de médium, s'inscrire dans un espace psychique élargi (Jeammet, 1980). Ils permettent le déploiement, externe, des enjeux psychiques présents chez Thibault. Nous retrouvons donc des enjeux archaïques, autour de l'enveloppe, de la recherche d'une reconnaissance de l'autre. Mais aussi des enjeux plus infantiles, autour de la rivalité, d'une domination de l'adversaire, et de lutte contre la dépendance. Enfin, les jeux vidéo sont ici un reflet privilégié des enjeux pubertaires, pourtant peu saisissables de prime abord chez Thibault. L'avatar numérique, notamment dans les jeux vidéo, renvoie à la figure du double évoquée précédemment. Il s'offre comme médium malléable, sera porteur d'investissement et d'identification, et permettra au sujet une élaboration de son vécu psychique, notamment du vécu pubertaire pour Tisseron (2013). Thibault va porter un regard sur son avatar, tout comme les autres joueurs. Les jeux vidéo viennent mettre à jour les questionnements autour de l'identité sexuelle et de l'orientation sexuelle à travers la personnalisation de ses avatars. Cette personnalisation permet de se singulariser dans le rapport de soi à d'autres soi (Rossé-Brillaud, 2009). Ces avatars se révèlent être des reflets des différents processus et impasses à l'œuvre face à la génitalisation. D'un côté, la question du sexuel génital est posée. Il s'agit d'interroger la dimension du féminin et du masculin chez lui, avec l'utilisation d'avatars autant féminins que masculins. Ceci vient interroger ce qu'est être une femme et un homme, notamment dans sa dimension esthétique, dans l'apparence. L'apparence vient aussi jouer dans le plaisir de regarder l'autre, et donc le désir pour l'autre. C'est la remarque « je préfère les hommes », reprise par « je préfère jouer un homme ». C'est tout l'enjeu du virtuel tel que défini par Tisseron (2013), à savoir un espace d'exploration de soi et de ses possibilités. Néanmoins, le rapport à l'objet mis en œuvre dans les jeux vidéo présente une limite à ce questionnement identitaire et son élaboration. En effet, dans un fonctionnement parfois proche de l'absence d'empathie décrit par Tisseron chez les joueurs pathologiques (Tisseron, 2013), la dimension subjective de l'autre se retrouve régulièrement dégradée, sa part d'altérité semble rejetée. Thibault n'arrive pas à se lier avec d'autres joueurs. Là où certains vont créer des communautés, des groupes, mettant l'expérience sociale au cœur du jeu, Thibault va rester dans une position paradoxale. Il ne va avoir de cesse de jouer à des jeux en ligne, et régulièrement en équipe. Un autre est donc toujours présent lorsque Thibault joue, et les aléas inhérents à la rencontre avec l'autre sont donc présents. Néanmoins, Thibault va dénier en partie ce qu'il doit à l'autre, qui va alors

apparaître plus comme un frein ou une menace que comme un soutien. Ses coéquipiers sont souvent dénoncés pour leur incompetence, leur incapacité à suivre les plans de jeu de Thibault. Ce dernier d'ailleurs ne réalise pas le paradoxe entre dénoncer le fait que ses coéquipiers n'aillent pas dans son sens, et notamment ses stratégies, et le fait que lui-même tend à jouer en appliquant sa propre stratégie, sans chercher à se concerter. Il veut pouvoir faire valoir ses talents face à l'adversité, et il a tendance à avoir un jeu agressif, recherchant la confrontation, parfois seul contre tous. C'est de cette manière qu'il pourra briller, mais qu'il prend aussi le risque de s'isoler et d'échouer. Les jeux vidéo permettent donc à Thibault de se confronter à l'autre, et en même temps ne font que répéter l'inadéquation de l'autre, son incapacité à prendre en compte ses besoins, à cause de la difficulté de Thibault à s'accorder aux autres et à accepter les limites des autres, à se confronter à la castration. Les jeux vidéo apparaissent donc ici d'abord et avant tout comme un outil, qui aurait pu offrir une expérience sociale plus riche, mais qui n'a pas été saisi en ce sens pour Thibault, devant la menace que représente l'investissement de la relation à l'autre, y compris si cet autre est virtuel. Dans ce cadre, le virtuel peine à alimenter le réel, et à être alimenté par ce dernier. Au lieu d'offrir un espace créatif, potentiel, le virtuel forme une boucle alimentant la répétition du fonctionnement psychique, à l'instar de la rêvasserie décrite par Winnicott (1971). Ce court-circuit de l'intersubjectivité dans les jeux vidéo fait alors écho à celui retrouvé dans les conduites addictives de Thibault. Dans les deux cas, là où la conduite ou pratique pourrait permettre d'ouvrir sur l'autre et de rencontrer de nouveaux objets, elle tend au contraire à marquer la nécessité d'un repli sur soi et d'un évitement de la relation à l'autre. Si les jeux vidéo ne peuvent être comparés selon nous à une conduite addictive, Thibault s'en saisit néanmoins de la même manière et ces derniers apparaissent comme révélateurs du fonctionnement psychique de Thibault et de son rapport aux conduites addictives.

L'étude de la forme d'empêchement du pubertaire présente chez Thibault nous a permis de souligner la fonction des conduites addictives à cet égard, ainsi que la manière dont étaient investis les jeux vidéo en écho. Ceci a aussi souligné l'importance de l'agressivité et de la violence dans le processus pubertaire et ses éventuels achoppements, importance que nous allons désormais développer.

4.3.2. L'agressivité et de la violence

Pour poursuivre le développement des aspects que nous n'avons pas encore abordés, un autre point qui nous paraît intéressant est celui de la place de l'agressivité et de la violence. Pour Gutton (2002), il convient de différencier l'agressivité, présente dans le jeu, avec une dimension créatrice et messagère, de la violence, de l'ordre du passage à l'acte en dehors de l'intersubjectivité, la détruisant

même, lorsqu'il n'y a plus de jeu. L'agressivité est sensorielle, elle permet de recréer des limites, amenant tiercéité et représentation, alors que la violence est sans objet, aveugle, décharge sensorimotrice. Nous retrouvons là un complément des positions de Bergeret (1984) déjà évoquées et différenciant violence et agressivité.

Chez Camille, nous retrouvons ces enjeux autour de la violence comme modalité de se préserver face à la menace représentée par l'objet, ici son patron, mais aussi parfois sa mère. Dans les deux cas, la menace semble bien être celle d'une atteinte au sentiment d'existence. La lutte contre sa propre violence est donc aussi primordiale, pour éviter de détruire l'objet et se détruire au passage. Les conduites addictives s'inscrivent notamment pour éviter cela. Néanmoins, n'ayant pu obtenir plus d'éléments à ce sujet, ce sont les situations de Jérémie et de Thibault qui vont nous permettre d'explorer davantage cette question de la violence et de l'agressivité.

Ainsi, chez Jérémie, ces deux éléments paraissent parfois mêlés, et en tout cas présents régulièrement. Nous retrouvons un défaut de contenance impliquant aussi une dimension menaçante de l'objet, dont il faut pouvoir se défendre. La menace est liée à la violence de l'objet, inadapté aux besoins de Jérémie, autant dans les relations précoces, dans le temps de l'infantile, que dans l'actuel pubertaire. Cette violence, elle est suscitée par la manière dont l'objet, au lieu de se faire pare-excitation, va être lui-même source d'excitation, conduisant à un dépassement des capacités du système pare-excitation et à son effraction. Nous renvoyons ici à la remarque de Jérémie sur sa première participation à un teknival, avec ses parents lorsqu'il avait 5 ans. De manière plus générale, son enfance semble avoir été ponctuée d'une certaine instabilité, avec le récit de multiples déménagements, mais aussi de la violence du père à son égard lorsqu'il était présent, alternant avec des périodes d'absence. La violence est donc d'abord celle de l'objet à l'encontre de Jérémie. Violence du père, mais aussi des fréquentations, et notamment de la famille de sa petite amie. Il racontera comment un jour, il dut fuir le domicile de cette dernière, car son frère, l'ayant vu, était parti chercher un fusil. Si la réalité de ce fait est incertaine, l'empreinte psychique elle est bien réelle. D'ailleurs, lors de l'avant-dernier entretien, Jérémie évoquera le fait de s'être fait frapper alors qu'il marchait dans la rue, dans le cadre d'un règlement de compte. Il a réussi à retourner chez lui, puis est revenu avec un couteau, à la recherche de ceux qui l'avait agressé. Des passants ont appelé la police et il a fini en garde à vue. Nous pouvons donc penser qu'avec ce couteau, il s'agissait de se défendre contre la menace constituée par l'objet, et au-delà, de tenter de couper le lien avec cet objet. Si le bon objet a vocation à être présent, il s'agit aussi de pouvoir se défaire du mauvais objet, ces derniers étant clivés. Nous sommes ici, semble-t-il, dans la simple expression de la violence de base ou fondamentale, celle qui permet d'assurer avant tout sa survie face à une menace non différenciée et délimitée (Bergeret, 1984). Néanmoins, nous pouvons également entendre dans la violence manifestée par Jérémie un appel à être protégé de celle des autres. Ce serait le cas lorsqu'il appelle sa

mère pour être protégé. En outre, l'appel pourrait aussi à être protégé de sa propre violence, à être contenu. Dans ce cas, la violence se transforme en agressivité et prend sens potentiellement. Il évoquera notamment son inquiétude, en même temps que son impuissance, face au constat que sa sœur commencerait à avoir peur de lui, de son instabilité et de son irritabilité. Le besoin de protection et l'attente de contenance se reflètent aussi dans son rapport avec certaines figures, se révélant être d'autorité et non dans un rapport de force. En effet, il ne manifestera pas d'agressivité vis-à-vis des forces de l'ordre. Il dira d'ailleurs qu'ils se sont montrés plutôt « sympa » avec lui, et que c'est surtout l'enfermement qui a été difficile pour lui, la privation de mouvement et de liberté. Il a aussi investi positivement son éducateur de l'AEMO, qui semble être une figure rassurante, notamment grâce à la fiabilité dont il témoigne. Ces éléments laissent donc à penser qu'il est en attente de ces figures et de cette contenance, à condition que ces objets soient suffisamment solides. Pour vérifier cela, il tend alors à les mettre à mal, et ce souvent de manière trop importante, dépassant leurs capacités de résistance à la destructivité. Il est ressorti des entretiens avec Jérémie l'impression d'avoir en face de soi un adolescent sur le fil, vulnérable, livré à lui-même, difficilement saisissable, et en même temps en attente du positionnement d'un autre.

L'agressivité, nous la retrouvons aussi dans le fonctionnement de Thibault. Dans la situation de Thibault, avec la nature des actes présentés, nous sommes principalement en présence d'un recours à l'acte (Houssier, 2015), ou passage par l'acte (Roussillon, 2010), avec une visée messagère, et donc du côté de l'agressivité. En effet, l'agressivité, verbale, manifestée lors d'un entretien à l'encontre de son père, déjà évoquée précédemment, est sans doute possible avec une visée particulière. Il est à rappeler qu'au début de cet entretien, j'ai dit à Thibault que j'avais eu un appel. Il a dit que c'était sa mère, car elle voulait qu'il « change de psy ». J'ai alors précisé que ce n'était pas ça, que c'était son père et qu'il souhaitait échanger par rapport à sa situation. Nous pouvons aussi souligner que la mère de Thibault a demandé à me rencontrer quelques mois après cet épisode. Or cette demande ultérieure n'a pas fait l'objet d'insultes diverses, mais d'une simple interrogation de la part de Thibault. L'autre élément allant dans le sens d'une adresse, au père en l'occurrence, ce sont les mots employés. D'une part, Thibault va demander « de quoi il se mêle ce connard », et préciser qu'il « fait ce qu'il veut ». D'autre part, il dira aussi que ça lui « casse les couilles », expression qu'il emploiera de nouveau lorsque son père me rappellera deux mois plus tard pour demander à me rencontrer. Nous retrouvons ici une dimension castratrice, au propre comme au figuré. Au propre, c'est le père qui « casse les couilles ». Au figuré, c'est celui qui menace la relation et sa plénitude, car dans l'enchaînement des échanges, Thibault évoque d'abord le fait que sa mère ait appelé pour qu'il « change de psy », avant que je précise que c'était son père et pour discuter. Il semblerait que ce soit le père qui devienne alors le porteur de la menace de séparation, et donc de perte, de la relation avec moi. La relation au père est ici ramenée à un rapport de domination. Le père, en se mêlant des histoires de Thibault, risque de

le contraindre, de l'empêcher de faire ce qu'il veut, et ceci s'inscrit dans un rapport de force, une histoire de « couilles ». La relation s'inscrit dans une logique d'emprise pour reprendre la position de Denis (2002) sur la pulsion. Thibault aurait identifié ici que la satisfaction de son père serait liée à l'emprise qu'il aurait sur lui, afin de le séparer de moi. Thibault en serait venu à contre réagir à cette emprise, en exerçant la sienne, à travers l'agressivité, forme de manifestation de l'emprise (Gutton, 2002). Face à un objet ne permettant pas d'obtenir satisfaction, l'emprise devient alors une finalité au lieu d'être un moyen (Denis, 2002) comme dans les conduites addictives. C'est d'ailleurs cette dimension d'emprise dans ces conduites qui a été rappelée par Jeammet et Corcos (2001) comme manière d'échapper à la dépendance à l'objet. Ce dernier ne serait alors pas source de satisfaction mais serait au contraire menaçant pour le sujet à cause des remaniements œdipiens et narcissiques liés au pubertaire. Dès lors, dans la situation de Thibault, l'agressivité et les conduites addictives se retrouvent imbriquées à travers la question de l'emprise. Au-delà, le lien est aussi, nous l'avons déjà évoqué, dans la fonction de répression pulsionnelle des conduites addictives, renvoyant encore une fois à la fonction paradoxale de ces conduites.

Ces deux situations permettent de mettre en avant la dimension de l'emprise, traduction particulière de l'agressivité. Elle souligne aussi l'importance de l'acte et la valeur messagère des conduites. Cette dimension de message est aussi portée par l'agressivité. Nous allons donc développer davantage ces deux points à la suite.

4.3.3. La valeur messagère : actes et conduites addictives

La question que nous allons maintenant aborder est celle de la valeur messagère des conduites addictives dans la symbolisation primaire. La valeur messagère passe ici par le corps : ce sont les conduites addictives, l'investissement de la sensorialité, les actes, mais aussi les inhibitions du corps. Chez Jérémie, ces éléments renvoient au non advenu, à ce qui n'a pu se constituer par le passé, et peine à se constituer dans l'actuel pubertaire, et qui est en attente. À ce titre, les conduites addictives apparaissent notamment comme des formes d'identifications addictives inconscientes (Le Poulichet, 2000) auprès de ses deux parents. Il est d'ailleurs intéressant de noter le choix des objets de consommations, qui outre le cannabis, sont soit les médicaments opiacés, volés à sa mère, soit les stimulants et l'alcool, consommés par le père. D'ailleurs, la consommation d'alcool de Jérémie aura fortement augmenté après le dernier séjour de celui-ci avec son père. Les conduites addictives viennent donc s'inscrire comme des objets transgénérationnels non élaborés (Durastante, 2011), porteurs de traumatismes restés bruts, tant chez la mère que chez le père. Ces éléments témoignent de la constitution de cryptes, marquées du sceau de la répétition. Ils rappellent aussi la dimension

sensorielle de la filiation, à travers le lien et ses vicissitudes (Konicheckis, 2009). Nous pouvons alors nous interroger dans quelle mesure l'inscription dans les conduites addictives permet de maintenir un lien, dans le réel, concret, avec des objets parentaux menacés de disparition, et d'offrir une pseudo-identification, en collage, à même d'essayer d'offrir une contenance, notamment face à l'irruption pubertaire.

La valeur messagère de la conduite addictive, entre autre dans le lien aux objets parentaux, se retrouve aussi avec la situation de Lucas. En effet, les conduites addictives vont opérer une fonction paradoxale, dans le lien aux objets parentaux. Ce paradoxe, il va être de contribuer à la fois à une forme de symbolisation du pubertaire et de la génitalisation, en même temps que de former une voie de satisfaction pulsionnelle non génitalisée et de limiter l'investissement des nouveaux objets extérieurs pubertaires. En effet, à travers la consommation de cannabis, nous l'avons déjà évoqué, Lucas va réactiver les fantasmes incestueux et parricides. La consommation de cannabis maintient un lien à la mère centré sur la répétition, le partage d'un objet de satisfaction autour d'une transgression, tout en attisant l'insatisfaction et l'agressivité à l'encontre du père. Néanmoins, cette consommation de cannabis va aussi être le signe d'une insatisfaction, au moins partielle, de Lucas vis-à-vis de cette même situation, avec la recherche d'un changement. Le cannabis va donc apparaître pour lui comme un objet à écarter, car empêchant l'autonomisation, en même temps qu'il va permettre de se dégager des relations problématiques aux objets parentaux. En ce sens, la conduite addictive symbolise ici la tentative d'intégration de la génitalité, en tant qu'elle conduit au plaisir et à la satisfaction avec un objet extérieur à la famille en permettant la perte de l'objet par l'intégration de la complémentarité des sexes. La relation avec sa petite amie est à ce titre révélatrice, entre répétition d'un fonctionnement en double de celui parental, et volonté de dégagement, avec une recherche de plaisir partagé, en partie du côté de la sexualité, mais aussi avec des projets de vie tels que les vacances ensemble.

Pour poursuivre en ce sens, les conduites addictives présentes chez Jennifer vont là encore avoir une fonction paradoxale. La consommation de cannabis va conduire à une mise à distance de certaines représentations, certaines liées au traumatisme de l'agression sexuelle, d'autres qui contribueraient à la constitution de scènes pubertaires, mais qui seraient à réprimer, étant alors par trop excitantes et mal contenues. La consommation de cannabis contribue alors à la mise en retrait du processus pubertaire (Houssier, 2021). Elle permet aussi de maintenir un certain investissement avec les objets infantiles, et continuer à s'inscrire dans une forme de plaisir infantile, en décalage d'un plaisir génital pris dans le partage et la complémentarité. Le plaisir infantile est ici un plaisir solitaire, ou pris dans une relation avec un double, écartant la différence des sexes et des générations. En somme, les conduites addictives permettent ici de maintenir le statu quo, mais donc un état qui est aussi source de souffrance pour Jennifer. Néanmoins, dans d'autres aspects, la consommation de cannabis permet également à Jennifer de s'approprier un objet de plaisir propre, notamment car

dénigré par la mère, et de rendre possible l'accès à un certain plaisir génital, possible car atténué justement par le cannabis. L'usage de l'alcool va aussi dans ce sens. À travers la désinhibition qu'il procure chez Jennifer, il lui permet d'explorer son désir et ses capacités de séduction. Ce faisant, elle s'inscrit dans un processus de subjectivation, en tentant de se forger sa propre représentation des hommes, ouvrant la possibilité qu'elle soit différente de celle de sa mère. C'est ainsi qu'elle en vient à dire que son petit ami est différent des autres hommes de la famille, et qu'elle échapperait ainsi, pour l'instant tout du moins, à la malédiction familiale. Les sensations apportées par les conduites addictives vont donc aussi être une porte d'entrée à un plaisir nouveau, celui génital. La sensorialité va ici jouer son rôle d'informatrice sur la véracité de l'expérience, permettant de se constituer sa propre expérience (Konicheckis, 2002). La dimension symbolisante de ces conduites va être renforcée par la capacité de Jennifer à se saisir d'un tiers, ici en l'occurrence un psychologue, pour venir interroger le sens de ses conduites, pour « faire réfléchir » pour reprendre ses mots, indiquant par là que les consommations sont aussi un objet de réflexion et symbolisent donc quelque chose de la vie psychique.

En s'intéressant à la situation de Jennifer, nous pouvons faire le lien entre la valeur messagère de l'acte et des conduites addictives, ces deux éléments se retrouvant particulièrement intriqués. Nous sommes revenus à plusieurs reprises sur le vécu de Jennifer. Les sources d'excitations externes ayant été nombreuses et peu contenues, celles internes, le corps et sa pulsionnalité, ont alors vocation à être contenues, menaçant tout autant d'effraction traumatique face à un pare-excitation défaillant. Jennifer a alors multiplié les conduites de répression pulsionnelle et de contrainte du corps pubère porteur de cette pulsionnalité, à travers les troubles du comportement alimentaire, alternant entre des tendances anorexiques et boulimiques, l'importance de l'activité physique et plus largement de l'investissement de la sensori motricité, et enfin des conduites addictives par le biais des consommations de cannabis. L'importance du recours à l'acte, ou aux agirs dans le sens d'une mise en mouvement du corps, témoigne aussi d'une lutte contre un possible effondrement dépressif, qui serait lié à la reconnaissance de la perte des objets infantiles et de leur inadéquation, perte d'autant plus difficile qu'elle concerne des objets idéalisés, avec une dimension imagoïque (Denis, 2001), laissant peu de place à la transitionnalité et à l'ambivalence portée par la génitalité. Dans l'ensemble de ces actes, le passage à l'acte agressif occupe une place particulière et permet d'en étudier sa dimension messagère. Nous allons nous intéresser au rapport à l'agressivité, mais aussi à la violence dans une certaine mesure, et ses liens avec la dimension transgénérationnelle et les enjeux de transmission et d'identification associés chez Jennifer, la manière dont l'acte aura alors une valeur messagère. Si nous parlons aussi de la violence, en ce qu'elle apparaît comme aveugle (Gutton, 2002). Elle fait partie intrinsèque de l'histoire de la famille et de Jennifer. Elle se situe même dans l'histoire de ses origines. Lors d'un entretien, peu avant la fin du suivi, Jennifer reviendra sur l'épisode de la violence avec une arme à

feu sur sa mère. Nous l'avons déjà évoqué, son père est parti lorsque sa mère était enceinte de Jennifer. Les épisodes de violence étaient déjà présents vis-à-vis de sa mère. Néanmoins, c'est cette dernière, qui, lorsque Jennifer a 6 mois, souhaite la présenter à son père. La réaction du père a été radicale, il s'est « énervé », a pris une arme et a tiré sur la mère de Jennifer. Elle a été hospitalisée, et durant cette période, le frère de Jennifer a été placé chez une tante maternelle, et Jennifer elle a été confiée à des amis de son père, elle précisera « des inconnus ». Elle ne comprend pas pourquoi cela s'est passé comme ça, car « ça ne se fait pas ». En effet, les points d'interrogation sont nombreux. En premier lieu, la violence du père paraît ici de l'ordre de la décharge. Un tel acte confronte à l'impériosité de se défendre contre une menace imminente. Il s'agit de détruire l'objet à tout prix pour se protéger. L'objectif n'est donc pas de tester la résistance du lien, de le mettre à distance, mais bien ici de le rompre, car l'existence même du lien est menaçante (Bergeret, 1984). Par contre, nous pouvons nous interroger sur ce qui a pu le plus menacer le père, le retour de la mère, ou la rencontre avec Jennifer ? Un flou est resté présent sur cet aspect, contribuant à un sentiment de culpabilité chez Jennifer. Elle serait responsable de la violence. Elle en vient d'ailleurs à s'interroger dans quelle mesure les femmes de la famille n'auraient pas aussi une part de responsabilité dans cette violence, à commencer en premier lieu par le fait de ne pas quitter ces hommes violents. C'est bien le cas de sa mère, qui a continué à fréquenter le beau-père de Jennifer après les agressions sexuelles, et qui n'a pas quitté son père alors qu'il était violent – c'est lui qui est parti – mais qui en plus est retournée le voir, avec des conséquences prévisibles. Que pouvait-elle attendre de cet homme ? Cette question est d'autant plus intéressante que Jennifer se la pose elle-même lorsqu'elle se demande comment elle réagirait face à lui. Elle aurait peur de sa propre réaction, d'attendre quelque chose de lui. En même temps, elle aurait aussi des choses à lui dire. L'enjeu pour Jennifer serait alors de faire exister le père, sans pour autant répéter le fonctionnement maternel, évitant la séparation et la différenciation, s'inscrivant dans une relation tendant vers la fusion. La violence serait alors une modalité de défense face à la menace de disparition dans la fusion, la violence agie du père, mais également la violence subie de la mère. Au-delà du père, c'est le tiers qu'il s'agit de faire exister aussi, et d'éviter que ce soit la violence qui fasse office de rupture, là où la séparation n'est pas possible (Marty, 2020). Car le tiers paraît ici bien fragile, nous l'avons déjà rappelé. Nous pouvons d'ailleurs souligner l'absence d'évocation des poursuites judiciaires à l'encontre du père suite à son acte, qui pourtant laisse penser qu'il a dû être condamné au vu de la nature des faits. Jennifer se retrouve donc à questionner les modalités de séparation et différenciation dans la relation à l'autre. Comment s'éloigner sans rompre le lien, comment être avec l'autre sans l'étouffer, ni se perdre soi-même ? L'agressivité de Jennifer vis-à-vis de son petit ami est alors en réaction avec cette difficulté à prendre de la distance, à rendre l'autre absent. En effet, étant « h24 » présent, l'autre en vient alors à devenir envahissant, menaçant la subjectivité de Jennifer. Dans ce contexte, il a fallu à Jennifer essayer de reconnaître cette agressivité

comme venant d'elle, et ayant une valeur messagère, celle d'une nécessaire juste distance dans la relation. Ceci est d'autant plus délicat qu'elle tend à réprimer cette agressivité à cause de la menace de débordement qu'elle représente pour elle, associée à la violence du père, mais aussi pour l'environnement. Ce faisant l'agressivité peut alors être extériorisée (Gutton, 2002). C'est le sens de la remarque de sa famille, qui estime que c'est à cause de sa consommation de cannabis si elle s'énerve, et plus généralement si elle se sent mal. Or ce faisant, cela augmente le risque de dénier le sens de cette agressivité, et donc de tendre vers la transformation de l'acte en violence, à visée de décharge, faute d'être entendue. Néanmoins, Jennifer en est bien venue à interroger le sens de cette agressivité du côté d'une recherche de distance avec l'objet. En effet, elle en est venue d'elle-même à évoquer l'idée de demander à son petit ami de ne pas dormir avec elle durant une semaine. Si nous pouvons nous interroger sur la forme, nous entendons bien alors le fond, celui de cesser d'être « h24 » ensemble. Il s'agit de s'autoriser à avoir un espace à soi, de s'autoriser l'absence de l'autre pour ne plus avoir à le mettre à distance dans le réel à travers le passage ou recours à l'acte (Roussillon, 2010 ; Houssier, 2015). Il s'agit aussi de sortir de la répétition du fonctionnement des femmes de la famille. En effet, ces deux derniers aspects confrontent à la menace de la violence. La relation thérapeutique semble dans ce contexte avoir été un support de la mise au travail de cette juste distance relationnelle, à travers la recherche d'une tiercéité au travers de la reconnaissance d'une valeur messagère de l'acte.

Pour poursuivre, nous pouvons continuer d'explorer la question de l'agressivité avec Julie. Nous retrouvons ici une forme de dualité, entre une certaine inhibition, prévalente la plupart du temps, et des périodes où l'agir sera prédominant, tout en restant relativement canalisé. L'agressivité reste manifestée verbalement chez Julie, éventuellement sur des objets matériels, mais pas sur d'autres personnes. Dans le contexte de remaniement lié au processus pubertaire, les limites de l'espace psychique se trouvent brouillées. L'agressivité semble alors être une manière de mettre l'autre à distance, au même titre que l'évitement, lorsqu'elle part marcher seule en forêt, mais aussi de se défendre d'une culpabilité parfois trop présente. Cette culpabilité, ce serait celle d'une émancipation par rapport aux objets parentaux infantiles et à leur désidérialisation (Gutton, 2008). Elle serait liée à l'attaque de ces objets, permettant d'en investir de nouveaux, mais confrontant à la question de la résistance à l'attaque. Elle en vient à essayer de trouver une position adéquate, entre expression subjective et maintien du lien aux objets, à travers notamment l'identification. Les pairs paraissent former un investissement soutenant, permettant la prise de distance nécessaire pour déboucher sur l'identification. Cette identification, nous la retrouvons à travers la demande de cadre formulée par Julie, en même temps qu'une volonté de définir son propre cadre. Nous la retrouvons aussi dans les allers-retours entre son logement étudiant et ses parents, comme manière de se détacher progressivement tout en reprenant régulièrement un soutien narcissique. La dépendance aux objets semble alors évitée, tout en reconnaissant ce qu'elle doit à ces mêmes objets. Il semble que

l'expérience de solitude au début de ses études lui ait permis de vivre cette nécessité de l'autre, tout en envisageant une autonomie. C'est bien l'adéquation de cet écart qu'elle semble avoir tenté d'élaborer à travers les conduites addictives et la relation thérapeutique.

4.3.4. Destins de l'emprise et répétition

Un aspect qui mériterait de plus amples développements pourrait être à nos yeux celui du contrôle, de l'emprise sur l'objet, en même temps qu'être l'objet d'emprise, autour des enjeux d'activité/passivité dans la relation. Revenir sur la situation de Lucas nous permet à ce titre pertinent. En effet, Lucas semble être traversé par un double mouvement. Celui d'un corps passivé par les mouvements pubertaires et notamment l'excitation sexuelle, mais aussi face aux objets infantiles. L'autre mouvement, c'est une tentative de reprise de contrôle de ces mouvements et de la relation aux objets infantiles. Le corps passivé, c'est celui qui conduit à être « addict » au sexe, et aussi au cannabis. C'est celui qui pousse à la recherche de satisfaction, avec du plaisir, mais aussi parfois du déplaisir associé, notamment lorsque l'excitation est difficilement contenue. Lorsque Lucas trouve du plaisir, dans la sexualité avec sa petite amie, dans les consommations, la passivité n'est pas vécue comme passivation, et est acceptée. Le plaisir est trouvé dans le partage, lorsque le désir est partagé avec sa petite amie, ou lorsqu'il identifie la consommation comme un moment de détente et de plaisir, et non une consommation contrainte par l'anxiété et les pensées désagréables à calmer. Le déplaisir est rencontré lorsque l'envie devient un besoin, avec une dimension impérieuse. L'impératif de satisfaction va demeurer, même si sa petite amie ne partage pas son désir, notamment dans le cadre de ses fantasmes sexuels, qu'il n'a d'ailleurs pas partagés avec elle. Dans ce cas, cela va susciter de la frustration, difficilement supportée, et donc du déplaisir. Mais cette confrontation à la castration semble être parfois contournée. Lucas aurait à renoncer à donner du cannabis à sa mère, à renoncer à une satisfaction immédiate pour un plaisir plus grand ultérieur. Néanmoins, il en vient parfois à satisfaire ses demandes à elle, s'octroyant par là également une satisfaction, celle d'être l'objet de satisfaction de sa mère, mais aussi d'obtenir des contreparties, comme les signatures d'absence au lycée. Dès lors, le cannabis devient un enjeu de contrôle et d'emprise sur la relation avec la mère. Objet d'emprise de la mère sur Lucas, avec une forme de chantage. La mère conditionne une partie de sa gratitude et de son amour au don de cannabis. En retour, Lucas conditionne le cannabis à la gratitude de sa mère. Enfin, le cannabis est finalement l'objet qui va conduire à une emprise sur les deux. En effet, Lucas n'aura de cesse de rappeler sa dépendance au cannabis, sa volonté de s'en défaire, mais aussi sa difficulté à s'en défaire. À ceci s'ajoutent des reproches sur le fait de ne pas y

arriver, soutenus par le discours paternel, volontiers proactif, qui défend un refus de la passivité dans la relation. La tentative de reprise de contrôle sur la consommation de cannabis va donc être une tentative de s'extraire de la passivité face au cannabis, mais va aussi conforter le discours paternel, et donc une position passive de Lucas à son égard. C'est ce qui le conduit à être dans une position aussi paradoxale face au cannabis. Il ne peut pas arrêter sa consommation, car elle lui permet inconsciemment de s'opposer au père et de prendre de la distance avec la mère, et il ne peut pas ne pas vouloir arrêter, car sinon il reconnaîtrait son incapacité à s'inscrire dans une dimension active, en l'occurrence face au produit.

L'autre objet d'emprise, c'est la sexualité. Là encore, c'est un objet qui met Lucas sous emprise, face au besoin de satisfaction pulsionnelle, impératif. Mais c'est aussi un objet d'emprise sur l'autre. L'enjeu pour Lucas est alors sa capacité à contenir cette dimension d'emprise. Il aurait échoué à cela dans l'affaire avec sa précédente petite amie. En effet, il ne nie pas les faits, du rapport sexuel, mais il cherche à se rassurer sur le consentement de son ex petite amie. Cette volonté de se rassurer interroge. Ce faisant, il ne questionne pas la pratique sexuelle en elle-même, et sa dimension potentiellement traumatique a priori et a posteriori. Il ne se demande pas dans quelle mesure le désir peut conduire, une fois satisfait, à du déplaisir, voire de la souffrance. La question pour Lucas n'est donc pas, est-ce qu'elle a souffert ou non de cet acte, mais plutôt, est-ce qu'elle l'a désiré ou non. Nous retrouvons là une logique du désir où ce dernier serait implacable. Il ne serait pas possible de lutter contre lui, ni même de le moduler ou de chercher à s'en extraire. La satisfaction de l'objet est accessoire, c'est son contrôle qui importe. Nous retrouvons là le retournement de la pulsion en pulsion d'emprise. Dans la trajectoire pulsionnelle, l'emprise n'est plus le moyen d'obtenir la satisfaction avec l'objet, elle devient une finalité, justement à défaut d'obtenir la satisfaction (Denis, 2002). Et cette satisfaction, il est possible que Lucas n'a pas réussi à l'obtenir à cause de l'absence de partage, source de plaisir, avec cette ex petite amie. C'est peut-être ce qui conduit Lucas à autant s'interroger désormais sur son désir, ses fantasmes, et à s'en inquiéter tout comme à s'inquiéter du fait que sa petite amie puisse ne pas les partager. Ceci pourrait expliquer pourquoi il n'ose pas lui en parler. Si elle ne les partage pas, il se retrouve alors dans une position conduisant à l'échec d'un plaisir partagé, inscrit dans une génitalisation et dans lequel il serait acteur. Il se retrouverait alors contraint, par son corps et sa pulsionnalité, à satisfaire ses pulsions sexuelles, sans partage, selon une modalité infantile, avec un objet sous emprise, ayant évacué la dimension d'altérité, dans la masturbation, ou alors dans la contrainte d'une pratique avec sa petite amie, ce qu'il souhaite éviter. La consommation de cannabis pourrait être une forme de dérivatif, reprenant ce circuit d'emprise pulsionnelle, retourné sur son corps propre. À travers ceci, nous entendons l'enjeu pour Lucas de pouvoir réussir à se dégager de ces logiques d'emprises, notamment à travers toutes les injonctions paradoxales dans le lien aux parents. C'est en ce sens que nous pouvons comprendre l'appel à des figures extérieures,

tierces, et émancipatrices, le psychologue vis-à-vis des conduites addictives et donc de sa famille, l'éducatrice vis-à-vis de sa famille.

La dimension de l'emprise, nous pouvons aussi la retrouver chez Marc dans une certaine mesure. En effet, pour Marc, les conduites addictives vont permettre de préserver une relation au père menacée de rupture. À travers les conduites addictives, Marc va trouver un objet porteur d'attributs d'adultité, s'inscrivant dans la filiation paternelle, tout en contournant une modalité de satisfaction avec un plaisir génital. En se procurant un plaisir solitaire, ou avec un autre semblable, Marc évite ainsi la confrontation à la différence, synonyme de perte, l'objet ayant peiné à se constituer dans son absence. En outre, la potentialité orgasmique (Roussillon, 1999) menacerait Marc de débordement, devant une certaine fragilité du pare-excitation liée au surcroît d'excitation rencontré dans les relations précoces et ultérieurement. Les conduites addictives permettent donc d'atténuer l'intensité de cette potentialité orgasmique. Le produit peut permettre une dépulsiionnalisation de la scène pubertaire, dans la mesure où la satisfaction pulsionnelle ne pourrait être envisageable. Les conduites addictives permettent donc la mise en place d'un clivage, temporaire mais parfois aussi dans la durée, ainsi qu'une forme d'emprise, à la suite de la définition donnée par Denis. L'emprise peut permettre un retournement en son contraire de la passivation pubertaire et de son potentiel traumatique, et les conduites addictives peuvent en être un moyen, en jouant et en modifiant l'intrusion pubertaire. Quelqu'un de l'extérieur vient agir, mais de manière contrôlée, sur soi. Haza (2017) semble aller dans ce sens lorsqu'elle évoque les alcoolisations ponctuelles importantes comme des recherches de limites corporelles et des tentatives de lier des pulsions nouvelles déliées. C'est ce à quoi Marc semble être confronté, avec un défaut de contenance de sa pulsionnalité qui ne peut trouver de voie de satisfaction envisageable, à savoir le parricide ou l'inceste. Les conduites addictives pourraient alors être une tentative de mise en scène de la dépulsiionnalisation de la scène pubertaire. À travers la dépulsiionnalisation, c'est une mise à l'écart de la représentation qu'offre la pulsion, représentation qui serait irréprésentable à cause de ses conséquences. C'est en outre toute la dimension affective qui est écartée. Dans ce contexte, les conduites addictives se retrouvent aussi dans une forme de perversion de l'affect (Pirlot, 2006). L'emprise est ici dans une forme de dévoiement du rapport au plaisir par la mise hors circuit de la pulsion. L'emprise devient une fin en soi, la satisfaction n'étant pas atteignable.

Néanmoins, ces mêmes conduites viennent aussi symboliser, à travers leur mise en scène dans la relation avec l'autre, la nécessité d'une différenciation et d'une séparation. Leur recours témoigne en effet de la nécessité pour Marc de se détacher de l'objet, notamment paternel, pour permettre l'aboutissement du processus de subjectivation. Ceci montre la manière dont l'objet vient empiéter sur le psychisme de Marc, et l'importance de constituer des limites, aussi sensorielles. Ceci alors même que la sensorialité vient également brouiller ces limites à travers les difficultés à opérer un

rassemblement sensoriel lors des moments d'alcoolisation. Le récit, chaotique et en même temps condensé, témoigne de sensations éparses et d'une difficulté à mettre en œuvre les différentes dimensions psychiques, ouvrant à la différenciation, et notamment à celle des sexes et des générations.

4.3.5. Rapport au féminin et au masculin

La question du rapport au féminin peut notamment s'interroger avec la situation de Marc. En effet, si les femmes sont relativement absentes de son discours, elles semblent néanmoins bien présentes dans sa vie. Il a ainsi pu évoquer sa mère, sa sœur, une jeune femme qu'il fréquente occasionnellement, et la jeune femme du café. Les éléments concernant sa mère sont peu nombreux. Nous savons qu'il a vécu avec elle à partir de la séparation avec son père, lorsqu'il avait 7 ou 8 ans. Arrivé à ses 18 ans, il choisit des études qui lui permettent de partir de chez sa mère, sans qu'il puisse préciser ce qui le poussait à partir. Il évoquera néanmoins des difficultés relationnelles avec sa sœur, de 5 ans son aînée, qui cherche toujours à avoir raison et se sent supérieure aux autres selon lui. Il retourne occasionnellement chez sa mère, certains week-ends ou durant des vacances. Il dit bien s'entendre avec sa mère, et une partie de ses objets d'investissement demeurent dans la région, quelques amis, l'amie qu'il voit de temps en temps, « juste sexuel », mais aussi de nombreuses affaires à lui, dont une console de jeu toujours chez sa mère. Nous pouvons nous interroger dans quelle mesure, dans ce contexte, la sœur ait pu apparaître comme une rivale, figure menaçante, avec une dimension phallique. Avec cette dimension, elle menacerait Marc de la perte d'amour maternel. C'est ainsi qu'il dit bien mieux apprécier d'aller voir sa mère lorsque sa sœur n'est pas là. Ce n'est qu'après avoir rompu les liens avec son père qu'il pourra de nouveau prendre plaisir à voir sa sœur. S'inscrivant dès lors dans une position génitalisée, assumant ses capacités, il n'a alors plus à craindre la possible rivalité avec sa sœur. Ceci témoigne donc aussi d'un lien possiblement fort avec la mère, dont il essaye de se défaire, avec une dimension trop incestuelle. C'est la prégnance de cette dimension qui pourrait le conduire à éviter toute forme d'attachement à un autre féminin, que ce soit « l'amie » avec qui c'est « juste sexuel », ou encore la jeune femme du café. La mise en œuvre d'un attachement, avec un objet sexualisé, confèrerait alors une coloration incestuelle à cette relation à cause du manque de dégageant d'avec l'objet infantile maternel.

Nous pouvons alors nous interroger sur ce qui a pu se passer dans la relation thérapeutique et les enjeux transféro contre transférentiels suite à cette question du rapport au féminin, qui ouvre sur celle du rapport au masculin. En effet, se retrouve alors possiblement condensée la relation avec le père et avec la mère. Nous pouvons notamment remarquer les interactions entre l'évolution du suivi et celle des relations avec son père. En effet, c'est suite au rapproché avec son père, le fait de l'avoir pris dans ses bras, qu'il va cesser le suivi. Nous pouvons nous demander alors s'il n'a pas arrêté le

suivi notamment pour ne pas aborder ce rapprochement, pour ne pas mettre en récit cette scène pubertaire menaçant de débordement. De plus, c'est une fois les liens rompus avec son père qu'il reprend contact et revient vers moi. Ceci vient donc interroger la possibilité d'émergence d'un tiers, de la possibilité de partager la relation et de sortir d'une forme d'exclusivité. Le fait que je sois un homme vient donc aussi mettre en avant la question de l'homosexualité dans le transfert. Ainsi lorsqu'il ne vient pas aux rendez-vous, lorsqu'il s'absente, ou évoque son souhait d'arrêter le suivi, désire-t-il être rappelé, être retenu, obtenir des preuves que les autres peuvent le désirer. Ainsi, cela pourrait signifier qu'il existe aux yeux des autres, dans une fonction miroir (Winnicott, 1971), mais aussi, avec une dimension génitalisée, qu'il est désiré avec une dimension sexuelle, qu'il serait désiré en tant qu'homme. C'est notamment ce point qui vient amener un questionnement sur la décision d'aller dans son sens lorsqu'il évoquera son souhait d'arrêter le suivi. Dans quelle mesure est-ce qu'il attendait la reconnaissance d'une position subjective en actant son désir, ou alors était-ce une volonté de susciter le désir de l'autre et d'être retenu. Dans les deux cas néanmoins, la qualité de l'objet est interrogée, dans sa dimension d'altérité, et donc dans sa capacité à être absent, à pouvoir s'absenter, et donc dans la capacité de l'objet à tolérer l'absence. Suivant l'option de reconnaître la position subjective, cela signifie que l'espace psychique de Marc est suffisamment différencié de l'objet, qui est pleinement constitué, et qu'il doit donc pouvoir s'absenter. Suivant la seconde option, Marc doit d'abord être rassuré dans sa capacité à être désiré par l'objet, et donc à survivre à l'absence. Le fait que Marc soit revenu quelques mois plus tard laisse penser qu'il a pu survivre à l'absence, tout comme il a pu supporter de s'absenter vis-à-vis de son père. Néanmoins cet aspect reste en suspens, Marc n'étant pas revenu à la suite.

Cette question de la relation à un homme ou une femme dans le cadre du suivi thérapeutique va aussi se poser pour Thibault, et permettre d'interroger plus largement cette dimension. En effet, l'investissement de la relation thérapeutique semble être grandement influencé par le fait de se retrouver face à un homme ou une femme. Ceci est notamment saisissable dans le suivi avec le médecin. Thibault investira relativement bien la relation avec le médecin présent au début de son suivi au centre, un homme. Néanmoins, à son départ, Thibault refusera de rencontrer sa remplaçante, car elle est une femme. S'il ne donne pas plus de détails sur son refus, nous entendons dans l'argument du sexe la confrontation à une différence trop importante, et donc menaçante. Ceci renvoie finalement aux relations de Thibault avec ses parents. L'échec des identifications vis-à-vis du parent du même sexe est patent (Givre, 2014), confrontant Thibault à une impossibilité à accéder au statut d'homme, enfermé dans un pubertaire inachevable. Plus que de la transmission permettant une identification enrichissant la subjectivité, ce sont plutôt des objets transgénérationnels (Durastante, 2011), conduisant à la répétition d'actes ou de symptômes dans la lignée paternelle. Si le rugby paraît avoir fait lien, ce lien semble n'avoir été que superficiel. Les objets transgénérationnels transmis ont plutôt

été de l'ordre de la dépression, des consommations de cannabis, ou encore de l'isolement, Thibault répétant ces symptômes dont le père a été porteur à son âge, et semble en porter toujours les stigmates. La figure paternelle semble bien fragile, et peu à même de contenir les élans agressifs, parricides, de Thibault, qui pourraient permettre une forme de différenciation. Le risque est que le père soit réellement détruit par l'expression pulsionnelle de Thibault et ne résiste pas à sa destructivité. Ainsi, si le père peut s'énerver du bruit fait par Thibault la nuit lorsqu'il joue, il n'arrive jamais à tenir sa position, et Thibault recommence sans cesse. D'ailleurs, lorsque les parents se séparent, Thibault va souhaiter aller vivre plutôt chez son père car il peut y jouer librement à la console. Néanmoins, nous pouvons aussi supposer qu'à travers ce choix, Thibault viendrait essayer de rencontrer une figure paternelle pour ainsi la constituer. Le père apparaît comme celui qui accepte beaucoup de choses, et serait par trop malléable (Roussillon, 1999), peinant à retranscrire sa subjectivité et donc celle de Thibault. Son vécu peine à se symboliser et s'exprime à travers la répétition d'actes.

En effet, là où l'objet paternel semble particulièrement présent, celui maternel paraît plus en retrait. Ce retrait n'apparaît pas dans la dimension physique de sa présence. Thibault passe en effet beaucoup de temps avec sa mère, notamment en partageant de nombreuses activités, aller au zoo, au restaurant, au karting, les prises de rendez-vous chez le médecin. À travers ces activités, la mère apparaît toujours comme l'objet d'amour infantile recherché, incestuel. Néanmoins, la fragilité des liens à cet objet ainsi que la difficulté à investir des objets extra familiaux confèrent à cette relation une dimension d'exclusivité, mais donc aussi de menace de rupture et de perte, avec une rivalité associée aux autres objets. Ceci est particulièrement présent vis-à-vis de la sœur. Menaçante en ce qu'elle pourrait voler l'objet d'amour maternel, mais aussi, nous pouvons nous interroger, de par sa dimension féminine et aussi sexuelle, et donc incestuelle. En fait, la place de la mère paraît tout à fait ambiguë. D'un côté, elle est objet de plaisir et de satisfaction. De l'autre, elle apparaît comme un objet peu fiable, qui menace de se dérober. C'est notamment le cas lors de la séparation. Elle menacera Thibault à plusieurs reprises de ne pas l'accepter chez elle s'il ne change pas sa situation, ne trouve pas un emploi, n'arrête pas de fumer, ou s'il vient avec sa console de jeu. Si la rupture n'est pas atteinte, ces menaces renvoient surtout à une forme de rejet, confrontant Thibault à des demandes qu'il ne peut satisfaire, et prenant ainsi le risque de faire planer cette menace de rupture, dans une circularité négative. Finalement, la mère apparaît aussi impuissante que le père face à la situation de Thibault. La différence se révèle dans la dimension œdipienne, où le père se fait l'objet de l'agressivité, là où la mère est celle d'un plaisir incestueux.

L'abord de ces différents éléments nous a permis d'explorer des aspects qui se sont révélés pertinents au cours de l'étude des situations des adolescents rencontrés et surtout relativement cohérents dans les liens qu'ils entretiennent. En effet, en revenant sur la situation de Thibault, nous

avons pu évoquer les manières dont le processus pubertaire pouvait se retrouver entravé. Dans ce contexte, les conduites addictives et les jeux vidéo ont été des éléments révélateurs et permettant le maintien de cette entrave. Néanmoins, la dimension paradoxale de ces conduites et pratiques, et notamment des conduites addictives, a pu être soulignée. Ceci nous a permis de rappeler les difficultés d'identification chez Thibault et la nécessité de trouver une réponse de l'objet, quitte à passer par l'agressivité. Nous avons alors pu poursuivre cette réflexion en étudiant la place de la violence et de l'agressivité dans différentes situations rencontrées. La violence apparaît pour se protéger face à la menace de l'objet et va attaquer le lien. Néanmoins, cela va aussi pouvoir déboucher sur une forme d'agressivité, avec une recherche de contenance. Les conduites addictives peuvent opérer pour limiter l'expression pulsionnelle de l'agressivité. Cependant, l'expression de l'agressivité peut aussi être constitutive de la relation à l'objet. Elle peut permettre notamment de rencontrer un objet jusqu'alors absent, ou alors d'interroger les qualités de cet objet. Au final, ceci peut constituer un appel au tiers, avec une valeur messagère. Cette valeur messagère va s'observer de manière plus générale dans les conduites addictives et le passage à l'acte. Dans les deux cas, la réaction de l'environnement va être déterminante, et son absence de réponse adaptée va conduire à la répétition. C'est alors que l'emprise peut advenir, en devenant une finalité faute de satisfaction possible dans la relation à l'autre. L'emprise va tenter de reprendre le contrôle sur une relation qui échappe et qui est donc menaçante, car confrontant à des angoisses de perte voire d'effondrement. L'investissement des conduites addictives pourra contribuer à cette tentative d'emprise en tentant de dénier la dépendance à l'objet. Pour autant, les conduites addictives, comme souvent, auront aussi une dimension paradoxale en se faisant le support d'un lien aux objets parentaux. Elles viennent alors interroger la possibilité, ou l'impossibilité, d'une identification à ces objets et notamment au parent du même sexe. Ceci vient questionner de manière plus générale le rapport à la différence des sexes et donc au masculin et au féminin, qui constitue le dernier point que nous avons abordé et permet de conclure cette partie.

5. Discussion

Le travail effectué, partant de la recension de la littérature, de l'élaboration des hypothèses, et de leur confrontation à la clinique a permis de faire ressortir plusieurs points qui peuvent être sujets à discussion. Cette discussion peut porter sur des partis pris, mais aussi sur les manques, les points qui mériteraient d'être davantage explorés, et enfin ceux offrant des perspectives.

5.1. Le choix des conduites addictives avec produits

Un premier point sujet à discussion nous paraît être celui du choix de retenir pour notre travail uniquement les conduites addictives avec produit. Ceci possède deux implications, celle de parler de conduites addictives au lieu de parler d'addiction, et celle de se centrer sur les conduites addictives avec produit, donc mettant de côté celles comportementales, tout en regroupant l'ensemble des produits sans distinction.

Concernant le fait de retenir le terme de conduites addictives plutôt que d'addiction, nous avons déjà amené plusieurs éléments en ce sens, que ce travail a semble-t-il conforté. En effet, la notion d'addiction dispose de critères spécifiques, nous en avons donné la définition. Ce faisant, elle exclut un certain nombre de pratiques et de conduites. Or la consommation d'un produit n'aboutit pas nécessairement à l'addiction, et les études de l'OFDT le rappellent régulièrement. En outre, une confusion tend à se former entre addiction et conduites addictives. Ainsi, une rapide recherche sur internet permet de trouver des exemples. Le site du ministère de la Santé²⁰ définit les conduites addictives comme le regroupement des addictions avec et sans substances, tout comme celui de l'Agence Régionale de Santé de la région Auvergne-Rhône-Alpes²¹, qui aborde pêle-mêle conduites addictives et addictions. L'écueil de cette confusion est de laisser penser que les conduites addictives seraient nécessairement de l'ordre de l'addiction, impliquant une dépendance, ainsi que le maintien des conduites malgré des conséquences négatives, dans une logique mortifère. Les données statistiques le démentent pourtant. En outre, cela conduit à se centrer sur l'addiction, en mettant de côté l'étude des conduites hors addiction, qui ne soient pas de l'ordre de l'addiction. Pourtant ces conduites, qui ne sont pas de la dépendance, sont très répandues, et constituent même la part la plus importante des conduites de consommation et des comportements. Dès lors, nous observons un angle mort de la recherche, notamment dans l'approche psychanalytique, sur des conduites qui sont pourtant largement présentes dans notre société, sans pour autant être anodines. En fait, c'est comme si seule

²⁰ <https://solidarites-sante.gouv.fr/prevention-en-sante/addictions/>

²¹ <https://www.auvergne-rhone-alpes.ars.sante.fr/les-conduites-addictives-informez-vous>

l'addiction pouvait être problématique, et dans ce cas elle devient un véritable fléau social, une épidémie, contre laquelle il faut entrer en guerre. Dès que l'on sort de l'addiction, il n'y a plus de problèmes et il n'y plus de raison de se questionner. Pourtant, une consommation d'alcool, même occasionnelle, peut être problématique. À l'inverse, certaines personnes vivent correctement avec leur addiction, sans faire de bruit, et ne correspondent pas à la figure du toxicomane marginal ou de l'alcoolique impotent. De plus, ces mêmes conduites, sans être de l'ordre de l'addiction, ne posent pas forcément de problème, et a fortiori pour l'individu lui-même en plus de la société, et mérite malgré cela de s'y intéresser. Au même titre que certains symptômes qui ne sont pas présentés comme invalidants par l'individu, telles certaines phobies, manifestations psychosomatiques, ou encore troubles obsessionnels, il y a néanmoins quelque chose à en dire pour le clinicien, ne serait-ce en ce que cela renseigne du fonctionnement psychique de l'individu et notamment de son inconscient.

Un autre point à soulever concernant le choix de l'abord des conduites addictives et non de l'addiction, c'est aussi le public visé, celui des adolescents. En effet, nombreux ont été les auteurs à rappeler l'importance d'une approche dynamique de l'adolescence, non figée (Gutton, 1991 ; Cahn, 1998). Ceci vaut notamment pour les symptômes et manifestations psychopathologiques, dont il convient de rappeler la dimension évolutive, mais aussi parfois maturative, avec une psychopathologie constitutive de l'adolescence dans une certaine mesure. Ces éléments, couplés aux précédents invoqués, imposent bien de faire preuve de prudence dans le « diagnostic » et la catégorisation des individus. Ceci vaut ici d'autant plus que les enjeux sont importants autour de cette étiquette « d'addict ». En effet, à travers cela, la lumière est mise sur la notion de dépendance. Or à l'adolescence, c'est bien de la dépendance, aux objets premiers et infantiles, qu'il s'agit de remanier et de se défaire, pour aboutir à une interdépendance permettant la complémentarité. Rappeler l'addiction d'un adolescent, ce peut être dans un certain nombre de cas lui rappeler à quel point il est dépendant, ce dont il cherche à se défendre pour en éviter les risques associés. Pour certains d'entre eux, le résultat est sans appel, ils se braquent et refusent tout échange, ce qui se comprend aisément. En effet, à travers cette assignation identitaire, de dépendant, l'adulte se positionne ici dans la position de celui qui dispose d'un savoir sur le sujet, et donc le prive de son autonomie psychique. Il l'inscrit davantage encore dans une position infantile, alors que tout le travail thérapeutique serait d'aller à l'encontre de cette position. Ici, comme nous allons le développer ultérieurement, le social et la clinique se confondent, au détriment d'une clinique de la subjectivité du sujet, dans ce cas adolescent.

L'autre implication, c'est celle du regroupement autour des substances psychoactives, avec produit, écartant les conduites addictives sans produits, mais opérant en même temps un regroupement. À propos de l'écartement des conduites addictives sans produit, ceci se fait par souci méthodologique, mais aussi épistémologique. En effet, la notion même de conduites addictives sans produit fait encore débat dans la communauté scientifique, notamment en ce qui concerne la définition

de son champ. Ces dernières années, le nombre de conduites pour lesquelles s'est posée la question de l'inclusion dans le champ des conduites addictives n'a cessé d'augmenter (Saïet, 2016). Nous nous retrouvons dans une situation où presque toutes les conduites humaines peuvent se révéler être addictives, dans la mesure où elles procurent de la satisfaction et appellent donc à une répétition. La consommation de boissons sucrées, de chocolat, mais aussi d'eau en vient à rentrer dans la catégorie. Du côté des comportements, cela est encore plus marqué, la liste étant quasiment infinie. Si certains comportements font consensus, tels que l'addiction au sexe, au sport ou encore aux jeux d'argent, d'autres reposent sur un socle plus fragile, tels que l'addiction au travail, aux vols, ou encore aux scarifications (Saïet, 2019). La difficulté repose sur le fait que ces conduites sont aussi des conduites du quotidien ou de l'ordinaire pour certaines d'entre elles, ou alors relèvent d'ores et déjà de la pathologie pour d'autres. Dans ce cas, où placer le curseur ? Avoir régulièrement envie de sexe fait-il de nous un addict en puissance ? Idem pour le travail ou encore le sport ? Ceci oblitère totalement, d'une part le contexte social, d'autre part le fonctionnement psychique de l'individu et la fonction de la conduite pour ce dernier. En fait, de manière paradoxale, le regroupement sous le vocable d'addiction, qui avait pour vocation de se décentrer d'une catégorisation par produits, alcoolisme, toxicomanie, n'a en rien modifié l'importance prise par le produit dans le processus. Ceci semble être la conséquence d'une approche dominée par la biologie, où sont recherchées les propriétés pharmacologiques de chaque produit mais surtout la manière dont l'organisme réagit à ces conduites. C'est à ce moment que la confusion s'opère, en mettant l'accent sur le mécanisme cérébral, ou plutôt le dérèglement cérébral, qui devient le repère pour définir la conduite qui serait addictive. À partir du moment où il y a dérèglement du circuit de la récompense, il y a alors addiction. Or la vie est portée par le principe de plaisir, la recherche du plaisir en est à la base, et le risque est grand alors de pathologiser le quotidien. La centration sur les conduites addictives avec produit nous permet en partie de sortir de cet écueil. De plus, nous précisons bien que ce sont les produits psychoactifs, donc suscitant des effets inhérents à leur pharmacologie. Ceci exclut les produits nécessaires à l'organisme, comme l'eau, ou encore les aliments. Cette approche, outre le fait permet de s'en tenir à un certain type de produits définis, offrant davantage de clarté méthodologique. Elle est aussi l'occasion d'interroger un certain rapport au produit, celui qui consiste en un objet matériel extérieur, on peut le posséder, le consommer, le stocker, le donner. En le consommant, on l'ingère, on le fume, on se l'injecte, il vient en soi. Dès lors, un objet extérieur rentre à l'intérieur de soi et va susciter des sensations. C'est ce point qui nous paraissait intéressant à étudier, en ce qu'il vient rencontrer les spécificités du processus pubertaire en tant que nécessaire réappropriation d'un corps devenu étranger à cause de la puberté et les nouvelles sensations qu'il offre. En outre, cela permet aussi d'interroger la place de la sensorialité à travers les effets recherchés du produit. Toujours dans cette perspective de nous centrer sur la fonction, l'usage qui en est fait, il nous est paru plus pertinent de regrouper

l'ensemble des produits. En effet, il ressort bien que les effets d'un produit ne vont pouvoir se définir que dans la rencontre avec un individu et un contexte donné, reprenant la formule d'Olievenstein (1983). Regrouper les produits, c'est rappeler que ce n'est pas l'alcool qui fait l'addiction, mais sa rencontre, pour ce qui nous concerne, avec un individu et son fonctionnement psychique propre. D'ailleurs, la clinique nous l'a bien montré, un même produit peut avoir des effets différents chez plusieurs individus, mais aussi chez un même individu à des moments différents. Pour autant, il convient de préciser que nous n'avons que peu évoqué le tabac, pourtant une des substances psychoactives les plus consommées. Ceci tient du fait que les effets psychoactifs sont très limités, et souvent d'ailleurs non perçus par les individus. Or ce sont les effets, entre autre en lien avec la sensorialité, qui nous intéressaient ici.

Ces éléments mettent donc en avant l'influence majeure du contexte dans la constitution de l'objet de recherche, qui appelle aussi au constat de cette influence dans la pratique clinique.

5.2. Mise en perspective de la clinique et du contexte sociétal

Cette conception de la consommation, qui renvoie à une addiction et face à laquelle il faut lutter en s'attaquant au produit, la source, ou alors au cerveau, le récepteur, a certaines répercussions sur la prise en charge des adolescents avec des conduites addictives, en premier lieu sur la demande. En effet, la demande, portée nous l'avons rappelé principalement par un tiers, va parfois aller vers un arrêt des consommations, voire un sevrage, une « cure de désintoxication ». La réponse thérapeutique au problème serait de priver l'individu du produit, responsable de tous les maux. Ceci présente deux avantages. D'une part, d'offrir une solution simpliste, et donc rassurante, face à une problématique complexe, appelant à une réponse complexe, et donc potentiellement angoissante. En outre, ceci permet aussi de faire l'économie de tout questionnement des autres éléments du triptyque, à savoir l'individu et surtout l'environnement. En effet, en appelant à l'arrêt des consommations, ceci souligne, outre la place du produit, l'effet mécanique du soin, avec l'idée que la volonté est motrice. À l'inverse, si l'individu refuse d'arrêter, c'est qu'il n'a pas la volonté de « s'en sortir », d'aller mieux, et rappelle bien le fait qu'il soit le trouble-fête. L'approche de thérapie familiale, systémique ou psychanalytique, ne s'y est pas trompée en relevant l'importance de la dimension familiale dans les conduites addictives, et la facilité avec laquelle le consommateur peut se trouver être le porte-symptôme familial ou le porteur d'objets transgénérationnels non élaborés (Durastante, 2011). Nous avons ainsi eu l'occasion de rencontrer des familles pour qui le problème était le produit et leur adolescent. C'était lui qui avait un problème, pas eux. C'est notamment le contexte dans lequel a évolué Jennifer, avec toute la force d'injonction paradoxale que cela comporte. En fait, une bonne partie de la conception sociale courante des conduites addictives leur confère une image de poison, oubliant la partie remède

(Le Poulichet, 1987). Ceci contribue à déconstruire ce que pourtant nous essayons de rappeler avec ce travail de thèse, à savoir la portée symbolisante de ces conduites, y compris au plus près de la sensorialité. Nous l'avons bien rappelé, c'est d'abord et avant tout la réponse de l'environnement qui contribue à conférer une valeur messagère à l'acte, à la pulsion, à la conduite, à ce qui est montré et relève de l'infra verbal. C'est cette réponse qui a permis la constitution du symbole puis l'acquisition du langage verbal, c'est aussi à l'environnement d'être présent en ce sens. Mais une fois la valeur messagère reconnue, il s'agit également d'identifier la nature du message. En effet, si certains parents ou professionnels identifient rapidement la conduite addictive comme révélatrice d'un problème (pour l'adolescent, mais aussi parfois pour eux, sans qu'ils ne s'en rendent forcément compte), la nature et la qualité de ce problème restent souvent obscures. Un sens préconstruit y est alors calqué. « Il ne va pas bien », impliquant alors une demande de réponse chez l'adolescent « dis-moi ce qui ne va pas ». Or ces demandes tendent au moins à déstabiliser les adolescents, voire à les mettre en grande difficulté, avec la possibilité de manifester de l'agressivité pour s'en protéger. En effet, il s'agit alors de demander à l'adolescent quelque chose qu'il ignore. Si le vécu se traduit en geste, en acte, et non en mot, c'est bien qu'il y a absence de représentation mot, et donc de capacité à dire ce qui se passe. Cela ne fait que renforcer le vécu d'impuissance de l'adolescent face à son corps et ses éprouvés qui lui échappent. L'enjeu est alors de pouvoir co-construire (Drieu, 2003) le sens avec lui, loin de tout prêt-à-penser. Ceci est d'autant plus difficile que le contexte social lui tend à détruire toute possibilité de construction singulière de sens, y compris dans les pratiques de soin. Cela se retrouve notamment avec la catégorisation de chacun des comportements et des conduites. Ce travail avait donc pour vocation de rappeler aussi la dimension subjective de ces conduites, et de sortir de l'écueil d'une approche normative, aussi présente au sein de la psychanalyse lorsqu'elle édicte des lois et des évidences, ce qu'a pu dénoncer Le Poulichet (1987). Nous pouvons également nous interroger sur la manière dont la construction sociale du consommateur en tant que délinquant et marginal n'induirait pas une limitation de la dimension expressive des conduites addictives, ainsi que de leur potentialité d'adresse à l'autre. En effet, la dimension délinquante de la plupart des conduites addictives pourrait contribuer à l'exclusion sociale des consommateurs, et donc à priver une partie de la potentialité créatrice, portée au regard de l'autre et donc permettant de réintégrer une dimension intersubjective.

5.3. Les difficultés du travail autour de la sensorialité

Nonobstant ces difficultés liées au contexte, il semble aussi que ce travail, dans son rendu, a pu souffrir de quelques carences et lacunes, ne répondant parfois que partiellement à ses objectifs. Une des difficultés est apparue à travers un de ses objets, la sensorialité. En effet, en étudiant la

sensorialité dans les conduites addictives, nous nous sommes fixés pour objectif de mettre des mots sur un vécu qui n'en a pas, et ce d'autant plus à partir d'un travail rétrospectif, sur des notes cliniques. Ainsi, certaines situations vont se voir bien davantage étudiées que d'autres suivant cet angle. L'étude de la sensorialité dans les situations de Thibault, Jérémie et Camille a été la plus poussée. Ces situations sont celles les mettant en avant, en même temps qu'elles sont aussi celles les plus en prise avec des mouvements archaïques, à même de se relayer par la sensorialité ou l'acte, suivant les modalités d'inscription disponibles au moment du vécu. L'expérience ayant été vécue dans une modalité infra verbale, sensorielle par exemple, elle va se manifester dans cette même modalité (Golse, 2014). Ce point nous paraît important car il souligne l'intérêt à prêter attention à des éléments au-delà du langage verbal. En effet, si l'analyse du contenu de la séance répond uniquement sur le verbal, alors certaines séances avec ces adolescents paraissent particulièrement pauvres, avec une forte inhibition. Or en intégrant la dimension sensorielle, nous obtenons bien davantage d'éléments, autant pour la compréhension du vécu du patient que de la relation intersubjective. Comme évoqué précédemment, avoir noté la présence d'éléments sensoriels va souligner leur importance et mettre en avant les enjeux associés. Néanmoins, l'absence de notes sur les éléments sensoriels peut aussi rapporter un effacement de cette même sensorialité. Elle pourra alors ressortir en négatif, à l'instar de l'hallucination négative. Mais pour d'autres situations, notamment celles de Julie et d'Adèle, les éléments autour de la sensorialité sont bien moins présents aussi car la place prise par les échanges verbaux va venir les occulter. En effet, elles sont bien plus à l'aise dans le langage verbal que les premiers adolescents cités et vont donc mettre en avant dans la relation des formes de symbolisation secondaire. L'importance du nombre d'éléments sensoriels relevé, et de la place conférée à la sensorialité, va refléter le fonctionnement psychique des adolescents rencontrés. À condition bien sûr que le clinicien fasse une place à la présence possible des éléments sensoriels. Lorsque les processus secondaires font défaut, que ceux primaires voire originaires prennent le dessus, c'est alors du côté de la sensorialité qu'il faut regarder pour essayer de penser la relation et les enjeux psychiques chez l'adolescent rencontré.

5.4. L'agressivité et le déplaisir en complément du plaisir et de la génitalité

Un autre point qui soulève un certain questionnement, c'est le destin fait au sujet du plaisir et notamment dans sa composante génitale. L'investigation autour du plaisir a été un élément central de ce travail de thèse, et le résultat permet d'alimenter la réflexion à ce sujet. Il semble en effet que la notion de plaisir a pu souffrir d'une certaine confusion dans son utilisation, mais aussi a pu être

délaissée dans les travaux psychanalytiques sur les conduites addictives à l'adolescence (Bernaud, 2021). La confusion résulte dans les différentes composantes que la notion de plaisir peut recouvrir. Il est parfois difficile de dissocier le plaisir de la satisfaction. En outre, l'absence de plaisir, malgré la satisfaction, n'ouvre pas nécessairement au déplaisir. Enfin, le plaisir peut être multiple. Il peut se retrouver dans le discours du sujet, mais se référer en fait davantage à une forme de jouissance, de l'ordre de la satisfaction avec un court-circuit pulsionnel. Il peut aussi se référer à un plaisir infantile, suivant le modèle de la pratique masturbatoire ou des auto-érotismes. L'autre est alors présent, mais sa dimension génitale est absente. Enfin, le plaisir peut être génital, dans la rencontre avec un autre, porteur de complémentarité. Mais au-delà de ces différentes catégories, il ressort surtout la présence d'une multitude de formes de plaisir, avec un statut de la satisfaction et de l'objet très variable. Evoquer la notion de plaisir dans ce travail était d'abord une manière de l'envisager en ce qu'il renseigne sur le processus en cours, donc davantage comme un moyen que comme une finalité d'étude. En complément de cette question du plaisir, nous nous interrogeons aussi sur la place faite au déplaisir, à la souffrance et à l'agressivité. Car ces éléments sont aussi ressortis, notamment de l'analyse de chacun des cas. En effet, particulièrement la dimension agressive, s'est retrouvée dans l'ensemble des situations étudiées, et parfois même de façon tout à fait centrale. Nous avons ainsi pu l'observer dans les situations de Thibault, Jérémie, Camille, ou encore Jennifer. Ceci nous permet de formuler quelques remarques à ce sujet. Premièrement, nous pouvons rappeler qu'à la suite de Bergeret (1984), nous pouvons envisager l'agressivité comme étant aussi une composante du plaisir. En effet, ce dernier rappelle que dans l'agressivité, différenciée de la violence de base, le sujet peut prendre du plaisir à attaquer l'objet. Il ne s'agit plus d'une simple défense. Cette forme d'érotisation de la violence va également se retrouver dans le registre de l'emprise, décrit notamment avec Lucas. Deuxièmement, nous pouvons souligner l'intrication du plaisir et de l'agressivité autour de la question du masochisme. En effet, l'agressivité exprimée va pouvoir nourrir de l'agressivité en miroir chez l'objet. Nous retrouvons cela dans la relation de Jennifer avec son petit ami, où chacun a pu être violent vis-à-vis de l'autre. L'agressivité peut alors alimenter la souffrance et la violence dans la relation, et par là même nourrir une position masochiste. Nous observons alors l'enkystement dans une relation où plaisir et souffrance sont mêlés. Troisièmement, l'agressivité, inscrite dans une conduite d'opposition, peut aussi avoir une fonction paradoxale vis-à-vis de l'objet. En effet, l'opposition permet de se défendre de l'objet et de sa dépendance à son encontre, tout en maintenant le lien avec ce dernier (Jeammet et Corcos, 2001). Ainsi Thibault, en dénigrant son père, permet de le rebaisser et donc de diminuer le vécu de dépendance à son encontre, qui est pourtant manifeste. Ces points permettent de rappeler l'intrication pulsionnelle entre plaisir et agressivité. Ils soulignent aussi la difficulté, parfois d'autant plus importante à l'adolescence, du travail de régulation de

l'expression pulsionnelle, permettant une expression sans débordement. Ils témoignent enfin de l'importance du travail de l'informe de l'appropriation de cette pulsionnalité nouvelle.

Ces éléments ont permis de souligner à de nombreuses reprises la présence de paradoxes et la manière dont les deux termes du paradoxe pouvaient être plus ou moins reliés, comme autour de l'articulation plaisir/agressivité. Nous retrouvons cette fonction paradoxale avec les conduites addictives. C'est peut-être un des points centraux que nous avons à retenir de ce travail. Cet aspect paradoxal découle du fait de n'avoir pu répondre par l'affirmative que partiellement à notre hypothèse. En effet, la fonction paradoxale des conduites addictives se retrouve dans de multiples registres. Premièrement, les conduites addictives, en tant qu'objet transitoire, permettent une rencontre avec l'autre ouvrant sur une relecture de l'infantile et de l'archaïque à l'aune du pubertaire. Cette relecture peut s'effectuer car les conduites addictives peuvent permettre d'atténuer l'altérité radicale de l'objet génitalisé, et donc autoriser sa reconnaissance. Néanmoins, paradoxalement, cette atténuation peut aussi être suffisamment importante pour permettre d'enlever une part d'altérité et de différenciation vis-à-vis de l'objet. Cet objet va alors rester un objet infantile, voire archaïque. La différence de l'objet sera évacuée, car renvoyant à une altérité trop menaçante. La relation à l'objet se fera dans une dimension œdipienne, voire de confusion ou indifférenciée. Deuxième aspect paradoxal, c'est celui du rapport au plaisir dans les conduites addictives. En effet, le plaisir dans les conduites addictives peut être associé à une forme de plaisir génital. Objet d'adultité, les conduites addictives vont renvoyer et faciliter le plaisir de la rencontre avec les objets extra familiaux. Ce plaisir sera un plaisir partagé, découlant de la complémentarité des sexes. Néanmoins, le plaisir des conduites addictives peut aussi être un plaisir infantile, alimentant des auto-érotismes autorisant la constitution de fantasmes, mais restant centrés dans une logique œdipienne, incestueuse et parricide. Le plaisir peut en outre plutôt être de l'ordre d'une forme de jouissance, et donc ne plus répondre stricto sensu à une logique de plaisir. Dans ce cas, c'est l'apaisement, voire le vide qui peut être recherché, dans une forme d'auto sensorialité, renfermant sur soi. Enfin, troisième paradoxe, c'est celui de la place des expériences sensorielles. Nous sommes revenus à ce sujet à de multiples reprises, autant dans la partie théorique que clinique. La sensorialité apparaît bien comme étant bivalente (Cornalba et Dayan, 2014). Une forme de rassemblement sensoriel peut s'observer. Les conduites addictives, comme expériences sensorielles, viennent enrichir et multiplier les modalités d'expériences, ce qui peut permettre d'appréhender un rapport à soi et à l'autre nouveau, à travers de nouvelles sensations. Ces nouvelles sensations peuvent renvoyer à celles pubertaires, et le rassemblement sensoriel permet alors de contribuer à la constitution de ce nouvel objet pubertaire à travers une forme de symbolisation primaire. Néanmoins, les conduites addictives peuvent aussi, dans certaines conditions, œuvrer en marge d'un travail de symbolisation, et le laisser en attente. La sensorialité va peiner à ouvrir à la rencontre avec l'objet et sa constitution, en entretenant un fonctionnement autarcique. Coupées de la

réponse symbolisante de l'objet, les expériences sensorielles restent brutes et tendent alors à se répéter. Les paradoxes décrits ne sont pas exclusifs, et peuvent opérer parallèlement, mais aussi de manière alternative en fonction des individus, ainsi que de la qualité des relations constituées.

Au final, le rassemblement sensoriel n'est pas toujours présent dans les conduites addictives, et il ne permet donc pas toujours la symbolisation primaire du plaisir génital et la relecture des scènes pubertaires.

5.5. Une étude se nourrissant du vécu d'échec, un travail engagé

Cet écueil trouve peut-être son origine dans le mouvement poussant à ce travail de thèse. Nous l'avons déjà évoqué, il a été nourri par un sentiment d'échec. Ayant débuté quelques années après le début de ma pratique de psychologue, mais aussi ma prise de poste au CSAPA, j'ai pu avoir le sentiment de me retrouver démuné dans ma pratique. Nous avons pu aborder le peu d'écrits théorico-cliniques sur l'approche psychanalytique des conduites addictives à l'adolescence, surtout ces dernières années. Les auteurs sont peu nombreux, et évoquent souvent une pratique éloignée de celle que j'ai pu rencontrer, à savoir celle d'un psychologue dans un service ambulatoire, recevant le « tout-venant », avec donc des problématiques très différentes. Je me suis alors retrouvé en difficulté pour penser ma pratique, d'autant plus qu'elle se révèle être relativement nouvelle, car associée à un dispositif récent, les CJC, sans réelle conceptualisation théorique sous-jacente. J'ai donc dû « bricoler » ma pratique, tester certains positionnements, avec le sentiment assez présent de ne pas réussir à faire du bon travail. Ceci était bien sûr renforcé par une clinique impliquant un travail important sur la demande, et confrontant à de nombreuses ruptures de prise en charge. Si toutes les cliniques peuvent se révéler délicates, celle-ci était particulièrement à même de susciter ce vécu de frustration, d'impuissance, et au final d'échec. La mise en œuvre de ce travail de thèse s'est donc nourri de cela, tout comme sa problématique, et nous pouvons maintenant le penser, de son hypothèse. En effet, si le sujet, des conduites addictives à l'adolescence, a pu être déjà abordé, quoique trop peu selon moi, c'est l'approche choisie qui me semble en avoir conféré une originalité. Il s'agit en effet ici de considérer les conduites addictives pleinement dans leur fonction de remède, et de volontairement mettre de côté la dimension poison. Il se peut qu'une part d'engagement s'y manifeste alors. Cet engagement, c'est celui de lutter contre les stéréotypes et les préjugés, y compris dans la recherche et la clinique, concernant les consommateurs de substances psychoactives. C'est notamment vouloir lutter contre une étiquette mortifère, destructrice, collée selon moi de manière bien trop hâtive par nombre d'auteurs. Cette position a pu se retrouver idéalisante, et donc échappant à une partie de la réalité. Cette réalité, c'est que les impasses thérapeutiques découlent d'une rencontre,

et dans cette rencontre, le psychologue y a sa part, mais tout comme le patient, avec sa dimension pathologique et mortifère, menant elle aussi à l'échec. En fait, il se peut qu'une partie du sujet de cette thèse repose sur un postulat quelque peu tronqué, à savoir que si la situation des adolescents rencontrés ne s'améliore pas, c'est que je ne m'y prends pas de la bonne manière, sous-entendant qu'une méthode serait plus adaptée qu'une autre, avec une finalité claire et que je peinerai à la mettre en œuvre. Ceci permet de maintenir l'espoir que la situation puisse changer, luttant ainsi comme un vécu d'impuissance et mortifère parfois très fort. Ceci s'ancre aussi dans un contexte institutionnel normatif, empreint de recommandations de bonnes pratiques et d'objectifs de soins qui ont pu m'influencer malgré moi. Avec du recul, cette clinique relève parfois clairement d'une clinique difficile à vivre au niveau contre-transférentiel, mais confrontant aussi aux limites du champ d'intervention du psychologue. Ceci notamment par l'intensité des actes posés, d'autant plus chez des adolescents parfois très jeunes, avec une détresse très importante associée. Dans ce contexte, ce travail de thèse est venu permettre de lutter contre le risque du désespoir et de la mort psychique, en miroir de personnes, mais aussi d'une institution et d'un service, étant parfois elle-même en prise avec le désespoir. Nous pensons ici particulièrement aux situations de Thibault, Jérémie et Camille. Ces trois adolescents ont su, selon moi, particulièrement m'affecter, notamment dans cette part de désespoir qui était la leur, et dans leur adresse maladroite à un autre, pour que ce dernier puisse les aider à sortir de la situation de détresse dans laquelle ils étaient. Mon postulat était donc plutôt optimiste au vu des situations étudiées, et notamment de celles m'ayant particulièrement touché. Néanmoins, si le résultat est plus mitigé, et que la dimension de symbolisation de la sensorialité n'est pas toujours opérante, nous pensons avoir toutefois pu souligner son importance et ainsi rééquilibrer la balance entre remède et poison, qui penchait peut-être alors un peu trop du côté du poison.

5.6. Perspectives pour la prise en charge des adolescents dans les CJC

En dégageant des éléments du côté de la place de la sensorialité et de la symbolisation dans les conduites addictives, nous pouvons donc envisager des perspectives pour la prise en charge des adolescents avec des conduites addictives, a fortiori en CJC. Le premier point à développer, c'est celui de la prise en compte de la sensorialité. Il se pose ainsi la question de la capacité du clinicien à proposer un espace d'accueil et d'écoute de cette sensorialité. Cela passe par une nécessaire souplesse et créativité dans la pratique et par une attention particulièrement accrue au contre-transfert. La souplesse et la créativité, nous pensons pouvoir la retrouver notamment dans la possibilité d'usage de médiations, mais aussi en interrogeant l'adolescent sur son vécu au quotidien et ses éprouvés en particulier. Cela passe par un intérêt certain de son vécu et de ce qui peut l'intéresser, le faire vivre

psychiquement. Cela implique aussi d'accepter que l'adolescent puisse refuser d'explorer les propositions du clinicien. Ainsi, lors des entretiens, j'ai toujours essayé de mettre à disposition des feuilles de papier et des crayons. Les adolescents s'en sont rarement saisis d'eux-mêmes, mais je trouvais intéressant le simple fait de les laisser à disposition. C'est pour moi une manière de montrer qu'autre chose est possible, et que le rendez-vous avec le psychologue n'est pas qu'une activité purement intellectuelle. Pour autant, certains adolescents ont pu refuser toute proposition d'usage des feuilles, ou alors se sentir particulièrement en difficulté. C'était notamment le cas lorsque je proposais de représenter graphiquement leur propos. Si certains s'en sont saisis avec plaisir, effectuant des spaciogrammes (Benghozi, 2006) ou encore des frises chronologiques, comme pour Julie, d'autres ont pu être angoissés par cela. Cette pratique implique donc du sur mesure, et de pouvoir aussi s'intéresser à la vie de l'adolescent sans pour autant délaissier la fonction des conduites addictives. Car interroger cette fonction et s'intéresser aux conduites addictives, c'est également disposer d'un formidable outil de médiation lorsque les enjeux autour de l'interdit sont levés. En effet, ceci permet de parler du rapport à la pensée, au plaisir, au désir, aux frustrations, à la sexualité ou encore à l'agressivité, aux parents, aux amis, à l'école...

Concrètement, pour un dispositif comme les CJC, nos propos impliquent de pouvoir proposer un premier accueil le plus ouvert possible, pour accueillir la subjectivité de l'adolescent, tout en cherchant à montrer la part de lui présente dans les conduites addictives. Ceci permet de sortir d'une conception de l'objet addictif comme étant à écarter, car étant source de problème, et donc de rendre l'adolescent acteur de la rencontre en soulignant la dimension symbolisante de ces conduites. Lorsque les situations se révèlent plus délicates, c'est alors au ressenti contre transférentiel d'être pris en compte, dans la mesure où ce dernier va pouvoir renseigner autant sur le vécu de l'adolescent, dans le cadre du transfert par retournement (Roussillon, 1999) que dans les points de travail dans la relation. C'est aussi ce travail sur le contre-transfert qui va permettre de mettre en avant la dimension sensorielle, et ce d'autant plus dans son versant négatif. L'enjeu sera d'être à l'écoute de ce qui ne se dit pas en mots, donc des sensations, mais aussi du vide, du non advenu.

L'autre aspect, c'est la place faite à l'environnement dans l'accompagnement. Si les parents ont souvent été rencontrés dans le cadre des prises en charge, il nous semble qu'un accent supplémentaire pourrait être mis de ce côté, notamment dans l'accompagnement de l'entourage. Ceci pourrait lui permettre de retrouver une fonction d'objet pour symboliser, en plus d'être celui à symboliser pour les parents. L'importance de ce travail avec l'entourage souligne aussi selon la nécessité du travail en équipe. Soit directement auprès de l'adolescent, soit dans sa capacité à accueillir le vécu du clinicien et à faire exister un tiers dans son psychisme, faisant alors tiers dans la relation. En effet, nous l'avons vu, la rencontre avec les adolescents avec des conduites addictives peut parfois mobiliser fortement dans le contre-transfert, et ce d'autant plus qu'elle peut tendre vers des relations duelles

plus ou moins indifférenciées et confusionnantes. Le risque alors est grand d'être captivé dans le vécu de l'adolescent, ou au contraire de s'en couper totalement pour s'en défendre. Dans les deux cas, le clinicien échoue dans sa fonction contenant et symbolisante.

5.7. Perspectives pour la prise en charge des adultes avec des conduites addictives

Nous pouvons aussi penser que ce travail peut avoir une influence sur l'accompagnement des adultes avec des conduites addictives. En effet, ce que nous avons pu observer, c'est la capacité des conduites addictives à pouvoir être révélatrices, tout en la nourrissant, d'une mise à l'arrêt du processus pubertaire, allant d'un gel complet à une pause liée à la conjoncture. Cet aspect de mise à l'arrêt est intéressant, car nous observons combien il se perpétue chez les adultes. Nous retrouvons ainsi régulièrement des adultes qui s'inscrivent dans les conduites addictives à l'adolescence et ne les quittent plus par la suite. Dès lors, le processus pubertaire reste gelé, tout comme la temporalité (Marty, 2005). Il m'est apparu, grâce à ce travail de thèse, la force et l'importance d'une remise au travail du pubertaire chez ces patients (Boubli et Elbez, 2006). En effet, nous pouvons remarquer chez les adultes en général, et plus encore chez ceux avec des conduites addictives, la manière dont le vécu adolescent paraît distant et en décalage de l'expérience alors vécue. Anna Freud avait déjà souligné cet aspect (Marty, 2007). L'intensité affective et pulsionnelle, l'ébranlement et les angoisses qui ont pu être vécus sont largement atténués. Si le modèle du refoulement peut parfois s'appliquer, il n'est pas le seul processus en jeu. En effet, cette atténuation, voire cette absence de traces conscientes du vécu adolescent, peut aussi révéler une absence de subjectivation de ce vécu, liée au gel pubertaire décrit précédemment. Un point qui m'apparaît alors régulièrement positif, c'est le moment où, en s'inscrivant dans le processus thérapeutique, le patient dit retrouver des sensations, des pensées de son adolescence, avoir l'impression de la revivre, voire de la vivre tout simplement. Certains ont ainsi le sentiment de n'avoir jamais vraiment pu la vivre, les conduites addictives ayant très tôt étouffé toute tentative de subjectivation. Interroger l'adolescent qu'a été l'adulte avec des conduites addictives est souvent tout autant instructif que constructif. Cela permet de remettre au centre la question du rapport au corps, aux autres, ainsi qu'à la pulsionnalité et aux objets parentaux. Nous pouvons penser que revenir sur l'adolescence de ces patients, mettre au travail l'adolescence, permet de revenir sur les impasses du processus de subjectivation et d'être au cœur du travail thérapeutique. Ceci permet également au patient d'élaboration son vécu, de tenter une première forme de travail de symbolisation de l'expérience, sans pour autant se confronter à certains traumatismes infantiles ou précoces, menaçant de désorganisation. En effet, la mise à distance du vécu adolescent retrouvé chez

les adultes permet aussi d'aborder plus facilement ce vécu. Cette distance va pouvoir s'effacer progressivement pour se plonger au cœur du vécu et permettre la symbolisation. Revenir sur l'histoire et la trajectoire des conduites addictives est un très bon moyen pour mettre cela en œuvre.

6. Conclusion

Pour conclure, je peux rappeler que j'ai développé ma réflexion autour de l'hypothèse suivante : « Les conduites addictives avec substances psychoactives à l'adolescence, à travers la qualité du rassemblement d'expériences polysensorielles, conduisent à une symbolisation primaire du plaisir génital participant au traitement des scènes pubertaires. ». Cette hypothèse semble s'être en partie vérifiée, et appelle à plusieurs remarques. Ce qui semble finalement le plus ressortir de ce travail, c'est la dimension paradoxale des conduites addictives à l'adolescence, et donc leur aspect protéiforme et processuel. Mon point de départ a été l'étude de la sensorialité et de ses rapports avec la symbolisation dans ces conduites. L'intérêt pour la sensorialité et la symbolisation est ici double. Il permet de mettre l'accent sur une dimension parfois quelque peu oubliée des conduites addictives. En effet, si l'importance des sensations et de la recherche des sensations a pu être mise en avant dans ces conduites, cela a souvent été présenté sous un angle négatif et déficitaire. L'importance des sensations venait mettre à mal les capacités de représentations et d'expression des affects, suivant un modèle proche de celui de la pensée opératoire (Pirlot, 2003). Or ce qui m'intéressait, c'était de pouvoir interroger la possibilité d'un autre versant, plus positif et élaboratif de la sensorialité dans les conduites addictives. C'est là où le concept de symbolisation, et notamment de symbolisation primaire, est venu m'apporter une clé de compréhension importante de cet autre versant de la sensorialité. L'autre intérêt pour la sensorialité et la symbolisation, c'est qu'elles permettent de faire le lien entre les conduites addictives et l'adolescence. En effet, la question de la sensorialité a pu être bien davantage travaillée dans les travaux sur l'adolescence. Il s'agissait donc pour moi d'essayer de relier les conduites addictives à une modalité de travail et d'expression du processus pubertaire, notamment en ce qu'elles mobilisent la sensorialité dans une dimension symbolisante. Le versant positif de la sensorialité, symbolisant, j'ai pu le retrouver à travers l'analyse des situations rencontrées dans le cadre de ma pratique. Néanmoins, la présence de cette dimension symbolisante n'a pas empêché de souligner aussi les échecs de cette symbolisation. À plusieurs reprises, il est apparu que la sensorialité n'arrivait pas à s'inscrire dans une intersubjectivité et à aller au-delà d'une potentialité. Le sens restait en suspens, conduisant à la répétition. C'est alors que j'ai retrouvé la dimension paradoxale évoquée précédemment. Effectivement, dans certaines conditions, la sensorialité conduit à une forme de symbolisation primaire du pubertaire dans les conduites addictives. Lorsque c'est le

cas, la symbolisation se constitue à partir d'une opération de mantèlement sensoriel. J'ai repris ce concept en l'empruntant à la clinique du nourrisson et de l'autisme. Les enjeux autour de la nouveauté pubertaire et de la constitution d'un nouvel objet, pubertaire, conduisent à appréhender la manière dont cet objet se constitue. J'ai ainsi développé la manière dont la sensorialité pouvait nourrir la constitution de cet objet à travers le mantèlement, ou rassemblement sensoriel. Le fait de vivre des expériences sensorielles reposant sur des modalités différentes et de manière simultanée permet de donner une sorte de relief à l'objet, l'enrichissant et lui conférant davantage de profondeur, du côté de la différenciation. Les conduites addictives apparaissent alors comme un moyen d'y parvenir. Néanmoins, reprenant le paradoxe évoqué précédemment, en même temps que ces conduites peuvent opérer un rassemblement sensoriel, elles peuvent aussi opérer un démantèlement, une destitution de l'objet. Le sujet se coupe alors de l'intersubjectivité, pour se défendre d'une relation à l'autre menaçante. La conclusion apparaît donc en demi-teinte. Il a été important pour moi d'essayer de défendre une autre vision de la sensorialité, et plus largement des conduites addictives. J'ai aussi dû reconnaître les limites de cette hypothèse, ce qui a permis de rappeler pleinement la fonction de *pharmakon* des conduites addictives. Ce point me paraît d'autant plus fondamental qu'il m'a été d'un grand recours dans la clinique des conduites addictives, permettant de n'avoir de cesse d'essayer d'interroger le vécu des patients. Ceci permet de résister à un certain vécu mortifère, sans pour autant céder à une forme de fascination ou d'absorption, écueil tout aussi présent dans ces cliniques. J'espère que ce travail pourra servir de piste de réflexion concernant l'approche de cette clinique, en évitant de scinder l'expérience adolescente de celle addictive, pour au contraire essayer d'en penser les liens et l'unicité du vécu. Ceci me paraît d'autant plus important que cela peut se présenter en décalage de certains dispositifs de soins et des politiques publiques de santé actuelles, qui tendent à fragmenter le public en multipliant les catégorisations et dispositifs spécifiques. Cela conduit alors à isoler les problématiques, entre adolescence d'un côté et conduites addictives de l'autre, et à perdre de vue le vécu des patients rencontrés. À l'inverse, ce travail de thèse rappelle que ces patients ont besoin d'une approche basée sur la subjectivité, seule à même de permettre ce travail de symbolisation évoqué.

7. Bibliographie

- American Psychiatric Association. (2015). *DSM-5 : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (traduit par J.-D. Guelfi et M.-A. Crocq; 5^e éd.). Elsevier Masson.
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-Peau* (2^e éd.). Dunod.
- Anzieu, D. (1987). Les signifiants formels et le Moi-peau. Dans : D. Anzieu (dir.), *Les enveloppes psychiques* (2^e éd., p. 19-42). Dunod.
- Audibert, C. (2014). Incapacité d'être seul, amour et stratégies addictives. *Psychotropes*, 20(4), 9-26.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation* (7^e éd.). Presses universitaires de France.
- Baranes, J. (2012). *Langages et mémoire du corps en psychanalyse*. Érès.
- Barboza Fernandes, E., Robert, P. et Fernandes, M. (2017). Le narcissisme groupal à l'épreuve de l'adolescence. *Cliniques méditerranéennes*, 95(1), 245-254.
- Beaudelaire, C. (1860). *Les Paradis artificiels*. Le livre de poche.
- Benghozi, P.-J. (2006). Le spaciogramme en thérapie psychanalytique de couple et de famille. *Dialogue*, 172(2), 5-24.
- Bence, C., Rolland, B. et Cottencin, O. (2014). Les comorbidités dans l'adolescence. Dans A. Benyamina (dir.), *Addictions et comorbidités*. (p. 127-151). Dunod.
- Bergeret, J. (1982). *Toxicomanie et personnalité* (5^e éd.). Presses universitaires de France.
- Bergeret, J. (1984). *La Violence fondamentale*. Dunod.
- Bernaud, J. (2021). Quelle place au symptôme dans l'addiction ? Entre contrainte de la consommation et contrainte de l'abstinence. *Cliniques*, 21(1), 96-109.
- Bernaud, J. (2022). Conduites addictives et plaisir à l'adolescence. *Nouvelle Revue de l'Enfance et de l'Adolescence*, 6(1), 145-160.
- Bernfeld, S. (1938). *Types of adolescence*. *The Psychoanalytic Quarterly*, 7, 243–253.
- Birraux A. (1990). *L'adolescent face à son corps*. Albin Michel.
- Birraux, A. (2004). Vulnérable adolescence. Dans P. Huerre et F. Marty (dir.), *Adolescence et cannabis : les liaisons dangereuses*. Albin Michel.
- Birraux, A. (2010). L'épreuve de la symbolisation. Dans : A. Birraux et D. Lauru (dir.), *Adolescence et prise de risques* (p.43-63). Albin Michel.
- Birraux, A. (2010). Alcoolique, une identité. Dans : P. Huerre et F. Marty (dir.), *Alcool et adolescence* (p.79-107). Albin Michel.
- Birraux, A. (2012). L'adolescence face aux préjugés de la société. *Adolescence*, 80(2), 297-306.
- Bion, W.R. (1979). *Aux sources de l'expérience*. Presses universitaires de France.

- Blaise, M., et Rossé, E. (2011). Monsieur Drogue. Claude Olievenstein, trente ans d'interventions médiatiques. *Psychotropes*, Vol. 17(1), 57-82.
- Blanc, V., et Gaudriault, P. (2014). Abstinence, ennui et dépendance. *Cliniques*, 7(1), 52-65.
- Blanchard, B., et Balkan, T. (2009). La temporalité à l'adolescence : Les avatars du processus de temporalisation pubertaire. *La psychiatrie de l'enfant*, 52(2), 373-402.
- Blanquet, B. (2010). L'ordalie : Un rite de passage. *Adolescence*, 74(4), 887-898.
- Blos, P. (1967). The Second Individuation Process of Adolescence. *The Psychoanalytic Study of the Child*, 22(1), 162-186.
- Bonnet, A., et Pedinielli, J.-L. (2010). Processus et subjectivité dans l'addiction. *Psychologie Française*, 55(4), 325-339.
- Botella, C. et Botella, S. (2001). Figurabilité et régrédience. *Revue française de psychanalyse*, 65(4), 1149-1239.
- Boubli, M. (2002). Autosensualité, procédés autocalmants et créativité. Dans : M. Boubli et A. Konicheckis (dir.), *Clinique psychanalytique de la sensorialité* (p.59-94). Dunod.
- Boubli, M. et Elbez, J. (2006). Tropisme adolescent dans la cure d'adulte. *Adolescence*, 24(4), 841-855.
- Braconnier, A. (1983). Ruptures et séparations. *Adolescence*, 1(1), 63-70.
- Braconnier, A. (2004). Des adolescents en recherche d'appui. Dans : P. Huerre et F. Marty (dir.), *Adolescence et cannabis : les liaisons dangereuses*. Albin Michel.
- Braconnier, A., et Barbe, R. (2006). Adolescence et psychothérapie. *Psychothérapies*, 26(2), 87-90.
- Braunschweig D. et Fain M. (1975), *La nuit, le jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*. Presses universitaires de France.
- Brault, A. (2018). Le perceur d'enveloppes. De la violence sonore à l'adolescence. *Connexions*, 109(1), 31-42.
- Brelet-Foulard, F. (2008). « A la tienne ! » La place du geste dans l'alcoolisation. Dans : V. Marinov (dir.), *L'Archaique* (p.73-86). EDK Editions.
- Brun, A. (2014). Écrire son corps, à partir de l'œuvre hallucinogène d'Henri Michaux. *Le Coq-héron*, 219(4), 58-66.
- Brun, A. (2014). Introduction. Dans : A. Brun et R. Roussillon (dir.), *Formes primaires de symbolisation* (p.9-18). Dunod.
- Brun, A. (2016). L'entretien dans la problématique addictive. Dans : B. Chouvier (dir.), *L'entretien clinique* (p. 235-248). Armand Colin.

- Brusset, B. (2004). Dépendance addictive et dépendance affective. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 405-420.
- Brusset, B. (2012). Entre corps et addiction : la psyché éclipsée. Dans : D. Cupa (dir.), *Entre corps et psyché, les addictions* (p.65-74). EDK Editions.
- Brusset, B. (2014). L'actuel à l'adolescence. *Revue française de psychanalyse*, 78(5), 1507-1512.
- Brusset, B. (2018). Addiction et processus psychanalytique. Dans : J. Boushira, C. Costantino et M.-L. Léandri (dir.), *Penser l'agir* (p. 193-206). Presses universitaires de France.
- Brusset, B. (2019). De l'alexithymie à la forclusion des affects. *Revue française de psychanalyse*, 83(3), 731-738.
- Cahn, R. (1998). *L'adolescent dans la psychanalyse*. (2^e éd.) Presses universitaires de France.
- Cahn, R. (2004). Subjectivité et subjectivation. *Adolescence*, 50(4), 755-766.
- Cahn, R. (2006). La subjectivation et ses vicissitudes. *Le Carnet PSY*, 109(5), 21-23.
- Cahn, R. (2013). La psychanalyse à l'épreuve de l'adolescence. Dans : R. Cahn, P. Gutton, P. Robert et S.Tisseron, *L'ado et son psy : nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse* (p.11-65). In Press.
- Calza, A., et Contant, M. (2012). *Corps, sensorialité et pathologies de la symbolisation : Clinique des phénomènes addictifs dans l'anorexie et dans l'hyperactivité*. Elsevier Masson.
- Carton, S. (2016). Une fonction de la sensorialité : La défiguration des objets. *Revue française de psychanalyse*, 80(4), 975-987.
- Catteeuw, M. (2002). L'approche psychodynamique des addictions : Réflexions épistémologiques et implications méthodologiques. *L'Évolution Psychiatrique*, 67(2), 312-325.
- Chabert, C. (1999). Le passage à l'acte, une tentative de figuration ?. Dans : International Society for Adolescent Psychiatry, *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites* (p. 57-62). GREUPP.
- Chagnon, J.-Y. (2009). Chapitre 2. La période de latence. Dans : F. Marty (dir.), *Les grandes problématiques de la psychologie clinique* (p. 27-45). Dunod.
- Chagraoui, A., Lamy, S., et F., Thibaut (2008). Neurobiologie et addiction. Dans : M. Lejoyeux (dir.), *Addictologie* (3^e éd., p.39-52). Elsevier Masson.
- Chambon, J., et Couteron, J.-P. (2019). Modernité et addictions : La société addictogène. Dans : A.Morel et J.-P.Couteron (dir.), *Addictologie* (p. 119-133). Dunod.
- Chapelier, J.-B. (2005). « La grande illusion » : Fête et processus groupaux. *Adolescence*, 53(3), 695-708.

- Chapelier, J.-B. (2008). « Liberté, égalité, fraternité » : Liens fraternels et adolescence. *Dialogue*, n° 179(1), 59-74.
- Chapelier, J.-B. (2016). Actualité des psychothérapies de groupe à l'adolescence. *Adolescence*, T.34(1), 9-16.
- Ciccone, A. et Lhopital, M. (1991). *Naissance à la vie psychique*. (3^e éd.) Dunod.
- Ciccone, A. (2001). Enveloppe psychique et fonction contenante : Modèles et pratiques. *Cahiers de psychologie clinique*, 17(2), 81-102.
- Ciccone, A. (2008). L'éclosion de la vie psychique. Dans : A. Ciccone, Y. Gauthier, B. Golse et D. Stern, *Naissance et développement de la vie psychique* (p. 11-37). Érès.
- Cloës, C. (2017). Fonction de la répétition dans la clinique des addictions. *Cliniques*, 13(1), 158-169.
- Corcos, M. (2004). Conduites de dépendance à l'adolescence le circulaire ou les métamorphoses secrètes de l'absence. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 469-493.
- Corcos, M., et Jeammet, P. (2006). Conduites à risque et de dépendance à l'adolescence : La force et le sens. *Psychotropes*, 12(2), 71-91.
- Cornalba, V., et Dayan, J. (2014). Bivalence de la sensorialité : En guise d'éditorial.... *Adolescence*, 32(4), 687-693.
- Danon-Boileau, L. (2009). Civiliser l'inquiétante étrangeté à l'adolescence. Dans : L. Danon-Boileau (dir.), *Inquiétante étrangeté* (p. 173-178). Presses Universitaires de France.
- Dayan, J., et Guillery-Girard, B. (2011). Conduites adolescentes et développement cérébral : Psychanalyse et neurosciences. *Adolescence*, 77(3), 479-151.
- Dejours, C. (2003). *Le corps d'abord : Corps biologique, corps érotique et sens moral*. Payot & Rivages.
- Delourmel, C. (2009). L'addiction, une quête de plaisir... Ou de jouissance ? *Perspectives Psy*, 48(1), 45-50.
- Denis, P. (2001). L'excitation à la période de latence : Entre refoulement et répression. *Enfances & Psy*, 14(2), 77-83.
- Denis, P. (2002). *Emprise et satisfaction*. Presses universitaires de France.
- Denis, P. (2005). Un aspect de la sexualité infantile à la période de latence. *Le Carnet PSY*, 100(5), 33-35.
- Denis, P. (2016). Usages et devenir des sensations. *Revue française de psychanalyse*, 80(4), 942-950.
- Denis, P. (2019). Les racines de la violence. *Adolescence*, 37(2), 225-232.

- Dervaux, A. (2017). Neurobiologie des addictions. Dans X. Laqueille (dir.), *Pratiques cliniques en addictologie* (p. 8-15). Lavoisier.
- Descombey, J.-P. (2003). *Précis d'alcoologie clinique*. Dunod.
- Descombey, J.-P. (2004). L'alcoolisme, continent noir de la psychanalyse ? *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 561-579.
- Despinoy, M. et Pinol-Douriez, M. (2002). Sensations et perception dans la clinique psychanalytique. Dans : M. Boubli et A. Konicheckis (dir.), *Clinique psychanalytique de la sensorialité* (p.5-26). Dunod.
- Drieu, D. (2003). L'intérêt de la co-construction du dispositif thérapeutique avec l'adolescent et ses parents. *Dialogue*, 159(1), 31-41.
- Drieu, D. (2010) Fonction de ritualisation ou contraintes groupales ? Dans : A. Birraux et D. Lauru (dir.), *Adolescence et prise de risques* (p.187-201). Albin Michel.
- Dumouch, R. (2018). Esquisse d'un tableau géographique des droits-libertés pour les jeunes pré-majeurs en Europe. *Revue Géographique de l'Est*, 58(1-2), 1-16.
- Durastante, R. (2011). *Adolescence et addictions : De la crypte familiale au dispositif en tuilage*. De Boeck.
- Durmanova, H. (2010). La sensorialité dans le lien : Une matière première en quête de sens. *Le Divan familial*, 25(2), 49-65.
- Ehrenberg, A. et Lovell, A. (2001). Pourquoi avons-nous besoin d'une réflexion sur la psychiatrie ?. Dans : A. Ehrenberg et A. Lovell (dir.), *La Maladie mentale en mutation: Psychiatrie et société* (p. 9-39). Odile Jacob.
- Ehrenberg, A. (2002). De la toxicomanie aux addictions ou les deux âges de la drogue contemporaine. *médecine/sciences*, 18(8-9), 905-908.
- Emmanuelli, M. (2016). *L'adolescence* (4^e éd). Presses Universitaire de France.
- Faoro-Kreit, B. (2020). L'addiction, esclavage comme évasion. *Revue Belge de Psychanalyse*, 76(2), 17-29.
- Ferenczi, S. (1932). *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Payot & Rivages.
- Ferenczi, S. (1934). *Réflexions sur le traumatisme*. Payot & Rivages.
- Fortané, N. (2010). La carrière des « addictions » : D'un concept médical à une catégorie d'action publique. *Genèses*, 78(1), 5-24.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Flammarion.
- Freud, S. (1919). *L'inquiétante étrangeté*. Gallimard.

- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Payot & rivages.
- Freud, S. (1926). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Presses universitaires de France.
- Gaudriault, P. (2020). Splendeurs et misères de l'expression. Dans : P. Gaudriault (dir.), *Dits et non-dits de l'addiction : Récits et essais sur l'expression dans la traversée de l'alcool et des addictions*. (p.25-48) Jacques Flament alternative éditoriale.
- Gaudriault, P. (2020). Addictions sociales et expression. Dans : P. Gaudriault (dir.), *Dits et non-dits de l'addiction : Récits et essais sur l'expression dans la traversée de l'alcool et des addictions*. (p.269-297) Jacques Flament alternative éditoriale.
- Gaussot, L., et Palierne, N. (2020). *La confiance dans les relations familiales : Régulation des sorties juvéniles, genre et usages sociaux de psychotropes*. PUR.
- Gébérovich, F. (1984). *Une douleur irrésistible: Sur la toxicomanie et la pulsion de mort*. InterEditions.
- Georgieff, N. (2013). L'adolescence à l'épreuve de la neurobiologie ? *Adolescence*, T.31 1(1), 185-190.
- Georgieff, N. (2014). Intersubjectivité : Une perspective développementale. *Enfances & Psy*, 62(1), 50-56.
- Gervais, Y. et Marcelli, D. (2004). Les conduites autothérapeutiques cannabiques. Dans : P. Huerre et F. Marty (dir.) *Adolescence et cannabis : les liaisons dangereuses*. Albin Michel.
- Givre, P. (2007). Philia et adolescence. *Adolescence*, 61(3), 505-528.
- Givre, P. (2007). Enjeux métapsychologiques de la puberté. Dans : P. Givre et A. Tassel (dir.) *Le tourment adolescent : Pour une théorisation de la puberté psychique* (p.11-52). Presses Universitaires de France.
- Givre, P. (2014). François Ladame : Activité transformationnelle adolescente. Dans : P. Givre et A. Tassel, *Le tourment adolescent. Tome 3* (p. 313-352). Presses Universitaires de France.
- Golse, B. (2007). Les signifiants formels comme un lointain écho du bébé que nous avons été. *Le Carnet PSY*, 117(4), 39-47.
- Golse, B. (2010). Les destins du développement chez l'enfant. *Èrès*.
- Golse, B. (2012). Un adolescent tout seul, cela n'existe pas : L'adolescent et sa famille revisités par les nouvelles connaissances sur le bébé. *Dialogue*, 198(4), 19-30.
- Golse, B. (2014). De l'intersubjectivité à la subjectivation. Un exemple de passage de l'interpersonnel à l'intrapsychique. *Enfances & Psy*, 62(1), 29-38.
- Golse, B. (2014). Les débuts de la communication au regard du programme de recherche dit « pile » (Programme international pour le langage de l'enfant). *Contraste*, N° 39(1), 69-97.

- Golse, B. (2016). Des sens au sens : La place de la sensorialité Éprouver, percevoir, construire. *Revue française de psychanalyse*, 80(4), 998-1011.
- Golse, B. (2019). La place de la sensorialité aux sources de la métaphorisation. Dans : B. Golse et V. Guerra (dir.), *Le bébé, la sensorialité et la créativité* (p. 3-25). Presses Universitaires de France.
- Golse, B. (2019). Les « équations symboliques » au regard de la polysensorialité. Création, perception et « *sense of being* ». Dans : B. Golse et V. Guerra (dir.), *Le bébé, la sensorialité et la créativité* (p. 49-70). Presses Universitaires de France.
- Green, A. (1982). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Éditions de Minuit.
- Green, A. (1990). *La folie privée*. Gallimard.
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Éditions de Minuit.
- Green, A. (1999). Passivité-passivation : Jouissance et détresse. *Revue française de psychanalyse* 63(3) 1588-1600.
- Green, A. (2000). La position phobique centrale avec un modèle de l'association libre. *Revue française de psychanalyse*, 64(3), 743-772.
- Guillaumin, J. (2001). *Adolescence et désenchantement : Essais psychanalytiques*. L'Esprit du Temps.
- Guinard, F. (2019). Écueils et destins des expériences de différés dans le travail de latence. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 9(1), 67-83.
- Gutton, P. (1991). *Le pubertaire*. Presses Universitaires de France.
- Gutton, P. (1996). *Adolescents*. Presses universitaires de France.
- Gutton, P. (1997). Pratiques de l'incorporation. Dans : P. Gutton (dir.), *Sexualités* (p. 165-188). GREUPP
- Gutton, P. (2002). *Violence et adolescence*. In Press.
- Gutton, P. (2004). Archaïques ? *Le Carnet PSY*, 95(9), 20-21.
- Gutton, P. (2007). Violence, violences. Dans : A. Braconnier (dir.), *L'adolescence aujourd'hui*. (p.21-27). Érès.
- Gutton, P. (2008). *Le génie adolescent*. Odile Jacob.
- Gutton, P. (2010). Pierre Mâle. Dans : P. Givre et A. Tassel, *Le tourment adolescent. Tome 2* (p. 175-217). Presses Universitaires de France.

- Gutton, P. (2013). De la séance. Dans : R. Cahn, P. Gutton, P. Robert et S. Tisseron, *L'ado et son psy : nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse* (p.67-146). In Press.
- Gutton, P. (2014). La situation anthropologique fondamentale de l'adolescence. *Adolescence*, 32(1), 11-21.
- Gutton, P., et Houssier, F. (2018). Sigmund Freud, un adolescent (pas) comme les autres. *Adolescence*, 362(2), 401-418.
- Haag, G. (2002). L'acte création/représentation de formes dans le jeu de la transformation. *Revue française de psychanalyse*, 66(5), 1779-1787.
- Haag, G. (2015). L'apport de la clinique de l'autisme à la problématique des troubles corporels dans le champ des addictions et des états limites. *Cliniques méditerranéennes*, 91(1), 27-40.
- Haag, G. (2021). Les premiers rassemblements sensoriels : L'arrière-plan et la première verticalité. Dans : M.-D. Amy, A. Barral et B. Golse (dir.), *Des troubles sensoriels aux stratégies thérapeutiques* (p. 43-58). Érès.
- Hachet, P. (2001). L'adolescent consommateur de cannabis, sa famille et la justice. *Le Divan familial*, 6(1), 113-123.
- Hachet, P. (2003). Aspects non verbaux de la prise en charge des toxicomanes. *Dialogue*, 161(3), 15-27.
- Hachet, P. (2006). Ivresse cannabique, illusion et processus d'introjection chez l'adolescent. *Imaginaire & Inconscient*, 17(1), 211-221.
- Hacking, I. (2001). *Entre science et réalité : La construction sociale de quoi ?* La Découverte.
- Hanifi, M. (2019). Le couple Inhibition/Agir à l'adolescence : Du symptôme à la fonction. *Psychothérapies*, 39(1), 9-14.
- Haza, M. (2012). Les ruptures de l'adolescence, analogie entre la scène du réel et la scène psychique : Proposition d'un modèle de compréhension. *Bulletin de psychologie*, 522(6), 597-607.
- Haza, M., Delorme, M., et Pineau-Delabi, F. (2017). Binge drinking : Aspects médicaux et psychopathologiques. *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 65(2), 92-98.
- Haza, M. (2020). Du jeu vidéo en psychothérapie : Un habile mélange de récits et de sensorialités. *Enfances & Psy*, 85(1), 119-129.
- Haza, M. (2020). *Pubertaire dans la culture*. Presses de l'Université Laval.
- Haza, M. et Bernaud, J. (2021). Ado ou addict : il faut choisir !. *Psychothérapies*, 41, 123-131.
- Houssier, F. (2003). L'adolescent, un sujet récalcitrant dans l'histoire de la pratique psychanalytique : L'originalité de l'approche d'August Aichhorn. *Dialogue*, 162(4), 35-45.

- Houssier, F. (2007). La puberté psychique : premières esquisses. Dans : P. Givre et A. Tassel (dir.), *Le tourment adolescent : Pour une théorisation de la puberté psychique* (p.53-81). Presses Universitaires de France.
- Houssier, F. (2010). Peter Blos, une œuvre consacrée au processus d'adolescence. Dans : P. Givre et A. Tassel, *Le tourment adolescent. Tome 2* (p. 51-83). Presses Universitaires de France.
- Houssier, F. (2011). Traumatisme et perte d'objet à l'adolescence. *Le Carnet PSY*, 155(6), 46-51.
- Houssier, F. (2013). Actualité de la pratique pionnière d'August Aichhorn auprès des adolescents délinquants. *Enfances & Psy*, 60(3), 39-47.
- Houssier, F. (2014). Vivre par le sport, ou comment devenir soi. *Adolescence*, 32(2), 259-272.
- Houssier, F. (2015). Passage ou recours à l'acte dans la psychothérapie de l'adolescent. *Cliniques*, 9(1), 24-38.
- Houssier, F. (2021). Fumer du cannabis pour re-créeer son monde. *Nouvelle Revue de l'Enfance et de l'Adolescence*, 4(1), 77-87.
- Houzel, D. (1987) L'enveloppe psychique : concept et propriétés. Dans : D. Anzieu (dir.), *Les enveloppes psychiques*. (2^e éd., p. 43-74). Dunod.
- Huerre, P. (2001). L'histoire de l'adolescence : Rôles et fonctions d'un artifice. *Journal français de psychiatrie*, 14(3), 6-8.
- Huerre, P. (2004). Le joint ne fait pas le lien. Dans : P. Huerre et F. Marty (dir.), *Adolescence et cannabis : les liaisons dangereuses*. Albin Michel.
- Jacquet, M.-M., et Rigaud, A. (2001). Émergence de la notion d'addiction dans l'histoire de la psychanalyse. Dans : V. Marinov (dir.), *Anorexie, addictions et fragilités narcissiques* (p. 159-187). Presses Universitaires de France.
- Janin, C. (2004). *Figures et destins du traumatisme*. Presses Universitaires de France.
- Jauffret-Roustide, M. (2011). Réduction des risques. Succès et limites du modèle à la française. *Alcoologie et Addictologie*, 33(2), 101-110.
- Jeammet, P. (1980) Réalité externe et réalité interne. Importance et spécificité de leurs articulations à l'adolescence. *Revue française de psychanalyse*, 44(3-4), 481-521.
- Jeammet, P. (1989). Les assises narcissiques de la symbolisation. *Revue française de psychanalyse*, 53(6), 1764-1774.
- Jeammet, P. (2000). Les conduites addictives : un pansement pour la psyché. Dans : S. Le Poulichet (dir.), *Les addictions* (p.93-108). Presses Universitaires de France.
- Jeammet, P., et Corcos, M. (2001). *Evolution des problématiques à l'adolescence : L'émergence de la dépendance et ses aménagements* (2^e éd.). Doin.

- Jeammet, P. (2002). Spécificités de la psychothérapie psychanalytique à l'adolescence. *Psychothérapies*, 22(2), 77-87.
- Jeammet, P. (2006). Du bébé à l'adolescence : Les chemins de la destructivité. *Le Carnet PSY*, 112(8), 21-29.
- Jeammet, P. (2007). Gérer la distance relationnelle aux objets d'attachement. Dans : A. Braconnier (dir.), *L'adolescence aujourd'hui* (p.11-20). Érès.
- Jeammet, P. (2010). Évelyne Kestemberg : La métapsychologie à l'épreuve de la clinique adolescente. Dans : P.Givre et A. Tassel (dir.), *Le tourment adolescent. Tome 2* (p. 219-255). Presses Universitaires de France.
- Jeannin, R., Baubet, T., et Reyre, A. (2014). Quelle place donner à la transgression dans la clinique des consultations jeunes consommateurs ? *L'information psychiatrique*, 90(2), 129-135.
- Jung, J., et Francisco, A. (2017). Le double : Un opérateur thérapeutique dans la clinique des souffrances narcissiques-identitaires ? *Psychothérapies*, 7(4), 253-260.
- Jung, J. (2022). Transformations identitaires et subjectives à l'adolescence. *L'Évolution Psychiatrique*, 87(2), 494-497.
- Kaës, R. (2007). Du Moi-peau aux enveloppes psychiques. Genèse et développement d'un concept. *Le Carnet PSY*, 117(4), 33-39.
- Kaës, R. (2008). Définitions et approches du concept de lien. *Adolescence*, 65(3), 763-780.
- Khan, M. (1976). *Le Soi caché*. Gallimard.
- Khantzian, E. J. (2003). Understanding Addictive Vulnerability : An Evolving Psychodynamic Perspective. *Neuropsychoanalysis*, 5(1), 5-21.
- Khantzian, E. J. (2012). Reflections on Treating Addictive Disorders : A Psychodynamic Perspective: Reflections on Treating Addictive Disorders. *The American Journal on Addictions*, 21(3), 274-279.
- Kestemberg, É. (1999). *L'adolescence à vif*. Presses Universitaires de France.
- Koniceckis, A. (1999). Identité sensorielle chez le bébé et chez l'adolescent. Dans : International Society for Adolescent Psychiatry, *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites* (p. 139-149). GREUPP.
- Koniceckis, A. (2002). Des sens aux sens, sensorialité et signification. Dans : M. Boubli et A. Koniceckis (dir.), *Clinique psychanalytique de la sensorialité* (p.125-155). Dunod.
- Koniceckis, A. (2009). Filiations sensorielles et processus de subjectivation. *Le Divan familial*, 22(1), 33-45.

- Konicheckis, A. (2012). Subjectivation et sensorialité : Les embryons de sens. Dans : D. Mellier, A. Ciconne et A. Konicheckis (dir.), *La vie psychique du bébé*. (p.7-21). Dunod.
- Konicheckis, A. (2016). Les sensations entre plasticité, ombre et arrière-plan. *Revue française de psychanalyse*, 80(4), 1012-1023.
- Ladame, F. (2000). Notations sur le trouble borderline et autres troubles de la personnalité à l'adolescence. Dans : International Society for Adolescent Psychiatry, *Personality and conduct disorders* (p. 111-117). GREUPP.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1964). Vocabulaire de la psychanalyse. Presses Universitaires de France.
- Laplanche, J. (1987). Nouveaux fondements pour la psychanalyse. Presses Universitaires de France.
- Laufer, M. (2002). « The breakdown » Dans : P. Gutton (dir.), *Psychoses* (p. 41-48). GREUPP.
- Laufer, E. (2005). Le corps comme objet interne. *Adolescence*, 52(2), 363-379.
- Le Breton, D. (2015). *L'Adolescence et conduites à risques*. Fabert.
- Le Poulichet, S. (1987). Toxicomanie et psychanalyse. Presses Universitaires de France.
- Le Poulichet, S. (2000). De la « substance psychique » au paradigme de l'addiction. Dans : S. Le Poulichet (dir.), *Les addictions* (p.121-132). Presses Universitaires de France.
- Le Poulichet, S. (2011). L'addiction est un traitement de substitution. *L'Évolution Psychiatrique*, 76(3), 485-491.
- Le Poulichet, S. (2014). Créations d'enveloppes sensorielles paradoxales. *Adolescence*, T.324(4), 809-820.
- Lecourt, E. (1987) L'enveloppe musicale. Dans : D. Anzieu (dir.), *Les enveloppes psychiques*. (2^e éd., p. 223-246). Dunod.
- Leroux, Y. (2009). Le jeu vidéo comme support d'une relation thérapeutique. *Adolescence*, 69(3), 699-709.
- Leroux, Y. (2013). De l'identité en ligne aux communautés numériques : des outils pour devenir soi. Dans : S. Tisseron (dir.), *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques* (p.139-165).
- Loncle, P. (2012). Politiques de jeunesse : De quoi parle-t-on ? Dans : V. Becquet, P. Loncle, et C. Van de Velde, *Politiques de jeunesse : Le grand malentendu* (p. 15-31). Champ social.
- Loncle, P. (2013). Jeunes et politiques publiques : Des décalages croissants. *Agora débats/jeunesses*, 64(2), 7-18.
- Maïdi, H. (2014). Narcissisme à l'adolescence. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 4(1), 123-140.

- Mahler M. (1975), *La naissance psychologique de l'être humain*. Payot.
- Marcelli, D. (2007). Adolescence et subjectivation. Une déconstruction de l'intersubjectivité? *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 55(5-6), 251-257.
- Marchin, É., Marty, F. et Gaudriault, P. (2020). L'expérience addictive comme métaphore d'un fonctionnement extraordinaire. *Adolescence*, 38(1), 39-50.
- Marchin, É. (2020). L'addiction comme possible prélude à la subjectivation. Dans : P. Gaudriault (dir.), *Dits et non-dits de l'addiction : Récits et essais sur l'expression dans la traversée de l'alcool et des addictions* (p.165-174) Jacques Flament alternative éditoriale.
- Marchin, É., et Gaudriault, P. (2021). La clinique du craving dans la psychothérapie des addictions à l'alcool. *Psychothérapies*, 41(3), 151-160.
- Marinov, V. (2008). L'archaïque et les signifiants corporels à travers les troubles de comportement alimentaire. Dans : V. Marinov (dir.), *L'Archaïque* (p.121-168). EDK Editions.
- Marty, F. (1999). Penser la latence dans l'adolescence avec André Green. *Adolescence*, 17(1). 101-110.
- Marty, F. (2002). *Transactions narcissiques à l'adolescence*. Dunod.
- Marty, F. (2004). La dépendance, pour le meilleur et pour le pire. Dans : P. Huerre et F. Marty (dir.), *Adolescence et cannabis : les liaisons dangereuses*. Albin Michel.
- Marty, F. (2005). Initiation à la temporalité psychique. Que serait la temporalité psychique sans l'adolescence ? *Psychologie clinique et projective*, 11(1), 231-256.
- Marty, F. (2007). Anna Freud : des pulsions trop puissantes. Dans : P. Givre et A. Tassel (dir.), *Le tourment adolescent : Pour une théorisation de la puberté psychique* (p.177-214). Presses Universitaires de France.
- Marty, F. (2009). 2. Le dévoilement du génital. Le génital et la puberté dans l'œuvre de S. Freud. Dans : Y. Morhain et R. Roussillon (dir.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence* (p. 31-44). De Boeck Supérieur.
- Marty, F. (2009). La psychothérapie psychanalytique d'adolescent existe-t-elle ?. *Le Carnet PSY*, 135(4), 22-29.
- Marty, F. (2010). Quand le fantasme prend corps. Dans : J. André et C. Chabert (dir.), *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?* (p. 205-222). Presses Universitaires de France.
- Marty, F. (2010). Dédale aurait-il tué Icare ? Dans : A. Birraux et D. Lauru (dir.), *Adolescence et prise de risques* (p.65-81). Albin Michel.
- Marty, F. (2010). La dépendance, un déni de perte. Dans : P. Huerre et F. Marty (dir.), *Alcool et adolescence* (p.59-78). Albin Michel.

- Marty, F. (2020). Adolescence et psychosomatique, une histoire de séparation ? *Psychosomatique relationnelle*, 9(1), 59-75.
- McDougall, J. (1982). *Théâtres du Je*. Gallimard.
- McDougall, J. (1989). *Théâtres du corps*. Gallimard.
- McDougall, J. (1996). *Eros aux mille et un visages : La sexualité humaine en quête de solutions*. Gallimard.
- McDougall, J. (2004). L'économie psychique de l'addiction. *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 511-527
- Mijolla, A. de, et Shentoub, S. A. (1973). *Pour une psychanalyse de l'alcoolisme*. (2^e éd.), Payot.
- Milner M. (1955). « Le rôle de l'illusion dans la formation du symbole », *Revue française de psychanalyse*, 1979, n°5-5. Repris dans B. Chouvier B. (dir.), *Matières à symbolisation. Art, création et psychanalyse*, Delachaux et Niestlé, 1998.
- Monjauze, M. (1998). *La problématique alcoolique*. (2^e éd.), In Press.
- Monin, L. (2016). La consultation jeunes consommateurs. *Journal français de psychiatrie*, 43(1), 64-72.
- Morel, A. (2019). Histoire. Dans : A. Morel et J.-P. Coueron (dir.), *Addictologie* (p. 1-13). Dunod.
- de M'Uzan, M. (1970). Le même et l'identique. *Revue française de psychanalyse*, 34(1), 441-452.
- de M'Uzan, M. (1984). Les esclaves de la quantité. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 30. 129-138.
- de M'Uzan, M. (2004). Addiction et problématique identitaire : Le « tonus identitaire de base ». *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 591-597.
- Nourrisson, D. (2017). La représentation des drogues dans l'histoire des sociétés. Le cas français. *Drogues, santé et société*, 16(2), 1-14.
- Obradovic, I. (2017). Représentations, motivations et trajectoires d'usage de drogues à l'adolescence. *Tendances*, (122), 1-8.
- Olievenstein, C. (1983). *La drogue ou la vie*. R. Laffont.
- Ouss-Ryngaert, L. (2011). L'agir comme processus ? : Commentaires de l'article de J. Dayan et B. Guillery-Girard. *Adolescence*, 77(3), 517-526.
- Pédinielli, J.-L., Rouan, G. et Bertagne, P. (1997). *Psychopathologie des addictions*. (2^e éd.), Presses universitaires de France.
- Pédinielli, J.-L. et Rouan, G. (2000). Les logiques de l'addiction. Dans : S. Le Poulichet (dir.), *Les addictions* (p.81-92). Presses Universitaires de France.

- Pédinielli, J.-L., et Bonnet, A. (2008). Apport de la psychanalyse à la question de l'Addiction. *Psychotropes*, 14(3), 41-54.
- Peretti-Watel, P. (2010). *La société du risque*. La Découverte.
- Petit, L. (2014). Le sport, un objet culturel ? *Adolescence*, 32(2), 307-315.
- Petit, N. (2016). La rencontre soignant-soigné addicté : Entre rejet (expulsion) et attraction (absorption). *Psychotropes*, 22(1), 9-30.
- Philibert, A. et Cattacin, S. (2016). Sciences sociales et addictions. *Sociograph, Sociological research studies*, 25, 21-28.
- Pinel, J.-P. (1998). La première rencontre avec l'adolescent. *Revue française de psychanalyse*, 62(1), 211-218.
- Pinel, J.-P. (2007). Le traitement institutionnel des adolescents violents. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 48(1), 109-122.
- Pirlot, G. (1999). « L'angle-mort » du self au langage. Addictions et somatisations à l'adolescence. Dans : International Society for Adolescent Psychiatry, *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites* (p. 181-192). GREUPP.
- Pirlot, G. (2002). Complexité psychopathologique du phénomène d'addiction réévalué avec des concepts psychosomatiques et métapsychologiques. *Psychotropes*, 8(2), 97-118.
- Pirlot, G. (2006). Perversions et addictions : Les affinités sélectives. Dans : J. Aïn (dir.), *Perversions* (p. 111-133). Érès.
- Pirlot, G. (2012). Passions addictives, passions en négatif. Dans : D. Cupa (dir.), *Entre corps et psyché, les addictions* (p.43-64). EDK Editions.
- Pirlot, G. (2013). *Psychanalyse des addictions*. Armand Colin.
- Pirlot, G. (2015). Les addictions, passions du corps. *Adolescence*, 33(1), 153-164.
- Pirlot, G. (2017). La désaffectation et sa différence avec l'alexithymie: *Corps & Psychisme*, 71(1), 9-22.
- Pommier, F. (2014). Adolescence sous influence - Les sentiers (chemins) du deuil. *Adolescence*, 32(1), 57-70.
- Racamier, P.-C. (1992). *Le génie des Origines. Psychanalyse et psychoses*. Payot.
- Ravit, M. (2003). Le lien à l'objet d'addiction : Se détruire toujours, ne disparaître jamais. *Dialogue*, 162(4), 87-92.
- Ravit, M. (2006). Lien de dépendance et figure du mal : Le lien à l'objet d'assuétude dans la construction de l'expérience sensorielle. *Psychologie clinique et projective*, 12(1), 191-210.

- Reynaud, M., Parquet, P. J., et Lagrue, G. (2000). *Les Pratiques addictives : Usage, usage nocif et dépendance aux substances psychoactives*. Odile Jacob.
- Reynaud, M. (2012). Passions et addictions. Dans : D. Cupa (dir.), *Entre corps et psyché : les addictions* (p. 21-42). EDK Editions.
- Robert, P., et Houssier, F. (2011). L'adolescence et les générations. *Le Divan familial*, 27(2), 95-104.
- Robert, P. (2013). Groupe familial et processus d'adolescence. Dans : R. Cahn, P. Gutton, P. Robert et S. Tisseron, *L'ado et son psy : nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse* (p.205-252). In Press.
- Roman, P. (2003). Les aménagements pseudo : Figures paradoxales de la résolution de la crise adolescente. *Psychothérapies*, 23(3), 139-147.
- Roman, P., et Dumet, N. (2009). Des corps en acte. Désymbolisation/symbolisation à l'adolescence. *Cliniques méditerranéennes*, 79(1), 207-227.
- Roman, P. (2019). L'adolescent et sa pulsion: De l'inhibition à l'agir et vice-versa : oppositions, intrications, articulations. *Psychothérapies*, 39, 3-8.
- Roman, P. (2021). Psychothérapie de l'adolescent sous mandat judiciaire : une offre contrainte de soin. Dans : F. Houssier (dir.), *La cure psychanalytique de l'adolescent et ses dispositifs thérapeutiques* (p.147-164). In Press.
- Rosenzweig, M. (1998). *Les drogues dans l'histoire : Entre remède et poison ; archéologie d'un savoir oublié*. De Boeck.
- Rosolato, G. (2014). Comment s'isolent les signifiants de démarcation. *Annuel de l'APF, Annuel 2014*(1), 153-170.
- Rossé-Brillaud, E. (2009). La figure de l'avatar dans la construction identitaire contemporaine. *Adolescence*, 69(3), 611-620.
- Roussillon, R. (1999). Les enjeux de la symbolisation à l'adolescence. Dans : International Society for Adolescent Psychiatry, *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites* (p. 7-23). GREUPP.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Presses universitaires de France.
- Roussillon, R. (2000). Symbolisation primaire et identité. Dans : B. Chouvier (dir.), *Matière à symbolisation: Art, création et psychanalyse* (p. 61-73). Delachaux et Niestlé.
- Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition : Théorie du processus psychique*. Dunod.
- Roussillon, R. (2004). La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double ». *Revue française de psychanalyse*, 68(2), 421-439.
- Roussillon, R. (2004). La pulsion et l'intersubjectivité. *Adolescence*, 50(4), 735-753.

- Roussillon, R. (2006). Du jeu dans la mémoire. Dans : B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *La temporalité psychique* (p.7-20). Dunod.
- Roussillon, R. (2007). La représentance et l'actualisation pulsionnelle. *Revue française de psychanalyse*, 71(2), 339-357.
- Roussillon, R. (2009). L'adolescent modèle. Dans : Y. Morhain et R. Roussillon (dir.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence* (p. 17-29). De Boeck Supérieur.
- Roussillon, R. (2010). Satisfaction et plaisir partagé. *Revue française de psychanalyse*, 74(1), 21-38.
- Roussillon, R. (2010). Corps et actes messagers. Dans : B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *Corps, acte et symbolisation : Psychanalyse aux frontières* (p.23-37). De Boeck.
- Roussillon, R. (2014). Intersubjectivité et inter-intentionnalité. *Enfances & Psy*, 62(1), 39-49.
- Roussillon, R. (2019). La fonction de l'objet dans la symbolisation et la désymbolisation. Dans : A. Brun, B. Chouvier et R. Roussillon (dir.), *Symbolisation et environnements* (p.11-32). Dunod.
- Saiet, M. (2016). Pour une définition clinique de la notion d'addiction : Apports et limites d'une conception générique du symptôme addictif. *Mouvements*, 86(2), 52-60.
- Saiet, M. (2019). *Les addictions*. (3^e éd.), Presses Universitaires de France.
- Savoy, S., and Atanasov, N. (2013). Deficits of Affect Mentalization in Patients with Drug Addiction : Theoretical and Clinical Aspects. *ISRN Addiction*, 2013, 1-6.
- Schmid-Kitsikis, E. (2002). Sensorialité et sensualité : ferments de la sexualité infantile. Dans : M. Boubli et A. Konicheckis (dir.), *Clinique psychanalytique de la sensorialité* (p.95-124). Dunod.
- Schmid-Kitsikis, E. (2005). Corps et psyché : Théorisation. *Adolescence*, 52(2), 381-401.
- Segal, H. (1957) Notes on symbol formation. *International Journal of Psychoanalysis*, 38. 391-397.
- Sinanian, A., Pommier, F., Pirlot, G., et Roques, M. (2014). Addictions, évitement et répétition du traumatisme. *Psychothérapies*, 34(3), 173-184.
- Smadja, C. (1993). A propos des procédés autocalmants du Moi. *Revue française de psychosomatique*, 4(1), 9-26.
- Soria-Gómez, E., Bellocchio, L., Reguero, L., Lepousez, G., Martin, C., Bendahmane, M., Ruehle, S., Remmers, F., Desprez, T., Matias, I., Wiesner, T., Cannich, A., Nissant, A., Wadleigh, A., Pape, H.-C., Chiarlone, A. P., Quarta, C., Verrier, D., Vincent, P., ... Marsicano, G. (2014). The endocannabinoid system controls food intake via olfactory processes. *Nature Neuroscience*, 17(3), 407-415.
- Spilka, S., Le Nézet, O., Janssen, E., Brissot, A., Philippon, A., Shah, J. et Chyderiotis, S. (2018) Les drogues à 17, analyse de l'enquête ESCAPAD 2017. *Tendance* n°123. 1-8 Février 2018.

- Stern, D. (1989). *Le Monde interpersonnel du nourrisson*. (4^e éd.) Presses Universitaires de France.
- Szwec, G. (1993). Les procédés autocalmants par la recherche de l'excitation. Les galériens volontaires. *Revue française de psychosomatique*, 4(1), 27-52.
- Thiercé, A. (1999). *Histoire de l'adolescence : 1850-1914*. Belin.
- Tisseron, S. (2012). *Rêver, fantasmer, virtualiser: Du virtuel psychique au virtuel numérique*. Dunod.
- Tisseron, S. (2013). « Attrape-moi si tu peux ». Dans : R. Cahn, P. Gutton, P. Robert et S.Tisseron, *L'ado et son psy : nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse* (p.147-204). In Press.
- Touati, B. (2021). De la sensorialité à l'organisation corporelle et au dialogue corporel. Dans : M.-D. Amy, A. Barral et B. Golse (dir.), *Des troubles sensoriels aux stratégies thérapeutiques* (p. 259-274). Érès.
- Valleur, M. (2012). Les addictions, la science et les approches de sens : (Pour un dialogue avec J.-P. Tassin). *Psychotropes*, 18(1), 65-75.
- Van Gennep, A. (1909). *Les rites de passage*.
- Vuillaume, D. (2015). La construction des pensées française et américaine sur la question des drogues : Du parallélisme des origines au tournant des années trente. *médecine/sciences*, 31(10), 921-927.
- Winnicott, D. W. (1958). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. (2^e éd.), Payot.
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité : L'espace potentiel*. Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1974). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Gallimard.
- Zilkha, N., et Ladame, F. (2010). Du fantasme masturbatoire central au corps comme objet interne : L'aventure de Moses et Eglé Laufer dans la psychanalyse de l'adolescent. Dans : P. Givre et A. Tassel, *Le tourment adolescent. Tome 2* (p. 85-113). Presses Universitaires de France.